Digitized by Google

L.3 28
M20

Google

COLLECTION

Complette

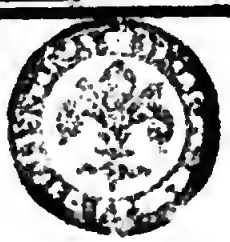
DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE ***.

TOME VINGTIEME.



L.3.28
(t. 20)

POËSIES

MÊLÉES,

&c.

TOME TROISIEME.

GENEVE.

M. DCC. LXXIV.

Digitized by Google

POËSIES.

EPITRE

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

ELève d'Apollon, de Thémis & de Mars,
Qui ſur ton trône auguſte as placé les beaux arts,
Qui penſes en grand-homme, & qui permets qu'on penſe;
Toi, qu'on voit triompher du tyran de Bizance,
Et des ſots préjugés, tyrans plus odieux;
Prête à ma faible voix des ſons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint ren ſa clarté première:
C'eſt du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.
On m'a trop accuſé d'aimer peu Mouſtapha;
Ses viſirs, ſes divans, ſon muphti, ſes fetfa,
Fetfa! ce mot arabe eſt bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point dans Racine & Corneille;
Du Dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
On l'exprime en français par *lettres de cachet.*
Oui, je les hais, MADAME, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un Turc à ſon plaiſir ſe joue
Des droits de la nature & des jours des humains;
Qu'un bacha dans mon ſang trempe à ſon gré ſes mains;
Que prenant pour ſa loi ſa pure fantaiſie,
Le viſir au bacha puiſſe arracher la vie,
Et qu'un heureux ſultan dans le ſein du loiſir

Ait le droit de ſerrer le col de ſon viſir.
Ce code en mon eſprit fait naître des ſcrupules.
Je ne ſaurais ſouffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les groſſières hauteurs (1)
Font ſubir gravement à nos ambaſſadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Ruſſie.
Je ſuis homme, je penſe ; & je te remercie.
Puiſſent les Dieux ſurtout, ſi ces Dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puiſſent ces purs eſprits émanés du grand Etre,
Ces moteurs des deſtins, ces confidens du maître,
Que jadis dans la Grèce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon, (2)
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine ;
Que ſortant des débris qui couvrent ſa ruïne,
Athène reſſuſcite à ta puiſſante voix !
Ren-lui ſon nom, ſes Dieux, ſes talens & ſes loix.
Les deſcendans d'Hercule & la race d'Homère,
Sans cœur & ſans eſprit couchés dans la pouſſière,
A leurs divins ayeux craignant de reſſembler,
Sont des fripons rempans qu'un aga fait trembler. (3)
Ainſi dans la cité d'Horace & de Scevole
On voit des récollets aux murs du capitole.
Ainſi cette Circé qui ſavait dans ſon tems
Diſpoſer de la lune & des quatre élémens,
Gourmandant la nature au gré de ſon caprice,
Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulyſſe.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux,
Ton eſprit à la fin ſe répandra ſur eux.
Ce n'eſt point le climat qui fait ce que nous ſommes.
Pierre était créateur, il a formé des hommes.

Tu formes des héros. — Ce ſont les ſouverains
Qui font le caractère & les mœurs des humains.
Un grand-homme du tems a dit dans un beau livre,
Quand Auguſte buvait la Pologne était ivre. (4)
Ce grand-homme a raiſon. Les exemples d'un roi
Feraient oublier Dieu, la nature & la loi.
Si le prince eſt un ſot, le peuple eſt ſans génie.
Qu'un vieux ſultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil & d'un repos fatal :
Ses bachas aſſoupis le ſerviront fort mal.
Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes ;
Tous ſes jours ſont marqués de combats & de fêtes ;
Elle donne le bal, elle dicte des loix,
De ſes braves ſoldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux arts enrichit ſon empire,
Travaille jour & nuit, & daigne encor m'écrire ;
Tandis que Mouſtapha caché dans ſon palais,
Bâille, n'a rien à faire, & ne m'écrit jamais.
Si quelque chiaoux lui dit que ſa hauteſſe
A perdu cent vaiſſeaux dans les mers de la Grèce,
Que ſon viſir battu s'enfuit très à-propos,
Qu'on lui prend la Dacie, & Nimphée & Colchos,
Colchos où Mithridate expira ſous Pompée, (5)
De tous ces vains propos ſon ame eſt peu frappée ;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
Il prend ſa pipe, il fume ; & pour ſe conſoler
Il va dans ſon harem où languit ſa maîtreſſe,
Fatiguer ſes appas de ſa molle faibleſſe.
Son vieil eunuque noir, témoin de ſon tranſport,
Lui dit qu'il eſt Hercule ; il le croit & s'endort.
O ſageſſe des Dieux, je te crois très profonde ;

Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde!
Achève, CATHERINE, & rends tes ennemis,
Le grand Turc, & les ſots, éclairés & ſoumis.

NOTES.

(1) *Que d'un faquin châtré.*

LE chiaoux bacha qui eſt d'ordinaire un eunuque blanc, veut toûjours prendre la main ſur l'ambaſſadeur quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche, il faut ſi un ambaſſadeur ſe trouve ſur ſon paſſage, qu'il s'arrête juſqu'à ce que tout le cortège de l'eunuque ſoit paſſé. Il en eſt à plus forte raiſon de même avec le grand viſir, les deux cadilesker & le muphti; mais l'excès de l'inſolence barbare, eſt de faire enfermer au château des ſept tours les ambaſſadeurs des puiſſances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le ſultan Mouſtapha avant de déclarer la guerre à la Ruſſie, a commencé par mettre en priſon le réſident Obreſcow au mépris du droit des gens.

(2) *Aux champs de Marathon.*

On connaît aſſez les batailles de Marathon, de Platée & de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par Miltiade & neuf autres chefs ſes collègues qui n'avaient que dix mille Athéniens contre cent mille hommes de pied & dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perſe Darius. Cet événement reſſemble à la bataille de Poitiers; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'eſt qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'etaient auprès de Poitiers, & qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reſte, il n'eſt pas bien ſûr que les Perſes fuſſent au nombre de cent dix mille; il faut toûjours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine eſt un combat naval dans lequel Thémiſtocle défit la flotte de Xerxès, après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée eſt encor plus ſurprenante, les Athéniens avant cette guerre n'avaient jamais combattu ſur mer.

C'eſt à-peu-près ainſi que la petite flotte de l'impératrice CATHERINE II, ſous le commandement du comte Alexis Orlof a détruit entiérement la flotte Ottomane le 6 Juin 1770. Le nom d'Orlof n'eſt pas ſi harmonieux que celui de Miltiade, mais doit aller de même à la poſtérité.

La journée de Platée eſt ſemblable à celle de Marathon. Ariſtide & Pauſanias avec environ ſoixante mille

Digitized by Google

Grecs défirent entiérement une armée de cinq cent mille Perſes ſelon Diodore de Sicile ; ſuppoſé qu'une armée de cinq cent mille hommes ait pu ſe mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce eſt coupée. Mardonius chef de l'armée Perſane y fut tué ; ſuppoſé qu'un Perſe ſe ſoit jamais appellé Mardonius, ce qui eſt auſſi ridicule que ſi on l'avait appellé Villars ou Turenne.

Xerxès poſſédait les mêmes pays que Mouſtapha. Le comte de Romanzow a battu le grand viſir Turc, comme Pauſanias & Ariſtide battirent celui de Xerxès ; mais il n'a pas eu à faire à cinq cent mille Turcs. Nous ſommes plus modeſtes aujourd'hui.

(3) *Sont des fripons rempans.*

Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas ſecondé les Ruſſes comme ils le devaient.

(4) *Quand Auguſte buvait la Pologne était ivre.*

Ce vers cité eſt du roi de Pruſſe. Il eſt dans une épitre à ſon frère.

Lorſqu'Auguſte buvait la Pologne était ivre,
Lorſque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cithère, & tout ſuivit la cour.
Quand il ſe fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtiſan marmota ſon breviaire.

(5) *Colchos où Mithridate expira ſous Pompée.*

Pompée défit Mithridate ſur la route de l'Ibérie à la Colchide, mais Mithridate ſe donna la mort à Panticapée.

EPITRE

AU ROI DE SUÈDE.

GUſtave, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaiſir & la gloire
De voir dans mes déſerts en mon humble maiſon
Les fils de ces héros que célébra l'hiſtoire !
J'aurais cru reſſembler à ce vieux Philémon
Qui recevait les Dieux dans ſon pauvre hermitage.
Je les aurais connus à leur noble langage,
A leurs mœurs, à leurs traits, ſurtout à leur bonté ; (*)
Ils n'auraient point rougi de ma ſimplicité ;
Et Guſtave ſurtout pour le prix de mon zèle
N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
Je ſerais peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformant mon jardin,
De ma ſalle à manger fît une ſacriſtie.
La grand'meſſe pour moi n'a que peu d'harmonie.
Envain mes chers vaſſaux me croiraient honoré
Si le ſeigneur du lieu devenait leur curé.
J'ai le cœur très profane, & je ſais me connaître.
Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre.
Si Philémon le fut pour un mauvais ſouper,
L'éclat de ce haut rang ne ſaurait me frapper.
Le grand roi des Bretons qu'à St. Pierre on condamne,
Eſt le premier prélat de l'égliſe anglicane.
Sur les bords du Volga Catherine tient lieu

*Le prince ſon frère était avec lui.

D'un grave patriarche, ou ſi l'on veut de Dieu.
De cette ambition je n'ai point l'ame épriſe,
Et je ſuis tout au plus ſerviteur de l'égliſe.
J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'eſprit de ta mère
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire,
A revoir Sans-ſouci, ce fortuné ſéjour
Où règne la victoire & la philoſophie,
Où l'on voit le pouvoir avec la modeſtie.
Jeune héros du nord entouré de héros,
A ces nobles plaiſirs je ne peux plus prétendre.
Il ne m'eſt pas permis de te voir, de t'entendre.
Je reſte en ma chaumière attendant qu'Atropos
Tranche le fil uſé de ma vie inutile :
Et je crie aux deſtins du fond de mon aſyle,
Deſtins qui faites tout, & qui trompez nos vœux,
Ne trompez pas les miens ; rendez GUSTAVE *heureux.*

EPITRE

AU ROI DE DANNEMARCK,

SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE ACCORDÉE DANS TOUS SES ÉTATS.

MOnarque vertueux quoique né deſpotique,
Crois-tu régner ſur moi de ton golphe Baltique ?
Suis-je un de tes ſujets pour me traiter comme eux,
Pour conſoler ma vie & pour me rendre heureux ?
Peu de rois comme toi tranſgreſſent les limites
Qu'à leur pouvoir ſacré la nature a preſcrites.
L'empereur de la Chine à qui j'écris ſouvent,
Ne m'a pas juſqu'ici fait un ſeul compliment.
Je ſuis plus ſatisfait de l'auguſte amazone
Qui du gros Mouſtapha vient d'ébranler le trône.
Et Stanislas le ſage, & Fréderic le grand
(Avec qui j'eus jadis un petit différend)
Font paſſer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suiſſe embellit ſes gazettes.
Avec Ganganelli je ne ſuis pas ſi bien.
Sur mon voyage en Pruſſe il m'a cru peu chrêtien.
Ce Pape s'eſt trompé, bien qu'il ſoit infaillible.
Mais ſans examiner ce qu'on doit à la Bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il eſt encor plus doux d'être obſcur comme moi,
Des déſerts du Jura ma tranquille vieilleſſe
Oſe ſe faire entendre à ta ſage jeuneſſe ;
Et libre avec reſpect, hardi ſans être vain,

Je

Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence,
Tu rends ſes droits à l'homme, & tu permets qu'on penſe.
Sermons, romans, phyſique, ode, hiſtoire, opéra,
Chacun peut tout écrire : & ſiffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les ailes à Pégaſe.
Dans Paris quelquefois un commis à la phraſe
Me dit » à mon bureau venez vous adreſſer.
» Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penſer.
» Pour avoir de l'eſprit allez à la police.
» Les filles y vont bien ſans qu'aucune en rougiſſe.
» Leur métier vaut le vôtre : il eſt cent fois plus doux ;
» Et le public ſenſé leur doit bien plus qu'à vous.
C'eſt donc ainſi, grand roi, qu'on traite le Parnaſſe,
Et les ſuivans honnis de Plutarque & d'Horace !
Béliſaire à Paris ne peut rien publier (1)
S'il n'eſt pas de l'avis de monſieur Ribalier !
Hélas ! dans un état l'art de l'imprimerie
Ne fut en aucun tems fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture & l'orgueil des grands mots (2)
Que prodigua Balzac aſſez mal à propos,
Les romans de Scarron n'ont point troublé le monde ;
Chapelain ne fit point la guerre de la Fronde.
Chez le Sarmate altier la diſcorde en fureur (3)
Sous un roi ſage & doux ſemant partout l'horreur,
De l'empire Ottoman la ſplendeur éclipſée,
Sous l'aigle de Moſcou ſa force terraſſée,
Tous ces grands mouvemens ſeraient-ils donc l'effet
D'un obſcur commentaire ou d'un méchant ſonnet ?
Non, lorſqu'aux factions un peuple entier ſe livre,
Quand nous nous égorgeons, ce n'eſt pas pour un livre.

Eh ! quel mal après tout peut faire un pauvre auteur ?
Ruïner ſon libraire, excéder ſon lecteur,
Faire ſiffler partout ſa charlatanerie,
Ses creuſes viſions, ſa folle théorie.
Un livre eſt-il mauvais ! rien ne peut l'excuſer.
Eſt-il bon ? tous les rois ne peuvent l'écraſer.
On le ſupprime à Rome, & dans Londre on l'admire ;
Le pape le proſcrit, l'Europe le veut lire.
Un certain charlatan qui s'eſt mis en crédit,
Prétend qu'à ſon exemple on n'ait jamais d'eſprit.
Tu n'y parviendras pas apoſtar d'Hippocrate.
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, ceſſe de vexer les vivans & les morts ;
Tyran de ma penſée, aſſaſſin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme ; & de ces condamnés
La flamme en m'éclairant noircir ton vilain nez.
Mais voilà, me dis-tu, des phraſes mal-ſonnantes,
Sentant ſon philoſophe, au vrai même tendantes.
Eh bien, réfute-les, n'eſt-ce pas ton métier ?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier ?
Le public à profit mer toutes nos querelles ;
De nos cailloux frottés il ſort des étincelles,
La lumière en peut naître ; & nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
Sans le droit d'examen & ſans des adverſaires
Tout languit comme à Rome, où depuis huit cent ans (4)
Le tranquille eſclavage écraſa les talens.
Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juſte indulgence

Que cette liberté dégénère en licence :
Et c'eſt auſſi le vœu de tous les gens ſenſés.
A conſerver les mœurs ils ſont intéreſſés.
D'un écrivain pervers ils font toûjours juſtice.
Tous ces libelles vains dictés par l'avarice,
Enfans de l'impudence élevés chez Marteau (*),
Y trouvent en naiſſant un éternel tombeau.
Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne ſoit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il était ſorti ?
On punit quelquefois & la plume, & la langue,
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles ſermons (5)
Au nom de Jéſus-Chriſt prêchés par des démons.
Mais quoi, ſi quelque main dans le ſang s'eſt trempée,
Vous eſt-il défendu de porter une épée ?
En coupables propos ſi l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler ?
Un cuiſtre en ſon taudis compoſe une ſatire.
En ai-je moins le droit de penſer & d'écrire ?
Qu'on puniſſe l'abus ; mais l'uſage eſt permis.
De l'auguſte raiſon les ſombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea ſous la preſſe & ſut multiplier
Tout ce que notre eſprit peut tranſmettre au papier.
Cet art, diſait *Boyer*, a troublé des familles (6),
Il a trop rafiné les garçons & les filles.

* Célèbre imprimeur de ſottiſes à tous les libelles contre Louis XIV étaient imprimés à Cologne chez *Pierre Marteau.*

Je le veux ; mais auſſi quel bien n'a-t-il pas faits,
Tout peuple, excepté Rome a ſenti ſes bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie !
Quel opprobre, grand Dieu ! quand un peuple indigent
Courait à Rome à pied porter ſon peu d'argent,
Et revenait content de la ſainte Madone,
Chantant ſa litanie, & demandant l'aumône !
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit (7)
Payait au ſacriſtain pour ſa première nuit.
Un teſtateur mourant ſans léguer à St. Pierre (8)
Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.
Enfin, tout un royaume interdit & damné (9)
Au premier occupant reſtait abandonné,
Quand du pape & de Dieu s'attirant la colère,
Le roi ſans payer Rome épouſait ſa commère.
Rois ! qui briſa les fers dont vous étiez chargés,
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés ?
Quelle main favorable à vos grandeurs ſuprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadèmes ?
Et qui du fond du puits tirant la vérité
A ſû donner une ame au public hébêté ?
Les livres ont tout fait : & quoi qu'on puiſſe dire,
Rois ! vous n'avez régné que lorſqu'on a ſû lire.
Soyez reconnaiſſans, aimez les bons auteurs :
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiſteurs.
Et comptez-vous pour rien les plaiſirs qu'ils vous donnent !
Plaiſirs purs que jamais les remords n'empoiſonnent.
Les pleurs de Melpomène, & les ris de ſa ſœur
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaiſe humeur ?
Souvent un roi s'ennuie ; il ſe fait lire à table

Digitized by Google

De Charle ou de Louis l'hiſtoire véritable ;
Si l'auteur fut gêné par un cenſeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur eſt un ſot ?
Il faut qu'il ſoit à l'aiſe ; il faut que l'aigle altière
Des airs à ſon plaiſir franchiſſe la carrière.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé.
C'eſt pour baiſſer ſon cou que le ciel l'a formé.
Au cheval qui vous porte un mords eſt néceſſaire.
Un moine eſt de ſes fers eſclave volontaire.
Mais au mortel qui penſe on doit la liberté.
Des neuf ſavantes ſœurs le Parnaſſe habité,
Serait-il un couvent ſous une mère abbeſſe
Qu'un évêque bénit, & qu'un Grizel confeſſe ?
On ne leur dit jamais, gardez-vous bien ma ſœur
De vous mettre à penſer ſans votre directeur.
Et quand vous écrirez ſur l'almanach de Liège,
Ne parlez des ſaiſons qu'avec un privilège.
Que dirait Uranie à ces plaiſans propos ?
Le Parnaſſe ne veut ni tyrans, ni bigots :
C'eſt une république éternelle & ſuprême
Qui n'admet d'autres loix que la loi de Thélême : (*)
Elle eſt plus libre encor que le vaillant Bernois,
Le noble de Veniſe & l'eſprit Genevois.
D'un bout du monde à l'autre elle étend ſon empire,
Parmi ſes citoyens chacun voudrait s'inſcrire.
Chez nos ſœurs, ô grand roi ! le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, eſt toûjours reſpecté :
Mais leur gouvernement à tant d'autres contraire,
Reſſemble encor au tien, puiſqu'à tous il fait plaire.

(*) Abbaye de la fondation de Rabelais. On avait gravé ſur la porte : *Fais ce que voudras.*

NOTES.

(1) *Bélisaire à Paris.*

LE chapitre quinziéme du roman moral de Bélisaire, passe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philosophie & de vraie piété qui ayent jamais été écrits dans la langue française. Son succès universel irrita un principal de collège, docteur de Sorbonne, nommé Ribalier, qui avec un autre régent de collège nommé Cogé, souleva une grande partie de la Sorbonne contre Mr. de Marmontel auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant six mois entiers des propositions mal-sonnantes, téméraires, sentant l'héréſie. Il falut bien qu'ils en trouvassent. On en trouverait dans le pater noster en transposant un mot & en abusant d'un autre. (*Voyez l'article* LIVRE *dans les Questions sur l'Encyclopédie*).

La Faculté fit enfin imprimer sa censure en latin comme en français, & elle commençait par un soléciſme. Le public en rit & bientôt on n'en parla plus.

(2) *Les pointes de Voiture*, &c.

Voiture qui fut frivole & qui ne chercha que le bel esprit; Balzac qui fut toûjours ampoulé, & qui ne dit presque jamais rien d'utile, eurent une très grande réputation dans leur tems. Chapelain en eut encor davantage; ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet ne servirent qu'à faire naitre enfin le bon goût, & ne causèrent d'ailleurs aucun mal.

(3) *Chez le Sarmate altier.*

Ce sera aux yeux de la postérité un événement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile si acharnée & si cruelle sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux loix, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération.

(4) *Où depuis huit cent ans.*

On ne voit pas en effet, depuis ce tems, un seul livre écrit à Rome, qui soit un ouvrage de génie, & qui entre dans la bibliothèque des nations.

Les Dante, les Pétrarque, les Boccace, les Machiavel, les Guichardin, les Boyardo, les Taſſe, les Arioſte, ne ſurent point Romains.

(5) *D'un Guignard, d'un Bourgoin.*

C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la ligue. Guignard était un jéſuite qui fut pendu, & Bourgoin un jacobin qui fut roué. Il eſt vrai qu'ils étaient des fanatiques imbécilles; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides.

(6) *Cet art, diſait Boyer.*

Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, diſait toûjours que l'imprimerie avait fait un mal effroyable, & que depuis qu'il y avait des livres, les filles ſavaient plus de ſottiſes à dix ans qu'elles n'en avaient ſu auparavant à vingt.

(7) *Du temple au lit d'hymen.*

Juſqu'au ſeiziéme ſiécle il n'était pas permis chez les catholiques à un nouveau marié de coucher avec ſa femme, ſans avoir fait bénir le lit nuptial, & cette bénédiction était taxée.

(8) *Un teſtateur mourant.*

Quiconque ne faiſait pas un legs à l'égliſe par ſon teſtament était déclaré déconſès, on lui refuſait la ſépulture; & par accommodement l'official ou le curé, ou le prieur le plus voiſin, faiſait un teſtament au nom du mort, & léguait pour lui à l'égliſe en conſcience ce que le teſtateur aurait dû raiſonnablement donner.

(9) *Un royaume interdit & damné.*

Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdiſait un royaume. On croit que celui qui ſe diſait le père commun des chrêtiens ſe bornait à priver une nation de toutes les fonctions du chriſtianiſme, afin qu'elle mérităt ſa grace en ſe révoltant contre le ſouverain. Mais on obſervait dans cette ſentence des cérémonies qui doivent paſſer à la poſtérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la meſſe, & on n'en célébrait plus au maitre-autel. On déclarait l'air impur. On ôtait tous les corps ſaints de leurs châſſes, & on les étendait par terre dans l'égliſe, couverts d'un voile. On dépendait les cloches & on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le tems de l'interdit était jetté à la voirie. Il était défendu de manger de la chair, de ſe raſer, de ſe ſaluer. Enfin, le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le pape prenait toûjours ſoin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il déſignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.

Digitized by Google

EPITRE

A Mr. D'ALEMBERT.

ESprit juſte & profond, parfait ami, vrai ſage,
D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage ?
Le roi Danois & toi, mes juges ſouverains,
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilège eſt beau. Mais que faut-il écrire ?
Me permettriez-vous quelques grains de ſatire ?
Virgile a-t-il bien fait de pincer Mœvius ?
Horace a-t-il raiſon contre Nomentanus ?
Oui, ſi ces deux latins montés ſur le Parnaſſe
S'égayaient aux dépens de Virgile & d'Horace.
La défenſe eſt de droit ; & d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les tems repouſſa le frelon.
La guerre eſt au Parnaſſe, au conſeil, en Sorbonne.
Allons, défendons-nous, mais n'attaquons perſonne.
Vous m'avez endormi, diſait ce bon Trublet (1).
Je réveillai mon homme à grands coups de ſifflet.
Je fis bien : chacun rit, & j'en ris même encore.
La critique a du bon, je l'aime & je l'honore ;
Le parterre éclairé juge les combattans,
Et la ſaine raiſon triomphe avec le tems.
Lorſque dans ſon grenier certain Larchet réclame (2)
La loi qui proſtitue & ſa fille & ſa femme,
Lorſqu'il veut de Paris faire un vaſte bordel,
Mon cher abbé Bazin lui répond qu'il eſt tel ;
Et que ſur cet article on n'a plus rien à faire,
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.

Alors

Alors on examine, & le public inſtruit
Se moque de Larchet qui jure en ſon réduit.
L'abbé François écrit ; le léthé ſur ſes rives (3)
Reçoit avec plaiſir ſes feuilles fugitives.
Tancrède en vers croiſés fait-il bâiller Paris,
On m'ennuie à mon tour des plus peſans écrits,
A Danchet, à Brunet le pont-neuf me compare ; (4)
On préfère à mes vers Crébillon le barbare ; (5)
Cette longue diſpute échauffe les eſprits.
Alors, du plus beau feu vingt poëtes épris,
De chefs-d'œuvres ſans nombre enrichiſſant la ſcène,
Sur de ſublimes tons font ronfler Melpomène.
Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli,
L'eſprit, le goût s'épure, & l'art eſt embelli.
Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires
De libelles affreux écrivains téméraires,
Aux ſtances de La Grange, aux couplets de Rouſſeau, (6)
Que Mégère en couroux tira de ſon cerveau.
Pour gagner vingt écus ce fou de La Beaumelle (7)
Inſulte de Louis la mémoire immortelle.
Il croit deshonorer dans ſes obſcurs écrits,
Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris.
Contre le vil croquant tout honnête homme éclate
Avant que ſur ſa joue ou ſur ſon omoplate,
Des rois & des héros les grands noms ſoient vengés
Par l'empreinte des lys qu'il a tant outragés.
Ces ſerpens odieux de la littérature,
Abreuvés de poiſons & rempans dans l'ordure,
Sont toûjours écraſés ſous les pieds des paſſans.
Vive le cigne heureux qui par ſes doux accens
Célébra les ſaiſons, leurs dons & leurs uſages,

Les travaux, les vertus & les plaiſirs des ſages.
Vainement de Dijon l'impudent écolier (8)
Croaſſa contre lui du fond de ſon bourbier.
Nous laiſſons le champ libre à ces petits critiques,
De l'ivrogne Fréron diſciples faméliques,
Qui ne pouvant apprendre un honnête métier,
Devers Saint Innocent vont ſalir du papier,
Et ſur les dons des Dieux porter leurs mains impies;
Animaux malfaiſans, ſemblables aux harpies,
De leurs ongles crochus & de leur ſouffle affreux,
Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

NOTES.

(1) *Ce bon abbé Trublet.*

VOyez la piéce intitulée le Pauvre Diable.

(2) *Lorſque dans ſon grenier certain Larchet réclame.*

Larchet répétiteur au collège Mazarin; il ſoutint opiniâtrément que dans la grande ville de Babilone toutes les femmes & les filles de la cour étaient obligées par la loi de ſe proſtituer une fois dans leur vie au premier venu pour de l'argent; & cela dans le temple de Vénus, quoique Vénus fût inconnue à Babilone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puiſqu'Hérodote l'avait dit expreſſément. Le même Larchet diſputa fortement ſur le grand ſerpent Ophionée, ſur le bouc de Mendès qui couchait avec les dames hébraïques; il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit *que la providence envoye la peſte & la famine ſur la terre.* Il y a encor dans la pouſſière des collèges de ces cuiſtres qui ſemblent être du quinziéme ſiécle. Notre auteur ne fit que ſe moquer de ce Larchet, & il fut ſecondé de tout Paris à qui il le fit connaître.

(3) *L'abbé François écrit.*

Il y a en effet un abbé nommé François, des ouvrages duquel le fleuve léthé s'eſt chargé entiérement. C'eſt un pauvre imbécille qui a fait un livre en deux volumes contre les philoſophes; livre que perſonne ne connait ni ne connaîtra.

Digitized by Google

(4) *A Danchet, à Brunet.*

Danchet eſt un de ces poëtes médiocres qu'on ne connaît plus. Il a fait quelques tragédies & quelques opéra ; pour Brunet nous ne ſavons qui c'eſt, à moins que ce ne ſoit un nommé Mr. le Brun, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui mademoiſelle Corneille. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir mademoiſelle Corneille, mais point ſon ode, qui ne valait rien. Alors Mr. le Brun écrivit contre le même homme auquel il venait de donner tant de louanges. Cela eſt dans l'ordre ; mais il paraît dans l'ordre auſſi qu'on ſe moque de lui.

(5) *Crébillon le barbare.*

Nous ne ſavons ſi par *barbare* on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du ſtile qu'on a reprochée à Crébillon ; c'eſt peut-être l'un & l'autre. Mais ce n'eſt pas parce qu'Atrée eſt trop cruel qu'on ne joue point cette piéce, & qu'elle paſſe pour mauvaiſe chez tous les gens de goût. Car dans Rodogune, Cléopatre eſt plus cruelle encor ; & cette atrocité même ſemblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme : cependant, cette fin de la tragédie de Rodogune eſt un chef-d'œuvre du théatre & réuſſira toûjours.

Nous trouvons dans le Mercure de Novembre 1770, page 83, les réfléxions les plus judicieuſes qu'on ait encor faites ſur l'Atrée ; les voici.

„ En général les vengeances pour „ être intéreſſantes au théatre doi„ vent être promptes, ſubites, vio„ lentes ; il faut toûjours frapper de „ grands coups ſur la ſcène. Les hor„ reurs longues & détaillées ne ſont „ que rebutantes. Mr. Crébillon mal„ gré ce précepte a riſqué la coupe „ d'Atrée ; mais elle n'a pu réuſſir à „ beaucoup près. — Quelques eſprits „ faux, quelques jeunes têtes qui „ n'ont pas réfléchi, croyent que les „ atrocités ſont le plus grand effort „ de l'eſprit humain, & que l'hor„ reur eſt ce qu'il y a de plus tragi„ que. Elles ſe trompent beaucoup ; „ c'eſt tout ce qu'il y a de plus facile „ à trouver. Nous avons des romans „ inconnus & fort au-deſſous du mé„ diocre, où l'on a raſſemblé aſſez „ d'horreurs pour faire cinquante „ tragédies déteſtables. "

Il y a bien d'autres raiſons qui font voir qu'Atrée eſt une fort mauvaiſe piéce.

1°. C'eſt qu'elle eſt extrêmement mal écrite. D'abord Atrée — *Voit enfin renaître l'eſpoir & la douceur de ſe venger d'un traître. Les vents qu'un Dieu contraire enchaînait loin de lui, ſemblent exciter ſon courroux avec les flots. Le calme ſi longtems fatal à ſa vengeance, n'eſt plus d'intelligence avec ſes ennemis ; le ſoldat ne craint plus qu'un indigne repos aviliſſe l'honneur de ſes derniers travaux.*

Auſſi-tôt après Atrée commande que la flotte ſe prépare à voguer loin de l'iſle d'Eubée ; il ordonne qu'on porte à tous ſes chefs ſes ordres abſolus, & il dit, *que ce jour tant ſouhaité, ranime dans ſon cœur l'eſpoir de la fierté.*

Cet énorme galimatias, cet aſſemblage de paroles vagues, oiſeuſes, incohérentes, qui ne diſent rien, qui n'apprennent ni où l'on eſt, ni l'acteur qui parle, ni de qui on parle, ſont inſupportables à quiconque a la plus légère connaiſſance du théatre & de la langue.

Les maximes qu'Atrée débite dès cette première ſcène, ſont d'une extravagance qui va juſqu'au ridicule. Atrée dit:

Je voudrais me venger fût-ce même des Dieux:
Du plus puiſſant de tous j'ai reçu la naiſſance;
Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance.

Cette plaiſanterie monſtrueuſe n'eſt-elle pas bien placée! La Fontaine a dit en riant:

. . . . . je ſais que la vengeance
Eſt un morceau de roi, car vous vivez en Dieux.

Mais mettre une telle raillerie ſérieuſement dans une tragédie, cela eſt bien déplacé; & exprimer de tels ſentimens ſans avoir dit encor de quoi il veut ſe venger, cela eſt contre les principes du théatre & du ſens commun.

2°. Il y a bien plus, c'eſt que cette fureur de vengeance au bout de vingt ans, eſt néceſſairement de la plus grande froideur, & ne peut intéreſſer perſonne.

3°. Un homme qui jure à la première ſcène qu'il ſe vengera, & qui exécute ſon projet à la dernière ſans aucun obſtacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue, ni péripétie, rien qui vous tienne en ſuſpens, rien qui vous ſurprenne; rien qui vous émeuve, ce n'eſt qu'une atrocité longue & plate.

4°. La piéce pèche encor par un défaut plus grand s'il eſt poſſible, c'eſt un amour inſipide & inutile entre un fils d'Atrée nommé Pliſthène & Theodamie fille de Thieſte; amour poſtiche qui ne ſert qu'à remplir le vuide de la piéce.

5°. Le ſtile eſt digne de cette conduite: ce ſont des répétitions continuelles du plaiſir de la vengeance:

Un ennemi ne peut pardonner une offenſe;
Il faut un terme au crime & non à la vengeance.
Rien ne peut *arrêter mes tranſports* furieux.
Tout eſt prêt, & *déja dans mon* cœur furieux
Je goûte le plaiſir *le plus parfait* des Dieux,
Je vais être vengé, *Thieſte quelle joie!*

La plûpart des vers ſont obſcurs & ne ſont pas français.

Ah! ſi je vous ſuis cher, que mon reſpect extrême
M'acquitte bien, ſeigneur, de mon bonheur ſuprême.

Digitized by Google

Mon amitié pour vous, par vos maux conſacrée,
A ſemblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et bravant ſans reſpect & les Dieux, & ſon père,
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légère :
Mais dût tomber ſur moi les plus affreux couroux,
Je ne ſaurais trahir ce que je ſens pour vous.
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De ſa fille au refus il doit verſer le ſang.
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma fol
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent ſur mol.
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte,
Thieſte, chaſſes-en les ſuupçons & la crainte.

Une piéce écrite ainſi d'un bout à l'autre pourait-elle réuſſir ? Pourcomble d'impertinence lapiéce finit par ce vers abominable.

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Un tel vers eſt d'un ſcélérat ivre. Et remarquez qu'Atrée a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant.

Il faut un terme au crime & non à la vengeance.

Nous avouons que la Sémiramis du même auteur, ſon Pyrrhus, ſon Xerxès, ſon Catilina, ſon Triumvirat, ſont des piéces encor plus mauvaiſes, & que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare. Mais nous ne convenons pas que ſon Electre, & ſurtout ſon Rhadamiſte méritent le mépris profond que Boileau avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très belles choſes, particuliérement dans Rhadamiſte ; & quand le public a décidé conſtamment pendant ſoixante ans, il ne faut pas en appeller. Si les défauts ſubſiſtent, les beautés l'emportent. Boileau fut trop rebuté des défauts ; Rhadamiſte ſera toûjours jouée avec un grand ſuccès : & même on verra Electre avec plaiſir, malgré l'amour qui défigure cette piéce. Il y a dans ces deux ouvrages un fonds de tragique qui attache le ſpectateur.

L'abbé de Chaulieu diſait que la piéce de Rhadamiſte aurait été très claire n'eût été l'expoſition. Mais quoique le premier acte ſoit un peu obſcur, il me ſemble qu'il y a dans les autres de très grandes beautés.

(6) *Aux ſtances de La Grange, aux couplets de Rouſſeau.*

Les Philippiques de La Grange & les couplets de Rouſſeau paſſèrent aſſez longtems pour être écrits avec force & avec enthouſiaſme. Mais les eſprits bien faits & les gens de bon goût ne s'y ſont jamais laiſſé tromper.

En effet, ôtez les injures, il ne reſte rien. Le ſuccès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel ſuccès qui conduiſit La Grange en priſon & le portrait de Rouſſeau à la Grève !

La Grange était le plus coupable des deux ſans contredit : on pouvait le punir capitalement pour crime de leze-majeſté au ſecond chef ; mais le duc d'Orléans régent eut encor plus de clémence que La Grange n'avait eu de folie.

(7) *Ce fou de La Beaumelle.*

On ne peut mieux connaître cet homme par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de La Grange, ni celui de Rouſſeau, il s'eſt rendu auſſi criminel qu'eux, mais infiniment plus mépriſable. Il eſt né dans un village des Cevennes auprès de Caſtres. Il a paſſé quelques années à Genève, ou a été répétiteur des enfans de Mr. de Budé de Boiſy. Il y fut propoſant pour être miniſtre en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître.

LETTRE A Mr. DE LA CONDAMINE,

De l'académie Françaiſe & de l'académie des ſciences &c. A Ferney 8. Mars 1771.

MONSIEUR,

Monſieur l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je ſuis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le Sr. La Beaumelle en 1752, vendit à Francfort au libraire Eſſlinger pour dix-ſept louis, le *Siècle de Louis XIV* que j'avais compoſé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France & de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans leſquelles il dit : Qu'il ſoupçonne Louis XIV d'avoir fait empoiſonner le marquis de Louvois ſon miniſtre dont il était excédé, & qu'en effet ce miniſtre craignait que le roi ne l'empoiſonnât. (Tom. 3. pag. 269 & 271.)

Que Louis XIV ayant promis à madame de Maintenon de la déclarer reine, madame la ducheſſe de Bourgogne irritée, engagea le prince ſon époux père du roi régnant, à ne point ſecourir Lille, aſſiégée alors par le prince Eugène, & à trahir ſon roi, ſon ayeul & ſa patrie. Il ajoute que l'armée des aſſiégeans jettait dans Lille des billets dans leſquels il était écrit : *Raſſurez-vous, Français, la Maintenon ne ſera pas reine, nous ne léverons pas le ſiége.*

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer ſous le nom de madame de Maintenon. (T. 4. pag. 109.)

Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon, dans de vieilles culottes de l'archevêque de Paris ; mais qu'un *tel mariage n'eſt pas ex-*

traordinaire, attendu que Cléopatre déja vieille, enchaina Auguſte. (T. 3. p. 75.)

Que le duc de Bourbon étant premier miniſtre, fit aſſaſſiner Vergier ancien commiſſaire de marine, par un officier auquel il donna la croix de St. Louis pour récompenſe. (Tom. 3. du Siécle, p. 323.)

Que le grand-père de l'empereur aujourd'hui réguant, avait ainſi que ſa maiſon, des empoiſonneurs à gages. (T. 2. p. 345.)

Les calomnies abſurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, ſont encore plus exécrables; on ne veut pas en ſouiller le papier. Les enfans de la Voiſin, de Cartouche & de Damiens n'auraient jamais oſé écrire ainſi, s'ils avaient ſu écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait ſa déteſtable impudence.

Cette ignorance eſt pouſſée juſqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du ſang hérite de la couronne au défaut d'un fils du roi, *n'exiſta jamais.*

Il aſſure hardiment que le jour que le duc d'Orléans ſe fit reconnaître à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement ſuivit conſtamment l'inſtabilité de ſes penſées, que le premier préſident de Maiſons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier préſident de ce nom.

Toutes ces inepties écrites du ſtile d'un laquais qui veut faire le bel eſprit & l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient, on n'y prit pas garde; mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les miniſtres, les généraux, & les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut aſſez indulgent pour ſe contenter de le faire enfermer dans un cachot le 24 Avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'eſt ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs il ſe ſignala par un autre libelle intitulé, *mes penſées*, dans lequel il inſulta nommément meſſieurs d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Sinner, & d'autres membres du conſeil ſouverain de Berne qu'il n'avait jamais vus. Il voulut enſuite en faire une nouvelle édition; Mr. le comte d'Erlach en écrivit en France où La Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des Cevennes dont il eſt natif. Je ne vous parle, monſieur, que papier ſur table & preuves en main.

Il avait outragé la maiſon de Saxe dans le même libelle (page 108), & s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler ſa maîtreſſe.

Lorſqu'il fut en France il demanda un certificat à madame la ducheſſe de Gotha. Cette princeſſe lui fit expédier celui-ci.

„ On ſe rappelle très bien que vous „ partites d'ici avec la gouvernante „ des enfans d'une dame de Gotha, „ qui s'éclipſa furtivement avec vous „ après avoir volé ſa maîtreſſe; ce „ dont tout le public eſt pleinement „ inſtruit ici. Mais nous ne diſons „ pas que vous ayez part à ce vol. „ A Gotha 24 Juillet 1767. *Signé* „ ROUSAULT, conſeiller aulique de „ ſon alteſſe ſéréniſſime. "

Son alteſſe eut la bonté de m'envoyer la copie de cette atteſtation, & m'écrivit enſuite ces propres mots

le 15 Auguſte 1767 : „ Que vous „ êtes aimable d'entrer ſi bien dans „ mes vues au ſujet de ce miſérable „ La Beaumelle. Croyez-moi, nous „ ne pourions rien faire de plus ſage „ que de l'abandonner lui & ſon „ avanture, &c. " Je garde les originaux de ces lettres écrites de la main de madame la ducheſſe de Gotha. Je pouvais alléguer des choſes beaucoup plus graves ; mais comme elles pouraient être trop funeſtes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien conſtatée. Je vous en fais juge, monſieur, & je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies ſur lequel j'ai été forcé de jetter les yeux un moment, j'ai été bien conſolé par votre ſouvenir. Je vous ſouhaite du fond de mon cœur une vieilleſſe plus heureuſe que la mienne, ſous laquelle je ſuccombe dans des ſouffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être &c.

Nous n'ajouterons rien à une lettre auſſi autentique & auſſi déciſive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philoſophe d'avoir pour ennemis de tels miſérables.

(8) *Vainement de Dijon l'impudent écolier.*

Un nommé Clément, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, & ci-devant maître de quartier dans une penſion, a fait un livre entier contre Mr. de St. Lambert, Mr. de l'Ile, Mr. Dorat, Mr. Vatelet & Mr. Le Mierre. Ce jeune homme s'eſt aviſé de dicter des arrêts du haut d'un tribunal qu'il s'eſt érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers. Et enſuite il décide que Mr. de l'Ile a fort mal traduit les Géorgiques. Sa traduction eſt pourtant de l'aveu de tous les connaiſſeurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, & il y en a eu quatre éditions en deux ans. Ce Clément ſans reſpect pour le public, décide d'un ton de maître, que tel vers eſt ridicule, tel autre plat, tel autre groſſier ſans en alléguer la plus faible raiſon. Il reſſemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaiſſons point ce critique, nous ne connaiſſons point Mr. de l'Ile, mais nous remercions Mr. de l'Ile du plaiſir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé Virgile en pluſieurs endroits, & qu'il a vaincu les plus grandes difficultés. Nous oſons dire qu'il a rendu un ſignalé ſervice à la langue françaiſe, & Clément n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encor l'eſtimable poëme des *Saiſons* de Mr. de St. Lambert ; mais quel chef-d'œuvre avait fait ce Clément, pour être en droit de condamner ſi fiérement ? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie pour être en droit de porter ainſi des arrêts de mort ? Il avait lu une tragédie de ſa façon aux comédiens de Paris qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable* mourant de honte & de faim, ſe fit ſatyrique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'hiſtoire du pauvre diable, la véritable hiſtoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, ſe mettent à juger ce que les autres font.

EPI.

Digitized by Google

ÉPITRE

AU ROI DE LA CHINE,

SUR SON RECUEIL DE VERS QU'IL A FAIT IMPRIMER.

REçois mes complimens, charmant roi de la Chine. (1)
Ton trône eſt donc placé ſur la double colline !
On ſait dans l'occident que malgré mes travers,
J'ai toûjours fort aimé les rois qui font des vers.
David même me plut; quoi qu'à parler ſans feinte
Il prône trop ſouvent ſa triſte cité ſainte,
Et que d'un même ton ſa muſe à tout propos
Faſſe danſer les monts & reculer les flots.
Féderic a plus d'art, & connaît mieux ſon monde;
Il eſt plus varié; ſa veine eſt plus féconde;
Il a lu ſon Horace, il l'imite: & vraiment
Ta majeſté Chinoiſe en devrait faire autant.
Je vois avec plaiſir que ſur notre hémiſphère
L'art de la poëſie à l'homme eſt néceſſaire.
Qui n'aime point les vers a l'eſprit ſec & lourd;
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un ſourd.
Les vers ſont en effet la muſique de l'ame.
O toi que ſur le trône un feu céleſte enflamme,
Dis-moi, ſi ce grand art dont nous ſommes épris,
Eſt auſſi difficile à Pékin qu'à Paris.
Ton temple eſt-il ſoumis à cette loi ſi dure
Qui veut qu'avec ſix pieds d'une égale meſure,
De deux alexandrins côte-à-côte marchans,

L'un ſerve pour la rime, & l'autre pour le ſens ?
Si bien que ſans rien perdre, en bravant cet uſage,
On pourait retrancher la moitié d'un ouvrage.
Je me flatte, grand roi, que tes ſujets heureux
Ne ſont point opprimés ſous ce joug onéreux,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,
Bulle unigénitus, billets aux confeſſés, (2)
Et le refus d'un gîte aux chrêtiens trépaſſés.
Parmi nous le ſentier qui mène aux deux collines,
Ainſi que tout le reſte, eſt parſemé d'épines.
A la Chine ſans doute il n'en eſt pas ainſi.
Les biens ſont loin de nous & les maux ſont ici :
C'eſt de l'eſprit français la deviſe éternelle.
Je veux m'y conformer ; & d'un crayon fidelle
Peindre notre Parnaſſe à tes regards chinois.
Ecoute ; mon partage eſt d'ennuyer les rois.
Tu ſais (car l'univers eſt plein de nos querelles)
Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
Occupent tous les mois l'infatigable main
Des ſales héritiers d'Etienne & de Plantin. (3)
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le ſort ſe déploie.
C'eſt-là qu'on vit briller ce grave magiſtrat, (4)
Qui vint de Montauban pour gouverner l'état.
Il donna des leçons à notre académie ;
Et fut très mal payé de tant de prud'hommie.
Du janſéniſme obſcur le fougueux gazetier, (5)
Aux beaux eſprits du tems ne fait aucun quartier.
Hayet pourſuit de loin les encyclopédiſtes ; (6)
Linguet fond en couroux ſur les économiſtes ; (7)

A brûler les payens (8) Ribalier ſe morfond :
Beaumont pouſſe à Jean Jaque & Jean Jaque (9) à Beaumont :
Paliſſot contr'eux tous puiſſamment s'évertue : (10)
Que de fiel s'évapore & que d'encre eſt perdue !
Parmi les combattans vient un rimeur (11) Gaſcon,
Prédicant petit-maître, ami d'Aliboron,
Qui pour ſe ſignaler refait la Henriade.
Et tandis qu'en ſecret chacun ſe perſuade
De voler en vainqueur au haut du mont ſacré,
On vit dans l'amertume & l'on meurt ignoré ;
La diſcorde eſt partout & le public s'en raille.
On ſe hait au Parnaſſe encor plus qu'à Verſaille.
Grand roi de qui les vers & l'eſprit ſont ſi doux,
Croi-moi, reſte à Pékin ; ne vien jamais chez nous.
Aux bords du fleuve jaune un peuple entier t'admire ;
Tes vers ſeront toûjours très-bons dans ton empire.
Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers.
Les Français ſont malins & ſont grands chanſonniers.
Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année (12)
Sur les pas d'une étoile, à marcher obſtinée,
Combler l'enfant Jéſu des plus rares préſens,
N'emportent de Paris pour tous remercimens
Que des couplets fort gais qu'on chante ſans ſcrupule.
Collet dans ſes refrains les tourne en ridicule.
Les voilà bien payés d'apporter un tréſor !
Tout mon étonnement eſt de les voir encor.
Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique, (13)
Accompagné partout de l'eſtime publique,
Vit Paris ſans rien craindre ; & régna ſur les cœurs.
On reſpecta ſon nom comme on chérit ſes mœurs.
Oui ; mais cet heureux roi qu'on aime & qu'on révère,

Se connaît en grands vers, & ſe garde d'en faire.
Nous ne les aimons plus ; notre goût s'eſt uſé :
Boileau craint de ſon ſiécle au nôtre eſt mépriſé :
Le tragique étonné de ſa métamorphoſe,
Fatigué de rimer va ne pleurer qu'en proſe.
De Molière oublié le ſel s'eſt affadi.
Envain pour ranimer le Parnaſſe engourdi,
Du peintre des ſaiſons la main féconde & pure, (14)
Des plus brillantes fleurs a paré la nature ;
Vainement de Virgile élégant traducteur,
De *l'Isle* a quelquefois égalé ſon auteur. (15)
D'un ſiécle dégoûté, la démence imbécile
Préfère les remparts & Faxhall à Virgile.
On verrait Cicéron ſifflé dans le palais.
Le léger vaudeville & les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'opéra comique ;
Toût le reſte eſt paſſé, le ſublime eſt gothique.
N'expoſe point ta muſe à ce peuple inconſtant.
Les Frérons te loueraient pour quelque argent comptant ;
Mais tu ſerais peu lu, malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réuſſir en France, il faut prendre ſon tems.
Tu ſeras bien reçu de quelques grands ſavans,
Qui penſent qu'à Pékin tout monarque eſt athée, (16)
Et que la compagnie autrefois tant vantée,
En diſant à la Chine un éternel adieu,
Vous a permis à tous de renoncer à Dieu.
Mais ſans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier t'affublerait d'un beau réquiſitoire : (17)
La cour pourait te faire un fort mauvais parti :
Et *blâmer* par arrêt tes vers & ton *Changti*.

La Sorbonne en latin (mais non ſans ſoléciſmes)
Soutiendra que ta muſe a beſoin d'exorciſmes ;
Qu'il n'eſt de gens de bien *que nous & nos amis :*
Que l'enfer, grace à Dieu, t'eſt pour jamais promis.
Diſpenſateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan & bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant : & partout condamné,
Tu ne ſeras venu que pour être damné.
Le monde en factions dès longtems ſe partage.
Tout peuple a ſa folie ainſi que ſon uſage.
Ici les Ottomans bien ſûrs que l'Eternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont ſe laver le coude aux baſſins des moſquées. (18)
Plus loin du grand Lama les reliques muſquées (19)
Paſſent de ſon derrière au cou des plus grands rois.
Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un ſot, eſt dès-lors infaillible.
Dans l'Inde le Véidam, & dans Londres la Bible, (20)
A l'hôpital des fous ont logé plus d'eſprits
Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris. (21)
Monarque au nez camus des fertiles rivages,
Peuples, à ce qu'on dit, de fripons & de ſages,
Régne en paix, fais des vers & goûte de beaux jours.
Tandis que ſans argent, ſans amis, ſans ſecours,
Le Mogol eſt errant dans l'Inde enſanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perſe eſt agitée,
Qu'une pipe à la main, ſur un large ſopha,
Mollement étendu, le peſant Mouſtapha
Voit le Ruſſe entaſſer des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles ;
Et qu'un bacha du Caire à ſa place eſt aſſis

Sur le trône où les chats régnaient avec Iſis.
Nous autres cependant, au bout de l'hémiſphère,
Nous, des Welches groſſiers poſtérité légère,
Livrons-nous en riant, dans le ſein des loiſirs,
A nos frivolités que nous nommons plaiſirs ;
Et puiſſe, en corrigeant trente ans d'extravagances, (22)
Monſieur l'abbé Terrai rajuſter nos finances ! (23)

N O T E S.

(1) *Reçois mes complimens, charmant roi de la Chine.*

Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a compoſé vers l'an 1743 de notre ère vulgaire un poëme en vers chinois & en vers tartares. Ce n'eſt pas à beaucoup près ſon ſeul ouvrage. On vient de publier la traduction françaiſe de ce poëme.

Les Chinois & les Tartares ont le malheur de n'avoir pas comme preſque tous les autres peuples, un alphabet, qui à l'aide d'environ vingt-quatre caractères puiſſe ſuffire à tout exprimer. Au-lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cent quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot ; & ce mot avec une petite marque additionnelle en forme un autre. J'aime, *gnao*, ſe peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* eſt la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingt mille figures qui compoſent la langue ; & à meſure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature & dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un Chinois lettré ſe conſume donc dans le ſoin pénible d'apprendre à lire & à écrire.

Rien ne marque mieux la prodigieuſe antiquité de cette nation, qui ayant d'abord exprimé comme toutes les autres le petit nombre d'idées abſolument néceſſaires par des lignes & par des figures ſimboliques pour chaque mot, a perſévéré dans cette méthode antique lors même qu'elle eſt devenue inſupportable.

Ce n'eſt pas tout : les caractères ont un peu changé avec le tems, & il y en a de trente-deux eſpèces différentes. Les Tartares Mantchoux ſe ſont trouvés accablés du même embarras ; mais ils n'étaient point encor parvenus à la gloire d'être ſurchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur Kien-long qui eſt, comme on ſait, de race Tartare, a voulu que ſes compatriotes jouiſſent du même honneur que les Chinois.

Digitized by Google

Il a inventé lui-même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de ſon ſang, par un de ſes frères, un de ſes oncles, & les principaux colao de l'empire.

On s'eſt donné une peine incroyable, & il a falu des années pour faire imprimer de ſoixante-quatre manières différentes ſon poëme de Moukden, qui aurait été imprimé facilement en deux jours, ſi les Chinois avaient voulu ſe réduire à l'alphabet des autres nations.

Le reſpect pour l'antique & pour le difficile ſe montrent ici dans tout leur faſte & dans toute leur miſère. On voit pourquoi les Chinois, qui ſont peut-être le premier des peuples policés pour la morale, ſont le dernier dans les ſciences, & que leur ignorance eſt égale à leur fierté.

Le poëme de l'empereur Kien-Long a plus d'un mérite, ſoit dans le ſujet qui eſt l'éloge de ſes ancêtres & où la piété filiale ſemble naturelle, ſoit dans les deſcriptions inſtructives pour nous, de la ville de Moukden & des animaux, des plantes de cette vaſte province, ſoit dans la clarté du ſtile, perfection ſi rare parmi nous. Il eſt encor à croire que l'auteur parle purement : c'eſt un avantage qui manque à plus d'un de nos poëtes.

Ce qui eſt ſurtout très remarquable, c'eſt le reſpect dont cet empereur paraît pénétré pour l'Etre ſuprême. On doit peſer ſes paroles à la page 103 de la traduction. *Un tel pays, de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer ſur eux des regards de prédilection de la part du ſouverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.* Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement Chinois eſt athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les ſacrifices ſolemnels avec l'athéiſme? N'était-ce pas aſſez de ſe contredire continuellement dans leurs opinions, falait-il ſe contredire encor pour calomnier d'autres hommes au bout de l'hémiſphère?

Il eſt triſte que l'empereur Kien-Long, auteur d'ailleurs fort modeſte, diſe qu'il deſcend d'une vierge qui devint groſſe par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la ſageſſe de l'empereur & à celle de ſon ouvrage. Il eſt vrai que c'eſt une ancienne tradition de ſa famille. Il eſt encor vrai qu'on en avait dit autant de la mère de Gengis-Kan.

Une choſe qui fait plus d'honneur à Kien-Long, c'eſt l'extrême conſidération qu'il montre pour l'agriculture, & ſon amour pour la frugalité.

N'oublions pas que tout originaire qu'il eſt de la Tartarie, il rend hommage à l'antiquité inconteſtable de la nation Chinoiſe. Il eſt bien loin de rêver que les Chinois ſont une colonie d'Égypte; les Egyptiens, dans le tems même de leurs hiéroglyphes, eurent un alphabet, & les Chinois n'en ont jamais eu. Les Egyptiens eurent douze ſignes du zodiaque empruntés mal-à-propos des Caldéens, & les Chinois en eurent toûjours vingt-huit : tout eſt différent entre ces deux peuples. Le père Parennin réfuta pleinement cette imagination il y a quelques années dans ſes lettres à Mr. de Mairan.

Digitized by Google

(2) *Bulle unigénitus, billets aux confeſſés,*
Et le refus d'un gite aux chrétiens trépaſſés.

Ce paſſage n'a guères beſoin de commentaire. On ſait aſſez quelles peines la ſageſſe du roi très chrétien & du miniſtère ont eues à calmer toutes ces querelles auſſi odieuſes que ridicules. Elles ont été pouſſées juſqu'à refuſer la ſépulture aux morts. Ces horribles extravagances ſont certainement inconnues à la Chine, où nous avons eu pourtant la hardieſſe d'envoyer des miſſionnaires.

(3) *Des ſales héritiers d'Etienne & de Plantin.*

Probablement, l'auteur donne l'épithète de *ſales* aux imprimeurs, parce que leurs mains ſont toûjours noircies d'encre. Les Etiennes & les Plantins étaient des imprimeurs très ſavans & très corrects, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement.

(4) *C'eſt-là qu'on vit briller ce grave magiſtrat.*

L'auteur fait alluſion ſans doute à un principal magiſtrat de la ville de Montauban, qui dans ſon diſcours de réception à l'académie Françaiſe, ſembla inſulter pluſieurs gens de lettres, qui lui répondirent par un déluge de plaiſanteries. Mais ces facéties ne portent point ſur l'eſſentiel, & laiſſent ſubſiſter le mérite de l'homme de lettres, & celui du galant homme.

(5) *Du janſéniſme obſcur le fougueux gazetier.*

On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on débite clandeſtinement & régulièrement ſous le nom de nouvelles eccléſiaſtiques, depuis pluſieurs années. Rien ne reſſemble moins à l'eccléſiaſtique ou à l'eccléſiaſte, que ce libelle dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne ſont pas du parti, & où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en ſont encore. Je ne ſuis pas étonné que l'auteur de la lettre au roi de la Chine, donne le nom d'obſcur au janſéniſme. Il ne l'était pas du tems de Paſcal, d'Arnauld & de la ducheſſe de Longueville; mais depuis qu'il eſt devenu une caverne de convulſionnaires, il eſt tombé dans un aſſez grand mépris. Au reſte, il ne faut pas confondre avec les janſéniſtes convulſionnaires les gens de bien éclairés, qui ſoutiennent les droits de l'égliſe gallicane & de toute égliſe, contre les uſurpations de la cour de Rome. Ce ſont de bons citoyens & non des janſéniſtes; ils méritent les remerciemens de l'Europe.

(6) *Huet*

(6) *Hayet pourſuit de loin les encyclopédiſtes.*

On croit que cet Hayet était un moine récollet qui avait part à un journal, dans lequel on diſait des injures au Dictionnaire encyclopédique. On appellait ce journal *chrêtien*, comme ſi les autres journaux de l'Europe avaient été payens. Les injures n'étaient pas chrêtiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait exiſté. Cependant, il eſt certain qu'il a été imprimé pluſieurs années de ſuite.

(7) *Linguet fond en courroux ſur les économiſtes.*

Les économiſtes ſont une ſociété qui a donné d'excellens morceaux ſur l'agriculture, ſur l'économie champêtre, & ſur pluſieurs objets qui intéreſſent le genre humain. Mr. Linguet eſt un avocat de beaucoup d'eſprit, auteur de pluſieurs ouvrages, dans leſquels on a trouvé des vues philoſophiques & des paradoxes. Il a eu des querelles aſſez vives avec les économiſtes auteurs des éphémérides du citoyen, & s'eſt tiré avec un ſuccès plus brillant de celles que l'abbé la Blétrie lui a ſuſcitées.

(8) *A brûler les payens Ribalier ſe morfond.*

Ceci eſt une alluſion viſible à la grande querelle de Mr. Ribalier principal du collège Mazarin, avec Mr. Marmontel de l'académie Françaiſe, auteur du célèbre ouvrage moral, intitulé *Bélisaire*. Il s'agiſſait de ſavoir ſi tous les grands-hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la juſtice & les bonnes œuvres, ſans pouvoir connaître notre ſainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien ſoupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miſéricorde. Le principal du collège, membre de la Sorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la ſcience du ſalut.

L'Europe fut pour Mr. Marmontel, & la Sorbonne pour Mr. Ribalier. Mr. de Beaumont archevêque de Paris prit auſſi le parti de la faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur Kien-Long qui en fut informé par le père Amiot, l'un des jéſuites conſervés à la Chine pour ſon ſavoir & pour ſes ſervices: mais ce n'eſt pas le ſeul roi qui a eu de petits démêlés avec Mr. de Beaumont. L'empereur Kien-Long n'en gouverna pas moins bien ſes états, & continua à faire des vers.

(9) *Beaumont pouſſe à Jean Jaque & Jean Jaque à Beaumont.*

Jean Jaque Rouſſeau natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui; pour y parvenir, il compoſa des romans, & écrivit contre les romans. Il fit des comédies, & publia que la comédie était une œuvre du malin. Jean Jaque dans ſes livres

diſait, *ô mon ami!* avec effuſion de cœur, & ſe brouillait avec tous ſes amis. Jean Jaque s'écriait dans les préfaces de ſes brochures, *ô ma patrie, ma chère patrie!* & il renonçait à ſa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, & il préſentait requête au conſeil de Berne pour le prier de le faire enfermer, afin d'avoir ſes coudées franches. Il écrivait que les prédicans de Genève étaient orthodoxes, & puis il écrivait que ces prédicans étaienr des fripons & des hérétiques. *O mon cher paſteur de Boveresſe ô bovibus!* s'écriait-il encor dans ſes brochures, que je vous aime, & que vous êtes un paſteur ſelon le cœur de Dieu & ſelon le mien! & que vous m'avez fait verſer de larmes de joie! mais le lendemain il imprimait que le paſteur de Bovereſſe était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

De-là, Jean Jaque vêtu en arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu; & comme la nation Anglaiſe faiſait uſage de ſa liberté en ſe moquant outrageuſement de lui, il imprima que ſon ami intime, qui lui rendait des ſervices inouïs, était le cœur le plus noir & le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

Mr. de Beaumont archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout diſférent, & qui écrivait dans un goût tout oppoſé, prit Jean Jaque ſérieuſement, & donna un gros mandement, non pas un mandement ſur ſes fermiers, pour fournir à Jean Jaque quelques rétributions par la main des diacres, ſelon les règles de la primitive égliſe; mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique coupable d'expreſſions mal-ſonnantes, téméraires, offenſives des oreilles pieuſes, tendantes à inſinuer qu'on ne peut être en même tems à Rome & à Pékin, & qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean Jaque de ſon côté répondit ſérieuſement à Mr. l'archevêque de Paris. Il intitula ſa lettre, *Jean Jaque à Chriſtophe de Beaumont*, comme Céſar écrivait à Cicéron, *Cæſar imperator Ciceroni imperatori*. Il faut avouer encor que c'était auſſi le ſtile des premiers ſiécles de l'égliſe. Sr. Jérôme qui n'était qu'un pauvre ſavant prêtre retiré à Bethléem pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainſi à Jean évêque de Jéruſalem ſon ennemi capital.

Jean Jaque dans ſa lettre à Chriſtophe dit, (pag. 2.) *je devins homme de lettres par mon mépris même pour cet état*: cela parut fier & grand. On remarqua dans un journal que Jean Jaque, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, mépriſait le titre d'homme de lettres dont l'empereur de la Chine & le roi de Pruſſe s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait ſur lui les yeux*. Il prie (pag. 12.) l'archevêque de lire ſon roman d'Héloïſe, dans lequel le héros gagne un mal vénérien au bordel, & l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de ſe marier à un ivrogne. Après quoi Jean Jaque parle de Jéſus-Chriſt, de la grace prévenante, du péché originel & de la Trinité. Et il conclut par déclarer poſitivement (pag. 127.) que tous les gouvernemens de l'Europe *lui devaient élever des ſtatues à frais communs*.

Enfin, après avoir traité à fond avec Chriſtophe tous les points abſtrus de la théologie, il a fini par faire un petit opéra en proſe.

Digitized by Google

De ſon côté, Chriſtophe commence par avertir les fidèles (pag. 4.) que *Jean Jaque eſt amateur de lui-même, fier, & même ſuperbe, même enflé d'orgueil, impie, blaſphémateur, & calomniateur*, & qui pis eſt, *amateur des voluptés plutôt que de Dieu ; enfin, d'un eſprit corrompu & perverti dans la foi.*

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a penſé de ces traits d'éloquence ? il a ri.

(10) *Paliſſot contr'eux tous puiſſamment s'évertue.*

Monſieur Paliſſot eſt l'auteur de la comédie des philoſophes, dans laquelle on repréſenta Jean Jaque marchant à quatre pattes, & des ſavans volant dans la poche. Il eſt auſſi l'auteur d'un poëme, intitulé *la Dunciade*, d'après la Dunciade de Pope. Ce poëme eſt rempli de traits contre meſſieurs Marmontel, abbé Coyer, abbé Reinal, abbé le Blanc, Mayol, Baculard, d'Arnaud, le Mierre, du Belloi, Sedaine, Dorat, la Morlière, Rochon, Boitel, Taconnet, Poinſinet, du Roſoi, Blin, Colardau, Baſtide, Moui, Portelance, Sauvigni, Robé, l'Attaignant, Jonval, Acard, Bergier, meſdames Grafigni, Rubiconi, Unci, Curé, &c.

Ce poëme eſt en trois chants. Fréron y eſt inſtallé chancelier de la ſottiſe. Sa ſouveraine le change en âne. Fréron qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire préſent d'une paire d'aîles. Elle lui en donne, mais elle les lui ajuſte à contre-ſens ; de ſorte que Fréron quand il veut voler en-haut tombe toûjours en-bas avec la ſottiſe qu'il porte ſur ſon dos. Cette imagination a été regardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend dans les notes ajoutées à ce poëme par l'auteur, *que Fréron était ci-devant un jéſuite chaſſé du collège pour ſes mœurs, fut enſuite abbé, puis ſous-lieutenant, & ſe déguiſa en comteſſe*, (pag. 62. chant 3me.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poëme, nuiſit à ſon ſuccès : mais la métamorphoſe de Fréron en âne réunit tous les ſuffrages.

(11) *Vient un rimeur Gaſcon.*

Voyez les notes ſur l'épitre à Mr. d'Alembert.

(12) *Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année.*

Voyez l'article Epiphanie dans les *Queſtions ſur l'Encyclopédie.* On a été dans l'habitude à Paris de faire preſque tous les ans des couplets ſur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent conduits par une étoile à Bethléem, & qui reconnurent l'enfant Jeſus pour leur ſuzerain dans ſon étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe & de l'or. On appelle ces chanſons des Noëls, parce que c'eſt aux fêtes de Noel qu'on les chante. On en a fait des recueils dans leſquels on trouve des couplets extrêmement plaiſans.

(13) *Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique.*

Le roi de Dannemarck, glorieuſement régnant.

(14) *Du peintre des ſaiſons la main féconde & pure.*

Monſieur de St. Lambert meſtre de camp, auteur du charmant poëme des ſaiſons.

(15) *De* l'Iſle *a quelquefois égalé ſon auteur.*

Monſieur de l'Iſle auteur d'une traduction des Géorgiques très eſtimée des gens de lettres.

(16) *Qui penſent qu'à Pékin tout monarque eſt athée.*

Une faction dans Paris a ſoutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine eſt athée. L'empereur de la Chine qui ne fait rien des ſottiſes de Paris, a bien confondu cette horrible impertinence, dans ſon poëme où il parle de la Divinité avec autant de ſentiment que de reſpect.

(17) *Séguier t'affublerais d'un beau réquiſitoire.*

Avocat-général qui a fait trop d'honneur au livre du *Syſtême de la nature*, livre d'un déclamateur qui ſe répète ſans ceſſe, & d'un très grand ignorant en phyſique qui a la ſottiſe de croire aux anguilles de Néedham. Il vaut mieux croire en Dieu avec Epictète & Marc-Aurèle. C'eſt une grande conſolation pour la France que ce réquiſitoire n'attaque que des livres anglais.

(18) *Vont ſe laver le coude aux baſſins des moſquées.*

Il eſt ordonné aux muſulmans de commencer l'ablution par le coude. Les prêtres catholiques ne ſe lavent que les trois doigts.

(19) *Plus loin du grand Lama les reliques muſquées.*

Il eſt très vrai que le grand Lama diſtribue quelquefois ſa chaiſe percée à ſes adorateurs.

(20) *Dans l'Inde le Véidam, & dans Londres la Bible.*

Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de diſputes ſur la Bible qu'à Londres, & où les théologiens ayent débité plus de rêveries depuis Prinn juſqu'à Warburton.

(21) *Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris.*

Grizel fameux dans le métier de directeur.

(22) *Et puiſſe, en corrigeant trente ans d'extravagances.*

L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans.* Car le ſyſtème de Laſs eſt de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers.

(23) *Monſieur l'abbé Terrai rajuſter nos finances.*

C'eſt ce que nous attendons avec concupiſcence. S'il en vient à bout, il ſera couvert de gloire, & nous le chanterons.

ÉPITRE

A HORACE.

TOûjours ami des vers & du diable pouſſé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an paſſé.
Je ne ſais ſi ma lettre aurait pu lui déplaire,
Mais il me répondit par un plat ſecrétaire,
Dont l'écrit froid & long déja mis en oubli
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli.

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui reſpiras la molleſſe & la grace,
Qui facile en tes vers, & gai dans tes diſcours
Chantas les doux plaiſirs, les vins & les amours;
Et qui connus ſi bien cette ſageſſe aimable
Que n'eut point de Quinaut le rival intraitable.

Je ſuis un peu fâché pour Virgile & pour toi,
Que tous deux nés Romains vous flattiez tant un roi.
Mon Fréderic du moins, né roi très légitime,
Ne doit point ſes grandeurs aux baſſeſſes du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquille aſſaſſin,
Pour voler ſon tuteur il lui perça le ſein;
Il trahit Cicéron père de la patrie;
Amant inceſtueux de ſa fille Julie,
De ſon rival Ovide il proſcrivit les vers,
Et fit tranſir ſa muſe au milieu des déſerts.
Je ſais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit eſclave.

Fréderic exigeait des ſoins moins complaiſans.
Nous ſoupions avec lui ſans lui donner d'encens ;
De ſon goût délicat la fineſſe agréable
Faiſait ſans nous gêner les honneurs de ſa table ;
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons & les ſots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philoſophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaiſir s'envola, je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On diſait que l'ennui
De ce repos trompeur eſt l'inſipide frère.
Oui, la retraite pèſe à qui ne ſait rien faire ;
Mais l'eſprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur,
Tibur était pour toi la cour de l'empereur ;
Tibur dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpaſſa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue ;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéatre enferment ces côteaux,
Où le pampre en feſtons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre états divers arrêtent ma penſée.
Je vois de ma terraſſe à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ſes travaux,
Qui vient couper mes bleds pour payer ſes impôts.
Des riches Genevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités floriſſantes,
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :

Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas, heureux un peuple libre!

Je le ſuis en ſecret dans mon obſcurité.
Ma retraite & mon âge ont fait ma ſûreté.
D'un pédant d'Anniki j'ai confondu la rage,
J'ai ri de ſa ſottiſe : & quand mon hermitage
Voyait dans ſon enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des ſavans, des têtes couronnées,
Je laiſſais du vilain les fureurs acharnées
Heurler d'une voix rauque au bruit de mes plaiſirs.
Mes ſages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien; c'eſt mon meilleur ouvrage.
Mon ſéjour eſt charmant, mais il était ſauvage.
Depuis le grand édit (1) inculte, inhabité,
Ignoré des humains dans ſa triſte beauté;
La nature y mourait, je lui portai la vie;
J'oſai ranimer tout. Ma pénible induſtrie
Raſſembla des colons par la miſère épars.
J'appellai les métiers qui précèdent les arts;
Et pour mieux cimenter mon utile entrepriſe,
J'unis le proteſtant avec ma ſainte égliſe.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace & Calvin,
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon deſſein!
André Ganganelli ton ſage & doux vicaire,
Sait m'approuver en roi s'il me blâme en ſaint père.
L'ignorance en frémit : & Nonotte hébêté
S'indigne en ſon taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'eſt qu'un Nonotte,

Un

Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigotte,
Un prêtre roi de Rome, un pape, un vice-Dieu;
Qui deux clefs à la main commande au même lieu
Où tu vis le ſénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par Céſar uſurpée.
Aux champs Elyſiens tu dois en être inſtruit.
Vingt ſiécles deſcendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, & par quel ſort bizare
Le laurier des Trajans fit place à la thiare;
Comme ce fou d'Ignace étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des ſaints, même des beaux eſprits,
Comment il en déchut; & par quelle avanture
Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé Depure.

Ce monde, tu le ſais, eſt un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triſte, éternel & nouveau.
L'empire des Romains finit par Auguſtule;
Aux horreurs de la fronde a ſuccédé la bulle;
Tout paſſe, tout périt hors ta gloire & ton nom.
C'eſt là le ſort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays ſont cités d'âge en âge.

Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu ſéche & ſans inverſions
Peut-elle ſubjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la juſteſſe.
Mais égalerons-nous l'Italie & la Grèce?
Eſt-ce aſſez en effet d'une heureuſe clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?
Sur vingt tons différens tu ſus monter ta lyre;
J'entends ta Lalagé, je vois ſon doux ſourire;

Je n'oſe te parler de ton Ligurinus ;
Mais j'aime ton Mécène, & ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces ſerpens ténébreux ?
Mécène & Pollion te défendaient contr'eux.
Il n'en eſt pas ainſi chez nos Welches modernes.

Un vil tas de grimauds, de rimeurs ſubalternes,
A la cour quelquefois ont trouvé des prôneurs ;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent en balayant dans une ſacriſtie,
Ils traitent un grand roi d'hérétique & d'impie.
L'un dit que mes écrits à Cramer (2) bien vendus
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.
L'autre que j'ai traité la Genèſe de fable,
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le diable.
Soudain Fréron l'imprime ; & l'avocat Marchand (3)
Prétend que je ſuis mort, & fait mon teſtament.
Un autre moins plaiſant, mais plus hardi fauſſaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart
Rédiger mon ſymbole en patois ſavoyard. (4)

Ainſi, lorſqu'un pauvre homme au fond de ſa chaumière,
En dépit de Tiſſot (5) finiſſait ſa carrière,
On vit avec ſurpriſe une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds ſe gliſſer dans ſes draps.

Chaſſons loin de chez moi tous ces rats du Parnaſſe ;
Jouïſſons, écrivons, vivons mon cher Horace.

J'ai déja paſſé l'âge où ton grand protecteur
Ayant joué ſon rôle en excellent acteur,
Et ſentant que la mort aſſiégeait ſa vieilleſſe,
Voulut qu'on l'applaudît lorſqu'il finit ſa piéce.
J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes ſoins
A ſuivre les leçons de ta philoſophie,
A mépriſer la mort en ſavourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grace & de ſens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les ſens.

Avec toi l'on apprend à ſouffrir l'indigence,
A jouir ſagement d'une honnête opulence,
A vivre avec ſoi-même, à ſervir ſes amis,
A ſe moquer un peu de ſes ſots ennemis,
A ſortir d'une vie ou triſte ou fortunée
En rendant grace aux Dieux de nous l'avoir donnée.
Auſſi, lorſque mon pouls inégal & preſſé
Faiſait peur à Tronchin près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains ſi ſévère,
Approchait ſes ciſeaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé.
Il ſait ſi mon eſprit, mon cœur était changé.
Hubert (6) me faiſait rire avec ſes paſquinades;
Et j'entrais dans la tombe au ſon de ſes aubades.

Tu dus finir ainſi. Tes maximes, tes vers,
Ton eſprit juſte & vrai, ton mépris des enfers, (7)
Tout m'aſſure qu'Horace eſt mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainſi dans Rome.
Là, jamais on ne vit monſieur l'abbé Grizel

Ennuyer un malade au nom de l'Eternel ;
Et fatiguant en vain ſes oreilles laſſées,
Troubler d'un ſot effroi ſes dernières penſées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc ! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra ſans me connaître
Gourmander ma faibleſſe & me parler en maître !
Ne ſuis-je pas en droit de rabaiſſer ſon ton
En lui faiſant moi-même un plus ſage ſermon ?
A qui ſe porte bien qu'on prêche la morale.
Mais il eſt ridicule en notre heure fatale,
D'ordonner l'abſtinence à qui ne peut manger.
Un mort dans ſon tombeau ne peut ſe corriger.
Profitons bien du tems ; ce ſont là tes maximes.

Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes.
La rime eſt néceſſaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands & des Goths ;
Elle flatte l'oreille ; & ſouvent la céſure
Plaît, je ne ſais comment, en rompant la meſure.
Des beaux vers pleins de ſens le lecteur eſt charmé.
Corneille, Deſpréaux & Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propoſe
D'abaiſſer ſon cothurne & de parler en proſe.

NOTES.

(1) *Depuis le grand édit inculte, inhabité.*

A La révocation de l'édit de Nantes, tous les principaux habitans du petit pays de Gex paſſèrent à Genève & dans les terres Helvétiques. Cette langue de terre qui eſt dans la plus belle ſituation de l'Euro-

pe fut déſerte ; elle ſe couvrit de marais, il y eut quatre-vingt charrues de moins, plus d'un village fut réduit à une ou deux maiſons, tandis que Genève par ſa ſeule induſtrie, & preſque ſans territoire, a ſu acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats ſur la France, ſans compter ſes manufactures & ſon commerce.

(2) *L'un dit que mes écrits.*

Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur ſelon l'uſage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cent mille francs à vendre ſes ouvrages. C'eſt beaucoup. Mais auſſi d'autres écrivains ont aſſuré qu'après ſa mort ſes écrits n'auraient plus de débit, & cela les conſole.

(3) *Soudain Fréron l'imprime ; & l'avocat Marchand.*

Marchand, avocat de Paris, s'eſt amuſé à faire le prétendu teſtament de l'auteur, & pluſieurs perſonnes y ont été trompées.

(4) *Rédiger mon ſymbole en patois ſavoyard.*

Il y eut en effet le 15 Avril 1769 une déclaration faite pardevant notaire, d'une prétendue profeſſion de foi, que des poliſſons inconnus diſaient avoir entendu prononcer. Les fauſſaires qui rédigèrent cette piéce écrite d'un ſtile ridicule, ne pouſſerent pas leur inſolence juſqu'à prétendre qu'elle fût ſignée par l'auteur.

(5) *En dépit de Tiſſot finiſſait ſa carrière.*

Célèbre médecin de Lauſanne, capitale du pays Roman.

(6) *Hubert me faiſait rire avec ſes paſquinades.*

Neveu de la célèbre mademoiſelle Hubert, auteur *de la religion eſſentielle à l'homme*, livre très profond. Mr. Hubert avait le talent de faire des portraits en caricature, & même de les faire en papier avec des ciſeaux.

(7) *Ton eſprit juſte & vrai, ton mépris des enfers.*

On devait ſans doute mépriſer les enfers des payens qui n'étaient que des fables ridicules ; mais l'auteur ne mépriſe pas les enfers des chrétiens qui ſont la vérité même conſtatée par l'égliſe.

RÉPONSE

D'HORACE A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

PAR MR. DE LA H....

AU plus gai des vieillards, au plus grand des poëtes,
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des champs Elyſiens, ſalut, paix & longs jours.

Tous nos morts beaux eſprits hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton épitre charmante,
Du feu de ton printems encore étincelante.
Car nous aimons tes vers, & toûjours tes écrits
Ont charmé l'Elyſée auſſi bien que Paris.
Nous avons admiré ta muſe octogénaire,
Son humeur enjouée & ſa marche légère.
Il n'eſt donné qu'à toi de croître à ſon déclin.
D'être au ſoir de ſes ans ce qu'on eſt au matin,
D'être un prodige en tout. Lachéſis étonnée,
Compoſant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tiſſu, dont l'or devrait pâlir,
Rajeuni ſous ſes doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieilleſſe
Oie à tous nos reſſorts leur flexible ſoupleſſe,
Où les organes durs & les ſens engourdis,
Par un ſentiment prompt ne ſont plus avertis,
As-tu donc conſervé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux ?

Digitized by Google

Nous avions grand beſoin de cet écrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta muſe inépuiſable.
Vos modernes eſprits, vantés dans vos journaux,
Avec peu de reſpect ont traité nos héros.
Des ſoupers du ſophi (1) l'admirateur groteſque,
Hériſſant de grands mots ſon cyniſme burleſque,
Inſulte Monteſquieu, dénigre Cicéron.
On écrit à Racine en ſtile de Pradon.
Des dogmes de Queſnel un triſte proſélyte,
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine ſe plaint, que rêvant un beau jour,
A** près de Pſyché crut remplacer l'Amour.
Deſpréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A ſu qu'Aliboron l'oſait nommer ſon maître (2).
Il ne s'attendait pas à ce ton familier :
Il ne veut point, dit-il, d'un ſi ſot écolier.
Il ne veut point ſurtout de ce *plat ſecrétaire*,
Sous un nom qu'il dément très mal-adroit fauſſaire.
Il oſe t'aſſurer, ſans trop de vanité,
Que ſon ſtile à ce point n'eſt pas encor gâté.

Mais moi, quoique ta main légère & délicate
Ait brûlé ſur ma tombe un encens qui me flatte,
Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi (3) ?
D'un roi ! de ce nom ſeul mon ombre eſt offenſée ;
L'oreille d'un Romain en eſt toûjours bleſſée.
Ce nom ſeul fit jadis ſous cent coups de poignard,
Au milieu du ſénat, tomber le grand Céſar.
Octave triumvir fut un tyran coupable ;
Mais il fut quarante ans magiſtrat équitable.

J'ai loué ſes vertus & non pas ſes forfaits.
Il fut mon bienfaiſteur, je chantai ſes bienfaits ;
J'applaudis à ſes loix, je louai ſa police ;
Je célébrai, peut-être avec quelque juſtice,
Cet eſprit qui joignait tant de talens divers,
Qui commandait au monde, & ſe connut en vers.
Que dis-je ? il poſſéda cet art ſi difficile.
Que ſes vers ſont touchans, quand il pleure Virgile !
C'eſt un Dieu qui l'inſpire, ou bien c'eſt l'amitié :
Quel tribut par les grands plus rarement payé ?
Trop heureux les mortels, quand leur maître eſt ſenſible ;
Quand ſon orgueil eſt noble & n'eſt pas inflexible,
Qu'il aime les neuf ſœurs, leurs jeux & leurs concerts,
Le ſon de la louange eſt celui des beaux vers !
Qui veut être loué mérite un jour de l'être.

Qui l'a mieux ſu que toi ? qui l'a mieux fait connaître ?
Quel homme vers la gloire & l'immortalité,
D'un plus rapide élan fut jamais emporté ?
Ton génie a voulu, dans ſes vaſtes ouvrages,
Embraſſer tous les arts, dominer tous les âges.
Partout il jette au loin des rayons éclatans,
Que n'éteindra jamais le long oubli des tems.
Les morts, tu le ſais bien, parlent ſans flatterie ;
Ils ſont ſans préjugés, comme ſans jalouſie ;
Et Voltaire vivant eſt jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.
Français, Grec ou Romain, ici chacun t'admire :
A l'Elyſée en pleurs Racine a lu Zaïre ;
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus ;
Sophocle & Cicéron, embellis & vaincus,

Se

Se retrouvent plus grands ſous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liſte de ſes rois,
Cherche à qui comparer ton héros Suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile!
Souvent avec Homère il parle de ton ſtile:
Ils diſent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs Dieux.

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au temple de mémoire.
J'aimai les voluptés, les jeux & le loiſir:
J'eus des momens d'étude, & des jours de plaiſir.
Né ſous un ciel heureux, j'en ſentis l'influence:
J'abandonnai ma vie à la molle indolence;
Et mon goût pour les arts, mes faciles talens,
Variaient mon bonheur & ſervaient mes penchans.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un maître dur qui ſe fait obéir.
Il vint charmer ma vie, & non pas l'aſſervir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre aſyle,
Ou ſous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour,
Couché ſur des carreaux diſpoſés pour l'amour,
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénetrait & mes ſens & mon ame amollie;
Qu'au loin, des inſtrumens l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux;
Alors dans les tranſports d'un aimable délire,
Inſpiré tout-à-coup je demandais ma lyre.

Je chantais l'eſpérance & les doux ſouvenirs,
Le doux refus qui trompe & nourrit les deſirs,
La piquante gaieté, la naïve tendreſſe.
Je vis dans l'art des vers que nous apprit la Grèce,
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux Dieux ou bien à la beauté.

Quelquefois, élevant ma voix & ma penſée,
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accens:
Ou, choqué des travers & des vices du tems,
J'exerçai ſur les ſots ma gaieté ſatyrique:
J'eſquiſſai même un jour un code poëtique.
Mais la gloire & les arts ne bornaient point mes vœux;
Le plaiſir fut toûjours le premier de mes Dieux.

Octave, qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de ſecrétaire.
Je refuſai ſon offre; il n'en fut point bleſſé.
Accueilli dans ſa cour, à ſa table placé,
Je ne lui voulus point aſſujettir ma vie:
Il aurait dérobé mes momens à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valaient mieux que lui:
L'eſclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimais beaucoup Octave, & plus l'indépendance.

Voltaire, je le ſais, eut plus de complaiſance;
A la cour autrefois il attacha ſon ſort.
Nous connaiſſons ici ton *Salomon du Nord*,
Et ſa proſe éloquente, & ſes rimes hardies.
D'Argens, qu'il déſolait par ſes plaiſanteries,

Ne nous vanta pas moins ſon ton, ſes agrémens,
Sa chère un peu guerrière & ſes ſoupers charmans;
Où ceſſant d'être roi, pour être plus aimable,
Laiſſant la liberté préſider à ſa table,
Fréderic n'avait plus d'ennemis que les ſots;
Et même contre lui permettait les bons mots.
Il avait bien raiſon; dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de ſa grandeur être toûjours la dupe?
De la ſociété perdre tous les appas?
L'étiquette eſt l'eſprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité ſouvent maſque l'inſuffiſance;
On s'enferme avec art dans un noble ſilence:
Mais qui ſait bien répondre, encourage à parler.

Vos jours étaient ſi beaux! qui pouvait les troubler?
C'eſt donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géomètre chagrin que tourmentait l'envie;
Qui, des biens & des maux ſombre calculateur,
Jadis ſi triſtement nous parla du bonheur?
Il fut jaloux & vain: mais, pardonne à ſes manes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom par toi ſeul, juſqu'à nous eſt venu.
Quant à Monſieur Fréron, il nous eſt plus connu:
Au *Bedlam* (4) de Pluton, fuſtigés par Mégère,
Viſé, Gâcon, Zoïle, attendent leur confrère.
Quel ſiécle n'a pas vu de ces obſcurs pédans,
Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la ſottiſe?
Quelquefois on les lit; toûjours on les mépriſe.
Laiſſe ces vils ſerpens qui ſifflent ſur tes pas:
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.

Et qui n'adore point ta muſe enchantereſſe ?
Tu crains d'être au-deſſous de Rome & de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la poſtérité :
C'eſt bien là d'un Français l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avoûrai, j'eus moins de modeſtie,
Je promis à mes vers une éternelle vie :
Et ſi j'en crois les tiens, je me ſuis peu mépris.
Mon nom eſt ſûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'as cité ſouvent : c'eſt mon plus bel éloge.

Mais toi qui, des confins du pays Allobroge,
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Eſt-ce à toi de douter, dans tes ſuccès brillans,
Du pouvoir d'une langue à jamais conſacrée,
Dont tu pourrais toi ſeul garantir la durée ?
Ah ! trop heureux Français ! vous faites plus que nous.
Quand la terre aſſervie était à nos genoux,
La langue des vainqueurs devint celle du monde :
En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir ſubjugué, régne ſur l'univers.
Vos drames éloquens, honneur de Melpomène,
Monumens qui manquaient à la grandeur Romaine,
Charment vingt nations avides d'en jouir ;
Et vos voiſins jaloux vous doivent leur plaiſir.
Faut-il à votre gloire encore un nouveau titre ?
Des intérêts des rois votre langue eſt l'arbitre :
Diſputant contre Orlof, l'orateur du divan,
Oſman plaide en français les droits de ſon ſultan ;
Et dans Fokiani, le Turc & la Ruſſie
Décident en français des deſtins de l'Aſie.

Digitized by Google

A tant de gloire encor que peut-on ajouter ?
Qu'on la maintienne au moins, en ſachant t'imiter.
Qu'on ſe garde à jamais de bannir de la ſcène
Ce langage des Dieux qu'adopta Melpomène.
Pour la première fois je t'écris dans le tien ;
Daigne d'un étranger excuſer l'entretien :
Et ſi j'ai bégayé la langue de Voltaire,
Je vais le lire encor pous apprendre à mieux faire.

NOTES.

(1) *Des ſoupers du ſophi l'admirateur groteſque.*

Mr. L** fameux par ſes métaphores, s'écrie quelque part avec un enthouſiaſme très plaiſant : *Vive le ſophi ! vive le grand-homme qui mange avec ſes amis ! qui ſatisfait, par le plus délicieux de tous les mélanges, ſon appétit & ſon cœur !*

(2) *A ſu qu'Aliboron l'oſait nommer ſon maître.*

Mr. Fréron qui aime beaucoup les figures de rhétorique, quoiqu'il n'ait été que régent de ſixiéme, répète ſouvent dans ſes feuilles, *Manes de Deſpréaux ! O mon maître !*

(3) *Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi ?*

Le gouvernement d'Auguſte fondé ſur les loix, partagé avec le ſénat, conſervant toutes les formes républicaines, pouvait s'appeller *une magiſtrature ſuprême*, bien plutôt qu'*une royauté*. Ses ſucceſſeurs en firent un deſpotiſme abominable.

(4) *Au* Bedlam *de Pluton, fuſtigés par Mégère.*

Nom de l'*hôpital des fous* de Londres.

LETTRE

DE Mr. DE VOLTAIRE A Mr. PIGAL.

CHer Phidias, votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur ;
Mais quand votre main s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous égaiez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur
Qui depuis ſi longtems me hue.
L'ami Fréron le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de ſa main crochue
Mutilera votre labeur.

Attendez que le deſtructeur
Qui nous conſume & qui nous tue,
Le tems, aidé de mon paſteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très peu jouflue
Feront rire le connaiſſeur ?

Sculptez-nous quelque beauté nue
De qui la chair blanche & dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur ;

Digitized by Google

Et qui dans ſon ame inſinue
Ces doux déſirs & cette ardeur,
Dont Pigmalion le ſculpteur,
Votre digne prédéceſſeur,
Brûla, ſi la fable en eſt crue.

Au marbre il ſut donner un cœur,
Cinq ſens, inſtrument du bonheur,
Une ame en ces ſens répandue;
Et ſoudain fille devenue
Cette fille reſta pourvue,
De doux appas que ſa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus diſſolue
Que ſon père & ſon créateur.
Que cet exemple ſi flatteur
Par vos beaux ſoins ſe perpétue!

LETTRE
DE
Mr. DE VOLTAIRE AU ROI DE PRUSSE.

A Ferney ce 1er. Février 1773.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine ; le roi mon maître n'en a pas de plus belle ; auſſi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne ſuis ſenſible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre. Jamais notre contrôleur G. des finances n'a fait de ſi grands changemens. Votre majeſté a la bonté de me faire compliment ſur mon âge de ſoixante & dix ans. Voilà comme on trompe toûjours les rois. J'en ai ſoixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingt. Ainſi je ne verrai point la deſtruction que je ſouhaitais ſi paſſionnément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre hiſtoriographe des caffés. Il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il ſavait par cœur le peu de bons vers, & le grand nombre des mauvais qu'on faiſait dans Paris ; c'était un homme bien néceſſaire à l'état.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature.
Vous renoncez aux beaux-eſprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach & du mercure.
L'in-folio ni la brochure

A vos yeux n'ont donc plus de prix :
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous ſoupçonnez que le bon tems
Eſt paſſé pour jamais en France ;
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout ſens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah ! Jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle eſt notre aiſance.
Nous ſommes & riches & grands,
Mais c'eſt en fait d'extravagance.
J'ai même très peu d'eſpérance
Que Monſieur l'abbé Savatier,
Malgré ſa flatteuſe éloquence,
Nous tire jamais du bourbier (*)
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaiſirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq ſortes de tréteaux
Au-lieu du théatre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits ſur la muſique,
Sur la ſcience économique,
Sur la finance & la tactique,
Et ſur les filles d'opéra.

(*) L'abbé Sabatier, ou Savatier de Caſtres, homme qui s'eſt aviſé de juger les ſiécles avec un ci-devant ſoi-diſant jéſuite, & qui a ramaſſé un tas de calomnies abſurdes pour vendre ſon livre qu'il n'a point vendu.

En province une académie
Enſeigne méthodiquement,
Et calcule très ſavamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde hiſtoire
Des ſinges qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.

Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens;
Mais je connais certaines gens
Qui vers les bords de la Viſtule
Ne paſſent pas ſi bien leur tems.

Digitized by Google

LES DEUX SIECLES.

Siécle où je vis briller un I ſuivi d'un quatre,
Siécle où l'on ſut écrire auſſi bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaiſirs a ſuccédé l'ennui ?
Reſſemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui
Qui fier dans l'indigence, & grand dans ſes miſères,
Vante en tendant la main les tréſors de ſes pères ?
Non ; d'un plus noble orgueil notre eſprit eſt bleſſé.
Nous croyons valoir mieux que le bon tems paſſé.
La ſageſſe en nos jours a ſur nous tant d'empire
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'eſt dommage ; autrefois Molière était plaiſant ;
Il ſut nous égayer, mais en nous inſtruiſant :
Le comique pleureur aujourd'hui veut ſéduire,
Et ſans nous amuſer renonce à nous inſtruire.
Que je plains un Français, quand il eſt ſans gaîté !
Loin de ſon élément le pauvre homme eſt jetté ;
Je n'aime point Thalie alors que ſur la ſcène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes ſœurs ont bien changé de ton.
Hors de ſon caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, & Racine en ſoupire.

Il ne peut ſupporter l'inſipide délire
De tous ces plats romans mis en vers bourſouflés,
Apoſtrophes aux dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes ſans raiſon, nœuds d'intrigues bizares,
Et la ſcène françaiſe en proie à des barbares.

Tant mieux, dit un rêveur ſoi-diſant financier,
Qui gouverne l'état du haut de ſon grenier;
La chûte des beaux arts eſt un bien pour la France;
Des revenus du roi ma main tient la balance:
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'état, & moi je l'enrichis.
J'ai ſu fertiliſer la terre avec ma plume.
J'ai fait contre Colbert un excellent volume;
Le public n'en ſait rien: mais la poſtérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité:
Et pour prix des calculs où mon eſprit ſe tue,
Je veux avec Jean Jaque avoir une ſtatue. (*)

Taiſez-vous, lui répond un philoſophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obſcur métier;
Vous gouvernez l'état! quelle triſte manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie!
Prenez un vol plus haut, gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts ſont formés par les mers,
Jettez les Apennins dans l'abîme de l'onde,
Deſcendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame & nos ſens inégaux,
Allez des Patagons diſſéquer les cerveaux;
Et tandis que Néedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lappons & ramenez des filles.
Voilà comme on s'illuſtre en ce ſiécle profond:
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à ſon gré, qu'à ſa voix tout s'arrange;

(*) On a déja vu que Jean Jaque Rouſſeau le Genevois, s'aviſa d'écrire dans une lettre à monſieur l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une ſtatue à lui Jean Jaque.

Ce trait a ſes beautés ; moi je parle, & tout change.
Va, ne t'amuſe plus aux finances du roi,
Vien-t-en créer un monde & ſois Dieu comme moi.
A ces diſcours brillans, ſaiſi d'un ſaint ſcrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante & recule ;
Et pour charmer la cour qui s'y connaît ſi bien,
Avec un récollet fait le Journal chrêtien.
Les voilà tous les deux qui commentant Moïſe,
Pour quinze ſous par mois ſont l'appui de l'égliſe.
Ils travaillent longtems : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait ſon ſalut.

Un autre fou paraît ſuivi de ſa ſorcière ;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois,
Mortels, vivez contens, ſans ſecours & ſans loix ;
Ou ſi vous perſiſtez dans l'abus effroyable
De goûter les plaiſirs d'un être ſociable,
A mes ſoins vigilans oſez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuiſier.
Ma Julie avec moi perdant ſon pucelage,
Accouche d'un fœtus, & n'en eſt que plus ſage.
Rien n'eſt mal ; rien n'eſt bien ; je mets tout de niveau ;
Je marie au Dauphin la fille du bourreau :
Les petites-maiſons où toûjours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne & ſa théologie.
Ainſi ſur le pont-neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les paſſans,
Grimpé ſur les tréteaux, qui jadis dans Athène
Avaient ſervi de loge au chien de Diogène.

Si la philoſophie a pris ce noble eſſor,
L'hiſtoire ſous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'eſprit ſurchargent la mémoire.

Allons, poudreux valets d'inſolens imprimeurs,
Petits abbés crotés, faméliques auteurs,
Reſſaſſez-moi Petau, copiez-moi Du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mêlange.
Servez d'antiques mets ſous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés:
Mais ſurtout écrivez en proſe poëtique:
Dans un ſtile ampoulé parlez-moi de phyſique:
Donnez du giganteſque; étourdiſſez les ſots.
Si vous ne penſez pas, créez de nouveaux mots:
Et que votre jargon digne en tout de notre âge,
Nous faſſe de Racine oublier le langage.

Jadis en ſa volière un riche curieux
Raſſembla des oiſeaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le ſerin, la fauvette,
De leurs ſons enchanteurs égayaient ſa retraite;
Il eut ſoin d'écarter les lezards & les rats.
Ils n'oſaient approcher: ce tems ne dura pas.
Un nouveau maître vint; ſes gens ſe négligèrent,
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lezards, Illuſtres compagnons,
Les oiſeaux ne ſont plus: & c'eſt nous qui régnons.

LE PERE NICODEME ET JEANNOT.

LE PERE NICODEME.

JEannot, ſouviens-toi bien que la philoſophie
Eſt un démon d'enfer à qui l'on ſacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain ;
Newton dans notre tems fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes & de filles
Que Laſs à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrêtien qui raiſonne a le cerveau bleſſé.
Béniſſons les mortels qui n'ont jamais penſé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte,
Que de tous vos écrits la peſanteur dévote
Toûjours pour mon eſprit eut de charmes puiſſans !
Le péché n'eſt, dit-on, que l'abus du bon ſens ;
Et de peur de l'abus vous banniſſez l'uſage.
Ah ! fuyons ſaintement le danger d'être ſage.
Pour faire ton ſalut ne penſe point, Jeannot ;
Abruti bien ton ame, & fai vœu d'être un ſot.

JEANNOT.

Je ſens de vos diſcours l'influence bénigne,
Je bâille ; & de vos ſoins je me crois déja digne.
J'ai toûjours remarqué que l'eſprit rend malin.
Vous vous reſſouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confeſſant les dames de Verſailles,
Careſſait tour-à-tour, & volait ſes ouailles ;
Ce cher Monſieur Billard, & ſon ami Curſel,
Grands porteurs de cilices, & chanteurs de miſſel,

Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies.
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies !

LE PERE NICODEME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philoſophé ;
Et ſoudain leur eſprit par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiſcence.
Dans les boſquets d'Eden l'arbre de la ſcience,
Portait un fruit de mort & de corruption.
Notre bon père en eut une indigeſtion.
Pour lui bien conſerver ſa fragile innocence,
Il eût falu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'eſt bien dit ; mais ſouffrez que Jeannot l'hébêté
Propoſe avec reſpect une difficulté :
De tous les écrivains dont la peſante plume
Barbouilla ſans penſer tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'eſt notre ami Fréron de Kimper-Corentin.
Sa groſſe ame pourtant dans le vice eſt plongée.
De cent mortels poiſons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de-là, ſi j'oſais raiſonner,
Que le pauvre d'eſprit peut encor ſe damner.

LE PERE NICODEME.

Oui, mais c'eſt quand ce pauvre oſe ſe croire riche,
C'eſt quand du bel eſprit un lourd pédant s'entiche,
Quand le démon d'orgueil, & celui de la faim
Saiſiſſent à la gorge un maudit écrivain ;

Le

Le déloyal alors eſt poſſédé du diable.
Chez tout ſot bel eſprit le vice eſt incurable ;
Il va trouver enfin pour prix de ſes travers
Desfontaine & Chauſſon dans le fond des enfers.
Au pur ſein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans ſon humble étage il eût ſu ſe connaître ;
Mais il fut réprouvé ſi-tôt qu'il entreprit
D'allier la ſottiſe avec le bel eſprit.

Autrefois un hibou formé par la nature,
Pour fuir l'aſtre du jour au fond de ſa maſure,
Laſſé de ſa retraite eut le projet hardi
De voir comment eſt fait le ſoleil à midi.
Il pria de ſon antre une aigle ſa voiſine
De daigner le conduire à la ſphère divine,
D'où le blond Apollon de ſes rayons dorés
Perce les vaſtes cieux par lui ſeul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta ſur ſes ailes.
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles
Dont l'éclat n'eſt pas fait pour ſes débiles yeux,
Le mangeur de ſouris tomba du haut des cieux.
Les oiſeaux accourus à ſes plaintes funèbres,
Dévorèrent ſoudain le courier des ténèbres.
Profite de ſa faute ; &, tapi dans ton trou,
Fui le jour à jamais en fidèle hibou.

JEANNOT.

On a beau ſe ſoumettre & fermer la paupière ;
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde eſt inſtruit ;
Qu'avec Saint Loyola le menſonge s'enfuit,

Qu'Aranda dans l'Eſpagne, éclairant les fidèles,
A l'inquiſition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux ſe ſont ouverts.
Une auguſte cité ſouveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le ſouverain chéri qui naquit dans Verſailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets ſi fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux.
Avec diſcrétion la ſage tolérance,
D'une éternelle paix nous permet l'eſpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces diſcours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appeſantie:
Et j'ai de raiſonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODEME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'eſt plus à moi.
Tous les cœurs ſont gâtés — l'eſprit bannit la foi!
L'eſprit s'étend partout. — O divine Bêtiſe,
Verſez tous vos pavots; ſoutenez mon Egliſe.
A quels ſaints recourir dans cette extrêmité?

O mon fils, cher enfant de la ſtupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux ſein de ta mère?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire.
Ne va point contriſter les cœurs des gens de bien.
Courage; allons, rends-toi, lis le Journal chrêtien;
De Jean George, croi-moi, lis le diſcours ſublime.
C'eſt pour ton mal qui preſſe un excellent régime.
Tu peux guérir encor. Oui, Paris dans ſes murs
Voit encor, grace à Dieu, des eſprits lourds, obſcurs,

D'argumens rebattus déterminés copiſtes,
Tous farcis de lambeaux des premiers janſéniſtes.
Jette-toi dans leurs bras; dévore leurs leçons;
Appren d'eux à donner des mots pour des raiſons.
Fais des phraſes, Jeannot; ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta bleſſure.
Ne ſois point philoſophe.

JEANNOT.

Ah! vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goutte; & chériſſons l'erreur.
C'eſt vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un ſot au ſortir du collège?

LE PERE NICODEME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat.
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

ODE A LA VÉRITÉ.

I.

VÉrité ! c'eſt toi que j'implore ;
Soutien ma voix, dicte mes vers :
C'eſt toi qu'on craint & qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers.
Tes yeux veillent ſur la juſtice,
Sous tes pieds tombe l'artifice
Par la main du tems abattu.
Témoin ſacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace & la vertu.

II.

Qu'un autre en ſa fougue hautaine,
Inſultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Céſars ;
Qu'en adoptant l'erreur commune
Il n'impute qu'à la fortune
Les ſuccès des plus grands guerriers ;
Et que du vainqueur du Granique
Son éloquence ſatyrique
Penſe avoir flétri les lauriers.

(*) Cette ode eſt de l'année 1762, dans le tems de l'affreuſe avanture des Calas.

Digitized by Google

III.

Illuſtres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux,
Avez renverſé par la guerre
D'autres brigands moins courageux;
Je vous hais, mais je vous admire.
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a ſur nos eſprits.
Ce ſont les tyrans ſans courage
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur & du mépris.

IV.

Koulikan ravage l'Aſie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit ſur ſa vie;
Qu'il expire ſous mille bras.
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Guſtave,
Ailleurs eût rampé ſous ſes loix.
Et dans ces fameuſes journées,
Au droit du glaive deſtinées,
Tout ſoldat eſt égal aux rois.

V.

Mais que ce fourbe ſanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,
Cet hypocrite atrabilaire
Entouré d'eſclaves hardis;
Entre les bras de ſa maîtreſſe,

Plongé dans la flatteuſe ivreſſe
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers dérobant ſa tête
Envoye en cent lieux la tempête,
Les fers, la diſcorde & la mort !

VI.

Que Borgia ſous ſa thiare
Levant un front inceſtueux,
Immole à ſa fureur avare
Tant de citoyens vertueux ;
Et que la ſanglante Italie,
Tremble, ſe taiſe & s'humilie
Aux pieds de ce tyran ſacré :
O terre ! ô peuples qu'il offenſe,
Criez au ciel, criez vengeance,
Armez l'univers conjuré.

VII.

O vous tous qui prétendez être !
Méchans avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître.
Qu'eſt-ce donc que la vérité ?
S'il eſt un magiſtrat injuſte,
Il entendra la voix auguſte
Qui contre lui va prononcer ;
Il verra ſa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidelle,
Que le tems ne peut effacer.

VIII.

Quel eſt parmi nous le barbare ?
Ce n'eſt point le brave officier,
Qui de Champagne ou de Navarre
Dirige le courage altier ;
C'eſt un pédant morne & tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité
Mieux que les Maupeoux vénérables
Le droit de juger ſes ſemblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

IX.

Arrête, ame atroce, ame dure,
Qui veux, dans tes graves fureurs,
Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture ! uſage abominable
Qui ſauve un robuſte coupable,
Et qui perd le faible innocent ;
Du faîte éternel de ſon temple
La vérité, qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémiſſant.

X.

Vérité ! porte à la mémoire,
Répète aux plus lointains climats
L'éternelle & fatale hiſtoire
Du ſupplice affreux des Calas.
Mais dis qu'un monarque propice,

En foudroyant cette injuſtice,
A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interprêtes,
Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la juſtice, & tremblez.

XI.

Qu'il eſt beau, généreux d'Argence, (*)
Qu'il eſt digne de ton grand cœur,
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'amitié chancelante
Reſſerre ſa pitié prudente,
Son cœur glacé n'oſe s'ouvrir.
Son zèle eſt réduit à tout craindre:
Il eſt cent amis pour nous plaindre;
Et pas un pour nous ſecourir.

XII.

Quel eſt ce guerrier intrépide?
Aux aſſauts je le vois voler;
A la cour je le vois timide:
Qui fait mourir, n'oſe parler.
La Germanie & l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre,
Ne lui font pas baiſſer les yeux:
Mais un mot, un ſeul mot l'accable;
Et ce combattant formidable
N'eſt qu'un eſclave ambitieux.

(*) Le marquis d'Argence.

XIII.

XIII.

Imitons les mœurs héroïques,
De ce miniſtre des combats,
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête & le bras;
Qui penſe & parle avec courage;
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons paſſagers:
Qui foule aux pieds la calomnie;
Et qui ſait mépriſer l'envie,
Comme il mépriſa les dangers.

ODE PINDARIQUE

A PROPOS DE LA GUERRE PRÉSENTE EN GRÈCE.

I.

AU fond d'un ſerrail inutile
Que fait parmi ſes icoglans
Le vieux ſucceſſeur imbécile
Des Bajazets & des Orcans?
Que devient cette Grèce altière
Autrefois ſavante & guerrière,
Et ſi languiſſante aujourd'hui,
Rampante aux genoux d'un Tartare,
Plus amollie & plus barbare
Et plus mépriſable que lui.

II.

Tels n'étaient point ces Héraclides
Suivans de Minerve & de Mars,
Des Perſans vainqueurs intrépides
Et favoris de tous les arts ;
Eux qui dans la paix, dans la guerre
Furent l'exemple de la terre
Et les émules de leurs Dieux,
Lorſque Jupiter & Neptune
Leur aſſervirent la fortune,
Et combattirent avec eux.

III.

Mais quand ſous les deux Théodoſes,
Tous ces héros dégénérés
Ne virent plus d'apothéoſes
Que de vils pédans tonſurés,
Un délire théologique
Arma leur eſprit frénétique
D'anathêmes & d'argumens ;
Et la poſtérité d'Achile,
Sous la règle de Saint Baſile,
Fut l'eſclave des Ottomans.

IV.

Voici le vrai tems des croiſades,
Français, Bretons, Italiens,
C'eſt trop ſupporter les bravades
Des cruels vainqueurs des chrêtiens.
Un ridicule fanatiſme

Fit ſuccomber votre héroïſme
Sous ces tyrans victorieux.
Ecoutez Pallas qui vous crie :
Vengez-moi, vengez ma patrie,
Vous irez après aux ſaints lieux.

V.

Je veux reſſuſciter Athènes.
Qu'Homère chante vos combats,
Que la voix de cent Démoſthènes
Ranime vos cœurs & vos bras.
Sortez, renaiſſez arts aimables
De ces ruïnes déplorables
Qui vous cachaient ſous leurs débris.
Reprenez votre éclat antique,
Tandis que l'opéra comique
Fait les triomphes de Paris.

VI.

Que des badauts la populace
S'étouffe à des proceſſions ;
Que des impoſteurs à beſace
Préſident aux convulſions ;
Je rirai de cette manie.
Mais je veux que dans Olympie
Phidias, Pigal ou Vulcain
Faſſent admirer à la terre
Les noirs ſourcils du Dieu mon père,
Et mettent la foudre en ſa main.

VII.

C'eſt par moi que l'on peut connaître
Le monde antique & le nouveau.
Je ſuis la fille du grand Etre,
Et je naquis de ſon cerveau.
C'eſt moi qui conduis Catherine,
Quand cette étonnante héroïne
Foulant à ſes pieds le turban,
Réunit Thémis & Bellone,
Et rit avec moi ſur ſon trône
Du targum & de l'alcoran.

VIII.

Je dictai l'Encyclopédie,
Cet ouvrage qui n'eſt pas court,
A d'Alembert que j'étudie,
A mon Diderot, à Jaucourt;
J'ordonne encor au vieux Voltaire
De percer de ſa main légère
Les ſerpens du ſacré vallon.
Et puiſqu'il m'aime & qu'il me venge,
Il peut écraſer dans la fange
Le lourd Nonotte & l'abbé Guion.

L'ANNIVERSAIRE DE LA St. BARTHELEMI,

POUR L'ANNÉE 1772.

TU reviens après deux cent ans
Jour affreux, jour fatal au monde.
Que l'abîme éternel du tems
Te couvre de ſa nuit profonde.
Tombe à jamais enſeveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de notre antique hiſtoire.
Mortels, à ſouffrir condamnés,
Ce n'eſt que des jours fortunés
Qu'il faut conſerver la mémoire.

* *

C'eſt après le Triumvirat
Que Rome devint floriſſante.
Un poltron tyran de l'état,
L'embellit de ſa main ſanglante.
C'eſt après les proſcriptions
Que les enfans des Scipions
Se croyaient heureux ſous Octave.
Tranquille & ſoumis à ſa loi
On vit danſer le peuple roi
En portant des chaînes d'eſclave.

* *

Virgile, Horace, Pollion
Couronnés de myrthe & de lière,

Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baiſers de Glicère.
Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-Dieux
Sous des aſſaſſins mercénaires.
Et les familles des proſcrits
Raſſemblaient les jeux & les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

* *

Bellone a dévaſté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès par ſes dons renaiſſans,
A bientôt conſolé la terre.
L'enfer engloutit dans ſes flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on ſon ſéjour? ...
On y revint, on fit l'amour;
Et la perte fut réparée.

* *

Tout mortel a verſé des pleurs,
Chaque ſiécle a connu les crimes;
Ce monde eſt un amas d'horreurs,
De coupables & de victimes.
Des maux paſſés le ſouvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids inſupportable;
Dieu prit pitié du genre humain:
Il le créa frivole & vain
Pour le rendre moins miſérable.

Digitized by Google

LA BEGUEULE,

CONTE MORAL.

DAns ſes écrits un ſage Italien
Dit que le mieux eſt l'ennemi du bien.
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en ſcience.
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là :
Partout ailleurs évitons la chimère.
Dans ſon état, heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, & garder ce qu'il a !
La belle Arſène en eſt la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſouffrant ſes mépris.
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-père,
Ne brillaient pas parmi les beaux-eſprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chère ;
Les paſſe-tems que nos gens connaiſſaient,
Jeu, bal, ſpectacle & ſoupers agréables
Rendaient ſes jours à-peu-près tolérables.
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu ; pour l'homme il n'eſt pas fait.
Madame Arſène était fort peu contente
De ſes plaiſirs. Son ſuperbe dégoût
Dans ſes dédains fuyait ou blâmait tout :
On l'appellait la belle impertinente.

Or admirez la faibleſſe des gens.
Plus elle était diſtraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des ſoins complaiſans,
D'apprivoiſer ſon humeur mépriſante;
Et plus auſſi notre belle abuſait
De tous les pas que vers elle on faiſait.
Pour ſes amans encor plus intraitable;
Aiſe de plaire, & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſait conſumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun ſe retira.
De courtiſans elle avait une liſte;
Tout prit parti; ſeule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & triſte:
Bouſſi, mais ſec, ennemi des ébats,
Il reuſle l'ame & ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On ſait que ces eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpèce humaine
Et la divine; & monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De ſa filleule, & lui diſait: » Arſène,
» Es-tu contente à la fleur de tes ans?
» As-tu des goûts & des amuſemens?
» Tu dois mener une aſſez douce vie. «
L'autre en deux mots répondait: *je m'ennuie.*
» C'eſt un grand mal (dit la fée) & je croi
» Qu'un beau ſecret c'eſt de vivre chez ſoi. «

Arſène

Arſène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
» Je veux aller à la ſphère divine :
» Faites-moi voir votre beau paradis ;
» Je ne ſaurais ſupporter ma famille,
» Ni mes amis. J'aime aſſez ce qui brille,
» Le beau, le rare ; & je ne puis jamais
» Me trouver bien que dans votre palais.
» C'eſt un goût vif dont je me ſens coëffée. «
Très volontiers, dit l'indulgente fée.

Tout auſſi-tôt dans un char lumineux
Vers l'orient la belle eſt tranſportée :
Le char volait ; & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, ſe croyait dans les cieux.
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la marraine. Un immenſe portique,
D'or ciſelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & paſſablement beau ;
Mais ce n'eſt rien, quand on voit le château.
Pour les jardins c'eſt un miracle unique ;
Marli, Verſaille, & leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui ſurprenne & qui pique.
La dédaigneuſe à cette œuvre angélique
Sentit un peu de ſatisfaction.
Aline dit : » Voilà votre maiſon,
» Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique,
» Commandez-y. Toute ma nation
» Obéira ſans aucune réplique.
» J'ai quatre mots à dire en Amérique,
» Il faut que j'aille y faire quelques tours :

» Je reviendrai vers vous dans peu de jours.
» J'eſpère au moins, dans ma douce retraite,
» Vous retrouver l'ame un peu ſatisfaite. «

Aline part. La belle en liberté
Reſte & s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine ou plutôt en déeſſe.
De cent beautés une foule s'empreſſe
A prévenir ſes moindres volontés.
A-t-elle faim ? Cent plats ſont apportés ;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets ſont de pure ambroſie ;
Les vaſes ſont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inſtant
Dans les jardins, ſur les bords des fontaines,
Sur les gazons, reſpirer les haleines
Et les parfums des fleurs & des zéphyrs.
Vingt chars brillans de rubis, de ſaphirs,
Pour la porter ſe préſentent d'eux-mêmes :
Comme autrefois les trepiés de Vulcain
Allaient au ciel par un reſſort divin
Offrir leur ſiége aux majeſtés ſuprêmes.
De mille oiſeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit ſur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmans :
Les perroquets répétaient ſes paroles,
Et les échos les diſaient après eux.
Telle Pſyché par le plus beau des Dieux
A ſes parens avec art enlevée,
Au ſeul amour dignement réſervée,
Dans un palais des mortels ignoré,

Aux élémens commandait à ſon gré.
Madame Arſène eſt encor mieux ſervie;
Plus d'agrémens environnaient ſa vie;
Plus de beautés décoraient ſon ſéjour:
Elle avait tout, mais il manquait l'amour.
On lui donna le ſoir une muſique,
Dont les accords & les accens nouveaux
Feraient pâmer ſoixante cardinaux.
Ces ſons vainqueurs allaient au fond des ames.
Mais elle vit, non ſans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton!
A quoi (dit-elle) a penſé ma marraine?
Point d'homme ici! Suis-je dans un couvent?
Je trouve bon que l'on me ſerve en reine;
Mais ſans ſujets la grandeur eſt du vent.
J'aime à régner, ſur des hommes s'entend:
Ils ſont tous nés pour ramper dans ma chaîne.
C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir;
Je les mépriſe & je veux en avoir.
Ainſi parlait la recluſe intraitable.
Et cependant les nymphes ſur le ſoir
Avec reſpect ayant ſervi ſa table,
On l'endormit au ſon des inſtrumens.

Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes feſtins, pareille ſérénade;
Et le plaiſir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade.
Le lendemain fut triſte & fatigant.
Le lendemain lui fut inſupportable.

Je me ſouviens du tems trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printems
Des lendemains plus doux & plus plaiſans.

La belle enfin chaque jour fétoyée
Fut tellement de ſa gloire ennuyée,
Que déteſtant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faiſait mal au cœur.
Se trouvant ſeule elle aviſe une brêche
A certain mur ; & ſemblable à la flêche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame ſaute, & vous franchit le parc.

Au même inſtant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout diſparaît à ſes yeux ébaubis.
Elle ne voit que les ſtériles plaines
D'un grand déſert, & des rochers affreux :
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ſes ſottiſes.
La nuit venait ; & déja ſes mains griſes
Sur la nature étendaient ſes rideaux.
Les cris perçans des funèbres oiſeaux,
Les hurlemens des ours & des panthères
Font retentir les antres ſolitaires.
Quelle autre fée, hélas ! prendra le ſoin
De ſecourir ma folle avanturière ?
Dans ſa détreſſe elle apperçut de loin,
A la faveur d'un reſte de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit ſentier.

Tout en ſifflant retrouver ſa chaumière.
» Qui que tu ſois (lui dit la beauté fière)
» Vois en pitié le malheur qui me ſuit ;
» Car je ne ſais où coucher cette nuit. «
Quand on a peur, tout orgueil s'humaniſe.

Le noir pataut, la voyant ſi bien miſe,
Lui répondit : » Quel étrange démon
» Vous fait aller dans cet état de criſe,
» Pendant la nuit, à pied, ſans compagnon ?
» Je ſuis encor très loin de ma maiſon.
» Ça, donnez-moi votre bras, ma mignonne ;
» On recevra ſa petite perſonne
» Comme on poura. J'ai du lard & des œufs.
» Toute Françaiſe, à ce que j'imagine,
» Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
» Je n'ai qu'un lit ; c'eſt aſſez pour nous deux. «

Diſant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute répartie ;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas ! (dit la dame affligée)
Il faudra donc qu'ici je ſois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups !
Le déſeſpoir, la honte, le couroux
L'ont ſuffoquée ; elle eſt évanouïe.
Notre galant la rendait à la vie :
La fée arrive, & peut-être un peu tard.
Préſente à tout elle était à l'écart.

» Vous voyez bien (dit-elle à ſa filleule)
» Que vous étiez une franche bégueule.
» Ma chère enfant, rien n'eſt plus périlleux
» Que de quitter le bien pour être mieux. «

La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans ſon logis : tout y changea pour elle
En peu de tems, ſi-tôt qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif, & ſans livre elle plut.
Que falait-il à ſon cœur ?.... Qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive & prudente ; & prit même en ſecret
Pour charbonnier un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme accomplie.

LES SYSTÉMES.

Lorſque le ſeul puiſſant, le ſeul grand, le ſeul ſage,
De ce monde, en ſix jours, eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les céleſtes corps,
De ſa vaſte machine il cacha les reſſorts,
Et mit ſur la nature un voile impénétrable.

J'ai lu chez un rabin que cet Etre ineffable
Un jour, devant ſon trône, aſſembla nos docteurs,
Fiers enfans du ſophiſme, éternels diſputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (1), Scot (2), & Bonaventure (3),
Et juſqu'au Provençal élève d'Epicure (4),
Et ce maître René (5) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou perſécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux eſprits dont le ſavant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

Ça, mes amis, dit Dieu, *devinez mon ſecret:*
Dites-moi qui je ſuis, & comment je ſuis fait.
Et dans un ſupplément dites-moi qui vous êtes:
Quelle force, en tout ſens, fait courir les comètes;
Et pourquoi, dans ce globe, un deſtin trop fatal,
Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
Je ſais que, grace aux ſoins des plus nobles génies,
Des prix ſont propoſés par les académies:
J'en donnerai. Quiconque approchera du but,
Aura beaucoup d'argent, & ſera ſon ſalut.

Il dit. Thomas ſe lève à l'auguſte parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens ſe tira toûjours bien,
Et répondit à tout, ſans ſe douter de rien.

Vous êtes, lui dit-il, *l'exiſtence & l'eſſence* (6),
Simple avec attributs, acte pur & ſubſtance,
Dans les tems, hors des tems : fin, principe & milieu,
Toûjours préſent partout ſans être en aucun lieu.

L'Eternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : *courage, Thomas !* & ſe mit à ſourire.
Deſcartes prit ſa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas ;
Et le front tout poudreux de matière ſubtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Evangile.

Seigneur, dit-il à Dieu ; *ce bon homme Thomas*
Du réveur Ariſtote a trop ſuivi les pas.
Voici mon argument, qui me ſemble invincible :
Pour être, c'eſt aſſez que vous ſoyez poſſible (7).
Quant à votre univers, il eſt fort impoſant ;
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant (8) :
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Elémens, animaux, tourbillons & lumière,
Lorſque du mouvement je ſaurai mieux les loix.
Dieu ſourit de pitié pour la ſeconde fois.

L'incertain Gaſſendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton ſouffrir l'audace inſigne,
Et propoſait à Dieu ſes atomes crochus (9),
Quoique paſſés de mode, & dès longtems déchus.
Mais il ne diſait rien ſur l'eſſence ſuprême.

Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais ſatisfait ; penſif & retiré ;
Eſprit ſubtil & creux, moins lu que célébré,
Caché ſous le manteau de Deſcartes ſon maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand-Etre.

Pardonnez

Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas ;
Mais je penſe, entre nous, que vous n'exiſtez pas (10).
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers, & de mauvais critiques.
Jugez-nous. — A ces mots, tout le globe trembla ;
Et d'horreur & d'effroi St. Thomas recula.
Mais Dieu clément & bon, plaignant cet infidèle,
Ordonna ſeulement qu'on purgeât ſa cervelle.
Ne pouvant déſormais compoſer pour les prix,
Il partit, eſcorté de quelques beaux eſprits.

Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalèrent bientôt cent belles viſions,
De leur eſprit pointu nobles inventions :
Ils parlaient, diſputaient, & criaient tous enſemble.
Ainſi, lorſqu'à diner une vieille raſſemble
Quinze ou vingt raiſonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chanſonneurs, traducteurs,
La maiſon retentit des cris de la cohue,
Les paſſans ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air perſuadé Mallebranche aſſura
Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra (11).

Arnaud dit que de Dieu la bonté ſouveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine (12).

Leibnitz avertiſſait le Turc & le Chrêtien,
Que ſans ſon harmonie on ne comprendra rien (13) ;
Que Dieu, le monde & nous, tout n'eſt rien ſans monades.

Le courier des Lappons, dans ſes turlupinades (14),
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour ſe former l'eſprit, diſſéquer des géans.

Notre conſul Maillet (15) (non pas conſul de Rome)
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poiſſon. De ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin criſtal ;
Et les mers des Chinois ſont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit ſon ſyſtême ; & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maiſons.

Dieu ne ſe fâcha point : c'eſt le meilleur des pères :
Et ſans nous engourdir par des loix trop auſtères,
Il veut que ſes enfans, ces petits libertins,
S'amuſent en jouant de l'œuvre de ſes mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année ;
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambaſſadeur de paix,
Tout pêtri d'indulgence, & porteur de bienfaits.

Le miniſtre emplumé vola dans vingt provinces,
Il viſita des ſaints, des papes & des princes,
De braves cardinaux & des inquiſiteurs,
Dans le ſiécle paſſé dévots perſécuteurs.
Meſſeigneurs, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
De vous bien divertir, ſans moleſter perſonne.
Il a ſu qu'en ce monde on voit certains ſavans,
Qui ſont ainſi que vous, de fieffés ignorans :
Ils n'ont ni volonté, ni puiſſance de nuire :
Pour penſer de travers, hélas ! faut-il les cuire ?
Un livre, croyez-moi, n'eſt pas fort dangereux ;
Et votre ſignature eſt plus funeſte qu'eux.
En Sorbonne, aux Charniers (16), *tout ſe mêle d'écrire :*
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

NOTES

Par Mr. DE MORZA.

(1) *Le bon Thomas d'Aquin.....*

NOus n'avons de St. Thomas d'Aquin que dix-ſept gros volumes bien avérés ; mais nous en avons vingt & un d'Albert. Auſſi celui-ci a été ſurnommé *le Grand.*

(2) *Scot.....*

Scot eſt le fameux rival de Thomas. C'eſt lui qu'on a cru mal-à-propos l'inſtituteur du dogme de l'*Immaculée conception* ; mais il fut le plus intrépide défenſeur de l'*Univerſel de la part de la choſe.*

(3) *Bonaventure.....*

Nous avons de *St. Bonaventure* le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'eſprit à Dieu, la Diète du ſalut, le Roſſignol de la paſſion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des ſéraphins, les Cinq fêtes de l'enfant Jéſus, &c.

(4) ... *Provençal, élève d'Epicure.*

Gaſſendi, qui reſſuſcita pendant quelque tems le ſyſtême d'Épicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penſer que l'homme a trois ames, la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la ſenſitive qui reçoit toutes les impreſſions, & la raiſonnable qui loge dans la poitrine. Mais auſſi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme ſur les premiers principes des choſes ; & c'eſt beaucoup pour un philoſophe.

(5) *Et ce maître René....*

Deſcartes était le contraire de Gaſſendi : celui-ci cherchait, & l'autre croyait avoir trouvé. On ſait aſſez que toute la philoſophie de Deſcartes n'eſt qu'un roman mal tiſſu, qu'on ne ſe donne plus la peine ni de refuter, ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd ſon tems à rechercher comment des dez, tournant ſur eux-mêmes dans le plein, ont pro-

duit des ſoleils, des planètes, des terres & des mers ? Les partiſans de ces chimères les appellaient les hautes ſciences, & ils ſe moquaient d'Ariſtote, & ils diſaient : nous avons de la méthode. On peut comparer le ſyſtème de Deſcartes à celui de Laſs, tous deux étaient fondés ſur la ſynthèſe. Deſcartes vint dans un tems où la raiſon humaine était égarée. Laſs ſe mit à philoſopher en France, lorſque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice ſur des veſſies. Les tourbillons de Deſcartes durèrent une quarantaine d'années, ceux de Laſs ne ſubſiſtèrent que dix-huit mois. On eſt plutôt détrompé en arithmétique qu'en philoſophie.

(6) .... *L'exiſtence & l'eſſence, &c.*

Ce ſont les propres paroles de St. Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphyſique de ſa *Somme* eſt fondée ſur la métaphyſique d'Ariſtote.

(7) *Pour être, c'eſt aſſez que vous ſoyez poſſible.*

Voici où eſt (ce me ſemble) le défaut de cet argument ingénieux de Deſcartes. Je conclus l'exiſtence de l'Etre néceſſaire & éternel, de ce que j'ai apperçu clairement que quelque choſe exiſte néceſſairement & de toute éternité ; ſans quoi il y aurait quelque choſe qui aurait été produit du néant & ſans cauſe, ce qui eſt abſurde : donc un Etre a exiſté toûjours néceſſairement & par lui même. J'ai donc conclu ſon exiſtence de l'impoſſibilité qu'il ne ſoit pas, & non de la poſſibilité qu'il ſoit. Cela eſt délicat, & devient plus délicat encore, quand on oſe ſonder la nature de cet Etre éternel & néceſſaire. Il faut avouer que tous ces raiſonnemens abſtraits ſont aſſez inutiles, puiſque la plûpart des têtes ne les comprennent pas. Il ſerait aſſurément d'une horrible injuſtice & d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur & le malheur éternel du genre humain de quelques argumens que les neuf-dixiémes des hommes ne ſont pas en état de comprendre. C'eſt à quoi ne prennent pas garde tant de ſcholaſtiques orgueilleux & peu ſenſés qui oſent enſeigner & menacer. Quand un philoſophe ſerait le maitre du monde, encore devrait-il propoſer ſes opinions modeſtement. C'eſt ainſi qu'en uſait Marc-Aurèle & même Julien. Quelle différence de ces grands-hommes à Garaſſe, à Nonotte, à l'abbé Guion, à l'auteur de la gazette eccléſiaſtique, à Paulian l'ex-jéſuite, & à tant d'autres !

(8) *J'en ferai tout autant.*

Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je ferai un monde. Ces paroles de Deſcartes ſont un peu téméraires ; elles n'auraient pas été permiſes à Platon. Paſſe qu'Archimède ait dit : Donnez-moi un point fixe dans le ciel, & j'enleverai la terre : il ne s'agiſſait plus que de trouver le lévier. Mais qu'avec de la matière & du mouvement on faſſe des organes penſans & des têtes penſantes, cela eſt bien fort. Je doute même que Deſcartes & le pè-

re Merſenne enſemble euſſent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, Deſcartes avait de la matière & du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? Que ne faiſait-il un petit automate de monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui ſe jouent.

(9)..... *Ses atomes crochus.*

Démocrite, Epicure, & Lucrèce, avec leurs atômes déclinans dans le vuide, étaient pour le moins auſſi enfans que Deſcartes avec ſes tourbillons tournoyans dans le plein; & l'on ne peut que déplorer la perte d'un tems précieux employé à étudier ſérieuſement ces fadaiſes par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où eſt l'homme de bon ſens qui ait jamais conçu clairement que des atomes ſe ſoient aſſemblés pour aller en ligne droite, & pour ſe détourner enſuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des aſtres, des animaux, des penſées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en eſt-il pas trouvé un ſeul qui ſoit parti d'un principe vrai, & reçu de tous les hommes raiſonnables? Ils ont adopté des chimères, & ont voulu les expliquer; mais quelle explication! Ils reſſemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens hiſtoriens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds. Le ſerpent, qui eut de longues converſations avec Eve, ne put lui parler qu'en hébreu: car il devait lui parler en ſa langue pour être entendu, & non en la langue des ſerpens; & Eve devait parler le pur hébreu, puiſqu'elle était la mère des Hébreux, & que ce langage n'avait pu encore ſe corrompre. C'eſt ſur des raiſons de cette force que furent appuyés longtems tous les commentaires & tous les ſyſtêmes. Hérodote a dit que le ſoleil avait changé deux fois de levant & de couchant; & ſur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des ſavans ſe ſont diſtillés le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achille avait parlé grec; comment la nuit que Jupiter paſſa avec Alcmène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, ſans que l'ordre de la nature fût dérangé, comment le ſoleil avait reculé au ſouper d'Atrée & de Thieſte, par quel ſecret Hercule était reſté trois jours & trois nuits enſeveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au ſon d'un inſtrument les murs de.... Enfin on a compilé & empilé des écrits ſans nombre pour trouver la vérité dans les plus abſurdes & les plus inſipides fables.

(10) *Mais je penſe entre nous que vous n'exiſtez pas.*

Spinoſa, dans ſon fameux livre, ſi peu lu, ne parle que de Dieu; & on lui a reproché de ne point reconnaître de Dieu. C'eſt qu'il n'a point ſéparé la Divinité du grand tout qui exiſte par elle. C'eſt le Dieu de Straton, c'eſt le Dieu des ſtoïciens.

Jupiter eſt quodcumque vides, quòcumque moveris.

C'eſt le Dieu d'Aratus dans le ſens d'une philoſophie audacieuſe.

In Deo vivimus, movemur & ſumus.

La marche de Spinoſa eſt plus géométrique que celle de tous les philoſophes de l'antiquité. C'eſt le premier athée qui ait procédé par lemmes & par théorèmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinoſa à la lettre, en raiſonnant d'après ſes paroles, trouve cette doctrine contradictoire & ridicule. En effet, qu'eſt-ce qu'un Dieu dont tous les êtres ſeraient des modifications, qui ſerait jardinier & plante, médecin & malade, homicide & mourant, deſtructeur & détruit?

Bayle paraît oppoſer à Spinoſa une dialectique très ſupérieure. Mais quel eſt le ſort de toutes les diſputes! Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuſes que Spinoſa. Arnaud & ſes partiſans tombaient ſur Jurieu comme ſur un fanatique abſurde. Les jéſuites accuſaient Arnaud d'être au fond un ennemi de la religion, & tout Paris voyait dans les jéſuites les corrupteurs de la raiſon & de la morale, & des fabricateurs de lettres de cachet. Pour Spinoſa, tout le monde en parlait, & perſonne ne le liſait.

Voici l'analyſe de tous ſes principes.

Il ne peut exiſter qu'une ſubſtance; car qui eſt par ſoi doit être un, & ne peut être limité. La ſubſtance doit donc être infinie.

Il eſt impoſſible qu'une ſubſtance en produiſe une autre ſans qu'il y ait quelque choſe de commun entr'elles. Or ce quelque choſe de commun ne peut exiſter avant la ſubſtance produite; donc la création eſt impoſſible.

Une ſubſtance ne peut en faire une autre; puiſqu'étant infinie par ſa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini, donc tout eſt mode.

L'intelligence & la matière exiſtent; donc l'intelligence & la matière entrent dans la nature de cet infini.

La ſubſtance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs, donc l'infinité d'attributs eſt Dieu; donc Dieu eſt tout.

Ce ſyſtème a été aſſez refuté par l'humain Fénelon, par le ſubtil Lami, & ſurtout de nos jours, par M. l'abbé de Condillac, par M. l'abbé Pluquet.

Si d'illuſtres adverſaires peuvent ſervir en quelque ſorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus reſpectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus ſavans & des plus ingénieux qu'ait eu la France, tous deux chéris à la cour, tous deux miniſtres & ambaſſadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans ſon anti-Lucrèce, le ſecond en beaux vers français dans une épître inſtructive & agréable.

Digitized by Google

Voici quelques-uns des vers latins.

Dogmata complexus, partim veſana Stratonis
Reſtituit commenta, ſuiſque erroribus auxit
Omnigeni Spinoſa Dei fabricator, & orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,
Tanquam eſſet domus ipſa domum qui condidit, anſus.
Sic rediviva novo ſe ſe munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Conſtruxit, cui ſint pro corpore corpora cuncta,
Et cuncta mentes pro mente, ſimulque perenni
Pro vitâ atque avo, fuga temporis ipſa caduci
Et qui ſæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

Voici quelques-uns des vers français.

Ceſſe de méditer dans ce ſauvage lieu,
Homme, plante, animaux, eſprit, corps, tout eſt Dieu.
Spinoſa le premier connut mon exiſtence;
Je ſuis l'être complet & l'unique ſubſtance;
La matière & l'eſprit en ſont les attributs,
Si je n'embraſſais tout, je n'exiſterais plus.
Principe univerſel, je comprends tous les êtres,
Je ſuis le ſouverain de tous les autres maîtres;
Les membres différens de ce vaſte univers
Ne compoſent qu'un tout dont les modes divers
Dans les airs, dans les cieux, ſur la terre & ſur l'onde,
Embelliſſent entr'eux le théâtre du monde;
Et c'eſt l'accord heureux des êtres réunis,
Qui comblent mes tréſors & les rend réunis.

Le livre du *Syſtême de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, eſt d'un genre tout différent; c'eſt une Philippique contre Dieu. L'auteur prétend que la matière exiſte ſeule, & qu'elle produit ſeule la ſenſation & la penſée. Pour avancer une idée auſſi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer ſur quelque principe, & c'eſt ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez Hobbes, mais Hobbes ſe borne à la ſuppoſer, il ne l'affirme pas; il dit que des philoſophes ſavans ont prétendu que tous les corps ont du ſentiment. *Qui corpora omnia ſenſu eſſe prædita ſuſtinuerunt.*

Depuis Brama, Zoroaſtre & Thaut,

juſqu'à nous, chaque philoſophe a fait ſon ſyſtème; & il n'y en a pas deux qui ſoient du même avis. C'eſt un chaos d'idées, dans lequel perſonne ne s'eſt entendu. Le petit nombre des ſavans eſt toûjours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par ſa raiſon ce qui n'eſt pas; on ne voit point ce qui eſt. Dans ce conflict éternel de témérités & d'ignorances, le monde eſt toûjours allé comme il va; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui; les puiſſans ont gouverné, & les philoſophes ont argumenté, tandis que des ignorans ſe partageaient la terre.

(11) *Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra.*

Par quelle fatalité le ſyſtème de Mallebranche paraît-il retomber dans celui de Spinoſa, comme deux vagues qui ſemblent ſe combattre dans une tempête, & le moment d'après s'uniſſent l'une dans l'autre?

Dieu, dit Mallebranche, *eſt le lieu des eſprits, de même que l'eſpace eſt le lieu des corps. Notre ame ne peut ſe donner d'idées. —— Nos idées ſont efficaces, puiſqu'elles agiſſent ſur notre eſprit. Or rien ne peut agir ſur notre eſprit que Dieu. —— Donc il eſt néceſſaire que nos idées ſe trouvent dans la ſubſtance efficace de la Divinité.* Livre 3, de l'eſprit pur, partie 2.

Voilà les propres paroles de Mallebranche. Or ſi nous ne pouvons avoir de perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de ſentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne ſommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une ſeule ſubſtance. Voilà le ſpinoſiſme, le ſtratoniſme tout pur. Et Mallebranche pouſſe les illuſions qu'il ſe fait à lui-même juſqu'à vouloir autoriſer ſon ſyſtème par des paſſages de St. Paul & de St. Auguſtin.

Je ne dis pas que ce ſavant prêtre de l'Oratoire fût ſpinoſiſte, à Dieu ne plaiſe; je dis qu'il ſervait d'un plat dont un ſpinoſiſte aurait mangé très volontiers. On ſait que depuis il s'entretint familiérement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le St. Eſprit? Mais comme il n'y avait perſonne en tiers dans la converſation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'eſt dit. Nous nous contentons de plaindre l'eſprit humain, de gémir ſur nous-mêmes, & d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(12) *Exprès pour nous damner.*

Il faut avouer que ce ſyſtème, qui ſuppoſe que l'Etre tout-puiſſant, & tout bon, a eréé exprès des millions de milliards d'êtres raiſonnables & ſenſibles, pour en favoriſer quelques douzaines, & pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toûjours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(13) *Que*

(13) *Que ſans ſon harmonie....*

Notre ame étant *ſimple*, (car on ſuppoſe que ſon exiſtence & ſa *ſimplicité* ſont prouvées) elle peut réſider dans l'étoile du nord ou du petit chien, & notre corps végéter ſur ce globe. L'ame a des idées là-haut, & notre corps fait ici les fonctions correſpondantes à ces idées, à-peu-près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les geſtes; ou plutôt l'ame eſt l'horloge, & le corps ſonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela ſérieuſement; & l'inventeur de ce ſyſtème eſt celui qui a diſputé contre Newton, & qui peut même avoir eu raiſon ſur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être phyſique étant compoſé doit être un réſultat d'êtres ſimples; car dire qu'il eſt fait d'êtres compoſés, c'eſt ne rien dire. Des *monades* ſans parties & ſans étendue font donc l'étendue & les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles conſtituent des corps qui ont figure & mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'un autre, ſans quoi ce ſerait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir des rapports avec toutes les autres; parce qu'il y en a entre les corps dont ces *monades* ſont l'aſſemblage une union néceſſaire. Ces rapports entre ces *monades ſimples*, *inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raiſon, pour laquelle une monade, ayant des rapports avec une de ſes compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque monade voit donc toutes les autres, & par conſéquent eſt un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'eſt enſeigné dans les écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(14)..... *Dans ces turlupinades.*

On a fait aſſez connaître l'idée d'aller diſſéquer des cervelles de Patagons pour voir la nature de l'ame; d'examiner les ſonges, pour ſavoir comment on penſe dans la veille; d'enduire les malades de poix-réſine, pour empêcher l'air de nuire; de creuſer un trou juſqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'eſt que ces folies ont cauſé des querelles & des infortunes.

(15) *Notre conſul Maillet.....*

On connaît auſſi le ſyſtème vraiſemblable par lequel la mer a formé les montagnes, & la terre eſt de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeſte. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette & les poulies, étaient des Dieux bienfaiſans, en comparaiſon de tous ces rêveurs. Et il eſt vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les ſyſtèmes de Cudworth, de Wiſton, de Burnet & de Woodward. Car ces ſyſtèmes n'ont appris aucune vérité & n'ont fait aucun plaiſir; mais l'opéra des gueux & le déſerteur ont fait paſſer très agréablement le tems à plus de cent mille hommes.

(16) .... *Aux Charniers, tout ſe mêle d'écrire.*

Charniers des Sts. Innocens, belle place de Paris, près du palais royal, & non loin du louvre. C'eſt-là qu'on enterre tous les gueux, au-lieu de les porter hors de la ville, comme on fait partout ailleurs. On y voit pluſieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuiſinières à leurs amans, & les critiques des piéces nouvelles. On y a travaillé longtems à l'Année littéraire. Il y a le ſtile à cinq ſous, & le ſtile à dix ſous.

Qu'on écrive les imaginations de M. Ouſle, les mémoires d'un homme de qualité, les ſoliloques d'une ame dévote; que l'on condamne les idées innées, & que l'on condamne enſuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de Thérèſe à Sophie, ou qu'on diſe en mauvais latin, (*) *que la vraie religion a été ſelon la variété des tems, variée & diverſe, quant à ſa forme & quant à la clarté de la révélation, & que cependant elle a toûjours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la ſubſtance;* que ces belles choſes, dis-je, partent des Charniers St. Innocent, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela eſt bien égal; *imitons le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.*

Concluons ſurtout, qu'une nation qui s'amuſe continuellement de tant de ſottiſes, doit être une nation extrêmement opulente & extrêmement heureuſe, puiſqu'elle eſt ſi oiſive.

(*) *Veram religionem, etſi quantùm ad ſui formam & revelationis perſpicuitatem, &c.* pag. 21 d'un ouvrage latin, rempli de ſoléciſmes & de barbariſmes, imputé fauſſement à la Sorbonne; il eſt intitulé, *Determinatio Sacræ Facultatis Pariſienſis in libellum cui titulus, BELISAIRE. Pariſiis* 1767. Cenſure de la Faculté de Théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE. A Paris 1767, chez la veuve Simon, &c.

Voyez auſſi les trente-ſept vérités oppoſées aux trente-ſept impiétés, par un bachelier ubicuiſtre.

LES CABALES.

BArbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues ?
S'agit-il d'un emploi de fermier-général,
Ou du large chapeau qui coëffe un cardinal ?
Etes-vous au conclave ? Aſpirez-vous au trône (1)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone ?
Ça, que prétendez-vous ? — De la gloire — Ah ! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain ?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont ſacré,
De ſultan Mouſtapha pour jamais ignoré ?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnaſſe
Eût pu, dans ſon bourbier, s'enfler de tant d'audace.

» Monſieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
» Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
» J'ai fait de méchans vers ; & vous pouvez bien croire
» Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire ;
» Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
» Dans ce noble métier l'ami Fréron m'inſtruit ;
» Monſieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames ;
» Avec deux beaux eſprits nous ourdiſſons nos trames.
» Nous ſerons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
» Mais le beſoin préſent nous tient encore unis.
» Je me forme ſous eux dans le bel art de nuire ;
» Voilà mon ſeul talent ; c'eſt la gloire où j'aſpire.

Laiſſons-là de Dijon ce pauvre garnement (2),
Des bâtards de Zoïle imbécille inſtrument ;
Qu'il coure à l'hôpital où ſon deſtin le mène.

Allons-nous réjouir aux jeux de Melpomène...
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre oppoſés.
Léon dix & Luther étaient moins diviſés.
L'un claque, l'autre ſiffle ; & l'antre du parterre (3)
Et les caffés voiſins ſont le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au temple des chanſons ;
J'entends crier » Lulli, Campra, Rameau, Bouffons (4),
» Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie ?
Je ſuis pour mon plaiſir, meſſieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, ſans vouloir écouter ?
Ne ſuis-je à l'opéra que pour y diſputer ?

Je ſors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais aſſemblés cabalaient dans la rue.
Je me ſauve avec peine aux jardins ſi vantés
Que la main de Le Nôtre avec art a plantés.

D'autres fous à l'inſtant une troupe m'arrête,
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête.....
» Avez-vous lu ſa piéce ? Il tombe, il eſt perdu ;
» Par le dernier journal je le tiens confondu.
Qui ? de quoi parlez-vous ? D'où vient tant de colère ?
Quel eſt votre ennemi ? — » C'eſt un vil téméraire,
» Un rimeur inſolent qui cauſe nos chagrins ;
» Il croit nous égaler en vers alexandrins.
Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.

Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
» Choiſiſſez, (me dit-on) du vieux ou du nouveau.
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit ſans eau ;
Et qu'on examinait ſi les gourmets de France
D'une vendange heureuſe avaient quelque eſpérance.
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle & le vieux Teſtament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Paſſait de Clodion la royale coëffure (5),
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci,
» Ce ſont nos parlemens dont il s'agit ici.
» Lequel préférez-vous ? Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès ; & dans ma vie obſcure
Je laiſſe au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le ſoin de ſon royaume, où je ne prétends rien.
Aſſez de grands eſprits, dans leur troiſiéme étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage (6),
Se ſont mis, par plaiſir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traverſent les mers ;
Ils raniment l'état, le peuplent, l'enrichiſſent ;
Leurs marchands de papier ſont les ſeuls qui gémiſſent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix ſous, mon devoir & ma loi.
Tout confus d'un édit, qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenſes.
Rebuté de Plutus, je m'adreſſe à Cérès,
Ses fertiles bontés garniſſent mes guérêts.
La campagne en tout tems, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On eſt un peu fâché ; mais qu'y faire ? — obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?

» Mais, monſieur, des Capets les loix fondamentales,
» Et le grenier à ſel, & les cours féodales,
» Et le gouvernement du chancelier Duprat....

Monſieur, je n'entends rien aux matières d'état.
Ma loi fondamentale eſt de vivre tranquile.
La fronde était plaiſante; & la guerre civile (7)
Amuſait la grand'chambre & le coadjuteur.
Barricadez-vous bien; je m'enfuis, ſerviteur.

A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de ſavans m'enveloppe & m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....
» Je vous goûtai, dit-il, lorſque de ſaint Médard (8)
» Vous crayonniez gaîment la cabale groſſière
» Gambadant pour la grace au coin d'un cimetière;
» Les billets au porteur des chrêtiens trépaſſés,
» Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés;
» Nous applaudimes tous à votre noble audace,
» Lorſque vous nous prouviez qu'un marouſle à beſace
» Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre humain,
» S'il eût bêché la terre, eût ſervi ſon prochain.
» Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée.
» Acceptez à la fin votre brevet d'athée.

Ah! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé ſaint Médard & la bulle;
Mais j'ai ſur la nature encor quelque ſcrupule.
L'univers m'embarraſſe, & je ne puis ſonger
Que cet horloge exiſte, & n'ait point d'horloger (9).

Digitized by Google

Mille abus, je le ſais, ont régné dans l'égliſe :
Fleuri le confeſſeur en parle avec franchiſe (10).
J'ai pu de les ſiffler prendre un peu trop de ſoin.
Eh ! quel auteur, hélas ! ne va jamais trop loin ?
De ſaint Ignace encore on me voit ſouvent rire.
Je crois pourtant un Dieu, puiſqu'il faut vous le dire...

» Ah traître ! ah malheureux ! je m'en étais douté.
» Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
» Alors que de Maillet inſultant la mémoire (11),
» Du monde qu'il forma tu combattis l'hiſtoire....
» Ignorant ! vois l'effet de nos combinaiſons.
» Les hommes autrefois ont été des poiſſons.
» La mer de l'Amérique a marché vers le Phaſe.
» Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucaſe.
» Nous te l'avions appris ; mais tu t'es éloigné
» Du vrai ſens de Platon par nous ſeuls enſeigné.
» Lâche ! oſes-tu bien croire une eſſence ſuprême ?
Mais oui. — » De la nature as-tu lu le ſyſtême ?

» Par ſes propos diffus n'es-tu pas foudroyé ?
» Que dis-tu de ce livre ? — Il m'a fort ennuyé.... (12)
» C'en eſt aſſez, ingrat ! ta perfide inſolence
» Dans mon premier concile aura ſa récompenſe.
» Va, ſot adorateur d'un fantôme impuiſſant,
» Nous t'avions juſqu'ici préſervé du néant.
» Nous t'y ferons rentrer ainſi que ce grand-Etre
» Que tu prends baſſement pour ton unique maître.
» De mes amis, de moi, tu ſeras mépriſé. —
Soit. — » Nous inſulterons à ton génie uſé. —
J'y conſens. — » Des fatras de brochures ſans nombre

» Dans ta bierre à grands flots vont tomber ſur ton ombre. —
Je n'en ſentirai rien. — » Nous t'abandonnerons
» Aux puiſſans Langlevieux, aux immortels Frérons. (13)

Ah ! bachelier du Diable, un peu plus d'indulgence.
Nous avons, vous & moi, beſoin de tolérance.
Que deviendrait le monde & la ſociété,
Si tout, juſqu'à l'athée, était ſans charité !
Permettez qu'ici-bas chacun faſſe à ſa tête.
J'avouerai qu'Epicure avait une ame honnête ;
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon ; Cicéron valait mieux.
Spinoſa pardonnait à ceux dont la faibleſſe
D'un moteur éternel admirait la ſageſſe.
Je crois qu'il eſt un Dieu ; vous oſez le nier.
Examinons le fait ſans nous injurier.

J'ai déſiré cent fois, dans ma verte jeuneſſe,
De voir notre ſaint père, au ſortir de la meſſe,
Avec le grand Lama, danſant un cotillon ;
Boſſuet le funèbre embraſſant Fénelon ;
Et le verre à la main, Le Tellier & Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Verſailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix ſes jours
Entre le Dieu des vers & celui des amours,
A tous ces froids ſavans dont les vieilles querelles
Traînaient ſi peſamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé ;
J'eſpérais en jouir ; je me ſuis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre.

Dans

Dans Londres, dans Paris, les eſprits ſont en guerre ;
Ils y ſeront toûjours. La diſcorde autrefois,
Ayant brouillé les Dieux, deſcendit chez les rois ;
Puis dans l'égliſe ſainte établit ſon empire,
Et l'étendit bientôt ſur tout ce qui reſpire.
Chacun vantait la paix que partout on chaſſa.
On dit que ſeulement par grace on lui laiſſa
Deux aſyles fort doux ; c'eſt le lit & la table.
Puiſſe-t-elle y fixer un règne un peu durable !
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons ;
Cabalons pour Cloris, & faiſons des chanſons.

NOTES

Par Mr. DE MORZA.

(1) *Le trône.*

CE trône eſt très reſpectable. Il eſt ſans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, eſt un très grand ſaint ; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait, avait défendu expreſſément à tous ſes envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, & avait déclaré que qui voudrait être le premier ſerait le dernier. Les choſes ſont changées ; & dans la ſuite des tems le trône devint la récompenſe de l'humilité paſſée.

(2) *De Dijon ce pauvre garnement.*

Ce garnement de Dijon eſt un nommé Clément, maître de quartier dans un collège de Dijon, qui a fait un livre contre meſſieurs de St. Lambert, de l'Ile, de Vatelet, Dorat & pluſieurs autres perſonnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où règne un air de ſuffiſance, un ton décifif & tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, & qui eſt le comble de l'inſolence & du ridicule dans un jeune provincial ſans expérience & ſans génie. Il s'eſt couvert d'opprobre par des libelles auſſi affreux qu'abſurdes,

que la police n'a pas punis parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont compoſé de tels libelles pour vivre comme Clément, La Beaumelle, Sabatier natif de Caſtres, reſſemblent préciſément au *Pauvre Diable*, qui eſt ſi naturellement peint dans la piéce de ce nom. Il n'eſt point de vie plus déplorable que la leur.

(3) *Et l'autre du parterre.*

C'eſt principalement au parterre de la comédie françaiſe, à la repréſentation des piéces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage, & le parti qui le ſoutient, ſe rangent chacun d'un côté. Les émiſſaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, & leur diſent : Venez-vous pour ſiffler, mettez-vous là : venez-vous pour applaudir, mettez-vous ici. On a joué quelquefois au dez la chûte ou le ſuccès d'une tragédie nouvelle au caffé de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, & n'ont pas peu ſervi à décréditer un ſpectacle qui avait fait ſi longtems la gloire de la nation.

(4) *Rameau, Bouffons.*

La même manie a paſſé à l'opéra & a été encor plus tumultueuſe. Mais les cabales au théatre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas ; c'eſt celui de la ſatyre raiſonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des ſons. Quand on a dit cette chaconne, cette loure me déplait, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raiſonnemens, des paſſions, la conduite, l'expoſition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, & de conſéquence en conſéquence, que vous êtes un ſot, qui avez voulu avoir de l'eſprit, & qui avez aſſemblé quinze cent perſonnes pour leur prouver que vous en ſavez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent eſt ſans le ſavoir un peu jaloux de vous ; il eſt en droit de vous critiquer, & vous êtes en droit de lui répondre. Le ſeul malheur eſt que vous êtes trop ſouvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de muſique ; il n'y a que le potier qui ſoit jaloux du potier, & le muſicien du muſicien, diſait Héſiode. Il y faut ſeulement ajouter encore les partiſans du muſicien ; mais ceux-là ſont ennemis, & ne ſont point jaloux. Dans les talens de l'eſprit au contraire, tout le monde eſt jaloux en ſecret ; & voilà pourquoi tous les gens de lettres, mépriſés quand ils n'ont pas réuſſi, ont été perſécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(5) *La royale coëffure.*

Il n'y a pas longtems que les jeunes conſeillers allaient au tribunal les cheveux étalés, & poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(6) *N'ayant pu gouverner.*

L'Europe eſt pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie, ou de quelque état voiſin. Ils préſentent aux miniſtres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de tems; & en attendant, ils demandent une aumône qu'on leur refuſe. Boiſguilbert qui écrivit contre le grand Colbert, & qui enſuite oſa attribuer ſa *Dixme royale* au maréchal de Vauban, s'était ruiné. Ceux qui ſont aſſez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban, ne ſe doutent pas que ſi on ſuivait ſes beaux ſyſtêmes, le royaume ſerait auſſi miſérable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'état*, ſous le nom du comte de Boulainvilliers, eſt mort à l'hôpital. Le petit la Jonchère, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels ſont les gens qui enſeignent l'art de s'enrichir par le commerce après avoir fait banqueroute, & ceux qui font le tour du monde ſans ſortir de leur cabinet, & ceux qui n'ayant jamais poſſédé une charrue rempliſſent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne ſubſiſte preſque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profeſſion ſi belle n'a été ni ſi univerſelle ni ſi avilie.

(7) *La fronde était plaiſante.*

La fronde en effet était fort plaiſante, ſi on ne regarde que ſes ridicules. Le préſident le Cogneux qui chaſſe de chez lui ſon fils le célèbre Bachaumont, conſeiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, & qui fait mettre ſes chevaux dans la rue, Bachaumont qui lui dit: mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, & qui de raillerie en raillerie fait boire ſon père à la ſanté du cardinal Mazarin proſcrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le ſervir dans la guerre civile, & qui trouvant un de ſes camarades chez ce prélat, lui dit: il n'eſt pas juſte que les deux plus grands fous du royaume ſervent ſous le même drapeau, il faut ſe partager, je vais chez le cardinal Mazarin, & qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu ſe joindre; ce même coadjuteur qui prêche & qui fait pleurer des femmes, un de ſes convives qui leur dit: meſdames, ſi vous ſaviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage: ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, & le peuple qui crie: c'eſt ſon bréviaire; & toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, & les bons mots, & les chanſons qui ne finiſſaient point; tout cela ſerait bon ſans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les ſcélérateſſes, les aſſaſſinats, les crimes de toute eſpèce dont ces plaiſanteries étaient accompagnées, formaient un mêlange hideux des horreurs de la ligue & des farces d'arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conſcripti*, qui ordonnaient ces abominations & ces ridicules. Le cardinal de Rets dit dans ſes mémoires *que le parlement faiſait par des arrêts la guerre civile, qu'il an-*

rait condamnée lui-même par les arrêts les plus ſanglans.

L'auteur que je commente, avait peint cette guerre de ſinges dans le ſiécle de Louis XIV; un de ces magiſtrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, ſe croyait en droit de parler orgueilleuſement aux lettrés, écrivit à l'auteur que Meſſieurs pouraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit: „ Un empereur de la Chine dit un „ jour à l'hiſtoriographe de l'empire, „ je ſuis averti que vous mettez par „ écrit mes fautes, tremblez. " L'hiſtoriographe prit ſur le champ des tablettes. Qu'oſez-vous écrire là? Ce que votre majeſté vient de me dire. L'empereur ſe recueillit, & dit: Ecrivez tout, mes fautes ſeront réparées.

(8) *Lorſque de ſaint Médard.*

On connaît le fanatiſme des convulſions de St. Médard, qui durèrent ſi longtems dans la populace, & qui furent entretenues par le préſident Dubois, le conſeiller Carré, & d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de ſuperſtitions plus affreuſes: mais jamais il n'y en eut de plus ſotte & de plus aviliſſante. L'hiſtoire des billets de confeſſion & l'expulſion des jéſuites ſuccédèrent bientôt à ces facéties. Obſervez ſurtout que nous avons une liſte de miracles opérés par ces malheureux, ſignée de plus de cinq cent perſonnes. Les miracles d'Eſculape, ceux de Veſpaſien, & d'Apollonius de Thiane, n'ont pas été plus authentiques.

(9) *Que cet horloge exiſte.*

Si une horloge prouve un horloger, ſi un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence ſuprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel aſtre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appellait l'éternel géomètre? Il me ſemble que le corps du moindre animal démontre une profondeur & une unité de deſſein qui doit à la fois nous ravir en admiration, & atterrer notre eſprit. Non-ſeulement ce chétif inſecte eſt une machine dont tous les reſſorts ſont faits exactement l'un pour l'autre; non-ſeulement il eſt né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter, ni comprendre; mais ſa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les aſtres dont la lumière ſe fait ſentir à lui. Le ſoleil le réchauffe, & les rayons qui partent de Sirius à quatre cent millions de lieues au-delà du ſoleil, pénètrent dans ſes petits yeux, ſelon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immenſité & unité de deſſein qui démontrent un fabricateur intelligent, immenſe, unique, incompréhenſible, qu'on nous démontre donc le contraire. Mais c'eſt ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke, ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théiſtes dans le ſens le plus rigoureux & le plus reſpectable.

Des objections! on nous en fait ſans nombre; des ridicules! on croit

nous en donner en nous appellant cauſe finaliers ; mais des preuves contre l'exiſtence d'une intelligence ſuprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinoſa lui-même eſt forcé de reconnaître cette intelligence ; & Virgile avant lui, & après tant d'autres avait dit : *Mens agitat molem.* C'eſt ce *Mens agitat molem* qui eſt le fort de la diſpute entre les athées & les théiſtes, comme l'avoue le géomètre Clarke dans ſon livre de l'exiſtence de Dieu, livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond & le plus ſerré que nous ayons ſur cette matière, livre auprès duquel ceux de Platon ne ſont que des mots, & auquel je ne pourais préférer que le naturel & la candeur de Locke.

(10) *Fleuri le confeſſeur en parle avec franchiſe.*

Fleuri, célèbre par ſes excellens diſcours qui ſont d'un ſage écrivain & d'un citoyen zélé, connu auſſi par ſon hiſtoire eccléſiaſtique qui reſſemble trop en pluſieurs endroits à la légende dorée.

(11) *Alors que de Maillet, &c.*

Ce conſul Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter Dieu, & créer un monde avec la parole. C'eſt lui qui, abuſant de l'hiſtoire de quelques bouleverſemens avérés arrivés dans ce globe prétend que les mers avaient formé les montagnes, & que les poiſſons avaient été changés en hommes. Auſſi quand on a imprimé ſon livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cyrano de Bergerac.

(12) *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre ; mais il faut avouer qu'il eſt diffus, & quelquefois déclamateur ; qu'il ſe contredit, qu'il affirme trop ſouvent ce qui eſt en queſtion, & ſurtout qu'il eſt fondé ſur de prétendues expériences dont la fauſſeté & le ridicule ſont aujourd'hui reconnus & ſifflés de tout le monde. Tenons-nous en à ce dernier article qui eſt le plus palpable de tous. C'eſt cette fameuſe tranſmutation qu'un pauvre jéſuite Anglais nommé Néedham crut avoir faite de jus de mouton & de bled pourri, en petites anguilles ; leſquelles produiſaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On diſait au jéſuite Néedham que cela n'était bon que du tems d'Ariſtote, de Gamaliel, de Flavien-Joſeph, & de Philon, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, & que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondait que notre Sauveur lui-même & ſes apôtres avaient dit pluſieurs fois qu'il faut que le bled pourriſſe & meure pour lever & pour produire, & que par conſéquent ſon bled pourri & ſon jus de mouton faiſaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui repliquer que Jeſus-Chriſt daignait ſe conformer aux idées fauſſes & groſſières des payſans Galiléens, ainſi qu'il daignait ſe vêtir à leur mo-

de, parler leur langage, & obſerver tous leurs rites ; mais que la ſageſſe incarnée devait bien ſavoir que rien ne peut naître ſans germe ; que ſon ſyſtème était auſſi dangereux qu'extravagant ; que ſi on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix ; qu'alors on croirait pouvoir ſe paſſer de Dieu, & que les athées s'empareraient de la place. Néedham n'en démordait point ; & auſſi mauvais raiſonneur que mauvais chymiſte, il perſiſta longtems à ſe croire créateur d'anguilles. De ſorte que par une étrange bizarrerie, un jéſuite ſe ſervait des propres paroles de Jéſus-Chriſt pour établir ſon opinion ridicule, & les athées ſe ſervaient de l'ignorance & de l'opiniâtreté d'un jéſuite pour ſe confirmer dans l'athéiſme. On citait partout la découverte de Néedham. Un des plus intrépides athées m'aſſurait que dans la ménagerie du prince Charles à Bruxelles, il y avait un lapin qui faiſait tous les mois des lapreaux à une poule. Enfin, l'expérience du jéſuite fut reconnue pour ce qu'elle était ; & les athées furent obligés de ſe pourvoir ailleurs.

Spinoſa, circonſpect & fort honnête homme ; nous l'appellons ici Barue, parce que c'eſt ſon véritable nom. On ne lui a donné celui de Benoît que par erreur. Il ne fut jamais batiſé. Nous avons fait une note plus longue ſur ce ſophiſte à la ſuite du petit poëme ſur les ſyſtêmes.

(13) *Au puiſſant Langlevieux.*

C'eſt ce même Langlevieux la Beaumelle, dont il eſt parlé ainſi dans un recueil de piéces imprimé en 1771.

„ Le ſieur La Beaumelle en 1752, „ vendit à Francfort au libraire Eſlinger pour dix-ſept louis d'or, le ſiécle de Louis XIV dont il avait fait „ un libelle diffamatoire. Il le chargea de notes dans leſquelles il dit, „ qu'il ſoupçonne Louis XIV d'avoir „ fait empoiſonner le marquis de „ Louvois ſon miniſtre dont il était „ excédé, & qu'en effet ce miniſtre „ craignait que le roi ne l'empoiſonnât. (*Tome III. pag.* 269 & 271.)

„ Que Louis XIV, ayant promis „ à madame de Maintenon de la déclarer reine, madame la ducheſſe „ de Bourgogne irritée engagea le „ prince ſon époux, père du roi régnant, à ne point ſecourir Lille, „ aſſiégée alors par le prince Eugène, & à trahir ſon roi, ſon ayeul „ & ſa patrie. Il ajoute que l'armée „ des aſſiégeans jettait dans Lille des „ billets, dans leſquels il était écrit : „ *Raſſurez-vous, Français, la Maintenon ne ſera pas reine, nous ne lèverons pas le ſiége.*

„ La Beaumelle rapporte la même „ anecdote dans les mémoires qu'il „ a fait imprimer ſous le nom de madame de Maintenon. (*Tome IV. pag.* 109.)

„ Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de Louis XIV avec „ madame de Maintenon, dans de „ vieilles culottes de l'archevêque de „ Paris : mais qu'un tel mariage n'eſt „ pas extraordinaire, attendu que „ Cléopatre déja vieille enchaîna Auguſte. (*Tome III. pag.* 75.)

„ Que le duc de Bourbon, étant „ premier miniſtre, fit aſſaſſiner Ver-

„ gier, ancien commiſſaire de mari-
„ ne, par un officier auquel il don-
„ na la croix de St. Louis pour ré-
„ compenſe. (*Tome III. du ſiècle*,
„ *pag.* 323.)

„ Que le grand-père de l'empe-
„ reur, aujourd'hui régnant, avait,
„ ainſi que ſa maiſon, des empoiſon-
„ neurs à gages. (*Tome II. pag.* 345.)

Les calomnies abſurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, ſont encore plus exécrables ; on ne veut pas en ſouiller le papier. Les enfans de la Voiſin, de Cartouche & de Damiens, n'auraient jamais oſé écrire ainſi, s'ils avaient ſu écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait ſa déteſtable impudence.

Cette ignorance eſt pouſſée juſqu'à dire que la loi, qui veut que le premier prince du ſang hérite de la couronne au défaut d'un fils du roi, *n'exiſta jamais*.

Il aſſure hardiment que le jour que le duc d'Orléans ſe fit reconnaitre à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement ſuivit conſtamment l'inſtabilité de ſes penſées ; que le premier préſident de Maiſons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier préſident de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du ſtile d'un laquais qui veut faire le bel eſprit & l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient ; on n'y prit pas garde, mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les miniſtres, les généraux, & les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut aſſez indulgent pour ſe contenter de le faire enfermer dans un cachot le 24 Avril 1753.

Après avoir publié ces horreurs, il ſe ſignala par un autre libelle intitulé *Mes penſées*, dans lequel il inſulta nommément meſſieurs d'Erlach, de Vatteville, de Diesbach, de Sinner, & d'autres membres du conſeil ſouverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut enſuite en faire une nouvelle édition, monſieur le comte d'Erlach en écrivit en France où la Beaumelle était pour lors ; on l'exila dans le pays des Cévennes dont il eſt natif.

Il avait outragé la maiſon de Saxe dans le même libelle (*pag.* 108.) & s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler ſa maîtreſſe.

Lorſqu'il fut en France, il demanda un certificat à madame la ducheſſe de Gotha. Cette princeſſe lui fit expédier celui-ci.

„ On ſe rappelle très bien que vous
„ partites d'ici avec la gouvernante
„ des enfans d'une dame de Gotha,
„ qui s'éclipſa furtivement avec vous
„ après avoir volé ſa maîtreſſe ; ce
„ dont le public eſt pleinement inſ-
„ truit ici, mais nous ne diſons pas
„ que vous ayez part à ce vol. A Go-
„ tha ce 24 Juillet 1767. ſigné ROU-
„ SAULT, conſeiller aulique de ſon
„ alteſſe ſéréniſſime.

Ce même homme s'eſt depuis aſſocié avec Fréron, & malgré tant d'horreurs & tant de baſſeſſes, il a ſurpris la protection d'une perſonne reſpectable qui ignorait ſes excès : mais *oportet cognoſci malos*.

Nous ajouterons à cette note que Boileau attaqua toûjours des perſonnes dont il n'avait pas le moindre ſujet

Digitized by Google

de ſe plaindre, & que notre auteur s'eſt toûjours borné à repouſſer les injures & les calomnies des *Rollets* de ſon tems. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impoſtures atroces que La Beaumelle a vomi pendant vingt ans, & celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juſte & plus convenable.

C'eſt rendre un ſervice eſſentiel à plus de cent familles de faire connaître le vil ſcélérat qui a oſé les outrager.

Les miniſtres d'état, & tous ceux qui ſont chargés de maintenir l'ordre public, doivent ſavoir que ces libelles mépriſables ſont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord; qu'il y en a de toute eſpèce; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége; que la faim & la malice produiſent tous les jours de ces ouvrages infames, écrits quelquefois avec aſſez d'artifice; que la curioſité les dévore, qu'ils font pendant un tems une impreſſion dangereuſe; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces ſcandales; & que plus la langue françaiſe a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un ſi coupable uſage, & qui ſe rendent ſi indignes de leur patrie.

JEAN

JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT.

Quelquefois le matin quand j'ai mal digéré,
Mon eſprit abattu, triſtement éclairé,
Contemple avec effroi la funeſte peinture
Des maux dont gémit la nature:
Aux erreurs, aux tourmens, le genre humain livré,
Les crimes, les fléaux de cette race impure,
Dont le diable s'eſt emparé.
Je dis au mont Etna: pourquoi tant de ravages
Et ces ſources de feu qui ſortent de tes flancs
Je redemande aux mers, tous ces triſtes rivages
Diſparus autrefois ſous leurs flots écumans;
Et je dis aux tyrans,
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde,
Et les flammes des volcans:
Enfin lorſque j'enviſage
Dans ce malheureux ſéjour
Quel eſt l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour;
Et que la loi ſuprême eſt qu'on ſouffre, & qu'on meure,
Je pleure.
Mais lorſque ſur le ſoir avec des libertins,
Et plus d'une femme agréable
Je mange mes perdreaux, & je bois les bons vins
Dont monſieur d'Aranda vient de garnir ma table;
Quand loin des fripons, & des ſots,

La gaîté, les chanſons, les graces, les bons mots
Ornent les entremets d'un ſouper délectable,
Quand ſans regretter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon, & de ſa maîtreſſe,
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur eſt lié,
Me fait oublier ma vieilleſſe;
Cent plaiſirs renaiſſans réchauffent mes eſprits,
Je ris.
Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales
Qui ſoufflent dans Paris, vainement agité
Des inimitiés infernales;
Et verſent leurs poiſons ſur la ſociété:
L'infame calomnie avec perverſité,
Répand ſes ténébreux ſcandales;
On me parle ſouvent du nord enſanglanté,
D'un roi ſage & clément chez lui perſécuté,
Qui dans ſa royale demeure
N'a pu trouver ſa ſûreté;
Que ſes propres ſujets pourſuivent à toute heure;
Je pleure.
Mais ſi monſieur Terray veut bien me rembourſer;
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embelliſſent,
Si mes vaſſaux ſe réjouiſſent,
Et ſous l'orme viennent danſer;
Si par fois, pour me délaſſer,
Je relis l'Arioſte, ou même la Pucelle,
Toûjours catin, toûjours fidèle,
Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits,
Je ris.

Il le faut avouer, telle eſt la vie humaine ;
Chacun a ſon lutin, qui toûjours le promène
Des chagrins aux amuſemens.
De cinq ſens tout au plus malgré moi je dépends,
L'homme eſt fait, je le ſais, d'une pâte divine ;
Nous ſerons tous un jour des eſprits glorieux ;
Mais dans ce monde-ci l'ame eſt un peu machine :
La nature change à nos yeux,
Et le plus triſte Héraclite,
Quand ſes affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

REPONSE A L'AUTEUR,

Par Mr. l'abbé DE VOIS***.

DU tems vous trompez les efforts,
Et moi j'en éprouve l'outrage ;
Vous ſavez vous paſſer de corps,
Votre eſprit ne change point d'âge ;
Les neiges ſont devant vos yeux,
Le printems eſt dans votre tête,
Tous vos vers ſont des fleurs de fête,
Tous vos jours ſont des jours heureux.
D'Apollon vous tenez la caiſſe,
De ce Dieu vous viſez les *bons*,
Et, quoique vous payiez ſans ceſſe,
Vous ne dites pas ; *point de fonds.*
Pour moi, débile créature,

La triſte main de la nature
Etend un crêpe ſur mes jours :
Mes yeux m'étaient d'un grand ſecours
Pour lire les fruits de vos veilles ;
Je les perds, & j'ai des oreilles
Pour entendre de ſots diſcours.
Pourſuivi par la calomnie,
Je ne ſens plus que le poids de la vie ;
Mon bonheur eſt dans le cercueil
De mon irréparable amie ;
L'univers me parait en deuil.
O vous ! rare ornement de notre académie,
Vous nous garantiſſez ſon immortalité.
Que les cris aigus de l'envie
N'altèrent point votre gaîté !
Vous ne mourez jamais : moi je meurs à toute heure ;
Vous êtes *Jean qui rit*, & je ſuis *Jean qui pleure.*

LETTRE

DE Mr. THIRIOT, A MADAME DU P***.

JE vous envoye, Madame, ſelon vos ordres, la prière à Dieu qui eſt à la fin du traité de la Tolérance, & les vers de Mr. de Rulière ſur la diſpute. Ce ſont deux excellens morceaux, chacun dans ſon genre. Le traité de la Tolérance à l'occaſion du meurtre de Calas vous parviendra par le carroſſe d'Orléans avec les autres livres. Ce traité fait déja beaucoup de bien. Cela eſt rare aux livres ; ils amuſent, ou ils ennuient, mais ils ne font guères d'autre effet.

Les vers ſur la diſpute vous amuſeront ſans doute beaucoup. Mr. de Voltaire m'a mandé qu'à quelques négligences près, ce petit ouvrage lui parait égal aux meilleurs de Boileau.

Vous ſerez bien étonnée que la prière à Dieu ſoit du même homme qui a fait le Ruſſe à Paris, le Pauvre Diable & l'Ecoſſaiſe. Mais on l'a pouſſé à bout, & il m'a bien promis que doreſnavant il s'égayerait aux dépens de ceux qui l'attaquent ſans ceſſe. Il n'eſt pas mal de répondre en riant aux calomniateurs qui font les graves, &c. &c.

DISCOURS EN VERS SUR LES DISPUTES,

PAR MR. DE RULIÈRE.

VIngt têtes, vingt avis, nouvel an, nouveau goût,
Autre ville, autres mœurs, tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voiſin penſe;
Le plus beau droit de l'homme eſt cette indépendance.
Mais ne diſpute point: les deſſeins éternels,
Cachés au ſein de Dieu, ſont trop loin des mortels;
Le peu que nous ſavons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde eſt plein d'erreurs, mais de-là je conclus
Que prêcher la raiſon n'eſt qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous ſommes,
Que verrons-nous? Les torts, & les travers des hommes.
Ici c'eſt un ſynode, & là c'eſt un divan,
Nous verrons le muphti, le derviche, l'iman,
Le bonze, le lama, le talapoin, le Pope,
Les antiques rabins, & les abbés d'Europe,
Nos moines, nos prélats, nos docteurs aggrégés;
Etes-vous diſputeurs, mes amis? Voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre,
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre,
Qu'à Paris, au palais l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen.
Qu'au fond d'un diocèſe un vieux prêtre gémiſſe,
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice;

Et que dans le parterre un poëte envieux
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux,
Tel eſt le cœur humain : mais l'ardeur inſenſée
D'aſſervir ſes voiſins à ſa propre penſée,
Comment la concevoir ? Pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton eſprit ſoit la règle du mien ?

Je hais ſurtout, je hais tout cauſeur incommode,
Tous ces demi-ſavans, gouvernés par la mode,
Ces gens, qui, pleins de feu, peut-être pleins d'eſprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit.
Un peu muſiciens, philoſophes, poëtes
Et grands-hommes d'état, formés par les gazettes :
Sachant tout, liſant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient *Voltaire* ſur le goût,
Monteſquieu ſur les loix, de *Broglie* ſur la guerre,
Ou la jeune d'*Egmont* ſur le talent de plaire.

Voyez-les s'emporter ſur les moindres ſujets,
Sans ceſſe répliquant, ſans répondre jamais,
» Je ne céderais pas au prix d'une couronne...
» Je ſens.. le ſentiment ne conſulte perſonne..
» Et le roi ſerait là.... je verrais là le feu...
» Meſſieurs, la vérité miſe une fois en jeu,
» Doit-il nous importer, de plaire, ou de déplaire ?

C'eſt bien dit ; mais pourquoi cette roideur auſtère ?
Hélas ! c'eſt pour juger de quelques nouveaux airs
Ou des deux Poinſinet lequel fait mieux des vers.

Auriez-vous, par hazard, connu feu monſieur d'Aube,
Qu'une ardeur de diſpute éveillait avant l'aube ?

Digitized by Google

Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il ſavait mieux que vous, où, contre qui, comment.
Vous ſeul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ſes lettres de l'armée;
Et, Richelieu préſent, il aurait raconté
Ou Gènes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs homme de ſens, d'eſprit, & de mérite,
Mais ſon meilleur ami redoutait ſa viſite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un ſilence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une diſpute aigrie,
Prêts de l'injurier, le quitter de furie;
Et, rejettant la porte à ſon double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en ſortant.
Ses neveux, qu'à ſa ſuite attachait l'eſpérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaiſance.
Un voiſin aſmatique, en l'embraſſant un ſoir,
Lui dit: Mon médecin me défend de vous voir.
Et, parmi cent vertus, cette unique faibleſſe,
Dans un triſte abandon, réduiſit ſa vieilleſſe.
Au ſortir d'un ſermon, la fiévre le ſaiſit,
Las d'avoir écouté ſans avoir contredit.
Et, tout prêt d'expirer, gardant ſon caractère,
Il faiſait diſputer le prêtre & le notaire.

Que la bonté divine, arbitre de ſon ſort,
Lui donne le repos, que nous rendit ſa mort!
Si du moins il s'eſt tû devant ce grand arbitre.

Un jeune bachelier, bientôt docteur en titre,
Doit, ſuivant une affiche, un tel jour, en tel lieu,

Répondre

Répondre à tout venant ſur l'eſſence de Dieu.
Venez-y, venez voir, comme ſur un théâtre,
Une diſpute en règle un choc opiniâtre,
L'entimême ſerré, les dilemmes preſſans,
Poignards à double lame, & frappant en deux ſens,
Et le grand ſillogiſme en forme régulière;
Et le ſophiſme vain de ſa fauſſe lumière,
Des moines échauffés, vrai fléau des docteurs,
De pauvres Hibernois, complaiſans diſputeurs,
Qui, fuyant leur pays pour les ſaintes promeſſes,
Viennent vivre à Paris d'argumens, & de meſſes;
Et l'honnête public, qui même écoutant bien,
A la ſaine raiſon de n'y comprendre rien.
Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles!

Mais tous les argumens ſont-ils faux, ou frivoles?
Socrate diſputait juſque dans les feſtins,
Et tout nud quelquefois argumentait aux bains.
Etait-ce dans un ſage une folle manie?
La contrariété fait ſortir le génie.
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort;
Image de ces gens, froids au premier abord,
Et qui, dans la diſpute, à chaque répartie
Sont pleins d'une chaleur, qu'on n'avait point ſentie.

C'eſt un bien, j'y conſens. Quant au mal, le voici.
Plus on a diſputé, moins on s'eſt éclairci.
On ne redreſſe point l'eſprit faux, ni l'œil louche,
Ce mot *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche.
Nos cris, & nos efforts ne frappent que le vent,
Chacun dans ſon avis demeure comme avant.

C'eſt mêler ſeulement aux opinions vaines
Le tumulte inſenſé des paſſions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être point de ſaiſon ;
Et c'eſt un très-grand tort que d'avoir trop raiſon.

Autrefois la juſtice, & la vérité nues,
Chez les premiers humains, furent longtems connues ;
Elles régnaient en ſœurs : mais on ſait que depuis,
L'une a fui dans le ciel, & l'autre dans un puits.
La vaine opinion régne ſur tous les âges,
Son temple eſt, dans les airs, porté ſur les nuages.
Une foule de Dieux, de démons, de lutins,
Sont au pied de ſon trône ; & tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin ſous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers
En boules de ſavon, ſont épars dans les airs ;
Et le ſouffle des vents y promène ſans ceſſe,
De climats en climats, le temple & la déeſſe.
Elle fuit & revient. Elle place un mortel
Hier ſur un bucher, demain ſur un autel.
Le jeune Antinoüs eut autrefois des prêtres.
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres ;
Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penſer les ſiécles à venir.
Une beauté frappante, & dont l'éclat étonne,
Les Français la peindront, ſous les traits de *Brionne*,
Sans croire qu'autrefois un petit front ſerré,
Un front à cheveux d'or fut toûjours adoré.
Ainſi l'opinion, changeante, & vagabonde,
Soumet la beauté même, autre reine du monde.

Ainſi dans l'univers ſes magiques effets,
Des grands événemens, ſont les reſſorts ſecrets.
Comment donc eſpérer qu'un jour aux pieds d'un ſage
Nous la voyons tomber du haut de ſon nuage,
Et que la vérité ſe montrant auſſi-tôt
Vienne au bord de ſon puits voir ce qu'on fait en-haut?

Il eſt pour les ſavans, & pour les ſages même,
Une autre illuſion : cet eſprit de ſyſtême,
Qui bâtit en rêvant des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs ſur quelques vérités.
C'eſt par lui qu'égarés après de vaines ombres,
L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres;
L'auteur du *mécaniſme* attacha follement
La liberté de l'homme aux loix du mouvement;
L'un du ſoleil éteint veut compoſer la terre,
» La terre, dit un autre, eſt un globe de verre. « *a*)
De-là ces différends, ſoutenus à grands cris;
Et ſur un tas poudreux d'inutiles écrits,
La diſpute s'aſſied dans l'aſyle du ſage.

La contrariété tient ſouvent au langage :
On peut s'entendre moins, formant un même ſon,
Que ſi l'un parlait baſque, & l'autre bas-breton.
C'eſt-là, qui le croirait? un fléau redoutable;
Et la pâle famine, & la peſte effroyable
N'égalent point les maux, & les troubles divers
Que les mal-entendus ſément dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les diſcordes funeſtes,

(*a*) C'eſt une des idées de *Buffon.*

Les ſaints emportemens de ces ames céleſtes,
Le fanatiſme, au meurtre, excitant les humains,
Des poiſons, des poignards, des flambeaux dans les mains,
Nos villages déſerts, nos villes embraſées,
Sous nos foyers détruits nos mères écraſées,
Dans nos temples ſanglans abandonnés du ciel,
Les miniſtres rivaux, égorgés ſur l'autel,
Tous les crimes unis, meurtre, inceſte, pillage,
Les fureurs du plaiſir ſe mêlant au carnage,
Sur des corps expirans, d'infames raviſſeurs,
Dans leurs embraſſemens, reconnaiſſant leurs ſœurs,
L'étranger dévorant le ſein de ma patrie,
Et ſous la piété déguiſant ſa furie,
Les pères conduiſant leurs enfans aux bourreaux,
Et les vaincus toûjours traînés aux échaffauts?...
Dieu puiſſant! permettez que ces tems déplorables
Un jour par nos neveux ſoient mis au rang des fables.

Mais je vois s'avancer un fâcheux diſputeur,
Son air d'humilité couvre mal ſa hauteur;
Et ſon auſtérité, pleine de l'Evangile,
Paraît offrir à Dieu le venin qu'il diſtile.
» Monſieur, tout ceci cache un dangereux poiſon;
» Perſonne, ſelon vous, n'a ni tort, ni raiſon;
» Et ſur la vérité n'ayant point de meſure,
» Il faut ſuivre pour loi l'inſtinct de la nature! «

Monſieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela...:
» Eh! quoique vous ayez déguiſé ce ſens-là,
» En vous interprétant la choſe devient claire. «

Mais en termes précis j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité ; mais d'un commun accord
Qui diſcute a raiſon, & qui diſpute a tort.
Voilà ce que j'ai dit ; & d'ailleurs qu'à la guerre,
A la ville, à la cour, ſouvent il faut ſe taire....
» Mon cher monſieur, ceci cache toûjours deux ſens ;
» Je diſtingue... « Monſieur, diſtinguez, j'y conſens,
J'ai dit mon ſentiment, je vous laiſſe les vôtres,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres...
» Mon fils, nous vous avons défendu de penſer ;
» Et pour vous convertir je cours vous dénoncer. «

Heureux ! ô trop heureux qui, loin des fanatiques,
Des cauſeurs importuns, & des jaloux critiques,
En paix ſur l'Hélicon pourait cueillir des fleurs !
Tels on voit, dans les champs, de ſages laboureurs,
D'une ruche irritée évitant les bleſſures,
En dérober le miel à l'abri des piquûres.

LETTRE

DE Mr. DE V...

SUR UN ÉCRIT ANONYME.

A Ferney 20 *Avril* 1772.

Dans ce ſaint tems nous ſavons comme
On doit expier ſes délits,
Et bien dépouiller le vieil homme,
Pour rajeunir en paradis.

UNe bonne ame voulant ſeconder mes intentions, m'a envoyé par la poſte la veille de Pâques, la deux centiéme brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait ſouvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureuſement oublié; tant à mon âge on a la mémoire débile. Ce péché eſt la jalouſie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitiéme péché mortel. On me fait appercevoir que j'en ſuis très coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence & à m'amander.

1°. L'on m'apprend que je ſuis indignement jaloux de *Bernard de Paliſſi* qui vivait ſur la fin du ſeiziéme ſiécle. Il avança que le fallun de Touraine, n'eſt qu'un amas de coquilles dont les lits s'amoncelèrent les uns ſur les autres pendant cinquante mille ſiécles plus ou moins, lorſque la place où eſt la ville de Tours érait le rivage de la mer. Ma jalouſe fureur ayant fait venir une caiſſe de ce fallun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris inſolemment ce fallun pour une eſpèce de pierre calcaire friable, pulvériſée par le tems. J'ai cru y reconnaître évidemment mille parcelles d'un talc informe; & j'ai conclu avec un orgueil puniſſable, que c'eſt une mine qui occupe environ deux lieues & demi. J'ai hazardé cette idée criminelle avec une audace d'autant plus lâche, que ce fallun ne ſe trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer,

ni à vingt, ni à dix ; & que ſi c'était un monceau de coquilles dépoſé par la mer dans une prodigieuſe ſuite de ſiécles, il y en aurait certainement ſur d'autres côtes.

C'eſt avec cette eſpèce de marne qu'on fume les champs voiſins ; & j'ai eu l'impudence de dire, moi qui ſuis laboureur, que des coquilles de cinquante mille ſiécles ne me donneraient jamais du bled. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalouſie contre les Tourangeaux.

2°. Cette déteſtable jalouſie que j'ai toûjours eue des ſuccès du conſul *Maillet*, m'a porté juſqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles ſur les hautes Alpes. J'avoue que j'en ai fait chercher pendant quatre ans, & qu'on n'y en a pas trouvé une ſeule. On n'en trouve pas plus, dit-on, ſur les montagnes de l'Amérique ; mais ce n'eſt pas ma faute.

3°. Je confeſſe que les pierres lenticulaires, les étoilées, les gloſſopètres, les cornes d'Ammon dont mon voiſinage eſt plein, ne m'ont jamais paru des poiſſons ; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4°. Cette même jalouſie m'a fait douter auſſi que l'Océan eût produit le mont Atlas, & que la Méditerranée eût fait naître le mont Caucaſe. J'ai même oſé ſoupçonner que les hommes n'ont pas été originairement des marſouins, dont la queue fourchue s'eſt changée viſiblement en cuiſſes & en jambes, comme *Maillet* le prétend avec beaucoup de vraiſemblance.

5°. C'eſt avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me ſers depuis vingt ans pour bâtir, je n'y ai trouvé ni coquilles ni ourſins de mer.

6°. J'avoue que la même envie diabolique m'a empêché de convenir juſqu'à préſent que ce globe ſoit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent ſont très fragiles, & ſurtout moi. Mais pour peu qu'on veuille abſolument que la terre ſoit de verre comme l'était autrefois le firmament, j'y conſens du meilleur de mon cœur pour le bien de la paix.

7°. Cette rage qui m'a toûjours dominé, m'a égaré juſqu'au point de douter que la terre fût un ſoleil encroûté, ou qu'elle fût originairement une comète. J'ai pouſſé ſurtout ma jalouſie contre l'apoticaire *Arnoud*, juſqu'à dire que ſes ſachets n'ont pas toûjours prévenu l'apoplexie. Mais auſſi comme il ne faut pas

ſe faire plus méchant qu'on ne l'eſt, je n'ai point porté la perverſité juſqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les ſciences & dans les arts. J'ai toûjours reconnu, grace au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8°. Il eſt vrai que j'ai été ſi horriblement jaloux de l'*Eſprit des loix* dans mon métier de juriſconſulte, que j'ai oſé avoir quelques opinions différentes de celles qu'on trouve dans ce livre; en avouant pourtant qu'il eſt plein d'eſprit & de grandes vues, *qu'il reſpire l'amour des loix & de l'humanité.* J'ai même parlé très durement de ſes détracteurs. Ce procédé eſt d'un malhonnête homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus, car dans un livre auquel pluſieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand ſuccès, l'article *Gouvernement anglais* eſt de moi; & je finis cet article par dire, *après avoir relu celui de Monteſquieu j'ai voulu jetter au feu le mien.* C'eſt là le langage de l'envie la plus déteſtable.

9°. Je m'accuſe d'avoir oſé m'élever avec une colère peu chrêtienne, contre certains perſécuteurs d'*Helvétius*, & de pluſieurs gens de lettres; d'avoir pris le parti des opprimés contre les oppreſſeurs; d'avoir ſeul bravé leur orgueil, leurs cabales & leur malice; mais d'avoir en même tems par un eſprit de jalouſie, manifeſté une très petite partie des opinions dans leſquelles je diffère abſolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais & l'eſtimais; c'eſt une infamie qui ne peut s'excuſer.

10°. Je me ſouviens auſſi que cette même jalouſie qui me ronge, m'a forcé autrefois de prouver que les tourbillons de *Deſcartes* étaient mathématiquement impoſſibles; que ſa matière ſubtile, globuleuſe, cannelée, rameuſe, était une chimère; qu'il eſt faux que la lumière vienne du ſoleil à nous dans un inſtant; qu'il eſt faux qu'il y ait également toûjours égale quantité de mouvement dans la nature; qu'il eſt faux que les planètes ſoient des ſoleils; qu'il eſt faux que les mines de ſel & les fontaines viennent de la mer. Qu'il eſt faux que le chyle devienne ſang dans le foie, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Mon indigne envie contre *Deſcartes* m'emporta juſqu'à cette baſſeſſe. Mais je confeſſe que je fus entraîné dans ce crime par *Ariſtote*, qui me fit donner une penſion ſur la caſſette d'*Alexandre*, ſeule penſion dont j'aie été réguliérement payé.

11°. Je

11°. Je dois confeſſer encor que *Scudéri*, *Claveret*, d'*Aubignac*, *Boiſrobert*, *Colletet* & autres, me firent donner beaucoup d'argent par le tréſorier du cardinal de *Richelieu* pour écrire contre *Corneille*, dont j'ai perſécuté la famille. Je me ſuis oublié juſqu'à dire que *ſi ce grand-homme n'était pas égal à lui-même dans Attila & dans Agéſilas, on ne jugeait des génies tels que lui que par leurs extrêmes beautés, & non par leurs défauts.*

12°. Enfin, ma plus grande faute a été de ne pouvoir ſupporter l'éclat de la gloire dont notre ami *Fréron* a ébloui l'univers. Mais ce n'eſt que par degrés que je me ſuis livré à l'envie que ce grand-homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable, ſi j'oſe le dire; mais enfin les ſerpens de l'envie me piquèrent. J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai goûté le plaiſir infernal de rire quand ſon nom s'eſt trouvé trop ſouvent au bout de ma plume.

Etant ainſi convenu avec mon charitable directeur de conſcience, que je ſuis d'un naturel *jaloux*, *bas*, *rampant*, *avide*, *ennemi des arts*, *ennemi de la tolérance*, *flatteur des gens en place*, *&c.* Et les péchés avoués étant à demi pardonnés; je me flatte que cet honnête homme que je connais très bien, ſera content de ma confeſſion ſincère.

Je ne ſuis plus jaloux, mon crime eſt expié.
J'éprouve un ſentiment plus doux, plus légitime;
L'auteur d'une lettre anonime
Me fait une grande pitié.

Mais en même tems j'avertis que voilà la première & la dernière fois que je répondrai aux lettres anonymes des poliſſons & des fous, & même aux lettres des perſonnes que je n'ai pas l'honneur de connaître; car bien que je ſois très jeune, & que je n'aye que ſoixante & dix-huit ans, cependant le tems eſt cher; & il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut apprendre quelque choſe.

J'ajoute encor un mot; & aſſez ſérieuſement. Quoique j'aye paſſé à deux repriſes quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite, je connais les cabales de la littérature & du théatre, & même les autres cabales. Je ſais combien on ſe paſſionne pour un ſyſtême chimérique, pour un mauvais ouvrage prôné

& oublié, pour une opinion du tems, qui s'évanouït, enfin comme les formes ſubſtantielles, les idées innées & l'harmonie préétablie. Trois ou quatre énergumènes s'uniſſent pour décrier, pour injurier, pour perdre même s'ils le peuvent quiconque n'eſt pas de leur avis. J'ai vu les emportemens & les artifices employés contre ceux qui n'admettaient pour meſure de la force des corps en mouvement, que la maſſe multipliée par la vîteſſe. J'ai été témoin des inimitiés les plus vives & les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une meſure exacte & uniforme de tous les méridiens, & ceux qui la croyaient impoſſible & inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de *St. Pâris* & des convulſionnaires, vous étiez un lâche flatteur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de *St. Auguſtin.* Aviez-vous quelques ſcrupules ſur les miracles du bienheureux *Régis* jéſuite; oſiez-vous examiner ſi un cancre avait en effet rapporté à *St. Xavier* ſon crucifix tombé au fond de la mer, on vous appellait *athée* dans vingt libelles.

Il a été un tems (fort court à la vérité), mais il a été, ce tems honteux & ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas ſupporter un homme qui penſait que la ſubordination eſt néceſſaire dans la ſociété, qu'un garçon charcutier n'eſt pas égal en tout à un duc & pair, à un miniſtre d'état, à un prince; & qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau ne ſerait pas tout-à-fait ſortable.

Lorſqu'on fit paraître le *Syſtême de la nature*, livre diffus, incorrect, ennuyeux, fondé ſur un ſeul argument, & encore argument équivoque, livre ſtérile en bons taiſonnemens, & pernicieux par les conſéquences, mais éblouïſſant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoiqu'uſée, de nos miſères. Lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait pas permettre à un philoſophe d'être de l'avis de *Cicéron* & de *Platon*, & on diſait qu'un homme qui reconnaît un DIEU trahit la cauſe du genre-humain. Je ne doute pas que l'auteur & trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma penſée. Et je leur déclare que je la dirai tant que je reſpirerai, ſans craindre ni les énergumènes athées, ni les énergumènes ſuperſtitieux.

Encor une fois, je connais l'inſenſé méchant, qui dans ſa Lettre anonyme m'oſe accuſer *de careſſer les gens en place, & d'abandonner ceux qui n'y ſont plus.* Je lui répondrai ſans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux, & de la mer qui a formé les montagnes, & de toutes ces pauvretés. Non, infame calomniateur, non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la reſpectueuſe eſtime, la tendre reconnaiſſance dont je ſerai pénétré pour lui juſqu'au dernier moment de ma vie. Périſſe le monſtre qui ſerait ingrat envers ſon bienfaicteur. Il n'y a ni miniſtre ni roi qui ne doive approuver ces ſentimens. Vous ne ſavez pas, miſérable, juſqu'où j'ai pouſſé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ſes attachemens, comme dans ſon mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point careſſé les gens en place, mais j'ai admiré l'aboliſſement de la vénalité; abus infame, contre lequel je m'étais élevé tant de fois; abus qui ne ſubſiſtait qu'en France, & qui la deshonorait.

J'ai ſenti le bonheur des provinces qui m'entourent, & dont les citoyens ne ſont plus obligés d'aller à cent cinquante lieues payer un procureur à trois mois par ligne, & conſumer le reſte de ſon patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le plus inſupportable. J'avais propoſé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main qui l'a faite. Je ſuis citoyen, & vous ne parviendrez à faire regarder comme des flatteurs, ni moi, ni mes parens qui ſervent l'état dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée, qui joignent la fermeté à la modeſtie, l'équité à la ſenſibilité, & qui mépriſent vos cabales abſurdes autant que vos lettres anonymes.

QUELQUES PETITES HARDIESSES

DE Mr. CLAIR,

A L'OCCASION D'UN PANÉGYRIQUE DE St. LOUIS.

EN liſant le panégyrique de *St. Louis*, prononcé par Mr. *Mauri* devant notre illuſtre académie, je croyais, à l'article des Croiſades, entendre ce *Cucupietre* ou *Pierre l'hermite*, changé en *Démoſthène* & en *Cicéron*. Il donne preſque envie de voir une croiſade. J'avoue que je ne ſerais pas fâché qu'on en fît une contre l'empire Ottoman. J'aime l'égliſe grecque ; elle eſt la mère de l'égliſe latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques princes qui, dans l'occaſion, s'uniraient pour relever (non pas trop haut, mais ſur ſes pieds) le patriarche de Conſtantinople écraſé par le muphti. Je verrais avec plaiſir la belle Grèce, la patrie d'*Alcibiade* & d'*Anacréon* délivrée de ſon long eſclavage. Il ſerait doux de ſouper dans Athènes libre avec *Aſpaſie* & *Périclès* au ſortir d'une tragédie de *Sophocle*.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs & Corozaïm, je confeſſe que ce n'eſt pas mon goût.

Tous les premiers hiſtoriens des croiſades ſemblent mordus des mêmes tarentules que les croiſés. Il ſemble à les entendre qu'on rendait un ſervice important à Dieu en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'Occident, en portant ſon or & ſon argent dans un pays aride, en viſitant les ſaints-lieux ſur un cheval de charrette avec ſa maîtreſſe en croupe, & en ſe faiſant tuer par des Turcs & par des Sarrazins à dix-huit cent lieues de ſa patrie.

De droit, on n'en avait aucun. Quelle fut donc l'origine de cette fureur épidémique qui dura deux cent années, & qui fut toûjours ſignalée par toutes les cruautés, toutes les perfidies, toutes les débauches, toute la démence dont la nature humaine eſt capable.

L'arme pietoſe el capitano, che grand ſepolcro libero di Chriſto col ſenno e con la mano eſt fort bon dans un poëme épique; mais

il n'en eſt pas de même dans l'hiſtoire telle que le *ſenno* l'exige aujourd'hui.

Je hazarde de dire avec ſoumiſſion, & en me trompant peut-être, que les papes conçurent ce vaſte & hardi deſſein de tranſporter l'Europe militaire en Aſie. Les pélérinages étaient fort à la mode ; ils avaient commencé dans l'Orient à la Mecque, où les ſavans Arabes prétendaient qu'*Abraham* & *Iſmaël* étaient enterrés. On avait imité ces émigrations paſſagères dans l'Occident. On allait viſiter à Rome les tombeaux de *St. Pierre* & de *St. Paul*, dont les corps repoſent dans cette ville, ſelon les ſavans occidentaux ; mais l'opinion répandue depuis très longtems parmi les chrêtiens que le monde allait finir, avait, depuis près de cent ans, détourné les fidèles du pélérinage de Rome au pélérinage de Jéruſalem. Le tombeau de JESUS-CHRIST l'emportait, comme de raiſon, ſur le tombeau de ſes diſciples : quoiqu'après tout la ſaine critique n'ait pas plus de preuve démonſtrative de l'endroit précis où notre Seigneur fut enſéveli, que de celui où gît le corps d'*Abraham*.

Le mondene finiſſant point, & les Turcs maîtres de Jéruſalem rançonnant les pélerins, ces pieux voyageurs latins ſe plaignirent non-ſeulement des Turcs qui leur faiſaient payer trop cher leur dévotion ; mais encore plus des Arabes qui les dépouillaient, & beaucoup plus des Grecs chrêtiens qui ne les aſſiſtaient pas à leur retour par Conſtantinople. Car les malheureux & les imprudens s'irritent plus contre leurs frères qui ne les ſécourent pas, que contre les ennemis qui les dépouillent.

Le premier qui imagina d'armer l'Occident contre l'Orient ſous prétexte d'aider les pélerins, & de délivrer les ſaints-lieux, fut ce pape *Grégoire VII*, ce moine ſi audacieux, cet homme ſi fourbe à la fois & ſi fanatique, ſi chimérique & ſi dangereux, cet ennemi de tous les rois, qui établit ſa chaire de *St. Pierre* ſur des trônes renverſés. On voit par ſes lettres qu'il s'était propoſé de publier une croiſade contre les Turcs. Mais cette croiſade devait néceſſairement être dirigée contre l'empire chrêtien de Conſtantinople : on ne pouvait rétablir l'égliſe latine en Aſie que ſur les ruines de la grecque ſa rivale éternelle ; & on ne pouvait écraſer cette égliſe qu'en prenant Conſtantinople.

Urbain ſecond eut le même deſſein. C'eſt cet *Urbain ſecond* qui aggrava la perſécution commencée par *Grégoire VII*, contre le grand & infortuné empereur *Henri quatre*. C'eſt lui qui arma le fils contre le père & qui ſanctifia ce crime. C'eſt lui qui, né ſujet du roi de France *Philippe premier*, oſa excommunier ſon ſouverain dans la France même, où il prêcha la croiſade.

Le deſſein était ſi bien pris de s'emparer de Conſtantinople, que l'éveque *Monteil* légat du pape & guerrier, voulut abſolument qu'on commençât l'expédition par le ſiége de cette capitale, & qu'on exterminât les chrêtiens Grecs avant d'aller aux Turcs. Le comte *Bohemondo*, qui était dans le ſecret, n'eut jamais d'autre avis. *Hugues*, frère du Roi de France, n'ayant ni troupes, ni argent, ayant hautement ſoutenu ce projet, fut aſſez imprudent pour aller faire une viſite à l'empereur *Alexis Comnène* qui le fit arrêter & qui eut enſuite la généroſité de le relâcher. Enfin ce *Goffreddo*, qui n'était point du tout le chef des croiſés, comme on l'a cru, attaqua les fauxbourgs de la ville impériale *col ſenno e con la mano*, pour ſon premier exploit; mais trop heureux de faire ſa paix avec l'empereur, il en obtint enfin la permiſſion d'aller à Jéruſalem, dont le comte de Toulouſe & le prince de Tarente lui ouvrirent le chemin par la priſe, ou plutôt par la ſurpriſe d'Antioche. En un mot, le but de cette croiſade était ſi bien de ſe ſaiſir de l'empire Grec, que les croiſés s'en emparèrent en 1204, & en furent les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juſte, je m'en rapporte à Grotius *de jure belli & pacis*.

Alors les papes ſe virent élevés à ce point de grandeur dont les califes deſcendaient. Ces califes avaient commencé par porter le glaive & l'encenſoir : les papes qui commencèrent par l'encenſoir, ſe ſervirent enſuite du glaive des princes. S'ils s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient peut-être, à l'aide du fanatiſme de ces tems, réuni ſous leurs loix les empires d'Orient & d'Occident du même bras dont ils terraſſaient *Henri quatre*, *Fréderic Barberouſſe* & *Fréderic ſecond*; mais ils reſtèrent dans Rome & ils ne combattirent qu'avec des bulles.

On ſait comment les Grecs chaſsèrent les Latins, & repti-

rent leur malheureux empire : on ſait comment les muſulmans exterminèrent tous les croiſés dans l'Aſie mineure & dans la Syrie. Il ne reſta de ces multitudes de barbares émigrans que quelques ordres de religieux qui firent vœu au Dieu de paix de verſer le ſang humain.

Ce fut dans ces circonſtances, que *St. Louis* eut le malheur de faire le même vœu à Paris dans un accès de fiévre, pendant lequel il crut entendre une voix céleſte qui lui ordonnait d'entreprendre une croiſade. Il devait bien plutôt écouter la véritable voix céleſte, celle de la raiſon, qui lui ordonnait de reſter chez lui, de continuer à faire fleurir dans ſon royaume l'agriculture, le commerce & les loix, d'être le père de ſon peuple & l'arbitre de ſes voiſins. Il jouiſſait de cette gloire ; & s'il voulait conquérir, il pouvait être plus à propos de reprendre la Guyenne que d'aller lui-même ſe faire prendre en Egypte, en appauvriſſant & en dépeuplant ſon royaume.

Il ſuivait, dit-on, le préjugé du tems. C'était à ſa grande ame de ſe mettre au-deſſus du préjugé. Il lui appartenait de changer ſon ſiécle. Il avait déja donné cet utile exemple en réſiſtant avec piété aux entrepriſes de la cour de Rome. Que ne reſiſtait-il de même à la démence des croiſades ? lui qui regardait le bien de ſon état comme ſon premier devoir. Qu'eſt-ce donc que la France avait à démêler avec Jéruſalem ? Quel intérêt, quelle raiſon, quel traité l'appellaient en Egypte ? S'il y avait quelques Français eſclaves dans cette contrée, le vieux & ſage *Meleiſala*, qui demandait la paix, les lui aurait rendus pour mille & mille fois moins d'argent que ne lui coûta ſa fatale entrepriſe. Nulle nation ne le preſſait d'aller faire en Egypte une guerre qui l'aurait ruiné, quand même elle eût été heureuſe. Au contraire, toutes les nations de l'Europe étaient laſſes de ces croiſades ridicules & affreuſes, à commencer par Rome même.

On reproche à notre ſiécle de ne condamner ſa croiſade que parce qu'il était un ſaint ; mais c'eſt (nous oſons le dire) parce qu'il était un ſaint, qu'il ne devait pas l'entreprendre. Il la fit en ſaint & en héros ſans doute ; mais s'il eût employé autrement ſes grandes vertus, il eût été plus ſaint & plus héros.

C'eſt patce que nous révérons ſa mémoire avec amour, que

nous pleurons ſur lui, qui ſe rendit le plus malheureux des hommes ; ſur ſa femme qui accoucha dans une priſon de l'Egypte dans la crainte continuelle de la mort ; ſur ſon fils qui périt avec le père dans ces entrepriſes funeſtes ; ſur ſon frère le comte d'Artois dont les vainqueurs portèrent la tête au bout d'une lance ; ſur la fleur de la chevalerie égorgée à ſes yeux ; ſur cinquante mille Français perdus dans cette expédition déſaſtreuſe.

Nous chériſſons ſa mémoire, nous nous proſternons devant ſes autels ; mais qu'on nous permette d'eſtimer ſon vainqueur *Almoadan* qui le fit guérir de la peſte, & qui lui remit deux-cent mille *beſans* d'or de ſa rançon. On le ſait, & on doit le dire : les Orientaux étaient alors les peuples inſtruits & civiliſés ; & nous étions les barbares.

Enfin *Blanche* ſa mère qui ſavait gouverner, déſapprouva hautement cette croiſade ; & l'on peut faire gloire de penſer comme la reine *Blanche*.

Je ſuppoſe maintenant qu'on raconte à un homme de bon ſens l'hiſtoire de cette croiſade de *St. Louis*, & qu'on lui diſe tout ce qu'il a fait de ſage, de grand, de beau, c'eſt-à-dire de juſte, avant cette héroïque imprudence *a*). L'homme de bon ſens dira ſans doute, ce grand roi n'en commettra pas une ſeconde. Mais qu'il ſera étonné ! quand vous lui apprendrez qu'il retourne encore en Afrique ; qu'il fait encor une croiſade plus funeſte que la première, puiſqu'elle coûta à la France le meilleur de ſes rois, & le plus grand-homme de l'Europe. Ce n'eſt plus en Egypte qu'il porte la guerre, c'eſt à

a) L'abbé de Véli avoue dans ſon hiſtoire qu'on la traita de *pieuſe extravagance ; & qu'un roi ſage ne devait ni l'autoriſer, ni la projetter.*

Joinville s'exprime bien plus fortement. Voici ſes paroles. *J'ai oüi dire que ceux qui conſeillèrent au bon roi cette entrepriſe firent un très grand mal, & péchèrent mortellement.*

Au reſte il faut ſavoir que le *Joinville* que nous avons eſt une traduction faite du tems de François premier. Le jargon de Joinville ne s'entend plus.

b) NB. Véli dans ſon hiſtoire de France fait dire à ce Bondocdar, *Qu'il aimait mieux un petit nombre de gens ſobres, qu'une multitude d'efféminés : vils eſclaves plus propres à briller dans l'obſcurité des tavernes & des ruelles*

que

à Tunis. Et pour qui va-t-il faire cette guerre funeſte ? pour un de ſes frères, à la vérité ; mais pour un uſurpateur, pour un barbare ſouillé lâchement du ſang de *Conradin*, légitime héritier des deux Siciles, & du duc d'Autriche ; pour un monſtre (appellons les choſes par leur nom, ſi nous eſpérons d'effrayer les tyrans), pour un monſtre qui fit ſervir la religion & la juſtice, le pape & les bourreaux au ſupplice de deux têtes couronnées innocentes & reſpectables.

Ce *Charles d'Anjou* réclamait un petit ſubſide que lui devait le roi de Tunis ; & dans la vue de recouvrer ce peu d'argent pour Naples, on chargea la France d'impôts ſi accablans, que le peuple fit entendre partout ſes cris de douleur, & que tout le clergé refuſa longtems de payer.

Charles d'Anjou fit accroire à ſon frère que le roi de Tunis voulait ſe faire chrêtien, & qu'il n'attendait que l'armée Françaiſe pour déclarer ſa converſion. *St. Louis* partit ſur cette étrange eſpérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Paleſtine ; il n'y avait plus de chrêtiens dans ce triſte pays, nul reſte de ces multitudes innombrables, ſinon quelques eſclaves qui avaient renoncé à leur religion.

Le fameux *Bondocdar b*) autrefois l'un des émirs qui avaient le plus ſervi aux défaites de *St. Louis*, était ſoudan de Damas, de la Syrie & de l'Egypte. Ses armées montaient, dit-on, à trois cent mille hommes ; il avait toûjours été vainqueur. Nos chroniqueurs en parlent comme d'un brigand ; tous les Orientaux le regardent comme un héros égal aux *Saladins*, aux *Omars*, & aux *Alexandres*.

'que *dans les nobles champs du Dieu Mars.* Il n'eſt guères probable qu'un ſoudan ait tenu un tel diſcours, qu'il ait parlé du Dieu Mars, des tavernes & des ruelles que les muſulmans ne connaiſſaient pas. Il n'y avait point chez eux de tavernes, encor moins de ruelles. L'abbé Véli lui prête ſon langage, ou plutôt le langage des écrivains des charniers du tems de Louis XIII. Il y a des morceaux bien faits dans Véli, on lui doit des éloges & de la reconnaiſſance, mais il faudrait avoir le ſtile de ſon ſujet ; & pour faire une bonne hiſtoire de France il ne ſuffirait pas d'avoir du diſcernement & du goût, il faudrait aſſembler longtems tous ſes matériaux à Paris, & aller faire imprimer ſon ouvrage en Hollande.

C'était contre ce grand-homme que *St. Louis* avait le courage d'aller combattre ſur les oſſemens de deux millions de croiſés morts en Syrie, avec une faible armée, déja découragée par les défaites de celles qui l'avaient précédée ; il n'eut pas le malheur de parvenir juſqu'à *Bondocdar ;* il mourut de la peſte ſur les ſables de l'Afrique, & laiſſa ſon royaume dans la déſolation & dans la pauvreté : quels ſentimens doit-il inſpirer ? il faut le révérer à jamais, le chérir, l'admirer, & le plaindre. *c*)

Nous avons parlé des guerres de ce prince infortuné : parlons des loix de ce prince juſte : on lui attribue une pragmatique ſanction, & les établiſſemens qui portent ſon nom. Mais comment n'avons-nous pas du moins une copie authentique & légale de ces deux fameuſes piéces, quand nous en avons de ſes ſimples ordonnances ? Comment peut-on croire que *St. Louis* ait cité le code & le digeſte qui n'étaient nullement connus de ſon tems en France ?

On ſe fonde ſur l'opinion commune qui lui attribua ces loix pluſieurs années après ſa mort. Mais n'a-t-on pas imputé au cardinal de *Richelieu* ce teſtament ridicule qui deshonorerait ſa mémoire s'il était de lui, & qu'on a reconnu trop tard n'être pas ſon ouvrage ?

A Dieu ne plaiſe que *St. Louis* ait fait un code où l'on ordonnait de brûler vive une pauvre femme qui recelait un petit vol pour lequel le voleur était pendu.

Qu'il ait privé les enfans de la ſucceſſion mobiliaire d'un père mort malheureuſement ſans s'être confeſſé après huit jours de maladie.

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux qui *emblent un cheval.*

Qu'il ait permis qu'on excommuniât pour dettes.

Qu'il ait condamné à la corde tout gentilhomme qui ſe ſerait ſauvé de priſon.

c) Véli dit, *que St. Louis ſongeait à rendre ſon fils Philippe digne du premier ſceptre du monde.* Cela n'eſt pas poli pour l'empereur, ni pour l'impératrice de Ruſſie, ni pour le grand-ſeigneur, ni pour le grand-mogol, ni pour l'empereur de la Chine. Le ſceptre de la France était un très beau ſceptre, mais la modeſtie l'aurait embelli encore.

Qu'on coupât le poing au fabriquant qui vendrait du drap trop étroit.

Ce ſont-là des loix de *Dracon*, & non des loix de *St. Louis*. N'outrageons point ſa mémoire juſqu'à l'en croire l'auteur.

Défions-nous de tout ce qu'on a écrit dans ces tems d'ignorance & de barbarie. Comparons un moment ces nuits de ténèbres à nos beaux jours, comparons la multitude de nos floriſſantes villes avec ces priſons qu'on appellait Fertés, Chatels, Roches, Baſties, Baſtilles; nos arts perfectionnés à la diſette de tous les arts, la politeſſe à la groſſiéreté: les ſcandales ſanglans & abominables de Rome à la paix, à la décence, à la politique circonſpecte qui rendent aujourd'hui le ſéjour de Rome délicieux; l'abſurde atrocité anglaiſe au ſiécle de *Newton*; la raiſon humaine perfectionnée à l'inſtinct humain abruti; nos mœurs douces & polies, aux mœurs agreſtes & féroces. *St. Louis* en ſera plus grand pour s'être élevé dans ſes domaines peu étendus, au-deſſus de la fange où l'Europe était plongée. Mais nous en ſerons plus heureux en conſidérant que nous n'avons été que des barbares dans un ſi grand nombre de ſiécles, & que nous ne le ſommes plus.

241

LA
PUCELLE D'ORLÉANS,

POËME,

DIVISÉ EN VINGT ET UN CHANTS,

AVEC LES NOTES DE MR. DE MORZA.

Nouvelle édition, corrigée, augmentée d'un chant entier, & de pluſieurs morceaux répandus dans le corps de l'ouvrage.

PRÉFACE

DE

DON APULEIUS RISORIUS,

BENEDICTIN.

REmercions la bonne ame par laquelle une Pucelle nous eſt venue. Ce Poëme héroïque & moral fut compoſé vers l'an 1730, comme les doctes le ſavent, & comme il appert par pluſieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740, imprimée dans le Recueil des Opuſcules d'un grand Prince, ſous le nom du *Philoſophe de Sans-ſouci*, qu'une Princeſſe d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuſcrit, ſeulement pour le lire, fut ſi édifiée de la circonſpection qui règne dans un ſujet ſi ſcabreux, qu'elle paſſa un jour & une nuit à le faire copier, & à tranſcrire elle-même tous les endroits les plus moraux. C'eſt cette même copie qui nous eſt enfin parvenue. On a ſouvent imprimé des lambeaux de notre Pucelle, & les vrais amateurs de la ſaine littérature ont été bien ſcandaliſés de la voir ſi horriblement défigurée. Des Editeurs l'ont donnée en quinze chants, d'autres en ſeize, d'autres en dix-huit, d'autres en vingt-quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en rempliſſant des lacunes par des vers que le cocher de Vertamont ſortant du cabaret pour aller en bonne fortune aurait déſavoués. *

* Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce Poëme, le lecteur eſt indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci.

Chandos ſuant & ſoufflant comme un bœuf,
Au Diable ſoit, dit-il, la ſotte éguille.
Bientôt le Diable emporte l'étui neuf.
Il veut encor ſecouer ſa guenille,
Chacun avait ſon trot & ſon allure. &c.

Voici donc *Jeanne* dans toute ſa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'Auteur à qui on attribue ce Poëme épique. Il ſuffit que les lecteurs puiſſent tirer quelque inſtruction de la morale cachée ſous les allégories du Poëme. Qu'importe de connaître l'auteur ? il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes & les ſages liſent avec délices, ſans ſavoir qui les a faits, comme le *Pervigilium veneris*, la ſatyre ſous le nom de *Pétrone*, & tant d'autres.

Ce qui nous conſole beaucoup, c'eſt qu'on trouvera dans notre Pucelle bien moins de choſes hardies & libres, que dans tous les grands-hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verum enim vero, à commencer par le *Pulci*, nous ſerions bien fâchés que notre diſcret auteur eût approché des petites libertés que prend ce docteur Florentin dans ſon *Morgante*. Ce *Luigi Pulci*, qui était un grave Chanoine, compoſa ſon Poëme au milieu du quinziéme ſiécle, pour la *Signora Lucrezia Tuornaboni*, mère de *Laurent de Médicis* le Magnifique ; & il eſt rapporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette Dame. C'eſt le ſecond Poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes diſputes parmi les ſavans, pour ſavoir ſi c'eſt un ouvrage ſérieux ou plaiſant.

Ceux qui l'ont cru ſérieux ſe fondent ſur l'Exorde de chaque chant, qui commence par des verſets de l'Ecriture. Voici par exemple l'Exorde du premier chant.

In principio era il verbo appreſſo a Dio ;
Ed era iddio il verbo, e el' verbo lui.
Queſto era il principio al parer mio &c.

Si le premier chant commence par l'Evangile, le dernier finit

On y dit de *St. Louis :*

Qu'il eût mieux fait, certes le pauvre Sire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton,
Onc ne tâta de biſque d'ortolans, *&c.*

On y trouve *Calvin* du tems de *Charles VII* ; tout eſt défiguré, tout eſt gâté par des abſurdités ſans nombre ; c'eſt un Capucin défroqué, lequel a pris le nom de *Maubert*, qui eſt l'auteur de cette infamie faite uniquement pour la canaille.

finit par le *Salve Regina ;* & cela peut juſtifier l'opinion de ceux qui ont cru que l'auteur avait écrit très ſérieuſement, puiſque dans ces tems-là les piéces de Théatre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la paſſion, & des actes des ſaints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin, n'ont conſidéré que quelques hardieſſes trop fortes, auxquelles il s'abandonne.

Morgante demande à *Margutte* s'il eſt chrêtien ou mahométan.

E ſe egli crede in Criſto o in Maometto
Riſpoſe allor Margutte, per dir tel' toſto
Io non credo piu al Nero che al Azurro
Ma nel cappone o leſſo o voglia arroſto
. . . . . .
Ma ſopra tutto nel buon vino ho fede
. . . . . .
Or queſte ſon' tre virtu cardinale,
La gola, il dado, el' culo come io t'o detto ;

Vous remarquerez, s'il vous plait, que le *Creſcembeni* qui ne fait nulle difficulté de ranger le *Pulci* parmi les vrais Poëtes épiques, dit, pour l'excuſer, qu'il était l'écrivain de ſon tems le plus modeſte & le plus meſuré ; *il piu modeſto e moderato ſcrittore.* Le fait eſt qu'il fut le précurſeur du *Boyardo*, & de l'*Arioſte.* C'eſt par lui que les *Rolands*, les *Renauds*, les *Oliviers*, les *Dudons* furent célèbres en Italie ; & il eſt preſque égal à l'*Arioſte* pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très belle édition *col' licenza dè ſuperiori.* Ce n'eſt pas moi aſſurément qui l'ai faite ; & ſi notre Pucelle parlait auſſi impudemment que ce *Margutte*, fils d'un prêtre Turc, & d'une religieuſe Grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans *Jeanne* les mêmes témérités que dans l'*Arioſte ;* on n'y verra point un *St. Jean* qui habite dans la lune, & qui dit :

Gli ſcrittori amo ; e ſo il debito mio
Che al voſtro mondo fu ſcrittore anche io ;

E ben convenne al mio lodato Criſto
Rendermi guiderdon d'un ſi gran ſorte &c.

Cela eſt gaillard ; & *St. Jean* prend là une licence qu'aucun ſaint de la Pucelle ne prendra jamais. Il ſemble que Jéſu ne doive ſa divinité qu'au premier chapitre de *St. Jean*, & que cet évangéliſte l'ait flatté. Ce diſcours ſent un peu ſon Socinien. Notre auteur diſcret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'eſt encor pour nous un grand ſujet d'édification, que notre modeſte auteur n'ait imité aucun de nos anciens Romans, dont le ſavant *Huet* évêque d'Avranche, & le compilateur l'abbé *Langlet* ont fait l'hiſtoire. Qu'on ſe donne ſeulement le plaiſir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre-ci-intitulé, *Comment* Lancelot *coucha avec la Royne, & comment le ſire de* Lagant *la reprint.* On verra quelle eſt la pudeur de notre Auteur, en comparaiſon de nos Auteurs antiques.

Mais *quid dicam*, de l'hiſtoire merveilleuſe de *Gargantua*, dédiée au Cardinal de *Tournon ?* On ſait que le chapitre des *Torches-Cu* eſt un des plus modeſtes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes ; nous dirons ſeulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, & mis en vers par *La Fontaine*, ſont encor moins moraux que notre Pucelle. Au reſte, nous ſouhaitons à tous nos graves cenſeurs les ſentimens délicats du beau *Monroſe ;* à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'*Agnès*, & la tendreſſe de *Dorothée ;* à nos guerriers le bras de la robuſte *Jeanne*, à tous les Jéſuites le caractère du bon confeſſeur *Boniſoux*, à tous ceux qui tiennent une bonne maiſon, les attentions, & le ſavoir faire de *Bonneau.*

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre, un remède excellent contre les vapeurs, qui affligent en ce tems-ci pluſieurs Dames & pluſieurs Abbés ; & quand nous n'aurions rendu que ce ſervice au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre tems.

LA PUCELLE.

CHANT PREMIER.

Amours honnêtes de Charles VII, & d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de St. Denis. &c. &c. &c.

JE ne ſuis né pour célébrer les Saints : *a*)
Ma voix eſt faible, & même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit de ſes pucelles mains
Des fleurs de lys la tige Gallicane,
Sauva ſon Roi de la rage Anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Rheims.
Jeanne montra ſous féminin viſage,
Sous le corſet & ſous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux le ſoir pour mon uſage
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, ſi liſez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ſes exploits nouveaux ;
Et le plus grand de ſes rares travaux
Fut de garder un an ſon pucelage.
O Chapelain *b*), toi dont le violon

De diſcordante & gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon
D'un ton ſi dur a raclé ſon hiſtoire :
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie.
Je n'en veux point ; c'eſt pour la Motte-Houdart, *c*)
Quand l'Iliade eſt par lui traveſtie.
Le bon Roi Charle, au printems de ſes jours,
Au tems de Pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce Prince aimait la danſe)
Avait trouvé pour le bien de la France
Une beauté nommée Agnès Sorel. *d*)
Jamais l'amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneſſe :
La taille & l'air de la Nymphe des bois,
Et de Vénus la grace enchantereſſe,
Et de l'amour le ſéduiſant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des Sirènes ;
Elle avait tout ; elle aurait dans ſes chaînes
Mis les Héros, les Sages & les Rois.
La voir, l'aimer, ſentir l'ardeur brûlante
Des doux déſirs en leur chaleur naiſſante,
Lorgner Agnès, ſoupirer & trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Preſſer ſes mains d'une main careſſante,
Laiſſer briller ſa flamme impatiente,
Montrer ſon trouble, en cauſer à ſon tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes & Rois vont très vîte en amour.
Agnès voulut, ſavante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du myſtère,

Voiles de gaze, & que les courtiſans
Percent toûjours de leurs yeux malfaiſans.
Pour colorer comme on put cette affaire,
Le Roi fit choix du conſeiller Bonneau, *e*)
Confident ſûr, & très bon Tourangeau :
Il eut l'emploi qui certes n'eſt pas mince,
Et qu'à la Cour où tout ſe peint en beau,
Nous appellons être l'ami du Prince,
Et qu'à la ville, & ſurtout en province,
Les gens groſſiers ont nommé Maquereau.
Monſieur Bonneau ſur le bord de la Loire,
Etait Seigneur d'un fort joli château.
Agnès un ſoir s'y rendit en bateau ;
Et le Roi Charle y vint à la nuit noire.
On y ſoupa ; Bonneau ſervit à boire.
Tout fut ſans faſte, & non pas ſans apprêts.
Feſtins des Dieux, vous n'êtes rien auprès.
Nos deux amans pleins de trouble & de joie,
Yvres d'amour, à leurs déſirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaiſirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos, libres ſans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le Prince en feu des yeux la dévorait ;
Contes d'amour d'un air tendre il faiſait,
Et du genou le genou lui ſerrait.
Le ſouper fait on eut une muſique,
Italienne en genre cromatique ; *f*)
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois.
Elles chantaient l'allégorique hiſtoire

De ces héros qu'amour avait domptés,
Et qui pour plaire à de tendres beautés
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette muſique était,
Près de la chambre où le bon Roi ſoupait.
La belle Agnès diſcrète & retenue,
Entendait tout, & d'aucuns n'était vue.
Déja la Lune eſt au haut de ſon cours;
Voilà minuit; c'eſt l'heure des amours.
Dans une alcove artiſtement dorée,
Point trop obſcure & point trop éclairée,
Entre deux draps que la Friſe a tiſſus,
D'Agnès Sorel les charmes ſont reçus.
Près de l'alcove une porte eſt ouverte,
Que Dame Alix ſuivante très experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous amans, vous qui ſavez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont petillait notre bon Roi de France!
Sur ſes cheveux en treſſe retenus
Parfums exquis ſont déja répandus.
Il vient, il entre au lit de ſa maîtreſſe;
Moment divin de joie & de tendreſſe;
Le cœur leur bat; l'amour & la pudeur,
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur paſſe & l'amour ſeul demeure.
Son tendre amant l'embraſſe tout-à-l'heure.
Ses yeux ardens, éblouïs, enchantés,
Avidement parcourent ſes beautés.
Qui n'en ſerait en effet idolâtre?
Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,

Sont deux tetons ſéparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'amour;
Leur boutonnet a la couleur des roſes.
Teton charmant qui jamais ne repoſes,
Vous invitiez les mains à vous preſſer,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baiſer.
Pour mes lecteurs tout plein de complaiſance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arrondis;
Mais la vertu qu'on nomme bienſéance,
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout eſt beauté, tout eſt charme dans elle.
La volupté dont Agnès a ſa part,
Lui donne encor une grace nouvelle,
Elle l'anime; amour eſt un grand fard;
Et le plaiſir embellit toute belle.
Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces raviſſemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeûné, reſtaurant délectable,
Rend à leurs ſens leur première vigueur;
Puis pour la chaſſe épris de même ardeur,
Ils vont tous deux ſur des chevaux d'Eſpagne,
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche, & polie,
Sont prodigués ſur eux à pleines mains.
Le dîner vient; la délicate chère!
L'oiſeau du phaſe, & le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,

Charment le nez, le palais, & les yeux.
Du vin d'Aï la mouſſe pétillante,
Et du Tokai la liqueur jauniſſante,
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots,
Auſſi brillans que la liqueur légère
Qui monte & ſaute & mouſſe au bord du verre:
L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit
A ſon bon Roi qui montre de l'eſprit.
Le dîner fait, on digère, on raiſonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des Docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un ſinge, un arlequin.
Le Soleil baiſſe; une troupe choiſie
Avec le Roi court à la Comédie;
Et ſur la fin de ce fortuné jour
Le couple heureux s'enyvre encor d'amour.
Plongés tous deux dans le ſein des délices,
Ils paraiſſaient en goûter les prémices.
Toûjours heureux, & toûjours plus ardens,
Point de ſoupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur; & l'amour & le tems
Auprès d'Agnès ont oublié leurs aîles.
Charle ſouvent diſait entre ſes bras,
En lui donnant des baiſers tout de flamme,
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre & régner n'eſt rien qu'une folie.
Mon parlement *g*) me bannit aujourd'hui;
Au fier Anglais la France eſt aſſervie.

Ah!

Ah ! qu'il ſoit Roi, mais qu'il me porte envie :
J'ai votre cœur, je ſuis plus Roi que lui.
Un tel diſcours n'eſt pas trop héroïque ;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtreſſe honnête, & que l'amour le pique,
Peut s'oublier, & ne ſait ce qu'il dit.
Comme il menait cette joyeuſe vie,
Tel qu'un Abbé dans ſa graſſe Abbaïe,
Le Prince Anglais *h*) toûjours plein de furie,
Toûjours aux champs, toûjours armé, botté,
Le pot en tête, & la dague au côté,
Lance en arrêt, la viſière hauſſée,
Foulait aux pieds la France terraſſée :
Il marche, il vole, il renverſe en ſon cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le ſang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux ſoldats & la mère, & la fille,
Fait violer des Couvens de Nonnains,
Boit le muſcat des pères Bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les Saints ;
Et ſans reſpect pour *Jeſus* ni *Marie*,
De mainte égliſe il fait mainte écurie :
Ainſi qu'on voit dans une bergerie
Des loups ſanglans de carnage altérés,
Et ſous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin couché dans la prairie
Colin s'endort ſur le ſein d'Egérie,
Et que ſon chien près d'eux eſt occupé
A ſe ſaiſir des reſtes du ſoupé.
Or, du plus haut du brillant Apogée,
Séjour des Saints, & fort loin de nos yeux,

Le bon Denis *i*) prêcheur de nos ayeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, & le Roi très Chrêtien
Baiſant Agnès, & ne ſongeant à rien.
Ce bon Denis eſt patron de la France,
Ainſi que Mars fut le Saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence,
Un Saint vaut mieux que tous les Dieux payens.
Ah, par mon chef, dit-il, il n'eſt pas juſte
De voir ainſi tomber l'Empire auguſte,
Où de la Foi j'ai planté l'étendart;
Trône des lys, tu cours trop de hazard,
Sang des Valois, je reſſens tes miſères.
Ne ſouffrons pas que les ſuperbes frères
De Henri cinq *k*), ſans droit & ſans raiſon,
Chaſſent ainſi le fils de la maiſon.
J'ai quoique Saint, & Dieu me le pardonne,
Averſion pour la race Bretonne:
Car ſi j'en crois le livre des deſtins,
Un jour ces gens raiſonneurs & mutins
Se gauſſeront des ſaintes Décrétales,
Déchireront les Romaines Annales,
Et tous les ans le Pape brûleront.
Vengeons de loin ce ſacrilège affront;
Mes chers Français ſeront tous catholiques;
Ces fiers Anglais ſeront tous hérétiques:
Frappons, chaſſons ces dogues Britanniques,
Puniſſons-les par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

Des Gallicans ainſi parlait l'Apôtre,
De maudiſſons lardant ſa patenôtre :
Et cependant que tout ſeul il parlait,
Dans Orléans un Conſeil ſe tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée
Au Roi de France allait être extorquée.
Quelques Seigneurs & quelques Conſeillers,
Les uns pedans & les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur miſère,
Pour leur refrain diſaient, Que faut-il faire ?
Poton, la Hire, & ce brave Dunois, *l*)
S'écriaient tous en ſe mordant les doigts ;
Allons, amis, mourons pour la patrie,
Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut, Par Dieu
Dans Orléans il faut mettre le feu ;
Et que l'Anglais qui penſe ici nous prendre,
N'ait rien de nous que fumée & que cendre.
Pour la Trimouille, il diſait, C'eſt en vain
Que mes parens me firent Poitevin ;
J'ai dans Milan laiſſé ma Dorothée ;
Pour Orléans hélas je l'ai quittée !
Je combattrai, mais je n'ai plus d'eſpoir :
Faut-il mourir, ô ciel, ſans la revoir !
Le préſident Louvet *m*) grand perſonnage,
Au maintien grave, & qu'on eût pris pour ſage,
Dit, Je voudrais que préalablement
Nous fiſſions rendre arrêt de Parlement
Contre l'Anglais, & qu'en ce cas énorme
Sur toute choſe on procédât en forme.
Louvet était un grand clerc : mais hélas !

Il ignorait ſon triſte & piteux cas :
S'il le ſavait, ſa gravité prudente
Procéderait contre ſa Préſidente.
Le grand Talbot, le Chef des aſſiégeans,
Brûle pour elle & régne ſur ſes ſens :
Louvet l'ignore, & ſa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce conſeil de ſages, de héros,
On entendait les plus nobles propos,
Le bien public, la vertu les inſpire ;
Surtout l'adroit & l'éloquent la Hire
Parla longtems, & pourtant parla bien ;
Ils diſaient d'or, & ne coucluaient rien.
Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne ſais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au viſage vermeil
Sur un rayon détaché du Soleil,
Des Cieux ouverts fend la voute profonde.
Odeur de Saint ſe ſentait à la ronde.
Le bon Denis deſſus ſon chef avait
A deux pendants une Mître pointue
D'or & d'argent ſur le ſommet fendue.
Sa dalmatique au gré des vent flottait,
Son front brillait d'une ſainte auréole,
Son cou penché laiſſait voir ſon étole,
Sa main portait ce bâton paſtoral
Qui fut jadis *lituus augural.* n)
A cet objet qu'on diſcernait fort mal,
Voilà d'abord Monſieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie & s'agenouille.
Le Richemont qui porte un cœur de fer,

Blaſphémateur, jureur impitoyable,
Hauſſant la voix dit que c'était le Diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer ;
Que ce ſerait choſe très agréable,
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vite
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, La Hire, & Dunois ébahis
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets ſont couchés ſur le ventre.
L'objet approche, & le ſaint fantôme entre
Tout doucement porté ſur ſon rayon,
Puis donne à tous ſa bénédiction.
Soudain chacun ſe ſigne & ſe proſterne.
Il les relève avec un air paterne ;
Puis il leur dit ; » Ne faut vous effrayer,
» Je ſuis Denis *o*), & Saint de mon métier ;
» J'aime la Gaule, & l'ai catéchiſée,
» Et ma bonne ame eſt très ſcandaliſée
» De voir Charlot mon filleul tant aimé,
» Dont le pays en cendre eſt conſumé ;
» Et qui s'amuſe au lieu de le défendre,
» A deux tetons qu'il ne ceſſe de prendre.
» J'ai réſolu d'aſſiſter aujourd'hui
» Les bons Français qui combattent pour lui.
» Je veux finir leur peine & leur miſère.
» Tout mal, dit-on, guérit, par ſon contraire.
» Or ſi Charlot veut pour une Catin
» Perdre la France & l'honneur avec elle,
» J'ai réſolu, pour changer ſon deſtin,
» De me ſervir des mains d'une pucelle.

» Vous ſi d'enhaut vous déſirez les biens,
» Si vos cœurs ſont & Français & Chrêtiens,
« Si vous aimez le Roi, l'Etat, l'Egliſe,
»Aſſiſtez-moi dans ma ſainte entrepriſe;
» Montrez le nid où nous devons chercher
» Ce vrai Phénix que je veux dénicher.
Ainſi parla le vénérable Sire.
Quand il eut fait, chacun ſe prit à rire.
Le Richemont né plaiſant & moqueur,
Lui dit; Ma foi, mon cher Prédicateur,
Monſieur le Saint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleſte domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous eſtimez tant.
Quand il s'agit de ſauver une ville,
Un pucelage eſt une arme inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?
Vous en avez tant dans le Paradis!
Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les Saints il n'eſt là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas, il n'en eſt plus.
Tous nos moûtiers ſont à ſec là-deſſus.
Nos francs-Archers, nos Officiers, nos Princes
Ont dès longtems dégarni les Provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos Saints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins.
Monſieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plait, des pucelles.
Le Saint rougit de ce diſcours brutal;
Puis auſſi-tôt il remonte à cheval
Sur ſon rayon ſans dire une parole,

Pique des deux, & par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
Qu'on tient ſi rare & dont il ſemble fou.
Laiſſons-le aller ; & tandis qu'il ſe perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour ;
Ami lecteur, puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche.

NOTES.

a) PLuſieurs éditions portent,

Vous m'ordonnez de célébrer les Saints.

Cette leçon eſt correcte ; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus elle montre la grande modeſtie de l'auteur. Il avoue qu'il n'eſt pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs, qui dans une de leurs éditions lui ont attribué une ode à Sainte Geneviéve, dont aſſurément il n'eſt pas l'auteur.

b) Tous les doctes ſavent qu'il y eut du tems du Cardinal de Richelieu un Chapelain auteur d'un fameux Poeme de la Pucelle, dans lequel (à ce que dit Boileau,) *il fit de méchans vers douze fois douze cent.* Boileau ne ſavait pas que ce grand-homme en fit douze fois vingt quatre cent, mais que par diſcrétion il n'en fit imprimer que la moitié. La maiſon de Longueville, qui deſcendait du beau bâtard Dunois, fit à l'illuſtre Chapelain une penſion de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer ſon argent.

c) La Motte-Houdart auteur d'une traduction en vers de l'Iliade, traduction très abrégée, & cependant très mal reçue. Fontenelle dans l'éloge académique de la Motte, dit que c'eſt la faute de l'original.

d) Agnès Sorel Dame de Fromentau près de Tours. Le Roi Charles VII lui donna le château de Beauté ſur Marne, & on l'appella Dame de Beauté. Elle eut deux enfans du Roi ſon amant ; quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, ſuivant les Hiſtoriographes de Charles VII, gens qui diſent toûjours la vérité du vivant des Rois.

e) Perſonnage feint. Quelques curieux prétendent que le diſcret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain Prince. Mais nous ne ſommes pas de cet avis, & notre remarque ſubſiſte comme dit Dacier.

f) Le Cromatique procéde par pluſieurs ſemi-tons conſécutifs, ce qui

produit une muſique efféminée très convenable à l'amour.

g) Le Parlement de Paris fit ajourner trois fois à ſon de trompe le Roi alors Dauphin, à la table de marbre, ſur les concluſions de l'Avocat du Roi Marigni. Voyez les recherches de Pâquier.

h) Ce Prince Anglais eſt le Duc de Bedfort, frère puîné de Henri V. Roi d'Angleterre couronné Roi de France à Paris.

i) Ce bon Denis n'eſt point Denis le prétendu Aréopagite, mais un Evêque de Paris. L'Abbé Hildouin fut le premier qui écrivit que cet Evêque ayant été décapité porta ſa tête entre ſes bras de Paris juſqu'à l'Abbaye qui porte ſon nom. On érigea enſuite des croix dans tous les endroits où ce Saint s'étoit arrêté en chemin. Le Cardinal de Polignac contant cette hiſtoire à Madame la Marquiſe du*** & ajoutant que Denis n'avait eu de peine à porter ſa tête que juſqu'à la première ſtation; cette Dame lui répondit, *Je le crois bien, il n'y a dans de telles affaires que le premier pas qui coûte.*

k) Henri V. Roi d'Angleterre, le plus grand-homme de ſon tems, beau-frère de Charles VII, dont il avait épouſé la ſœur, était mort à Valenciennes, après avoir été reconnu Roi de France à Paris; ſon frère le Duc de Bedfort gouvernait la meilleure partie de la France au nom de ſon neveu Henri VI, reconnu auſſi pour Roi de France à Paris par le Parlement, l'Hôtel-de-Ville, le Châtelet, l'Evêque, les Corps de métiers & la Sorbonne.

l) Poton de Saintrailles, la Hire grands Capitaines, Jean de Dunois fils naturel de Jean d'Orléans & de la Comteſſe d'Enguien; Richemont Connétable de France, depuis Duc de Bretagne; la Trimouille d'une grande maiſon du Poitou.

m) Le Préſident Louvet Miniſtre d'Etat ſous Charles VII.

n) Le bâton des Augures reſſemblait parfaitement à une crolle.

o) Ce Denis, patron de la France, eſt un Saint de la façon des Moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez ſa légende dans les *Queſtions ſur l'Encyclopédie* à l'article DENIS: vous apprendrez qu'il fut d'abord créé Evêque d'Athènes par St. Paul, qu'il alla rendre une viſite à la Vierge Marie, & la complimenta ſur la mort de ſon fils; qu'enſuite il quitta l'Evêché d'Athènes pour celui de Paris; qu'on le pendit, & qu'il prêcha fort éloquemment du haut de ſa potence; qu'on lui coupa la tête pour l'empêcher de parler; qu'il prit ſa tête entre ſes bras, qu'il la baiſait en chemin en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de ſon nom.

CHANT

CHANT SECOND.

Jeanne armée par St. Denis, va trouver Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin ; & comment elle eut ſon brevet de pucelle.

HEureux cent fois qui trouve un pucelage !
C'eſt un grand bien, mais de toucher un cœur
Eſt à mon ſens un plus cher avantage.
Se voir aimé, c'eſt-là le vrai bonheur.
Qu'importe hélas d'arracher une fleur ?
C'eſt à l'amour à nous cueillir la roſe.
De très grands clercs ont gâté par leur gloſe
Un ſi beau texte ; ils ont cru faire voir
Que le plaiſir n'eſt point dans le devoir.
Je veux contr'eux faire un jour un beau livre ;
J'enſeignerai le grand art de bien vivre ;
Je montrerai qu'en réglant nos déſirs,
C'eſt du devoir que viennent nos plaiſirs.
Dans cette honnête & ſavante entrepriſe,
Du haut des cieux Saint Denis m'aidera ;
Je l'ai chanté, ſa main me ſoutiendra.
En attendant il faut que je vous diſe
Quel fut l'effet de ſa ſainte entremiſe.
Vers les confins du pays Champenois,
Où cent poteaux marqués de trois merlettes, *a*)
Diſaient aux gens, *en Lorraine vous êtes*,
Eſt un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'hiſtoire ;

Car de lui vient le ſalut & la gloire
Des fleurs de lys, & du peuple Gaulois.
De Dom Remy chantons tous le Village;
Faiſons paſſer ſon beau nom d'âge en âge.
O Dom Remy! tes pauvres environs
N'ont ni muſcats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne,
Mais c'eſt à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne *b*) y naquit: certain Curé du lieu,
Faiſant partout des ſerviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père.
Une robuſte & graſſe Chambrière
Fut l'heureux moule où ce paſteur jetta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les ſeize ans en une hôtellerie
On l'engagea pour ſervir l'écurie,
A Vaucouleurs; & déja de ſon nom
La renommée empliſſait le canton.
Son air eſt fier, aſſuré, mais honnête;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de ſa bouche vermeille,
Qui ſemble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée & vive en ſa couleur,
Appétiſſante & fraîche par merveille.
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, & le caſque, & le froc:
Elle eſt active, adroite, vigoureuſe;
Et d'une main potelée & nerveuſe
Soutient fardeaux, verſe cent brocs de vin,

Sert le bourgeois, le noble, le robin :
Chemin faiſant, vingt ſoufflets diſtribue
Aux étourdis dont l'indiſcrette main
Va tâtonnant ſa cuiſſe ou gorge nue ;
Travaille & rit du ſoir juſqu'au matin,
Conduit chevaux, les panſe, abreuve, étrille ;
Et les preſſant de ſa cuiſſe gentille,
Les monte à cru comme un ſoldat Romain. c)
O profondeur ! ô Divine Sageſſe !
Que tu confonds l'orgueilleuſe faibleſſe
De tous ces grands ſi petits à tes yeux !
Que les petits ſont grands quand tu le veux !
Ton Serviteur Denis le bienheureux
N'alla roder aux Palais des Princeſſes,
N'alla chez vous, Meſdames les Ducheſſes,
Denis courut, amis, qui le croirait ?
Chercher l'honneur, où ? dans un Cabaret.
Il était tems que l'Apôtre de France
Envers ſa Jeanne uſât de diligence.
Le bien public était en grand hazard.
De Satanas la malice eſt connue ;
Et ſi le Saint fût arrivé plus tard
D'un ſeul moment, la France était perdue.
Un Cordelier qu'on nommait Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie :
Il aimait Jeanne autant que ſa patrie.
C'était l'honneur de la penaillerie,
De tous côtés allant en miſſion,
Prédicateur, confeſſeur, eſpion,
De plus, grand clerc en la ſorcellerie, d)

Savant dans l'art en Egypte ſacré,
Dans ce grand art cultivé chez les Mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques Sages,
De nos ſavans dans nos jours ignoré.
Jours malheureux! tout eſt dégénéré.
En feuilletant ſes livres de cabale,
Il vit qu'aux ſiens Jeanne ſerait fatale,
Qu'elle portait deſſous ſon court jupon
Tout le deſtin d'Angleterre & de France.
Encouragé par la noble aſſiſtance
De ſon génie, il jura ſon cordon,
Son Dieu, ſon Diable, & Saint François d'Aſſiſe,
Qu'à ſes vertus Jeanne ſerait ſoumiſe,
Qu'il ſaiſirait ce beau Palladion. *e*)
Il s'écriait, en faiſant l'oraiſon,
Je ſervirai ma patrie & l'Egliſe:
Moine & Breton je dois faire le bien
De mon pays, & plus encor le mien.
Au même tems, un ignorant, un ruſtre,
Lui diſputait cette conquête illuſtre:
Cet ignorant valait un cordelier:
Car vous ſaurez qu'il était muletier,
Le jour, la nuit, offrant ſans fin, ſans terme,
Son lourd ſervice & l'amour le plus ferme.
L'occaſion, la douce égalité,
Faiſait pencher Jeanne de ſon côté:
Mais ſa pudeur triomphait de ſa flamme,
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Le Grisbourdon vit ſa naiſſante ardeur.
Mieux qu'elle encor il liſait dans ſon cœur.
Il vint trouver ſon rival ſi terrible;

Puis il lui tint ce diſcours très plauſible.
Puiſſant héros qui paſſez au beſoin
Tous les mulets commis à votre ſoin,
Vous méritez ſans doute la Pucelle;
Elle a mon cœur, comme elle a tous vos vœux:
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,
Et comme vous je ſuis amant fidèle;
Ça partageons: & rivaux ſans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand,
Qu'on pourait perdre en ſe le diſputant.
Conduiſez-moi vers le lit de la belle,
J'évoquerai le Démon du dormir,
Ses doux pavots vont ſoudain l'aſſoupir,
Et tour-à-tour nous veillerons pour elle.
Incontinent le père au grand cordon
Prend ſon grimoire, évoque le Démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce peſant Diable eſt maintenant en France.
Vers le matin, lorſque nos Avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec Meſſieurs il ronfle à l'audience.
L'après-dînée il aſſiſte aux ſermons
Des apprentifs dans l'art des Maſſillons,
A leurs trois points, à leurs citations,
Aux lieux communs de leur belle éloquence.
Dans le parterre il vient bâiller le ſoir.
Aux cris du moine il monte en ſon char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit ſombre.
Dans l'air il gliſſe, & doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés il arrive en bâillant,
Se met ſur Jeanne, & tâtonne & s'étend;

Et ſecouant ſon pavot narcotique,
Lui ſouffle au ſein vapeur ſoporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard, *f*)
En confeſſant la gentille Cadière,
Inſinuait de ſon ſouffle paillard
De diablotaux une autre fourmillière.
Nos deux galans, pendant ce doux ſommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeanne ôté la couverture.
Déja trois dés roulant ſur ſon beau ſein,
Vont décider au Jeu de Saint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'avanture.
Le moine gagne; un Sorcier eſt heureux!
Le Grisbourdon ſe ſaiſit des enjeux;
Il fond ſur Jeanne. Oh ſoudaine merveille!
Denis arrive, & Jeanne ſe réveille.
O Dieu! qu'un Saint fait trembler tout pécheur!
Nos deux rivaux ſe renverſent de peur.
Chacun d'eux fuit, en portant dans le cœur,
Avec la crainte un déſir de mal faire.
Vous avez vû ſans doute un Commiſſaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus;
Un jeune eſſain de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'eſquive, ſe dérobe
Aux yeux hagards du noir pedant en robe.
Ainſi fuyaient mes paillards confondus.
Denis s'avance, & reconforte Jeanne
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit: » Vaſe d'élection,
» Le Dieu des Rois, par tes mains innocentes,
» Veut des Français venger l'oppreſſion,

» Et renvoyer dans les champs d'Albion
» Des fiers Anglais les Cohortes ſanglantes.
» Dieu ſait changer d'un ſouffle tout puiſſant
» Le roſeau frêle en cèdre du Liban,
» Secher les mers, abaiſſer les collines,
» Du monde entier réparer les ruines.
» Devant tes pas la foudre grondera,
» Autour de toi la terreur volera,
» Et tu verras l'Ange de la victoire
» Ouvrir pour toi les ſentiers de la gloire.
» Sui-moi, renonce à tes humbles travaux;
» Vien placer Jeanne au nombre des héros.
A ce diſcours terrible & patétique,
Très conſolant & très théologique,
Jeanne étonnée ouvrant un large bec,
Crut quelque tems que l'on lui parlait Grec.
La Grace agit: Cette auguſtine Grace
Dans ſon eſprit porte un jour efficace.
Jeanne ſentit dans le fond de ſon cœur
Tous les élans d'une ſublime ardeur.
Non, ce n'eſt plus Jeanne la chambrière,
C'eſt un héros, c'eſt une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, ſimple, groſſier,
Qu'un vieux richard a fait ſon héritier,
En un palais fait changer ſa chaumière:
Son air honteux devient démarche fière;
Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'appellent *Monſeigneur*.
Or pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeanne & Denis s'en vont droit à l'Egliſe.
Lors apparut deſſus le maître Autel,

(Fille de Jean quelle fut ta ſurpriſe !)
Un beau harnois tout frais venu du Ciel ;
Des arſenaux du terrible Empirée,
En cet inſtant, par l'Archange Michel,
La noble armure avait été tirée :
On y voyait l'armet de Débora ; *g*)
Ce clou pointu, funeſte à Sizara ;
Le caillou rond, dont un Berger fidèle
De Goliath entama la cervelle ;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samſon, qui ſes cordes rompit,
Lorſqu'il ſe vit vendu par ſa donzelle ;
Le coutelet de la belle Judit,
Cette beauté ſi ſaintement perfide,
Qui, pour le Ciel, galante & homicide,
Son cher Amant maſſacra dans ſon lit.
A ces objets, la Sainte émerveillée,
De cette armure eſt bientôt habillée ;
Elle vous prend & caſque & corſelet,
Braſſars, cuiſſars, baudrier, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'eſſaïe, & brûle pour la gloire.
Toute héroïne a beſoin d'un courſier,
Jeanne en demande au triſte Muletier :
Mais auſſi-tôt un âne ſe préſente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, ſellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracolant, du pied frappant la terre,
Comme un courſier de Thrace, ou d'Angleterre.
Ce beau griſon deux ailes poſſédait

Sur

Sur ſon échine, & ſouvent s'en ſervait.
Ainſi Pégaſe, au haut des deux collines,
Portait jadis neuf Pucelles Divines ;
Et l'Hypogriphe à la Lune volant,
Portait Aſtolphe au pays de Saint Jean.
Mon cher Lecteur veut connaître cet âne,
Qui vint alors offrir ſa croupe à Jeanne,
Il le ſaura, mais dans un autre Chant : *h*)
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux, qui n'eſt pas ſans myſtère.
Sur ſon griſon Jeanne a déja ſauté,
Sur ſon rayon Denis eſt remonté :
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire,
Porter au Roi l'eſpoir de la victoire.
L'âne, tantôt trotte d'un pied léger,
Tantôt s'élève & fend les champs de l'air.
Le Cordelier toûjours plein de luxure,
Un peu remis de ſa triſte avanture,
Uſant enfin de ſes droits de Sorcier,
Change en mulet le pauvre Muletier,
Monte deſſus, chevauche, pique & jure,
Qu'il ſuivra Jeanne au bout de la nature.
Le Muletier en ſon mulet caché,
Bât ſur le dos, crut gagner au marché ;
Et du vilain, l'ame terreſtre & craſſe,
A peine vit qu'elle eût changé de place.
Jeanne & Denis s'en allaient donc vers Tours,
Chercher ce Roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme enſemble ils paſſèrent,
L'oſt des Anglais de nuit ils traverſèrent.
Ces fiers Bretons ayant bu triſtement,

Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était yvre, & goujeats & vedettes :
On n'entendait ni Tambours ni Trompettes ;
L'un dans ſa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait ſur ſon page étendu.
Alors Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la Pucelle :
Fille de bien, tu ſauras que Niſus *i*)
Etant un ſoir aux tentes de Turnus,
Bien ſecondé de ſon cher Euriale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rheſus, *k*)
Quand la valeur du preux fils de Tidée,
Par la nuit noire & par Ulyſſe aidée,
Sut envoyer ſans danger, ſans effort,
Tant de Troyens du ſommeil à la mort.
Tu peux jouïr de ſemblable victoire.
Parle, di-moi, veux-tu de cette gloire ?
Jeanne lui dit, Je n'ai point lû l'hiſtoire ;
Mais je ſerais d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combattent pas.
Diſant ces mots elle aviſe une tente,
Que les rayons de la lune brillante
Faiſaient paraître à ſes yeux éblouïs,
Tente d'un Chef, ou d'un jeune Marquis :
Cent gros flacons remplis de vin exquis,
Sont tout auprès. Jeanne avec aſſurance
D'un grand pâté prend les vaſtes débris,
Et boit ſix coups avec Monſieur Denis,
A la ſanté de ſon bon Roi de France.
La tente était celle de Jean Chandos, *l*)

Fameux guerrier qui dormait ſur le dos.
Jeanne ſaiſit ſa redoutable épée,
Et ſa culotte en velours découpée.
Ainſi jadis, David aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très bien la vie,
De ſa chemiſe il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les Potentats
Ce qu'il put faire, & ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour ſon âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre amour.
Non loin du Page était une écritoire,
Dont ſe ſervait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faiſait,
Pour la beauté qui ſon cœur ſéduiſait.
Jeanne prend l'encre, & ſa main lui deſſine
Trois fleurs de lys, juſte deſſous l'échine;
Préſage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ſes Rois.
Le bon Denis voyait, ſe pâmant d'aiſe,
Les lys Français ſur une feſſe Anglaiſe.
Qui fut penaut le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé ſon vin;
Car s'éveillant il vit ſur ce beau Page
Les fleurs de lys. Plein d'une juſte rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A ſon épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain; l'épée eſt diſparue;
Point de culotte; il ſe frotte la vue,

Il gronde, il crie, & penſe fermement
Que le grand Diable eſt entré dans le camp.
Ah! qu'un rayon de Soleil & qu'un âne,
Cet âne ailé qui ſur ſon dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour!
Jeanne & Denis arrivent à la Cour.
Le doux Prélat ſait par expérience
Qu'on eſt railleur à cette Cour de France.
Il ſe ſouvient des propos inſolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus à pareille avanture
D'un ſaint Evêque expoſer la figure.
Pour ſon honneur il prit un nouveau tour;
Il s'affubla de la triſte encolure
Du bon Roger Seigneur de Baudricour, *m*)
Preux Chevalier, & ferme Catholique,
Hardi parleur, loyal & véridique,
Malgré cela pas trop mal à la Cour.
» Eh jour de Dieu, dit-il parlant au Prince,
» Vous languiſſez au fond d'une Province,
» Eſclave Roi, par l'amour enchaîné,
» Quoi votre bras indignement repoſe!
» Ce front Royal, ce front n'eſt couronné
» Que de tiſſus, & de mirthe, & de roſe!
» Et vous laiſſez vos cruels ennemis
» Rois dans la France & ſur le trône aſſis!
» Allez mourir, ou faites la conquête
» De vos Etats ravis par ces mutins:
» Le Diadême eſt fait pour votre tête,
» Et les lauriers n'attendent que vos mains.
» Dieu dont l'eſprit allume mon courage,

„ Dieu dont ma voix annonce le langage,
„ De ſa faveur eſt prêt à vous couvrir.
„ Oſez le croire, oſez vous ſecourir :
„ Suivez du moins cette auguſte Amazone,
„ C'eſt votre appui, c'eſt le ſoutien du Trône,
„ C'eſt par ſon bras que le Maître des Rois
„ Veut rétablir nos Princes & nos Loix.
„ Jeanne avec vous chaſſera la famille
„ De cet Anglais ſi terrible & ſi fort :
„ Devenez homme, & ſi c'eſt votre ſort
„ D'être à jamais mené par une fille,
„ Fuyez au moins celle qui vous perdit,
„ Qui votre cœur dans ſes bras amollit ;
„ Et digne enfin de ce ſecours étrange,
„ Suivez les pas de celle qui vous venge.
Un Roi de France eut toûjours dans le cœur
Avec l'amour un très grand fonds d'honneur.
Du vieux ſoldat le diſcours patétique
A diſſipé ſon ſommeil létargique,
Ainſi qu'un Ange un jour du haut des airs
De ſa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la pouſſière,
Rappellera les morts à la lumière :
Charle éveillé, Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.
Les ſeuls combats à ſes yeux ont des charmes.
Il prend ſa pique, il brûle de fureur.
Bientôt après la première chaleur
De ces tranſports où ſon ame eſt en proye,
Il voulut voir ſi celle qu'on envoye
Vient de la part du Diable ou du Seigneur,

Ce qu'il doit croire, & ſi ce grand prodige
Eſt en effet ou miracle ou preſtige.
Donc ſe tournant vers la fière beauté,
Le Roi lui dit d'un ton de majeſté,
Qui confondrait toute autre fille qu'elle,
Jeanne, écoutez; Jeanne, êtes-vous pucelle?
Jeanne lui dit, O grand Sire, ordonnez
Que médecins lunettes ſur le nez,
Matrones, Clercs, Pedants, Apoticaires,
Viennent ſonder ces féminins myſtères;
Et ſi quelqu'un ſe connaît à cela,
Qu'il trouſſe Jeanne, & qu'il regarde là.
A ſa réponſe & ſage & meſurée,
Le Roi vit bien qu'elle était inſpirée.
Or ſus, dit-il, ſi vous en ſavez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'inſtant,
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le Roi ſurpris ſoudain s'agenouilla,
Cria tout haut miracle, & ſe ſigna.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient obſerver le pur & noble ſein
De l'Amazone à leurs regards livrée: *n*)
On la met nue, & monſieur le Doyen
Ayant le tout conſidéré très bien,
Deſſus, deſſous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.
L'eſprit tout fier de ce brevet ſacré,
Jeanne ſoudain d'un pas délibéré
Retourne au Roi, devant lui s'agenouille,

Et déployant la ſuperbe dépouille
Que ſur l'Anglais elle a priſe en paſſant,
Permets, dit-elle, ô mon Maître puiſſant,
Que ſous tes loix la main de ta Servante
Oſe venger la France gémiſſante.
Je remplirai tes oracles divins:
J'oſe à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée, & par mon pucelage,
Que tu ſeras huilé bientôt à Rheims.
Tu chaſſeras les Anglaiſes cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens accomplir tes auguſtes deſtins,
Viens, & de Tours abandonne la rive,
Dès ce moment ſouffre que je te ſuive.
Les Courtiſans autour d'elle preſſés,
Les yeux au Ciel & vers Jeanne adreſſés,
Battent des mains, l'admirent, la ſecondent.
Cent cris de joie à ſon diſcours répondent.
Dans cette foule il n'eſt point de guerrier
Qui ne voulût lui ſervir d'écuyer,
Porter ſa lance, & lui donner ſa vie;
Il n'en eſt point qui ne ſoit poſſédé
Et de la gloire & de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque Officier s'empreſſe:
L'un prend congé de ſa vieille maîtreſſe,
L'un ſans argent, va droit à l'uſurier,
L'autre à ſon hôte, & compte ſans payer.
Denis a fait déployer l'oriflamme. *o*)
A cet aſpect le Roi Charle s'enflamme
D'un noble eſpoir à ſa valeur égal.

Cet étendart aux ennemis fatal,
Cette Héroïne, & cet âne aux deux ailes,
Tout lui promet des palmes immortelles.
Denis voulut, en partant de ces lieux,
Des deux Amants épargner les adieux.
On eût verſé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toûjours chères.
Agnès dormait, quoiqu'il fût un peu tard:
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un ſonge heureux dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaiſirs qui s'échappent.
Elle croyait tenir entre ſes bras
Le cher amant dont elle eſt Souveraine;
Songe flatteur, tu trompais ſes appas:
Son Amant fuit, & St. Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un Médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit ſe montre inexorable,
Et ſans pitié le fait ſortir de table.
Le bon Denis eut à peine arraché
Le Roi de France à ſon charmant péché,
Qu'il courut vîte à ſon ouaille chère,
A ſa pucelle, à ſa fille guerrière;
Il a repris ſon air de bienheureux,
Son ton dévot, ſes plats & courts cheveux,
L'anneau béni, la croſſe paſtorale,
Ses gants, ſa croix, ſa mître Epiſcopale;
Va, lui dit-il, ſers la France & ton Roi;
Mon œil benin ſera toûjours ſur toi.
Mais au laurier du courage héroïque
Joins le roſier de la vertu pudique.

Je

Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorſque Talbot, le Chef des mécréans,
Le cœur ſaiſi du démon de luxure,
Croira tenir ſa Préſidente impure,
Il tombera ſous ton robuſte bras.
Puni ſon crime, & ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage.
Je pars, adieu; penſe à ton pucelage.
La belle en fit un ſerment ſolemnel;
Et ſon patron repartit pour le Ciel.

NOTES.

a) IL y avait alors ſur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du Duc, qui ſont trois Alérions; ils ont été ôtés en 1738.

b) Elle était en effet native du village de Dom Remy, fille de Jean d'Arc, & d'Iſabeau, âgée alors de vingt-ſept ans, & ſervante de cabaret; ainſi ſon père n'était point Curé. C'eſt une fiction poétique qui n'eſt peut-être pas permiſe dans un ſujet grave.

c) *Montait chevaux à poil, & faiſait appertiſes qu'autres filles n'ont point coutume de faire*, comme dit la chronique de Monſtrelet.

d) La Sorcellerie était alors ſi en vogue, que Jeanne d'Arc elle-même fut brûlée depuis comme ſorcière, ſur la Requête de la Sorbonne.

e) Figure de Pallas, à laquelle le deſtin de Troye érait attaché: preſque tous les Peuples ont eu de pareilles ſuperſtitions.

f) Le jéſuite Girard convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la Demoiſelle Cadière ſa pénitente, fut accuſé de l'avoir enſorcelée en ſoufflant ſur elle. Voyez les notes du chant troiſiéme.

g) Débora eſt la première femme guerrière dont il ſoit parlé dans le monde. Jahel autre héroïne, enfonça un clou dans la tête du Général Sizara: on conſerve ce clou dans pluſieurs couvens Grecs & Latins, avec la mâchoire dont ſe ſervit Samſon, la fronde de David, & le couperet avec lequel la célèbre Judith coupa la tête du Général Holoferne, ou Olfern, après avoir couché avec lui.

h) NB. Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre aureur qui en a auſſi & qui eſt au-deſſus des préjugés, rime toûjours pour les oreilles

plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *béaume*. Une brève n'a pas le même ſon, & ne ſe prononce pas comme une longue. *Jean* & *chant* ſe prononcent de même.

i) Avanture décrite dans l'Enéide.

k) Avanture de l'Iliade.

l) L'un des grands Capitaines de ce tems-là.

m) Il ne s'appellait point Roger, mais Robert : cette faute eſt légère ; ce fut lui qui mena Jeanne d'Arc à Tours en 1429, & qui la préſenta au Roi. C'était un bon Champenois qui n'y entendait pas fineſſe. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu ſa deviſe ſur la porte de de ce pauvre château : c'était un ſep de vigne avec la légende *Beau, dru & court*. On peut juger par-là de l'eſprit du tems.

n) Effectivement des Médecins & des Matrones viſitèrent Jeanne d'Arc, & la déclarèrent Pucelle.

o) Etendart apporté par un Ange dans l'Abbaye de St. Denis, lequel était autrefois entre les mains des Comtes de Vexin.

CHANT TROISIEME.

Deſcription du Palais de la ſottiſe. Combat vers Orléans. Agnès ſe revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver ſon Amant : elle eſt priſe par les Anglais, & ſa pudeur ſouffre beaucoup.

CE n'eſt le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aſpect du carnage,
Et de conduire un monde de ſoldats,
Car tout cela ſe voit en tous climats,
Et tour-à-tour ils ont cet avantage.
Qui me dira ſi nos ardens Français
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus ſavans que l'intrépide Anglais ?
Si le Germain l'emporte ſur l'Ibère ?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut battu par Turenne ; *a*)
Le fier Villars fut vaincu par Eugène. *b*)
De Stanislas le vertueux ſupport,
Ce Roi ſoldat, Don Quichote du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vû dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ſes lauriers flétris, *c*)
Par un rival objet de ſes mépris ?
Un beau ſecret ſerait, à mon avis,
De bien ſavoir éblouïr le vulgaire,
De s'établir un divin caractère,
D'en impoſer aux yeux des ennemis ;

Car les Romains, à qui tout fut ſoumis,
Domtaient l'Europe au milieu des miracles.
Le Ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux & tous les Dieux
Guidaient leur Aigle, & combattaient pour eux.
Ce grand Bacchus qui mit l'Aſie en cendre,
L'antique Hercule & le fier Alexandre,
Pour mieux régner ſur les peuples conquis,
De Jupiter ont paſſé pour les fils:
Et l'on voyait les Princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône & leur offrir des vœux.
Denis ſuivit ces exemples fameux;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais paſſât même pour telle,
Et que Bedfort, & l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, & Chandos l'indévot,
Cruſſent la choſe, & qu'ils viſſent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane.
Il s'en va prendre un vieux Bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immenſe
Vient d'enrichir les Libraires de France;
Mais un prieur engraiſſé d'ignorance,
Et n'ayant lû que ſon Miſſel Latin:
Frère Lourdis fut le bon perſonnage
Qui fut choiſi pour ce nouveau voyage.
Devers la Lune où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le Paradis, *d*)
Sur les confins de cet abîme immenſe,
Où le chaos, & l'Erèbe, & la nuit,
Avant les tems de l'univers produit,

Ont exercé leur aveugle puiſſance.
Il eſt un vaſte & caverneux ſéjour
Peu careſſé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuſe,
Froide, tremblante, incertaine & trompeuſe:
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air eſt peuplé de petits farfadets.
De ce pays la Reine eſt la ſottiſe.
Ce vieil enfant porte une barbe griſe,
Œil de travers, & bouche à la Danchet. *e*)
Sa lourde main tient pour ſceptre un hochet.
De l'ignorance elle eſt, dit-on, la fille.
Près de ſon trône eſt ſa ſotte famille,
Le fol orgueil, l'opiniâtreté,
Et la pareſſe & la crédulité.
Elle eſt ſervie, elle eſt flattée en Reine;
On la croirait en effet Souveraine;
Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilperic, un vrai Roi fainéant.
La fourberie eſt ſon miniſtre avide.
Tout eſt réglé par ce Maître perfide;
Et la ſottiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa Cour plénière eſt à ſon gré fournie
De gens profonds en fait d'Aſtrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,
Dupes, fripons, & partant toûjours crus.
C'eſt là qu'on voit les maîtres d'alchymie
Faiſant de l'or, & n'ayant pas un ſou,
Les Roſes-croix, & tout ce peuple fou
Argumentant ſur la Théologie.
Le gros Lourdis pour aller en ces lieux

Fut donc choiſi parmi tous ſes confrères.
Lorſque la nuit couvrait le front des Cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le ſein du repos,
Il fut conduit au Paradis des ſots. *f*)
Quand il y fut, il ne s'étonna guères :
Tout lui plaiſait, & même en arrivant,
Il crut encor être dans ſon couvent.
Il vit d'abord la ſuite emblématique
Des beaux tableaux de ce ſéjour antique.
Caco-Démon qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaiſir grifonna
Un long croquis de toutes nos ſottiſes,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdiſes,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuſes,
Parmi ces flots d'impoſteurs & de buſes,
On voit ſurtout un ſuperbe Ecoſſais,
Laſs eſt ſon nom ; nouveau Roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et ſur ſon front il eſt écrit *ſyſtême*, *g*)
Environné de grands balots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, Catins, guerriers, gens de juſtice,
Lui vont porter leur or par avarice.
Ah quel ſpectacle ! Ah vous êtes donc là,
Tendre Eſcobar, *ſuffiſant h*) Molina,
Petit Doucin dont la main pateline
Donne à baiſer une bulle Divine,
Que le Tellier *i*) lourdement fabriqua,

Dont Rome même en ſecret ſe moqua,
Et qui chez nous eſt la noble origine
De nos partis, de nos diviſions,
Et qui pis eſt, de volumes profonds
Remplis, dit-on, de poiſons hérétiques,
Tous poiſons froids, & tous ſoporifiques.
Les combattans nouveaux Bellérofons,
Dans cette nuit montés ſur des chimères,
Les yeux bandés cherchent leurs adverſaires;
De longs ſifflets leur ſervent de clairons,
Et dans leur docte & ſainte frénéſie,
Ils vont frappant à grands coups de veſſie.
Ciel, que d'écrits, de diſquiſitions,
De mandemens & d'explications,
Que l'on explique encor peur de s'entendre!
O Croniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, vien célébrer la guerre
Que pour la bulle on ſera ſur la terre.
Le Janſéniſte eſclave du deſtin,
Enfant perdu de la *grace efficace*,
Dans ſes drapeaux porte un Saint Auguſtin,
Et pour *pluſieurs* il marche avec audace. *k*)
Les ennemis s'avancent tout courbés
Deſſus le dos de cent petits Abbés.
Ceſſez, ceſſez, ô diſcordes civiles;
Tout va changer, place, place, imbéciles.
Un grand tombeau ſans ornement, ſans art,
Eſt élevé non loin de Saint Médard. *l*)
L'eſprit divin pour éclairer la France

Sous cette tombe enferme ſa puiſſance;
L'aveugle y court, & d'un pas chancelant
Aux quinze-vingt retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant ſur ſa tombe,
Crie *hoſanna*, ſaute, gigotte, & tombe.
Le ſourd approche, écoute, & n'entend rien.
Tout auſſi-tôt de pauvres gens de bien
D'aiſe pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon *Pâris* baiſent le tabernacle. *m*)
Frère Lourdis fixant ſes deux gros yeux,
Voit ce ſaint œuvre, en rend graces aux Cieux,
Joint les deux mains, & riant d'un ſot rire,
Ne comprend rien, & toute choſe admire.
Ah! le voici ce ſavant tribunal,
Moitié Prélats, & moitié monacal;
D'inquiſiteurs une troupe ſacrée,
Eſt là pour Dieu de sbires entourée.
Ces ſaints Docteurs aſſis en jugement,
Ont pour habit plumes de chat-huant;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguſte:
Et pour peſer le juſte avec l'injuſte,
Le vrai, le faux, balance eſt dans leurs mains.
Cette balance a deux larges baſſins;
L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent,
Le bien, le ſang des pénitens qu'ils croquent;
Dans l'autre ſont bulles, brefs, orémus,
Beaux chapelets, ſcapulaires, agnus.
Aux pieds bénits de la docte aſſemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée, *n*)
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raiſon?

Murs

Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume ?
C'eſt un Curé que le bucher conſume :
Douze faquins ont déclaré ſorcier,
Et fait griller Meſſire Urbain Grandier. *o*)
Galigaï, ma chère Maréchale, *p*)
Ah, qu'aux ſavans notre France eſt fatale !
Car on te chauffe en feu brillant & clair,
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Je vois plus loin cet arrêt autentique, *q*)
Pour Ariſtote, & contre l'émétique.
Venez, venez, mon beau père Girard, *r*)
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confeſſeur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille ;
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras ?
J'eſtime fort cette douce avanture.
Tout eſt humain, Girard, en votre fait ;
Ce n'eſt pas là pécher contre nature :
Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le Diable en cette affaire.
Girard, Girard, tous tes accuſateurs,
Jacobin, Carme, & faiſeur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'eſt ſorcier, je vous jure.
Lourdis enfin voit nos vieux Parlemens
De vingt Prélats brûler les Mandemens,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme ſaint Ignace ;
Mais, à leur tour, eux-même on les proſcrit :

Quênel en pleure & ſaint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur deſtin tragique,
Et s'en conſole à l'Opéra comique.
O toi, ſottiſe! ô groſſe Déité:
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cibèle féconde
N'avait jadis donné de Dieux au monde,
Qu'avec plaiſir ton grand œil hébété
Voit tes enfans dont ma patrie abonde;
Sots traducteurs, & ſots compilateurs,
Et ſots auteurs, & non moins ſots lecteurs:
Je t'interroge, ô ſuprême puiſſance!
Daigne m'apprendre en cette foule immenſe
De tes Enfans qui ſont les plus chéris,
Les plus féconds en lourds & plats écrits,
Les plus conſtans à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carrière:
Ah! je connais que tes ſoins les plus doux
Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.
Tandis qu'ainſi Denis notre bon père
Devers la lune en ſecret préparait
Contre l'Anglais cet innocent myſtère,
Une autre ſcène en ce moment s'ouvrait,
Chez les grands fous du monde ſublunaire.
Charle eſt déja parti pour Orléans,
Ses étendarts flottent au gré des vents.
A ſes côtés Jeanne le caſque en tête,
Déja de Rheims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux Chevaliers?
La lance au poing cette troupe environne

Avec reſpect notre ſainte Amazone.
Ainſi l'on voit le ſexe maſculin
A Fontevraux ſervir le féminin. *s*)
Le Sceptre eſt là dans les mains d'une femme ;
Et père Anſelme eſt béni par Madame.
La belle Agnès en ces cruels momens,
Ne voyant plus ſon amant qu'elle adore,
Céde au chagrin dont l'excès la dévore ;
Un froid mortel s'empare de ſes ſens.
L'ami Bonneau toûjours plein d'induſtrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ſes yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'eſt plus que pour verſer des pleurs :
Puis ſur Bonneau ſe penchant d'un air tendre,
C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit.
Où va-t-il donc ? que veut-il entreprendre ?
Etait-ce là le ſerment qu'il me fit,
Lorſqu'à ſa flamme il me fit condeſcendre ?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre
Sans mon amant, ſeule au milieu d'un lit :
Et cependant cette Jeanne hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévénir l'eſprit.
Ciel ! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupe, hommaſſes Chevalières, *t*)
Du ſexe mâle affectant la valeur,
Sans poſſéder les agrémens du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne ſont ni de l'un ni de l'autre.
Diſant ces mots elle pleure & rougit,
Frémit de rage, & de douleur gémit.

La jalouſie en ſes yeux étincelle,
Puis tout-à-coup d'une ruſe nouvelle
Le tendre amour lui fournit le deſſein.
Vers Orléans elle prend ſon chemin,
De Dame Alix & de Bonneau ſuivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'inſtant laſſe de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant ſubtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met ſon harnois:
Puis dans la nuit ſe gliſſe en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte, & paſſe
Ses cuiſſes entre, & l'aiguillette lace;
De l'Amazone elle prend la cuiraſſe.
Le dur acier forgé pour les combats,
Preſſe & meurtrit ſes membres délicats.
L'ami Bonneau la ſoutient ſous les bras.
La belle Agnès dit alors à voix baſſe,
Amour, amour, maître de tous mes ſens,
Donne la force à cette main tremblante,
Fai-moi porter cette armure peſante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un ſoldat pour lui plaire:
Je le ſuivrai; qu'il permette aujourd'hui
Que ce ſoit moi qui combatte avec lui;
Et ſi jamais la terrible tempête
Des dards Anglais vient menacer ſa tête,
Qu'ils tombent tous ſur ces triſtes appas,
Qu'il ſoit du moins ſauvé par mon trépas,

Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
Entre ſes bras, & que je meure aimée.
Tandis qu'ainſi cette belle parlait,
Et que Bonneau ſes armes lui mettait,
Le Roi Charlot à trois milles était.
La tendre Agnès prétend à l'heure même
Pendant la nuit aller voir ce qu'elle aime.
Ainſi vêtue & pliant ſous le poids,
N'en pouvant plus, maudiſſant ſon harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, & la feſſe écorchée.
Le gros Bonneau ſur un normand monté,
Va lourdement & ronfle à ſon côté.
Le tendre amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir & ſoupire pour elle.
Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voiſin
Bruit de chevaux, & grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble; & voici des gendarmes,
Vêtus de rouge, & pour comble de maux,
C'était les gens de Monſieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, & demande *qui vive?*
A ce grand cri notre amante naïve
Songeant au Roi, répondit ſans détour,
Je ſuis Agnès, vive France, & l'amour.
A ces deux noms que le Ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès, & ſon gros confident;
Ils ſont tous deux menés incontinent
A ce Chandos, qui terrible en ſa rage
Avait juré de venger ſon outrage,

Et de punir les brigands ennemis
Qui ſa culotte & ſon fer avaient pris.
Dans ces momens où la main bienfaiſante
Du doux ſommeil laiſſe nos yeux ouverts,
Quand les oiſeaux reprennent leurs concerts,
Qu'on ſent en ſoi ſa vigueur renaiſſante,
Que les déſirs pères des voluptés
Sont par les ſens dans notre ame excités,
Dans ces momens, Chandos, on te préſente
La belle Agnès, plus belle & plus brillante
Que le ſoleil au bord de l'Orient.
Que ſentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lors que tu vis cette nymphe ſi belle
A tes côtés, & tes grégues ſur elle ?
Chandos preſſé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de ſon regard laſcif.
Agnès en tremble, & l'entend qu'il marmotte
Entre ſes dents : *je r'aurai ma culotte.*
A ſon chevet d'abord il la fait ſeoir :
Quittez, dit-il, ma belle priſonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainſi parlant plein d'ardeur & d'eſpoir,
Il la décaſque, il vous la décuiraſſe :
La belle Agnès s'en défend avec grace ;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Penſant à Charle, & ſoumiſe au vainqueur.
Le gros Bonneau que le Chandos deſtine
Au digne emploi de chef de ſa cuiſine,
Va dans l'inſtant mériter cet honneur ;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô Nation Françaiſe,

Pâtés d'anguille, & gigots à la braiſe.
Monſieur Chandos, hélas que faites-vous ?
Diſait Agnès d'un ton timide & doux.
Pardieu, dit-il (tout Héros Anglais jure), *u*)
Quelqu'un m'a fait une ſanglante injure.
Cette culotte eſt mienne ; & je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainſi, mettre Agnès toute nue,
C'eſt même choſe ; & la belle éperdue
Tout en pleurant était entre ſes bras,
Et lui diſait, Non je n'y conſens pas.
Dans l'inſtant même un horrible fracas
Se fait entendre ; on crie, alerte, aux armes,
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, & porte les allarmes.
A ſon réveil Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois maſculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et ſon haubert, *x*) & ſa large braguette, *y*)
Sans raiſonner ſaiſit ſoudainement,
D'un Ecuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval ſur ſon âne, & s'écrie,
Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent Chevaliers s'empreſſent ſur ſes pas,
Ils ſont ſuivis de ſix cent vingt ſoldats.
Frère Lourdis, en ce moment de criſe,
Du beau palais où règne la ſottiſe
Eſt deſcendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atômes tout groſſiers,
Sur ſon gros dos portant balourderies,
Œuvres de Moine, & belles âneries.

Ainſi bâté, ſi-tôt qu'il arriva,
Sur les Anglais ſa robe il ſecoua,
Son ample robe, & dans leur camp verſa
Tous les tréſors de ſa craſſe ignorance,
Tréſors communs au bon pays de France.
Ainſi des nuits la noire Déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand ſur nous les pavots & les ſonges,
Et nous endort dans le ſein des menſonges.

NOTES.

a) A La fameuſe bataille des Dunes près de Dunkerke.

b) A Malplaquet près de Mons en 1709.

c) Auſſi en 1709.

d) On appellait autrefois *Paradis des fous*, *Paradis des ſots*, les Limbes; & on plaça dans ces Limbes les ames des imbécilles & des petits enfans morts ſans batême. *Limbe* ſignifie *bord*, *bordure*, & c'était vers les bords de la Lune qu'on avait établi ce Paradis. Milton en parle; il fait paſſer le Diable par le Paradis des ſots : *the Paradiſe of fools.*

e) Ceci parait une alluſion aux fameux couplets de Rouſſeau.

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante.

Une bouche à la Danchet, était devenu une eſpèce de proverbe. Ce Danchet était un poëte médiocre, qui a fait quelques piéces de Théatre, &c.

f) Ce ſont les Limbes inventés, dit-on, par un nommé Pierre Chriſologue. C'eſt là qu'on envoye tous les petits enfans qui meurent ſans avoir été batiſés. Car, s'ils meurent à 15 ans, ils ſont damnés ſans difficulté.

g) Le ſyſtème fameux du Sieur *Laſt* ou *Law* Ecoſſais, qui bouleverſa tant de fortunes en France depuis 1718 juſqu'à 1720, avait encor laiſſé des traces funeſtes, & l'on s'en reſſentait en 1730, qui fut le tems où nous jugeons que l'auteur commença ce Poëme.

h) On connait aſſez par les excellentes *Lettres Provinciales*, les Caſuiſtes *Eſcobar* & *Molina*. Ce *Molina* eſt appellé ici *ſuffiſant*, par alluſion à la grace *ſuffiſante* & *verſatile*, ſur laquelle il avait fait un ſyſtème abſurde, comme celui de ſes adverſaires.

i) Le Tellier jéſuite, fils d'un Procureur de Vire en Baſſe Normandie, Confeſſeur

Confeſſeur de Louis XIV, auteur de *la Bulle*, & de tous les troubles qui la ſuivirent; exilé pendant la Régence, & dont la mémoire eſt abhorrée de nos jours. Le Père Doucin était ſon premier Miniſtre.

k) Les Janſéniſtes diſent que le Meſſie n'eſt venu que pour pluſieurs.

l) Ceci déſigne les Convulſionnaires, & les miracles atteſtés par des milliers de Janſéniſtes, miracles dont Carré Mongeron fit imprimer un gros recueil qu'il préſenta au Rois Louis XV.

m) Le bon *Pâris* était un Diacre imbécille, mais qui étant un des Janſéniſtes les plus zélés, & les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un Saint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier ſur la tombe de ce bon homme au cimetière d'une Egliſe de Paris, érigée à un Saint Médard, qui d'ailleurs eſt peu connu. Ce St. Médard n'avait jamais fait de miracles, mais l'abbé Pâris en fit une multitude. Le plus marqué eſt celui que Madame la Ducheſſe du Maine célébra dans cette chanſon.

Un décroteur à la Royale
Du talon gauche eſtropié,
Obtint pour grace ſpéciale
D'être boiteux de l'autre pié.

Ce St. Pâris fit trois ou quatre cent miracles de cette eſpèce: il aurait reſſuſcité des morts ſi on l'avait laiſſé faire, mais la police y mit ordre: de là ce diſtique connu.

De par le Roi, défenſe à Dieu,
D'opérer miracle en ce lieu.

n) Galilée, le fondateur de la philoſophie en Italie, fut condamné par la congrégation du Saint Office, mis en priſon, & traité très durement, non-ſeulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

o) Urbain Grandier curé de Loudun, condamné au feu en 1629 par une commiſſion du Conſeil, pour avoir mis le Diable dans le corps de quelques religieuſes. Un nommé la Menardaye a été aſſez imbécille pour faire imprimer en 1749 un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces poſſeſſions.

p) *Galigaï.* Eléonore Galigaï, fille de grande condition attachée à la Reine Marie de Médicis, & ſa Dame d'honneur, épouſe de *Concino Concini* Florentin, Marquis d'Ancre, Maréchal de France, fut non-ſeulement décapitée à la Grève en 1617, comme il eſt dit dans l'abrégé chron. de l'Hiſt. de France, mais fut brûlée comme ſorcière, & ſes biens furent donnés à ſes ennemis. Il n'y eut que cinq Conſeillers qui indignés d'une horreur ſi abſurde, ne voulurent pas aſſiſter au jugement.

q) Le Parlement ſous *Louis XIII* défendit ſous peine des galères qu'on enſeignât une autre doctrine que celle d'Ariſtote, & défendit enſuite l'émétique, mais ſans condamner aux ga-

lères les Médecins ni les malades. Louis XIV ſut guéri à Calais par l'émétique, & l'arrêt du Parlement perdit de ſon crédit.

r) L'hiſtoire du Jéſuite Girard & de la Cadière eſt aſſez publique; le Jéſuite fut condamné au feu comme ſorcier par la moitié du Parlement d'Aix, & abſous par l'autre moitié.

s) *Fontevraud*, *Fontevraux*; *Fons-Ebraldi* eſt un bourg en Anjou à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre Abbaye de filles, chef-d'ordre, érigée par Robert d'Arbriſſel né en 1047, & mort en 1117. Après avoir fixé ſes tabernacles à la forêt de Fontevraud, il parcourut nuds pieds les Provinces du Royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, & les attirer dans ſon cloître; il fit de grandes converſions en ce genre, entr'autres dans la ville de Rouen. Il perſuada à la célèbre Reine Bertrade de prendre l'habit de Fontevraux, & il établit ſon ordre par toute la France. Le Pape Paſchal II le mit ſous la protection du St. Siége en 1106. Robert quelque tems avant ſa mort, en conféra le Généralat à une Dame, nommée Pétronille du Chemillé, & voulut que toûjours une femme ſuccédât à une autre femme dans la dignité de Chef de l'ordre, commandant également aux Religieux comme aux Religieuſes. Trente-quatre ou trente-cinq abbeſſes ont ſuccédé juſqu'à ce jour à Pétronille, parmi leſquelles on compte quatorze Princeſſes, & dans ce nombre, cinq de la maiſon de Bourbon. Voyez ſur cela Ste. Marthe dans le 4e. vol. du *Gallia Chriſtiana* & *le Clypeus ordinis Fontebraldenſis* du Père de la Mainferme.

t) Il y a grande apparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'Arioſte & du Taſſe. Elles devaient être un peu mal-propres; mais les Chevaliers n'y regardaient pas de ſi près.

u) Les Anglais jurent *by god*, *damn me*, *blood* &c. les Allemands *ſacrement*; les Français par un mot qui eſt au jurement des Italiens ce que l'action eſt à l'inſtrument; les Eſpagnols *voto à Dios*. Un révérend Père Récollet a fait un livre ſur les juremens de toutes les nations, qui ſera probablement très exact & très inſtructif. On l'imprime actuellement.

x) *Haubert*, *Aubergeon*, cotte d'armes; elle était d'ordinaire compoſée de mailles de fer, quelquefois couverte de ſoie ou de laine blanche; elle avait des manches larges & un gorgerin. Les fiefs de Haubert, ſont ceux dout le Seigneur avait droit de porter cette cotte.

y) *Braguette*, de *Braye*, *Bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chauſſes, & ſouvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on préſentait aux Dames. Rabelais parle d'un beau livre, intitulé, *De la dignité des braguettes*: c'était la prérogative diſtinctive du ſexe le plus noble; c'eſt pourquoi la Sorbonne préſenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six Evêques de France aſſiſtés de l'Evêque de Vincheſter la condamnèrent au feu; ce qui était bien juſte; c'eſt dommage que cela n'arrive pas plus ſouvent, mais il ne faut déſeſpérer de rien.

CHANT QUATRIEME.

Jeanne & Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.

SI j'étais Roi, je voudrais être juſte,
Dans le repos maintenir mes ſujets,
Et tous les jours de mon empire auguſte
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que ſi j'étais Contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux eſprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances;
Car après tout leur travail vaut ſon prix.
Que ſi j'étais Archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le Moliniſte
D'apprivoiſer le rude Janſéniſte:
Mais ſi j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle;
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chaſſant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait ſon cœur en mes fers arrêté.
Heureux Amans, que l'abſence eſt cruelle!
Que de danger on eſſuye en amour!
On riſque hélas, dès qu'on quitte ſa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.
Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir ſur ſa nouvelle proie,
Quand tout-à-coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort & fait couler le ſang.
De Débora la redoutable lance

Perce Dildo ſi fatal à la France,
Lui qui pilla les tréſors de Clervaux,
Et viola les ſœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar digne d'aller en Grève.
Cet impudent né dans les durs climats
De l'Hibernie au milieu des frimats,
Depuis trois ans faiſait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terraſſe & Milord Halifax,
Et ſon couſin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia ſon père,
Et Bartonay qui fit cocu ſon frère.
A ſon exemple on ne voit Chevalier,
Il n'eſt gendarme, il n'eſt bon écuyer,
Qui dix Anglais n'enfile de ſa lance.
La mort les ſuit, la terreur les devance.
On croyait voir en ce combat affreux
Un Dieu puiſſant qui combat avec eux.
Parmi le bruit de l'horrible tempête
Frère Lourdis criait à pleine tête;
Elle eſt pucelle; Anglais, frémiſſez tous,
C'eſt Saint Denis qui l'arme contre vous,
Elle eſt pucelle, elle a fait des miracles;
Contre ſon bras vous n'avez point d'obſtacles.
Vite à genoux, excrémens d'Albion,
Demandez-lui ſa bénédiction.
Le fier Talbot écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le Frère;
On vous le lie, & le Moine content
Sans s'émouvoir continuait criant:

Je ſuis Martyr ; Anglais, il faut me croire ;
Elle eſt pucelle, elle aura la victoire.
L'homme eſt crédule, & dans ſon faible cœur
Tout eſt reçu ; c'eſt une molle argile.
Mais que ſurtout il paraît bien facile
De nous ſurprendre & de nous faire peur !
Du bon Lourdis le diſcours extatique
Fit plus d'effet ſur le cœur des ſoldats,
Que l'amazone & ſa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil inſtinct qui fait croire aux prodiges,
L'eſprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
La froide crainte & les illuſions
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philoſophie ;
Maints Chevaliers étaient des eſprits lourds.
Les beaux eſprits ne ſont que de nos jours.
Le preux Chandos toûjours plein d'aſſurance,
Criait aux ſiens : Conquérans de la France,
Marchez à droite ; il dit, & dans l'inſtant
On tourne à gauche, & l'on fuit en jurant.
Ainſi jadis dans ces plaines fécondes,
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des Cieux, *a*)
Dieu ne voulant d'un pareil voiſinage,
En cent jargons tranſmua leur langage.
Si-tôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait ;
Et cette gent de qui Dieu ſe moquait,

Se ſépara, laiſſant là ſon ouvrage.
On ſait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les aſſiégeans.
La renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la *pucelle :*
Vous connaiſſez l'impétueuſe ardeur
De nos Français ; ces fous ſont pleins d'honneur :
Ainſi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déja Dunois la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, & la Hire, & Saintrailles,
Et Richemont, ſont ſortis des murailles,
Croyant déja chaſſer les ennemis,
Et criant tous ; Où ſont-ils ? où ſont-ils ?
Ils n'étaient pas bien loin ; car près des portes
Sire Talbot, homme de très grand ſens,
Pour s'oppoſer à l'ardeur de nos gens,
En embuſcade avait mis dix cohortes.
Sire Talbot a depuis plus d'un jour
Juré tout haut par St. George & l'amour,
Qu'il entrerait dans la ville aſſiégée :
Son ame était vivement partagée :
Du gros Louvet, la ſuperbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié,
Et ce héros qu'un noble eſpoir enflamme
Veut conquérir & la ville & ſa Dame.
Nos Chevaliers à peine ont fait cent pas,
Que ce Talbot leur tombe ſur les bras ;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble & petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,

Le ſang humain dont vous futes couverts
Vous engraiſſa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, *b*) de Pharſale, *c*)
De Malplaquet la Campagne fatale, *d*)
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vû tenter de plus hardis efforts.
Vous euſſiez vû les lances hériſſées,
L'une ſur l'autre en cent tronçons caſſées;
Les Ecuyers, les chevaux renverſés,
Deſſus leurs pieds dans l'inſtant redreſſés;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du ſoleil redoubler la lumière;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nés, mentons, pieds, jambes, bras.
Du haut des Cieux les Anges de la guerre,
Le fier Michel, & l'exterminateur,
Et des Perſans le grand flagellateur, *e*)
Avaient les yeux attachés ſur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.
Michel alors prit les vaſtes balances *f*)
Où dans le Ciel on pèſe les humains.
D'une main ſûre il peſa les Deſtins,
Et les Héros d'Angleterre & de France.
Nos Chevaliers peſés exactement,
Légers de poids par malheur ſe trouvèrent:
Du grand Talbot les deſtins l'emportèrent:
C'était du Ciel un ſecret jugement.
Le Richemont ſe voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la feſſe;
Le vieux Saintraille au deſſus du genou,
Le beau la Hire, ah je n'oſe dire où;

Mais que je plains ſa gentille maîtreſſe !
Dans un marais la Trimouille enfoncé
N'en put ſortir qu'avec un bras caſſé :
Donc à la ville il falut qu'ils revinſſent
Tout éclopés, & qu'au lit ils ſe tinſſent.
Voilà comment ils furent bien punis ;
Car ils s'étaient moqués de Saint Denis.
Comme il lui plait Dieu fait juſtice ou grace :
Queſnel *g*) l'a dit, nul ne peut en douter.
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux laidement ajuſté
S'en retournait ſur un brancard porté,
En maugréant & Jeanne & ſa fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune,
Pouſſe aux Anglais plus prompt que les éclairs :
Il fend leurs rangs, ſe fait jour à travers,
Paſſe, & ſe trouve aux lieux où la pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du ſommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, aſſemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'eſpoir de nos campagnes :
Plus dangereux étaient Jeanne & Dunois,
Unis enſemble & frappans à la fois.
Dans leur ardeur ſi bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chaſſèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit ſurvint ; Jeanne & l'autre Héros
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant *vive France*

Au

Au coin d'un bois où régnait le ſilence :
Au clair de Lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain ;
Enfin rendus ainſi que leur monture,
Mourans de faim & laſſés de chercher,
Ils maudiſſaient la fatale avanture
D'avoir vaincu ſans ſavoir où coucher.
Tel un vaiſſeau ſans voile, ſans bouſſole,
Tournoïe au gré de Neptune & d'Eole.
Un certain chien qui paſſa tout auprès,
Pour les ſauver ſembla venir exprès ;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête,
Virant ſa queue & portant haut ſa tête :
Devant eux marche, & ſe tournant cent fois,
Il paraiſſait leur dire en ſon patois ;
Venez par-là, Meſſieurs, ſuivez-moi vite ;
Venez, vous dis-je, & vous aurez bon gite.
Nos deux Héros entendirent fort bien
Par ces façons ce que voulait ce chien.
Ils ſuivent donc guidés par l'eſpérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
En ſe faiſant tous deux de tems en tems
Sur leurs exploits de très beaux complimens.
Du coin laſcif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la pucelle,
Mais il ſavait qu'à ſon bijou caché
De tout l'Etat le ſort eſt attaché,
Et qu'à jamais la France eſt ruinée,
Si cette fleur ſe cueille avant l'année.
Il étouffait noblement ſes deſirs,
Et préférait l'Etat à ſes plaiſirs.

Et cependant quand la route mal ſûre
De l'âne ſaint faiſait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois officieux,
De ſon bras droit retenait ſa guerrière,
Et Jeanne d'Arc en clignotant des yeux,
De ſon bras gauche étendu par derrière
Serrait auſſi ce héros vertueux :
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très ſouvent leurs bouches ſe touchèrent,
Pour ſe parler tous les deux de plus près
De la patrie & de ſes intérêts.
On m'a conté, ma belle Koniſmare, *h*)
Que Charle douze, en ſon humeur bizare,
Vainqueur des Rois & vainqueur de l'amour,
N'oſa t'admettre à ſa brutale Cour.
Charle craignit de te rendre les armes ;
Il ſe ſentit, il évita tes charmes :
Mais tenir Jeanne, & ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim ſans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois reſſemble à Robert d'Arbriſſelle *i*),
A ce grand Saint qui ſe plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes feſſues,
A careſſer quatre cuiſſes dodues,
Quatre tetons, & le tout ſans pécher.
Au point du jour apparut à leur vue
Un beau Palais d'une vaſte étendue :
De marbre blanc était bâti le mur ;
Une Dorique & longue colonade
Porte un balcon formé de jaſpe pur ;
De porcelaine était la baluſtrade.

Nos Paladins enchantés, éblouïs,
Crurent entrer tout droit en Paradis.
Le chien aboye ; auſſi-tôt vingt trompettes
Se font entendre, & quarante eſtafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux Chevaliers.
Très galamment deux jeunes écuyers
Dans le Palais par la main les conduiſent,
Dans des bains d'or filles les introduiſent
Honnêtement ; puis lavés, eſſuyés,
D'un déjeûner amplement feſtoyés,
Dans de beaux lits brodés ils ſe couchèrent,
Et juſqu'au ſoir en Héros ils ronflèrent.
Il faut ſavoir que le Maître & Seigneur
De ce logis digne d'un Empereur,
Etait le fils de l'un de ces Génies
Des vaſtes Cieux habitans éternels,
De qui ſouvent les grandeurs infinies
S'humaniſaient chez les faibles mortels.
Or cet eſprit mêlant ſa chair divine
Avec la chair d'une Bénédictine,
En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand Négromant, & le très digne fils
De cet incube & de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur deſcendant de ſa ſphère,
Lui dit, Enfant, tu me dois la lumière ;
Je viens te voir, tu peux former des vœux ;
Souhaite, parle, & je te rends heureux.
Hermaphrodix né très voluptueux,
Et digne en tout de ſa belle origine,

Dit : Je me ſens de race bien divine,
Car je raſſemble en moi tous les déſirs ;
Et je voudrais avoir tous les plaiſirs.
Des voluptés raſſaſiez mon ame ;
Je veux aimer comme homme & comme femme,
Etre la nuit du ſexe féminin,
Et tout le jour du ſexe maſculin.
L'incube dit : *Tel ſera ton deſtin ;*
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouït des droits de ſa double nature.
Ainſi Platon le confident des Dieux, *k*)
A prétendu que nos premiers ayeux
D'un pur limon pêtri des mains divines,
Nés tous parfaits, & nommés androgines,
Egalement des deux ſexes pourvus,
Se ſuffiſaient par leurs propres vertus.
Hermaphrodix était bien au-deſſus ;
Car ſe donner du plaiſir à ſoi-même
Ce n'eſt pas là le ſort le plus divin,
Il eſt plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux eſt le bonheur ſuprême.
Ses courtiſans diſaient que tour-à-tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des Bacheliers ou des veuves gentilles.
Hermaphrodix avait oublié net
De demander un don plus néceſſaire,
Un don ſans quoi nul plaiſir n'eſt parfait,
Un don charmant, eh quoi ? celui de plaire.
Dieu pour punir cet effrené paillard,
Le fit plus laid que Samuel Bernard ;

Jamais ſes yeux ne firent de conquêtes ;
C'eſt vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danſes, les concerts,
Quelquefois même il compoſait des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit ſa vanité femelle
Se ſoumettait à quelque audacieux,
Le Ciel alors trahiſſait tous ſes vœux ;
Il recevait pour toutes embraſſades,
Mépris, dégoûts, injures, rebufades.
Le juſte Ciel lui faiſait bien ſentir
Que les grandeurs ne ſont pas du plaiſir.
Quoi ! diſait-il, la moindre chambrière
Tient ſon galant étendu ſur ſon ſein ;
Un Lieutenant trouve une Conſeillère,
Dans un moûtier un moine a ſa nonnain :
Et moi Génie, & riche, & ſouverain,
Je ſuis le ſeul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouït tout le monde !
Lors il jura par les quatre élémens,
Qu'il punirait les garçons & les belles
Qui n'auraient pas pour lui des ſentimens,
Et qu'il ferait des exemples ſanglans
Des cœurs ingrats, & ſurtout des cruelles.
Il recevait en Roi les ſurvenans :
Et de Saba la Reine bazanée, *l)*
Et Taleſtris dans la Perſe amenée,
Avaient reçu de moins riches préſens
Qu'il n'en faiſait aux Chevaliers errans,
Aux Bacheliers, aux gentes Demoiſelles.
Mais ſi quelqu'un d'un eſprit trop rétif

Manquait pour lui d'un peu de complaiſance,
S'il lui faiſait la moindre réſiſtance,
Il était ſûr d'être empalé tout vif.
Le ſoir venu, Monſeigneur étant femme,
Quatre huiſſiers de la part de Madame
Viennent prier notre aimable Bâtard
De vouloir bien deſcendre ſur le tard
Dans l'entreſol, tandis qu'en compagnie,
Jeanne ſoupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé deſcend,
Au cabinet où le ſoupé l'attend,
Tel que jadis la ſœur de Ptolomée *m*)
De tout plaiſir noblement affamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces Héros fiers & voluptueux,
Au grand Céſar, au brave yvrogne Antoine,
Tel que moi-même en ai fait chez un moine,
Vainqueur heureux de ſes peſans rivaux,
Quand on l'élut Roi tondu de Clervaux:
Ou tel encor aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée & Nazon,
Et frère Homère, Héſiode, Platon,
Le Dieu des Dieux patron des infidelles,
Loin de Junon ſoupe avec Sémelé,
Avec Iſis, Europe ou Danaé;
Les plats ſont mis ſur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphroſine,
Et de Thalie & de la jeune Eglé,
Qui, comme on ſait, ſont là-haut les trois Graces,
Dont nos pédans ſuivent ſi peu les traces.
Le doux nectar eſt ſervi par Hebé,

Et par l'enfant du fondateur de Troye *n*),
Qui dans Ida par un aigle enlevé,
De ſon Seigneur en ſecret fait la joye.
Ainſi ſoupa Madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juſte entre neuf & dix.
Madame avait prodigué la parure,
Les diamans ſurchargeaient ſa coëffure;
Son gros cou jaune & ſes deux bras quarrés,
Sont de rubis, de perles entourés,
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le preſſe au ſortir de la table.
Dunois trembla pour la première fois.
Des Chevaliers c'était le plus courtois:
Il eût voulu de quelque politeſſe
Payer au moins les ſoins de ſon hôteſſe:
Et du tendron contemplant la laideur,
Il ſe diſait, J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point: le plus brillant courage
Peut quelquefois eſſuyer cet outrage.
Hermaphrodix en ſon affliction
Eut pour Dunois quelque compaſſion;
Car en ſecret ſon ame était flattée
Des grands efforts du triſte champion.
Sa probité, ſa bonne intention,
Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain, dit-elle, on pourra vous offrir
Votre revanche. Allez, faites enſorte
Que votre amour ſur vos reſpects l'emporte,
Et ſoyez prêt, Seigneur, à mieux ſervir.
Déja du jour la belle avant-courière
De l'Orient entr'ouvrait la barrière.

Or vous ſavez que cet inſtant préfix
En Cavalier changeait Hermaphrodix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la pucelle,
Les rideaux tire, & lui fourant au ſein
Sans compliment ſon impudente main,
Et lui donnant un baiſer immodeſte,
Attente en maitre à ſa pudeur céleſte :
Plus il s'agite, & plus il devient laid.
Jeanne qu'anime une chrêtienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un ſoufflet
A poing fermé ſur ſon vilain viſage.
Ainſi j'ai vu dans mes fertiles champs,
Sur un pré verd une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux pieds légers, aux jarrets bondiſſans,
Reprimander d'une fière ruade
Un bouriquet de ſa croupe amoureux,
Qui dans ſa lourde & groſſière embraſſade
Dreſſait l'oreille, & ſe croyait heureux.
Jeanne en cela fit ſans doute une faute ;
Elle devait des égards à ſon hôte.
De la pudeur je prends les intérêts :
Cette vertu n'eſt point chez moi bannie :
Mais quand un Prince, & ſurtout un génie,
De vous baiſer a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des ſoufflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme aſſez hardie
Pour l'oſer battre en ſon propre palais.
Il crie, on vient ; ſes pages, ſes valets,

Gardes,

Gardes, lutins, à ſes ordres ſont prêts :
L'un d'eux lui dit que la fière pucelle
Envers Dunois n'était pas ſi cruelle.
O calomnie ! affreux poiſon des Cours,
Diſcours malins, faux rapports, médiſance,
Serpens maudits, ſifflerez-vous toûjours
Chez les amans comme à la Cour de France ?
Notre Tyran doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la ſentence fatale :
Allez, dit-il, amis, qu'on les empale.
On obéit ; on fit incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Jeanne & Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printems de leur vie.
Le beau Bâtard eſt garrotté tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Au même inſtant une troupe profane
Mène au poteau la belle & fière Jeanne ;
Et ſes ſoufflets, ainſi que ſes appas,
Seront punis par un affreux trépas.
De ſa chemiſe auſſi-tôt dépouillée,
De coups de fouet en paſſant flagellée,
Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois ſoumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que ſon heure dernière,
Faiſait à Dieu ſa dévote prière ;
Mais une œillade impérieuſe & fière,
De tems en tems étonnait les bourreaux,
Et ſes regards diſaient, c'eſt un Héros.
Mais quand Dunois eut vu ſon Héroïne,

Des fleurs de lys vengereſſe divine,
Prête à ſubir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconſtance du ſort :
De la pucelle il parcourait les charmes ;
Et regardant les funeſtes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne verſa jamais.
Non moins ſuperbe, & non moins charitable,
Jeanne aux frayeurs toûjours impénétrable,
Languiſſamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeuneſſe,
En dépit d'eux réveillait leur tendreſſe.
Ce feu ſi doux, ſi diſcret & ſi beau
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau :
Et cependant l'animal amphibie
A ſon dépit joignant la jalouſie,
Faiſait aux ſiens l'effroyable ſignal
Qu'on empalât le couple déloyal.
Dans ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler & les airs & la terre,
Crie, *arrêtez*, *gardez-vous d'empaler*,
N'empalez pas. Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on aviſe
Sous le portail un grand-homme d'Egliſe,
Coëffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon,
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainſi qu'un chien dans la forêt voiſine,
Ayant ſenti d'une adroite narine
Le doux fumet, & tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors,

Il le pourſuit d'une courſe légère,
Et ſans le voir, par l'odorat mené,
Franchit foſſés, ſe gliſſe en la bruyère,
Et d'autres cerfs il n'eſt point détourné :
Ainſi le fils de Saint François d'Aſſiſe,
Porté toûjours ſur ſon lourd muletier,
De la pucelle a ſuivi le ſentier,
Courant ſans ceſſe & ne lâchant point priſe.
En arrivant il cria, Fils d'Alix,
Au nom du Diable & par les eaux du Stix,
Par le Démon qui fut ton digne père,
Par le pſautier de ſœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux,
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier & ſi cette pucelle
Ont mérité ton indignation,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle ;
Tu ſais quelle eſt ma réputation.
Tu vois de plus cet animal inſigne,
Ce mien mulet de me porter ſi digne ;
Je t'en fais don, c'eſt pour toi qu'il eſt fait ;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.
Laiſſons aller ce gendarme profane ;
Qu'on le délie, & qu'on nous laiſſe Jeanne ;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs ſont épris.
Jeanne écoutait cet horrible langage
En frémiſſant : ſa foi, ſon pucelage,
Ses ſentimens d'amour & de grandeur
Plus que la vie étaient chers à ſon cœur.
La grace encor, du Ciel ce don ſuprême,

Dans ſon eſprit combattait Dunois même.
Elle pleurait, elle implorait les Cieux ;
Et rougiſſant d'être ainſi toute nue,
De tems en tems fermant ſes triſtes yeux,
Ne voyant point, penſait n'être point vue.
Le bon Dunois était déſeſpéré ;
Quoi, diſait-il, ce pendart décloîtré
Aura ma Jeanne & perdra ma Patrie !
Tout va céder à ce ſorcier impie,
Tandis que moi diſcret juſqu'à ce jour,
Modeſtement je cachais mon amour.
Et cependant l'offre honnête & polie
De Grisbourdon, fit un très bon effet
Sur les cinq ſens, ſur l'ame du Génie.
Il s'adoucit, il parut ſatisfait.
Ce ſoir, dit-il, vous & votre mulet
Tenez vous prêts : je cède, je pardonne
A ces Français ; je vous les abandonne.
Le Moine gris poſſédait le bâton
Du bon Jacob, *o*) l'anneau de Salomon,
Sa clavicule, & la verge enchantée
Des conſeillers ſorciers de Pharaon,
Et le balay ſur qui parut montée
Du preux Saül la Sorcière édentée,
Quand dans Endor à ce Prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.
Le Cordelier en ſavait tout autant ;
Il fit un cercle, & prit de la pouſſière,
Que ſur la bête il jetta par derrière,
En lui diſant ces mots toûjours puiſſans,
Que Zoroaſtre enſeignait aux Perſans. *p*)

A ces grands mots dits en langue du Diable,
O grand pouvoir, ô merveille ineffable!
Notre mulet ſur deux pieds ſe dreſſa,
Sa tête oblongue en ronde ſe changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent,
Sous ſon bonnet ſes oreilles ſe tinrent.
Ainſi jadis ce ſublime Empereur *q*),
Dont Dieu punit le cœur dur & ſuperbe,
Devenu bœuf & ſept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, & n'en fut pas meilleur.
Du ceintre bleu de la céleſte ſphère
Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le déplorable cas;
Il eût voulu s'élancer ici-bas,
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré ſur les bras
Par ſon voyage une fâcheuſe affaire.
Saint George était le Patron d'Angleterre; *r*)
Il ſe plaignit que Monſieur Saint Denis
Sans aucun ordre & ſans aucun avis,
A ſes Bretons eût fait ainſi la guerre.
George & Denis de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les Saints Anglais ont dans leur caractère
Je ne ſais quoi de dur & d'inſulaire:
On tient toûjours un peu de ſon pays.
En vain notre ame eſt dans le paradis;
Tout n'eſt pas pur; & l'accent de province
Ne ſe perd point, même à la Cour du Prince.
Mais il eſt tems, lecteur, de m'arrêter;
Il faut fournir une longue carrière;

J'ai peu d'haleine, & je dois vous conter
L'événement de tout ce grand myſtère,
Dire comment ce nœud ſe débrouilla,
Ce que fit Jeanne, & ce qui ſe paſſa
Dans les Enfers, au Ciel, & ſur la Terre.

NOTES.

a) LA Tour de Babel fut élevée, comme on ſait, cent vingt ans après le Déluge univerſel. Flavien Joſeph croit qu'elle fut bâtie par Nemrod, ou Nembrod : le judicieux Dom Calmet a donné le profil de cette tour élevée juſqu'à onze étages, & il a orné ſon Dictionnaire de tailles-douces dans ce goût d'après les monumens : le livre du ſavant Juif Jaleus donne à la Tour de Babel vingt-ſept mille pas de hauteur, ce qui eſt bien vraiſemblable. Pluſieurs voyageurs ont vû les reſtes de cette Tour.

Le ſaint Patriarche Alexandre Eutychius, aſſure dans ſes Annales que ſoixante & douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut comme on le ſait, l'époque de la confuſion des langues: le fameux Becan prouve admirablement que la langue Flamande fut celle qui retint le plus de l'Hébraïque.

b) Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre Publius Scipion & Annibal, il y avait des Français qui ſervaient dans l'armée Carthaginoiſe ſelon Polybe : ce Polybe, contemporain & ami de Scipion, dit que le nombre était égal de part & d'autre ; le Chevalier de Folard n'en convient pas : il prétend que Scipion attaqua en colonnes ; cependant il paraît que la choſe n'eſt pas poſſible, puiſque Polybe dit que les troupes combattaient toutes de main à main, c'eſt ſur quoi nous nous en rapportons aux Doctes.

c) NB. Qu'à Pharſale Pompée avait cinquante-ciuq mille hommes, & Céſar vingt-deux mille : le carnage fut grand : les vingt-deux mille Céſariens après un combat opiniâtre vainquirent les cinquante-cinq mille Pompéiens : cette bataille décida du ſort de la République Romaine, & mit ſous la puiſſance du mignon de Nicomède, la Grèce, l'Aſie mineure, l'Italie, les Gaules, l'Eſpagne &c. &c.

Cette bataille eut plus de ſuites que le petit combat de Jeanne, mais enfin c'eſt *Jeanne*, c'eſt notre *Pucelle* : ſachons gré à notre cher compatriote, d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de Céſar qui n'avait pas ſon pucelage. Les révérends Pères Jéſuites n'ont-ils pas comparé Saint Ignace à Céſar, & Saint François Xavier à Alexandre : ils leur reſſemblaient comme les vingt-quatre vieillards de Paſcal reſſemblent aux vingt-quatre vieillards de l'Apocalypſe : on compare tous les

Digitized by Google

jours le premier Roi venu à Céſar : pardonnons donc au grave chantre de notre héroine, d'avoir comparé un petit choc de *Bibus* aux batailles de Zama & de Pharſale.

d) Il y eut à cette bataille vingt-huit mille ſept cent hommes, couchés, non pas ſur le carreau, comme le dit un Hiſtorien, mais dans la boue & dans le ſang ; ils furent comptés par le Marquis de Crévecœur, Aide de Camp du Maréchal de Villars, chargé de faire enterrer les morts. Voyez le Siécle de Louis XIV. année 1709.

e) Apparemment que notre profond auteur donne le nom de *Perſans* aux ſoldats de Sennacherib qui étaient Aſſyriens, parce que les Perſans furent longtems dominateurs en Aſſyrie ; mais il eſt conſtant que l'Ange du Seigneur tua tout ſeul, cent quatre-vingt-cinq mille ſoldats de l'armée de Sennacherib qui avait l'inſolence de marcher contre Jéruſalem ; & quand Sennacherib vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293. comme on dit : cependant pluſieurs Doctes prétendent que cette avanture toute ſimple eſt de l'an 3295 : nous la croyons de 3296. comme nous le prouverons ci-deſſous.

f) Cet endroit paraît imité d'Homère. Milton fait peſer les deſtins des hommes dans le ſigne de la Balance.

g) Alluſion aux ſentimens répandus dans les livres de Queſnel prêtre de l'oratoire.

h) Aurore de Koniſmare, maîtreſſe du Roi de Pologne Auguſte Ier. & mère du célèbre Comte de Saxe.

i) Robert d'Arbriſſel, fondateur du bel Ordre de Fontevraux : il convertit en 1100 d'un coup de filet par un ſeul ſermon toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'impoſa un nouveau genre de martyre : ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes Religieuſes pour tromper le Diable, qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi ſalique ; car il fit une femme Abbé Général des Moines & Moineſſes de ſon Ordre.

k) Selon Platon l'homme fut formé avec les deux ſexes. Adam apparut tel à la dévote Bourignon & à ſon Directeur Abadie.

l) La Reine de Saba vint voir Salomon, dont elle eut un fils, qui eſt certainement la tige des Rois d'Ethiopie, comme cela eſt amplement prouvé. On ne ſait pas ce que devint la race d'Alexandre & de Taleſtris.

m) Cléopatre.

n) Ganimède.

o) Les Charlatans ont le bâton de Jacob, les Magiciens, les livres de Salomon intitulés l'anneau & la clavicule. Les Conſeillers du Roi, ſorciers à la cour de Pharaon, qui firent les mêmes prodiges que Moiſe, s'appellaient Jannès & Mambrès. On ne ſait pas le nom de la pytoniſſe d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuel ; mais tout le monde ſait ce que c'eſt qu'une ombre, & que cette femme avait un eſprit de Pyton, ou de Pythou.

p) Zoroaſtre, dont le nom propre eſt *Zerduſt*, était un grand Magicien, ainſi qu'Albert le grand, Roger Bacon, & le révérend père Grisbourdon.

q) *Nébucadnetzar*, *Nabuchodonoſor*, fils de *Nabo-Polaſſar* Roi des Caldéens, aſſiégea Jéruſalem, la prit, & fit charger de fers Joakim Roi de Juda, qu'il envoya priſonnier à Babilone, l'an du monde 3429. Nébucadnetzar fit un ſonge, & l'oublia ; les Magiciens,

les Aſtrologues ni les Sages ne purent le deviner ; en conſéquence, Arioc officier de ſa maiſon eut ordre de les faire mourir : le jeune Daniel devine le ſonge & l'explique. Ce ſonge était une belle ſtatue, &c. A quelque tems de-là, Nébucadnetzar fit élever un coloſſe d'or pur, haut de ſoixante coudées & large de ſix ; il obligea tout ſon peuple aſſemblé d'adorer ce coloſſe au ſon du cor, du clairon, de la harpe, de la ſaquebute & du pſaltérion ; & ſur le refus qu'en firent *Sadrac*, *Miſac*, & *Habed-nego*, jeunes Hébreux compagnons de Daniel, le Roi les fit jetter dans une fournaiſe, qu'on chauffa cette fois là ſept fois plus qu'à l'ordinaire ; & ils en ſortirent ſains & ſaufs. Nébucadnetzar ſongea encore : il vit un arbre grand & fort ; le ſommet touchait les Cieux, & les oiſeaux habitaient dans ſes branches. Un Saint alors deſcendit & cria : *Coupez l'arbre & l'ébranchez*, *&c.* Daniel expliqua encore ce ſonge ; il prédit au Roi qu'il ſerait chaſſé d'entre les hommes, que pendant ſept ans ſon habitation ſerait avec les bêtes, qu'il paîtrait l'herbe comme les bœufs, juſqu'à ce que ſon poil crût comme celui de l'aigle & ſes ongles comme ceux des oiſeaux : ce qui arriva. Tertullien & St. Auguſtin diſent que *Nabuchodonoſor* s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *Lycanthropie*. Au bout de ſept ans ce Prince recouvra ſa raiſon, & remonta ſur le trône : il ne vécut qu'un an depuis ſon rétabliſſement ; mais il l'employa ſi bien, que Saint-Auguſtin, St. Jérôme, St. Epiphane, Théodoret &c. cités par Pererius, comptent ſur ſon ſalut.

r) Il ne faut pas confondre George Patron de l'Angleterre & de l'Ordre de la Jarretière, avec St. George le moine, tué pour avoir ſoulevé le peuple contre l'Empereur Zénon. Notre St. George eſt le Cappadocien colonel au ſervice de Dioclétien, martyriſé, dit-on, en Perſe dans une ville nommée Dioſpole. Mais comme les Perſans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis ſon martyre en Arménie à Mitilène. Il n'y a pas plus de Mitilène en Arménie que de Dioſpole en Perſe. Mais ce qui eſt conſtant, c'eſt que George était colonel de cavalerie puiſqu'il a encor ſon cheval en Paradis.

CHANT

CHANT CINQUIEME.

Le Cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, eſt en Enfer très juſtement. Il raconte ſon avanture aux Diables.

O Mes amis, vivons en bons Chrêtiens,
C'eſt le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A ſon devoir il faut enfin ſe rendre.
Dans mon printems j'ai hanté des vauriens;
A leurs déſirs ils ſe livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le ſaint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et ſe moquant des ſerviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il? La mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient viſiter nos diſeurs de bons mots;
La fiévre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huiſſière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire: Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, Monſieur, qu'on vous enterre?
Lors un tardif & faible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à ſon aide appelle Saint Martin,
L'autre Saint Roch, l'autre Sainte Mitouche. *a*)
On pſalmodie, on braille du latin,
On les aſperge, hélas, le tout en vain.
Aux pieds du lit ſe tapit le malin,

Ouvrant la griffe, & lorſque l'ame échappe
Du corps chétif, au paſſage il la happe,
Puis vous la porte au fin fond des Enfers,
Digne ſéjour de ces eſprits pervers.
Mon cher Lecteur, il eſt tems de te dire,
Qu'un jour Satan, Seigneur du ſombre Empire *b*),
A ſes vaſſaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal:
On avait fait une énorme recrue,
Et les démons buvaient la bien-venue
D'un certain Pape & d'un gros Cardinal,
D'un Roi du Nord, de quatorze chanoines,
Trois Intendans, deux Conſeillers, vingt moines,
Tous frais venus du ſéjour des mortels,
Et dévolus aux braſiers éternels.
Le Roi cornu de la huaille noire
Se déridait entouré de ſes Pairs.
On s'enyvrait du nectar des Enfers,
On fredonnait quelques chanſons à boire,
Lorſqu'à la porte il s'élève un grand cri:
Ah, bon jour donc, vous voilà, vous voici,
C'eſt lui, Meſſieurs, c'eſt le grand émiſſaire,
C'eſt Grisbourdon notre féal ami,
Entrez, entrez, & chauffez-vous ici;
Et bras deſſus & bras deſſous, beau-père,
Beau Grisbourdon, Docteur de Lucifer,
Fils de Satan, Apôtre de l'Enfer.
On vous l'embraſſe, on le baiſe, on le ſerre;
On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toûjours baiſé, vers le lieu du feſtin.
Satan ſe lève, & lui dit: Fils du Diable,

O des fraparts ornement véritable, c)
Certes ſi-tôt je n'eſpérais te voir ;
Chez les humains tu m'étais néceſſaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir ?
Par toi la France était mon ſéminaire ;
En te voyant je perds tout mon eſpoir.
Mais du deſtin la volonté ſoit faite,
Bois avec nous, & pren place à ma droite.
Le cordelier plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon Seigneur ;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaſte & brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits ;
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abîme immenſe où s'engloutit le monde ;
Sépulchre où gît la docte antiquité,
Eſprit, amour, ſavoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfans du Ciel créés tous pour le Diable.
Tu ſais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs Rois ſont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan des Princes le modèle,
Ce doux Titus l'amour de l'Univers,
Les deux Catons ces fléaux des pervers,
Ce Scipion maître de ſon courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage ;
Vous y grillez, ſage & docte Platon,
Divin Homère, éloquent Ciceron ;
Et vous, Socrate, enfant de la ſageſſe,

Martyr de Dieu dans la profane Grèce ;
Juſte Ariſtide, & vertueux Solon,
Tous malheureux morts ſans confeſſion.
Mais ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams Saints ou Rois, dont le nom
Orne l'hiſtoire & pare la Légende.
Un des premiers était le Roi Clovis *d*).
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne,
Qu'un ſi grand Roi, qui tout ſon peuple a mis
Dans le chemin du benoit Paradis,
N'ait pu jouïr du ſalut qu'il nous donne.
Ah ! qui croirait qu'un premier Roi Chrêtien
Fût en effet damné comme un Payen ?
Mais mon lecteur ſe ſouviendra très bien,
Qu'être lavé de cette eau ſalutaire
Ne ſuffit pas, quand le cœur eſt gâté.
Or ce Clovis dans le crime empâté
Portait un cœur inhumain, ſanguinaire ;
Et Saint Remi ne put laver jamais
Ce Roi des Francs cangrené de forfaits.
Parmi ces grands, ces Souverains du Monde,
Enſevelis dans cette nuit profonde,
On diſcernait le fameux Conſtantin.
Eſt-il bien vrai ? criait avec ſurpriſe
Le moine gris ; ô rigueur ! ô deſtin !
Quoi, ce Héros fondateur de l'Egliſe,
Qui de la terre a chaſſé les faux Dieux,
Eſt deſcendu dans l'Enfer avec eux ?
Lors Conſtantin dit ces propres paroles : *e*)
J'ai renverſé le culte des idoles ;

Sur les débris de leurs Temples fumans
Au Dieu du Ciel j'ai prodigué l'encens,
Mais tous mes ſoins pour ſa grandeur ſuprême,
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même ;
Les ſaints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepié du Trône des Céſars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Etaient mes Dieux, avaient mes ſacrifices.
L'or des Chrêtiens, leurs intrigues, leur ſang
Ont cimenté ma fortune, & mon rang.
Pour conſerver cette grandeur ſi chère,
J'ai maſſacré mon malheureux beau-père.
Dans les plaiſirs, & dans le ſang plongé,
Faible & barbare en ma fureur jalouſe,
Yvre d'amour, & de ſoupçons rongé,
Je fis périr mon fils, & mon épouſe.
O Grisbourdon ne ſois plus étonné,
Si comme toi Conſtantin eſt damné.
Le Révérend de plus en plus admire
Tous les ſecrets du rénébreux Empire.
Il voit partout de grands Prédicateurs,
Riches Prélats, Caſuiſtes, Docteurs,
Moines d'Eſpagne, & nonnains d'Italie ;
De tous les Rois il voit les Confeſſeurs ;
De nos beautés il voit les Directeurs ;
Le Paradis ils ont eu dans leur vie.
Il apperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aſpect de cet animal pie,
Le cordelier riant d'un ris malin,

Se dit tout bas, Cet homme eſt Jacobin. *f*)
Quel eſt ton nom? lui cria-t-il ſoudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique,
Hélas, mon fils, je ſuis Saint Dominique. *g*)
A ce diſcours, à cet auguſte nom,
Vous euſſiez vu reculer Grisbourdon;
Il ſe ſignait, il ne pouvait le croire.
Comment, dit-il, dans la caverne noire
Un ſi grand Saint, un Apôtre, un Docteur!
Vous de la foi le ſacré promoteur,
Homme de Dieu, prêcheur évangelique,
Vous dans l'Enfer ainſi qu'un hérétique!
Certes ici la grace eſt en défaut.
Pauvres humains qu'on eſt trompé là-haut!
Et puis allez dans vos cérémonies,
De tous les Saints chanter les litanies.
Lors repartit avec un ton dolent
Notre Eſpagnol au manteau noir & blanc:
Ne ſongeons plus aux vains diſcours des hommes;
De leurs erreurs qu'importe le fracas?
Infortunés, tourmentés où nous ſommes,
Loués, fêtés où nous ne ſommes pas:
Tel ſur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'Enfer eſt cuit bien triſtement;
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les Cieux a la vie éternelle.
Pour moi je ſuis dans la noire ſéquelle,
Très juſtement pour avoir autrefois
Perſécuté ces pauvres Albigeois.
Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je ſuis cuit pour les avoir fait cuire.

Oh, quand j'aurais une langue de fer
Toûjours parlant, je ne pourrais ſuffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer & dire,
Combien de Saints on rencontre en Enfer.
Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut aſſez fait au fils de Saint François
Tous les honneurs de leur triſte patrie,
Chacun cria d'une commune voix,
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte;
Qui t'a conduit vers une fin ſi prompte;
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure eſt tombée ici-bas.
Meſſieurs, dit-il, je ne m'en défends pas,
Je vous dirai mon étrange avanture,
Elle pourra vous étonner d'abord:
Mais il ne faut me taxer d'impoſture,
On ne ment plus ſi-tôt que l'on eſt mort.
J'étais là-haut, comme on ſait, votre Apôtre,
Et pour l'honneur du froc & pour le vôtre;
Je concluais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah l'animal inſigne!
Ah le grand-homme! ah quel rival condigne! *h*)
Mon muletier ferme dans ſon devoir,
D'Hermaphrodix avait paſſé l'eſpoir.
J'avais auſſi pour ce monſtre femelle
Sans vanité prodigué tout mon zèle;
Le fils d'Alix ravi d'un tel effort,
Nous laiſſait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, & Jeanne la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de Pucelle,

Entre mes bras elle ſe débattait ;
Le muletier par deſſous la tenait,
Hermaphrodix de bon cœur ricanait.
Mais croirez-vous ce que je vais vous dire ?
L'air s'entr'ouvrit, & du haut de l'empire
Qu'on nomme Ciel, lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, & vous ſavez pourquoi ;
Je vis deſcendre, ô fatale merveille !
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam ſur la montagne alla.
Quel terrible âne ! il portait une ſelle
D'un beau velours, & ſur l'arçon d'icelle
Etait un ſabre à deux larges tranchans :
De chaque épaule il lui ſortait une aîle,
Dont il volait, & devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne,
Dieu ſoit loué, voici venir mon âne.
A ce diſcours je fus tranſi d'effroi :
L'âne à l'inſtant ſes quatre genoux plie,
Lève ſa queue & ſa tête polie,
Comme diſant à Dunois, monte-moi.
Dunois le monte, & l'animal s'envole
Sur notre tête, & paſſe, & caracole.
Dunois planant le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol ſoudain.
Mon cher Satan, mon Seigneur Souverain,
Ainſi, dit-on, lorſque tu fis la guerre
Imprudemment au Maître du tonnerre, *i*)
Tu vis ſur toi s'élancer Saint Michel,
Vengeur fatal des injures du Ciel.

Réduit

Réduit alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la ſorcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux Cordelier
Le ſourcil noir & le viſage altier.
Je pris la mine & la forme charmante
D'une beauté douce, fraîche, innocente;
De blonds cheveux ſe jouaient ſur mon ſein.
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naiſſante.
J'avais tout l'art du ſexe féminin.
Je compoſais mes yeux & mon viſage;
On y voyait cette naïveté
Qui toûjours trompe & qui toûjours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus ſage.
J'euſſe amolli le cœur le plus ſauvage;
Car j'avais tout, artifice & beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr, ce héros invincible
Avait levé ſon braquemart *k*) terrible;
Son bras était à demi deſcendu,
Et Grisbourdon ſe croyait pourfendu.
Dunois regarde, il s'émeut, il s'arrête.
Qui de Méduſe eût vu jadis la tête,
Etait en roc mué ſoudainement:
Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frappée;
Je vis tomber ſa redoutable épée:
Je vis Dunois ſentir à mon aſpect
Beaucoup d'amour & beaucoup de reſpect.
Qui n'aurait cru que j'euſſe eu la victoire?

Mais voici bien le pis de mon hiſtoire.
Le muletier qui preſſait dans ſes bras
De Jeanne d'Arc les robuſtes appas,
En me voyant ſi gentille & ſi belle,
Brûla ſoudain d'une flamme nouvelle.
Hélas mon cœur ne le ſoupçonnait pas,
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur groſſier connaître l'inconſtance !
Il lâcha priſe, & j'eus la préférence.
Il quitte Jeanne, ah funeſte beauté !
A peine Jeanne eſt-elle en liberté,
Qu'elle apperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laiſſé tomber par terre.
Du fer tranchant ſa dextre ſe ſaiſit,
Et dans l'inſtant que le ruſtre infidelle
Quittait pour moi la ſuperbe pucelle,
Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce tems je n'ai nulle nouvelle,
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puiſſent-ils tous être empalés cent fois !
Et que le Ciel qui confond les coupables,
Pour mon plaiſir les donne à tous les Diables !
Ainſi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'Enfer en rit d'aſſez bon cœur.

Digitized by Google

NOTES.

a) ON diſait autrefois *Sainte n'y touche*, & on diſait bien. On voit aiſément que c'eſt une femme qui a l'air de n'y pas toucher ; c'eſt par corruption qu'on dit *Ste. Mitouche*. La langue dégénère tous les jours. J'aurais ſouhaité que l'auteur eût eu le courage de dire *Sainte n'y touche*, comme nos Pères.

b) *Satan* eſt un mot Caldéen, qui ſignifie à-peu-près l'Arimane des Perſes, le Typhon des Egyptiens, le Pluton des Grecs, & parmi nous le Diable. Ce n'eſt que chez nous qu'on le peint avec des cornes. Voyez le VIIe. tome *De forma Diaboli* du Révérend Père Tambourini.

c) *Frapart*, nom d'amitié que les Cordeliers ſe donnèrent entr'eux dès le quinziéme ſiécle. Les doctes ſont partagés ſur l'étymologie de ce mot ; il ſignifie certainement, frappeur robuſte, roide joûteur.

d) On ne peut regarder cette damnation de Clovis & de tant d'autres, que comme une fiction poétique ; cependant on peut, moralement parlant, dire que Clovis a pu être puni pour avoir fait aſſaſſiner pluſieurs Régas ſes voiſins, & pluſieurs de ſes parens ; ce qui n'eſt pas trop chrètien.

e) Conſtantin arracha la vie à ſon beau-père, à ſon beau-frère, à ſon neveu, à ſa femme, à ſon fils ; & fut le plus ambitieux, le plus vain, & le plus voluptueux de tous les hommes ; d'ailleurs bon Catholique : mais il mourut Arien & baptiſé par un Evêque Arien.

f) Les Cordeliers ont été de tout tems ennemis des Dominicains.

g) Il ſemble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaiſanterie. Cependant ce Guſman inventeur de l'Inquiſition, & que nous appellons Dominique, fut réellement un perſécuteur. Il eſt certain que les *Languedochiens* nommés Albigeois étaient des peuples fidèles à leur Souverain, & qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cauſe de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer & par le feu un Prince & ſes ſujets, ſous prétexte qu'ils ne penſent pas comme nous.

h) *Condigne*, du Latin *condignus* ; ce mot ſe trouve dans les Auteurs du XVIe. ſiécle.

i) Cette guerre n'eſt rapportée que dans le livre apocryphe ſous le nom d'*Enoch* ; il n'en eſt parlé ailleurs dans aucun livre Juif. Le chef de l'armée céleſte était en effet Michel, comme le dit notre auteur ; mais le capitaine des mauvais Anges n'était point Satan, c'était Semexiah : on peut excuſer cette inadvertence dans un long poéme.

k) Ancien mot qui ſignifie cimeterre.

CHANT SIXIEME.

Avanture d'Agnès & de Monroſe. Temple de la Renommée. Avanture tragique de Dorothée.

QUittons l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dreſſons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui ſe paſſe au Monde.
Ce Monde hélas eſt bien un autre enfer.
Je vois partout l'innocence proſcrite,
L'homme de bien flétri par l'hypocrite ;
L'eſprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés ainſi que les vertus.
Une rempante & lâche politique
Tient lieu de tout, eſt le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le ſage arme la main des ſots :
Et l'intérêt, ce vil Roi de la terre,
Pour qui l'on fait & la paix & la guerre,
Triſte & penſif auprès d'un coffre-fort,
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels inſenſés & coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
Ah malheureux qui péchez ſans plaiſir,
Dans vos erreurs ſoyez plus raiſonnables ;
Soyez au moins des pécheurs fortunés ;
Et puiſqu'il faut que vous ſoyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.
Agnès Sorel ſut en uſer ainſi.

On ne lui peut reprocher dans ſa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, & je penſe qu'auſſi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :
En Paradis tout Saint n'eſt pas pucelle ;
Le repentir eſt vertu du pécheur.
Quand Jeanne d'Arc défendait ſon honneur,
Et que du fil de ſa céleſte épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé qui deſſus ſon harnois
Portait en l'air le Chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner & de l'ôter à Jeanne.
Quelle raiſon en avait-il ? l'amour ;
Le tendre amour, & la naiſſante envie,
Dont en ſecret ſon ame était ſaiſie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel trait de flamme & quelle idée hardie
Preſſait déja ce Héros d'Arcadie.
L'animal ſaint eut donc la fantaiſie
De s'envoler devers la Lombardie ;
Le bon Denis en ſecret conſeilla
Cette eſcapade à ſa monture aîlée ;
Vous demandez, Lecteur, pourquoi cela ?
C'eſt que Denis lut dans l'ame troublée
De ſon bel âne & de ſon beau bâtard.
Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la cauſe commune,
Perdre la France, & Jeanne & ſa fortune.
Denis penſa que l'abſence & le tems
Les guériraient de leurs amours naiſſans.

Denis encor avait en cette affaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ſes deſſeins ;
Et reſpectez tout ce que font les Saints.
L'âne céleſte où Denis met ſa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, & Dunois ſtupéfait
A tire d'aile eſt parti comme un trait.
Il regardait de loin ſon Héroïne,
Qui toute nue, & le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de ſang ſe frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arrêter en vain ;
Ses farfadets, ſon peuple aërien,
En cent façons volent ſur ſon paſſage.
Jeanne s'en mocque & paſſe avec courage.
Lors qu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, & s'approchant admire
L'art étonnant de ce palais de cire ;
De toutes parts un eſſain bourdonnant
Sur mon badaut s'en vient fondre avec rage,
Un peuple ailé lui couvre le viſage :
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ſes deux mains il frappe, il ſe démène,
Diſſipe, tue, écraſe par centaine
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainſi que la pucelle fière
Chaſſait au loin cette foule légère.
A ſes genoux le chétif muletier
Craignant pour ſoi le ſort du Cordelier,
Tremble & s'écrie, *O pucelle, ô ma mie !*

Dans l'écurie autrefois tant ſervie!
Quelle furie ! épargne au moins ma vie,
Que les honneurs ne changent point tes mœurs.
Tu vois mes pleurs, ah Jeanne ! je me meurs.
Jeanne répond, faquin, je te fais grace,
Dans ton vil ſang de fange tout chargé
Ce fer divin ne ſera point plongé.
Végète encor, & que ta lourde maſſe
Ait à l'inſtant l'honneur de me porter:
Je ne te puis en mulet tranſlater;
Mais ne m'importe ici de ta figure,
Homme ou mulet tu ſeras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétends le retrouver en toi;
Ça qu'on ſe courbe; elle dit, & la bête
Baiſſe à l'inſtant ſa chauve & lourde tête,
Marche des mains, & Jeanne ſur ſon dos
Va dans les champs affronter les Héros.
Pour le génie il jura par ſon père,
De tourmenter toûjours les bons Français;
Son cœur navré pencha vers les Anglais;
Il ſe promit dans ſa juſte colère,
De bien punir tout Français indiſcret,
Qui pour ſon dam paſſerait ſur ſa terre.
Il fait bâtir au plus vîte un château
D'un goût bizarre & tout-à-fait nouveau,
Un labyrinthe, un piége où ſa vengeance
Veut attraper les héros de la France. *a*)
Mais que devint la belle Agnès Sorel?
Vous ſouvient-il de ſon trouble cruel?
Comme elle fut interdite, éperdue.

Quand

Quand Jean Chandos l'embraſſait toute nue ?
Ce Jean Chandos s'élança de ſes bras,
Très bruſquement & courut aux combats.
La belle Agnès crut ſortir d'embarras.
De ſon danger encor toute ſurpriſe,
Elle jurait de n'être jamais priſe
A l'avenir en un ſemblable cas.
Au bon Roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toûjours ce Roi qui n'aime qu'elle,
De reſpecter ce tendre & doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle.
Mais il ne faut jamais jurer de rien.
Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp ſurpris tumulte inſéparable,
Quand chacun court, officier & ſoldat,
Que l'un s'enfuit, & que l'autre combat,
Que les valets, fripons ſuivans l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis :
Parmi les cris, la poudre & la fumée,
La belle Agnès ſe voyant ſans habits,
Du grand Chandos entre en la garderobe ;
Puis aviſant chemiſe, mules, robe,
Saiſit le tout en tremblant & ſans bruit,
Même elle prend juſqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point ; car de bonne fortune
Elle apperçut une jument bai brune,
Bride à la bouche & ſelle ſur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Un Ecuyer, vieil yvrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va ſubtilement

Oter la bride à l'Ecuyer dormant ;
Puis ſe ſervant de certaine eſcabelle,
Y poſe un pied, monte, ſe met en ſelle,
Pique, & s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte & de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudiſſant ſa peſante bedaine,
Ce beau voyage, & la guerre, & la Cour,
Et les Anglais, & Sorel, & l'amour.
Or, de Chandos le très fidèle page,
(Monroſe était le nom du *b*) perſonnage)
Qui revenait ce matin d'un meſſage,
Voyant de loin tout ce qui ſe paſſait,
Cette jument qui vers les bois courait,
Et de Chandos la robe & le bonnet ;
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était ſon cher maître,
Qui loin du camp demi nud s'enfuiait.
Epouvanté de l'étrange avanture,
D'un coup de fouet il hâte ſa monture,
Galope & crie, Ah mon Maître, ah Seigneur !
Vous pourſuit-on ? Charlot eſt-il vainqueur ?
Où courez-vous ? Je vais partout vous ſuivre :
Si vous mourez, je ceſſerai de vivre ;
Il dit, & vole, & le vent emportait
Lui, ſon cheval & tout ce qu'il diſait.
La belle Agnès qui ſe croit pourſuivie,
Court dans le bois au péril de ſa vie ;
La page y vole, & plus elle s'enfuit,
Plus notre Anglais avec ardeur la ſuit.
La jument bronche & la belle éperdue,

Jettant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté, ſur la terre étendue.
Le page arrive auſſi promt que les vents,
Mais il perdit l'uſage de ſes ſens,
Quand cette robe ouverte & voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un ſein d'albâtre & les charmans tréſors
Dont la nature enrichiſſait ſon corps.
Bel Adonis c), telle fut ta ſurpriſe,
Quand la maîtreſſe & de Mars & d'Anchiſe,
Du haut des Cieux, le ſoir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus ſans doute avait plus de parure;
Une jument n'avait point renverſé
Son corps divin de fatigue haraſſé;
Bonnet de nuit n'était point ſa coëffure.
Son cu d'yvoire était ſans meurtriſſure.
Mais Adonis à ces attraits tout nuds,
Balancerait entre Agnès & Vénus.
Le jeune Anglais ſe ſentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de reſpect & de crainte;
Il prend Agnès, & l'embraſſe en tremblant;
Hélas, dit-il, ſeriez-vous point bleſſée?
Agnès ſur lui tourne un œil languiſſant,
Et d'une voix timide, embarraſſée,
En ſoupirant elle lui parle ainſi;
Qui que tu ſois qui me pourſuis ici,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abuſe point du malheur qui m'opprime,
Jeune étranger, conſerve mon honneur,
Sois mon appui, ſois mon libérateur.

Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna ſon viſage,
Triſte, confuſe, & tout bas promettant
D'être fidelle au bon Roi ſon amant.
Monroſe ému, fut un tems en ſilence ;
Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant,
O de ce monde adorable ornement,
Que ſur les cœurs vous avez de puiſſance !
Je ſuis à vous : comptez ſur mon ſecours ;
Vous diſpoſez de mon cœur, de mes jours,
De tout mon ſang ; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'oſe vous ſervir :
Je n'en veux point une autre récompenſe :
C'eſt être heureux que de vous ſecourir.
Il tire alors un flacon d'eau des Carmes ;
Sa main timide en arroſe ſes charmes,
Et les endroits de roſes & de lys,
Qu'avaient la ſelle & la chûte meurtris.
La belle Agnès rougiſſait ſans colère,
Ne trouvait point ſa main bien téméraire,
Et le lorgnait ſans bien ſavoir pourquoi,
Jurant toûjours d'être fidelle au Roi.
Le Page ayant employé ſa bouteille ;
Rare beauté, dit-il, je vous conſeille
De cheminer juſqu'en un bourg voiſin :
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul ſoldat ne demeure :
Nous y ſerons avant qu'il ſoit une heure.
J'ai de l'argent, & l'on vous trouvera
Et coëffe & jupe, & tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence

Une beauté digne d'un Roi de France.
La Dame errante approuva ſon avis ;
Monroſe était ſi tendre & ſi ſoumis,
Etait ſi beau, ſavait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le ſuivre.
Quelque Cenſeur, interrompant le fil
De mon diſcours, dira, Mais ſe peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune Anglais, qu'un page
Fût près d'Agnès reſpectueux & ſage ?
Qu'il ne prît point la moindre liberté ?
Ah laiſſez-là vos cenſures rigides ;
Ce page aimait, & ſi la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.
Agnès & lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre & de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre Ecuyer de cent pas en cent pas
S'approchait d'elle, & baiſait ſes beaux bras ;
Le tout d'un air reſpectueux & tendre ;
La belle Agnès ne ſavait s'en défendre ;
Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, & ne demandait rien.
Dedans le bourg ils ſont entrés à peine,
Dans un logis ſon Ecuyer la mène
Bien fatiguée ; Agnès entre deux draps
Modeſtement repoſe ſes appas ;
Monroſe court, & va tout hors d'haleine
Chercher partout pour dignement ſervir,
Alimenter, chauffer, coëffer, vêtir
Cette beauté déja ſa Souveraine.

Charmant enfant dont l'amour & l'honneur
Ont pris plaiſir à diriger le cœur,
Où ſont les gens dont la ſageſſe égale
Les procédés de ton ame loyale ?
Dans ce logis (je ne puis le nier,)
De Jean Chandos logeait un Aumônier.
Tout Aumônier eſt plus hardi qu'un page.
Le ſcélérat informé du voyage
Du beau Monroſe & de la belle Agnès,
Et trop inſtruit que dans ſon voiſinage
A quatre pas repoſaient tant d'attraits ;
Preſſé ſoudain de ſon déſir infame,
Les yeux ardens, le ſang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enyvré,
Entre en jurant comme un déſeſpéré,
Ferme la porte, & les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que faiſait en ce même moment
Le grand Dunois ſur ſon âne volant.
Au haut des airs où les Alpes chenues
Portent leur tête & diviſent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal, *d*)
Fameux paſſage aux Romains ſi fatal,
Qui voit le Ciel s'arrondir ſur ſa tête,
Et ſous ſes pieds ſe former la tempête,
Eſt un Palais de marbre tranſparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans ſont des glaces fidelles ;
Si que chacun qui paſſe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut ſe mirer tant qu'il lui ſemble bon.

Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où ſi bien l'on ſe mire :
Mais ces chemins ſont tous bien dangereux ;
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien ſouvent ſur ce nouvel olympe
Eſt arrivé ſans trop ſavoir par où ;
Chacun y court, & tandis que l'un grimpe,
Il en eſt cent qui ſe caſſent le cou.
De ce Palais la ſuperbe maîtreſſe
Eſt cette vieille & bavarde Déeſſe,
La Renommée, à qui dans tous les tems
Le plus modeſte a donné quelque encens.
Le Sage dit que ſon cœur la mépriſe,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange eſt pour l'ame un poiſon.
Le Sage ment, & dit une ſottiſe.
La Renommée eſt donc en ces hauts lieux.
Les courtiſans dont elle eſt entourée,
Princes, pedants, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, & de vent enyvrée,
Vont tous prians, & crians à genoux :
O Renommée ! ô puiſſante Déeſſe !
Qui ſavez tout, & qui parlez ſans ceſſe,
Par charité parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indiſcrettes,
La Renommée a toûjours deux trompettes :
L'une à ſa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des Héros :
L'autre eſt au cu, puiſqu'il faut vous le dire :
C'eſt celle-là qui ſert à nous inſtruire
De ce fatras de volumes nouveaux,

Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnaſſe inſectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipſés tour-à-tour,
Faits en un mois, périſſent en un jour;
Enſevelis dans le fond des collèges,
Rongés des vers, eux & leurs privilèges.
Un vil amas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infames détracteurs,
Guyon, Fréron, La Baumelle, Nonotte;
Et ce rebut de la troupe bigotte,
Ce Savatier de la fraude inſtrument,
Qui vend ſa plume, & ment pour de l'argent;
Tous ces marchands d'opprobre & de fumée
Oſent pourtant chercher la Renommée;
Couverts de fange, ils ont la vanité
De ſe montrer à la Divinité.
A coups de fouet chaſſés du ſanctuaire,
A peine encor ils ont vu ſon derrière. *e*)
Gentil Dunois ſur ton ânon monté,
En ce beau lieu tu te vis tranſporté.
Ton nom fameux qu'avec juſtice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs ſi polis.
O quelle joie enchantait tes eſprits!
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes;
Non-ſeulement des ſiéges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas;
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te béniſſans au ſein de leurs aſyles,

Des

Des gens de bien à la Cour protégés,
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainſi contemplant ſon hiſtoire,
Se complaiſait à jouir de ſa gloire.
Son âne auſſi s'amuſant à ſe voir,
Se pavanait de miroir en miroir.
On entendit deſſus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle diſait : *Voici l'horrible jour*
Où dans Milan la ſentence eſt dictée;
On va brûler la belle Dorothée.
Pleurez, mortels, qui connaiſſez l'amour.
Qui? dit Dunois; quelle eſt donc cette belle?
Qu'a-t-elle fait? pourquoi la brûle-t-on?
Paſſe après tout ſi c'eſt une laidron;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les Saints c'eſt choſe trop cruelle.
Les Milanais ont donc perdu l'eſprit.
Comme il parlait, la trompette reprit :
O Dorothée, ô pauvre Dorothée!
En feu cuiſant tu vas être jettée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te recout *de ce braſier fatal.*
A cet avis Dunois ſentit dans l'ame
Un prompt déſir de ſecourir la Dame :
Car vous ſavez que ſi-tôt qu'il s'offrait
Occaſion de marquer ſon courage,
Venger un tort, redreſſer quelque outrage;
Sans raiſonner ce Héros y courait.
Allons, dit-il à ſon âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.

L'âne auſſi-tôt ſes deux aîles étend ;
Un Chérubin va moins rapidement. *f*)
On voit déja la ville où la juſtice
Arrangeait tout pour cet affreux ſupplice.
Dans la grand' place on élève un bucher ;
Trois cent archers, gens cruels & timides,
Du mal d'autrui monſtres toûjours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit partout le beau monde aux fenêtres ;
Attendant l'heure, & déja larmoyant ;
Sur un balcon l'Archevêque & ſes prêtres
Obſervent tout d'un œil ferme & content.
Quatre Alguazils *g*) amènent Dorothée,
Nue en chemiſe, & de fers garrottée ;
Le déſeſpoir & la confuſion,
Le juſte excès de ſon affliction,
Devant ſes yeux répandent un nuage,
Des pleurs amers inondent ſon viſage ;
Elle entrevoit d'un œil mal aſſuré
L'affreux poteau pour ſa mort préparé,
Et ſes ſanglots ſe faiſant un paſſage ;
O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
Règnes encor en ces momens d'horreur ! . . .
Elle ne put en dire davantage,
Et béguayant le nom de ſon amant,
Elle tomba ſans voix, ſans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle :
Dans cet état elle était encor belle.
Un ſcélérat nommé Sacrogorgon,
De l'Archevêque infame champion, *h*)
La dague au poing vers le bucher s'avance,

Le chef armé de fer & d'impudence,
Et dit tout haut, Meſſieurs, je jure Dieu,
Que Dorothée a mérité le feu.
Eſt-il quelqu'un qui prenne ſa querelle ?
Eſt-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
S'il en eſt un, que cet audacieux
Oſe à l'inſtant ſe montrer à mes yeux,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Diſant ces mots il marche fiérement,
Branlant en l'air un braquemart *i*) tranchant,
Roulant les yeux, tordant ſa laide bouche ;
On frémiſſait à ſon aſpect farouche ;
Et dans la ville il n'était Ecuyer
Qui Dorothée oſât juſtifier ;
Sacrogorgon venait de les confondre :
Chacun pleurait, & nul n'oſait répondre.
Le fier Prélat, du haut de ſon balcon,
Encourageait le brutal champion.
Le beau Dunois qui planait ſur la place,
Fut ſi choqué de l'inſolente audace
De ce pervers ; & Dorothée en pleurs
Etait ſi belle au ſein de tant d'horreurs,
Son déſeſpoir la rendait ſi touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il ſaute à terre, & d'un ton élevé,
C'eſt moi, dit-il, face de reprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage,
Que Dorothée eſt vertueuſe & ſage ;
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Suppôt du crime, & menteur déloyal.
Je veux d'abord ſavoir de Dorothée,

Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel eſt ſon cas, & par quel guet à pan
On fait brûler les belles à Milan;
Il dit; le peuple à la ſurpriſe en proie
Pouſſa des cris d'eſpérance & de joie.
Sacrogorgon qui ſe mourait de peur,
Fit comme il put ſemblant d'avoir du cœur.
Le fier Prélat ſous ſa mine hypocrite
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.
A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble & courtois.
Les yeux baiſſés la belle lui raconte
En ſoupirant ſon malheur & ſa honte:
L'âne divin ſur l'égliſe perché
De tout ce cas paraiſſait fort touché:
Et de Milan les dévotes familles
Béniſſaient Dieu qui prend pitié des filles.

NOTES.

a) VOyez le dix-ſeptiéme Chant.

b) C'eſt le même Page ſur le derrière duquel Jeanne avait crayonné trois fleurs de lys.

c) *Adonis* ou *Adoni*, fils de Cinirас & de Mirra, Dieu des Phéniciens, amant de Vénus Aſtarté. Les Phéniciens pleuraient tous les ans ſa mort, enſuite ils ſe réjouiſſaient de ſa réſurrection.

d) On croit qu'Annibal paſſa par la Savoie : c'eſt donc chez les Savoyards qu'eſt le temple de la Renommée.

e) Ce ramas eſt bien vil en effet. Ces gens-là, comme on ſait, ont vomi des torrens de calomnies contre l'auteur qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire, qu'il ne croyait pas en Dieu, que le bienfaicteur de la race de Corneille était l'ennemi de Corneille ; qu'il était fils d'un payſan. Ils lui ont attribué les avantures les plus fauſſes. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ſes ouvrages. Il eſt bien juſte qu'à la fin il chaſſe cette canaille du ſanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs ſe gliſſent de nuit dans une égliſe, pour y voler des calices.

f) *Chérubin*, eſprit céleſte, ou Ange du ſecond ordre de la première Hiérarchie. Ce mot vient de l'Hébreu *Cherub*, dont le pluriel eſt *Chérubin*. Les Chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, & des pieds de bœuf.

g) Alguazil. *Guazil* en Arabe ſignifie huiſſier, de-là *Alguazil* archer Eſpagnol.

h) Champion vient de champ, pion du champ : *Pion* mot Indien adopté par les Arabes, il ſignifie ſoldat.

i) Braquemart, du Grec *brakimakera*, courte épée.

CHANT SEPTIEME.

Comment Dunois ſauva Dorothée condamnée à la mort par l'Inquiſition.

LOrſqu'autrefois, au printems de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtreſſe,
Mon tendre cœur fut navré de triſteſſe;
Et je penſai renoncer aux amours;
Mais d'offenſer, par le moindre diſcours,
Cette beauté que j'avais encenſée,
De ſon bonheur oſer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma penſée.
Gêner un cœur ce n'eſt pas ma façon.
Que ſi je traite ainſi les infidelles,
Vous comprenez à plus forte raiſon,
Que je reſpecte encor plus les cruelles.
Il eſt affreux d'aller perſécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtreſſe objet de votre hommage
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux eſclavage;
On trouve aſſez de quoi ſe conſoler;
Ou bien buvez: c'eſt un parti fort ſage.
Et plût à Dieu qu'en un cas tout pareil,
Le tonſuré, qu'amour rendit barbare,
Cet oppreſſeur d'une beauté ſi rare,
Se fût ſervi d'un auſſi bon conſeil!
Déja Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage & l'eſpoir:

Mais avant tout il convenait ſavoir,
Les attentats dont elle était chargée.
O vous, dit-elle, en baiſſant ſes beaux yeux,
Ange divin qui deſcendez des Cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défenſe,
Vous ſavez bien quelle eſt mon innocence.
Dunois reprit, je ne ſuis qu'un mortel;
Je ſuis venu par une étrange allure,
Pour vous ſauver d'un trépas ſi cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame & vertueuſe & pure;
Mais dites-moi pour Dieu votre avanture.
Lors Dorothée en eſſuyant les pleurs,
Dont le torrent ſon beau viſage mouille,
Dit; L'amour ſeul a fait tous mes malheurs.
Connaiſſez-vous Monſieur de la Trimouille?
Oui, dit Dunois, c'eſt mon meilleur ami,
Peu de héros ont une ame auſſi belle;
Mon Roi n'a point de guerrier plus fidèle;
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi;
Nul Chevalier n'eſt plus digne qu'on l'aime.
Il eſt trop vrai, dit-elle, c'eſt lui-même.
Il ne s'eſt pas écoulé plus d'un an,
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'eſt en ces lieux qu'il m'avait adorée;
Il le jurait, & j'oſe être aſſurée,
Que ſon grand cœur eſt toûjours enflammé,
Qu'il m'aime encor; car il eſt trop aimé.
Ne doutez point, dit Dunois, de ſon ame;
Votre beauté vous répond de ſa flamme:
Je le connais, il eſt, ainſi que moi,

A ſes amours fidèle comme au Roi.
L'autre reprit, Ah! Monſieur, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable & le plus vertueux,
Où de mon cœur il ſe rendit le maître!
Je l'adorais avant que ma raiſon
Eût pu ſavoir ſi je l'aimais ou non.
Ce fut, Monſieur, ô moment délectable!
Chez l'Archevêque où nous étions à table,
Que ce héros plein de ſa paſſion
Me fit, me fit ſa déclaration.
Ah! j'en perdis la parole & la vue.
Mon ſang brûla d'une ardeur inconnue:
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaiſir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit viſite:
Elle fut courte, il prit congé trop vite.
Quand il partit, mon cœur le rappelait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête,
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baiſers ſur mes lévres ravis.
Le lendemain il oſa davantage,
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant.
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je hélas? faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs & ma honte,
Sans que je ſache, ô digne chevalier!

A quel Héros j'oſe me confier ?
Le Chevalier par pure obéiſſance
Dit ſans vanter ſes faits ni ſa naiſſance,
Je ſuis *Dunois*. C'était en dire aſſez.
Dieu, reprit-elle, ô Dieu qui m'exaucez,
Quoi vos bontés font voler à mon aide
Ce grand *Dunois*, ce bras à qui tout céde !
Ah qu'on voit bien d'où vous tenez le jour ;
Charmant bâtard, cœur noble, ame ſublime,
Le tendre amour me faiſait ſa victime ;
Mon ſalut vient d'un enfant de l'amour :
Le Ciel eſt juſte & l'eſpoir me ranime.
Vous ſaurez donc, brave & gentil Dunois,
Que mon amant au bout de quelques mois
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeſte, & maudite Angleterre !
Il écouta la voix de ſon devoir.
Mon tendre amour était au déſeſpoir.
Un tel état vous eſt connu ſans doute ;
Et vous ſavez, Monſieur, ce qu'il en coute :
Ce fier devoir fait ſeul tous nos malheurs ;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs ;
Mon cœur était forcé de ſe contraindre,
Et je mourais, mais ſans pouvoir m'en plaindre.
Il me donna le préſent amoureux,
D'un bracelet fait de ſes blonds cheveux,
Et ſon portrait qui trompant ſon abſence,
M'a fait cent fois retrouver ſa préſence.
Un tendre écrit ſurtout il me laiſſa,
Que de ſa main le ferme amour traça.
C'était, Monſieur, une juſte promeſſe,

Un cher garant de ſa ſainte tendreſſe :
On y liſait ; *Je jure par l'amour,*
Par les plaiſirs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette Cour,
Pour épouſer ma chère Dorothée.
Las ! il partit, il porta ſa valeur
Dans Orléans. Peut-être il eſt encore
Dans ces remparts, où l'appella l'honneur.
S'il y ſavait quels maux & quelle horreur
Sont loin de lui le prix de mon ardeur !
Non, juſte Ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.
Il partit donc ; & moi je m'en allai,
Loin des ſoupçons d'une ville indiſcrète,
Chercher aux champs une ſombre retraite,
Conforme aux ſoins de mon cœur déſolé.
Mes parens morts, libre dans ma triſteſſe,
Cachée au monde & fuyant tous les yeux,
Dans le ſecret le plus myſtérieux
J'enſevelis mes pleurs & ma groſſeſſe.
Mais par malheur, hélas ! je ſuis la niéce
De l'Archevêque. A ces funeſtes mots
Elle ſentit redoubler ſes ſanglots.
Puis vers le Ciel tournant ſes yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en ſecret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour ;
Avec mon fils conſolant mes allarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'Archevêque il prit en fantaiſie
De venir voir quelle eſpèce de vie
Menait ſa niéce au fond de ces forêts ;
Pour ma campagne il quitta ſon palais ;

Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté, préſent cher & funeſte,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteſte,
Perça ſon cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : Ciel que je fus ſurpriſe !
Je lui parlai des devoirs de ſon rang,
De ſon état, des nœuds ſacrés du ſang.
Je remontrai l'horreur de l'entrepriſe ;
Elle outrageait la nature & l'Egliſe.
Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique eſpoir.
Il ſe flattait que mon cœur indocile,
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que ſon triomphe en ſerait plus facile ;
Il m'accablait de ſes ſoins fatigans,
De ſes déſirs rebutés & preſſans.
Hélas ! un jour que toute à ma triſteſſe
Je reliſais cette douce promeſſe,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en liſant me ſurprit.
Il ſe ſaiſit d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie ;
Il lut, il vit dans cet écrit fatal,
Tous mes ſecrets, ma flamme & ſon rival.
Son ame alors jalouſe & forcenée
A ſes déſirs fut plus abandonnée.
Toûjours alerte & toûjours m'épiant,
Il ſut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute un autre en eût perdu courage,
Mais le mître n'en fut que plus ardent ;

Et ſe ſentant ſur moi cet avantage,
Ah ! me dit-il, n'eſt-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être ſage ?
Et vos faveurs ſeront le ſeul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi ?
Oſez-vous bien me faire réſiſtance ?
Y penſez-vous ? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas :
Cédez ſur l'heure, ou craignez ma vengeance.
Je me jettai tremblante à ſes genoux :
J'atteſtai Dieu : je répandis des larmes.
Lui furieux d'amour & de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverſe, & va me violer ;
A mon ſecours il falut appeller ;
Tout ſon amour ſoudain ſe tourne en rage.
D'un oncle ; ô Ciel ! ſouffrir un tel outrage !
De coups affreux il meurtrit mon viſage.
On vient au bruit ; mon homme au même inſtant
Joint à ſon crime un crime encor plus grand.
Chrêtiens, dit-il, ma niéce eſt une impie :
Je l'abandonne, & je l'excommunie :
Un hérétique, un damné ſuborneur
Publiquement a fait ſon déshonneur :
L'enfant qu'ils ont eſt un fruit d'adultère.
Que Dieu confonde & le fils & la mère !
Et puiſqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils ſoient livrés à l'Inquiſition.
Il ne fit point une menace vaine :
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand Inquiſiteur.

On me ſaiſit, priſonnière on m'entraîne
Dans des cachots où le pain de douleur
Etait ma ſeule & triſte nourriture :
Lieux ſouterrains, lieux d'une nuit obſcure,
Séjour de mort & tombeau des vivans !
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens ;
Vous les voyez ces braſiers dévorans ;
C'eſt-là qu'il faut expirer à vingt ans.
Voilà mon lit à mon heure dernière.
C'eſt-là, c'eſt-là, ſans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur.
Plus d'un guerrier aurait ſelon l'uſage
Pris ma défenſe & pour moi combattu ;
Mais l'Archevêque enchaîne leur vertu :
Contre l'Egliſe ils n'ont point de courage.
Qu'attendre hélas ! d'un cœur Italien ?
Ils tremblent tous à l'aſpect d'une étole ; *a*)
Mais un Français n'eſt allarmé de rien,
Et braverait le Pape au Capitole.
A ces propos Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accuſée,
Plein de couroux pour ſon perſécuteur,
Brûlait déja d'exercer ſa valeur ;
Et ſe flattait d'une victoire aiſée :
Bien ſurpris fut de ſe voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'inveſtiſſait noblement par derrière.
Un cuiſtre en robe avec bonnet quarré,
Criait d'un ton de vrai *miſeréré*,
» On fait ſavoir de par la Sainte Egliſe,

» Par Monſeigneur, pour la gloire de Dieu,
» A tous Chrêtiens que le Ciel favoriſe,
» Que nous venons de condamner au feu
» Cet étranger, ce champion profane,
» De Dorothée infame Chevalier,
» Comme infidèle, hérétique & ſorcier :
» Qu'il ſoit brûlé ſur l'heure avec ſon âne.
Cruel Prélat, Buſiris en ſoutane, *b*)
C'était, perfide, un tour de ton métier ;
Tu redoutais le bras de ce guerrier,
Tu t'entendais avec le Saint Office,
Pour opprimer, ſous le nom de juſtice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.
Tout auſſi-tôt l'aſſaſſine cohorte,
Du Saint Office abominable eſcorte,
Pour ſe ſaiſir du ſuperbe Dunois,
Deux pas avance & en recule trois ;
Puis marche encor ; puis ſe ſigne & s'arrête.
Sacrogorgon qui tremblait à leur tête,
Leur crie, Allons, il faut vaincre ou périr ;
De ce ſorcier tâchons de nous ſaiſir.
Au milieu d'eux les Diacres de la ville,
Les Sacriſtains arrivent à la file :
L'un tient un pot, & l'autre un goupillon ; *c*)
Ils font leur ronde, & de leur eau ſalée
Benoitement aſpergent l'aſſemblée.
On exorciſe, on maudit le Démon :
Et le Prélat toûjours l'ame troublée,
Donne partout la bénédiction.
Le grand Dunois, non ſans émotion,

Voit qu'on le prend pour envoyé du Diable :
Lors ſaiſiſſant de ſon bras redoutable,
Sa grande épée, & de l'autre montrant
Un chapelet, Catholique inſtrument,
De ſon ſalut cher & ſacré garant ;
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne :
L'âne deſcend, Dunois monte & ſoudain
Il va frappant en moins d'un tour de main
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *ſternum d*) & le bras :
Il atteint l'autre, à l'os qu'on nomme *atlas e*) ;
Qui voit tomber ſon nez & ſa mâchoire,
Qui ſon oreille & qui ſon *humerus* ;
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit diſant ſes *Orémus* :
L'âne au milieu du ſang & du carnage,
Du Paladin ſeconde le courage ;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayé.
Sacrogorgon abaiſſant la viſière,
Toûjours jurant s'en allait en arrière ;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis*, *f*)
Le fer ſanglant lui ſort par le *coccis* : *g*)
Le vilain tombe, & le peuple s'écrie,
Béni ſoit Dieu, le barbare eſt ſans vie.
Le ſcélérat encor ſe débattait
Sur la pouſſière, & ſon cœur palpitait,
Quand le héros lui dit ; Ame traîtreſſe,
L'Enfer t'attend, crain le Diable, & confeſſe
Que l'Archevêque eſt un coquin mîtré,
Un raviſſeur, un parjure avéré,

Que

Que Dorothée eſt l'innocence même,
Qu'elle eſt fidelle au tendre amant qu'elle aime,
Et que tu n'es qu'un ſot & qu'un fripon.
Oui, Monſeigneur : oui, vous avez raiſon ;
Je ſuis un ſot, la choſe eſt par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit ; ſon ame alla chez le Démon.
Ainſi mourut le fier Sacrogorgon.
Dans l'inſtant même où ce bravache infame
A Belzébut rendait ſa vilaine ame,
Devers la place arrive un Ecuyer
Portant ſalade *h*) avec lance dorée :
Deux poſtillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était, choſe aſſurée,
Qu'il arrivait quelque grand Chevalier.
A cet objet la belle Dorothée
D'étonnement & d'amour tranſportée,
Ah Dieu puiſſant, ſe mit-elle à crier,
Serait-ce lui ! ſerait-il bien poſſible !
A mes malheurs le Ciel eſt trop ſenſible.
Les Milanais, peuples très curieux,
Vers l'Ecuyer avaient tourné les yeux.
Eh ! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De reſſembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux & votre eſprit
Du changement qui dans Milan ſe fit ?
Eſt-ce donc là le but de mon ouvrage ?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au Roi de France, aux cruels aſſiégeans,
A la Pucelle, à l'illuſtre Amazone,
La vengereſſe & du peuple & du Trône,

Qui ſans jupon, ſans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en Dieu ſa plus ferme eſpérance,
Comptant ſur lui plus que ſur la vaillance,
Et s'adreſſant à Monſieur Saint Denis,
Qui cabalait alors en Paradis
Contre Saint George en faveur de la France.
Surtout, lecteur, n'oubliez point Agnès,
Ayez l'eſprit tout plein de ſes attraits,
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Eſt-il quelqu'un ſi morne & ſi ſévère,
Que pour Agnès il ſoit ſans intérêt?
Et franchement dites-moi, s'il vous plait,
Si Dorothée au feu fut condamnée;
Si le Seigneur du haut du firmament
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas advient très rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'eſſuyer,
Soit dans les bras d'un robuſte aumônier,
Ou ſemble épris pour quelque jeune page;
Cet accident peut-être eſt plus commun.
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avoûrai, j'aime toute avanture,
Qui tient de près à l'humaine nature;
Car je ſuis homme, & je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faibleſſes;
J'ai dans mon tems poſſédé des maîtreſſes,
Et j'aime encor à retrouver mon cœur.

Digitized by Google

NOTES.

a) *Etole.* Ornement ſacerdotal qu'on paſſe par deſſus le ſurplis. Ce mot vient du grec στολὴ, qui ſignifie *une robe longue.* L'étole eſt aujourd'hui une bande large de quatre doigts. *L'étole* des anciens était fort différente; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les Rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer : de-là ces expreſſions de l'Ecriture, *Stolam gloriæ induit eum*, &c.

b) Buſiris était un Roi d'Egypte, qui paſſait pour un Tyran.

c) Le *Goupillon* eſt un inſtrument garni en tout ſens de ſoies de porc priſes dans des fils d'archal paſſés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il ſert à diſtribuer l'eau bénite, &c. Cet inſtrument était uſité dans l'antiquité, on s'en ſervait pour arroſer les initiés de l'eau luſtrale.

d) *Sternum*, terme Grec, comme ſont preſque tous ceux de l'anatomie; c'eſt cette partie antérieure de la poitrine à laquelle ſont jointes les côtes : elle eſt compoſée de ſept os ſi bien aſſemblés, qu'ils ſemblent n'en faire qu'un. C'eſt la cuiraſſe que la nature a donnée au cœur & aux poulmons.

e) *Atlas*, la première vertèbre du cou : elle ſoutient tous les fardeaux qu'on poſe ſur la tête, laquelle tourne ſur cet *Atlas*, comme ſur un pivot.

f) *Pubis*, de puberté, os barré, qui ſe joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis.*

g) *Coccis*, κοκκυξ, croupion, placé immédiatement au-deſſous de l'os *ſacrum.* Il n'eſt pas honnête d'être bleſſé là.

h) *Salade*, on devrait dire *célade*, de *celata*; mais le mauvais uſage prévaut partout.

CHANT HUITIEME.

Comment le charmant La Trimouille rencontra un Anglais à Notre-Dame de Lorette, & ce qui s'enſuivit avec ſa Dorothée.

QUe cette hiſtoire eſt ſage, intéreſſante !
Comme elle forme & l'eſprit & le cœur !
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des Chevaliers le courage & l'honneur,
Les droits des Rois, des belles la pudeur !
C'eſt un jardin dont tout le tour m'enchante
Par ſa culture & ſa variété.
J'y vois ſurtout l'aimable chaſteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lys blanc que le Ciel a planté,
Levant ſans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, liſez aſſidûment
De la vertu ce divin rudiment :
Il fut écrit par notre Abbé Tritême, *a*)
Savant Picard, de ſon ſiécle ornement,
Il prit Agnès & Jeanne pour ſon thême.
Que je l'admire, & que je me ſais gré
D'avoir toûjours hautement préféré
Cette lecture honnête & profitable,
A ce fatras d'inſipides Romans
Que je vois naître & mourir tous les ans,
De cerveaux creux avortons languiſſans !
De Jeanne d'Arc l'hiſtoire véritable
Triomphera de l'envie & du tems.

Le vrai me plait, le vrai ſeul eſt durable.
De Jeanne d'Arc, cependant cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte ;
Car Dorothée & Dunois ſon vengeur,
Et la Trimouille objet de ſon ardeur,
Ont de grands droits ; & j'avoûrai ſans honte
Qu'avec raiſon vous vouliez être inſtruit
Des beaux effets que leur amour produit.
Près d'Orléans vous avez ſouvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour ſon bon Roi ſignalant ſa vaillance,
Dans un foſſé fut plongé juſqu'au cou.
Ses Ecuyers tirèrent avec peine,
Du ſale fond de la fangeuſe arène
Notre héros, en cent endroits froiſſé,
Un bras démis, le coude fracaſſé.
Vers les remparts de la ville aſſiégée
On reportait ſa figure affligée ;
Mais de Talbot les efforts vigilans
Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On tranſporta, de crainte de ſurpriſe,
Mon Paladin, par de ſecrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidelle, au Roi Charle ſoumiſe.
Un charlatan arrivé de Veniſe,
Adroitement remit ſon *radius*, *b*)
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.
Son Ecuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers ſon maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le Chevalier fidèle à ſa tendreſſe,

Se réſolut, dans ſon cuiſant ennui,
D'aller au moins rejoindre ſa maîtreſſe.
Il courut donc à travers cent hazards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin eſt entouré, heurté,
Preſſé des flots d'une foule imbécille,
Qui d'un pas lourd, & d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voiſines;
Bourgeois, manans, moines, Bénédictines,
Mères, enfans: c'eſt un bruit, un concours,
Un chamaillis: chacun ſe précipite:
On tombe, on crie, arrivons, entrons vite,
Nous n'aurons pas tels plaiſirs tous les jours.
Le Paladin ſut bientôt quelle fête
Allait chommer ce bon peuple Lombard,
Et quel ſpectacle à ſes yeux on apprête.
Ma Dorothée! ô ciel! Il dit & part,
Et ſon courſier s'élançant ſur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les fauxbourgs, dans la ville, à la place,
Où du bâtard la généreuſe audace
A diſſipé tous ces monſtres félons,
Où Dorothée interdite, éperdue,
Oſait à peine encor lever la vue.
L'abbé Tritême avec tout ſon talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la ſurpriſe & du ſaiſiſſement,
Et des tranſports dont cette ame ſi pure
Fut pénétrée en voyant ſon amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre

Ce doux mêlange, & ſi vif, & ſi tendre,
L'impreſſion d'un reſte de douleur,
La douce joie où ſe livrait ſon cœur,
Son embarras, ſa pudeur & ſa honte,
Que par degrés la tendreſſe ſurmonte ?
Son la Trimouille ardent, yvre d'amour,
Entre ſes bras la tient longtems ſerrée,
Faible, attendrie, encor toute éplorée ;
Il embraſſait, il baiſait tour-à-tour
Le grand Dunois, & ſa maîtreſſe, & l'âne.
Tout le beau ſexe aux fenêtres penché
Battait des mains, de tendreſſe touché ;
On voyait fuir tous les gens à ſoutane
Sur les débris du bucher renverſé,
Qui dans le ſang nage au loin diſperſé.
Sur ces débris le bâtard intrépide
A l'air, le port, & le maintien d'Alcide,
Qui ſous ſes pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien, & la triple Euménide,
Remit Alceſte à ſon dolent époux,
Quoiqu'en ſecret il fût un peu jaloux.
Avec honneur la belle Dorothée
Fut en litière à ſon logis portée,
Des deux héros noblement eſcortée.
Le lendemain le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux :
Je ſens, dit-il, que je ſuis inutile
Aux doux plaiſirs que vous goûtez tous deux ;
Il me convient de ſortir de la ville ;
Jeanne & mon Roi me rappellent près d'eux ;
Il faut les joindre, & je ſens trop que Jeanne

Doit

Doit regretter la perte de ſon âne.
Le grand Denis, le patron de nos loix,
M'a cette nuit préſenté ſa figure ;
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta ſa divine monture,
Pour ſecourir les Dames & les Rois :
Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
Graces au ciel Dorothée eſt ſervie,
Je dois ſervir Charle ſept à ſon tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour ;
A mon bon Roi je vais donner ma vie ;
Le tems me preſſe & mon âne m'attend.
Sur mon cheval je vous ſuis à l'inſtant,
Lui repliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit, C'eſt auſſi mon projet ;
Un déſir vif dès longtems me chatouille
De contempler la cour de Charle ſept,
Sa cour ſi belle, en héros ſi féconde,
Sa tendre Agnès qui gouverne ſon cœur,
Sa fière Jeanne en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,
Me conduiraient juſques au bout du monde.
Mais ſur le point d'être cuite en ce lieu,
En récitant ma prière ſecrette,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De viſiter ſa maiſon de Lorette,
S'il lui plaiſait de me tirer du feu.
Tout auſſi-tôt la mère du bon Dieu
Vous députa ſur votre âne céleſte ;
Vous me ſauvez de ce bucher funeſte,
Je vis par vous ; mon vœu doit ſe tenir :

Sans quoi la Vierge a droit de me punir.
Votre diſcours eſt très juſte & très ſage,
Dit la Trimouille : & ce pélérinage
Eſt à mes yeux un devoir bien ſacré :
Vous permettrez que je ſois du voyage.
J'aime Lorette, & je vous conduirai.
Allez Dunois, par la plaine étoilée
Fendez les airs, volez aux champs de Blois,
Nous vous joindrons avant qu'il ſoit un mois.
Et vous, Madame, à Lorette appellée,
Venez remplir votre vœu ſi pieux ;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux ;
C'eſt de prouver à toute heure, en tous lieux,
A tout venant, par l'épée & la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom,
Que nulle n'eſt & ſi ſage, & ſi belle.
Elle rougit. Cependant le griſon
Frappe du pied, s'élève ſur ſon aîle,
Plane dans l'air, & laiſſant l'horiſon,
Porte Dunois vers les ſources du Rhône.
Le Poitevin prend le chemin d'Ancône *c*),
Avec ſa Dame, un bourdon dans la main,
Portant tous deux chapeau de pélerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un roſaire pendait
De beaux grains d'or & de perles unies :
Le Paladin ſouvent le récitait,
Diſait *Ave* : la belle répondait ;
Par des ſoupirs & par des litanies ;
Et *je vous aime*, était le doux refrain

Des *Orémus* qu'ils chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaiſance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Céſène,
Toûjours logés dans de très beaux châteaux
De Princes, Ducs, Comtes & Cardinaux.
Le Paladin eut partout l'avantage
De ſoutenir que dans le monde entier
Il n'eſt beauté plus aimable & plus ſage
Que Dorothée ; & nul n'oſa nier
Ce qu'avançait un ſi grand perſonnage ;
Tant les Seigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards & de diſcrétion.
Enfin portés ſur les bords du Muſône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les Pélerins virent briller de loin
Cette maiſon de la ſainte Madône,
Ces murs divins de qui le Ciel prend ſoin ;
Et qu'autrefois des Anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaiſſeau qui fend le ſein des mers.
A *Loretto* les anges s'arrêtèrent, *d*)
Les murs ſacrés d'eux-mêmes ſe fondèrent :
Et ce que l'art a de plus précieux,
De plus brillant, de plus induſtrieux,
Fut employé depuis par les ſaints pères,
Maîtres du monde, & du Ciel grands vicaires,
A l'ornement de ces auguſtes lieux.
Les deux amans de cheval deſcendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux ſe mirent ;
Puis chacun d'eux pour accomplir ſon vœu
Offrit des dons pleins de magnificence,

Tous acceptés avec reconnaiſſance
Par la Madône & les moines du lieu.
Au cabaret les deux amans dînèrent ;
Et ce fut-là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur & ſans ſouci,
Qui venait voir la Sainte Vierge auſſi
Par paſſe-tems, ſe moquant dans ſon ame
Et de Loreite, & de ſa Notre-Dame ;
Parfait Anglais, voyageant ſans deſſein,
Achetant cher des modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et mépriſant les Saints & leurs reliques.
De tout Français c'eſt l'ennemi mortel,
Et ſon nom eſt Chriſtophe d'Arondel.
Il parcourait triſtement l'Italie,
Et ſe ſentant fort ſujet à l'ennui,
Il amenait ſa maîtreſſe avec lui,
Plus dédaigneuſe encor, plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, inſolente le jour,
A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.
Le beau Baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune repartie ;
Puis il parla de la Vierge Marie ;
Puis il compta comme il avait promis
Chez les Lombards, à Monſieur Saint Denis ;
De ſoutenir en tout lieu la ſageſſe
Et la beauté de ſa chère maîtreſſe ;
Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,

Que votre Dame eſt noble & d'un grand nom,
Qu'elle eſt ſurtout auſſi ſage que belle ;
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
Que dans le fonds elle a beaucoup d'eſprit ;
Mais Dorothée eſt fort au-deſſus d'elle ;
Vous l'avoûrez : on peut ſans l'abaiſſer
Au ſecond rang dignement la placer.
Le fier Anglais à ce diſcours honnête
Le regarda des pieds juſqu'à la tête :
Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denis fait un vœu ;
Et peu me chaut que votre Damoiſelle
Soit ſage ou folle, & ſoit ou laide ou belle ;
Chacun ſe doit contenter de ſon bien
Tout uniment, ſans ſe vanter de rien.
Mais puiſqu'ici vous avez l'impudence
D'oſer prétendre à quelque préférence
Sur un Anglais, je vous enſeignerai
Votre devoir ; & je vous prouverai
Que tout Anglais en affaires pareilles
A tout Français donne ſur les oreilles ;
Que ma maîtreſſe en figure, en couleur,
En gorge, en bras, cuiſſes, taille, rondeur,
Même en ſageſſe, en ſentimens d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pélerine,
Et que mon Roi (dont je fais peu de cas,)
Quand il voudra ſaura bien mettre à bas
Et votre maître, & ſa groſſe héroïne.
Eh bien, reprit le noble Poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous ſoudain ;
A vos dépens je ſoutiendrai peut-être

Mon tendre amour, mon pays & mon maître.
Mais comme il faut être toûjours courtois,
De deux combats je vous laiſſe le choix,
Soit à cheval, ſoit à pied; l'un & l'autre
Me ſont égaux: mon choix ſuivra le vôtre.
A pied, mort Dieu, dit le rude Breton;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine & ma victoire;
Point de cuiraſſe, & point de morion,
C'eſt à mon ſens une arme de poltron;
Il fait trop chaud, j'aime à combattre à l'aiſe,
Je veux tout nud vous ſoutenir ma thèſe:
Nos deux beautés jugeront mieux des coups.
Très volontiers, dit d'un ton noble & doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en ſecret ſon ame fût flattée
D'être l'objet d'un ſi noble duel.
Elle tremblait que Chriſtophe Arondel
Ne tranſperçât de quelque coup mortel
La douce peau de ſon cher la Trimouille,
Que de ſes pleurs tendrement elle mouille.
La Dame Anglaiſe animait ſon Anglais,
D'un coup d'œil fier & ſûr de ſes attraits;
Elle n'avait jamais verſé des larmes,
Son cœur altier ſe plaiſait aux allarmes,
Et les combats des coqs de ſon pays
Avaient été ſes paſſe-tems chéris.
Son nom était Judith de Roſamore,
Cher à Briſtol, & que Cambridge honore. *e*)
Voilà déja nos braves paladins

Dans un champ clos prêts d'en venir aux mains,
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De ſoutenir leur patrie & leurs belles,
La tête haute, & le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en ſon profil,
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'eſt un plaiſir de les voir ſe baiſſer,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, ſauter, ſe ménager des feintes,
Et ſe porter les plus rudes atteintes.
Ainſi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le Lion ou ſous la Canicule,
Tout l'horiſon qui s'enflamme & qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouït,
Un éclair paſſe, un autre éclair le ſuit.
Le Poitevin adreſſe une apoſtrophe
Droit au menton du ſuperbe Chriſtophe,
Puis en arrière il ſaute allégrement,
Toûjours en garde, & Chriſtophe à l'inſtant
Engage en tierce, & ſerrant la meſure
Au ferrailleur inflige une bleſſure
Sur une cuiſſe; & de ſang empourpré
Ce bel yvoire eſt teint & bigarré.
Ils s'acharnaient à cette noble eſcrime,
Voulant mourir pour jouïr de l'eſtime
De leur maîtreſſe, & pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder;
Lorſqu'un bandit des Etats du Saint Père,
Avec ſa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquiter de ſes dévotions.

Le ſcélérat ſe nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corſaire,
Mais ſaintement à la Vierge attaché,
Et ſans manquer récitant ſon roſaire,
Pour être pur & net de tout péché.
Il apperçut ſur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux, & leurs brillantes ſelles,
Et leurs mulets chargés d'or & d'*agnus*.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enlève & Judith Roſamore,
Et Dorothée, & le bagage encore,
Mulets, chevaux, & part comme un éclair.
Les champions tenaient toûjours en l'air
A poing fermé leurs brandiſſantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'aviſe le premier
Que ſa maîtreſſe eſt comme diſparue.
Il voit de loin courir ſon écuyer;
Il s'ébahit, & ſon arme pointue
Reſte en ſa main ſans force & ſans effet.
Sire Arondel demeure ſtupéfait;
Tous deux reſtaient la prunelle effarée,
Bouche béante, & la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh! oh! dit le Breton,
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles;
Nous nous donnons cent coups d'eſtramaçon
Très ſottement, courons vîte après elles,
Reprenons-les, & nous nous rebattrons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.
L'autre en convient, & différant la fête,
En bons amis ils ſe mettent en quête

De

De leur maîtreſſe. A peine ils font cent pas,
Que l'un s'écrie, ah la cuiſſe ! ah le bras !
L'autre criait la poitrine & la tête,
Et n'ayant plus ces eſprits animaux
Qui vont au cœur & qui font les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur ſang au combat conſumée,
Tous deux meurtris, faibles & languiſſans,
Sur le gazon tombent en même tems,
Et de leur ſang ils rougiſſent la terre.
Leurs écuyers qui ſuivaient Martinguerre,
Vont à ſa piſte & gagnent le pays.
Les deux héros ſans valets, ſans habits,
Et ſans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine ;
Lorſqu'une vieille en paſſant vers ces lieux,
Les voyant nuds, s'approcha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit ſur des civières
Porter chez elle ; & par des reſtaurans
En moins de rien leur rendit tous leurs ſens,
Leur coloris & leurs forces premières.
La bonne vieille en ce lieu reſpecté
Eſt en odeur, qu'on dit de ſainteté ;
Devers Ancône il n'eſt point de béate,
Point d'ame ſainte en qui la grace éclate
Par des bienfaits plus ſignalés, plus grands ;
Elle prédit la pluie & le beau tems ;
Elle guérit les bleſſures légères
Avec de l'huile & de ſaintes prières ;
Elle a par fois converti des méchans.
Les paladins à la vieille contèrent

Leur avanture, & conſeil demandèrent.
La décrépite alors ſe recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche & dit,
Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce ſoit à bonne intention;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre affection
Sont maintenant à des épreuves rudes;
Je plains leurs maux & vos ſollicitudes;
Habillez-vous; prenez des chevaux frais,
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre;
Le ciel par moi daigne ici vous apprendre,
Pour les trouver qu'il faut courir après.
Le Poitevin admira l'énergie
De ce diſcours; & le Breton penſif,
Lui dit, Je crois à votre prophétie:
Nous pourſuivrons le voleur fugitif,
Quand nous aurons retrouvé des montures,
Et des pourpoints, & ſurtout des armures.
La vieille dit, On vous en fournira.
Un circoncis par bonheur était là,
Enfant barbu d'Iſâc & de Juda,
Dont la belle ame à ſervir empreſſée
Faiſait fleurir la gent déprépucée.
Le digne hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les *us* de la race bénite,
En Canaan par Moïſe conduite:
Et le profit que le Juif s'arrogea,
Entre la ſainte & lui ſe partagea.

NOTES.

a) L'Abbé Tritême n'était point de Picardie, il était du Diocèſe de Trèves; il mourut en 1516. Nous n'oſerions aſſurer que ſa famille ne fût pas d'origine Picarde; nous nous en rapportons au ſavant auteur qui ſans doute a vu le MSS. de la Pucelle dans quelque Abbaye de Bénédictins.

b) Le *radius* & l'*ulna* ſont les deux os qui partent du coude & ſe joignent au poignet, l'*humerus* eſt l'os du bras qui ſe joint à l'épaule.

c) C'eſt dans la Marche d'Ancône qu'eſt la maiſon de la Vierge apportée de Nazareth par les Anges; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie pendant trois ans & ſept mois, & enſuite la poſèrent près de Ricanati. Sa ſtatue eſt de quatre pieds de haut; ſon viſage noir; elle porte la même Thiare que le Pape: on connait ſes miracles & ſes tréſors.

d) Ils ne s'arrêtèrent pas d'abord à *Loretto* : c'eſt une inadvertence de notre auteur : *non ergo paucis offendor maculis.* Cependant on peut dire pour ſa défenſe que les Anges s'arrêtèrent enfin à Lorette, eux & la maiſon, après avoir eſſayé de pluſieurs autres pays qui ne plurent point à la Sainte Vierge. Cette avanture ſe paſſa ſous le pontificat de Boniface VIII, dont on dit qu'il uſurpa ſa place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, & qu'il mourut comme un chien. Les hiſtoriens, qui ont parlé ainſi de Boniface, n'avaient pas de penſion de la Cour de Rome.

e) Briſtol & Cambridge, deux villes célèbres, la première par ſon commerce, la ſeconde par ſon univerſité, qui a eu de grands-hommes.

Digitized by Google

CHANT NEUVIEME.

Comment la Trimouille & ſire Arondel retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence ; & du cas étrange advenu dans la Sainte Beaume.

DEux Chevaliers qui ſe ſont bien battus,
Soit à cheval, ſoit à la noble eſcrime,
Avec le ſabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts, ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une ſecrette eſtime ;
Et chacun d'eux exalte les vertus,
Et les grands coups de ſon digne adverſaire,
Lorſque ſurtout il n'eſt plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triſte fortune,
Quelque miſère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit :
L'amitié naît de leurs deſtins contraires,
Et deux héros perſécutés ſont frères.
C'eſt ce qu'on vit dans le cas ſi cruel
De la Trimouille & du triſte Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente & dure ;
Mais il ſentit ſes entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin :
Et la Trimouille en ſe laiſſant ſurprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit ſon goût car ſon cœur eſt né tendre.

Que je me ſens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoiſie!
Ma Dorothée, hélas! me fut ravie;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de ſes pas;
J'affronterai les plus cruels trépas,
Pour vous nantir de votre Roſamore.
Les deux amans, les deux nouveaux amis,
Partent enſemble; & ſur un faux avis
Marchent en hâte, & tirent vers Livourne;
Le raviſſeur d'un autre côté tourne,
Par un chemin juſtement oppoſé.
Tandis qu'ainſi le couple ſe fourvoye,
Au ſcélérat rien ne fut plus aiſé
Que d'enlever ſa noble & riche proye:
Il la conduit bientôt en ſûreté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome & Gayette,
Maſure affreuſe, exécrable retraite,
Où l'inſolence, & la rapacité,
La gourmandiſe, & la malpropreté,
L'emportement de l'yvreſſe bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante & ſale impureté,
Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
Tous les excès des plus vilaines ames,
Font voir à l'œil ce qu'eſt le genre humain,
Lorſqu'à lui-même il eſt livré ſans frein.
Du créateur image ſi parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite!
En arrivant le corſaire effronté

Se met à table, & fait placer les belles
Sans compliment chacune à ſon côté,
Mange, dévore, & boit à leur ſanté.
Puis il leur dit, Voyez, Meſdemoiſelles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit;
Tout m'eſt égal, tout m'eſt bon, tout me duit;
Poil blond, poil noir, Anglaiſe, Italienne,
Petite ou grande, infidelle ou chrêtienne,
Il ne m'importe; & buvons. A ces mots
La rougeur monte à l'aimable viſage
De Dorothée: elle éclate en ſanglots:
Sur ſes beaux yeux il ſe forme un nuage,
Qui tombe en pleurs ſur ce nez fait au tour,
Sur ce menton, où l'on dit que l'amour
Lui fit un creux la careſſant un jour;
Dans la triſteſſe elle eſt enſevelie:
Judith l'Anglaiſe un moment recueillie,
Et regardant le corſaire inhumain,
D'un air de tête & d'un ſouris hautain,
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie;
Et l'on ſaura ce qu'avec un bandit
Peut une Anglaiſe alors qu'elle eſt au lit.
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiſer la barbouille, & lui dit,
J'aimai toûjours les filles d'Angleterre.
Il la rebaiſe, & puis vuide un grand verre;
En vuide un autre, & mange, & boit, & rit,
Et chante, & jure; & ſa main effrontée
Sans nul égard ſe porte impudemment
Sur Roſamore, & puis ſur Dorothée.

Celle-ci pleure ; & l'autre fiérement,
Sans s'émouvoir, ſans changer de viſage,
Laiſſe tout faire au rude perſonnage :
Enfin de table il ſort en bégaiant,
Le pied mal ſûr, mais l'œil étincelant,
Avertiſſant d'un geſte de corſaire
Qu'on ſoit fidèle aux marchés convenus ;
Et rayonnant des préſens de Bacchus,
Il ſe prépare aux combats de Cithère.
La Milanaiſe, avec des yeux confus,
Dit à l'Anglaiſe, Oſerez-vous, ma chère,
Du ſcélérat conſommer le déſir ?
Mérite-t-il qu'une beauté ſi fière
S'abaiſſe au point de donner du plaiſir ?
Je prétends bien lui donner autre choſe,
Dit Roſamore ; on verra ce que j'oſe ;
Je ſais venger ma gloire & mes appas.
Je ſuis fidèle au Chevalier que j'aime.
Sachez que Dieu, par ſa bonté ſuprême,
M'a fait préſent de deux robuſtes bras,
Et que Judith eſt mon nom de Batême.
Daignez m'attendre en cet indigne lieu,
Laiſſez-moi faire ; & ſurtout priez Dieu.
Puis elle part, & va la tête haute
Se mettre au lit à côté de ſon hôte.
La nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux.
Des malandrins la groſſière cohue
Cuvait ſon vin dans la grange étendue ;
Et Dorothée en ces momens d'horreur,
Demeurait ſeule, & ſe mourait de peur.

Le

Le boucanier dans la groſſe partie
Par où l'on penſe, était tout offuſqué
De la vapeur des raiſins d'Italie ;
Moins à l'amour qu'au ſommeil provoqué :
Il va preſſant d'une main engourdie
Les fiers appas dont ſon cœur eſt piqué :
Et la Judith prodiguant ſes tendreſſes
L'enveloppait, par ſes fauſſes careſſes,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le diſſolu laſſé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, & dort.
A ſon chevet pendait le cimeterre
Qui fit longtems redouter Martinguerre ;
Notre Bretonne auſſi-tôt le tira,
En invoquant Judith & Débora, *a*)
Jahel, Aod, & Simon nommé Pierre,
Simon Barjone aux oreilles fatal ;
Puis empoignant les crins de l'animal
De ſa main gauche, & ſoulevant la tête,
La tête lourde & le front engourdi
Du mécréant qui ronfle appeſanti,
Elle s'ajuſte, & ſa droite élevée
Tranche le cou du brave débauché ;
Du ſang, de vin la couche eſt abreuvée ;
Le large tronc de ſon chef détaché
Rougit le front de la noble héroïne,
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre Amazone alors ſaute du lit,
Portant en main cette tête ſanglante,
Et va trouver ſa compagne tremblante,
Qui dans ſes bras tombe & s'évanouït ;

Puis reprenant ſes ſens & ſon eſprit,
Ah ! juſte Dieu ! quelle femme vous êtes !
Quelle action ! quel coup & quel danger !
Où fuirons-nous ? Si ſur ces entrefaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
Parlez plus bas, repliqua Roſamore,
Ma miſſion n'eſt pas finie encore,
Prenez courage, & marchez avec moi.
L'autre reprit courage, avec effroi.
Leurs deux amans, errants toûjours loin d'elles,
Couraient partout ſans avoir rien trouvé ;
A Gène enfin, l'un & l'autre arrivé,
Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
S'en vont par mer à la merci des flots,
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour-à-tour
Tantôt aux bords de cet heureux ſéjour,
Où des chrêtiens le père Apoſtolique
Tient humblement les clefs du Paradis ;
Tantôt au fond du golfe Adriatique,
Où le vieux Doge eſt l'époux de Thétis : *b*)
Puis devers Naple au rivage fertile,
Où Sannazar eſt trop près de Virgile. *c*)
Ces Dieux mutins, prompts, aîlés & joüeflus,
Qui ne ſont plus les enfans d'Oritie,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les font voguer à ces gouffres connus,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Caribde, aujourd'hui ne l'eſt plus : *d*)
Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla ;

Où les géants écraſés ſous l'Etna, *e*)
Ne jettent plus la flamme avec la cendre ;
Tant l'univers avec le tems changea.
Le couple errant non loin de Syracuſe,
Va ſaluer la fontaine Arethuſe,
Qui dans ſon ſein tout couvert de roſeaux,
De ſon amant ne reçoit plus les eaux. *f*)
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où floriſſaient Auguſtin *g*) & Carthage ;
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs & la rapacité
Des Muſulmans, enfans de l'ignorance.
Enfin le Ciel conduit nos Chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.
Là ſur les bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marſeille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple Ionique. *h*)
Noble cité, Grecque & libre autrefois ;
Tu n'as plus rien de ce double avantage ;
Il eſt plus beau de ſervir ſous nos Rois ;
C'eſt, comme on ſait, un bienheureux partage.
Mais tes confins poſſèdent un tréſor
Plus merveilleux, plus ſalutaire encor.
Chacun connait la belle Magdelaine,
Qui de ſon tems ayant ſervi l'amour,
Servit le Ciel, étant ſur le retour,
Et qui pleura ſa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence ;
Et ſe feſſa longtems par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin. *i*)

Depuis ce tems un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on reſpire.
Plus d'une fille, & plus d'un pélerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du Dieu d'amour, qu'on nomme eſprit malin.
On tient qu'un jour la pénitente Juive
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin ſon pieux directeur.
Obtenez-moi, ſi jamais il arrive
Que ſur mon roc une paire d'amans
En rendez-vous viennenr paſſer leur tems,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent:
Et qu'une forte & vive averſion
Soit de leurs cœurs la ſeule paſſion.
Ainſi parla la ſainte avanturière.
Son confeſſeur exauça ſa prière.
Depuis ce tems ces lieux ſanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.
Les paladins ayant bien vu Marſeilles,
Son port, ſa rade, & toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles,
Furent requis de viſiter le Roc,
Ce roc fameux, ſurnommé Sainte Beaume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le Royaume.
Le beau Français y va par piété,
Le fier Anglais par curioſité.
En graviſſant ils virent près du Dôme,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageuſes,

L'une à genoux, mains jointes, cou tendu,
L'autre debout, & des plus dédaigneuſes.
O doux objets ! moment inattendu !
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtreſſes !
Les voilà donc pécheurs & péchereſſes,
Dans ce parvis ſi funeſte aux amours.
En peu de mots l'Anglaiſe leur raconte
Comment ſon bras par le divin ſecours
Sur Martinguerre a ſû venger ſa honte.
Elle eut le ſoin dans ce péril urgent
De ſe ſaiſir d'une bourſe aſſez ronde
Qu'avait le mort : attendu que l'argent
Eſt inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchiſſant dans l'horreur de la nuit
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le ſabre au poing vers la prochaine rive
Elle a conduit ſa compagne craintive,
Elle a monté ſur un léger eſquif ;
Et réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigé ſur la mer de Tyrrenne.
Enfin des vents le ſort capricieux,
Ou bien le Ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdelaine.
O grand miracle ! ô vertu ſouveraine !
A chaque mot que prononçait Judith,
De ſon amant le grand cœur s'affadit ;
Ciel quel dégoût ! & bientôt quelle haine,
Succède aux traits du plus charmant amour !
Il eſt payé d'un ſemblable retour.
Ce la Trimouille à qui ſa Dorothée

Parut longtems plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécille, affectée,
Gauche, mauſſade, & lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le Roi des ſots,
Le déteſtait & détournait la vue;
Et Magdelaine au milieu d'une nue
Goûtait en paix la ſatisfaction
D'avoir produit cette converſion.
Mais Magdelaine, hélas! fut bien deçue,
Car elle obtint des Saints du Paradis,
Que tout amant venu dans ſon logis
N'aimerait plus l'objet de ſes faibleſſes,
Tant qu'il ſerait dans ces rochers bénis.
Mais dans ſes vœux la ſainte avait omis
De ſtipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtreſſes.
Saint Maximin ne prévit point le cas,
Dont il advint que l'Anglaiſe infidelle
Au Poitevin tendit ſes deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux appas
De Dorothée, & fut enchanté d'elle.
L'abbé Tritême a même prétendu
Que Magdelaine à ce troc imprévu
Du haut du Ciel s'était miſe à ſourire.
On peut le croire, & la juſtifier.
La vertu plait: mais malgré ſon empire,
On a du goût pour ſon premier métier.
Il arriva que les quatre parties
De Sainte Beaume à peine étaient ſorties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'auguſte enceinte,

Et dans le creux de cette roche ſainte.
Au bas du mont la Trimouille confus
D'avoir haï quelque tems Dorothée,
Rendant juſtice à ſes touchans attraits
La retrouva plus tendre que jamais,
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothée en proie à ſa douleur,
Par ſon amour expia ſon erreur,
Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit ſa Roſamore,
Dont le courroux fut bientôt déſarmé.
Chacun aima comme il avait aimé:
Et je puis dire encor que Magdelaine
En les voyant leur pardonna ſans peine.
Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe;
Et de venger l'honneur de leur pays.
Diſcrets amans, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans déſormais ſe faire de querelles,
Ni pour leurs Rois, ni même pour leurs belles.

NOTES.

a) IL n'eſt lecteur qui ne connaiſſe la belle Judith. Débora brave épouſe de Lapidoth, défit le Roi Jabin qui avait neuf cent chariots armés de faulx, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourd'hui que des ânes. La brave femme Jahel, épouſe de Haber, reçut chez elle Sizara Maréchal général de Jabin : elle l'enyvra avec du lait, & cloua ſa tête à terre d'une tempe à l'autre avec un clou ; c'était un maître clou, & elle une maîtreſſe femme. Aod le gaucher alla trouver le Roi Eglon de la part du Seigneur, & lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, & auſſi-tôt Eglon alla à la ſelle. Quant à Simon Barjone, il ne coupa qu'une oreille à Malcus, & encor eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau, ce qui prouve que l'Egliſe ne doit point verſer le ſang.

b) On ſait que le Doge de Veniſe épouſe la mer.

c) Sannazar poëte médiocre enterré près de Virgile, mais dans un plus beau tombeau.

d) Autrefois cet endroit paſſait pour un gouffre très dangereux.

e) L'Etna ne jette plus de flammes que très rarement.

f) Le paſſage ſouterrain du fleuve Alphée juſqu'à la fontaine Arethuſe, eſt reconnu pour une fable.

g) St. Auguſtin était Evêque d'Hippone.

h) Les Phocéens.

i) Le rocher de St. Maximin eſt tout auprès ; c'eſt le chemin de la Ste. Beaume.

CHANT

CHANT DIXIEME.

Agnès Sorel pourſuivie par l'Aumônier de Jean Chandos. Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un Couvent.

EH quoi toûjours clouer une préface
A tous mes chants ? la morale me laſſe ;
Un ſimple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré ſuccinct, ſans frivole ornement,
Point trop d'eſprit, aucun rafinement,
Voilà de quoi déſarmer la cenſure.
Allons au fait, Lecteur, tout rondement,
C'eſt mon avis. Tableau d'après nature,
S'il eſt bien fait, n'a beſoin de bordure.
Le bon Roi Charle allant vers Orléans ;
Enflait le cœur de ſes fiers combattans,
Les rempliſſait de joie & d'eſpérance,
Et relevait le deſtin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats ;
Il étalait une fière allégreſſe ;
Mais en ſecret il ſoupirait tout bas,
Car il était abſent de ſa maîtreſſe.
L'avoir laiſſée, avoir pu ſeulement
De ſon Agnès s'écarter un moment ;
C'était un trait d'une vertu ſuprême,
C'était quitter la moitié de ſoi-même.
Lorſqu'il fut ſeul en ſa chambre enfermé ;

Et qu'en ſon cœur il eut un peu calmé
L'emportement du Démon de la gloire ;
L'autre Démon qui préſide à l'amour,
Vint à ſes ſens s'expliquer à ſon tour ;
Il plaidait mieux ; il gagna la victoire.
D'un air diſtrait le bon Prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta :
Puis en ſa chambre en ſecret il alla,
Où d'un cœur triſte & d'une main tremblante
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ſes pleurs tendrement il mouilla ;
Pour les ſécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, Gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère !
Notre courier rapporte le poulet.
Le Roi ſaiſi d'une crainte mortelle,
Lui dit, Hélas ! pourquoi donc reviens-tu ?
Quoi mon billet ?... Sire, tout eſt perdu ;
Sire, armez-vous de force & de vertu.
Les Anglais, ... Sire, ... ah tout eſt confondu,
Sire... ils ont pris Agnès & la Pucelle.
A ce propos dit ſans ménagement,
Le Roi tomba, perdit tout ſentiment,
Et de ſes ſens il ne reprit l'uſage
Que pour ſentir l'effet de ſon tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage,
N'eſt pas ſans doute un véritable amant :
Le Roi l'était ; un tel événement
Le tranſperçait de douleur & de rage.
Ses Chevaliers perdirent tous leurs ſoins

A l'arracher à ſa douleur cruelle ;
Charle fut prêt d'en perdre la cervelle :
Son père hélas ! devint fou pour bien moins.
Ah ! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes Chevaliers, tous mes gens à ſoutane,
Mon Directeur, & le peu de pays
Que m'ont laiſſé mes deſtins ennemis !
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laiſſez-moi ce que mon cœur adore.
Amour, Agnès, Monarque malheureux !
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux ?
Je l'ai perdue, il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue ; & pendant que je pleure,
Peut-être hélas quelqu'inſolent Anglais
A ſon plaiſir ſubjugue ſes attraits,
Nés ſeulement pour des baiſers Français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs ſi touchantes ?
Une autre main careſſer tes beautés ?
Une autre... ô Ciel ! que de calamités !
Et qui ſait même en ce moment terrible,
A leurs plaiſirs ſi tu n'es pas ſenſible !
Qui ſait hélas ſi ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant !
Le triſte Roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus ſouffrir l'inquiétude,
Va ſur ce cas conſulter les Docteurs,
Nécromanciens, Devins, Sorboniqueurs ;
Juifs, Jacobins, quiconque ſavait lire. *a*)
Meſſieurs, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès eſt fidelle à ſa foi,

Si pour moi ſeul ſa belle ame ſoupire ;
Gardez-vous bien de tromper votre Roi ;
Dites-moi tout ; de tout il faut m'inſtruire.
Eux bien payés conſultèrent ſoudain,
En Grec, Hébreu, Syriaque, Latin ;
L'un du Roi Charle examine la main,
L'autre en quarré deſſine une figure ;
Un autre obſerve & Vénus & Mercure ;
Un autre va ſon Pſautier parcourant,
Diſant *amen* & tout bas murmurant.
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre :
Car c'eſt ainſi que dans l'antiquité
On a toûjours cherché la vérité.
Aux yeux du Prince ils travaillent, ils ſuent ;
Puis louant Dieu tous enſemble ils concluent
Que ce grand Roi peut dormir en repos,
Qu'il eſt le ſeul parmi tous les Héros
A qui le Ciel par ſa grace infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie ;
Qu'Agnès eſt ſage, & fuit tous les Amans.
Puis fiez-vous à Meſſieurs les Savans.
Cet Aumônier terrible, inexorable,
Avait ſaiſi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ſes jeunes attraits,
Il raviſſait des plaiſirs imparfaits ;
Tranſports groſſiers, volupté ſans tendreſſe,
Triſte union ſans douceurs, ſans careſſes,
Plaiſirs honteux qu'amour ne connaît pas :
Car qui voudrait tenir entre ſes bras

Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ſes pleurs inonde votre couche ?
Un honnête homme a bien d'autres déſirs :
Il n'eſt heureux qu'en donnant des plaiſirs.
Un Aumônier n'eſt pas ſi difficile :
Il va piquant ſa monture indocile,
Sans s'informer ſi le jeune tendron
Sous ſon empire a du plaiſir ou non.
Le page aimable, amoureux & timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer & ſervir
La Déïté qui de ſon ſort décide,
Revint enfin. Las il revint trop tard.
Il rentre, il voit le damné de frappart,
Qui tout en feu dans ſa brutale joie
Se démenait & dévorait ſa proie.
Le beau Monroſe à cet objet fatal
Le fer en main vole ſur l'animal ;
Du Chapelain l'impudique furie
Cède au beſoin de défendre ſa vie ;
Du lit il ſaute ; il empoigne un bâton ;
Il s'en eſcrime, il accolle le page.
Chacun des deux eſt brave champion :
Monroſe eſt plein d'amour & de courage,
Et l'Aumônier de luxure & de rage.
Les gens heureux qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu ſouvent près de quelque bocage
Un loup cruel affamé de carnage,
Qui de ſes dents déchire la toiſon
Et boit le ſang d'un malheureux mouton.

Si quelque chien à l'oreille écourtée,
Au cœur ſuperbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnaſſier
Laiſſe tomber de ſa gueule écumante
Sur le gazon la victime innocente;
Il court au chien, qui ſur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat ſanglant;
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler ſon ſuperbe adverſaire;
Et le mouton palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très ſincères vœux.
C'était ainſi que l'Aumônier nerveux
D'un cœur farouche & d'un bras formidable
Se débattait contre le page aimable;
Tandis qu'Agnès demi-morte de peur
Reſtait au lit, digne prix du vainqueur.
L'hôte & l'hôteſſe, & toute la famille,
Et les valets, & la petite fille,
Montent au bruit; on ſe jette entre deux:
On fit ſortir l'Aumônier ſcandaleux;
Et contre lui chacun fut pour le page:
Jeuneſſe, & grace ont partout l'avantage.
Le beau Monroſe eut donc la liberté
De reſter ſeul auprès de ſa beauté;
Et ſon rival hardi dans ſa détreſſe,
Sans s'étonner alla chanter ſa Meſſe.
Agnès honteuſe, Agnès au déſeſpoir
Qu'un Sacriſtain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,

Verſait des pleurs, & n'oſait plus le voir.
Elle eût voulu que la mort la plus promte
Fermât ſes yeux & terminât ſa honte;
Elle diſait dans ſon grand déſarroi,
Pour tout diſcours, Ah! Monſieur, tuez-moi.
Qui vous, mourir? lui répondit Monroſe,
Je vous perdrais! ce Prêtre en ſerait cauſe?
Ah! croyez-moi, ſi vous aviez péché,
Il faudrait vivre & prendre patience.
Eſt-ce à nous deux de faire pénitence?
D'un vain remords votre cœur eſt touché,
Divine Agnès: quelle erreur eſt la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre?
Si ſon diſcours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient; un feu tendre & touchant
Inſinuait à la belle attendrie,
Quelque déſir de conſerver ſa vie.
Falut dîner: car malgré nos chagrins,
Chétifs mortels (j'en ai l'expérience)
Les malheureux ne font point abſtinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, & ce bavard d'Homère,
Que tout ſavant même en bâillant révère,
Ne manquent point au milieu des combats
L'occaſion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de ſon lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur aſſiette arrêtaient leurs beaux yeux;
Puis enhardis tous deux ſe regardèrent,

Et puis enfin tous deux ils ſe lorgnèrent.
Vous ſavez bien que dans la fleur des ans,
Quand la ſanté brille dans tous vos ſens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des paſſions les ſemences ſoudaines;
Tout votre cœur cède au beſoin d'aimer:
Vous vous ſentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne & pétillante:
La chair eſt faible, & le Diable vous tente.
Le beau Monroſe en ces tems dangereux
Ne pouvant plus commander à ſes feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée:
O cher objet, ô maîtreſſe adorée!
C'eſt à moi ſeul déſormais de mourir:
Ayez pitié d'un cœur ſoumis & tendre;
Quoi, mon amour ne pourrait obtenir
Ce qu'un barbare a bien oſé vous prendre!
Ah! ſi le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux!
C'eſt lui qui parle, & vous devez l'entendre.
Cet argument paraiſſait aſſez bon.
Agnès ſentit le poids de la raiſon.
Une heure encor elle oſa ſe défendre,
Elle voulut reculer ſon bonheur,
Pour accorder le plaiſir & l'honneur;
Sachant très bien qu'un peu de réſiſtance
Vaut encor mieux que trop de complaiſance.
Monroſe enfin, Monroſe fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné;
Du vrai bonheur il eut la jouïſſance.
Du Prince Anglais la gloire & la puiſſance

Ne

Ne s'étendait que ſur des Rois vaincus,
Le fier Henri n'avait pris que la France,
Le lot du page était bien au-deſſus.
Mais que la joie eſt trompeuſe & légère!
Que le bonheur eſt choſe paſſagère!
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enyvré des careſſes d'amour,
C'eſt l'Aumônier qui vous joua ce tour.
La douce Agnès de crainte évanouïe,
Avec Monroſe eſt auſſi-tôt ſaiſie;
C'eſt à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner?
Tendres amans, vous craignez ſa vengeance,
Vous ſavez trop par vôtre expérience,
Que cet Anglais eſt ſans compaſſion.
Dans leurs beaux yeux eſt la confuſion;
Le déſeſpoir les preſſe & les dévore;
Et cependant ils ſe lorgnaient encore.
Ils rougiſſaient de s'être fait heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux?
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps Anglais rencontra ſur la brune
Vingt Chevaliers qui pour Charle tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodaient;
Pour découvrir ſi l'on avait nouvelle
Touchant Agnès & touchant la Pucelle.
Quand deux mâtins, deux coqs & deux amans
Nez contre nez ſe rencontrent aux champs,

Lorſqu'un ſuppôt de la grace efficace
Trouve un col tors de l'école d'Ignace ;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hazard un prêtre ultramontain ;
Sans perdre tems un grand combat commence,
A coups de gueule ou de plume ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout de plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent deſſus légers comme faucons.
Les gens Anglais ſont gens qui ſe défendent,
Mille beaux coups ſe donnent & ſe rendent.
Le fier courſier qui notre Agnès portait,
Etait actif, jeune, fringant comme elle.
Il ſe cabrait, il ruait, il tournait :
Agnès allait ſautillant ſur la ſelle.
Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche ; il prend le mords aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans ſa courſe rapide ;
Elle eſt trop faible : il lui falut enfin,
A ſon cheval remettre ſon deſtin.
Le beau Monroſe au fort de la mêlée
Ne peut ſavoir où ſa Nymphe eſt allée ;
Le Courſier vole auſſi prompt que le vent ;
Et ſans relâche ayant courut ſix mille,
Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monaſtère :
Auprès du bois une onde vive & claire
Fuit & revient, & par de longs détours
Parmi des fleurs elle pourſuit ſon cours.

Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque Automne enrichie & couverte
Des doux préſens dont Noé nous dota,
Lors qu'à la fin ſon grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre-humain la perte;
Et que laſſé du ſpectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore & Pomone, & la féconde haleine
Des doux Zéphirs parfument ces beaux champs;
Sans ſe laſſer, l'œil charmé s'y promène.
Le Paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus riants,
Plus fortunés; & jamais la nature
Ne fut plus belle & plus riche & plus pure.
L'air qu'on reſpire en ces lieux écartés,
Porte la paix dans les cœurs agités;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la ſolitude.
Au bord de l'onde Agnès ſe repoſa,
Sur le couvent ſes deux beaux yeux fixa,
Et de ſes ſens le trouble s'appaiſa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
Ah! dit Agnès, adorables retraites!
Lieux où le Ciel a verſé ſes bienfaits,
Séjour heureux d'innocence & de paix!
Hélas du Ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chaſtes Sœurs, épouſes de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu;
Et moi fameuſe entre les péchereſſes,

J'ai conſumé mes jours dans les faibleſſes.
Agnès ainſi parlant à haute voix,
Sur le portail apperçut une croix :
Elle adora d'humilité profonde
Ce ſigne heureux du ſalut de ce monde ;
Et ſe ſentant quelque compoñction,
Elle comptait s'en aller à confeſſe ;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'eſt qu'un pas : l'un & l'autre eſt faibleſſe.
Or du Moûtier la vénérable Abbeſſe
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y ſoutenir les droits.
Ma ſœur Beſogne avait en ſon abſence
Du ſaint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuſe,
Quel bon patron, quelle fête joyeuſe
Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuſe aux mortels ?
Seriez-vous point quelque Ange ou quelque Sainte,
Qui des hauts Cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De conſoler les filles du Seigneur ?
Agnès répond ; C'eſt pour moi trop d'honneur ;
Je ſuis, ma ſœur, une pauvre mondaine ;
De grands péchés mes beaux jours ſont ourdis ;
Et ſi jamais je vais en Paradis,
Je n'y ſerai qu'auprès de Magdelaine.
De mon deſtin le caprice fatal,
Dieu, mon bon Ange, & ſurtout mon cheval,

Ne ſai comment en ces lieux m'ont portée ;
De grands remords mon ame eſt agitée ;
Mon cœur n'eſt point dans le crime endurci,
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je le retrouve, & je ſens que la grace
Pour mon ſalut veut que je couche ici.
Ma ſœur Beſogne avec douceur prudente
Encouragea la belle pénitente ;
Et de la grace exaltant les attraits,
Dans ſa cellule elle conduit Agnès ;
Cellule propre & bien illuminée,
Pleine de fleurs & galamment ornée,
Lit ample & doux : on dirait que l'amour
A de ſes mains arrangé ce ſéjour.
Agnès tout bas louant la Providence,
Vit qu'il eſt doux de faire pénitence.
Après ſoupé (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble & digne point ;)
Beſogne dit à la belle étrangère,
Il eſt nuit cloſe, & vous ſavez, ma chère,
Que c'eſt le tems où les eſprits malins *b*)
Rodent partout, & vont tenter les Saints.
Il nous faut faire une œuvre profitable ;
Couchons enſemble, afin que ſi le Diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le Diable en ſoit moins fort.
La Dame errante accepta la partie :
Elle ſe couche, & croit faire œuvre pie ;
Croit qu'elle eſt ſainte, & que le Ciel l'abſout ;
Mais ſon deſtin la pourſuivait partout.
Puis-je au lecteur raconter ſans vergogne,

Ce que c'était que cette ſœur Beſogne ?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma ſœur Beſogne était un Bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux viſage,
N'ayant encor que vingt ans & demi,
Blanc comme lait, & frais comme roſée ;
La Dame Abbeſſe, en perſonne aviſée,
En avait fait depuis peu ſon ami.
Sœur Bachelier vivait dans l'Abbaye,
En cultivant ſon ouaille jolie.
Ainſi qu'Achille en fille déguiſé
Chez Licomède était favoriſé
Des doux baiſers de ſa Déïdamie.

La pénitente était à peine au lit
Avec ſa ſœur, ſoudain elle ſentit
Dans la nonnain métamorphoſe étrange.
Aſſurément elle gagnait au change.
Crier, ſe plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un ſcandale imprudent.
Souffrir en paix, ſoupirer & ſe taire,
Se réſigner eſt tout ce qu'on peut faire.
Puis rarement en telle occaſion
On a le tems de la réflexion.
Quand ſœur Beſogne à ſa fureur clauſtrale,
(Car on ſe laſſe) eut mis quelque intervale,
La belle Agnès, non ſans contrition,
Fit en ſecret cette réflexion.
C'eſt donc en vain que j'eus toûjours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête ;

C'eſt donc en vain que l'on fait ce qu'on peut.
N'eſt pas toûjours femme de bien qui veut.

NOTES.

a) CEs ſortes de divinations étaient fort uſitées ; nous voyons même que le Roi Philippe III envoya un Evèque & un Abbé à une beguine de Nivelle auprès de Bruxelles, grande devinereſſe, pour ſavoir ſi Marie de Brabant ſa femme lui était fidelle.

b) Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les Lémures, les Larves, les bons & mauvais génies apparurent ; il en était de même de nos farfadets ; le chant du coq les faiſait tous diſparaître.

CHANT ONZIEME.

Les Anglais violent le Couvent : Combat de Saint George Patron d'Angleterre contre Saint Denis Patron de la France.

JE vous dirai, ſans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus
Laſſés tous deux de plaiſirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une yvreſſe tranquile.
Un bruit affreux dérangea leur ſommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur reveil :
Près du couvent le ſang couvrait la terre.
Cet eſcadron de Malandrins Anglais
Avait battu cet eſcadron Français.
Ceux-ci s'en vont à travers de la plaine,
Le fer en main ; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine ;
Mourez ſur l'heure, ou rendez-nous Agnès :
Mais aucun d'eux n'en ſavait des nouvelles.
Le vieux Colin, Paſteur de ces Cantons,
Leur dit, Meſſieurs, en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le ſoir entrait en ce Moûtier ;
Lors les Anglais ſe mirent à crier ;
Ah ! c'eſt Agnès, n'en doutons point, c'eſt elle ;
Entrons, amis ; la cohorte cruelle
Saute à l'inſtant deſſus ces murs bénis.

Voilà les loups au milieu des brebis.
Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des ſervantes de Dieu,
Attaquent tout ſans honte & ſans ſcrupule.
Ah! ſœur Agnès, ſœur Maton, ſœur Urſule,
Où courez-vous, levant les mains aux Cieux,
Le trouble au ſein, la mort dans vos beaux yeux?
Où fuyez-vous, colombes gémiſſantes?
Vous embraſſez, interdites, tremblantes,
Ce ſaint autel, aſyle redouté,
Sacré garant de votre chaſteté.
C'eſt vainement, dans ce péril funeſte,
Que vous criez à votre époux céleſte.
A ſes yeux même, à ces mêmes autels,
Tendres troupeaux, vos raviſſeurs cruels
Vont profaner la foi pure & ſacrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.
Je ſais qu'il eſt des lecteurs bien mondains,
Gens ſans pudeur, ennemis des nonnains,
Mauvais plaiſans, de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole;
Laiſſons-les dire; hélas! mes chères ſœurs,
Qu'il eſt affreux pour de ſi jeunes cœurs,
Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débattre en des bras homicides,
De recevoir les baiſers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans,
Qui d'un effort déteſtable & farouche,
Les yeux en feu, le blaſphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,

Vous font l'amour avec férocité !
De qui l'haleine horrible, empoiſonnée,
La barbe dure & la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir & ſanglant,
Semblent donner la mort en careſſant ;
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des Anges !
Déja le crime aux regards effrontés
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, ſi dévote & ſi ſage,
Au fier Shipunk eſt tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après ſœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on preſſe, on cogne.
Dans le tumulte on voyait ſœur Beſogne
Se débattant contre Bard & Parſon.
Ils ignoraient que Beſogne eſt garçon.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée :
Et votre ſort, objet charmant & doux,
Eſt à jamais de pécher malgré vous.
Le chef ſanglant de la gent ſacrilège,
Hardi vainqueur, vous preſſe, & vous aſſiège ;
Et les ſoldats ſoumis dans leur fureur,
Avec reſpect lui cédaient cet honneur.
Le juſte Ciel en ſes décrets ſévères,
Met quelquefois un terme à nos miſères.
Car dans le tems que Meſſieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la ſainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,

Le bon Denis propice à l'innocence,
Sut échapper aux ſoupçons inquiets
Du fier Saint George ennemi des Français.
Du Paradis il vint en diligence :
Mais pour deſcendre au terreſtre ſéjour,
Plus ne monta ſur un rayon du jour ;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le Dieu du myſtère, *a*)
Dieu ſage & fin, grand ennemi du bruit,
Qui partout vole & ne va que de nuit.
Il favoriſe (& certes c'eſt dommage)
Force fripons ; mais il conduit le ſage ;
Il eſt ſans ceſſe à l'égliſe, à la cour ;
Au tems jadis il a guidé l'amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis ; puis il fit le voyage
Par un chemin ſolitaire, écarté,
Parlant tout bas, & marchant de côté.
Des bons Français le protecteur fidèle
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui ſur le dos de ſon gros muletier
Gagnait pays par un petit ſentier,
En priant Dieu qu'une heureuſe avanture
Lui fît enfin retrouver ſon armure.
Tout du plus loin que Saint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon Patron lui dit :
O ma pucelle, ô vierge deſtinée
A protéger les filles & les Rois,
Vien ſecourir la pudeur aux abois ;
Vien reprimer la rage forcenée,
Vien ; que ce bras vengeur des fleurs de lys

Soit le ſauveur de mes tendrons bénis :
Voi ce couvent ; le tems preſſe, on viole :
Vien, ma pucelle ; il dit & Jeanne y vole ;
Le cher Patron lui ſervant d'écuyer,
A coup de fouet hâtait le muletier.
Vous voici, Jeanne, au milieu des infames,
Qui tourmentaient ces vénérables Dames.
Jeanne était nue ; un Anglais impudent
Vers cet objet tourne ſoudain la tête ;
Il la convoite : il penſe fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, & ſur ſa nudité
Il va cherchant ſa ſale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit ſur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaiſir conſacré,
Mot que ſouvent le profane vulgaire
Indignement prononce en ſa colère.
Jeanne à ſes pieds foulant ſon corps ſanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
Ceſſez, cruels, ceſſez, troupe profane ;
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien, ſur leurs nonnains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naiſſantes
Malgré les cris du maître & des ſervantes.
Jeanne qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur ſaintement tranſportée,
Invoquant Dieu, de Denis aſſiſtée,
Le fer en main vole de dos en dos,

De nuque en nuque, & d'échine en échine,
Frappant, perçant de ſa pique divine :
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finiſſait,
Et moiſſonnant la cohorte félonne ;
Si que chacun fut percé ſur ſa nonne,
Et perdant l'ame au fort de ſon déſir,
Allait au Diable en mourant de plaiſir.
Iſâc Warton, dont la lubrique rage
Avait preſſé ſon déteſtable ouvrage,
Ce dur Warton fut le ſeul écuyer,
Qui de ſa nonne oſa ſe délier ;
Et droit en pied reprenant ſon armure,
Attendit Jeanne & changea de poſture.
O vous, grand ſaint, protecteur de l'état,
Bon Saint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muſe fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla ;
Mon cher Denis ! mon Saint, que vois-je là ?
Mon corſelet, mon armure céleſte,
Ce beau préſent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné ?
Il a mon caſque ; il a ma ſoubreveſte.
Il était vrai ; la Jeanne avait raiſon.
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en ſecret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Iſâc Warton écuyer de Chandos,
Prit cette armure & s'en couvrit le dos.
O Jeanne d'Arc, ô fleur des héroïnes,

Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand Roi ſi longtems outragé,
Pour la pudeur de cent Bénédictines,
Pour Saint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de ſabre à ſa propre cuiraſſe,
A ſon armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins peſans & moins promts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé ſur la terre.
Le fier Anglais de fer enharnaché
Recule un pas; ſon ame eſt ſtupéfaite,
Quand il ſe voit ſi rudement touché
Par une jeune & fringante brunette.
La voyant nue il ſentit des remords:
Sa main tremblait de bleſſer ce beau corps.
Il ſe défend, & combat en arrière,
De l'ennemie admirant les tréſors,
Et ſe moquant de ſa vertu guerrière.
Saint George alors au ſein du Paradis
Ne voyant plus ſon confrère Denis,
Se douta bien que le Saint de la France
Portait aux ſiens ſa divine aſſiſtance.
Il promenait ſes regards inquiets
Dans les recoins du céleſte Palais.
Sans balancer auſſi-tôt il demande
Son beau cheval connu dans la Légende.
Le cheval vint; George le bien monté, *b*)

La lance au poing, & le ſabre au côté,
Va parcourant cet effroyable eſpace,
Que des humains veut meſurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le ſonge-creux, *c*)
Dans un amas de ſubtile pouſſière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer ſans bouſſole & ſans guide
Autour du rien, tout au travers du vuide.
George enflammé de dépit & d'orgueil,
Franchit ce vuide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arroſés par la Loire,
Où Saint Denis croyait chanter victoire.
Ainſi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète en ſa longue carrière
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit ſa queue, & le peuple frémit;
Le Pape en tremble, & la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.
Tout du plus loin que Saint George apperçut
Monſieur Denis, de colère il s'émut;
Et brandiſſant ſa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère. *d*)
Denis, Denis! rival faible & hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu deſcends donc en ſecret ſur la terre,
Pour égorger mes héros d'Angleterre!
Crois-tu changer les ordres du deſtin,
Avec ton âne & ton bras féminin?
Ne crains-tu pas que ma juſte vengeance

Puniſſe

Puniſſe enfin, toi, ta fille & la France ?
Ton triſte chef branlant ſur ton col tors
S'eſt déja vu ſéparé de ton corps.
Je veux t'ôter, aux yeux de ton égliſe.
Ta tête chauve en ſon lieu mal remiſe,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauts attendris,
Dans ton fauxbourg, où l'on chomme ta fête,
Tenir encor & rebaiſer ta tête.
Le bon Denis levant les mains aux Cieux,
Lui répondit d'un ton noble & pieux :
O grand Saint George, ô mon puiſſant confrère,
Veux-tu toûjours écouter ta colère ?
Depuis le tems que nous ſommes au Ciel,
Ton cœur dévot eſt tout pêtri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous ſommes,
Saints enchâſſés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux Nations,
Nous décrier par nos diviſions ?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le ſéjour de la paix éternelle ?
Juſques à quand les Saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en Paradis ?
O fiers Anglais, gens toûjours trop hardis,
Le Ciel un jour à ſon tour en colere
Se laſſera de vos façons de faire :
Ce Ciel n'aura, grace à vos ſoins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux Saint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple ſanguinaire,
Sois plus traitable, & pour Dieu laiſſe-moi

Sauver la France, & ſecourir mon Roi.
A ce diſcours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à ſon viſage :
Et des badauts contemplant le patron,
Il redoubla de force & de courage ;
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond ſur lui tel qu'un puiſſant faucon
Vole de loin ſur un tendre pigeon.
Denis recule, & prudent il appelle
A haute voix ſon âne ſi fidèle,
Son âne aîlé, ſa joie & ſon ſecours.
Vien, criait-il, vien défendre mes jours.
Ainſi parlant le bon Denis oublie,
Que jamais Saint n'a pu perdre la vie.
Le beau griſon revenait d'Italie
En ce moment ; & moi conteur ſuccint,
J'ai déja dit ce qui fit qu'il revint.
A ſon Denis dos & ſelle il préſente.
Notre Patron ſur ſon âne élancé,
Sentit ſoudain ſa valeur renaiſſante.
Subtilement il avait ramaſſé
Le fer tranchant d'un Anglais trépaſſé.
Lors brandiſſant le fatal cimeterre,
Il pouſſe à George, il le preſſe, il le ſerre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions ſur ſon malheureux chef :
Tous ſont parés : Denis garde ſa tête,
Et de ſes coups dirige la tempête
Sur le cheval & ſur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élaſtique acier :
Les fers croiſés & de taille & de pointe

A tout moment vont au fort du combat
Chercher le cou, le caſque, le rabat,
Et l'auréole *e*), & l'endroit délicat
Où la cuiraſſe à l'aiguillette eſt jointe.
Tous deux tenaient la victoire en ſuſpens,
Quand de ſa voix terrible & diſcordante
L'âne entonna ſon octave écorchante.
Le Ciel en tremble; écho du fond des bois
En frémiſſant répète cette voix.
George pâlit: Denis d'une main leſte
Fait une feinte, & d'un revers céleſte
Tranche le nez du grand Saint d'Albion. *f*)
Le bout ſanglant roule ſur ſon arçon.
George ſans nez, mais non pas ſans courage,
Venge à l'inſtant l'honneur de ſon viſage;
Et jurant Dieu ſelon les nobles *us*
De ſes Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis Saint Pierre
Certain Jeudi fit tomber à Malcus.
A ce ſpectacle, à la voix ampoulée
De l'âne ſaint, à ſes terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, & des arches du Ciel
On vit ſortir l'Arcange Gabriel,
Qui ſoutenu ſur ſes brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïſe,
Quand dans la mer ſuſpendue & ſoumiſe,
Il engloutit les peuples & les Rois.

Que vois-je ici ? cria-t-il en colère,
Deux Saints Patrons, deux enfans de lumière,
Du Dieu de paix confidens éternels,
Vont s'échigner comme de vils mortels !
Laiſſez, laiſſez aux ſots enfans des femmes
Les paſſions, & le fer, & les flammes ;
Abandonnez à leur profane ſort
Les corps chétifs de ces groſſières ames,
Nés dans la fange & formés pour la mort :
Mais vous, enfans qu'au ſéjour de la vie
Le Ciel nourrit de ſa pure ambroſie,
Etes-vous las d'être trop fortunés ?
Etes-vous fous ? Ciel ! une oreille, un nez !
Vous que la grace & la miſéricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde !
Pouvez-vous bien de je ne ſais quels Rois
En étourdis embraſſer la querelle ?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'inſtant qu'on ſe rende à mes loix.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George inſolent, ramaſſez cette oreille,
Ramaſſez, dis-je ; & vous, Monſieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis ;
Que chaque choſe en ſon lieu ſoit remiſe.
Denis ſoudain va d'une main ſoumiſe
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmote
A Gabriel un gentil *Orémus*,
Tout ſe rajuſte ; & chaque cartilage
Va ſe placer à l'air de ſon viſage.

Sang, fibres, chair, tout ſe conſolida ;
Et nul veſtige aux deux Saints ne reſta
De nez coupé, ni d'oreille abattue ;
Tant les Saints ont la chair ferme & dodue.
Puis Gabriel d'un ton de Préſident,
Çà qu'on s'embraſſe ; il dit, & dans l'inſtant
Le doux Denis, ſans fiel & ſans colère,
De bonne foi baiſa ſon adverſaire.
Mais le fier George en l'embraſſant jurait,
Et promettait que Denis le paîrait.
Le bel Arcange, après cette embraſſade,
Prend mes deux Saints ; & d'un air gracieux,
A ſes côtés les fait voguer aux Cieux,
Où de nectar on leur verſe raſade.
Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais ſous les murs qu'arroſait le Scamandre
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les Dieux armés, de l'Olympe deſcendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet Anglais Milton
D'Anges aîlés toute une légion *g*)
Rougir de ſang les céleſtes campagnes,
Jetter au nez quatre ou cinq cent montagnes,
Et qui pis eſt avoir du gros canon ?
Or ſi jadis Michel & le Démon
Se ſont battus, Meſſieurs Denis & George
Pouvaient ſans doute à plus forte raiſon
Se rencontrer & ſe couper la gorge.
Mais dans le Ciel ſi la paix revenait,
Il en était autrement ſur la terre,
Séjour maudit de diſcorde & de guerre.
Le bon Roi Charle en cent endroits courait,

Nommait Agnès, la cherchait, & pleurait.
Et cependant Jeanne la foudroyante
De ſon épée invincible & ſanglante
Au fier Warton le trépas préparait ;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet Anglais profana le couvent ;
Warton chancèle, & ſon glaive tranchant
Quitte ſa main par la mort engourdie :
Il tombe, & meurt en reniant les Saints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains
Voyant aux pieds de l'amazone auguſte
Le chevalier ſanglant & trébuché,
Diſant *ave*, s'écriait, Il eſt juſte
Qu'on ſoit puni par où l'on a péché.
Sœur Rebondi, qui dans la ſacriſtie
A ſuccombé ſous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grace au Ciel ;
Et meſurant des yeux le criminel,
Elle diſait d'une voix charitable,
Hélas, hélas, nul ne fut plus coupable.

NOTES.

a) ON ne connaît point dans l'antiquité le Dieu du myſtère, c'eſt ſans doute une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait pluſieurs ſortes de myſtères chez les Gentils, au rapport de Pauſanias, de Porphire, de Lactance, d'Aulus Gellius, d'Apuleius &c., mais ce n'eſt pas de cela dont il s'agit ici.

b) Il eſt indubitable qu'on repréſente toûjours St. George ſur un beau cheval, & delà vient le proverbe, *monté comme un Saint George.*

c) Alluſion aux tourbillons de Deſcartes & à ſa matière ſubtile, imaginations ridicules & qui ont eu ſi longtems la vogue. On ne ſait pourquoi l'auteur applique auſſi l'épithète de *rêveur* à Newton, qui a prouvé le vuide; c'eſt apparemment parce que Newton ſoupçonne qu'un eſprit extrêmement élaſtique eſt la cauſe de la gravitation; au reſte il ne faut pas prendre une plaiſanterie à la lettre.

d) Tout ce morceau eſt viſiblement imité d'Homère. Minerve dit à Mars ce que le ſage Denis dit ici au fier George: *O Mars, ô Mars, Dieu ſanglant, qui ne te plais qu'aux combats, &c.*

e) Auréole, *à Lauro, à Laureola*, c'eſt la couronne de rayons que les Saints ont toûjours ſur la tête. St. Bernard dit que cette couronne eſt d'or pour les vierges. *Coronam quam noſtri majores Aureolam vocant, credo idcirco nominatam.*

f) Toûjours imitation d'Homère, qui fait bleſſer Mars lui-même.

g) Milton au cinquiéme chant du *Paradis perdu* aſſure qu'une partie des Anges fit de la poudre & des canons, & renverſa par terre dans le Ciel des légions d'Anges; que ceux-ci prirent dans le Ciel des centaines de montagnes, les chargèrent ſur leur dos, avec les forêts plantées ſur ces montagnes & les fleuves qui en coulaient, & qu'ils jettèrent les fleuves, montagnes & forêts ſur l'artillerie ennemie. C'eſt un des morceaux des plus vraiſemblables de ce poëme.

Digitized by Google

CHANT DOUZIEME.

Monroſe tue l'Aumônier. Charle retrouve Agnès, qui ſe conſolait avec Monroſe dans le Château de Cutendre.

J'Avais juré de laiſſer la morale,
De conter net, de fuir les longs diſcours.
Mais que ne peut ce grand Dieu des amours ?
Il eſt bavard, & ma plume inégale
Va griffonnant de ſon bec effilé
Ce qu'il inſpire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves, ou femmes ;
Qu'il enrôla ſous ſes drapeaux charmans,
Vous qui lancez & recevez ſes flammes,
Or dites-moi ; quand deux jeunes amans,
Egaux en grace, en mérite, en talens,
Aux doux plaiſirs tous deux vous ſollicitent ;
Egalement vous preſſent, vous excitent,
Mettent en feu vos ſenſibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaiſſez-vous cette hiſtoire frivole
D'un certain âne, illuſtre dans l'école ?
Dans l'écurie on vint lui préſenter
Pour ſon dîner deux meſures égales,
De même forme, à pareils intervales ;
Des deux côtés l'âne ſe vit tenter
Egalement ; & dreſſant ſes oreilles
Juſte au milieu de deux formes pareilles ;
De l'équilibre accompliſſant les loix,

Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philoſophie,
Daignez plutôt honorer tout d'un tems
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de riſquer votre vie.
A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte & ſi ſanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, machicoulis, tourelles; *a*)
Un long canal tranſparent, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embraſſait en quatre cent jets d'arc
Les murs épais qui défendaient le parc.
Un vieux Baron ſurnommé de Cutendre,
Etait Seigneur de cet heureux logis.
En ſûreté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux Seigneur, dont l'ame eſt bonne & tendre,
En avait fait l'aſyle du pays.
Français, Anglais, tous étaient ſes amis.
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou Prince, ou moine, ou nonne, ou Turc, ou Prêtre,
Y recevaient un accueil gracieux:
Mais il falait qu'on entrât deux à deux;
Car tout Baron a quelque fantaiſie:
Et celui-ci pour jamais réſolut
Qu'en ſon châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était ſa folie.
Quand deux-à-deux on abordait chez lui,
Tout allait bien: mais malheur à celui

Qui venait ſeul en ce logis ſe rendre ;
Il ſoupait mal ; il lui falait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.
La fière Jeanne ayant repris ſes armes,
Qui cliquetaient ſur ſes robuſtes charmes,
Devers la nuit y conduiſit au frais,
En deviſant, la belle & douce Agnès.
Cet Aumônier qui la ſuivait de près,
Cet Aumônier ardent, inſatiable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainſi qu'un loup qui mâche ſous ſa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever ſa curée,
Va du bercail eſcalader l'entrée :
Tel enflammé de ſa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'Aumônier raviſſeur
Allait cherchant les reſtes de ſa joie,
Qu'on lui ravit lorſqu'il tenait ſa proie ;
Il ſonne, il crie ; on vient ; on apperçut
Qu'il était ſeul ; & ſoudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les ſolives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis hauſſaient.
A ce ſpectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il ſuit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit ſouvent du haut d'une gouttière
Deſcendre un chat auprès d'une volière,

Paſſant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oiſeaux.
Son œil pourſuit cette eſpèce emplumée,
Qui ſe tapit au fond d'une ramée.
Notre Aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit ſous des ormes touffus
Un beau jeune homme à la treſſe dorée,
Au ſourcil noir, à la mine aſſurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri par les graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge:
C'était l'amour, ou c'était mon beau page:
C'était Monroſe. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de ſon naiſſant amour.
Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles diſcrettes,
Non moins charmant que l'Ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du Ciel.
Les tendres ſœurs voyant le beau Monroſe,
Sentaient rougir leurs viſages de roſe,
Diſant tout bas: Ah que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola!
Toutes en cercle autour de lui ſe mirent,
Parlant ſans ceſſe; & lorſqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le courſier le plus frais,
Avec un guide, afin que ſans eſclandre
Il arrivât au château de Cutendre.
En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'Aumônier inhumain.
Lors tout ému de joie & de colère,

Ah, c'eſt donc toi, prêtre de Belzébut !
Je jure ici Chandos & mon ſalut,
Et plus encor, les yeux qui m'ont ſu plaire,
Que tes forfaits vont enfin ſe payer.
Sans repartir le bouillant Aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un piſtolet, en preſſe la détente, *b*)
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part ;
Le plomb chaſſé ſiffle & vole au hazard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page viſe, & par un coup plus ſûr
Atteint le front, ce front horrible & dur,
Où ſe peignait une ame déteſtable.
L'Aumônier tombe, & le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de ſon cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas, dit-il, meurs du moins en Chrêtien ;
Di *Te Deum ;* tu vécus comme un chien ;
Demande au Ciel pardon de ta luxure ;
Prononce *Amen*, donne ton ame à Dieu.
Non, répondit le maraud à tonſure,
Je ſuis damné, je vais au Diable, adieu.
Il dit & meurt : ſon ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale. *c*)
Tandis qu'ainſi ce monſtre impénitent
Allait rôtir aux braſiers de Satan,
Le bon Roi Charle accablé de triſteſſe,
Allait cherchant ſon errante maîtreſſe,
Se promenant, pour calmer ſa douleur,
Devers la Loire avec ſon confeſſeur.

Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'eſt qu'un docteur,
Qu'en ſa jeuneſſe un amoureux Monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'eſt un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ſes mains,
Du bien, du mal la trompeuſe balance,
Vous mène au Ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher ſon maître en conſcience :
Son ton, ſes yeux, ſon geſte compoſant,
Obſervant tout, flattant avec adreſſe
Le favori, le maître, la maîtreſſe ;
Toûjours accort, & toûjours complaiſant.
Le confeſſeur du Monarque Gallique
Etait un fils du bon Saint Dominique.
Il s'appellait le Père Bonifoux,
Homme de bien, ſe faiſant tout à tous.
Il lui diſait d'un ton dévot & doux,
Que je vous plains ! la partie animale
Prend le deſſus : la choſe eſt bien fatale.
Aimer Agnès eſt un péché vraiment ;
Mais ce péché ſe pardonne aiſément :
Au tems jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux enfans du Décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'aviſa d'être père ;
Car ſa ſervante avait des yeux charmans,
Qui de Sara méritaient la colère.
Jacob le juſte épouſa les deux ſœurs.
Tout Patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux myſtère.

Le vieux Booz en ſon vieux lit reçut
Après moiſſon la bonne & vieille Ruth.
Et ſans compter la belle Betzabée,
Du bon David l'ame fut abſorbée
Dans les plaiſirs de ſon ample ſerrail.
Son vaillant fils, fameux par ſa crinière,
Un beau matin, par vertu ſingulière,
Vous repaſſa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous ſavez le partage.
Comme un Oracle on écoutait ſa voix,
Il ſavait tout, & des Rois le plus ſage
Etait auſſi le plus galant des Rois.
De leurs péchés ſi vous ſuiviez la trace,
Si vos beaux ans ſont livrés à l'amour,
Conſolez-vous; la ſageſſe a ſon tour.
Jeune on s'égare, & vieux on obtient grace.
Ah! dit Charlot, ce diſcours eſt fort bon,
Mais que je ſuis bien loin de Salomon!
Que ſon bonheur augmente mes détreſſes!
Pour ſes ébats il eut trois cent maîtreſſes, *d*)
Je n'en ai qu'une; hélas je ne l'ai plus!
Des pleurs alors ſur ſon nez répandus
Interrompaient ſa voix tendre & plaintive:
Lorſqu'il aviſe, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat; c'était Bonneau lui-même.
Un chacun ſait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'eſt plus doux pour un parfait amant
Que de trouver ſon très cher confident.
Le Roi perdant & reprenant haleine,

Crie à Bonneau, Quel Démon te ramène ?
Que fait Agnès, di, d'où viens-tu, quels lieux
Sont embellis, éclairés par ſes yeux ?
Où la trouver ? di donc, répon donc, parle.
Aux queſtions qu'enfilait le Roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait ſervi dans la cuiſine,
Comme il avait par fraude clandeſtine
Et par miracle à Chandos échappé,
Quand à ſe battre on était occupé ;
Comme on cherchait cette beauté divine ;
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il ſavait ; mais il ne ſavait rien.
Il ignorait la fatale avanture,
Du prêtre Anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour reſpectueux,
Et du couvent le ſac inceſtueux.
Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le ſort & les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus triſtes que jamais.
Il était nuit ; le char de la grande ourſe *e*)
Vers ſon Nadir avait fourni ſa courſe :
Le Jacobin dit au Prince penſif,
Il eſt bien tard, ſoyez mémoratif
Que tout mortel, Prince, ou moine à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y ſouper & pour paſſer la nuit.
Le triſte Roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, & ruminant ſa peine,

Le

Le cou penché galoppe dans la plaine :
Et bientôt Charle & le prêtre & Bonneau
Furent tous trois aux foſſés du château.
Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jetté dans le canal
Le corps maudit de ſon damné rival,
Ne perdait point l'objet de ſon voyage.
Il dévorait en ſecret ſon ennui,
Voyant ce pont entre ſa Dame & lui.
Mais quand il vit aux rayons de la Lune
Les trois Français, il ſentit que ſon cœur
Du doux eſpoir éprouvait la chaleur :
Et d'une grace adroite & non commune
Cachant ſon nom, & ſurtout ſon ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il ſe fit entendre,
Il inſpira je ne ſais quoi de tendre ;
Il plut au Prince, & le moine benin
Le careſſait de ſon air patelin,
D'un œil dévot & du plat de la main.
Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux fléches abattre
Le pont mobile ; & les quatre courſiers
Font en marchant gémir les madriers. *f*)
Le gros Bonneau tout eſſoufflé chemine ;
En arrivant droit devers la cuiſine,
Songe au ſouper. Le moine au même lieu,
Dévotement en rendit grace à Dieu.
Charle prenant un nom de Gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît ſon ſomme.
Le bon Baron lui fit ſon compliment,
Puis le mena dans ſon appartement.

Charle a beſoin d'un peu de ſolitude,
Il veut jouïr de ſon inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne ſe doutait pas
Qu'il fût ſi près de ſes jeunes appas.
Le beau Monroſe en ſut bien davantage.
Avec adreſſe il fit cauſer un page,
Il ſe fit dire où repoſait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux diſcrets.
Ainſi qu'un chat qui d'un regard avide
Guette au paſſage une ſouris timide,
Marchant tout doux, la terre ne ſent pas
L'impreſſion de ſes pieds délicats;
Dès qu'il l'a vue, il a ſauté ſur elle.
Ainſi Monroſe avançant vers la belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Poſant l'orteil, & hauſſant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre.
Moins promtement la paille vole à l'ambre,
Et le fer ſuit moins ſimpatiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monroſe en arrivant ſe jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où ſa maîtreſſe avait entre deux draps
Pour ſommeiller arrangé ſes appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force,
Ni le loiſir; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil: un baiſer amoureux
Unit ſoudain leurs bouches demi cloſes.
Leur ame vint ſur leurs lèvres de roſes.
Agnès aida Monroſe impatient
A dépouiller, à jetter promtement

De ſes habits l'incommode parure,
Déguiſement qui pèſe à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait ſurtout un Dieu qui va tout nu.
Dieux! quels objets! eſt-ce Flore & Zéphire,
Eſt-ce Pſiché qui careſſe l'amour?
Eſt-ce Vénus que le fils de Cinire *g*)
Tient dans ſes bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars eſt jaloux & ſoupire?
Le Mars Français, Charle au fond du château
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret & boit avec triſteſſe.
Un vieux valet bavard de ſon métier,
Pour égayer ſa taciturne Alteſſe, *h*)
Apprit au Roi, ſans ſe faire prier,
Que deux beautés, l'une robuſte & fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière:
Charle étonné les ſoupçonne à ces traits;
Il ſe fait dire, & puis redire encore,
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux;
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de ſon cœur amoureux.
C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore;
Il en eſt ſûr, il quitte ſon repas.
Adieu, Bonneau; je cours entre ſes bras.
Il dit & vole, & non pas ſans fracas:
Il était Roi, cherchant peu le myſtère.
Plein de ſa joie il répète & redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.

Le couple heureux en trembla dans ſon lit.
Que d'embarras ! comment ſortir d'affaire ?
Voici comment le beau page s'y prit.
Près du lambris dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où lorſque l'on voulait,
Pour quinze ſous un Capucin venait. *i*)
Sur le rétable en voûte pratiquée
Eſt une niche en attendant ſon Saint.
D'un rideau verd la niche était maſquée.
Que fait Monroſe ? un beau penſer lui vint
De s'ajuſter dans la niche ſacrée,
En bienheureux, derrière le rideau,
Il ſe tapit, ſans pourpoint, ſans manteau.
Charle volait, & preſque dès l'entrée
Il ſaute au cou de ſa belle adorée ;
Et tout en pleurs il veut jouir des droits
Qu'ont les Amans, ſurtout quand ils ſont Rois.
Le Saint caché frémit à cette vue :
Il fait du bruit & la table remue :
Le Prince approche, il y porte la main,
Il ſent un corps, il recule, il s'écrie,
Amour, Satan, Saint François, Saint Germain,
Moitié frayeur, & moitié jalouſie :
Puis tire à lui, fait tomber ſur l'autel
Avec grand bruit le rideau ſous lequel
Se blotiſſait cette aimable figure,
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que Céſar ſans pudeur ſoumettait
A *k*) Nicomède en ſa belle jeuneſſe,

Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans ſon Epheſtion, *l'*)
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô Ciel, ont de faibleſſe!
Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette hiſtoire, au moins ſe ſouvient-il
Que dans le camp la courageuſe Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par Monſieur Saint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lys.
Cet écuſſon, ces trois fleurs, ce derrière
Emûrent Charle : il ſe mit en prière.
Il croit que c'eſt un tour de Belzébut.
De repentir & de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le Prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains ; Qu'on vole ici vers elle ;
Accourez tous ; le Diable eſt chez ma belle.
Aux cris du Roi le confeſſeur troublé,
Non ſans regret quitte auſſi-tôt la table.
L'ami Bonneau monte tout eſſoufflé ;
Jeanne s'éveille, & d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire ſuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le Baron de Cutendre
Dormait à l'aiſe, & ne put rien entendre.

NOTES.

a) *Machicoulis*, ou *machecoulis*, ce ſont des ouvertures entre les crenaux, par leſquelles on peut tirer ſur l'ennemi quand il eſt dans le foſſé.

b) Il faut avouer que les piſtolets ne furent inventés à Piſtoye que longtems après. Nous n'oſons affirmer qu'il ſoit permis d'anticiper ainſi les tems ; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique ? l'Epopée a de grands droits.

c) L'équité demande que nous faſſions ici une remarque ſur la morale admirable de ce poëme, le vice y eſt toûjours puni. L'Aumônier ſcandaleux meurt impénitent, Grisbourdon eſt damné, Chandos eſt vaincu & tué &c. C'eſt ce que le ſage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poëtica.*

d) Charle oublie ſept cent femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'auteur, & à ſa ſageſſe.

e) Le *Nadir* en Arabe ſignifie le plus bas, & le *Zenith*, le plus haut. La Grande Ourſe eſt l'*Arctos* des Grecs, qui a donné ſon nom au pôle Arctique.

f) Ce ſont les planches du pont : elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaiſſeur.

g) Adonis.

h) On traitait les Rois d'Alteſſe alors.

i) Il n'y avait point encore de Pères Capucins ; c'eſt une faute contre *le coſtume.*

k) Des ignorans, dans les éditions précédentes toutes tronquées, avaient imprimé *Liconède* au-lieu de *Niconède :* c'était un Roi de Bithynie. *Ceſar in Bithyniam miſſus*, dit Suétone, *deſedit apud Nicomedem, non ſine rumore proſtratæ Regi pudicitiæ.*

l) *Alexander Paducator Epheſtionis*, *Adrianus Antinoï.* Non-ſeulement l'Empereur Adrien fit mettre la ſtatue d'Antinoüs dans le Panthéon, mais il lui érigea un temple, & Tertullien avoue qu'Antinoüs faiſait des miracles.

CHANT TREIZIEME.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle & de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle eſt ſoumiſe ; viſion du Père Boniſoux ; miracle qui ſauve l'honneur de Jeanne.

C'Etait le tems de la ſaiſon brillante,
Quand le ſoleil aux bornes de ſon cours
Prend ſur les nuits pour ajouter aux jours ;
Et ſe plaiſant dans ſa démarche lente
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ſes pas.
O grand Saint Jean *a*), c'était alors ta fête ;
Premier des Jeans, orateur des déſerts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du ſalut les chemins ſoient ouverts ;
Grand précurſeur, je t'aime, je te ſers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune,
Avec Aſtolphe, & rendit la raiſon *b*)
Au Paladin amoureux d'Angelique.
Ren-moi la mienne, ô Jean ſecond du nom !
Tu protégeas ce chantre aimable & rare,
Qui réjouit les Seigneurs de Ferrare,
Par le tiſſu de ſes contes plaiſans ;
Tu pardonnas aux vives apoſtrophes
Qu'il t'adreſſa dans ſes comiques ſtrophes.
Eten ſur moi tes ſecours bienfaiſans,

J'en ai beſoin ; car tu ſais que les gens
Sont bien plus ſots, & bien moins indulgens,
Qu'on ne l'était au ſiécle du génie,
Quand l'Arioſte illuſtrait l'Italie.
Protège-moi contre ces durs eſprits,
Frondeurs peſans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je ſuis très ſérieux.
Mais je voudrais n'être point ennuïeux.
Condui ma plume, & ſurtout daigne faire
Mes complimens à Denis ton confrère.
En accourant la fière Jeanne d'Arc
D'une lucarne apperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains ;
Cent boucliers où des nuits la courière
Réfléchiſſait ſa tremblante lumière,
Cent caſques d'or d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient ſurpris Cutendre.
Mais Jeanne d'Arc ſe trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien ſe méprendre ;
Ainſi qu'ailleurs : mal voir & mal entendre
De l'héroïne était ſouvent le cas,
Et Saint Denis ne l'en corrigea pas.

Ce

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient ſurpris la terre ;
C'eſt ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne ſi connu,
C'eſt la Trimouille avec ſa Dorothée.
Elle était d'aiſe & d'amour tranſportée ;
Elle en avait ſujet aſſurément :
Elle voyage avec ſon cher amant ;
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Que l'honneur guide, & que l'amour chatouille.
Elle le ſuit toûjours avec honneur ;
Et ne craint plus Monſieur l'Inquiſiteur.
En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola : le bon Roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, & la ſuivit ;
Et dans l'erreur qui trompait ſon courage,
Il laiſſe encor Agnès avec ſon page.
O page heureux, & plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus Chrêtien des Rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grace
Au benoit Saint dont tu tenais la place !
Il te falut r'habiller promtement.
Tu rajuſtas ta trouſſe diaprée.
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait & ſe trompait ſouvent.
Que de baiſers ſur ſa bouche de roſe
Elle reçut en r'habillant Monroſe !
Que ſon bel œil le voyant rajuſté,
Semblait encor chercher la volupté !
Monroſe au parc deſcendit ſans rien dire.

Le confeſſeur tout ſaintement ſoupire,
Voyant paſſer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la diſtraction.
La douce Agnès compoſa ſon viſage,
Ses yeux, ſon air, ſon maintien, ſon langage.
Auprès du Roi Boniſoux ſe rendit,
Le conſola, le raſſura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleſte
Etait d'en-haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puiſſance funeſte
Touchait au terme, & que tout doit paſſer;
Que le Roi Charle obtiendrait la victoire.
Charle le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce diſcours.
Du Ciel, dit-elle, acceptons le ſecours.
Venez, grand Prince, & rejoignons l'armée,
De votre abſence à bon droit allarmée.
Sans balancer la Trimouille & Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au Roi fut préſentée.
Agnès la baiſe, & le noble eſcadron
Sortit enfin du logis du Baron.
Le juſte Ciel aime ſouvent à rire
Des paſſions du ſublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet eſcadron de héros & d'amans.
Le Roi de France allait près de ſa belle,
Qui s'efforçant d'être toûjours fidelle,
Sur ſon cheval la main lui préſentait,
Serrait la ſienne, exhalait ſa tendreſſe;

Et cependant, ô comble de faibleſſe !
De tems en tems le beau page lorgnait.
Le confeſſeur pſalmodiant ſuivait,
Des voyageurs récitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait avec des yeux diſtraits
Le Roi, le page, Agnès, & ſon bréviaire.
Tout brillant d'or, & le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la Cour,
Caracollait auprès de Dorothée,
Yvre de joie & d'amour tranſportée,
Qui le nommait ſon cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de ſon cœur.
Il lui diſait, Je veux après la guerre
Vivre à mon aiſe avec vous dans ma terre.
O cher objet dont je ſuis toûjours fou,
Quand ſerons-nous tous les deux en Poitou ?
Jeanne auprès d'eux, ce fier ſoutien du trône,
Portant corſet & jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or & de plumes couvert,
Sur ſon fier âne étalait ſes gros charmes,
Parlait au Roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, & ſoupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ſes armes ;
Car elle avait toûjours le cœur ému,
Se ſouvenant de l'avoir vu tout nu.
Bonneau portant barbe de Patriarche,
Suant, ſoufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand Roi ſerviteur précieux !
Il penſe à tout ; il a ſoin de conduire

Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs ſauciſſons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.
On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant partout ſon Agnès & ſon page,
Le fer en main rencontra nos héros.
Chandos avait une ſuite aſſez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui ſuit les pas du Monarque amoureux.
Mais elle était d'eſpèce différente:
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
Oh! oh, dit-il d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon couroux,
Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos je n'en aurai pas une?
Ça, combattons: je veux que la fortune
Décide ici qui ſait le mieux de nous
Mettre à plaiſir ſes ennemis deſſous,
Frapper d'eſtoc & pointer de ſa lance;
Que de vous tous le plus ferme s'avance;
Qu'on entre en lice; & celui qui vaincra
L'une des trois à ſon aiſe tiendra.
Le Roi piqué de cette offre cynique,
Veut l'en punir, s'avance, prend ſa pique.
Dunois lui dit: Ah laiſſez-moi, Seigneur,
Venger mon Prince & des Dames l'honneur.
Il dit & court: la Trimouille l'arrête;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau toûjours de bon accord,
Leur propoſa de s'en remettre au ſort.
Car c'eſt ainſi que les guerriers antiques

En ont uſé dans les tems héroïques :
Même aujourd'hui dans quelques Républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés, *c*) & tout en va bien mieux.
Si j'oſais même en cette noble hiſtoire,
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que Monſieur Saint Mathias,
Obtint ainſi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, ſoupire,
Craint pour ſon Roi, prend les dés, roule, tire.
Denis du haut du céleſte rempart
Voyait le tout d'un paternel regard;
Et contemplant la pucelle & ſon âne,
Il conduiſait ce qu'on nomme hazard.
Il fut heureux, le ſort échut à Jeanne.
Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infame jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait raflé vos charmes.
Jeanne à l'inſtant court au Roi, court aux armes,
Modeſtement va derrière un buiſſon
Se délacer, détacher ſon jupon,
Et revêtir ſon armure ſacrée,
Qu'un écuyer tient déja préparée.
Puis ſur ſon âne elle monte en couroux,
Branlant ſa lance & ſerrant les genoux.
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles. *d*)
Pour Jean Chandos, cet indigne Chrêtien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.
Jean contre Jeanne avec fureur avance;
Des deux côtés égale eſt la vaillance,

Ane & cheval bardés, coëffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont ſe heurter, & de leur tête dure,
Front contre front fracaſſent leur armure;
La flamme en ſort, & le ſang du courſier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentiſſent,
Des deux courſiers les huit pieds réjailliſſent;
Et les guerriers du coup déſarçonnés,
Tombent chacun ſur la croupe étonnés:
Ainſi qu'on voit deux boules ſuſpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inſtant partir,
Hâter leur cours, ſe heurter, s'applatir,
Et remonter ſous le choc qui les preſſe,
Multipliant leur poids par leur viteſſe.
Chaque parti crut morts les deux courſiers,
Et treſſaillit pour les deux chevaliers.
Or des Français la champione auguſte
N'avait la chair ſi ferme, ſi robuſte,
Les os ſi durs, les membres ſi diſpos,
Si muſculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné ſa ligne & ſon point fixe,
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur ſon beau dos, ſur ſa cuiſſe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.
Chandos penſait qu'en ce grand déſarroi
Il avait mis ou Dunois ou le Roi.
Il veut ſoudain contempler ſa conquête:

Le caſque ôté, Chandos voit une tête,
Où languiſſaient deux grands yeux noirs & longs.
De la cuiraſſe il défait les cordons.
Il voit, ô Ciel ! ô plaiſir ! ô merveille !
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, ſéparés, demi-ronds,
Et ſurmontés de deux petits boutons
Qu'en ſa naiſſance a la roſe vermeille.
On tient qu'alors en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.
Elle eſt à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il, contentons ma vengeance.
J'ai, grace au Ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que Saint Denis me regarde & m'accuſe ;
Mars & l'amour ſont mes droits, & j'en uſe.
Son écuyer diſait, Pouſſez, Mylord ;
Du Trône Anglais affermiſſez le ſort.
Frère Lourdis en vain nous décourage ;
Il jure en vain que ce ſaint pucelage
Eſt des Troyens le grand *Palladium*,
Le bouclier *e*) ſacré du *Latium* ;
De la victoire il eſt, dit-il, le gage ;
C'eſt l'oriflamme : il faut vous en ſaiſir.
Oui, dit Chandos, & j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire & le plaiſir.
Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, & faiſait mille vœux
A Saint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois d'un courage héroïque
Veut empêcher le triomphe impudique.

Mais comment faire ? il faut dans tout état
Qu'on ſe ſoumette à la loi du combat.
Les fers en l'air & la tête penchée,
L'oreille baſſe & du choc écorchée,
Languiſſamment le céleſte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourriſſait dès longtems dans ſon ame
Pour la Pucelle une diſcrette flamme,
Des ſentimens nobles & délicats
Très peu connus des ânes d'ici-bas.
Le confeſſeur du bon Monarque Charle
Tremble en ſa chair alors que Chandos parle.
Il craint ſurtout que ſon cher pénitent,
Pour ſoutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A ſon Agnès n'en veuille faire autant ;
Et que la choſe encor ſoit imitée
Par la Trimouille & par ſa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraiſon,
Et fait tout bas ſa méditation,
Sur les effets, la cauſe, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.
En méditant avec attention,
Le benoit moine eut une viſion,
Aſſez ſemblable au prophétique ſonge
De ce Jacob, heureux par un menſonge, *f*)
Pate-pelu dont l'eſprit lucratif
Avait vendu ſes lentilles en Juif.
Ce vieux Jacob, ô ſublime myſtère !
Devers l'Euphrate une nuit apperçut
Mille beliers qui grimpèrent en rut

Sur

Sur les brebis, qui les laiſſèrent faire.
Le moine vit de plus plaiſans objets,
Il vit courir à la même avanture
Tous les Héros de la race future.
Il obſervait les différens attraits
De ces beautés qui dans leur douce guerre
Donnent des fers aux maîtres de la terre.
Chacun était auprès de ſon Héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels au retour de Flore, & du Zéphire,
Quand le Printems reprend ſon doux empire,
Tous ces oiſeaux peints de mille couleurs
Par leurs amours agitent les feuillages:
Les papillons ſe baiſent ſur les fleurs,
Et les lions courent ſous les ombrages
A leurs moitiés qui ne ſont plus ſauvages.
C'eſt-là qu'il vit le beau François premier.
Ce brave Roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe *g*), heureuſement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charle-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande & la Maure.
Quels Rois, ô Ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, & l'autre pis encore.
Près de Diane *h*) on voit danſer les ris,
Aux mouvemens que l'amour lui fait faire,
Quand dans ſes bras tendrement elle ſerre
En ſe pâmant le ſecond des Henris.
De Charle neuf le ſucceſſeur volage, *i*)
Quitte en riant ſa Cloris pour un page,
Sans s'allarmer des troubles de Paris.

Mais quels combats le Jacobin vit rendre
Par Borgia le ſixiéme Alexandre!
En cent tableaux il eſt repréſenté.
Là ſans thiare & d'amour tranſporté,
Avec Vanoſe *k*) il ſe fait ſa famille.
Un peu plus bas on voit ſa Sainteté,
Qui s'attendrit pour Lucrèce ſa fille.
O Léon dix, ô ſublime Paul trois!
A ce beau jeu vous paſſiez tous les Rois;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la Ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaiſirs que goûta Gabrielle, *l*)
Que par vingt ans de travaux & d'exploits.
Bientôt on voit le plus beau des ſpectacles,
Ce ſiécle heureux, ce ſiécle des miracles,
Ce grand Louïs, cette ſuperbe Cour
Où tous les arts ſont inſtruits par l'amour.
L'amour bâtit le ſuperbe Verſailles;
L'amour aux yeux des peuples éblouïs,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louïs,
Malgré les cris du fier Dieu des batailles:
L'amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes;
De Mazarin la niéce aux yeux divins, *m*)
La généreuſe & tendre la Valière,
La Monteſpan plus ardente & plus fière.
L'une ſe livre au moment de jouïr,
Et l'autre attend le moment du plaiſir.
Voici le tems de l'aimable Régence,

Tems fortuné, marqué par la licence,
Où la folie agitant ſon grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout excepté pénitence.
Le bon Régent de ſon palais royal
Des voluptés donne à tous le ſignal.
Vous répondez à ce ſignal aimable,
Jeune Daphné, bel aſtre de la cour,
Vous répondez du ſein du Luxembourg,
Vous que Bacchus & le Dieu de la table
Mènent au lit, eſcortés par l'amour.
Mais je m'arrête, & de ce dernier âge
Je n'oſe en vers tracer la vive image.
Trop de péril ſuit ce charme flatteur.
Le tems préſent eſt l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du Ciel tombait en léthargie.
Je me tairai; mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle,
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuſe & fidelle,
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus!
Si de l'amour je déployais les armes,
Si je chantais ce tendre & doux lien,
Si je diſais .... non, je ne dirai rien,
Je ſerais trop au-deſſous de vos charmes.
Dans ſon extaſe enfin le moine noir
Vit à plaiſir ce que je n'oſe voir.
D'un œil avide, & toûjours très modeſte,

Il contemplait le ſpectacle céleſte
De ces amans arrangés bout à bout :
Charle ſecond ſur la belle Portſmouth,
George ſecond ſur la graſſe Yarmouth ;
Hélas, dit-il, ſi les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre,
Si l'univers doit en paſſer par-là,
Dois-je gémir que Jean Chandos ſe mette
A deux genoux auprès de ſa brunette ?
Du Seigneur Dieu la volonté ſoit faite.
Amen, amen ; il dit, & ſe pâma,
Croyant jouïr de tout ce qu'il voit là.
Mais Saint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle & la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois
Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette. *n*)
C'eſt une étrange & terrible recette,
Et dont un Saint ne doit jamais uſer,
Que quand d'une autre il ne peut s'aviſer.
D'un pauvre amant le feu ſe tourne en glace,
Vif & perclus ſans rien faire il ſe laſſe ;
Dans ſes efforts étonné de languir,
Et conſumé ſur le bord du plaiſir.
Tel une fleur des feux du jour ſéchée
La tête baſſe, & la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie & les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ſes droits de conquête.
Jeanne échappant à ſon vainqueur confus,

Reprend ſes ſens quand il les a perdus,
Puis d'une voix impoſante & terrible
Elle lui dit, Tu n'es pas invincible ;
Tu vois qu'ici dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne & ton cheval s'abat :
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, & j'en ai l'aſſurance ;
Et je te donne avec tes combattans
Un rendez-vous ſous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit ; Ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle :
J'aurai pour moi Saint George le très fort,
Et je promets de réparer mon tort.

NOTES.

a) L'Auteur déſigne clairement la fin du mois de Juin. La fête de St. Jean le *Bâtiſeur*, qu'on appelle *Bâtiſte*, eſt célébrée le 24. Juin.

b) Ce que dit ici l'auteur fait alluſion au trente-quatriéme chant de l'*Orlando furioſo* :

Quando ſcoprendo il nome ſuo gli diſſe
Eſſer colui che l'Evangelio ſcriſſe.

Voyez notre préface, & ſurtout ſouvenez-vous que l'Arioſto place St. Jean dans la lune avec les trois Parques.

c) Les exemples des ſorts ſont très fréquens dans Homère : on devinait auſſi par les ſorts chez les Hébreux. Il eſt dit que la place de Judas fut tirée au ſort, & aujourd'hui à Veniſe, à Gènes & dans d'autres Etats, on tire au ſort pluſieurs places.

d) Les onze mille vierges & martyres enterrées à Cologne.

e) C'était un bouclier qui était tombé du Ciel à Rome, & qui était gardé ſoigneuſement, comme un gage de la ſûreté de la ville.

f) Notre auteur entend ſans doute l'artifice dont uſa Jacob quand il ſe fit paſſer pour Eſaü. *Pate-pelu* ſignifie les gants de peau & de poil dont il couvrit ſes mains.

g) Anne de Piſſeleu Ducheſſe d'Etampes.

b) Diane de Poitiers Ducheſſe de Valentinois.

i) Henri trois & ſes mignons.

k) Alexandre VI. Pape, eut trois enfans de Vanoza. Lucrèce ſa fille paſſa pour être ſa maitreſſe & celle de ſon frère : *Alexandri filia, ſponſa, nurus.*

l) La fameuſe Gabrielle d'Etrée Ducheſſe de Beaufort.

m) Celle qui depuis fut la Connétable Colonne.

n) On portait autrefois des hauts-de-chauſſe attachés avec une aiguillette ; & on diſait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de ſon devoir, que ſon aiguillette était nouée. Les ſorciers ont de tout tems paſſé pour avoir le pouvoir d'empêcher la conſommation du mariage : cela s'appellait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes paſſa ſous Louis XIV quand on mit des boutons aux braguettes.

Digitized by Google

CHANT QUATORZIEME.

Comment Jean Chandos veut abuſer de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille & de Chandos. Ce fier Chandos eſt vaincu par Dunois.

O Volupté, mère de la nature, *a*)
Belle Vénus, ſeule Divinité,
Que dans la Grèce invoquait Epicure,
Qui du chaos chaſſant la nuit obſcure,
Donnes la vie & la fécondité,
Le ſentiment, & la félicité,
A cette foule innombrable, agiſſante
D'êtres mortels à ta voix renaiſſante;
Toi que l'on peint déſarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel, & le Dieu de la guerre,
Qui d'un ſourire écartes le tonnerre,
Rends l'air ſerein, fais naître ſous tes pas
Les doux plaiſirs qui conſolent la terre;
Deſcends des cieux, Déeſſe des beaux jours,
Viens ſur ton char entouré des amours
Que les Zéphirs ombragent de leurs aîles,
Que font voler tes colombes fidelles
En ſe baiſant dans le vague des airs.
Viens échauffer & calmer l'univers;
Viens; qu'à ta voix les ſoupçons, les querelles,
Le triſte ennui plus déteſtable qu'elles,
La noire envie à l'œil louche & pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,

Et garrottés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflamme & s'uniſſe à ta voix ;
Que l'univers en aimant ſe maintienne.
Jettons au feu nos vains fatras de loix,
N'en ſuivons qu'une, & que ce ſoit la tienne.
Tendre Vénus, conduis en ſûreté
Le Roi des Francs, qui défend ſa patrie.
Loin des périls conduis à ſon côté
La belle Agnès à qui ſon cœur ſe fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'eſt pas encor ſous ton empire :
C'eſt à Denis de veiller ſur ſes pas ;
Elle eſt pucelle, & c'eſt lui qui l'inſpire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille & cette Dorothée.
Verſe la paix dans leurs ſenſibles cœurs ;
De ſon amant que jamais écartée
Elle ne ſoit expoſée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont perſécutée.
Et toi, Comus *b*), récompenſe Bonneau,
Répands tes dons ſur ce bon Tourangeau,
Qui ſut conclure un accord pacifique
Entre ſon Prince, & ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de ſon côté,
Sans nul reproche & ſans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entr'elles.
Sur les Anglais il étendit ſes ſoins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs, & leurs beſoins.
Un gros *roſtbif* que le beurre aſſaiſonne, *c*)

Des

Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur ſont offerts ; & les mêts plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique & flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le Roi, les belles, les Marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la pucelle il reprendrait ſes droits.
En attendant il reprit ſon beau page.
Jeanne revint, ranimant ſon courage,
Se replacer à côté de Dunois.
Le Roi des Francs avec ſa garde bleue,
Agnès en tête, un confeſſeur en queue,
A remonté l'eſpace d'une lieue
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille & d'un flot inconſtant.
Sur des bateaux & des planches uſées
Un pont joignait les rives oppoſées.
Une chapelle était au bout du pont :
C'était Dimanche. Un hermite à ſandale
Fait reſonner ſa voix ſacerdotale :
Il dit la Meſſe ; un enfant la répond.
Charle & les ſiens ont eu ſoin de l'entendre
Dès le matin au château de Cutendre ;
Mais Dorothée en entendait toûjours
Deux pour le moins, depuis qu'à ſon ſecours
Le juſte Ciel vengeur de l'innocence
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ſes fidèles amours.
Elle deſcend, ſe retrouſſe, entre vîte,

Signe ſa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un & l'autre genou,
Joint les deux mains & baiſſe ſon beau cou.
Le bon hermite en ſe tournant vers elle,
Tout ébloui, ne ſe connaiſſant plus,
Au lieu de dire un *fratres oremus*,
Roulant les yeux, dit, *fratres, qu'elle eſt belle !*
Chandos entra dans la même chapelle,
Par paſſe tems, beaucoup plus que par zèle.
La tête haute il ſalue en paſſant
Cette beauté dévote à la Trimouille,
Et derrière elle en ſifflant s'agenouille,
Sans un ſeul mot de *pater*, ou d'*avé*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se proſternait par la grace excitée,
Front contre terre & derrière levé ;
Son court jupon retrouſſé par mégarde
A découvert deux jambes dont l'amour
A deſſiné la forme & le contour,
Jambes d'yvoire, & telles que Diane
En laiſſa voir au chaſſeur Actéon.
Chandos alors faiſant peu l'oraiſon,
Sentit au cœur un déſir très profane.
Sans nul reſpect pour un lieu ſi divin,
Il va gliſſant une inſolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc ſatin.
Je ne veux point par un crayon cynique,
Effarouchant l'eſprit ſage & pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu diſparaître
Le tendre objet dont l'amour le fit maître,
Vers la Chapelle il adreſſe ſes pas.
Juſqu'où l'amour ne nous conduit-il pas ?
La Trimouille entre au moment où le Prêtre
Se retournait, où l'inſolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,
Où Dorothée effrayée, éperdue,
Pouſſait des cris qui vont fendre la nue :
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaiſir ſur ces quatre viſages
L'étonnement des quatre perſonnages.
Le Poitevin criait à haute voix,
Oſes-tu bien, chevalier diſcourtois,
Anglais ſans frein, profanateur impie,
Juſqu'en ces lieux porter ton infamie ?
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajuſtant, & regagnant la porte
Le fier Chandos lui dit, Que vous importe ?
De cette Egliſe êtes-vous ſacriſtain ?
Je ſuis bien plus, dit le Français fidèle,
Je ſuis l'amant aimé de cette belle ;
Ma coutume eſt de venger hautement
Son tendre honneur attaqué trop ſouvent.
Vous pourriez bien riſquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous ſavons l'un & l'autre
Notre portée, & Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le ſien.
Le beau Français, & le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.

Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance & ſon rond bouclier,
Se met en ſelle, & d'une courſe fière,
Paſſe, repaſſe, & fournit ſa carrière.
De Dorothée & les cris & les pleurs
N'arrêtaient point l'un & l'autre adverſaire.
Son tendre amant lui criait, Beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il ſe trompait : ſa valeur & ſa lance
Brillaient en vain pour l'amour & la France.
Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracaſſé,
Prêt à ſaiſir une victoire ſûre,
Son cheval tombe, & ſur lui renverſé
D'un coup de pied ſur ſon caſque fauſſé
Lui fait au front une large bleſſure.
Le ſang vermeil coule ſur la verdure.
L'hermite accourt ; il croit qu'il va paſſer,
Crie *in manus*, & le veut confeſſer.
Ah Dorothée ! ah douleur inouïe !
Auprès de lui ſans mouvement, ſans vie,
Ton déſeſpoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorſque tu pus parler ?
Mon cher amant ! c'eſt donc moi qui te tue ?
De tous tes pas la compagne aſſidue
Ne devait pas un moment s'écarter ;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette chapelle eſt ce qui ma perdue ;
Et j'ai trahi la Trimouille & l'amour,
Pour aſſiſter à deux meſſes par jour !
Ainſi parlait ſa tendre amante en larmes.

Chandos riait du ſuccès de ſes armes.
» Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
» Et vous auſſi, dévote Dorothée,
» Couple amoureux, ſoyez mes priſonniers,
» De nos combats c'eſt la loi reſpectée :
» J'eus un moment Agnès en mon pouvoir ;
» Puis j'abattis ſous moi votre Pucelle ;
» Je l'avouerai, je fis mal mon devoir :
» J'en ai rougi ; mais avec vous la belle
» Je reprendrai tout ce que je perdis ;
» Et la Trimouille en dira ſon avis.
Le Poitevin, Dorothée & l'hermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
Ainſi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère, éplorée, interdite,
Et ſon troupeau que la crainte a glacé,
Et ſon beau chien par un loup terraſſé.
Le juſte Ciel tardif en ſa vengeance,
Ne ſouffrit pas cet excès d'inſolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blaſphême, impénitence,
Tout en ſon tems fut mis dans la balance,
Et fut peſé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat & la déconvenue
De la Trimouille ; une femme éperdue,
Qui le tenait languiſſant dans ſes bras,
L'hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,
A ces objets il pique, il court, il vole.

C'était alors l'uſage en Albion,
Qu'on appellât les choſes par leur nom.
Déja du pont franchiſſant la barrière,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
d) *Fils de putain* nettement prononcé,
Frappe au tympan de ſon oreille altière.
Oui, je le ſuis, dit-il, d'une voix fière,
Tel fut Alcide, & le divin Bacchus, *e*)
L'heureux Perſée & le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'eſt en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, ſouvien-toi que d'un bâtard Normand *f*)
Le bras vainqueur a ſoumis l'Angleterre.
O vous, bâtards du Maître du tonnerre,
Guidez ma lance & conduiſez mes coups!
L'honneur le veut, vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable;
Mais le héros ſavait très bien la Fable;
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.
Il dit & part. Les molettes dorées
Des éperons armés de courtes dents,
De ſon courſier piquent les nobles flancs.
Le premier coup de ſa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le caſque au corſelet.
Le brave Anglais porte un coup effroïable;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en gliſſant.
Les deux guerriers ſe joignent en paſſant;
Leur force augmente ainſi que leur colère:

Chacun ſaiſit ſon robuſte adverſaire.
Les deux courſiers ſous eux ſe dérobans,
Débarraſſés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un ſur l'autre roulans :
Ainſi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre & tous deux ſe ſerrans.
Du choc bruïant les échos retentiſſent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémiſſent.
Ainſi quand Mars ſuivi par la terreur,
Couvert de ſang, armé par ſa fureur,
Du haut des Cieux deſcendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent Rois ligués dont elle était l'appui ;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée ; *g*)
Et pâliſſant ſur ſes horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.
Les deux héros fiérement ſe relèvent,
Les yeux en feu ſe regardent, s'obſervent,
Tirent leur ſabre, & ſous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux ſont couverts.
Déja le ſang coulant de leurs bleſſures
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les ſpectateurs en foule ſe preſſans
Faiſaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixé, ſans haleine,
N'oſant parler & remuant à peine.

On en vaut mieux quand on eſt regardé ;
L'œil du public eſt aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, & tous les demi-Dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saiſit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler ſon fer barbare,
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos ;
Mais en tombant ſon ennemi l'entraîne.
Couvert de poudre ils roulent dans l'Arène,
L'Anglais deſſous & le Français deſſus.
Le doux vainqueur dont les nobles vertus
Guident le cœur quand ſon ſort eſt proſpère,
De ſon genou preſſant ſon adverſaire,
Ren-toi, dit-il ; Oui, dit Chandos, attends,
Tien, c'eſt ainſi, Dunois, que je me rends.
Tirant alors pour reſſource dernière
Un ſtilet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou ſon vainqueur bienfaiſant :
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émouſſer la pointe meurtrière.
Dunois alors cria, tu veux mourir,
J'en ſuis fâché. Mais ſans plus diſcourir,
Il vous lui plonge avec peu de ſcrupule

Son

Son fer ſanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, ſe débattant en vain,
Diſait encor tout bas, *fils de putain !*
Son cœur altier, inhumain, ſanguinaire
Juſques au bout garda ſon caractère.
Ses yeux, ſon front pleins d'une ſombre horreur,
Son geſte encor menaçaient ſon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable
Dans les enfers alla braver le Diable.
Ainſi finit comme il avait vécu
Ce dur Anglais par un Français vaincu.
Le beau Dunois ne prit point ſa dépouille :
Il dédaignait ces uſages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de ſon cher la Trimouille,
Il le ramène, & deux fois ſon ſecours
De Dorothée ainſi ſauva les jours.
Dans le chemin elle ſoutient encore
Son tendre amant qui de ſes mains preſſé,
Semble revivre & n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;
Il les regarde & reprend ſa vigueur.
Sa belle amante au ſein de la douleur,
Sentit alors le doux plaiſir renaître :
Les agrémens d'un ſourire enchanteur
Parmi ſes pleurs commençaient à paraître ;
Ainſi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un ſoleil tempéré.
Le Roi Gaulois, ſa maîtreſſe charmante,
L'illuſtre Jeanne embraſſent tour-à-tour
L'heureux Dunois, dont la main triomphante

Avait vengé ſon pays & l'amour.
On admirait ſurtout ſa modeſtie,
Dans ſon maintien, dans chaque repartie.
Il eſt aiſé, mais il eſt beau pourtant
D'être modeſte alors que l'on eſt grand.
Jeanne étouffait un peu de jalouſie,
Son cœur tout bas ſe plaignait du deſtin.
Il lui fâchait que ſa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se ſouvenant toûjours du double affront,
Qui vers Cutendre a fait rougir ſon front,
Quand par Chandos au combat provoquée,
Elle ſe vit abattue & manquée.

NOTES.

a) CEt exorde ſemble imité du premier chant de l'admirable poëme de Lucrèce :

Æneadûm genitrix hominum divûmque voluptas,
Alma Venus cœli ſubter labentia ſigna, &c. &c.

b) Comus, Dieu des feſtins.

c) *Roſt beef*, prononcez *Roſtbif* ; c'eſt le mets favori des Anglais ; c'eſt ce que nous appellons un *Aloyau*. Les *puddings* ſont des pâtiſſeries ; il y a des *plumpuddings*, des *breadpuddings*, & pluſieurs autres ſortes de puddings *Notandi ſunt tibi mores.*

d) Il l'était en effet.

e) Alcide, Bacchus, Perſée fils de Jupiter, Romulus de Mars, &c.

f) Guillaume le conquérant, bâtard d'un Duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieuſement l'auteur d'après Mylord Ch ...d.

g) Cet endroit eſt encor imité d'Homère ; mais ceux qui font ſemblant de l'avoir lu dans le Grec, diront que le Français ne peut jamais en approcher.

CHANT QUINZIEME.

Grand repas à l'Hôtel-de-Ville d'Orléans, ſuivi d'un aſſaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès & à ſes compagnons de voyage.

CEnſeurs malins, je vous mépriſe tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle hiſtoire
Ecrite en or au temple de mémoire,
Ne préſenter que des faits éclatans;
Et couronner mon Roi dans Orléans
Par la Pucelle, & l'amour, & la gloire.
Il eſt bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre, & d'un page,
De Grisbourdon, de ſa lubrique rage,
D'un muletier, & de tant d'accidens,
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.
Mais vous ſavez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le ſage; *a*)
Je le copie & n'ai rien inventé;
Dans ces détails ſi mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois ſa dure gravité
Juge mon ſage avec ſévérité,
A certains traits ſi le ſourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, paſſer ſa pierre ponce *b*)
Sur la moitié de ce livre enchanté;
Mais qu'il reſpecte au moins la vérité.
O Vérité! vierge pure & ſacrée,

Quand ſeras-tu dignement révérée ?
Divinité qui ſeule nous inſtruits,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand ſeras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidélement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux Paladins ?
Oh qu'Arioſte étala de prudence,
Quand il cita l'Archevêque Turpin ! c)
Ce témoignage à ſon livre divin
De tout lecteur attire la croyance !
Tout inquiet encor de ſon deſtin
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de ſa troupe dorée ;
Et demandant à Dunois des conſeils,
Ainſi que font tous les Rois ſes pareils,
Dans le malheur dociles & traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charle croyait qu'Agnès & Boniſoux
Suivaient de loin. Plein d'un eſpoir ſi doux
L'amant Royal ſouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, & regarde, & s'arrête ;
Et quand Dunois préparant ſes ſuccès
Nomme *Orléans*, le Roi lui nomme *Agnès*.
L'heureux bâtard dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baiſſant découvre un petit Fort
Que négligeait le bon Duc de Bedfort.
Ce Fort touchait à la ville inveſtie :
Dunois le prend, le Roi s'y fortifie.

Des affiégeans c'était les magaſins.
Le Dieu ſanglant qui donne la victoire,
Le Dieu jouflu qui préſide aux feſtins,
D'emplir ces lieux ſe diſputaient la gloire,
L'un de canons, & l'autre de bons vins:
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaiſirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château;
Quels vrais ſuccès pour Dunois & Bonneau!
Tout Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à DIEU des graces ſolemnelles.
Un *Te Deum* en *d*) faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner où le Juge & le Maire,
Chanoine, Evêque, & Guerrier invité
Le verre en main tombèrent tous par terre;
Un feu ſur l'eau dont les brillans éclairs
Dans la nuit ſombre illuminent les airs,
Les cris du peuple & le canon qui gronde
Avec fracas, annoncèrent au monde
Que le Roi Charle à ſes ſujets rendu
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.
Ces chants de gloire & ces bruits d'allégreſſe
Furent ſuivis par des cris de détreſſe.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brêche, à la mort.
L'Anglais uſait de ces momens propices
Où nos bourgeois en vuidant les flacons
Louaient leur Prince, & danſaient aux chanſons.
Sous une porte on plaça deux ſauciſſes,
Non de boudin, non telles que Bonneau

En inventa pour un ragoût nouveau :
Mais ſaucifſons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec éclair
Renverſe tout, confond la terre & l'air,
Machine affreuſe, homicide, infernale
Qui contenait dans ſon ventre de fer
Ce feu pêtri des mains de Lucifer.
Par une mêche artiſtement poſée
En un moment la matière embraſée,
S'étend, s'élève, & porte à mille pas
Bois, gonds, battans & ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre & ſe précipite.
Fureur, ſuccès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller ſur ſon armet
En or friſé le chiffre de Louvet :
Car la Louvet était toûjours la Dame
De ſes penſers, & piquait ſa grande ame.
Il prétendait careſſer ſes beautés
Sur les débris des murs enſanglantés.
Ce beau Breton, cet enfant de la guerre
Conduit ſous lui les braves d'Angleterre.
Allons, dit-il, généreux conquérans
Portons partout & le fer & les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baiſons toutes leurs femmes.
Jamais Céſar dont les traits éloquens
Portaient l'audace & l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ſes fiers combattans.
Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en ſautant d'une épaiſſe fumée,
Eſt un rempart que la Hire & Poton

Ont élevé de pierre & de gazon.
Un parapet garni d'artillerie,
Peut repouſſer la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort.
Poton, la Hire y paraiſſent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue,
Le canon gronde, & l'horrible mot tue
Eſt répété quand les bouches d'Enfer
Sont en ſilence & ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dreſſées
Portent déja cent cohortes preſſées;
Et le ſoldat le pied ſur l'échelon,
Le fer en main pouſſe ſon compagnon.
Dans ce péril, ni Poton, ni la Hire
N'ont oublié leur eſprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adreſſe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante & la poix embraſée,
D'épieux pointus une forêt croiſée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait reſſembler à la faulx de la mort;
Et des mouſquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant ſur les Bretonnes têtes,
Tout ce que l'art & la néceſſité,
Et le malheur, & l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en uſage,
Eſt employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule & par rangs entaſſés!
Ainſi qu'on voit ſous cent mains diligentes
Chour les épis des moiſſons jauniſſantes.

Mais cet aſſaut fiérement ſe maintient,
Plus il en tombe, & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, & toûjours renaiſſantes
N'effrayaient point le fils de Jupiter;
Ainſi l'Anglais dans les feux, ſous le fer,
Après ſa chûte encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.
Tu t'avançais ſur ces remparts ſanglans
Fier Richemont, digne eſpoir d'Orléans.
Cinq cent Bourgeois, gens de cœur & d'élite
En chancelant marchent ſous ſa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu;
Sa ſève encor animait leur vertu:
Et Richemont criait d'une voix forte,
Pauvres Bourgeois, vous n'avez plus de porte;
Mais vous m'avez, il ſuffit, combattons.
Il dit, & vole au milieu des Bretons.
Déja Talbot s'était fait un paſſage
Au haut du mur, & déja dans ſa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ſes ſoldats;
Criant Louvet d'une voix ſtentorée; *e*)
Louvet l'entend, & s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient auſſi Louvet,
Mais ſans ſavoir ce que Talbot voulait.
O ſots humains! on ſait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.
Charle en ſon Fort triſtement retiré,
D'autres Anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.

D'acca-

D'accablement ſon ame eſt ſuffoquée.
Quoi ! diſait-il, ne pouvoir ſecourir
Mes chers ſujets que mon œil voit périr ?
Ils ont chanté le retour de leur maître.
J'allais entrer, & combattre, & peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains.
Le ſort cruel enchaîne ici mes mains.
Non, lui dit Jeanne, il eſt tems de paraître.
Venez, mettez en ſigna'ant vos coups
Ces durs Bretons entre Orléans & vous.
Marchez mon Prince, & vous ſauvez la ville ;
Nous ſommes peu, mais vous en valez mille.
Charle lui dit ; quoi ! vous ſavez flatter !
Je vaux bien peu, mais je vais mériter,
Et votre eſtime, & celle de la France ;
Et des Anglais. Il dit, pique, & s'avance.
Devant ſes pas l'Oriflamme eſt porté,
Jeanne & Dunois volent à ſon côté.
Il eſt ſuivi de ſes gens d'ordonnance ;
Et l'on entend à travers mille cris,
Vive le Roi, Mont-joye & Saint Denis.
Charle, Dunois, & la Baroiſe altière
Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que des monts qui tiennent dans leur ſein
Les reſervoirs du Danube & du Rhin,
L'aigle ſuperbe aux aîles étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues ;
Planant dans l'air tombe ſur des faucons
Qui s'acharnaient ſur le cou des hérons.
Ce fut alors que l'audace Anglicane,
Semblable au fer ſur l'enclume battu,

Qui de ſa trempe augmente la vertu,
Repouſſa bien la valeur Gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion
Et ces ſoldats des fils de Clodion;
Fiers, enflammés, de ſang inſatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils ſont joints, ils ſont inébranlables
Comme un rocher ſous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps
En jurant Dieu l'un ſur l'autre on ſe jette,
Et l'un ſur l'autre on voit tomber les morts.
Oh, que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques!
Homère ſeul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les avantures,
De les étendre & de les répéter,
De ſupputer les coups & les bleſſures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, & des combats encor.
C'eſt-là, ſans doute, un ſûr moyen de plaire;
Je ne l'ai point; il convient de me taire.

NOTES.

a) NOus avons déja remarqué que l'Abbé Tritème n'a jamais rien dit de la Pucelle & de la belle Agnès, c'eſt par pure modeſtie que l'auteur de ce poéme attribue à un autre tout le mérite de ce poéme moral.

b) Dit on pierre ponce ou de ponce ? C'eſt une grande queſtion.

c) L'Archevêque Turpin à qui l'on attribue la vie de Charlemagne & de Roland, était Archevêque de Rheims ſur la fin du huitiéme ſiécle : ce livre eſt d'un moine nommé Turpin qui vivait dans l'onziéme ; & c'eſt de ce roman que l'Arioſte a tiré quelques-uns de ſes contes. Le ſage auteur feint ici qu'il a puiſé ſon poéme dans l'Abbé Tritème.

d) Le faux-bourdon eſt un pleinchant meſuré. Le ſerpent de la paroiſſe donne le ton, & toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'eſt une muſique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

e) Stentor érait le crieur d'Homère. Il eſt immortaliſé pour ce beau talent, & le mérite bien.

CHANT SEIZIEME.

Comment St. Pierre appaiſa St. George & St. Denis, & comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Roſamore.

PAlais des Cieux ; ouvrez-vous à ma voix,
Etres brillans, aux ſix aîles légères,
Dieux emplumés dont les mains tutélaires,
Font les deſtins des peuples & des Rois!
Vous qui cachez en étendant vos aîles,
Des derniers Cieux les ſplendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté :
Laiſſez-moi voir en cette horrible affaire,
Ce qui ſe paſſe au fond du ſanctuaire ;
Et pardonnez ma curioſité.
Cette prière eſt de l'Abbé Tritême, *a*)
Non pas de moi ; car mon œil effronté
Ne peut percer juſqu'à la Cour ſuprême ;
Je n'aurais pas tant de témérité.
Le dur Saint George, & Denis notre Apôtre
Etaient au Ciel enfermés l'un & l'autre ;
Ils voyaient tout ; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terreſtres combats ;
Ils cabalaient : c'eſt tout ce qu'on peut faire,
Et ce qu'on fait quand on eſt à la Cour.
George & Denis s'adreſſent tour-à-tour
Dans l'Empirée au bon Monſieur Saint Pierre.
Ce grand portier dont le Pape eſt vicaire,

Dans ſes filets enveloppant le ſort,
Sous ſes deux clefs tient la vie & la mort.
Pierre leur dit, vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malcus.
Je me ſouviens de l'ordre de mon maître,
Il fit rentrer mon fer dans ſon fourreau, *b*)
Il m'a privé du droit brillant des armes;
Mais, j'imagine un moyen tout nouveau
Pour décider de vos grandes allarmes.
Vous, Saint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands Saints qu'ait vu naître la France;
Vous, Monſieur George, allez en diligence
Prendre les Saints de l'Iſle d'Albion.
Que chaque troupe en ce moment compoſe
Une hymne en vers, non pas une ode en proſe. *c*)
Houdart a tort; il faut dans ces hauts lieux
Parler toûjours le langage des Dieux;
Qu'on faſſe, dis-je, une ode pindarique
Où le poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout ſoit mis vîte en muſique;
Chez les mortels il faut toûjours du tems
Pour rimailler des vers aſſez méchans:
On va plus vîte au ſéjour de la gloire.
Allez, vous dis-je, exercez vos talens;
La meilleure ode obtiendra la victoire:
Et vous ferez le ſort des combattans.
Ainſi parla du plus haut de ſon trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône,
Cela fut dit en deux mots, tout au plus;

Digitized by Google

Le laconiſme eſt langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux céleſtes
Vont aſſembler les Saints de leurs pays,
Qui ſur la terre ont été beaux eſprits.
Le bon patron qu'on révère à Paris,
Fit auſſi-tôt ſeoir à ſa table ronde
Saint Fortunat *d*) peu connu dans le Monde,
Et qui paſſait pour l'auteur du *Pangé ;*
Et Saint Proſper *e*) d'épithètes chargé,
Quoi qu'un peu dur, & qu'un peu Janſéniſte.
Il mit auſſi Grégoire dans ſa liſte,
Le grand Grégoire *f*) Evêque Tourangeau,
Cher au pays qui vit naître Bonneau.
Et Saint Bernard *g*) fameux par l'antithèſe,
Qui dans ſon tems n'avait pas ſon pareil ;
Et d'autres Saints pour ſervir de conſeil.
Sans prendre avis, il eſt rare qu'on plaiſe.
George en voyant tous ces ſoins de Denis
Le regardait d'un dédaigneux ſouris ;
Il aviſa dans le ſacré pourpris
Un Saint Auſtin prêcheur de l'Angleterre, *h*)
Puis en ces mots il lui dit ſon avis.
Bon homme Auſtin, je ſuis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas ;
Je ſais brandir mon large cimeterre,
Pourfendre un buſte, & caſſer tête & bras ;
Tu ſais rimer ; travaille, verſifie,
Soutiens en vers l'honneur de la patrie,
Un ſeul Anglais dans les champs de la mort
De trois Français triomphe ſans effort ;
Nous avons vu devers la Normandie,

Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie
Ces beaux Meſſieurs aiſément mis à bas ;
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
Crois en fait d'hymne, & d'ode, & d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penſer, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Auſtin, cours en vers t'eſcrimer :
Je veux que Londre ait à jamais l'Empire
Dans les deux arts, de bien faire & bien dire ;
Denis ameute un tas de rimailleurs,
Qui tous enſemble ont très peu de génie ;
Travaille ſeul : tu ſais tes vieux auteurs ;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de ſon Académie.
Le bon Auſtin de cet emploi chargé
Le remercie en auteur protégé.
Denis & lui dans un réduit commode
Vont ſe tapir ; & chacun fit ſon ode.
Quand tout fut fait, les brûlans Séraphins,
Les gros jouflus, têtes de Chérubins,
Près de Barjône en deux rangs ſe perchèrent ;
Au-deſſous d'eux les Anges ſe nichèrent ;
Et tous les Saints ſoigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'aſſirent pour juger.
Auſtin commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs ;
Ce grand Moïſe, & ſes imitateurs
Qui l'égalaient dans ſes divins preſtiges ;
Les flots du Nil jadis ſi bienfaiſans
D'un ſang affreux dans leur courſe écumans ;
Du noir limon les venimeux reptiles

Changés

Changés en verge, & la verge en ſerpens,
Le jour en nuit ; les déſerts & les villes,
De moucherons, de vermine couverts,
La rogne aux os, la foudre dans les airs,
Les premiers nés d'une race rebelle,
Tous égorgés par l'Ange du Seigneur,
L'Egypte en deuil, & le peuple fidèle
De ſes patrons emportant la vaiſſelle, *i*)
Et par le vol méritant ſon bonheur :
Ce peuple errant pendant quarante années ;
Vingt mille Juifs égorgés pour un veau, *k*)
Vingt mille encor envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées. *l*)
Et puis Aod, ce Ravaillac Hébreu, *m*)
Aſſaſſinant ſon maître au nom de Dieu ;
Et Samuel qui d'une main divine
Prend ſur l'autel un couteau de cuiſine,
Et bravement met Agag en hachis, *n*)
Car cet Agag était incirconcis.
Puis la beauté qui ſauvant Béthulie, *o*)
Si purement de ſon corps fit folie.
Le bon Baza qui maſſacra Nadad ; *p*)
Et puis Achab mourant comme un impie, *q*)
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad.
Le Roi Joas meurtri par Joſabad *r*)
Fils d'Atrobad. Et la Reine Athalie
Si méchamment miſe à mort par Joad. s)
Longuette fut la triſte litanie ;
Ces beaux récits étaient entrelaſſés
De ces grands traits ſi chers aux tems paſſés.
On y voyait le Soleil ſe diſſoudre,

La Mer fuyant, la Lune miſe en poudre,
Le Monde en feu, qui toûjours treſſaillait,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait;
Des flots de ſang, des tombeaux, des ruïnes.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait ſous de verds oliviers,
Les monts ſautaient tout comme des béliers,
Et les béliers tout comme des collines.
Le bon Auſtin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Caldéen vainqueur,
Et qui laiſſait ſon peuple en eſclavage;
Mais des lions briſant toûjours les dents;
Sous ſes deux pieds écraſant les ſerpents,
Parlant au Nil, & ſuſpendant la rage
Des baſilics *t*) & des léviatans. *u*)
Auſtin finit. — Sa pindarique yvreſſe
Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux;
Qui n'était pas en faveur de la piéce.
Denis ſe lève: & baiſſant ſes doux yeux,
Puis les levant avec un air modeſte,
Il ſalua l'auditoire céleſte,
Parut ſurpris de leurs traits radieux;
Et finement ſa pudeur ſemblait dire,
Encouragez celui qui vous admire.
Il ſalua trois fois très humblement
Les Conſeillers, le premier Préſident;
Puis il chanta d'une voix douce & tendre
Cet hymne adroit que vous allez entendre.
O Pierre! ô Pierre! ô vous ſur qui Jeſus
Daigna fonder ſon Egliſe immortelle,

Portier des Cieux, Paſteur de tout fidèle,
Maître des Rois à tes pieds confondus,
Docteur divin, Prêtre ſaint, tendre père,
Auguſte appui de nos Rois très Chrêtiens,
Etends ſur eux ta faveur ſalutaire :
Leurs droits ſont purs, & ces droits ſont les tiens.
Le Pape à Rome eſt maître des Couronnes :
Aucun n'en doute & ſi ton Lieutenant
A qui lui plait fait ce petit préſent,
C'eſt en ton nom, car c'eſt toi qui les donnes.
Hélas ! hélas ! nos gens de Parlement
Ont banni Charle : ils ont impudemment
Mis ſur le Trône une race étrangère.
On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier, oppoſe tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de miſère ;
Rends-nous les clefs de la cour du Palais.
C'eſt ſur ce ton que Saint Denis prélude ;
Puis il s'arrête : il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,
En affectant un ſecret embarras.
Céphas content, fit voir ſur ſon viſage
De l'amour-propre un ſecret témoignage :
Et raſſurant les eſprits interdits
Du chantre habile, il dit dans ſon langage,
Cela va bien, continuez Denis.
L'humble Denis repart avec prudence,
Mon adverſaire a pu charmer les cieux ;
Il a chanté le Dieu de la vengeance,
Je vais bénir le Dieu de la clémence :
Haïr eſt bon, mais aimer vaut bien mieux.

Denis alors, d'une voix aſſurée
En vers heureux chanta le bon berger,
Qui va cherchant ſa brebis égarée,
Et ſur ſon dos ſe plait à la charger ;
Le bon fermier dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrir dès l'aube matinale ;
Le bon patron qui n'ayant que cinq pains
Et trois poiſſons, nourrit cinq mille humains ;
Le bon prophête, encor plus doux qu'auſtère,
Qui donne grace à la femme adultère,
A Magdelaine : & permet que ſes pieds
Soient gentiment par la belle eſſuiés.
(Par Magdelaine, Agnès eſt figurée.)
Denis a pris ce délicat détour ;
Il réuſſit : la grand'chambre Ethérée
Sentit le trait, & pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du ſaint Anglais l'audace fut déçue ;
Auſtin rougit : il fuit en tapinois :
Chacun en rit, le Paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant ſec à face de Therſite,
Vil délateur, inſolent hypocrite
Qui fut payé de haine & de mépris,
Quand il oſa dans ſes phraſes vulgaires
Flétrir les arts & condamner nos frères.
Pierre à Denis donna deux beaux agnus,
Denis les baiſe ; & ſoudain l'on ordonne

Par un arrêt ſigné de douze élus
Qu'en ce grand jour les Anglais ſoient vaincus
Par les Français, & par Charle en perſonne.
En ce moment la Baroiſe Amazonne
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De ſon griſon la figure & les traits.
Comme un Soleil, dont ſouvent un nuage,
Reçoit l'empreinte, & réfléchit l'image.
Elle cria, ce jour eſt glorieux;
Tout eſt pour nous, mon âne eſt dans les cieux.
Bedfort ſurpris de ce prodige horrible
Déja s'arrête, & n'eſt plus invincible.
Il lit au ciel d'un regard conſterné
Que de Saint George il eſt abandonné.
L'Anglais ſurpris croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville allarmée;
Tous les bourgeois devenus valeureux,
Les voyant fuir deſcendent après eux.
Charle plus loin entouré de carnage,
Juſqu'à leur camp ſe fait un beau paſſage.
Les aſſiégeans à leur tour aſſiégés,
En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées;
D'armes, de morts, & de mourans jonchées.
C'eſt en ces lieux, c'eſt dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance
O dur Anglais, ô Chriſtophe Arondel;
Ton maintien ſec, ta froide indifférence
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot ce ſourcilleux guerrier
Examinait comme on ſe bat en France;

Et l'on eût dit à ſon air d'importance,
Qu'il était là pour ſe déſennuier.
Sa Roſamore à ſes pas attachée
Eſt comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page, ou qu'un jeune écuier:
Son caſque eſt d'or, ſa cuiraſſe eſt d'acier;
D'un perroquet la plume panachée,
Au gré des vents ombrage ſon cimier.
Car dès ce jour où ſon bras meurtrier
A dans ſon lit décollé Martinguerre,
Elle ſe plait tout-à-fait à la guerre.
On croirait voir la ſuperbe Pallas
Quittant l'aiguille & marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands ſentimens,
Lorſqu'un Démon trop funeſte aux amans,
Pour leur malheur vers Arondel attire
Le dur Poton, & le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton voyant le grave & fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le cauſeur; & d'un grand coup de lance
Qui par le flanc ſort au milieu du dos,
D'un ſang trop froid lui fait verſer des flots;
Il tombe & meurt: & la lance caſſée
Roule avec lui dans ſon corps enfoncée.
A ce ſpectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Roſamore
Se renverſer ſur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ſes blonds cheveux,

Ni remplir l'air de ſes cris douloureux,
Ni s'emporter contre la providence ;
Point de ſoupirs : elle cria vengeance ;
Et dans l'inſtant que Poton ſe baiſſait
En ramaſſant ſon fer qui ſe caſſait,
Ce bras tout nud, ce bras dont la puiſſance
Avait d'un coup ſéparé dans un lit
Un chef griſon du col d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à ſes yeux ſi coupable.
Les nerfs cachés ſous la peau des cinq doigts
Les font mouvoir pour la dernière fois ;
Poton depuis ne ſut jamais écrire.
Mais dans l'inſtant le brave & beau la Hire,
Porte au guerrier du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son caſque d'or que ſa chûte détache,
Découvre un ſein de roſes & de lys ;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache ;
Ses longs cheveux tombent ſur ſes habits ;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laiſſe voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaiſirs.
Le beau la Hire en pouſſe des ſoupirs,
Répand des pleurs ; & d'un ton lamentable,
S'écrie, ô ciel, je ſuis un meurtrier,
Un houzard noir plutôt qu'un chevalier ;
Mon cœur, mon bras, mon épée eſt infame :
Eſt-il permis de tuer une Dame !
Mais Richemont toûjours mauvais plaiſant
Et toûjours dur, lui dit, Mon cher la Hire,

Va, tes remords ont ſur toi trop d'empire :
C'eſt une Anglaiſe, & le mal n'eſt pas grand.
Elle n'eſt pas pucelle comme Jeanne.
Tandis qu'il tient un diſcours ſi profane,
D'un coup de flèche il ſe ſentit bleſſé :
Et devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe Bretonne,
Qui comme un flot le preſſe & l'environne.
La Hire & lui, Nobles, Bourgeois, Soldats,
Portent partout les efforts de leurs bras :
On tue, on tombe, on pourſuit, on recule,
De corps ſanglans un monceau s'accumule ;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.
Dans cette horrible & ſanglante mélée,
Le Roi diſait à Dunois, Cher bâtard,
Dis-moi, de grace, où donc eſt-elle allée ?
Qui ? dit Dunois : le bon Roi lui repart,
Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue ?
Qui donc ? hélas ! elle était diſparue,
Hier au ſoir avant qu'un heureux ſort
Nous eût conduit au château de Bedfort :
Et dans la place on eſt entré ſans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel ; dit le Roi, qu'elle me ſoit fidelle,
Gardez-la moi. Pendant ce beau diſcours
Il avançait, & combattait toûjours.
Bientôt la nuit couvrant notre hémiſphère,
L'enveloppa d'un noir & long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.
Comme il ſortait de cette grande affaire,

Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voiſine
Quelques tendrons du genre féminin ;
Une ſurtout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au ſouris tendre, à la peau de ſatin,
Que ſermonnait un bon Bénédictin.
Des écuyers brillans, à mines fières,
Couverts d'acier, & d'or & de rubans,
Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté ſes pas
Vers un palais qu'on ne connaiſſait pas,
Et que jamais avant cette avanture
On n'avait vu dans ces lieux écartés ;
Rien n'égalait ſa bizarre ſtructure.
Le Roi ſurpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau, qui m'aime doit me ſuivre ;
Demain matin, je veux au point du jour
Revoir l'objet de mon fidèle amour,
Reprendre Agnès, ou bien ceſſer de vivre.
Il reſta peu dans les bras du ſommeil.
Et quand Phoſphore *x*) au viſage vermeil,
Eut précédé les roſes de l'aurore,
Quand dans le Ciel on attelait encore
Les beaux courſiers que conduit le Soleil ; *y*)
Le Roi, Bonneau, Dunois, & la Pucelle,
Allégrement ſe remirent en ſelle,
Pour découvrir ce ſuperbe palais.
Charle diſait, Voyons d'abord ma belle,
Nous rejoindrons aſſez tôt les Anglais.
Le plus preſſé, c'eſt de vivre avec elle.

NOTES.

a) J'Avoue que je ne l'ai point lu dans Tritème, mais il ſe peut que je n'aye pas lu tous les ouvrages de ce grand-homme.

b) *Remettez votre épée en ſon lieu, car qui prendra l'épée, périra par l'épée.* St. Pierre conſeille ici avec une piété adroite aux Anglais, de ne pas faire la guerre.

c) La Motte-Houdart, poëte un peu ſec, mais qui a fait d'aſſez bonnes choſes, avait malheureuſement fait des odes en proſe en 1730. preuve nouvelle que ce poëme divin fut compoſé vers ce tems-là.

d) Fortunat, évêque de Poitiers, poëte. Il n'eſt pas l'auteur du *Pangé lingua* qu'on lui attribue.

e) St. Proſper, auteur d'un poëme fort ſec ſur la grace, au cinquiéme ſiécle.

f) Grégoire de Tours, le premier qui écrivit une Hiſtoire de France, toute pleine de miracles.

g) St. Bernard, Bourguignon, né en 1091, moine de Citeaux, puis Abbé de Clervaux; il entra dans toutes les affaires publiques de ſon tems, & agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèſe dont l'auteur le glorifie, il eſt vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'Abelard, *Leonem invaſimus, incidimus in draconem.* Sa mère étant groſſe de lui, ſongea qu'elle accouchait d'un chien blanc, & on lui prédit que ſon fils ſerait moine, & aboyerait contre les mondains.

h) St. Auſtin, ou Auguſtin, moine qu'on regarde comme le fondateur de la Primatie de Cantorbéri, ou Kenterburi.

i) Les Juifs empruntèrent, comme on ſait, les vaſes des Egyptiens, & s'enfuirent.

k) Les Lévites qui égorgèrent vingt mille de leurs frères.

l) Phinée qui fit maſſacrer vingt-quatre mille de ſes frères, parce qu'un d'eux couchait avec une Madianite.

m) Aod, ou Eüd, aſſaſſina le Roi Eglon, mais de la main gauche.

n) Samuel coupa en morceaux le Roi Agag, que Saül avait mis à rançon.

o) Judith aſſez connue.

p) Baza, Roi d'Iſraël, aſſaſſiné par Nadad, ou Nabab, mais il lui ſuccéda.

q) Achab avait eu une groſſe rançon de Benhadad Roi Syrien : Saül en avait eu une d'Agag, & fut tué pour avoir pardonné.

r) Joas aſſaſſiné par Jozabad.

s) Alluſion à l'Epigramme de Racine.

Je pleure hélas ! de ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

t) Baſilic, animal fort fameux, mais qui n'exiſta jamais.

u) Léviatan, autre animal fort célèbre. Les uns diſent que c'eſt la baleine, les autres le crocodile.

x) Phoſphore, ou Fosfore, porte-lumière qui précédait l'Aurore, laquelle précédait le char du Soleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne Mythologie. On ne peut trop en poéſie, déplorer la perte de ces tems de génie, remplis de belles fictions, toutes allégoriques. Que nous ſommes ſecs & arides en comparaiſon, nous autres *remués de barbares!*

y) Les Anciens donnèrent un char au Soleil. Cela était fort commun. Zoroaſtre traverſait les airs dans un char. Elie fut tranſporté au Ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du Soleil étaient blancs. Leurs noms étaient *Pirois*, *Eoüs*, *Eton*, *Phlégon*, ſelon Ovide; c'eſt à-dire, l'enflammé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais ſelon d'autres ſavans Antiquaires, ils s'appellaient *Erithrée*, *Acteon*, *Lampos* & *Philogée*, c'eſt-à-dire, le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terreſtre. Je crois que ces ſavans ſe ſont trompés, & qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux; c'eſt une erreur groſſière que je démontrerai dans le prochain Mercure, en attendant les deux diſſertations in-folio que j'ai faites ſur ce ſujet.

CHANT DIX-SEPTIEME.

Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, &c. devinrent tous fous, & comment ils revinrent en leur bon ſens par les exorciſmes du R. P. Boniſoux, Confeſſeur ordinaire du Roi.

OH que ce monde eſt rempli d'enchanteurs !
Je ne dirai rien des enchantereſſes.
Je t'ai paſſé, tems heureux de faibleſſes,
Printems des fous, bel âge des erreurs ;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais ſorciers, tout puiſſans ſéducteurs,
Vêtus de pourpre & rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire ;
Et vous buvez l'amertume & la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels négromans :
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands Rois préférez vos griſettes.
Hermaphrodix a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès
Pour ſe venger des belles de la France,
Des Chevaliers, des ânes & des Saints
Dont la pudeur & les exploits divins
Avaient bravé ſa magique puiſſance.
Quiconque entrait en ce maudit logis,
Méconnaiſſait ſur le champ ſes amis,

Perdait le ſens, l'eſprit & la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins funeſtes aux vivans
Ont des effets bien moins extravagans.
Sous les grands arcs d'un immenſe portique,
Amas confus de moderne & d'antique,
Se promenait un fantôme brillant
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geſte vif, à la marche égarée;
La tête haute, & de clinquans parée.
On voit ſon corps toûjours en action.
Et ſon nom eſt l'*Imagination*.
Non, cette belle & charmante Déeſſe
Qui préſida dans Rome & dans la Grèce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de ſes couleurs,
Ses diamans, ſes immortelles fleurs
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achile,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens;
Mais celle-là qu'abjure le bon ſens,
Cette étourdie, effarée, inſipide,
Que tant d'auteurs approchent de ſi près,
Qui les inſpire, & qui ſervit de guide
Aux Scudéris, *a*) le Moine, Deſmarets.
Elle répand ſes faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et ſon empire aſſez longtems dura,
Sur le théatre, au barreau, dans les chaires:
Près d'elle était le *Galimathias*,
Monſtre bavard careſſé dans ſes bras.

Nommé jadis le Docteur Séraphique, *b*)
Subtil, profond, énergique, angélique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confuſion
Qui depuis peu fit *Marie à la Coque.* *c*)
Autour de lui voltigent l'équivoque,
La louche énigme, & les mauvais bons mots,
A double ſens, qui font l'eſprit des ſots.
Les préjugés, les mépriſes, les ſonges,
Les contre-ſens, les abſurdes menſonges,
Ainſi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huans & les chauves-ſouris.
Quoi qu'il en ſoit ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'eſprit tant qu'il y reſtera.
A peine Agnès avec ſa douce eſcorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux ce grave Confeſſeur
Devint l'objet de ſa fidelle ardeur;
Elle le prend pour ſon cher Roi de France.
O mon héros! ô ma ſeule eſpérance!
Le juſte ciel vous rend à mes ſouhaits,
Ces fiers Bretons ſont-ils par vous défaits?
N'auriez-vous point reçu quelque bleſſure?
Ah! laiſſez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut d'un effort tendre & doux
Oter le froc du père Bonifoux.
Et dans ſes bras bientôt abandonnée,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiſer qui ſoit pris & rendu.

Charmante Agnès que tu fus conſternée !
Lorſque cherchant un menton frais tondu,
Tu ne ſentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, & rude & mal peignée !
Le Confeſſeur tout effaré s'enfuit,
Méconnaiſſant la belle qui le ſuit.
La tendre Agnès ſe voyant dédaignée,
Court après lui de pleurs toute baignée.
Comme ils couraient dans ce vaſte pourpris,
L'un ſe ſignant & l'autre toute en larmes,
Ils ſont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embraſſait les genoux
D'un Chevalier, qui couvert de ſes armes
L'allait bientôt immoler ſous ſes coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille & ce parfait amant,
Qui de grand cœur en tout autre moment
Pour Dorothée aurait donné ſa vie ?
Il la prenait pour le fier Tirconel :
Elle n'avait nul trait en ſon viſage
Qui reſſemblât à cet Anglais cruel ;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel :
Et lui parlant ſans pouvoir le connaître,
Elle lui dit, ne l'avez-vous point vu
Ce Chevalier qui de mon cœur eſt maître ?
Qui près de moi dans ces lieux eſt venu ?
Mon la Trimouille hélas eſt diſparu !
Que fait-il donc ? de grace où peut-il être ?
Le Poitevin à ſes touchans diſcours

Ne

Ne connut point ſes fidèles amours.
Il croit entendre un Anglais implacable,
Qui vient ſur lui prêt à trancher ſes jours.
Le fer en main il ſe met en défenſe,
Vers Dorothée en meſure il avance :
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triſte, arrogant Breton ;
Dur inſulaire, yvre de bière forte,
C'eſt bien à toi de parler de la ſorte,
De menacer un homme de mon nom !
Moi petit-fils des Poitevins célèbres
Dont les exploits, au ſéjour des ténèbres,
Ont fait paſſer tant d'Anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh quoi, ta main ne tire pas l'épée !
De quel effroi ta vile ame eſt frappée !
Fier en diſcours, & lâche en action,
Chevreuil Anglais, Terſite d'Albion,
Fait pour brâiller chez tes Parlementaires ;
Vîte, eſſayons tous deux nos cimetères ;
Ça, qu'on dégaîne ; ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'appliquer ſur ton large derrière,
A mon plaiſir deux cent coups d'étrivière.
A ce diſcours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, & mourante de peur :
Je ne ſuis point Anglais, dit Dorothée ;
J'en ſuis bien loin : comment, pourquoi, par où
Me vois-je ici par vous ſi maltraitée ?
Dans quel danger je ſuis précipitée !
Je cherche ici le héros du Poitou ;

C'eſt une fille, hélas ! bien tourmentée,
Qui baiſe en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais ſans être écoutée ;
Et la Trimouille étant tout-à-fait fou,
Allait déja la prendre par le cou.
Le Confeſſeur qui dans ſa promte fuite,
D'Agnès Sorel évitait la pourſuite,
Bronche en courant & tombe au milieu d'eux ;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre ;
La belle Agnès qui le ſuit & le ſerre,
Sur lui trébuche, en pouſſant des clameurs,
Et des ſanglots qu'interrompent ſes pleurs :
Et ſous eux tous ſe débat Dorothée,
Très en déſordre, & fort mal ajuſtée.
Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon Roi Charle eſcorté de Bonneau,
Avec Dunois & la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher ſa maîtreſſe fidelle.
O grand pouvoir ! ô merveille nouvelle !
A peine ils ſont de cheval deſcendu,
Sous le portique à peine ils ſont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces Docteurs fourrés,
Pleins d'argumens ſous leurs bonnets quarrés,
Vont gravement vers la Sorbonne antique,
Séjour de noiſe, antre Théologique,
Où la diſpute & la confuſion
Ont établi leur ſacré domicile,
Et dont jamais n'approcha la raiſon.

Nos Révérends arrivent à la file ;
Ils avaient l'air d'être de ſens raſſis ;
Chacun paſſait pour ſage en ſon logis ,
On les prendrait pour des gens fort honnêtes ;
Point querelleurs & point extravagans ;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes.
Ils ſont tous fous quand ils ſont ſur les bancs.
Charle enyvré de joie & de tendreſſe ,
Les yeux mouillés , tout pétillans d'ardeur ;
Et reſſentant un battement de cœur ,
Diſait d'un ton d'amour & de langueur ,
» Ma chère Agnès , ma pudique maîtreſſe ,
» Mon paradis , précis de tous les biens ,
» Combien de fois , hélas ! fus-tu perdue.
» A mes déſirs te voilà donc rendue.
» Parle d'amour , je te vois , je te tiens ;
» Oh que tu fais une charmante mine !
» Mais tu n'as plus cette taille ſi fine ,
» Que je pouvais embraſſer autrefois
» En la ſerrant du bout de mes dix doigts.
» Quel embonpoint ! quel ventre ! quelles feſſes !
» Voilà le fruit de nos tendres careſſes :
» Agnès eſt groſſe , Agnès me donnera
» Un beau bâtard qui pour nous combattra.
» Je veux greffer dans l'ardeur qui m'emporte ,
» Ce fruit nouveau ſur l'arbre qui le porte.
» Amour le veut ; il faut que dans l'inſtant
» J'aille au devant de cet aimable enfant.
A qui le Roi ſe faiſait-il entendre ?
A qui tient-il ce diſcours noble & tendre ?
Qui tenait-il dans ſes bras amoureux ?

C'était Bonneau, ſoufflant, ſuant, poudreux;
C'était Bonneau; jamais homme en ſa vie
Ne ſe ſentit l'ame plus ébahie.
Charle preſſé d'un déſir violent,
D'un bras nerveux le pouſſe tendrement;
Il le renverſe; & Bonneau peſamment
S'en va tomber ſur la troupe mêlée,
Qui de ſon poids ſe ſentit accablée.
Ciel! que de cris & que de hurlemens!
Le Confeſſeur reprit un peu ſes ſens;
Sa groſſe pance était juſte portée
Deſſus Agnès & deſſous Dorothée;
Il ſe relève, il marche, il court, il fuit,
Tout haletant le bon Bonneau le ſuit.
Mais la Trimouille à l'inſtant s'imagine
Que ſa beauté, ſa maîtreſſe divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après; il le preſſe, il lui crie,
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie;
Attends, arrête: en prononçant ces mots,
D'un large ſabre il frappe ſon gros dos.
Bonneau portait une épaiſſe cuiraſſe,
Et reſſemblait à la peſante maſſe,
Qui dans la forge à grand bruit retentit
Sous le marteau qui frappe & rebondit.
La peur hâtait ſa marche équarquillée.
Jeanne voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeanne caſquée & de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, & lui rend

Tout ce qu'il donne au Royal confident.
Dunois la fleur de la Chevalerie,
Ne ſouffre pas qu'on attente à la vie
De la Trimouille ; il eſt ſon cher appui ;
C'eſt ſon deſtin de combattre pour lui :
Il le connait, mais il prend la Pucelle
Pour un Anglais, il vous tombe ſur elle ;
Il vous l'étrille ainſi qu'elle étrillait
Le Poitevin, qui toûjours chatouillait
L'ami Bonneau qui lourdement fuyait.
Le bon Roi Charle en ce déſordre extrême,
Dans ſon Bonneau voit toûjours ce qu'il aime.
Il voit Agnès. Quel état pour un Roi !
Pour un amant des amans le plus tendre !
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courans,
Sont à ſes yeux des raviſſeurs ſanglans.
L'épée au poing ſur Dunois il s'élance ;
Le beau bâtard ſe retourne & lui rend,
Sur la viſière un énorme fendant.
Ah s'il ſavait que c'eſt le Roi de France !
Qu'il ſe verrait avec un œil d'horreur !
Il périrait de honte & de douleur.
En même tems Jeanne par lui frappée,
Lui répondit de ſa puiſſante épée ;
Et le bâtard incapable d'effroi,
Frappe à la fois ſa maîtreſſe & ſon Roi ;
A droite, à gauche, il lance ſur leurs têtes
De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne arrêtez ;
Ciel ! quels ſeront vos regrets & vos larmes,

Quand vous ſaurez qui pourſuivent vos armes,
Et qui vous frotte, & qui vous combattez !
Le Poitevin dans l'horrible mêlée,
De tems en tems appeſantit ſon bras
Sur la Pucelle & roſſe ſes appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas ;
Sa groſſe tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toûjours ; Bonifoux le précède,
Aiguillonné de la peur qui le point,
Le tourbillon que la rage poſſède,
Tous contre tous, aſſaillans, aſſaillis,
Battans, battus, dans ce grand chamaillis,
Crians, hurlans, parcourent le logis.
Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie au ſecours, on m'égorge, on me tue.
Le Confeſſeur, plein de contrition,
Menait toûjours cette proceſſion.
Il apperçoit à certaine fenêtre,
De ce logis le redoutable maître,
Hermaphrodix qui contemplait gaîment
Des bons Français le barbare tourment ;
Et ſe tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Etait ſans doute une œuvre du Démon.
Il conſervait un reſte de raiſon ;
Son long capuce & ſa large tonſure,
A ſa cervelle avaient ſervi d'armure.
Il ſe ſouvint que notre ami Bonneau
Suivait toûjours l'uſage antique & beau,
Très ſagement établi par nos pères,

D'avoir ſur ſoi les choſes néceſſaires ;
Muſcade, clou, poivre, geroſle & ſel. *d*)
Pour Bonifoux il avait ſon Miſſel.
Il apperçut une fontaine claire,
Il y courut, ſel & Miſſel en main,
Bien réſolu d'attraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au myſtère ;
Il dit tout bas, *Sanctam Catholicam*,
Papam Romam, *aquam benedictam.*
Puis de Bonneau prend la taſſe & va vite,
Adroitement aſperger d'eau bénite
Le farſadet né de la belle Alix.
Chez les Payens l'eau brûlante du Stix,
Fut moins fatale aux ames criminelles ;
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles ;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le maître & le palais.
Les combattans couverts d'une nuit ſombre,
Couraient encor & ſe cherchaient dans l'ombre.
Tout auſſi-tôt le palais diſparut ;
Plus de combat, d'erreur, ni de mépriſe ;
Chacun ſe vit, chacun ſe reconnut ;
Chaque cervelle en ſon lieu fut remiſe ;
A nos héros un ſeul moment rendit
Le peu de ſens qu'un ſeul moment perdit:
Car la folie, hélas ! ou la ſageſſe,
Ne tient à rien dans notre pauvre eſpèce.
C'était alors un grand plaiſir de voir
Ces paladins aux pieds du moine noir,
Le béniſſant, chantans des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.

O la Trimouille ! ô vous, Royal amant !
Qui me peindra votre raviſſement !
On n'entendait que ces mots, Ah ma belle !
Mon tout, mon Roi, mon ange, ma fidelle,
C'eſt vous ! c'eſt toi ! jour heureux, doux momens !
Et des baiſers, & des embraſſemens,
Cent queſtions, cent réponſes preſſées,
Leur voix ne peut ſuffire à leurs penſées.
Le Confeſſeur d'un paternel regard,
Les lorgnait tous, & priait à l'écart.
Le grand bâtard & ſa fière maîtreſſe,
Modeſtement s'expliquaient leur tendreſſe.
De leurs amours le rare compagnon
Elève alors la tête avec le ton ;
Il entonna l'octave diſcordante,
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému. La nature tremblante,
Frémit d'horreur ; & Jeanne vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier, & cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde Moſaïque
Fit voir au ſon de ſa trompe Hébraïque,
De Jérico le rempart écroulé, *e*)
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le tems n'eſt plus de ſemblable pratique.
Alors, alors, ce ſuperbe palais
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample & ſacré monaſtère.
Le ſallon fut en chapelle changé.
Le cabinet, où ce maître enragé

Avait

Avait dormi dans le vice plongé,
Tranſmué fut en un beau ſanctuaire.
L'ordre de Dieu qui préſide aux deſtins
Ne changea point la ſalle des feſtins,
Mais elle prit le nom de refectoire.
On y bénit le manger & le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les Saints,
Vers Orléans, vers le ſacre de Rheims,
Dit à Dunois, tout nous eſt favorable
Dans nos amours & dans nos grands deſſeins;
Eſpérons tout; ſoyez ſûr que le Diable
A contre nous fait ſon dernier effort:
Parlant ainſi Jeanne ſe trompait fort.

NOTES.

a) Scudéri, auteur d'Alaric, poëme épique. Le Moine Jéſuite, auteur du St. Louis, ou Louiſiade, poëme épique; Deſmarets St. Sorlin, auteur de Clovis, poëme épique; ces trois ouvrages ſont de terribles poëmes épiques.

b) Noms que prenaient autrefois les Théologiens.

c) L'hiſtoire de Marie à la Coque, ouvrage rare par l'excès du ridicule; compoſé par Languet alors Evêque de Soiſſons; ce paſſage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, tems où il était beaucoup queſtion de Marie à la Coque.

d) C'eſt ce qu'on appellait autrefois, *Cuiſine de poche*, & ce que ſignifie ce vers d'une Comédie:

Porte cuiſine en poche, & poivre concaſſé.

e) Jérico, comme vous ſavez, tomba au ſon des cornemuſes: c'eſt un événement très commun.

CHANT DIX-HUITIEME.

Diſgrace de Charles, & de ſa troupe dorée.

JE ne connais dans l'hiſtoire du monde
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophête, aucun parfait chrêtien
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'eſprit immonde.
La providence en tout tems éprouva
Mon bon Roi Charle avec mainte détreſſe.
Dès ſon berceau fort mal on l'éleva,
Le Bourguignon pourſuivit ſa jeuneſſe; *a*)
De tous ſes droits ſon père le priva;
Le Parlement de Paris près Goneſſe, *b*)
Tuteur des Rois *c*) ſon pupille ajourna;
De ſes beaux lys un chef Anglais s'orna;
Il fut errant, manqua ſouvent de Meſſe,
Et de dîner; rarement ſéjourna
En même lieu. Mère, *d*) oncle, ami, maîtreſſe,
Tout le trahit, ou tout l'abandonna.
Un page Anglais partagea la tendreſſe
De ſon Agnès; & l'enfer déchaîna
Hermaphrodix qui par magique adreſſe
Pour quelque tems la tête lui tourna.
Il eſſuya des traits de toute eſpèce;
Il les ſouffrit; & Dieu lui pardonna.
De nos amans la troupe fière & leſte
S'acheminait loin du château funeſte,

Où Belzébut dérangea le cerveau
Des Chevaliers, d'Agnès, & de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaſte & ſombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouſe de Titon
En ſe levant mêlait le jour à l'ombre.
On apperçut de loin des hoquetons.
Au rond bonnet aux écourtés jupons,
Leur corſelet paraiſſait mi-partie
De fleurs de lys & de trois léopards. *e*)
Le Roi fit halte en fixant ſes regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois & Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès étendant ſes beaux bras,
Dit à ſon Charle, Allons, fuyons mon maître.
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, & les fronts conſternés.
Hélas! ce ſont des Chevaliers, dit-elle,
Qui ſont captifs; & c'eſt notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.
Allons, bâtard, allons & faiſons voir
Ce qu'eſt Dunois, & ce qu'eſt la Pucelle.
Lance en arrêt ils fondent à ces mots
Sur les ſoldats qui gardaient ces héros.
Au fier aſpect de la puiſſante Jeanne,
Et de Dunois, & plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeanne auſſi-tôt de plaiſir tranſportée,
Complimenta la troupe garrottée.

Beaux Chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le Roi qui vous délivre ;
Baiſez ſa main, ſoyez prêts à le ſuivre ;
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les Chevaliers à cette offre courtoiſe,
Montraient encor une face ſournoiſe,
Baiſſaient les yeux. — Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui ſont ces perſonnages,
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces Chevaliers étaient des garnemens
Qui dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer ſur le dos d'Amphitrite ;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant le bon Charle ſoupire ;
Hélas ! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi ! les Anglais règnent dans mon Empire !
C'eſt en leur nom que l'on rend des arrêts !
C'eſt pour eux ſeuls que l'on dit des prières !
C'eſt de leur part, hélas ! que mes ſujets
Sont de Paris envoyés aux galères ! . . . .
Puis le bon Prince avec compaſſion
Daigne approcher du maître compagnon,
Qui de la file était mis à la tête.
Nul Malandrin n'eut l'air plus malhonnête ;
Sa barbe torſe ombrage un long menton ;
Ses yeux tournés plus menteurs que ſa bouche,
Ses ſourcils roux mêlangés & retords
Semblent loger la fraude & l'impoſture.
Sur ſon front large eſt l'audace & l'injure,
L'oubli des loix, le mépris des remords ;

Sa bouche écume ; & ſa dent toûjours grince.
Le Sycophante à l'aſpect de ſon Prince
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baiſſe les yeux, compoſe, & radoucit
Les traits hagards de ſon affreux viſage.
Tel eſt un dogue au regard impudent,
Au goſier rauque affamé de carnage ;
Il voit ſon maître, il rampe doucement,
Lèche ſes mains, le flatte en ſon langage ;
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encor on nous peint le Démon
Qui s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache ſa queue & ſa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine & le ton,
Le front tondu d'un jeune Anacorète,
Pour mieux tenter ſœur Roſe, ou ſœur Diſcrète.
Le Roi des Francs trompé par le félon
Lui témoigna commiſération,
L'encouragea par un diſcours affable.
Dis-moi, quel eſt ton métier, pauvre diable,
Ton nom, ta place, & pour quelle action
Le Châtelet avec tant d'indulgence,
Te fait ramer ſur les mers de Provence ?
Le condamné d'un ton de doléance,
Lui répondit, O Monarque trop bon !
Je ſuis de Nante, & mon nom eſt Frélon. *ſ)*
J'aime Jeſu d'un feu pur & ſincère,
Dans un couvent je fus quelque tems frère,
J'en ai les mœurs ; & j'eus dans tous les tems
Un très grand ſoin du ſalut des enfans.
A la vertu je conſacrai ma vie.

Sous les charniers qu'on dit des Innocens
Paris m'a vu travailler de Génie ;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert ;
Je ſuis connu dans la place Maubert ;
C'eſt là ſurtout qu'on m'a rendu juſtice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faibleſſes du froc,
Celles du monde, & quelques tours d'eſcroc ;
Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.
Ce bon propos toucha le Roi de France.
Conſole-toi, dit-il, & ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, ſi chaque camarade
Qui vers Marſeille allait en ambaſſade,
Ainſi que toi fut un homme de bien ?
Ah ! dit Frélon, ſur ma foi de chrêtien,
Je réponds d'eux ainſi que de moi-même ;
Nous ſommes tous en un moule jettés.
L'Abbé Coyon *g*) qui marche à mes côtés,
Quoi qu'on en diſe, eſt bien digne qu'on l'aime ;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant ni calomniateur.
Maître Chaumé *h*) deſſous ſa mine baſſe,
Porte un cœur haut, plein d'une ſainte audace ;
Pour ſa doctrine il ſe ferait feſſer.
Maître Gauchat *i*) pourait embarraſſer
Tous les Rabins ſur le texte & la gloſe.
Voyez plus loin cet Avocat ſans cauſe,
Il a quitté le barreau pour le ciel.
Ce Sabotier *k*) eſt tout pêtri de miel.
Ah ! l'eſprit fin ! le bon cœur ! le ſaint prêtre !
Il eſt bien vrai qu'il a trahi ſon maître,

Mais ſans malice, & pour très peu d'argent.
Il s'eſt vendu, mais c'eſt au plus offrant.
Il trafiquait comme moi de libelles.
Eſt-ce un grand mal ? on vit de ſon talent.
Employez-nous ; nous vous ſerons fidèles.
En ce tems-ci la gloire & les lauriers
Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands ſuccès ont excité l'envie,
Tel eſt le ſort des auteurs, des héros,
Des grands eſprits, & ſurtout des dévots.
Car la vertu fut toûjours pourſuivie.
O mon bon Roi ! qui le ſait mieux que vous ?
Comme il parlait ſur ce ton tendre & doux ;
Charle apperçut deux triſtes perſonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros viſages.
Qui ſont, dit-il, ces deux rameurs honteux ?
Vous voyez là, reprit l'homme aux ſemaines, *l*)
Les plus diſcrets & les plus vertueux
De ceux qui vont ſur les liquides plaines.
L'un eſt Fantin, *m*) prédicateur des grands,
Humble avec eux, aux petits débonnaire ;
Sa piété ménagea les vivans :
Et pour cacher le bien qu'il ſavait faire,
Il confeſſait & volait les mourans.
L'autre eſt Brizet *n*) directeur de Nonnettes,
Peu ſoucieux de leurs faveurs ſecrettes,
Mais s'appliquant ſagement les dépots,
Le tout pour Dieu. Son ame pure & ſainte
Mépriſait l'or ; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
Pour le dernier de la noble ſequelle

C'eſt

C'eſt mon ſoutien, c'eſt mon cher La Beaumelle. *o*)
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'eſt le plus bas, mais c'eſt le plus fidèle;
Eſprit diſtrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de ſes œuvres chrêtiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les ſiennes.
Il eſt d'ailleurs ſi ſage en ſes écrits,
Il ſait combien pour les faibles eſprits
La vérité ſouvent eſt dangereuſe;
Qu'aux yeux des ſots ſa lumière eſt trompeuſe,
Qu'on en abuſe: & ce diſcret auteur,
Qui toûjours d'elle eut une ſage peur,
A réſolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre Majeſté;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'apprends à la poſtérité.
Favoriſez ceux que la calomnie
Voulur noircir de ſon ſouffle empeſté.
Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous;
Foi de Frélon nous écrirons pour vous.
Alors il fit un diſcours patétique
Contre l'Anglais, & pour la loi Salique;
Et démontra que bientôt ſans combat,
Avec ſa plume il défendrait l'Etat.
Charle admira ſa profonde doctrine;
Il fit à tous une charmante mine,
Les aſſurant avec compaſſion
Qu'il les prenait ſous ſa protection.
La belle Agnès préſente à l'entrevue,
S'attendriſſait, ſe ſentait toute émue.

Son cœur eſt bon. Femme qui fait l'amour
A la douceur eſt toûjours plus encline,
Que femme prude ou bien femme héroïne.
Mon Roi, dit-elle, avouez que ce jour
Eſt fortuné pour cette pauvre race.
Puiſque ces gens contemplent votre face
Ils ſont heureux, leurs fers ſeront briſés.
Votre viſage eſt viſage de grace.
Les gens de loi ſont des gens bien oſés
D'inſtrumenter au nom d'un autre maître!
C'eſt mon amant qu'on doit ſeul reconnaître,
Ce ſont pédans en juges déguiſés.
Je les ai vus, ces héros d'écritoire,
De nos bons Rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur pupille ôter ſes revenus;
Par devant eux le citer en perſonne,
Et gravement confiſquer ſa couronne.
Les gens de bien qui ſont à vos genoux
Par leurs arrêts ſont traités comme vous.
Protégez-les. Vos cauſes ſont communes;
Proſcrit comme eux, vengez leurs infortunes.
De ce diſcours le Roi fut très touché,
Vers la clémence il a toûjours penché.
Jeanne, dont l'ame eſt d'eſpèce moins tendre,
Soutint au Roi qu'il les falait tous pendre;
Que les Frélons, & gens de ce métier
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois plus profond & plus ſage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit- il, nous manquons de ſoldats,

Il faut des dos, des jambes & des bras ;
Ces gens en ont ; & dans nos avantures,
Dans les aſſauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous paſſer d'écritures.
Enrôlons-les ; mettons-leur dès demain
Au-lieu de rame un mouſquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes.
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le Roi goûta l'avis.
A ſes genoux ces bonnes gens tombèrent
En ſoupirant, & de pleurs les baignèrent.
On les mena ſous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès, & la troupe dorée,
Après dîner paſſèrent la ſoirée.
Agnès eut ſoin que l'intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée ;
On leur donna les reſtes du cerdeau.
Charle & les ſiens aſſez gaîment ſoupèrent ;
Et puis Agnès & Charle ſe couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien ſurpris
De ſe trouver ſans manteau, ſans habits.
Agnès en vain cherche ſes engageantes,
Son beau collier de perles jauniſſantes,
Et le portrait de ſon royal amant.
Le gros Bonneau qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourſe mince,
Ne trouve plus le tréſor de ſon Prince.
Linge, vaiſſelle, habits, tout eſt trouſſé,
Tout eſt parti. La horde griffonnante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main promte, & d'un zèle empreſſé,

Pendant la nuit avait débarraſſé
Notre bon Roi de ſon leſte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe eſt peu d'uſage.
Puis s'eſquivant par de petits ſentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité bien moral, bien chrêtien
Sur le mépris des plaiſirs & du bien.
On y prouva que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines miſères;
Vivre en commun pour ſe mieux ſoulager.
Ce livre ſaint mis depuis en lumière
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger *& l'eſprit & le cœur*,
Avec préface, & l'avis au lecteur.
Du clément Roi la maiſon conſternée
Eſt cependant au trouble abandonnée;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainſi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, & le pieux Enée *p*)
Tout effarés, & de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies
Juſte à midi de leurs antres ſorties
Vinrent manger le dîner de ces Rois.
Agnès timide & Dorothée en larmes
Ne ſavent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau fidèle tréſorier
Les faiſait rire à force de crier.
Ah! diſait-il, jamais pareille perte

Dans nos combats ne fut par nous ſoufferte.
Ah ! j'en mourrai ; les fripons m'ont tout pris ;
Le Roi mon maître eſt trop bon quand j'y penſe.
Voilà le prix de ſon trop d'indulgence
Et ce qu'on gagne avec les beaux eſprits.
La douce Agnès, Agnès compatiſſante,
Toûjours accorte, & toûjours bien diſante,
Lui repliqua, Mon cher & gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle avanture
Ne vous inſpire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs & la littérature.
Car j'ai connu de très bons écrivains
Ayant le cœur auſſi pur que les mains,
Sans le voler aimant le Roi leur maître,
Faiſant du bien ſans chercher à paraître,
Parlant en proſe, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux ;
Le bien public eſt le fruit de leurs veilles ;
Le doux plaiſir déguiſant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles ;
On les chérit ; & s'il eſt des Frélons,
Dans notre ſiécle, on trouve des abeilles.
Bonneau reprit, Eh que m'importe, hélas !
Frélon, abeille, & tout ce vain fatras ?
Il faut dîner, & ma bourſe eſt perdue.
On le conſole ; & chacun s'évertue
En vrais héros endurcis aux revers
A réparer les dommages ſoufferts.
On s'achemine auſſi-tôt vers la ville,
Vers ce château, le noble & ſûr aſyle
Du grand Roi Charle & de ſes paladins,

Garni de tout, & fourni de bons vins.
Nos Chevaliers à moitié s'équipèrent,
Fort ſimplement les Dames s'ajuſtèrent.
On arriva mal en point, haraſſé,
Un pied tout nud, l'autre à demi chauſſé.

NOTES.

a) LE Duc de Bourgogne qui aſſaſſina le Duc d'Orléans. Mais le bon Charles le lui rendit bien au pont de Monterau.

b) Goneſſe, village auprès de Paris, célèbre par ſes boulangers & par pluſieurs combats.

c) Charles VII ajourné à la table de marbre par l'Avocat-général Deſmarets.

d) Sa propre mère Iſabelle de Bavière fut celle qui le perſécuta le plus. Elle preſſa le traité de Troye, par lequel ſon gendre le Roi d'Angleterre Henri V eut la couronne de France.

e) Ce ſont les armes d'Angleterre.

f) Selon les chroniques de ce tems là il y avait un miſérable de ce nom qui écrivait des feuilles ſous les charniers Sts. Innocens. Il fit quelques tours de paſſe paſſe, pour leſquels il fut enfermé pluſieurs fois au Châtelet, à Biſſêtre & au Fort-l'Evêque. Il avait été quelque tems moine, & s'étant fait chaſſer du couvent il réuſſit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embraſſa. Pluſieurs célèbres écrivains lui ont rendu juſtice. Il était originaire de Nantes, & exerçait à Paris la profeſſion de Gazetier ſatyrique. Jamais homme ne fut plus mépriſé & plus déteſté que lui, comme dit la chronique de Froiſſart.

g) Coyon, ou Guyon, auteur du tems de Charles VI. Il compoſa une Hiſtoire Romaine, déteſtable, à la vérité, mais qui était paſſable pour le tems. Il fit auſſi l'Oracle des philoſophes. C'eſt un tiſſu ridicule de calomnies. Auſſi il s'en repentit ſur la fin de ſa vie, comme le dit Monſtrelet.

h) Autre calomniateur du tems.

i) Autre calomniateur.

k) L'Abbé Sabotier, ou Sabatier, natif de Caſtres, auteur de deux eſpèces de dictionnaires, où il dit le pour & le contre; calomniateur effronté, & le tout pour de l'argent. Il trahit ſon maître Mr. le Comte de L.... c, & fut chaſſé d'une manière un peu rude, dont il s'eſt reſſenti longtems.

l) Frélon donnait alors toutes les ſemaines une feuille, dans laquelle il hazardait quelquefois de petits menſonges, de petites calomnies, de petites injures, pour leſquels il fut repris de juſtice comme on l'a déja dit.

m) Il ſemble que ce chant de l'Abbé Tritême ſoit une prophétie. En effet, nous avons vu un Fantin, Docteur & Curé à Verſailles, qui fut apperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confeſſait. Il fut chaſſé, mais il ne fut pas pendu.

n) Autre prophétie. Tout Paris a vu un Abbé Brizet fameux directeur de femmes de qualité, diſſiper en débauches ſourdes l'argent qu'il extorquait de ſes dévotes, & qu'on lui remettait en dépôt pour le ſoulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme inſtruit de nos mœurs a inſéré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poeme de l'Abbé Tritême. Il aurait bien dû dire un mot de l'Abbé

La Coſte, condamné à être marqué d'un fer chaud, & aux galères perpétuelles, en l'an de grace 1759, pour pluſieurs crimes de faux. Cet Abbé La Coſte avait travaillé avec Frélon à l'Année Littéraire.

o) La Beaumelle, natif d'un village près de Caſtres, prédicant quelque tems à Genève, précepteur chez Mr. de Boiſy, puis réfugié à Copenhague. Chaſſé de ce pays il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une Dame & ſes dentelles; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui eſt connu de toute la Cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, enfuite en a été banni; & ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'eſt lui qui eſt l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé, *Mes penſées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre preſque tous les gens en place. C'eſt lui qui a falſifié *les Lettres de Madame de Maintenon*, & les a fait imprimer avec les notes les plus ſcandaleuſes & les plus calomnieuſes. Il fit imprimer à Francfort en quatre petits volumes, *Le Siécle de Louis XIV* qu'il falſifia, & qu'il chargea de remarques non-ſeulement rebutantes par la plus craſſe ignorance, mais puniſſables pour les calomnies atroces répandues contre la Maiſon Royale, & contre les plus illuſtres maiſons du Royaume.

Tous ceux dont il eſt ici queſtion ont écrit des volumes d'ordure contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui ſont bien aiſes de voir inſulter, calomnier par des gredins les hommes célèbres dans les arts. Ils leur diſent, n'y faites pas attention, laiſſez crier ces miſérables afin que nous ayons le plaiſir de voir des gueux vous jetter de la boue. Nous ne penſons pas ainſi; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils ſont inſolens & fripons, & ſurtout quand ils ennuyent. Ces anecdotes trop véritables ſe trouvent en vingt endroits, & doivent s'y trouver comme des ſentences affichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognoſci malos.*

p) Les harpies Céleno, Ocipète, & Aello, filles de Neptune & de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on ſervait ſur la table du Roi de Thrace Phinée, & infectaient toute la maiſon. Zetes & Calais fils de Borée, chaſſèrent ces harpies juſques vers les îles Strophades près de la Grèce. Elles traitèrent Enée comme Phinée; mais Virgile en fait des prophéteſſes. Voilà de plaiſantes créatures pour être inſpirées de Dieu!

Virginei volucrum vultus fœdiſſima ventris
Proluvies, uncæque manus & pallida ſemper
Ora fame.

Elles ſe plaignent à Enée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, & lui prédiſent que pour ſa peine il ſera contraint un jour de manger ſes aſſiettes en Italie. Les amateurs des anciens diſent que cette fiction eſt fort belle.

CHANT

CHANT DIX-NEUVIEME.

Mort du brave & tendre La Trimouille, & de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel ſe fait Chartreux.

SŒur de la mort, impitoyable guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monſtre ſanglant né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre !
Tu la couvris & de ſang & de pleurs ;
Mais quand l'amour joint encor ſes malheurs
A ceux de Mars, lorſque la main chérie
D'un tendre amant de faveurs enyvré,
Répand un ſang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de ſa vie ;
Lorſqu'il enfonce un poignard égaré
Au même ſein, que ſes lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes ſi touchantes,
Qu'il voit fermer à la clarté du jour.
Ces yeux aimés qui reſpiraient l'amour ;
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet ſur les cœurs nés ſenſibles,
Que cent guerriers qui terminent leur ſort,
Payés d'un Roi pour courir à la mort.
Charle entouré de la troupe Royale,
Avait repris cette raiſon fatale,
Préſent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en ſervait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château ſon noble & ſûr aſyle,

Où ſe gardaient ces magaſins de Mars,
Ce long amas de lances & de dards,
Et les canons que l'Enfer en ſa rage
Avait fondus pour notre affreux uſage.
Déja des tours le faîte paraiſſait ;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'eſpoir ainſi que de courage :
Mais la Trimouille honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de ſa Dame
Au petit pas, & parlant de ſa flamme,
Manqua ſa route & prit d'autres chemins.
Dans un vallon qu'arroſe une onde pure,
Il vit un bois de cyprès toûjours verds,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hyvers.
Il eſt un antre où ſouvent les Naïades
Et les Sylvains viennent prendre le frais.
Un clair ruiſſeau par des conduits ſecrets
Y tombe en nappe & forme vingt caſcades,
Un tapis verd eſt tendu tout auprès,
Le ſerpolet, la méliſſe naiſſante,
Le blanc jaſmin, la jonquille odorante,
Y ſemblent dire aux bergers d'alentour,
Repoſez-vous ſur ce lit de l'amour.
Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des zéphirs,
Le lieu, le tems, ſa tendreſſe, ſon âge,
Surtout ſa Dame allument ſes déſirs.
Les deux amans de cheval deſcendirent.
Sur le gazon côte-à-côte ſe mirent,
Et puis des fleurs, puis des baiſers cueillirent :

Mars & Vénus planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.
Du fond des bois les Nymphes applaudirent;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, & s'en aimèrent mieux.
Dans le bois même était une chapelle,
Séjour funèbre à la mort conſacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux deſſervans vêtus d'un blanc ſurplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis*;
Paul Tirconel aſſiſtait au ſervice,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était attaché.
Du preux Chandos il était frère d'armes;
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaiſſant ni l'amour ni les larmes.
Il conſervait un reſte d'amitié
Pour Jean Chandos; & dans ſa violence
Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.
Il apperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amuſaient à paître;
Il va vers eux: ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un & l'autre amant
A ſes tranſports en ſecret s'abandonne,
Occupé d'eux & ne voyant perſonne.
Paul Tirconel dont l'eſprit inhumain
Ne ſouffrait pas les plaiſirs du prochain,
Grinça des dents, & s'écria, Profanes,
C'eſt donc ainſi dans votre indigne ardeur;

Que d'un héros vous inſultez les manes !
Rebut honteux d'une Cour ſans pudeur,
Vils ennemis : quand un Anglais ſuccombe,
Vous célébrez ce rare événement :
Vous l'outragez au ſein du monument,
Et vous venez vous baiſer ſur ſa tombe !
Parle, eſt-ce toi, diſcourtois Chevalier
Fait pour la Cour & né pour la molleſſe,
Dont la main faible aura par quelque adreſſe
Donné la mort à ce puiſſant guerrier ?
Quoi ! ſans parler, tu lorgnes ta maîtreſſe !
Tu ſens ta honte, & ton cœur ſe confond !
A ce diſcours la Trimouille répond,
Ce n'eſt point moi. Je n'ai point cette gloire.
Dieu qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plait accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos.
Mais une main qui fut plus fortunée,
Aux champs de Mars trancha ſa deſtinée.
Et je pourrai peut-être dès ce jour
Punir auſſi quelque Anglais à mon tour.
Comme un vent frais d'abord par ſon murmure
Friſe en ſifflant la ſurface des eaux,
S'élève, gronde, & briſant les vaiſſeaux
Répand l'horreur ſur toute la nature ;
Tels la Trimouille & le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel
Par ces propos pleins d'ire & de menace.
Ils ſont tous deux ſans caſque & ſans cuiraſſe.
Le Poitevin ſur les fleurs du gazon,
Avait jeté près de ſa Milanaiſe,

Cuiraſſe, lance, & ſabre, & morion,
Tout ſon harnois pour être mieux à l'aiſe.
Car de quoi ſert un grand ſabre en amo urs!
Paul Tirconel marchait armé toûjours;
Mais il laiſſa dans la chapelle ardente
Son caſque d'or, ſa cuiraſſe brillante,
Ses beaux braſſards aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui ſoutenait ſa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'inſtant,
D'un ſaut léger à ſon arme ſautant,
La ramaſſa tout bouillant de colère;
Et s'écriant, Monſtre cruel, attends,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un ſcélérat qui faiſant l'hypocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans:
Il dit, & pouſſe à l'Anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector & Ménélas
Se menaçaient, ſe portaient le trépas
Aux yeux d'Hélène affligée & coupable. a)
L'antre, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jettait Dorothée:
Jamais l'amour ne l'a plus tranſportée,
Son tendre cœur jamais ne reſſentit
Un trouble égal. Eh quoi, ſur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés!
Dieux tout-puiſſans, je perdrais ce que j'aime!
Cher la Trimouille! Ah barbare, arrêtez;
Barbare Anglais, percez mon ſein timide.
Diſant ces mots, courant d'un pas rapide,
Les bras tendus, les yeux étincelans,

Elle s'élance entre les combattans.
De ſon amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux ſatin, ce ſein qu'elle idolâtre,
Etait déja vivement effleuré
D'un coup terrible à grand' peine paré.
Le beau Français que ſa bleſſure irrite,
Sur le Breton vole & ſe précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O Dieu d'amour! ô Ciel! ô coup affreux!
O quel amant pourra jamais apprendre,
Sans arroſer mes écrits de ſes pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper ſa maîtreſſe charmante!
Ce fer mortel, cette lame ſanglante
Perçait ce cœur, ce ſiége des amours,
Qui pour lui ſeul fut embraſé toûjours:
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille... & la mort,
L'affreuſe mort déja s'emparait d'elle;
Elle le ſent, elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer; & de ſa faible main,
De ſon amant touchait encor le ſein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait ſon ame & ſes ſanglots:
Et j'aime.... j'aime... étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidelle.
C'était en vain. Son la Trimouille, hélas!
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient; il eſt tombé près d'elle

Sans connaiſſance : il était dans ſes bras
Teint de ſon ſang, & ne le ſentait pas.
A ce ſpectacle épouvantable & tendre,
Paul Tirconel demeura quelque tems
Glacé d'horreur ; l'uſage de ſes ſens
Fut ſuſpendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas que rien ne put toucher, *b*)
Prit autrefois la forme d'un rocher.
Mais la pitié que l'aimable nature
Mit de ſa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit ſentir à cette ame ſi dure :
Il ſecourut Dorothée, il trouva
Deux beaux portraits, tous deux en mignature,
Que Dorothée avec ſoin conſerva
Dans tous les tems, & dans toute avanture.
On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds. Les traits de ſon viſage
Sont fiers & doux : la grace & le courage
Y ſont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit, il eſt digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il, lorſqu'au ſecond portrait
Il s'apperçut qu'on l'avait peint lui-même.
Il ſe contemple ; il ſe voit trait pour trait.
Quelle ſurpriſe ! en ſon ame il rappelle
Que vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu *Carminetta* la belle,
Noble & galante, aux Anglais peu cruelle ;
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laiſſant groſſe, il eut la complaiſance
De lui donner pour adoucir l'abſence,

Ce beau portrait que du Lombard *Bélin b*)
La main ſavante a mis ſur le vélin.
De Dorothée, hélas ! elle fut mère ;
Tout eſt connu, Tirconel eſt ſon père.
Il était froid, indifférent, hautain,
Mais généreux & dans le fonds humain.
Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ſes atteintes amères,
Ses traits ſur eux font des impreſſions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aiſément ouverts aux paſſions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roſeaux qu'un feu léger conſume.
Ce dur Anglais voit ſa fille à ſes pieds,
De ſon beau ſang la mort s'eſt aſſouvie ;
Il la contemple, & ſes yeux ſont noïés
Des premiers pleurs qu'il verſa de ſa vie.
Il l'en arroſe, il l'embraſſe cent fois,
De hurlemens il étonne les bois ;
Et maudiſſant la fortune, la guerre,
Tombe à la fin ſans haleine & ſans voix.
A ces accens tu r'ouvris la paupière,
Tu vis le jour, la Trimouille, & ſoudain
Tu déteſtas ce reſte de lumière :
Il retira ſon arme meurtrière
Qui traverſait cet adorable ſein,
Sur l'herbe rouge il poſe la poignée,
Puis ſur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il eſt bientôt percé ;
Et de ſon ſang ſa maîtreſſe eſt baignée.
Aux cris affreux que pouſſa Tirconel,

Les

Les Ecuyers, les Prêtres accoururent,
Epouvantés du ſpectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainſi que lui s'émurent;
Et Tirconel aurait ſuivi ſans eux
Les deux amans au ſéjour ténébreux.
Ayant enfin de ce déſordre extrême
Calmé l'horreur, & rentrant en lui-même,
Il fit poſer ces amans malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent,
Au camp du Roi ſes Prêtres le portèrent;
Et de leurs pleurs les chemins arroſèrent.
Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toûjours ſon parti ſur le champ.
Il déteſta depuis cette avanture,
Et femme & fille, & toute la nature.
Il monte un Barbe; & courant ſans valets,
L'œil morne & ſombre, & ne parlant jamais;
Le cœur rongé, va dans ſon humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque, & paſſe à ſa terre natale:
C'eſt là qu'il prit la robe monacale
De St. Bruno: *d*) c'eſt là qu'en ſon ennui
Il mit le Ciel entre le Monde & lui,
Fuyant ce Monde, & ſe fuyant lui-même;
C'eſt là qu'il fit un éternel carême;
Il y vécut ſans jamais dire un mot,
Mais ſans pouvoir jamais être dévot.
Quand le Roi Charle, Agnès, & la Guerrière
Virent paſſer ce convoi douloureux,
Qu'on apperçut ces amans généreux,

Jadis ſi beaux & ſi longtems heureux,
Souillés de ſang & couverts de pouſſière :
Tous les eſprits parurent effraïés,
Et tous les yeux de pleurs furent noïés.
On pleura moins dans la ſanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie ;
Et lorſqu'Achille en modeſte vainqueur
Le fit traîner avec tant de douceur, *e*)
Les pieds liés & la tête pendante
Après ſon char qui volait ſur des morts ;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand ſon époux paſſa les ſombres bords.
La belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Preſſait le Roi qui pleurait dans ſes bras ;
Et lui diſait : Mon cher amant, hélas !
Peut-être un jour nous ſerons l'un & l'autre
Portés ainſi dans l'Empire des morts :
Ah ! que mon ame auſſi-bien que mon corps
Soit à jamais unie avec la vôtre.
A ces propos qui portaient dans les cœurs
La triſte crainte & les molles douleurs,
Jeanne prenant ce ton mâle & terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit, Ce n'eſt point par des gémiſſemens,
Par des ſanglots, par des cris, par des larmes
Qu'il faut venger ces deux nobles amans ;
C'eſt par le ſang : prenons demain les armes.
Voyez, ô Roi ! ces remparts d'Orléans,
Triſtes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voiſins ſon encor tout fumans
Du ſang verſé, que vous-même en perſonne

Fites couler de vos royales mains.
Préparons-nous : ſuivez vos grands deſſeins,
C'eſt ce qu'on doit à l'ombre enſanglantée
De la Trimouille & de ſa Dorothée :
Un Roi doit vaincre ; & non pas ſoupirer.
Charmante Agnès, ceſſez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce & bonne.
A ſon amant, Agnès doit inſpirer
Des ſentimens dignes de ſa couronne.
Agnès reprit : Ah ! laiſſez-moi pleurer !

NOTES.

a) Vous ſavez, mon cher lecteur, qu'Hector & Ménélas ſe battirent, & qu'Hélène les regardait faire tranquillement. Dorothée a bien plus de vertu : auſſi notre nation eſt bien plus vertueuſe que celle des Grecs. Nos femmes ſont galantes, mais au fond elles ſont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon Philoſophe Chrêtien. Tom. XII. pag. 169.

b) Je crois que notre auteur entend par ces mots *que rien ne put toucher*, la dureté de cœur que fit paraître Atlas quand il refuſa l'hoſpitalité à Perſée. Il le laiſſa coucher dehors, & Jupiter l'en punit, comme chacun ſait, en le changeant en montagne.

c) Ce Bélin était en effet un contemporain, ce fut lui qui depuis peignit Mahomet ſecond.

d) Vous ſavez que Bruno fonda les Chartreux après avoir vu ce Chanoine de Magdebourg qui parlait après ſa mort.

e) Je ſoupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.

Digitized by Google

CHANT VINGTIEME.

Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation ; tendre témérité de ſon âne ; belle réſiſtance de la Pucelle.

L'Homme & la femme eſt choſe bien fragile.
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vaſe eſt beau, mais il eſt fait d'argile :
Un rien le caſſe : on peut le rajuſter ;
Mais ce n'eſt pas entrepriſe facile.
Garder ce vaſe avec précaution,
Sans le ternir ; croyez-moi, c'eſt un rêve ;
Nul n'y parvient ; témoin le mari d'Eve
Et le vieux Lot & l'aveugle Samſon,
David le ſaint, le ſage Salomon,
Et vous ſurtout, ſexe doux, ſexe aimable
Tant du nouveau que du vieux Teſtament,
Et de l'hiſtoire, & même de la fable.
Sexe dévot je pardonne aiſément
Vos petits tours & vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices ;
Mais j'avoûrai qu'il eſt de certains cas,
De certains goûts que je n'excuſe pas.
J'ai vu par fois une bamboche, un ſinge,
Gros, court, tanné, tout velu ſous le linge,
Comme un blondin careſſé dans vos bras.
J'en ſuis fâché pour vos tendres appas.
Un âne aîlé vaut cent fois mieux peut-être,
Qu'un fat en robe, & qu'un lourd petit-maître.

Sexe adorable à qui j'ai conſacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous inſtruire il eſt tems de connaître
L'erreur de Jeanne, & comme un beau griſon
Pour un moment égara ſa raiſon;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt le ſage Tritême,
Ce digne Abbé qui vous parle lui-même.
Le gros damné de Père Grisbourdon,
Terrible encor au fond de ſa chaudière,
En blaſphémant cherchait l'occaſion
De ſe venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'eſtramaçon
Son chef tondu fut privé de ſon tronc.
Il s'écriait à Belzébuth; mon père
Ne pourais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeanne ſévère?
J'y crois pour moi ton honneur attaché.
Comme il parlait, arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor ſur le viſage.
Pour ſe venger, l'amphibie animal
Vint s'adreſſer à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conſpirent
Contre une femme. Hélas! le plus ſouvent
Pour les ſéduire il n'en falut pas tant.
Depuis longtems tous les trois ils apprirent
Que Jeanne d'Arc deſſous ſon cotillon
Gardait les clefs de la ville aſſiégée;
Et que le ſort de la France affligée
Ne dépendait que de ſa miſſion.
L'eſprit du diable a de l'invention:

Il courut vîte obſerver ſur la Terre
Ce que faiſaient ſes amis d'Angleterre ;
En quel état & de corps & d'eſprit
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.
Le Roi, Dunois, la Trimouille & la belle
Agnès, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
Etaient entrés vers la nuit dans le Fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des aſſiégés la brêche réparée
Aux aſſaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe eſt retirée.
Les Citoyens, le Roi Charle & Bedfort,
Chacun chez ſoi ſoupe en hâte & s'endort.
Muſes, tremblez de l'étrange avanture
Qu'il fait apprendre à la race future ;
Et vous, Lecteurs, en qui le Ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez & Dunois & Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
Il vous ſouvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégaſe aux deux longues oreilles,
Qui combattit ſous Jeanne & ſous Dunois
Les ennemis des filles & des Rois.
Vous l'avez vu ſur ſes aîles dorées
Porter Dunois aux Lombardes contrées :
Il en revint : mais il revint jaloux :
Vous ſavez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il ſentit l'étincelle
De ce beau feu plus vif encor que doux,
Ame, reſſort, & principe des mondes,

Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes
Produit les corps & les anime tous.
Ce feu ſacré dont il nous reſte encore
Quelques rayons dans ce monde épuiſé,
Fut pris au Ciel pour animer Pandore.
Depuis ce tems le flambeau s'eſt uſé.
Tout eſt flétri ; la force languiſſante
De la nature en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il eſt encor une flamme agiſſante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus, Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adreſſez-vous aux Héros d'Arcadie.
Beaux céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs ;
Tendres amans en cuiraſſe, en ſoutane,
Prélats, Abbés, Colonels, Conſeillers,
Gens du bel air, & même Cordeliers,
En fait d'amour défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par ſa métamorphoſe,
De celui-ci n'approchait pas encor,
Il n'était qu'homme, & c'eſt bien peu de choſe.
L'Abbé Tritême, eſprit ſage & diſcret,
Et plus ſavant que le pédant Larchet, *a*)
Modeſte auteur de cette noble hiſtoire,
Fut effrayé plus qu'on ne ſaurait croire,
Quand il falut aux ſiécles à venir
De ces excès tranſmettre la mémoire.
De ſes trois doigts il eut peine à tenir

Sur

Sur ſon papier ſa plume épouvantée.
Elle tomba. Mais ſon ame agitée
Se raſſura, faiſant réflexion
Sur la malice & le pouvoir du Diable.
Du genre-humain cet ennemi coupable
Eſt tentateur de ſa profeſſion ;
Il prend les gens en ſa poſſeſſion.
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, ſéduiſait autrefois
Ma chère mère un ſoir au coin d'un bois, *b*)
Dans ſon jardin. Ce ſerpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chaſſa de ſon beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes & nos filles.
Le bon Tritême en avait dans ſon tems
Vu de ſes yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand-homme raconte
Du ſaint baudet l'inſolence & la honte.
La groſſe Jeanne au viſage vermeil
Qu'ont rafraîchi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rappellait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flatté,
A Saint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeanne qu'il aime,

Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même ;
Et qu'une femme en toute occaſion
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le Démon.
On va bien loin ſi-tôt qu'on ſe fourvoie.
Le tentateur qui ne néglige rien
Prenait ſon tems ; il le prend toûjours bien.
Il eſt partout : il entra par adreſſe
Au corps de l'âne, il forma ſon eſprit,
De ſa voix rauque adoucit la rudeſſe,
Et l'inſtruiſit aux fineſſes de l'Art
Approfondi par Ovide & Bernard. c)
L'âne éclairé ſurmonta toute honte ;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit où dans un doux repos,
Jeanne en ſon cœur repaſſait ſes travaux :
Puis doucement s'accroupiſſant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, & ſurtout d'être belle.
Ainſi jadis le ſerpent ſéducteur,
Quand il voulut ſubjuguer notre mère,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.
Où ſuis-je, ô Ciel ! s'écria Jeanne d'Arc :
Qu'ai-je entendu ? par Saint Luc ! par Saint Marc !
Eſt-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !
Mon âne parle, & même il parle bien.
L'âne à genoux compoſant ſon maintien,
Lui dit : ô d'Arc ! ce n'eſt point un preſtige.
J'avais parlé deux fois à Balaam.

Voyez en moi l'âne de Canaan.
Le juſte Ciel récompenſa mon zèle.
Au vieil Enoc bientôt on me donna,
Enoc avait une vie immortelle ;
J'en eus autant ; & le maître ordonna
Que le ciſeau de la Parque cruelle
Reſpecterait le fil de mes beaux ans.
Je jouïs donc d'un éternel printems.
De notre pré le maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas ſeulement :
Il m'ordonna de vivre chaſtement ;
C'eſt pour un âne une terrible affaire.
Jeune & ſans frein dans ce charmant ſéjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit, tout excepté l'amour.
J'obéïs mieux que ce premier ſot homme
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament ;
La chair ſe tut ; je n'eus point de faibleſſes,
Je vécus vierge ; or ſavez-vous comment ?
Dans le pays il n'était point d'ânesſes.
Je vis couler, content de mon état,
Plus de mille ans dans ce doux célibat.
Lorſque Bacchus vint du fond de la Grèce
Porter le thyrſe, & la gloire, & l'yvreſſe
Dans les pays par le Gange arroſés,
A ce héros je ſervis de trompette : *d*)
Les Indiens par nous civiliſés
Chantent encor ma gloire & leur défaite.
Silene & moi nous ſommes plus connus
Que tous les grands qui ſuivirent Bacchus :

C'eſt mon nom ſeul, ma vertu ſignalée
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée. *e*)
Enfin là-haut dans ces plaines d'azur,
Lorſque Saint George à vos Français ſi dur,
Ce fier Saint George aimant toûjours la guerre,
Voulut avoir un courſier d'Angleterre,
Quand Saint Martin fameux par ſon manteau *f*)
Obtint encor un cheval aſſez beau,
Monſieur Denis qui fait comme eux figure
Voulut comme eux avoir une monture;
Il me choiſit, près de lui m'appella.
Il me fit don de deux brillantes aîles.
Je pris mon vol aux voûtes éternelles:
Du grand Saint Roch le chien me fétoïa. *g*)
J'eus pour ami le porc de Saint Antoine,
Céleſte porc, emblême de tout moine:
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla:
Je fus nourri de nectar, d'ambroſie.
Mais, ô ma Jeanne! une ſi belle vie
N'approche pas du plaiſir que je ſens,
Au doux aſpect de vos charmes puiſſans.
Le chien, le porc, & George & Denis même,
Ne valent pas votre beauté ſuprême.
Croyez ſurtout que de tous les emplois,
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus ſelon mon choix,
Et dont je ſuis peut-être le plus digne,
Eſt de ſervir ſous vos auguſtes loix.
Quand j'ai quitté le Ciel & l'Empirée
J'ai vu par vous ma fortune honorée:
Non, je n'ai pas abandonné les Cieux,

J'y ſuis encor ; le Ciel eſt dans vos yeux.
A ce diſcours peut-être téméraire,
Jeanne ſentit une juſte colère :
Aimer un âne & lui donner ſa fleur !
Souffrirait-elle un pareil deshonneur
Après avoir ſauvé ſon innocence
Des muletiers & des héros de France ?
Après avoir par la grace d'en-haut
Dans le combat mis Chandos en défaut.
Mais que cet âne, ô Ciel ! a de mérite !
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un Calabrois qui la pare de fleurs ?
Non, diſait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces penſers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne & confondaient ſa tête.
Ainſi qu'on voit ſur les profondes mers,
Les fiers Tyrans des ondes & des airs,
L'un accourant des cavernes Auſtrales,
L'autre ſifflant des glaces Boréales,
Battre un vaiſſeau cinglant ſur l'Océan,
Vers Sumatra, Bengale, ou Céilan.
Tantôt la nef aux Cieux ſemble portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jettée ;
Tantôt l'abîme eſt prêt à l'engloutir,
Et des Enfers elle paraît ſortir.
L'enfant malin qui tient ſous ſon empire
Le genre-humain, les ânes & les Dieux,
Son arc en main planait au haut des Cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux ſourire.
De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet
Etait flatté de l'étonnant effet

Que produiſait ſa beauté ſingulière
Sur le ſens lourd d'une ame ſi groſſière.
Vers ſon amant elle avança la main,
Sans y ſonger ; puis la tira ſoudain.
Elle rougit, s'effraye & ſe condamne ;
Puis ſe raſſure, & puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique eſpoir,
Reſpectez plus ma gloire & mon devoir,
Trop de diſtance eſt entre nos eſpèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendreſſes ;
Gardez-vous bien de me pouſſer à bout.
L'âne reprit ; l'amour égale tout.
Songez au cigne à qui Léda fit fête *k*)
Sans ceſſer d'être une perſonne honnête.
Connaiſſez-vous la fille de Minos, *i*)
Pour un Taureau négligeant des Héros,
Et ſoupirant pour ſon beau quadrupède
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,
Et que Phillire avait favoriſé
Le Dieu des mers en cheval déguiſé.
Il pourſuivait ſon diſcours ; & le Diable
Premier auteur des écrits de la Fable,
Lui fourniſſait ces exemples frappans ;
Et mettait l'âne au rang de nos ſavans.
Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ſtupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le Héros qui parlait,
Et quel rival l'amour lui ſuſcitait.
Il entre, il voit ; ô prodige ! ô merveille !

Le poſſedé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
Jadis Vénus fut ainſi confondue,
Lorſqu'en un rets formé de fil d'airain,
Aux yeux des Dieux le malheureux Vulcain
Sous le Dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne après tout n'a point été vaincue;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas;
Près de l'abîme il affermit ſes pas;
Il la ſoutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne & rentre en elle-même.
Comme un ſoldat dans ſon poſte endormi,
Qui ſe réveille aux premières allarmes,
Frotte ſes yeux, ſaute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte & fond ſur l'ennemi.
De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de ſon chevet;
Elle la prend; la puiſſance du Diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne & Dunois fondent ſur le malin;
Le malin court, & ſa voix effrayante
Font retentir Blois, Orléans, & Nante;
Et les baudets dans le Poitou nourris,
Du même ton répondaient à ſes cris.
Satan fuyait, mais dans ſa courſe promte
Il veut venger les Anglais & ſa honte;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du Préſident Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de Madame;
Il était ſûr de gouverner cette ame;
C'était ſon bien; le perfide eſt inſtruit

Du mal ſecret qui tient la Préſidente ;
Il ſait qu'elle aime & que Talbot l'enchante.
Le vieux ſerpent en ſecret la conduit ;
Il la dirige, il l'enflamme, il eſpère
Qu'elle pourra prêter ſon Miniſtère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot & ſes fiers combattans :
En travaillant pour ſes Anglais qu'il aime,
Il ſait aſſez qu'il combat pour lui-même.

NOTES.

NOTES.

a) LE pédant Larchet, mazarinier ridicule, homme de collège qui dans un livre de critique aſſure, d'après Hérodote, qu'à Babilone toutes les dames ſe proſtituaient dans le temple par dévotion, & que tous les jeunes Gaulois étaient ſodomites.

b) Voilà comment il convient de parler du Diable, & de tous les Diables qui ont ſuccédé aux Furies, & de toutes les impertinences qui ont ſuccédé aux impertinences antiques. On ſait aſſez que Satan, Belzébut, Aſtaroth, n'exiſtent pas plus que Tiſiphone, Alecton & Mégère. Le ſombre & fanatique Milton, de la ſecte des indépendans, déteſtable ſecrétaire en langue Latine du Parlement nommé le Croupion, & déteſtable apologiſte de l'aſſaſſinat de Charles I, peut tant qu'il voudra célébrer l'enfer, & peindre le Diable déguiſé en cormorant & en crapaud; & faire tenir tous les Diables en pygmées dans une grande ſalle. Ces imaginations dégoûtantes, affreuſes, abſurdes, ont pu faire quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouïr.

c) Bernard, auteur de l'Opéra de Caſtor & Pollux, & de quelques piéces fugitives, a fait un Art d'aimer comme Ovide; mais cet ouvrage n'eſt pas encor imprimé.

d) C'eſt l'âne de Silène qui eſt aſſez connu; on tient qu'il ſervit de trompette.

e) L'âne d'Apulée ne parla point; il ne put jamais prononcer que *ob* & *non*, mais il eut une bonne fortune avec une Dame, comme on peut le voir dans l'Apuleius en deux volumes in-4°. *cum notis ad uſum Delphini.* Au reſte on attribua de tout tems les mêmes ſentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade & dans l'Odyſſée; les bêtes parlent dans Pilpay, dans Lokman, & dans Eſope, &c.

f) Les hérétiques doivent ſavoir que le Diable demandant l'aumône à Martin, ce Martin lui donna la moitié de ſon manteau.

g) St. Roch qui guérit de la peſte eſt toûjours peint avec un chien, & St. Antoine eſt toûjours ſuivi d'un cochon.

h) Léda ayant donné ſes faveurs à ſon cigne, accoucha de deux œufs.

i) Paſiphaé amoureuſe d'un Taureau, en eut le Minotaure. Phillire eut d'un Cheval le Centaure Chiron Précepteur d'Achille: ce ne fut point Neptune, mais Saturne qui prit la forme d'un cheval; notre auteur ſe trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne ſoient de ſon avis.

CHANT VINGT ET UNIEME.

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du Diable. Rendez-vous donné par la Préſidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par Frère Lourdis. Belle conduite de la diſcrette Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand Roi Charles VII.

MOn cher lecteur ſait par expérience
Que ce beau Dieu, qu'on nous peint dans l'enfance;
Et dont les jeux ne ſont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens:
L'un a des traits, dont la douce piquûre
Se fait ſentir ſans danger, ſans douleur,
Croît par le tems, pénètre au fond du cœur;
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant
Dont le coup part & brûle au même inſtant.
Dans les cinq ſens ils portent le ravage,
Un rouge vif allume le viſage,
D'un nouvel être on ſe croit animé,
D'un nouveau ſang le corps eſt enflammé,
On n'entend rien; le regard étincelle.
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur ſes bords s'élève, échappe, & fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces déſirs dont l'excès vous pourſuit.
Profanateurs indignes de mémoire,
Vous qui de Jeanne avez ſouillé la gloire,
Vils écrivains qui du menſonge épris

Falſifiez les plus ſages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour ſon Griſon ſentit ce feu profane ;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu, *a*)
Vous inſultez ſon ſexe & ſa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infames,
Sachez qu'on doit plus de reſpect aux Dames ;
Ne dites point que Jeanne a ſuccombé :
Dans cette erreur nul ſavant n'eſt tombé ;
Nul n'avança des fauſſetés pareilles ;
Vous confondez & les faits & les tems,
Vous corrompez les plus rares merveilles,
Reſpectez l'âne & ſes faits éclatans ;
Vous n'avez pas ſes fortunés talens ;
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle en cette occaſion
Vit d'un regard de ſatisfaction
Les feux nouveaux qu'inſpirait ſa perſonne ;
C'eſt vanité qu'à ſon ſexe on pardonne,
C'eſt amour-propre & non pas l'autre amour.
Pour achever de mettre en tout ſon jour
De Jeanne d'Arc le luſtre interniſſable,
Pour vous prouver qu'aux malices du Diable,
Aux fiers tranſports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeanne avait un autre amant.
C'était Dunois comme aucun ne l'ignore ;
C'eſt le bâtard que ſon grand cœur adore.
On peut d'un âne écouter les diſcours,
On peut ſentir un vain déſir de plaire ;
Cette paſſade, innocente & légère,

Ne trahit point de fidèles amours.
C'eſt dans l'hiſtoire une choſe avérée
Que ce héros, ce ſublime Dunois
Etait bleſſé d'une flèche dorée
Qu'amour tira de ſon premier carquois.
Il commanda toûjours à ſa tendreſſe ;
Son cœur altier n'admit point de faibleſſe,
Il aimait trop & l'Etat & le Roi,
Leur intérêt fut ſa première loi.
O Jeanne ! il ſait que ton beau pucelage
De la victoire eſt le précieux gage :
Il reſpectait Denis & tes appas.
Semblable au chien courageux & fidèle,
Qui réſiſtant à la faim qui l'appelle,
Tient la perdix & ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleſte
Avait parlé de ſa flamme funeſte,
Dunois voulut en parler à ſon tour.
Il eſt des tems où le ſage s'oublie.
C'était ſans doute une grande folie
Que d'immoler ſa patrie à l'amour.
C'était tout perdre ; & Jeanne encor honteuſe
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Réſiſtait mal à ceux de ſon héros.
L'amour preſſait ſon ame vertueuſe :
C'en était fait, lorſque ſon doux patron
Du haut du Ciel détacha ſon rayon.
Ce rayon d'or, ſa gloire & ſa monture,
Qui tranſporta ſa béate figure
Quand il chercha par ſes ſoins vigilans
Un pucelage aux remparts d'Orléans.

Ce ſaint rayon frappant au ſein de Jeanne,
En écarta tout ſentiment profane.
Elle cria, Cher bâtard, arrêtez,
Il n'eſt pas tems, nos amours ſont comptez:
Ne gâtons rien à notre deſtinée;
C'eſt à vous ſeul que ma foi s'eſt donnée;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur,
Votre vertu ſous qui le Breton tremble,
Ait du pays chaſſé l'uſurpateur.
Sur des lauriers nous coucherons enſemble.
A ce propos le bâtard s'adoucit,
Il écouta l'oracle & ſe ſoumit.
Jeanne reçut ſon pur & doux hommage,
Modeſtement; & lui donna pour gage
Trente baiſers chaſtes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de ſa ſœur.
Dans leurs déſirs tous deux ils ſe continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit, Denis très ſatisfait,
De ſes projets preſſa le grand effet.
Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par ſtratagême.
Exploit nouveau pour ſes Anglais hautains,
Tous gens ſenſés; mais plus hardis que fins.
O Dieu d'amour! ô faibleſſe! ô puiſſance!
Amour fatal tu fus prêt de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'oſait plus eſpérer,
Ce que Bedfort & ſon expérience,
Ce que Talbot & ſa rare vaillance

Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris !
Tu fais nos maux, cher enfant, & tu ris.
Si dans le cours de ſes vaſtes conquêtes
Il effleura de ſes flèches honnêtes
Le cœur de Jeanne, il lança d'autres coups
Dans les cinq ſens de notre Préſidente.
Il la frappa de ſa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale eſcalade,
L'aſſaut ſanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorſque Talbot & ſes fières cohortes
Avaient briſé les remparts & les portes,
Et que ſur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme, & la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes, Bourgeois !
Il reſſemblait au grand Dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la diſcorde, & Bellone, & le ſort
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.
La Préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis, auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant.
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé ; ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-Dieu.

Digitized by Google

La Préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois d'une loge grillée
Madame Audou *b*) dont l'amour prit le cœur,
Lorgnait *Baron* cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.
Chez la Louvet vous ſavez que le Diable
Etait entré ſans ſe rendre importun;
Et que le Diable & l'amour, c'eſt tout un:
L'Arcange noir, de mal inſatiable,
Prit la cornette & les traits de Suzon,
Qui dès longtems ſervait dans la maiſon;
Fille entendue, active, néceſſaire,
Coëffant, friſant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant ſouvent deux rendez-vous,
L'un pour ſa Dame, & puis l'autre pour elle.
Satan caché ſous l'air de la donzelle
Tint ce diſcours à notre groſſe belle.
Vous connaiſſez mes talens & mon cœur;
Je veux ſervir votre innocente ardeur;
Votre intérêt d'aſſez près me concerne.
Mon grand couſin eſt de garde ce ſoir
En ſentinelle à certaine poterne;
Là ſans riſquer que votre honneur ſoit terne,
Le beau Talbot peut en ſecret vous voir.
Ecrivez-lui, mon grand couſin eſt ſage,
Il vous fera très bien votre meſſage.

La

La Préſidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté, les déſirs & la flamme.
On voyait bien que le Diable dictait.
Le grand Talbot habile, ainſi que tendre,
Au rendez-vous fit ſerment de ſe rendre.
Mais il jura que dans ce doux conflit,
Par les plaiſirs il irait à la gloire ;
Et tout fut prêt, afin qu'au ſaut du lit
Il ne fit plus qu'un ſaut à la victoire.
Il vous ſouvient que le frère Lourdis
Fut envoyé par le grand Saint Denis,
Chez les Anglais pour lui rendre ſervice.
Il était libre & chantait ſon office,
Diſait ſa Meſſe, & même confeſſait.
Le preux Talbot ſur ſa foi le laiſſait ;
Ne jugeant pas qu'un ruſtre, un imbécile,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait feſſer publiquement,
Pût traverſer un Général habile.
Le juſte Ciel en jugeait autrement.
Dans ſes décrets il ſe complait ſouvent
A ſe moquer des plus grands perſonnages.
Il prend les ſots pour confondre les ſages.
Un trait d'eſprit venant du Paradis
Illumina le crâne de Lourdis.
De ſon cerveau la matière épaiſſie
Devint légère, & fut moins obſcurcie ;
Il s'étonna de ſon diſcernement.
Las ! nous penſons, le bon Dieu ſait comment !
Connaiſſons-nous quel reſſort inviſible

Rend la cervelle ou plus ou moins ſenſible ?
Connaiſſons-nous quels atômes divers
Font l'eſprit juſte, ou l'eſprit de travers ?
Dans quels recoins du tiſſu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère,
Et quel levain chargé d'un froid poiſon
Forme un Terſite, un Zoïle, un Fréron ?
Un Intendant de l'Empire de Flore
Près d'un œillet voit la ciguë éclore ;
La cauſe en eſt au doigt du Créateur ;
Elle eſt cachée aux yeux de tout Docteur,
N'imitons pas leur babil inutile.
Lourdis d'abord devint très curieux,
Utilement il employa ſes yeux.
Il vit marcher ſur le ſoir vers la ville
Des cuiſiniers qui portaient à la file
Tous les apprêts pour un repas exquis ;
Truffes, jambons, gelinotes, perdrix ;
De gros flacons à panſe ciſelée
Rafraîchiſſaient dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Citeaux *c*) dans ſes caveaux bénis.
Vers la poterne on marchait en ſilence,
Lourdis alors fut rempli de ſcience,
Non de latin, mais de cet art heureux
De ſe conduire en ce monde ſcabreux.
Il fut doué d'une douce façonde,
Devint accord, attentif, aviſé,
Regardant tout du coin d'un œil ruſé,
Fin courtiſan, plein d'aſtuce profonde,
Le Moine, enfin, le plus Moine du monde.

Ainſi l'on voit en tout tems ſes pareils
De la cuiſine entrer dans les conſeils ;
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le groſſier bourgeois,
Puis ſe gliſſant au cabinet des Rois,
Et puis enfin troublant toute la terre ;
Tantôt adroits & tantôt inſolens,
Renards ou loups, ou ſinges, ou ſerpens :
Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.
Notre Lourdis gagne un petit ſentier,
Qui par un bois mène au royal quartier ;
En ſon eſprit roulant ce grand myſtère,
Il va trouver Bonifoux ſon confrère.
Don Bonifoux en ce même moment
Sur les deſtins rêvait profondément ;
Il meſurait cette chaîne inviſible
Qui tient liés les deſtins & les tems,
Les petits faits, les grands événemens
Et l'autre monde, & le monde ſenſible.
Dans ſon eſprit il les combine tous,
Dans les effets voit la cauſe & l'admire,
Il en ſuit l'ordre : il ſait qu'un rendez-vous,
Peut renverſer ou ſauver un Empire.
Le Confeſſeur ſe ſouvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lys d'or
En champ d'albâtre à la feſſe d'un Page ;
D'un Page Anglais : ſurtout il enviſage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui ſurtout l'étonne davantage,
C'eſt le bon ſens, c'eſt l'eſprit de Lourdis.

Il connut bien qu'à la fin Saint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.
Lourdis ſe fait préſenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie.
Sur ſa beauté lui fait ſon compliment,
Et ſur le Roi. Puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le ſoir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Eſt attendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, uſer d'un ſtratagême:
Suivre Talbot, & le ſurprendre là,
Comme Samſon le fut par Dalila.
Divine Agnès, propoſez cette affaire,
Au grand Roi Charle. Ah! mon révérend père,
Lui dit Agnès, penſez-vous que le Roi
Puiſſe toûjours être amoureux de moi?
Je n'en ſais rien; je penſe qu'il ſe damne,
Répond Lourdis; ma robe le condamne,
Mon cœur l'abſout. Ah! qu'ils ſont fortunés
Ceux qui pour vous ſeront un jour damnés!
Agnès reprit, Moine, votre réponſe
Eſt bien flatteuſe, & de l'eſprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart,
Elle lui dit, auriez-vous par hazard
Chez les Anglais vu le jeune Monroſe?
Le Moine noir, l'entendit finement;
Oui, je l'ai vu, dit-il, il eſt charmant.
Agnès rougit, baiſſe les yeux, compoſe
Son beau viſage; & prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit cloſe

Au cabinet de ſon cher Suzerain.
Loudis y fit un diſcours plus qu'humain.
Le Roi Charlot qui ne le comprit guère,
Fit aſſembler ſon Conſeil ſouverain,
Ses Aumôniers, & ſon Conſeil de guerre.
Jeanne au milieu des héros ſes pareils,
Comme au combat aſſiſtait aux conſeils.
La belle Agnès d'une façon gentille
Diſcrettement travaillant à l'aiguille,
De tems en tems donnait de bons avis
Qui du Roi Charle étaient toûjours ſuivis.
On propoſa de prendre avec adreſſe
Sous les remparts Talbot & ſa maîtreſſe.
Tels dans les Cieux le Soleil & Vulcain
Surprirent Mars avec ſon Aphrodiſe : *d*)
On prépara cette grande entrepriſe
Qui demandait & la tête & la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche & pénible & ſavante,
Effort de l'art que dans l'hiſtoire on vante.
Entre la ville & l'armée on paſſa.
Vers la poterne enfin on arriva.
Talbot goûtait avec ſa Préſidente
Les premiers fruits d'une union naiſſante,
Se promettant que du lit aux combats
En vrai héros il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient ſuivre à la file.
L'ordre eſt donné. C'était fait de la ville.
Mais ſes guerriers de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un ſermon de Lourdis,
Bâillaient encor & ſe mouvaient à peine.

L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle ! ô pouvoir de Denis !
Jeanne & Dunois, & la brillante élite
Des Chevaliers qui marchaient à leur ſuite,
Bordaient déja ſous les murs d'Orléans
Les long foſſés du camp des aſſiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le ſeul que Charle eût dans ſon écurie,
Jeanne avançait en tenant d'une main
De Débora l'eſtramaçon divin ;
A ſon côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraiſon :
» Toi qui daignas à ma faibleſſe obſcure
» Dans Dom Remi confier cette armure,
» Sois le ſoutien de ma fragilité,
» Pardonne-moi, ſi quelque vanité
» Flatta mes ſens quand mon âne infidèle
» S'émancipa juſqu'à me trouver belle.
» Mon cher patron, daigne te ſouvenir
» Que c'eſt par moi que tu voulus punir
» De ces Anglais les ardeurs enragées
» Qui polluaient des Nonnes affligées.
» Un plus grand cas ſe préſente aujourd'hui.
» Je ne puis rien ſans ton divin appui.
» Prête ta force au bras de ta ſervante,
» Il faut ſauver la patrie expirante,
» Il faut venger les lys de Charle ſept
» Avec l'honneur du Préſident Louvet.
« Conduis à fin cette avanture honnête,

» Ainſi le Ciel te conſerve la tête !
Du haut du Ciel Saint Denis l'entendit.
Et dans le camp ſon âne la ſentit :
Il ſentit Jeanne : & d'un battement d'aîle,
La tête haute il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de ſa tendreſſe impure.
Je fus, dit-il, poſſedé du Démon ;
Je m'en repens : il pleure, il la conjure
De le monter ; il ne ſaurait ſouffrir
Que ſous ſa Jeanne une autre oſe courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile aſine.
Au pénitent ſa grace elle accorda :
Feſſa ſon âne, & lui recommanda
D'être à jamais plus diſcret & plus ſage.
L'âne le jure : & rempli de courage,
Fier de ſa charge, il la porte dans l'air.
Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne
De flots de ſang, de membres diſperſés,
Coupe cent cous l'un ſur l'autre entaſſés.
Dans ſon croiſſant de la nuit la courière
Lui fourniſſait ſa douteuſe lumière.
L'Anglais ſurpris, encor tout étourdi
Regarde en-haut d'où le coup eſt parti.
Il ne voit point la lance qui le tue ;
La troupe fuit égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charle ſe voit le plus heureux des Rois.

Ses ennemis à ſes coups ſe préſentent,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés
Tombant en foule & par le chien pillés,
Sous le fuſil la bruyère enſanglantent.
La voix de l'âne inſpire la terreur :
Jeanne d'en-haut étend ſon bras vengeur,
Pourſuit, pourfend, perce, coupe, déchire ;
Dunois aſſomme : & le bon Charle tire
A ſon plaiſir tout ce qui fuit de peur.
Le beau Talbot tout enyvré des charmes
De ſa Louvet, & de plaiſirs rendu
Sur ſon beau ſein mollement étendu,
A ſa poterne entend le bruit des armes :
Il en triomphe ; il diſait à part ſoi,
Voilà mes gens, Orléans eſt à moi.
Il s'applaudit de ſes ruſes habiles.
Amour, dit-il, c'eſt toi qui prends les villes.
Dans cet eſpoir Talbot encouragé
Donne à ſa belle un baiſer de congé.
Il ſort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.
Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un Ecuyer qui toûjours le ſuivait.
Grand confident & rempli de vaillance,
Digne vaſſal d'un ſi galant héros,
Gardant ſa lance ainſi que les manteaux.
Entrez, amis, ſaiſiſſez votre proie,
Criait Talbot ; mais courte fut ſa joie.
Au-lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui ſur ſon âne divin.
Deux cent Français entrent par la poterne :

Talbot

Talbot frémit, la terreur le conſterne.
Ces bons Français criaient, *Vive le Roi*,
A boire, à boire, avançons, marche à moi.
A moi Gaſcons, Picards, qu'on s'évertue,
Point de quartier ; les voilà, tire, tue.
Talbot remis du long ſaiſiſſement
Que lui cauſa le premier mouvement,
A ſa poterne oſe encor ſe défendre.
Tel, tout ſanglant, dans ſa patrie en cendre,
Le fils d'Anchiſe attaquait ſon vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur ;
Il eſt Anglais ; l'Ecuyer le ſeconde :
Talbot & lui combattraient tout un monde.
Tantôt de front, & tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repouſſent les flots ;
Mais à la fin leur vigueur épuiſée
Cède aux Français une victoire aiſée.
Talbot ſe rend, mais ſans être abattu.
Jeanne & Dunois priſèrent ſa vertu.
Ils vont tous deux de manière engageante
Au Préſident rendre la Préſidente.
Sans nul ſoupçon il la reçoit très bien.
Les bons maris ne ſavent jamais rien.
Louvet toûjours, ignora que la France
A ſa Louvet devait ſa délivrance.
Du haut des cieux Denis applaudiſſait,
Sur ſon cheval Saint George frémiſſait ;
L'âne entonnait ſon octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le Roi qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès ſoupa dans Orléans.

La même nuit, la fière & tendre Jeanne,
Ayant au Ciel renvoyé ſon bel âne,
De ſon ſerment accompliſſant les loix,
Tint ſa parole à ſon ami Dunois.
Lourdis mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encor : *Anglais ! elle eſt Pucelle !*

F I N.

NOTES.

a) L'Auteur du Teſtament du Cardinal Albéroni, & de quelques autres livres pareils, s'aviſa de faire imprimer la Pucelle avec des vers de ſa façon qui ſont rapportés dans notre préface. Ce malheureux était un capucin défroqué qui ſe réfugia à Lauſanne & en Hollande, où il fut correcteur d'imprimerie.

b) On ſent bien qu'ici le nom de Madame Audou, eſt ſubſtitué au nom d'une grande Dame de la Cour, qui en effet avait eu de la paſſion pour Baron le Comédien.

c) Il y a dans Citeaux & dans Clervaux une groſſe tonne, ſemblable à celle d'Heidelberg : c'eſt la plus belle relique du Couvent.

d) Aphrodiſe eſt le nom Grec de Vénus ; cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms Grecs ſont ſonores ! que cette écume eſt une belle allégorie ! Voyez Héſiode. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne ſoient ſouvent l'emblème de la vérité.

459

FRAGMENS

DE

Mr. DE V...

FRAGMENS

SUR

QUELQUES RÉVOLUTIONS DANS L'INDE,

ET SUR LA MORT DU COMTE DE LALLI.

ARTICLE PREMIER.

Tableau hiſtorique du commerce de l'Inde.

Impiger extremos curris, mercator ad Indos,
Per mare, pauperiem fugiens, per ſaxa, per ignes.
HOR. Epiſt. Lib. I.

DÈs que l'Inde fut un peu connue des barbares de l'Occident & du Nord, elle fut l'objet de leur cupidité ; & le fut encor davantage, quand ces barbares, devenus policés & induſtrieux, ſe firent de nouveaux beſoins.

On ſait aſſez qu'à peine on eut paſſé les mers qui entourent le midi & l'orient de l'Afrique, on combattit vingt peuples de l'Inde, dont auparavant on ignorait l'exiſtence. Les Albuquerques & leurs ſucceſſeurs ne purent parvenir à fournir du poivre & des toiles en Europe que par le carnage.

Nos peuples Européans ne découvrirent l'Amérique que pour la dévaſter, & pour l'arroſer de ſang ; moyennant quoi ils eurent du cacao, de l'indigo, du ſucre, dont les cannes furent tranſportées d'Europe dans les climats chauds de ce nouveau monde ; ils rapportèrent quelques autres denrées, & ſurtout le quinquina : mais ils y contractèrent une maladie auſſi affreuſe qu'elle eſt honteuſe & univerſelle, & que cette écorce d'un arbre du Pérou ne guériſſait pas.

A l'égard de l'or & de l'argent du Pérou & du Mexique, le public n'y gagna rien ; puiſqu'il eſt abſolument égal de ſe procurer les mêmes néceſſités avec cent marcs, ou avec un marc. Il ſerait même très avantageux au genre-humain d'avoir peu de métaux qui ſervent de gages d'é-

change : parce qu'alors le commerce eſt bien plus facile : cette vérité eſt démontrée en rigueur. Les premiers poſſeſſeurs des mines ſont à la vérité réellement plus riches d'abord que les autres, ayant plus de gages d'échange dans leurs mains ; mais les autres peuples auſſi-tôt leur vendent leurs denrées à proportion : en très peu de tems l'égalité s'établit, & enfin le peuple le plus induſtrieux devient en effet le plus riche.

Perſonne n'ignore quel vaſte & malheureux empire les rois d'Eſpagne acquirent aux deux extrêmités du monde, ſans ſortir de leur palais, combien l'Eſpagne fit paſſer d'or, d'argent, de marchandiſes précieuſes en Europe, ſans en devenir plus opulente ; & à quel point elle étendit ſa domination en ſe dépeuplant.

L'hiſtoire des grands établiſſemens hollandais dans l'Inde eſt connue, de même que celles des colonies anglaiſes qui s'étendent aujourd'hui de la Jamaïque à la baye d'Hudſon ; c'eſt-à-dire depuis le voiſinage du tropique juſqu'à celui du pôle.

Les Français, qui ſont venus tard au partage des deux mondes, ont perdu à la guerre de 1756 & à la paix tout ce qu'ils avaient acquis dans la terre-ferme de l'Amérique ſeptentrionale, où ils poſſédaient environ quinze cent lieues en longueur, & environ ſept à huit cent en largeur. Cet immenſe & miſérable pays était très à charge à l'état, & ſa perte a été encor plus funeſte.

Preſque tous ces vaſtes domaines, ces établiſſemens diſpendieux, toutes ces guerres entrepriſes pour les maintenir, ont été le fruit de la molleſſe de nos villes & de l'avidité des marchands, encor plus que de l'ambition des ſouverains.

C'eſt pour fournir aux tables des bourgeois de Paris, de Londres & des autres grandes villes, plus d'épiceries qu'on n'en conſommait autrefois aux tables des princes : c'eſt pour charger des ſimples citoyennes de plus de diamans que les reines n'en portaient à leur ſacre : c'eſt pour infecter continuellement ſes narines d'une poudre dégoûtante, pour s'abreuver, par fantaiſie, de certaines liqueurs inutiles, inconnues à nos pères, qu'il s'eſt fait un commerce immenſe toûjours déſavantageux aux trois quarts de l'Europe ; & c'eſt pour ſoutenir ce commerce que les puiſſances ſe ſont fait des guerres, dans leſquelles le premier coup de canon tiré dans nos climats met le feu à toutes les batteries en Amérique & au fond de l'Aſie. On s'eſt toûjours plaint des impôts, & ſouvent avec la plus juſte raiſon ; mais nous n'avons jamais réfléchi que le plus grand & le plus rude des impôts eſt celui que nous impoſons ſur nous-mêmes par nos nouvelles délicateſſes qui ſont devenues des beſoins, & qui ſont en effet un luxe ruineux, quoi qu'on ne leur ait point donné le nom de luxe.

Il eſt très vrai que depuis *Vaſco de Gama*, qui doubla le premier la pointe de la terre des Hottentots, ce ſont des marchands qui ont changé la face du monde.

Les Japonois, ayant éprouvé l'inquiétude turbulente & avide de quel-

ques-unes de nos nations Européanes, ont été assez heureux & assez puissans pour leur fermer tous leurs ports, & pour n'admettre chaque année qu'un seul vaisseau d'un petit peuple, qu'ils traitent avec une rigueur & un mépris *a*) que ce petit peuple seul est capable de supporter, quoiqu'il soit très puissant dans l'Inde orientale.

Les habitans de la vaste presqu'île de l'Inde n'ont eu ni ce pouvoir, ni le bonheur de se mettre, comme les Japonois, à l'abri des invasions étrangères. Leurs provinces maritimes sont, depuis plus de deux cent ans, le théatre de nos guerres.

Les successeurs des Bracmanes, de ces inventeurs de tant d'arts, de ces amateurs & de ces arbitres de la paix, sont devenus nos facteurs, nos négociateurs mercénaires. Nous avons désolé leur pays, nous l'avons engraissé de notre sang. Nous avons montré combien nous les surpassons en courage & en méchanceté, & combien nous leur sommes inférieurs en sagesse. Nos nations d'Europe se sont détruites réciproquement dans cette même terre où nous n'allons chercher que de l'argent, & où les premiers Grecs ne voyageaient que pour s'instruire.

La compagnie des Indes hollandaise faisait déja des progrès rapides, & celle d'Angleterre se formait, lorsqu'en 1604 le grand *Henri* accorda, malgré l'avis du duc de *Sulli*, le privilège exclusif du commerce dans les Indes à une compagnie de marchands plus intéressés que riches, & nullement capables de se soutenir par eux-mêmes. On ne leur donna qu'une lettre-patente, & ils restèrent dans l'inaction.

Le cardinal de *Richelieu* créa en 1642 une espèce de compagnie des Indes; mais elle fut ruinée en peu d'années. Ces tentatives semblèrent annoncer que le génie français n'était pas aussi propre à ces entreprises que le génie attentif & œconome des Hollandais, & que l'esprit hardi, entreprenant & opiniâtre des Anglais.

Etablissement d'une compagnie des Indes en France.

Louis XIV, qui allait à la gloire & à l'avantage de sa nation par toutes les routes, fonda en 1664, par les soins de l'immortel *Colbert*, une compagnie des Indes puissante: il lui accorda les privilèges les plus utiles, & l'aida de quatre millions tirés de son épargne, lesquels en feraient environ huit d'aujourd'hui. Mais, d'année en année le capital & le crédit de la compagnie dépérirent. La mort de *Colbert* détruisit presque tout. La ville de Pondicheri, sur la côte de Coromandel, fut prise par les Hollandais en 1693. Une colonie, établie à Madagascar, fut entiérement ruinée.

Ce qui avait été la principale cause du dépérissement total de ce commerce, avant la perte même de Pondicheri, était, à ce qu'on a cru, l'avidité de quelques administrateurs dans l'Inde, leurs jalousies continuelles, l'intérêt particulier qui s'oppose toûjours au bien général, & la vanité qui préfere comme on disait autrefois, le paraître à l'être; défaut qu'on a souvent reproché à la nation.

a) Il est très vrai que dans le commencement de la révolution de 1638, on obligea les Hollandais comme les autres à marcher sur le crucifix.

Nous avons vu de nos yeux, en 1719, par quel étonnant preſtige cette compagnie renaquit de ſes cendres. Le ſyſtême chimérique de *Laſs*, qui bouleverſa toutes les fortunes, & qui expoſait la France aux plus grands malheurs, ranima pourtant l'eſprit de commerce. On rebâtit l'édifice de la compagnie des Indes avec les décombres de ce ſyſtême. Elle parut d'abord auſſi floriſſante que celle de Batavia; mais elle ne le fut effectivement qu'en grands préparatifs, en magaſins, en fortifications, en dépenſes d'appareil, ſoit à Pondicheri, ſoit dans la ville & dans le port de l'Orient en Bretagne, que le miniſtère de France lui concéda, & qui correſpondait avec ſa capitale de l'Inde. Elle eut une apparence impoſante; mais de profit réel, produit par le commerce, elle n'en fit jamais. Elle ne donna, pendant ſoixante ans, pas un ſeul dividende du débit de ſes marchandiſes. Elle ne paya ni les actionnaires ni aucune de ſes dettes, en France, que de neuf millions que le roi lui accordait par année ſur la ferme du tabac: de ſorte qu'en effet ce fut toûjours le roi qui paya pour elle.

Il y eut quelques officiers militaires de cette compagnie, quelques facteurs induſtrieux qui acquirent des richeſſes dans l'Inde: mais la compagnie ſe ruinait avec éclat, pendant que ces particuliers accumulaient quelques tréſors. Il n'eſt guères dans la nature humaine de s'expatrier, de ſe tranſporter chez un peuple dont les mœurs contrediſent en tout les nôtres, dont il eſt très difficile d'apprendre la langue, & impoſſible de la bien parler, d'expoſer ſa ſanté dans un climat pour lequel on n'eſt point né; enfin de ſervir la fortune des marchands de la capitale, ſans avoir une forte envie de faire la ſienne. Telle a été la ſource de pluſieurs déſaſtres.

ARTICLE SECOND.

Commencement des premiers troubles de l'Inde, & des animoſités entre les compagnies françaiſe & anglaiſe.

LE commerce, ce premier lien des hommes, étant devenu un objet de guerre, & un principe de dévaſtation, les premiers mandataires des compagnies anglaiſe & françaiſe; ſalariés par leurs commettans ſous le nom de gouverneurs, furent bientôt des eſpèces de généraux d'armée: on les aurait pris dans l'Inde pour des princes; ils faiſaient la guerre & la paix tantôt entr'eux, tantôt avec les ſouverains de ces contrées.

Gouvernement du Mogol. Quiconque eſt un peu inſtruit ſait que le gouvernement du Mogol eſt, depuis *Gengis-Kan* & probablement longtems auparavant, un gouvernement féodal; tel à-peu-près que celui d'Allemagne, tel qu'il fut établi longtems chez les Lombards, chez les Eſpagnols, & en Angleterre même comme en France, & dans preſque tous les états de l'Europe: c'eſt l'ancienne adminiſtration de tous les conquérans Scythes & Tartares, qui ont vomi leurs inondations ſur la terre. On ne conçoit pas comment l'auteur de l'*Eſprit des loix*

loix a pu dire *que la féodalité eſt un événement arrivé une fois dans le monde, & qui n'arrivera peut-être jamais.* La féodalité n'eſt point un événement : c'eſt une forme très ancienne, qui ſubſiſte dans les trois quarts de notre hémiſphère avec des adminiſtrations différentes. Le grand-mogol eſt ſemblable à l'empereur d'Allemagne. Les ſouba ſont les princes de l'empire, devenus ſouverains chacun dans ſes provinces. Les nabab ſont des poſſeſſeurs de grands arrière-fiefs. Ces ſouba & ces nabab ſont d'origine tartare & de la religion muſulmane. Les raïa, qui jouiſſent auſſi de grands fiefs, ſont pour la plûpart d'origine indienne, & de l'ancienne religion des brames. Ces raïa poſſèdent des provinces moins conſidérables, & ont bien moins de pouvoir que les nabab & les ſouba. C'eſt ce que nous confirment tous les mémoires venus de l'Inde.

Ces princes cherchaient à ſe détruire les uns les autres, & tout était en combuſtion dans ces pays, depuis l'année 1739 de notre ère, année mémorable dans laquelle le sha-nadir, ayant d'abord protégé l'empereur de Perſe ſon maître, & lui ayant enſuite arraché les yeux, vint ravager le nord de l'Inde, & ſe ſaiſir de la perſonne même du grand-mogol. Nous parlerons en ſon lieu de cette grande révolution. Alors ce fut à qui ſe jetterait ſur les provinces de ce vaſte empire, qui ſe démembraient d'elles-mêmes. Tous ces vice-rois, ſouba, nabab, ſe diſputaient ces ruines ; & ces princes ſi fiers, qui dédaignaient auparavant d'admettre les négocians Français en leur préſence, eurent recours à eux. Les compagnies des Indes françaiſe & anglaiſe, ou plutôt leurs agens, furent tour-à-tour les alliés & les ennemis de ces princes. Les Français eurent d'abord de brillans avantages ſous le gouverneur *Dupleix* ; mais bientôt après les Anglais en eurent de plus ſolides. Les Français ne purent affermir leur proſpérité ; & les Anglais ont abuſé enfin de la leur. Voici le précis de ces événemens.

ARTICLE TROISIÉME.

Sommaire des actions de LA BOURDONNAYE *&* DUPLEIX.

Dans la guerre de 1741 pour la ſucceſſion de la maiſon d'Autriche, guerre ſemblable en quelque ſorte à celle de 1701 pour la ſucceſſion d'Eſpagne, les Anglais prirent bientôt le parti de *Marie-Thérèſe* reine de Hongrie, depuis impératrice. Dès que la rupture entre la France & l'Angleterre éclata, il falut ſe battre dans l'Amérique & dans l'Inde, ſelon l'uſage.

Paris & Londres ſont rivaux en Europe : Madraſs & Pondicheri le ſont encor plus dans l'Aſie ; parce que ces deux villes marchandes ſont plus voiſines, ſituées toutes deux dans la même province, nommée Arcat ou Arcatte, à quatre-vingt mille pas géométriques l'une de l'autre, faiſant

toutes deux le même commerce, diviſées par la religion, par la jalouſie, par l'intérêt & par une antipathie naturelle. Cette cangrène, apportée d'Europe, s'augmente & ſe fortifie ſur les côtes de l'Inde.

Nos Européans, qui vont mutuellement ſe détruire dans ces climats, ne le font jamais qu'avec de petits moyens. Leurs armées ſont rarement de quinze cent hommes effectifs venus de France ou d'Angleterre; le reſte eſt compoſé d'Indiens qu'on appelle *Cépois* ou *Cypais*; & de noirs, anciens habitans des îles, tranſplantés depuis un tems immémorial dans le continent, ou achetés depuis peu dans l'Afrique. Ce peu de reſſources donne ſouvent plus d'eſſor au génie. Des hommes entreprenans, qui auraient langui inconnus dans leur patrie, ſe placent & s'élèvent d'eux-mêmes dans ces pays lointains, où l'induſtrie eſt rare & néceſſaire. Un de ces génies audacieux fut *Mahé de la Bourdonnaye*, natif de St. Malo, le *Duguétrouin* de ſon tems, ſupérieur à *Duguétrouin* par l'intelligence, & égal en courage. Il avait été utile à la compagnie des Indes dans plus d'un voyage, & encor plus à lui-même. Un des directeurs lui demandant comment il avait bien mieux fait ſes affaires que celles de ſa compagnie? c'eſt, répondit-il, parce que j'ai ſuivi vos inſtructions dans tout ce qui vous regarde, & que je n'ai écouté que les miennes dans mes intérêts. Ayant été nommé gouverneur de l'île de Bourbon par le roi avec un plein pouvoir, quoiqu'au nom de la compagnie, il arma des vaiſſeaux à ſes frais, forma des matelots, leva des ſoldats, les diſciplina, fit un commerce avantageux à main armée: il créa en un mot l'île de Bourbon. Il fit plus; il diſperſa une eſcadre anglaiſe dans la mer de l'Inde; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui, & ce qu'on n'a pas vu depuis. Enfin il aſſiégea Madraſs, & força cette ville importante à capituler.

La Bourdonnaye prend Madraſs en Sept. 1746.

Les ordres précis du miniſtère français étaient de ne garder aucune conquête en terre-ferme. Il obéit. Il permit aux vaincus de racheter leur ville pour environ neuf millions de France, & ſervit ainſi le roi ſon maître & la compagnie. Rien ne fut jamais dans ces contrées ni plus utile, ni plus glorieux. On doit ajouter, pour l'honneur de *la Bourdonnaye*, que, dans cette expédition, il ſe conduiſit envers les vaincus avec une politeſſe, une douceur, une magnanimité dont les Anglais firent l'éloge. Ils eſtimèrent & ils aimèrent leur vainqueur. Nous ne parlons que d'après des Anglais revenus de Madraſs, qui n'avaient nul intérêt de nous déguiſer la vérité. Quand les étrangers eſtiment un ennemi, il ſemble qu'ils avertiſſent ſes compatriotes de lui rendre juſtice.

Le gouverneur de Pondicheri, *Dupleix*, réprouva cette capitulation; il oſa la faire caſſer par une délibération du conſeil de Pondicheri, & garda Madraſs, malgré la foi des traités & les loix de toutes les nations. Il accuſa *la Bourdonnaye* d'infidélité: il le peignit à la cour de France & aux directeurs de la compagnie comme un prévaricateur qui avait exigé une rançon trop faible, & reçu de trop grands préſens. Des directeurs, des actionnaires joignirent leurs plaintes à ces accuſations. Les hommes en général reſſemblent aux chiens qui hurlent, quand ils entendent de loin d'autres chiens hurler.

Enfin les cris de Pondicheri ayant animé le miniſtère de Verſailles, le vainqueur de Madraſs, le ſeul qui avait ſoutenu l'honneur du pavillon français, fut enfermé à la Baſtille par lettre de cachet. Il languit dans cette priſon pendant trois ans & demi, ſans pouvoir jouir de la conſolation de voir ſa famille. Au bout de ce tems les commiſſaires du conſeil qu'on lui donna pour juges, furent forcés par l'évidence de la vérité, & par le reſpect pour ſes grandes actions, de le déclarer innocent. Mr. *Bertin*, l'un de ſes juges, depuis miniſtre d'état, fut principalement celui dont l'équité lui ſauva la vie. Quelques ennemis que ſa fortune, ſes exploits & ſon mérite lui ſuſcitaient encore, voulaient ſa mort. Ils furent bientôt ſatisfaits; il mourut au ſortir de ſa priſon d'une maladie cruelle que cette priſon lui avait cauſée. Ce fut la récompenſe du ſervice mémorable rendu à ſa patrie.

Enfermé à la Baſtille pour récompenſe.

Déclaré innocent.

Le gouverneur *Dupleix* s'excuſa dans ſes mémoires ſur des ordres ſecrets du miniſtère. Mais il n'avait pu recevoir à ſix mille lieues des ordres concernant une conquête qu'on venait de faire, & que le miniſtère de France n'avait jamais pu prévoir. Si ces ordres funeſtes avaient été donnés par prévoyance, ils étaient formellement contradictoires avec ceux que *la Bourdonnaye* avait apportés. Le miniſtère aurait eu à ſe reprocher non-ſeulement la perte de neuf millions dont on priva la France en violant la capitulation, mais ſurtout le cruel traitement dont il paya le génie, la valeur & la magnanimité de *la Bourdonnaye*.

Mr. *Dupleix* répara depuis ſa faute affreuſe & ce malheur public, en défendant Pondicheri pendant quarante-deux jours de tranchée ouverte, contre deux amiraux Anglais ſoutenus des troupes d'un nabab du pays. Il ſervit de général, d'ingénieur, d'artilleur, de munitionnaire; ſes ſoins, ſon activité, ſon induſtrie & la valeur éclairée de Mr. de *Buſſi*, officier diſtingué, ſauvèrent la ville pour cette fois. Mr. de *Buſſi* ſervait alors dans la troupe de la compagnie qu'on nommait le bataillon de l'Inde. Il était venu de Paris chercher ſur le rivage de Coromandel la gloire & la fortune. Il y trouva l'une & l'autre. La cour de France récompenſa *Dupleix* en le décorant du grand cordon rouge, & du titre de Marquis.

Dupleix ſauve Pondicheri en 1748.

La faction françaiſe & l'anglaiſe, l'une ayant conſervé la capitale de ſon commerce, l'autre ayant perdu la ſienne, s'attachaient plus que jamais à ces nabab, à ces ſouba dont nous avons parlé. Nous avons dit que l'empire était devenu une anarchie. Ces princes étant toûjours en guerre les uns contre les autres, ſe partageaient entre les Français & les Anglais; ce fut une ſuite de guerres civiles dans la preſqu'île.

Nous n'entrerons point ici dans les détails de leurs entrepriſes; aſſez d'autres ont écrit les querelles, les perfidies des *Nazerzingues*, des *Mouzaferzing*, leurs intrigues, leurs combats, leurs aſſaſſinats. On a les journaux des ſiéges de vingt places inconnues en Europe, mal fortifiées, mal attaquées & mal défendues; ce n'eſt pas là notre objet. Mais nous ne pouvons paſſer ſous ſilence l'action d'un officier Français nommé de *La Touche*, qui avec trois cent ſoldats ſeulement, pénétra la nuit dans le camp d'un des plus grands princes de ces contrées, lui tua douze cent hommes ſans perdre plus

Action unique d'un officier nommé La Touche.

de trois ſoldats, & diſperſa par ce ſuccès inouï une armée de près de ſoixante mille Indiens, renforcés de quelques troupes Anglaiſes. Un tel événement fait voir que les habitans de l'Inde ne ſont guères plus difficiles à vaincre que l'étaient ceux du Mexique & du Pérou. Il nous montre combien la conquête de ce pays fut facile aux Tartares, & à ceux qui l'avaient ſubjugué auparavant.

Les mœurs, les uſages antiques ſe ſont conſervés dans ces contrées ainſi que les habillemens, tout y eſt le contraire de nous; la nature & l'art n'y ſont point les mêmes. Parmi nous, après une grande bataille, les ſoldats vainqueurs n'ont pas un denier d'augmentation de paye. Dans l'Inde, après un petit combat, les nabab donnaient des millions aux troupes d'Europe
1748. qui avaient pris leur parti. *Chandazaeb*, l'un des princes protégés par Mr. *Dupleix*, fit préſent aux troupes d'environ deux cent mille francs, & d'une terre de neuf à dix mille livres de rente à leur commandant le comte d'*Auteuil*. Le ſouba *Mouzaferzingue* en une autre occaſion fit diſtribuer douze cent cinquante mille livres à la petite armée Françaiſe, & en donna autant à la compagnie. Mr. *Dupleix* eut encor penſion de cent mille roupies, deux cent quarante mille livres de France dont il ne jouït pas longtems: un ouvrier gagne trois ſous par jour dans l'Inde: un grand a de quoi faire ces profuſions.

Dupleix vice-roi dans l'Indeen 1749.

Enfin, le vice-gérent d'une compagnie marchande reçut du grand-mogol une patente de nabab. Les Anglais lui ont ſoutenu que cette patente était ſuppoſée, que c'était une fraude de la vanité pour en impoſer aux nations de l'Europe dans l'Inde. Si le gouverneur Français avait uſé d'un tel artifice, il lui était commun avec plus d'un nabab & d'un ſouba. On achetait à la cour de Déli de ces faux diplômes, qu'on recevait enſuite en cérémonie par un homme apoſté ſoi-diſant commiſſaire de l'empereur. Mais ſoit que le ſouba *Mouzaferzingue* & le nabab *Chandazaëb* protecteurs & protégés de la compagnie françaiſe euſſent en effet obtenu pour le gouverneur de Pondicheri ce diplôme impérial, ſoit qu'il fût ſuppoſé, il en jouiſſait hautement. Voilà un agent d'une ſociété marchande devenu ſouverain, ayant des ſouverains à ſes ordres. Nous ſavons que ſouvent des Indiens le traitèrent de roi, & ſa femme de reine. Mr. de *Buſſi* qui s'était ſignalé à la défenſe de Pondicheri, avait une dignité qui ne ſe peut mieux exprimer que par le titre de général de la cavalerie du grand-mogol. Il faiſait la guerre & la paix avec les Marates, peuple guerrier que nous ferons connaître, qui vendait ſes ſervices tantôt aux Anglais, tantôt aux Français. Il affermiſſait ſur leurs trônes des princes que Mr. *Dupleix* avait créés.

La reconnaiſſance fut proportionnée aux ſervices. Les richeſſes ainſi que les honneurs en furent la récompenſe. Les plus grands ſeigneurs en Europe n'ont ni autant de pouvoir, ni autant de ſplendeur; mais cette fortune & cet éclat paſſèrent en peu de tems. Les Anglais & leurs alliés battirent les troupes Françaiſes en plus d'une occaſion. Les ſommes immenſes données aux ſoldats par les ſouba & les nabab étaient en partie diſſipées par les débauches, & en partie perdues dans les combats; la caiſſe, les munitions, les proviſions de Pondicheri épuiſées,

La petite armée qui reſtait à la France, était commandée par le major *Laſs*, neveu de ce fameux *Laſs* qui avait fait tant de mal au royaume, mais à qui l'on devait la compagnie des Indes. Ce jeune Ecoſſais combattit contre les Anglais en brave homme; mais privé de ſecours & de vivres, ſon courage était inutile. Il mena le nabab *Chandazaëb* dans une île formée par des rivières, nommée Cheringam appartenante aux Brames. Il eſt peut-être utile d'obſerver ici que les Brames ſont les ſouverains de cette île. Nous avons beaucoup de pareils exemples en Europe. On pourait même aſſurer qu'il y en a eu dans toute la terre. Les Bracmanes furent autrefois, dit-on, les premiers ſouverains de l'Inde. Les Brames leurs ſucceſſeurs ont conſervé de bien faibles reſtes de leur ancienne puiſſance. Quoi qu'il en ſoit, la petite armée Françaiſe, commandée par un Ecoſſais, & logée dans un monaſtère indien, n'avait ni vivres, ni argent pour en acheter. Mr. *Laſs* nous a conſervé la lettre par laquelle Mr. *Dupleix* lui ordonnait de prendre de force tout ce qui lui conviendrait dans le couvent des Brames. Il ne reſtait que deux ornemens réputés ſacrés; c'étaient deux chevaux ſculptés, couverts de lames d'argent: on les prit, on les vendit, & les Brames ne murmurèrent pas; ils ne firent aucune repréſentation. Mais le produit de cette vente ne put empêcher la troupe Françaiſe de ſe rendre priſonnière de guerre aux Anglais. Ils ſe ſaiſirent de ce nabab *Chandazaëb* pour qui le major *Laſs* combattait, & le nabab Anglais compétiteur de *Chandazaëb* lui fit trancher la tête. Mr. *Dupleix* accuſa de cette barbarie le colonel Anglais *Laurence* qui s'en défendit comme d'une impoſture criante. *Ses malheurs.*

Pour le major *Laſs* relâché ſur ſa parole, & revenu à Pondicheri, le gouverneur le mit en priſon, parce qu'il avait été auſſi malheureux que brave. Il oſa même lui faire un procès criminel qu'il n'oſa pas achever. 1752.

Pondicheri reſtait dans la diſette, dans l'abattement & dans la crainte, tandis qu'on envoyait en France des médailles d'or frappées en l'honneur & au nom de ſon gouverneur. Il fut rappellé en 1753, partit en 1754, & vint à Paris déſeſpéré. Il intenta un procès contre la compagnie. Il lui redemandait des millions qu'elle lui conteſtait, & qu'elle n'aurait pu payer ſi elle en avait été débitrice. Nous avons de lui un mémoire dans lequel il exhalait ſon dépit contre ſon ſucceſſeur *Godeheu* l'un des directeurs de la compagnie. Mr. *Godeheu* lui répondit non ſans aigreur. Les factums de ces deux négocians titrés ſont plus volumineux que l'hiſtoire d'*Alexandre*. Ces détails faſtidieux de la faibleſſe humaine ſont feuilletés pendant quelques jours par ceux qui s'y intéreſſent, & ſont oubliés bientôt pour de nouvelles querelles à leur tour effacées par d'autres. Enfin *Dupleix* mourut du chagrin que lui cauſèrent ſa grandeur & ſa chûte, & ſurtout la néceſſité douloureuſe de ſolliciter des juges, après avoir régné. Ainſi les deux grands rivaux, qui s'étaient ſignalés dans l'Inde, *la Bourdonnaye* & *Dupleix*, périrent l'un & l'autre à Paris par une mort triſte & prématurée.

Ceux qui étaient, par leurs lumières, en droit de décider de leur mérite, diſaient que *la Bourdonnaye* avait les qualités d'un marin & d'un guerrier; & *Dupleix* celles d'un prince entreprenant & politique. C'eſt

ainſi qu'en parle un auteur Anglais qui a écrit les guerres des deux compagnies juſqu'en 1755.

Mr. *Godeheu* était un négociant ſage & pacifique, autant que ſon prédéceſſeur avait été audacieux dans ſes projets, & brillant dans ſon adminiſtration. Le premier n'avait penſé qu'à s'agrandir par la guerre. Le ſecond avait ordre de ſe maintenir par la paix; & de revenir rendre compte de ſa geſtion à la cour lorſqu'un troiſiéme gouverneur ſerait établi à Pondicheri.

Il falait ſurtout ramener les eſpris des Indiens irrités par des cruautés exercées ſur quelques-uns de leurs compatriotes dépendans de la compagnie. Un Malabare, nommé *Naïna*, banquier de *la Bourdonnaye*, avait été jetté dans un cachot, pour n'avoir pas dépoſé contre lui. Un autre ſe plaignait des exactions qu'il avait éprouvées. Les enfans d'un autre Indien, nommé *Mondamia*, régiſſeur d'un canton voiſin, ne ceſſèrent de demander juſtice de la mort de leur père qu'on avait fait expirer dans les tortures, pour tirer de lui de l'argent. Mille plaintes de cette nature, rendaient le nom Français odieux. Le nouveau gouverneur traita les Indiens avec humanité, & ménagea un accommodement avec les Anglais. Lui & Mr. *Saunders* alors gouverneur de Madraſs établirent une trève en 1755, & firent une paix conditionnelle. Le premier article était que l'un & l'autre comptoir renonceraient aux dignités indiennes; les autres articles portaient des réglemens pour un commerce pacifique.

Paix entre les Français & les Anglais.

La trève ne fut pas exactement obſervée. Il y a toûjours des ſubalternes qui veulent tout brouiller pour ſe rendre néceſſaires. D'ailleurs on prévoyait dès le commencement de 1756 une nouvelle guerre en Europe: il falait s'y préparer. On a prétendu que, dans cet intervalle, l'avidité de quelques particuliers glanait dans le champ du public, devenu ſtérile pour la compagnie; & que la colonie de Pondicheri reſſemblait à un mourant dont on pille les meubles avant qu'il ſoit expiré.

ARTICLE QUATRIÉME.

Envoi du comte de LALLI *dans l'Inde. Quel était ce général? Quels étaient ſes ſervices avant cette expédition?*

POur arrêter ces abus, & pour prévenir les entrepriſes des Anglais encor plus à craindre, le roi de France envoya dans l'Inde de l'argent & des troupes. La France & l'Angleterre recommençaient alors cette guerre de 1756, dont le prétexte était un ancien traité de paix fort mal fait. Les miniſtres avaient oublié dans ce traité de ſpécifier les limites de l'Acadie, miſérable pays glacé vers le Canada. Puiſqu'on ſe battait dans ces déſerts ſeptentrionaux de l'Amérique, il falait bien s'aller égorger auſſi dans la Zone-torride en Aſie. Le miniſtère de France nomma

pour cette entrepriſe le comte *Lalli*. C'était un gentilhomme Irlandais dont les ancêtres ſuivirent en France la fortune des *Stuard*, maiſon la plus malheureuſe de toutes celles qui ont porté une couronne. Cet officier était un des braves & des plus attachés que le roi de France eût à ſon ſervice. Il fit des actions de valeur dont ce monarque fut témoin à la bataille de Fontenoi. Il ſut qu'il portait une haine irréconciliable aux Anglais ; qu'il avait dit aux ſoldats de ſon régiment, Marchez contre les ennemis de la France & les vôtres ; ne tirez que quand vous aurez la pointe de vos bayonnettes ſur leur ventre ; qu'il en avait bleſſé pluſieurs de ſa main, & que malgré cette haine il les avait tous ſecourus après l'action. Tant de courage & de généroſité touchèrent le roi ; il le fit brigadier ſur le champ de bataille : *Lalli* était déja colonel d'un régiment de ſon nom.

Dans le tems même où *Louis XV* raſſurait ſa nation par cette victoire de Fontenoi, *Charles-Edouard*, petit-fils de *Jacques II*, tentait une entrepriſe inouïe qu'il avait cachée à *Louis XV* lui-même. Il traverſait le canal de St. George avec ſept officiers ſeulement pour tout ſecours, quelques armes, & deux mille louis d'or empruntés, dans le deſſein d'aller ſoulever l'Ecoſſe en ſa faveur par ſa ſeule préſence, & de faire une nouvelle révolution dans la Grande-Bretagne. Il aborda au continent de l'Ecoſſe le 15 Juin 1745, environ un mois après la bataille de Fontenoi. Cette entrepriſe qui finit ſi malheureuſement, commença par des victoires ineſpérées. Le comte de *Lalli* fut le premier qui imagina de faire envoyer une armée de dix mille Français à ſon ſecours. Il communiqua ſon idée au marquis d'*Argenſon* miniſtre des affaires étrangères, qui la ſaiſit avidement. Le comte d'*Argenſon* frère du marquis & miniſtre de la guerre, la combattit, mais bientôt y conſentit. Le duc de *Richelieu* fut nommé général de l'armée qui devait débarquer en Angleterre au commencement de l'année 1746. Les glaces retardèrent l'envoi des munitions & des canons qu'on tranſportait par les canaux de la Flandre-Françaiſe. L'entrepriſe échoua, mais le zèle de *Lalli* réuſſit beaucoup auprès du miniſtère ; & ſon audace le fit juger capable d'exécuter de grandes entrepriſes. Celui qui écrit ces mémoires en parle en connaiſſance de cauſe ; il travailla avec lui pendant un mois par ordre du miniſtre ; il lui trouva un courage d'eſprit opiniâtre, accompagné d'une douceur de mœurs que ſes malheurs altérèrent depuis, & changèrent en une violence funeſte.

Le comte *Lalli* était décoré du grand cordon de St. Louis, & lieutenant-général des armées quand on l'envoya dans l'Inde. Les retardemens qu'on éprouve toûjours dans les plus petites entrepriſes comme dans les grandes, ne permirent pas que l'eſcadre du comte d'*Aché*, qui devait porter le général & les ſecours à Pondicheri, mît à la voile du port de Breſt avant le 20 Février 1757.

Au-lieu de trois millions que Mr. de *Sechelles* contrôleur-général des finances avait promis, Mr. de *Moras* ſon ſucceſſeur n'en put donner que deux, & c'était beaucoup dans la criſe où était alors la France.

De trois mille hommes qui devaient s'embarquer avec lui, on fut obligé d'en retrancher plus de mille ; & le comte d'*Aché* n'eut dans ſon eſcadre que deux vaiſſeaux de guerre au-lieu de trois, avec quelques vaiſſeaux de la compagnie des Indes.

Tandis que les deux généraux *Lalli* & d'*Aché* voguent vers le lieu de leur deſtination, il eſt néceſſaire de faire connaître aux lecteurs qui veulent s'inſtruire, l'état de l'Inde dans cette conjoncture, & quelles étaient les poſſeſſions des nations d'Europe dans ſes contrées.

ARTICLE CINQUIÉME.

Etat de l'Inde lorſque le général LALLI *y fut envoyé.*

CE vaſte pays au-deçà & au-delà du Gange, contient quarante degrés en latitude des îles Moluques aux limites de Cachemire & de la grande Boukarie, & quatre-vingt dix degrés en longitude, des confins du Sableſtan à ceux de la Chine : ce qui compoſe des états dont l'étendue entière ſurpaſſe dix fois celle de la France, & trente fois celle de l'Angleterre proprement dite. Mais cette Angleterre qui domine aujourd'hui dans tout le Bengale, qui étend ſes poſſeſſions en Amérique du quinziéme degré juſques par-delà le cercle polaire, qui a produit *Locke* & *Newton*, & enfin, qui a conſervé les avantages de la liberté avec ceux de la royauté, eſt, malgré tous ſes abus, auſſi ſupérieure aux peuples de l'Inde que la Grèce fut ſupérieure à la Perſe du tems de *Miltiade*, d'*Ariſtide* & d'*Alexandre*. La partie ſur laquelle le grand-mogol règne, ou plutôt ſemble régner, eſt ſans contredit la plus grande, la plus peuplée, la plus fertile & la plus riche. C'eſt dans la preſqu'île au-deçà du Gange que les Français & les Anglais ſe diſputaient des épices, des mouſſelines, des toiles peintes, des parfums, des diamans, des perles, & qu'ils avaient oſé faire la guerre aux ſouverains.

Ces ſouverains, qui ſont, comme nous l'avons déja dit, les ſouba, premiers ſeigneurs féodaux de l'empire, n'ont joui d'une autorité indépendante qu'à la mort d'*Aurengzeb* appellé le grand, qui fut en effet le plus grand tyran de tous les princes de ſon tems, empoiſonneur de ſon père, aſſaſſin de ſes frères, & pour comble d'horreur dévot ou hypocrite, ou perſuadé comme tant de pervers de tous les tems & de tous les lieux, qu'on peut commettre impunément les plus grands crimes en les expiant par les plus légères démonſtrations de pénitence & d'auſtérité.

Les provinces où règnent ces ſouba, & où les nabab règnent ſous eux dans leurs grands diſtricts, ſe gouvernent très différemment des provinces ſeptentrionales plus voiſines de Déli, d'Agra, & de Lahor, réſidences des empereurs.

Nous avouons à regret qu'en voulant connaître la véritable hiſtoire de cette

cette nation, ſon gouvernement, ſa religion & ſes mœurs, nous n'avons trouvé aucun ſecours dans les compilations de nos auteurs Français. Ni les écrivains qui ont tranſcrit des fables pour des libraires, ni nos miſſionnaires, ni nos voyageurs, ne nous ont preſque jamais appris la vérité. Il y a longtems que nous oſames réfuter ces auteurs ſur le principal fondement du gouvernement de l'Inde. C'eſt un objet qui importe à toutes les nations de la terre. Ils ont cru que l'empereur était le maître des biens de tous ſes ſujets, & que nul homme depuis Cachemire juſqu'au cap de Comorin n'avait de propriété. *Bernier*, tout philoſophe qu'il était, l'écrivit au contrôleur-général *Colbert*. C'eût été une imprudence bien dangereuſe de parler ainſi à l'adminiſtrateur des finances d'un roi abſolu, ſi ce roi & ce miniſtre n'avaient pas été généreux & ſages. *Bernier* ſe trompait ainſi que l'Anglais *Thomas Roe*. Tous deux éblouis de la pompe du grand-mogol & de ſon deſpotiſme, s'imaginèrent que toutes les terres lui appartenaient en propre, parce que ce ſultan donnait des fiefs à vie. C'eſt préciſément dire que le grand-maître de Malthe eſt propriétaire de toutes les commanderies auxquelles il nomme en Europe: c'eſt dire que les rois de France & d'Eſpagne ſont les propriétaires de toutes les terres dont ils donnent les gouvernemens, & que tous les bénéfices eccléſiaſtiques ſont leur domaine. Cette même erreur préjudiciable au genre-humain a été cent fois répétée ſur le gouvernement turc, & a été puiſée dans la même ſource. On a confondu des timars & des des-zaïm, bénéfices militaires donnés & repris par le grand-ſeigneur, avec les biens de patrimoine. C'eſt aſſez qu'un moine grec l'ait dit le premier, pour que cent écrivains l'ayent répété.

Très ſauce qu'il n'y ait point de propriété dans l'Inde.

Dans notre déſir ſincère de trouver la vérité, & d'être un peu utiles, nous avons cru ne pouvoir mieux faire pour conſtater l'état préſent de l'Inde, que de nous en rapporter à Mr. *Holwell*, qui a demeuré ſi longtems dans le Bengale, & qui a non-ſeulement poſſédé la langue du pays, mais encor celle des anciens Brames: de conſulter Mr. *Dow* qui a écrit les révolutions dont il a été témoin; & ſurtout d'en croire ce brave officier Mr. *Scrafton*, qui joint l'amour des lettres à la franchiſe, & qui a tant ſervi aux conquêtes du lord *Clive*. Voici les propres paroles de ce digne citoyen: elles ſont déciſives.

» Je vois avec ſurpriſe tant d'auteurs aſſurer que les poſſeſſions des terres » ne ſont point héréditaires dans ce pays, & que l'empereur eſt l'héritier » univerſel. Il eſt vrai qu'il n'y a point d'actes de parlement dans l'Inde, » point de pouvoir intermédiaire qui retienne légalement l'autorité impé- » riale dans ſes limites: mais l'uſage conſacré & invariable de tous les » tribunaux eſt que chacun hérite de ſes pères. Cette loi non écrite eſt » plus conſtamment obſervée qu'en aucun état monarchique. "

Page 26. du livre de Scraſton.

Oſons ajouter que ſi les peuples étaient eſclaves d'un ſeul homme, (ce qu'on a prétendu, & ce qui eſt impoſſible) la terre du Mogol aurait été bientôt déſerte. On y compte environ cent dix millions d'habitans. Les eſclaves ne peuplent point ainſi. Voyez la Pologne. Les cultivateurs, la plûpart des bourgeois ont été juſqu'ici ſerfs de glèbe, eſ-

claves des nobles. Il y a tel noble dont la terre eſt entiérement dépeuplée.

Il faut diſtinguer dans le Mogol le peuple conquérant & le peuple ſoumis, encor plus qu'on ne diſtingue les Tartares & les Chinois. Car les Tartares, qui ont conquis l'Inde, juſqu'aux confins des royaumes d'Ava & du Pégu, ont conſervé la religion muſulmane; au-lieu que les autres Tartares, qui ont ſubjugué la Chine, ont adopté les loix & les mœurs des Chinois.

Tous les anciens habitans de l'Inde ſont reſtés fidèles au culte & aux uſages des Brames : uſages conſacrés par le tems, & qui ſont ſans contredit, ce qu'on connaît de plus ancien ſur la terre.

Anciens Arabes dans l'Inde.

Il y a encor une autre race de mahométans dans l'Inde; c'eſt celle des Arabes qui, environ deux cent ans après *Mahomet*, abordèrent à la côte de Malabar; ils ſubjuguèrent avec facilité cette contrée qui depuis Goa juſqu'au cap Comorin eſt un jardin de délices, habité alors par un peuple pacifique & innocent, incapable également de nuire & de ſe défendre. Ils franchirent les montagnes qui ſéparent la région de Coromandel de celle du Malabar & qui ſont la cauſe des mouſſons. C'eſt cette chaîne de montagnes habitées aujourd'hui par les Marates.

Ces Arabes allèrent bientôt juſqu'a Déli, donnèrent une race de ſouverains à une grande partie de l'Inde. Cette race fut ſubjuguée par *Tamerlan*, ainſi que les naturels du pays. On croit qu'une partie de ces anciens Arabes s'établit alors dans la province du Candahar, & fut confondue avec les Tartares. Ce Candahar eſt l'ancien pays que les Grecs nommaient Parapomiſe, n'ayant jamais appellé aucun peuple par ſon nom. C'eſt par-là qu'*Alexandre* entra dans l'Inde. Les Orientaux prétendent qu'il fonda la ville de Candahar. Ils diſent que c'eſt une abréviation d'*Alexandre* qu'ils ont appellé *Iſcandar*. Nous obſerverons toûjours que cet homme unique fonda plus de villes en ſept ou huit ans que les autres conquérans n'en ont détruit; qu'il courait cependant de conquête en conquête, & qu'il était jeune.

C'eſt auſſi par Candahar que paſſa de nos jours ce *Nadir*, berger, natif du Coraſſan, devenu roi de Perſe, lorſqu'ayant ravagé ſa patrie il vint ravager le nord de l'Inde.

Ces Arabes dont nous parlons aujourd'hui ſont connus ſous le nom de Patanes, parce qu'ils fondèrent le ville de Patna vers le Bengale.

Nos marchands d'Europe très mal inſtruits, appellèrent indiſtinctement Maures, tous ces peuples mahométans. Cette mépriſe vient de ce que les premiers que nous avions autrefois connus étaient ceux qui vinrent de Mauritanie conquérir l'Eſpagne, une partie des provinces méridionales de la France & quelques contrées de l'Italie : preſque tous les peuples depuis la Chine juſqu'à Rome, victorieux & vaincus, voleurs & volés ſe ſont mêlés enſemble.

Nous appellons Gentous les vrais Indiens, de l'ancien mot Gentils, *Gentes*, dont les premiers chrètiens déſignaient le reſte de l'univers qui n'était pas de leur religion ſecrette. C'eſt ainſi que tous les noms & tou-

tes les choſes ont toûjours changé. Les mœurs des conquérans ont changé de même. Le climat de l'Inde les a preſque tous énervés.

ARTICLE SIXIÉME.

Des Gentous & de leurs coutumes les plus remarquables.

CEs antiques Indiens que nous nommons Gentous, ſont dans le Mogol au nombre d'environ cent millions, à ce que Mr. *Scrafton* nous aſſure. Cette multitude eſt une fatale preuve que le grand nombre eſt facilement ſubjugué par le petit. Ces innombrables troupeaux de Gentous pacifiques qui cédèrent leur liberté à quelques hordes de brigands, ne cédèrent pas pourtant leur religion & leurs uſages. Ils ont conſervé le culte antique de *Brama*. C'eſt, dit-on, parce que les mahométans ne ſe ſont jamais ſouciés de diriger leurs ames, & ſe ſont contentés d'être leurs maîtres.

Leurs quatre anciennes caſtes ſubſiſtent encor dans toute la rigueur de la loi qui les ſépare les unes des autres, & dans toute la force des premiers préjugés fortifiés par tant de ſiécles. On ſait que la première eſt la caſte des Brames qui gouvernèrent autrefois l'empire; la ſeconde eſt des guerriers; la troiſiéme eſt des agriculteurs; la quatriéme des marchands: on ne compte point celle qu'on nomme des *hallacores*, ou des *parias* chargés des plus vils offices: ils ſont regardés comme impurs; ils ſe regardent eux-mêmes comme tels, & n'oſeraient jamais manger avec un homme d'une autre tribu, ni le toucher, ni même s'approcher de lui.

Il eſt probable que l'inſtitution de ces quatre caſtes fut imitée par les Egyptiens; parce qu'il eſt en effet très probable, ou plutôt certain que l'Egypte n'a pu être médiocrement peuplée & policée que longtems après l'Inde. Il falut des ſiécles pour dompter le Nil, pour le partager en canaux, pour élever des bâtimens au-deſſus de ſes inondations; tandis que la terre de l'Inde prodiguait à l'homme tous les ſecours néceſſaires à la vie, ainſi que nous l'avons dit & prouvé ailleurs.

ARTICLE SEPTIÉME.

Des Brames.

TOute la grandeur & toute la miſère de l'eſprit humain s'eſt déployée dans les anciens Bracmanes & dans les Brames leurs ſucceſſeurs. D'un côté, c'eſt la vertu perſévérante, ſoutenue d'une abſtinence rigoureuſe; une philoſophie ſublime, quoique fantaſtique, voilée par d'ingénieuſes allégories; l'horreur de l'effuſion du ſang; la charité conſtante envers les

hommes & les animaux. De l'autre côté, c'eſt la ſuperſtition la plus mépriſable. Ce fanatiſme, quoique tranquille, les a portés, depuis des ſiécles innombrables, à encourager le meurtre volontaire de tant de jeunes veuves qui ſe ſont jettées dans les buchers enflammés de leurs époux. Cet horrible excès de religion & de grandeur d'ame ſubſiſte encor avec la fameuſe profeſſion de foi des Brames *que* DIEU *ne veut de nous que la charité & les bonnes œuvres*. La terre entière eſt gouvernée par des contradictions.

Mr. *Scrafton* ajoute qu'ils ſont perſuadés que DIEU a voulu que les différentes nations euſſent des cultes différens. Cette perſuaſion pourrait conduire à l'indifférence; cependant ils ont l'entouſiaſme de leur religion, comme s'ils la croyaient la ſeule vraie, la ſeule donnée par DIEU même.

La plûpart d'entr'eux vivent dans une molle apathie. Leur grande maxime, tirée de leurs anciens livres eſt qu'*il vaut mieux s'aſſeoir que de marcher, ſe coucher que s'aſſeoir, dormir que de veiller, & mourir que de vivre*. On en voit pourtant beaucoup, ſur la côte de Coromandel, qui ſortent de cette léthargie, pour ſe jetter dans la vie active. Les uns prennent parti pour les Français, les autres pour les Anglais: ils apprennent les langues de ces étrangers, leur ſervent d'interprètes & de courtiers. Il n'eſt guères de grand commerçant ſur cette côte qui n'ait ſon Brame, comme on a ſon banquier. En général on les trouve fidèles, mais fins & ruſés. Ceux qui n'ont point eu de commerce avec les étrangers ont conſervé, dit-on, la vertu pure qu'on attribue à leurs ancêtres.

Science étonnante des Brames dans leur décadence.

Mr. *Scrafton* & d'autres ont vu, entre les mains de quelques Brames, des éphémerides compoſés par eux-mêmes, dans leſquelles les éclipſes ſont calculées pour pluſieurs milliers d'années. Il y a donc parmi eux de bons mathématiciens, de ſavans aſtronomes; mais en même tems ils ont tout le ridicule de l'aſtrologie judiciaire, & ils pouſſent cette extravagance auſſi loin que les Chinois & les Perſans. Celui qui écrit ces mémoires a envoyé à la bibliothèque du roi le *Cormovedam*, ancien commentaire du Veidam; il eſt rempli de prédictions pour tous les jours de l'année, & de préceptes religieux pour toutes les heures. Ne nous en étonnons point: il n'y a pas deux cent ans que la même folie poſſédait tous nos princes, & que le même charlataniſme était affecté par nos aſtronomes. Il faut bien que les Brames, poſſeſſeurs de ces éphémerides, ſoient très inſtruits. Ils ſont philoſophes & prêtres, comme les anciens Bracmanes; ils diſent que le peuple a beſoin d'être trompé, & qu'il doit être ignorant. En conſéquence ils débitent que les nœuds de la lune dans leſquels ſe font les éclipſes, & que les premiers Bracmanes marquèrent par les hiéroglyphes de la tête & de la queue du dragon, ſont en effet les efforts d'un dragon qui attaque la lune & le ſoleil. La même ineptie eſt adoptée à la Chine. On voit dans l'Inde des millions d'hommes & de femmes qui ſe plongent dans le Gange pendant la durée d'une éclipſe, & qui font un bruit prodigieux avec des inſtrumens de toute eſpèce pour faire lâcher priſe au dragon. C'eſt ainſi, à-peu-près, que la terre entière a été longtems gouvernée en tout genre.

Au reſte, plus d'un Brame a négocié avec des miſſionnaires pour les intérêts de la compagnie des Indes, mais il n'a jamais été queſtion entr'eux de religion.

D'autres miſſionnaires (il le faut répéter) ſe ſont hâtés en arrivant dans l'Inde, d'écrire que les Brames adoraient le diable, mais que bientôt ils ſeraient tous convertis à la foi. On avoue que jamais ces moines d'Europe n'ont tenté ſeulement de convertir un ſeul Brame, & que jamais aucun Indien n'adora le diable qu'ils ne connaiſſaient pas. Les Brames rigides ont conçu une horreur inexprimable pour nos moines, quand ils les ont vus ſe nourrir de chair, boire du vin, & tenir à leurs genoux de jeunes filles dans la confeſſion. Nos uſages leur ont paru des crimes, ſi les leurs n'ont été regardés par nous que comme des idolâtries ridicules. *a*)

Ce qui doit être plus étonnant pour nous, c'eſt que dans aucun livre des anciens Bracmanes, non plus que dans ceux des Chinois, ni dans les fragmens de *Sanchoniaton*, ni dans ceux de *Béroſe*, ni dans l'Egyptien *Manéthon*, ni chez les Grecs, ni chez les Toſcans, on ne trouve la moindre trace de l'hiſtoire ſacrée judaïque qui eſt notre hiſtoire ſacrée. Pas un ſeul mot de *Noé* que nous tenons pour le reſtaurateur du genre humain; pas un ſeul mot d'*Adam* qui en fut le père, rien de ſes premiers deſcendans. Comment toutes les nations ont-elles perdu les titres de la grande famille? Comment perſonne n'avait-il tranſmis à la poſtérité une ſeule action, un ſeul nom de ſes ancêtres? Pourquoi tant d'antiques nations les ont-elles ignorés, & pourquoi un petit peuple nouveau les a-t-il connus? Ce prodige mériterait quelque attention ſi on pouvait eſpérer de l'approfondir. L'Inde entière, la Chine, le Japon, la Tartarie, les trois quarts de l'Afrique ne ſe doutent pas encor qu'il ait exiſté un *Caïn*, un *Caïnan*, un *Jared*, un *Mathuſalem* qui vécut près de mille ans. Et les autres nations ne ſe familiariſèrent avec ces noms que depuis *Conſtantin*. Mais ces queſtions qui appartiennent à la philoſophie, ſont étrangères à l'hiſtoire.

a) Un des grands miſſionnaires jéſuite, nommé de Lalane, a écrit en 1709. *On ne peut douter que les Brames ne ſoient véritablement idolâtres, puiſqu'ils adorent des Dieux étrangers.* (tome X. page 14 des Lettres édifiantes.)

Et il dit (page 15) *voici une de leurs prières que j'ai traduite mot pour mot.*

„ J'adore cet Etre qui n'eſt ſujet ni „ au changement, ni à l'inquiétude; cet „ Etre dont la nature eſt indiviſible; cet „ Etre dont la ſpiritualité n'admet aucune compoſition de qualités; cet Etre „ qui eſt l'origine & la cauſe de tous les „ êtres, & qui les ſurpaſſe tous en excellence; cet Etre qui eſt le ſoutien de „ l'univers, & qui eſt la ſource de la triple puiſſance.

Voilà ce qu'un miſſionnaire appelle de l'idolâtrie.

ARTICLE HUITIÉME.

Des guerriers de l'Inde & des dernières révolutions.

LEs Gentous en général ne paraiſſent pas plus faits pour la guerre, dans leur beau climat, & dans les principes de leur religion, que les Lappons, dans leur zône glacée, & que les primitifs nommé Quakres dans les principes qu'ils ſe ſont faits. Nous avons vu que la race des vainqueurs mahométans n'a preſque plus rien de tartare, & eſt devenue indienne avec le tems.

Sha-Nadir bouleverſe toute la conſtitution de l'Inde.

Ces deſcendans des conquérans de l'Inde avec une armée innombrable, n'ont pu réſiſter au *Sha-Nadir*, quand il eſt venu en 1739 attaquer, avec une armée de quarante mille brigands aguerris du Candahar & de Perſe, plus de ſix cent mille hommes que *Mahmoud-Sha* lui oppoſait. Mr. *Cambrige*, nous apprend ce que c'était que ces ſix cent mille guerriers. Chaque cavalier accompagné de deux valets, portait une robe légère & trainante de ſoie. Les éléphans étaient parés comme pour une fête. Un nombre prodigieux de femmes ſuivait l'armée. Il y avait dans le camp autant de boutiques & de marchandiſes de luxe que dans Déli. La ſeule vue de l'armée de *Nadir* diſperſa cette pompe ridicule. *Nadir* mit Déli à feu & à ſang: il emporta en Perſe tous les tréſors de ce puiſſant & miſérable empereur, & le mépriſa aſſez pour lui laiſſer ſa couronne.

Quelques rélations nous diſent, & quelques compilateurs nous rediſent d'après ces rélations, qu'un faquir arrêta le cheval de *Nadir* dans ſa marche à Déli, & qu'il cria au prince, Si tu es DIEU prends-nous pour victimes; ſi tu es homme épargne des hommes; & que *Nadir* lui répondit, Je ne ſuis point DIEU, mais celui que DIEU envoye pour châtier les nations de la terre. *a*)

Le tréſor dont *Nadir* ſe contenta, & qui ne lui ſervit de rien, puiſqu'il fut aſſaſſiné quelque tems après par ſon neveu, ſe montait, à ce qu'on nous aſſure, à plus de quinze cent millions monnoie de France, ſelon la valeur numeraire préſente de nos eſpèces. Que ſont devenues ces richeſſes immenſes? En quelques mains que de nouvelles rapines en ayent fait paſſer une partie; & quelles que ſoient les cavernes où l'avarice & la crainte enfouiſ-

a) Un conte ſemblable a été fait ſur *Fernand Cortez*, ſur *Tamerlan*, ſur *Attila*, qui ſe diſait le flésu de Dieu, ſelon les compilateurs. Perſonne ne s'aviſa jamais de s'appeller *fléau*. Les jéſuites appellaient *Paſcal* porte d'enfer, mais *Paſcal* leur répond dans ſes provinciales que ſon nom n'eſt pas porte d'enfer. La plûpart de ces avantures & de ces réponſes attribuées d'âge en âge à tant d'hommes célèbres, ſortirent d'abord de l'imagination des auteurs qui voulurent égayer leurs romans, & ſont répétées encor aujourd'hui par ceux qui écrivent des hiſtoires ſur des collections de gazettes. Tous ces bons mots prétendus, tous ces apophtegmes groſſiſſent des ana. On peut s'en amuſer, & non les croire.

ſent l'autre, la Perſe & l'Inde ont été également les pays les plus malheureux de la terre ; tant les hommes ſe ſont toûjours efforcés de changer en calamités effroyables tous les biens que la nature leur a faits. La Perſe & l'Inde ne furent plus, depuis la victoire & la mort de *Nadir*, qu'une anarchie ſanglante. C'étaient les mêmes torrens de révolutions.

ARTICLE NEUVIÉME.

Suite des révolutions.

UN jeune valet Perſan qui avait ſervi en qualité de porte-maſſue dans la maiſon du *Sha-Nadir*, ſe fit voleur de grand chemin, comme l'avait été ſon maitre. Il eut avis d'un convoi de trois mille chameaux chargés d'armes, de vivres & d'une grande partie de l'or emporté de Déli par les Perſans. Il tua l'eſcorte, prit tout le convoi, leva des troupes & s'empara d'un royaume entier au nord-eſt de Déli. *a*) Ce royaume faiſait autrefois une partie de la Bactriane ; il confine d'un côté aux montagnes de la belle province de Cachemire, & de l'autre à Caboul. *Un voleur de grand chemin devient ſouverain.*

Ce brigand, nommé *Abdala*, fut alors un grand prince, un héros ; il marcha vers Déli en 1746, & ne ſe promit pas moins que de conquérir tout l'Indouſtan. C'était préciſément dans le tems que *la Bourdonnaye* prenait Madraſs.

Le vieux mogol *Mahmoud*, dont la deſtinée fut d'être opprimé par des voleurs, ſoit rois, ſoit voulant l'être, envoya d'abord contre celui-ci ſon grand-viſir, ſous qui ſon petit-fils *Sha-Ahmed* fit ſes premières armes. On livra bataille aux portes de Déli : la victoire fut indéciſe ; mais le grand-viſir fut tué. On aſſure que les omras, commandans des troupes de l'empereur, étranglerent leur maître, & firent courir le bruit qu'il s'était empoiſonné lui-meme.

Son petit-fils *Sha-Ahmed* lui ſuccéda ſur ce trône ſi chancelant ; prince qu'on a peint brave, mais faible, *b*) voluptueux, indécis, inconſtant ; dé-

a) Ce royaume s'appelle Ghiſni. Nous n'avons trouvé ce nom ni dans les cartes de *Vaugondi*, ni dans nos Dictionnaires : cependant il a exiſté & il eſt aujourd'hui démembré.

b) Nous ne cherchons que le vrai, nous ne prétendons faire le portrait ni des princes, ni des hommes d'état qui ont vécu à ſix mille lieues de nous, comme on s'aviſe tous les jours de nous tracer juſqu'aux plus petites nuances du caractère de quelques ſouverains qui régnaient il y a deux mille ans, & des miniſtres qui régnaient ſous eux ou ſur eux. Le charlataniſme qui s'étend partout varie ces tableaux en mille manières ; on fait dire à ces hommes qu'on connait ſi peu ce qu'ils n'ont jamais dit, on leur attribue des harangues qu'ils n'ont jamais prononcées, ainſi que des actions qu'ils n'ont jamais faites. Nous ſerions bien en peine de faire un vrai portrait des princes que nous avons vus de prés, & on veut nous donner celui de *Numa* & de *Tarquin* !

fiant, deſtiné à être plus malheureux que ſon grand-père. Un raïa nommé *Gaſi*, qui tantôt le ſecourut, & tantôt le trahit, le prit priſonnier & lui fit arracher les yeux. L'empereur mourut des ſuites de ſon ſupplice. Le raïa *Gaſi*, ne pouvant ſe faire empereur, mit en ſa place un deſcendant de *Tamerlan* : c'eſt *Alumgir*, qui n'a pas été plus heureux que les autres. Les omras ſemblables aux agas des janiſſaires veulent que la race de *Tamerlan* ſoit toûjours ſur le trône, comme les Turcs ne veulent de ſultan que de la race ottomane : il ne leur importe qui règne ; incapable ou méchant ; pourvu qu'il ſoit de la famille. Ils le dépoſent, ils lui arrachent les yeux, ils le tuent ſur un trône qu'ils tiennent ſacré. C'eſt ainſi qu'ils en uſent depuis *Aurengzeb*.

Autre aſſaſſiné. Autre *idem.*

On peut juger ſi pendant ces orages les ſouba, les nabab, les raïa du midi de l'Inde ſe diſputèrent les provinces envahies par eux ; & ſi les factions anglaiſes & françaiſes faiſaient leurs efforts pour partager la proie.

Nous avons fait voir comment un faible détachement d'Européans traînait au combat, ou diſſipait des armées de Gentous. Ces ſoldats de Viſapour, d'Arcate, de Tanjaour, de Golconde, d'Orixa, du Bengale, depuis le cap de Comorin juſqu'au promontoire des Palmiers & à l'embouchure du Gange, ſont de mauvais ſoldats ſans doute : point de diſcipline militaire, point de patience dans les travaux, nul attachement à leurs chefs, uniquement occupés de leur paye qui eſt toûjours fort au-deſſus du ſalaire des laboureurs & des ouvriers, par un uſage directement contraire à celui de toute l'Europe : ni eux, ni leurs officiers ne s'inquiètent jamais de l'intérêt du prince qu'ils ſervent, ſeulement de la caiſſe de ſon tréſorier. Mais enfin, Indiens contre Indiens vont aux coups, & leur force ou leur faibleſſe eſt égale ; leurs corps, qui ſoutiennent rarement la fatigue, affrontent la mort. Les cailles ſe combattent & ſe tuent auſſi bien que les dogues.

Marates. Il faut excepter de ces faibles troupes les montagnards appellés Marates, qui tiennent un peu plus de la conſtitution robuſte de tous les habitans des lieux eſcarpés. Ils ont plus de dureté, plus de courage & plus d'amour de la liberté, que les habitans de la plaine. Ces Marates ſont préciſément ce que furent les Suiſſes dans les guerres de *Charles VIII* & de *Louis XII* : quiconque les pouvait ſoudoyer était ſûr de la victoire, & on payait chérement leurs ſervices. Ils ſe choiſiſſent un chef auquel ils n'obéiſſent que pendant la guerre ; & encor lui obéiſſent-ils très mal. Les Européans ont appellé roi ce capitaine de brigands ; tant on prodigue ce nom. On les vit armés tantôt pour les empereurs, & tantôt contr'eux. Il ont ſervi tour-à tour nabab contre nabab, & Français contre Anglais.

Au reſte, on ne doit pas croire que ces Gentous-Marates, quoique de la religion des Brames, en obſervent les rites rigoureux : eux & preſque tous les ſoldats mangent de la viande & du poiſſon ; ils boivent même des liqueurs fortes, quand ils en trouvent. On accommode par tout pays ſa religion avec ſes paſſions.

Ces Marates empêchèrent *Abdala* de conquérir l'Inde. Il aurait été ſans eux

eux un *Tamerlan*, un *Alexandre*. Nous venons de voir le petit-fils de *Mahmoud* livré à la mort par un de ſes ſujets. Son ſucceſſeur *Alumgir* éprouva les mêmes révolutions dans une courte vie, & finit par le même ſort. Les Marates déclarés contre lui entrèrent dans Déli, & la ſaccagèrent pendant ſept jours. *Abdala* revint encor augmenter la confuſion & le déſaſtre en 1757. L'empereur *Alumgir* tombé en démence, gouverné & maltraité par ſon viſir, implora la protection de cet *Abdala* même; le viſir indigné mit en priſon ſon maître & bientôt après lui fit couper la tête. Cette dernière cataſtrophe arriva peu d'années après. Nos mémoires, qui s'accordent ſur le fonds, ſe contrediſent ſur les dates: mais qu'importe pour nous en quel mois, en quelle année on ait tué dans l'Inde un Mogol efféminé, tandis qu'on aſſaſſinait tant de ſouverains en Europe.

Cet amas de crimes & de malheurs qui ſe ſuivent ſans interruption, dégoûte enfin le lecteur: leur nombre & l'éloignement des lieux diminuent la pitié que les calamités inſpirent.

ARTICLE DIXIÉME.

Deſcription ſommaire des côtes de la preſqu'île, où les Français & les Anglais ont commercé & fait la guerre.

APrès avoir fait voir quels étaient les empereurs, les grands, les peuples, les ſoldats, les prêtres, avec qui le général *Lalli* avait à combattre & à négocier, il faut montrer en quel état ſe trouvait la fortune des Anglais, auxquels on l'oppoſait, & commencer par donner quelque idée des établiſſemens formés par tant de nations d'Europe ſur les côtes occidentales & orientales de l'Inde.

Il eſt déſagréable de ne point mettre ici une carte géographique ſous les yeux du lecteur: nous n'en avons ni le tems ni la commodité; mais quiconque voudra lire avec fruit ces mémoires, pourra aiſément en conſulter une. S'il n'en a point, qu'il ſe figure toutes les côtes de la preſqu'île de l'Inde couvertes d'établiſſemens de marchands d'Europe, fondés par les conceſſions des naturels du pays, ou les armes à la main. Commencez par le nord-oueſt. Vous trouvez d'abord ſur la côte la preſqu'île de Cambaye, où l'on a prétendu que les hommes vivaient communément deux cent années. Si cela était, elle aurait cette eau d'immortalité qui a fait le ſujet des romans de l'Aſie, ou cette fontaine de Jouvence connue dans les romans de l'Europe. Les Portugais y ont conſervé *Diu*, ou *Diou* une de leurs anciennes conquêtes. *Cambaye fables.*

Au fond du golfe de Cambaye eſt Surate, ville immédiatement gouvernée par le grand-mogol, dans laquelle toutes les nations commerçantes de la terre avaient des comptoirs, & ſurtout les Arméniens qui ſont les facteurs de la Turquie, de la Perſe & de l'Inde. *Surate.*

La côte de Malabar, proprement dite, commence par une petite île qui appartenait aux jéſuites; elle porte encor leur nom; & par un ſingulier contraſte, l'île de Bombai qui ſuit, eſt aux Anglais. Cette île de Bombai eſt le ſéjour le plus mal ſain de l'Inde & le plus incommode. C'eſt pourtant pour la conſerver, que les Anglais ont eu une guerre avec le nabab de Décan qui affecte la ſouveraineté de ces côtes. Il faut bien qu'ils trouvent leur profit à garder un établiſſement ſi triſte; & nous verrons comment ce poſte a ſervi à une des plus étonnantes avantures qui ayent jamais rendu le nom Anglais reſpectable dans l'Inde.

A l'article Angria.

Plus bas eſt la petite île de Goa. Tous les navigateurs diſent qu'il n'y a point de plus beau port au monde: ceux de Naples & de Lisbonne ne ſont ni plus grands ni plus commodes. La ville eſt encor un monument de la ſupériorité des Européans ſur les Indiens, ou plutôt du canon que ces peuples ne connaiſſent pas. Goa eſt malheureuſement célèbre par ſon inquiſition, également contraire à l'humanité & au commerce. Les moines Portugais firent accroire que le peuple adorait le diable, & ce ſont eux qui l'ont ſervi.

Goa.

Deſcendez vers le ſud, vous rencontrez Cananor, que les Hollandais ont enlevé aux Portugais qui l'avaient ravi aux propriétaires.

On trouve après, cet ancien royaume de Calicut, qui coûta tant de ſang aux Portugais. Ce royaume eſt d'environ vingt de nos lieues en tout ſens. Le ſouverain de ce pays s'intitulait *Zamorin*, roi des rois; & les rois ſes vaſſaux poſſédaient chacun environ cinq à ſix lieues. C'était l'étape du plus grand commerce; ce ne l'eſt plus; les marchands ne fréquentent plus Calicut. Un Anglais, qui a longtems voyagé ſur toutes ces côtes, nous a confirmé que ce terrain eſt le plus agréable de l'Aſie, & le climat le plus ſalubre; que tous les arbres y conſervent un feuillage perpétuel; que la terre y eſt en tout tems couverte de fleurs & de fruits. Mais l'avidité humaine n'envoye pas les marchands dans l'Inde pour reſpirer un air doux & pour cueillir des fleurs.

Calicut.

Un moine Portugais écrivit autrefois que quand le roi de ce pays ſe marie, il prie d'abord les prêtres les plus jeunes de coucher avec ſa femme; que toutes les dames & la reine elle-même, peuvent avoir chacune ſept maris; que les enfans n'héritent point, mais les neveux; & qu'enfin tous les habitans y font de pompeux ſacrifices au diable. Ces abſurdités ridicules ſont répétées dans vingt hiſtoires, dans vingt livres de géographie, dans

Menſonges imprimés.

a) Le fameux jéſuite *Tachard* conte qu'on lui a dit que les dames nobles de Calicut peuvent avoir juſqu'à dix maris à la fois (tome 3 des Lettres édifiantes, page 158). *Monteſquieu* cite cette niaiſerie, comme s'il citait un article de la coutume de Paris, & ce qu'il y a de pis c'eſt qu'il rend raiſon de cette loi.

L'auteur de ces fragmens ayant avec quelques amis, envoyé un vaiſſeau dans l'Inde, s'eſt informé ſoigneuſement ſi cette loi étonnante exiſte dans le Calicut. On lui a répondu en hauſſant les épaules & en riant. En effet, comment imaginer que le peuple le plus policé de toute la côte de Malabar ait une coutume ſi contraire à celle de tous ſes voiſins, aux loix de ſa religion & à la nature humaine! Comment

la Martinière lui-même. On s'indigne contre cette foule de compilateurs qui tranſcrivent de ſang-froid tant d'inepties en tout genre, comme ſi ce n'était rien de tromper les hommes *a*).

Nous regardons comme un devoir de redire ici que les premiers Bracmanes, ayant inventé la ſculpture, la peinture, les hiéroglyphes, ainſi que l'arithmétique & la géométrie, repréſentèrent la vertu ſous l'emblème d'une femme à laquelle ils donnaient dix bras pour combattre dix monſtres qui ſont les dix péchés auxquels les hommes ſont le plus ſujets. Ce ſont ces figures allégoriques que des aumôniers de vaiſſeaux, ignorans, trompés & trompeurs, prenaient pour des ſtatues de *Satan* & de *Belzébuth*, anciens noms perſans qui jamais n'ont été connus dans la preſqu'île *b*). Mais que diraient les deſcendans de ces Bracmanes, premiers précepteurs du genre-humain, s'ils avaient la curioſité de voir nos pays ſi longtems barbares, comme nous avons la rage d'aller chez eux par avarice!

Tanor qui ſuit eſt encor appellé royaume par nos géographes: c'eſt une petite terre de quatre lieues ſur deux, une maiſon de plaiſance, ſituée dans un lieu délicieux, où les voiſins vont acheter quelques denrées précieuſes. *Tanor.*

Immédiatement après, eſt le royaume de Cranganor, à-peu-près de la même étendue. La plûpart des rélations peuplent cette côte d'autant de rois, que nous voyons en Italie & en France de marquis ſans marquiſat, de comtes ſans comté, & en Allemagne de barons ſans baronie. *Cranganor.*

Si Cranganor eſt un royaume, Coulan, qui eſt auprès, peut s'appeller un vaſte empire; car il a environ douze lieues ſur près de trois en largeur. Les Hollandais, qui ont chaſſé les Portugais des capitales de ces états, ont établi dans Cranganor un comptoir dont ils ont fait une fortereſſe imprenable à tous ces monarques réunis. Ils ſont un commerce immenſe à Cranganor qui eſt, dit-on, un jardin de délices.

En allant toûjours au midi ſur le rivage de cette péninſule, qui ſe reſſerre de plus en plus, les Hollandais ont encor pris aux Portugais la fortereſſe qu'ils avaient dans le royaume de Cochin, petite province qui dépendait autrefois de ce roi des rois Zamorin de Calicut. Il y a près de trois ſiécles que ces ſouverains voyent des marchands armés venus d'Europe s'établir dans leurs territoires, ſe chaſſer les uns les autres, & s'emparer tour-à-tour de tout le commerce du pays, ſans que les habitans de trois cent lieues de côte ayent jamais pu y mettre obſtacle.

croire qu'un homme de qualité, un homme de guerre puiſſe ſe réſoudre à être le dixiéme favori de ſa femme! A qui appartiendraient les enfans? Quelle ſource abominable de querelles & de meurtres continuels! Il ſerait moins ridicule de dire qu'il y a une baſſe-cour où dix coqs ſe partagent tranquillement la jouiſſance d'une poule. Ce conte eſt auſſi abſurde que celui dont *Hérodote* amuſait les Grecs quand il leur diſait que toutes les dames de Babilone étaient obligées d'aller au temple vendre leurs faveurs au premier étranger qui voulait les acheter. Un ſuppôt de l'univerſité de Paris a voulu juſtifier cette ſottiſe: il n'y a pas réuſſi.

b) Voyez l'article *Brames*.

Travancor.

Travancor eſt la dernière terre qui termine la pointe de la preſqu'île. On eſt ſurpris de la faibleſſe des voyageurs & des miſſionnaires qui ont titré de royaume le petit pays de Travancor auſſi-bien que tous ces autres aſſemblages des riches bourgades que nous venons de parcourir. Pour peu que ces royaumes euſſent occupé chacun cinquante lieues ſeulement le long de la côte, il y aurait plus de douze cent lieues de Surate juſqu'au cap Comorin; & ſi on avait converti la centiéme partie des Indiens parmi leſquels il n'y a pas un chrêtien, il y en aurait plus d'un million *c*).

Arbre ſenſitif, phénoméne unique s'il eſt vrai.

Avant de quitter le Malabar, quoi qu'il n'entre point du tout dans notre plan de faire l'hiſtoire naturelle de ce pays délicieux, qu'on nous permette ſeulement d'admirer les cocotiers & l'arbre ſenſitif. On ſait que les cocotiers fourniſſent à l'homme tout ce qui lui eſt néceſſaire, nourriture & boiſſon agréable, vêtement, logement & meubles. C'eſt le plus beau préſent de la nature. L'arbre ſenſitif moins connu produit des fruits qui s'enflent & qui bondiſſent ſous la main qui les touche. Notre herbe ſenſitive, auſſi inexplicable, a beaucoup moins de propriétés. Cet arbre, ſi nous en croyons quelques naturaliſtes, ſe reproduit de lui-même en quelque ſens qu'on le coupe. On ne l'a point pourtant mis au rang des animaux zoophites, comme *Leuvenhœk* y a mis ces petits joncs nommés polipes d'eau-douce qui croiſſent dans quelques marais, & ſur leſquels on a débité tant de fables trop légérement accréditées. On cherche du merveilleux; il eſt partout, puiſque les moindres ouvrages de la nature ſont incompréhenſibles. Il n'eſt pas beſoin d'ajouter des fables à ces myſtéres réels qui frappent nos yeux & que nous foulons aux pieds.

ARTICLE ONZIÉME.

Suite de la connaiſſance des côtes de l'Inde.

ENfin, on double ce fameux cap de Comor, ou Comorin, connu des anciens Romains dès le tems d'*Auguſte*, & alors on eſt ſur cette côte des perles qu'on appelle la Pêcherie. C'eſt de là que les plongeurs In-

c) Un jéſuite nommé *Martin*, raconte dans le cinquiéme volume des Lettres curieuſes & édifiantes, que c'eſt une coutume vers Travancor, de faire un fonds tous les ans pour le diſtribuer par le ſort. Un Indien, dit-il, fit vœu à *St. François Xavier* de donner une ſomme aux jéſuites s'il gagnait à cette eſpèce de loterie. Il eut le gros lot. Il fit encor un vœu & eut le ſecond lot. Cependant, ajoute le jéſuite *Martin*, cet Indien ainſi que tous ſes compatriotes conſerva une horreur invincible pour la religion des Francs, qu'ils appellent le Franguiniſme. C'était un ingrat. Qu'on joigne à tous ces traits dont les lettres curieuſes ſont remplies, les miracles attribués à *St. François Xavier*, ſes ſermons dans tous les idiomes de l'Inde & du Japon dès qu'il débarquait dans ces pays, les neuf morts reſſuſcités par lui, les deux vaiſſeaux dans leſquels il ſe trouva en même tems à cent lieues l'un de

diens fourniſſaient des perles à l'Orient & l'Occident. On en trouvait encor beaucoup lorſque les Portugais découvrirent & envahirent ce rivage dans notre ſeiziéme ſiécle. Depuis ce tems-là cette branche immenſe de commerce a diminué de jour en jour, ſoit que les mers plus orientales produiſent aujourd'hui des perles d'une plus belle eau, ſoit que la matière qui les forme ait changé ſur la plage de ce promontoire de l'Inde, comme tant de mines d'or, d'argent & de tous les métaux ſe ſont épuiſées dans tant de terres.

Vous allez alors un peu au nord du huitiéme degré de l'équateur où vous êtes, & vous voyez à votre droite la Trapobane ou Taprobane des anciens, nommée depuis par les Arabes l'île de Serindib, & enfin Ceylan. C'eſt aſſez pour la faire connaître, de dire que le roi de Portugal *Emmanel* demandant à un de ſes capitaines de vaiſſeau qui en revenait, ſi elle méritait ſa réputation. Cet officier lui répondit, „ J'y ai vu une „ mer ſemée de perles, des rivages couverts d'ambre gris, des forêts „ d'ébenne & de cannelle, des montagnes de rubis, des cavernes de cryſtal „ de roche, & je vous en apporte dans mon vaiſſeau. " Quelle réponſe! & il n'exagérait pas. *Fameuſe île de Ceylan.*

Les Hollandais n'ont pas manqué de chaſſer les Portugais de cette île des tréſors. Il ſemblait que le Portugal n'eût entrepris tant de pénibles voyages, & conquis tant d'états au fond de l'Aſie que pour les Hollandais. Ceux-ci s'étant rendus maîtres de toutes les côtes du Ceylan, en interdiſent l'abord à tous les peuples. Ils ont fait le ſouverain de l'île leur tributaire; & il n'eſt jamais tombé dans l'eſprit des raïa, des nabab & des ſouba de l'Inde de tenter ſeulement de les en dépoſſéder.

Vous remontez de la côte de Malabar que nous avons parcourue, à celles de Coromandel & de Bengale, théatres des guerres entre les princes du pays, & entre la France & l'Angleterre.

Nous ne parlerons plus ici de monarques & de zamorins rois des rois; mais de ſouba, de nabab, de raïa. Cette côte de Coromandel eſt peuplée d'Européans comme celle de Malabar. Ce ſont d'abord les Hollandais à Négapatan qu'ils ont encor enlevé au Portugal, & dont ils ont fait, dit-on, une ville aſſez floriſſante.

Plus haut c'eſt Tranquebar, petit terrain que les Danois ont acheté & où ils ont fondé une ville plus belle que Négapatan. Près de Tranquebar

l'autre, & qu'il préſerva de la tempête, ſon crucifix qui tomba dans la mer & qui lui fut rapporté par un cancre; & qu'on juge ſi une religion auſſi ſainte que la nôtre doit être continuellement mêlée de ſemblables contes.

Ce même *Martin* qui a pourtant demeuré longtems dans l'Inde, oſe dire qu'il y a un petit peuple nommé les Coleries dont la loi eſt, que dans leurs querelles & dans leurs procès la partie adverſe eſt obligée de faire tout ce que fait l'autre. Celle-ci ſe crève-t-elle un œil, celle-là eſt obligée de s'en arracher un. Si un Colerie égorge ſa femme & la mange, ſon adverſaire auſſi-tôt aſſaſſine & mange la ſienne. Mr. *Orm* ſavant Anglais qui a vu beaucoup de ces Coleries, aſſure en propres mots, que ces coutumes diaboliques ſont abſolument inconnues, & que le père *Martin* en a menti.

les Français avaient le comptoir & le fort de Karical. Les Anglais au-deſſus, celui de Goudelour & celui de St. David.

Tout près du fort St. David, dans une plaine aride & ſans port, les Français ayant comme les autres acheté du ſouba de la province de Décan un petit territoire où ils bâtirent une loge, ils firent avec le tems de cette loge une ville conſidérable. C'eſt Pondicheri dont nous avons déja parlé. Ce n'était d'abord qu'un comptoir entouré d'une forte haye d'acacias, de palmiers, de cocotiers, d'aloës; & on appellait cette place la haye des limites.

Pondicheri.

Madraſt. A trente lieues au nord eſt Madraſs, comme nous l'avons vu, ce chef-lieu du grand commerce des Anglais. La ville eſt bâtie en partie des ruines de Méliapour; & cet ancien Méliapour avait été changé par les Portugais en *St. Thomé*, en l'honneur de *St. Thomas Dydime* apôtre. On trouve encor dans ces quartiers des reſtes de Syriens nommés d'abord chrêtiens de *Thomas*, parce qu'un *Thomas* marchand de Syrie & neſtorien était venu s'y établir avec ſes facteurs au ſixiéme ſiécle de notre ère. Bientôt après on ne douta pas que ce neſtorien n'eût été *St. Thomas Dydime* lui-même. On a vu partout des traditions, des croyances publiques, des monumens, des uſages fondés ſur de telles équivoques. Les Portugais croyaient que *St. Thomas* était venu à pied de Jéruſalem à la côte de Coromandel, en qualité de charpentier, bâtir un palais magnifique pour le roi *Gondafer*. Le jéſuite *Tachard* a vu près de Madraſs l'ouverture que fit *St. Thomas* au milieu d'une montagne pour s'échapper par ce trou des mains d'un bracmane qui le pourſuivait à grands coups de lance, quoique les bracmanes n'ayent jamais donné de coups de lance à perſonne. Les chrêtiens Anglais, & les chrêtiens Français ſe ſont détruits de nos jours à coups de canon ſur ce même terrain que la nature ne ſemblait pas avoir fait pour eux. Du moins les prétendus chrêtiens de *St. Thomas* étaient des marchands paiſibles.

Plus loin eſt le petit fort de Paliacate appartenant aux Hollandais. C'eſt de là qu'ils vont acheter des diamans dans la nababie de Golconde.

Mazulipatan. A cinquante lieues plus au nord, les Anglais & les Français ſe diſputaient Mazulipatan, où ſe fabriquent les plus belles toiles peintes, & où toutes les nations commerçaient. Mr. *Dupleix* obtint du nabab cet établiſſement entier. On voit que des étrangers ont partagé tout ce rivage, & que les Indiens n'ont rien gardé pour eux ſur leur propre territoire.

Quand on a franchi la côte de Coromandel, on eſt à la hauteur de la grande nababie de Golconde, où ſont les plus grands objets de l'avarice, les mines de diamans. Les nabab avaient longtems empêché les nations étrangères de ſe faire des établiſſemens fixes dans cette province. Les facteurs Anglais & Hollandais y venaient d'abord acheter les diamans qu'ils vendaient en Europe.

Calcuta. Les Anglais poſſédaient au nord de Golconde, la petite ville de Calcuta bâtie par eux ſur le Gange dans le Bengale, province qui paſſe pour la plus belle, la plus riche, & la plus délicieuſe contrée de l'univers.

Pour les Français, ils avaient Chandernagor & un autre petit comptoir ſur le Gange. C'eſt à Chandernagor que Mr. *Dupleix* commença ſa grande fortune, qu'il perdit depuis. Il y avait équipé pour ſon compte quinze vaiſſeaux qui allaient dans tous les ports de l'Aſie, avant qu'il fût nommé gouverneur de Pondicheri. *Chandernagor.*

Les Hollandais ont la ville d'Ougli entre Calcuta & Chandernagor. Il eſt bien à remarquer que dans toutes ces dernières guerres qui ont mis les Anglais ſur le penchant de leur ruine, & qui ont détruit les Français, jamais les Hollandais n'ont pris ouvertement de parti : ils ne ſe ſont point expoſés, ils ont joui tranquillement des avantages de leur commerce, ſans prétendre former des empires. Ils en poſſedent un aſſez beau à Batavia. On les vit agir en grands guerriers contre les Eſpagnols & les Portugais ; mais dans ces dernières guerres ils ſe ſont conduits en négocians habiles. *Ougli.*

Obſervons ſurtout que tant de peuples de l'Europe ayant de grands vaiſſeaux armés en guerre ſur tous les rivages de l'Inde, il n'y a que les Indiens qui n'en ayent point eu, ſi nous exceptons un ſeul pirate. Eſt-ce faibleſſe & ignorance du gouvernement ? Eſt-ce molleſſe, eſt-ce confiance dans la bonté de leurs vaſtes & fertiles terres qui n'ont aucun beſoin de nos denrées ? C'eſt tout cela enſemble.

ARTICLE DOUZIÉME.

Ce qui ſe paſſait dans l'Inde avant l'arrivée du général LALLI. *Hiſtoire d'*ANGRIA ; *Anglais detruits dans le Bengale.*

AYant fait connaître autant que nous l'avons pu dans ce précis, les côtes de l'Inde qui intéreſſent les nations commerçantes de l'Europe & de l'Aſie, commençons par rendre compte d'un ſervice que les Anglais leur rendirent à toutes.

Il y a cent ans qu'un maráte nommé *Conogé Angria*, qui avait commandé quelques barques de ſa nation contre les barques de l'empereur des Indes, ſe fit pirate ; & s'étant retranché vers Bombai, il pilla indifféremment ſes compatriotes, ſes voiſins & tous les commerçans qui navigeaient dans cette mer. Il s'était aiſément emparé ſur cette côte de quelques petites îles qui ne ſont que des rochers inabordables. Il en fortifia une en creuſant des foſſés dans le roc. Ses baſtions étaient ſoutenus par des murs épais de dix à douze pieds, & garnis de canons. C'était-là qu'il renfermait ſon butin. Son fils & ſon petit-fils continuèrent le même métier & avec plus de ſuccès. Une province entière derrière Bombai était ſoumiſe à ce dernier *Angria*. Mille vagabonds marates, indiens, renégats chrétiens, negres, étaient venus augmenter cette république de brigands, preſque ſemblable à celle d'Alger. Les *Angria* faiſaient bien voir que la *Qui était Angria.*

terre & la mer appartiennent à qui ſait s'en rendre maître. Nous voyons tour-à-tour deux voleurs ſe former de grandes dominations au nord & au ſud de l'Inde. L'un eſt *Abdala* vers Caboul, l'autre *Angria* vers Bombai. Et combien de grandes puiſſances n'ont pas eu d'autres commencemens!

Il falut que l'Angleterre armât conſécutivement deux flottes contre ces nouveaux conquérans. L'amiral *James* en 1755 commença cette guerre qui en effet en méritait le nom, & l'amiral *Watſon* l'acheva. Le capitaine *Clive* depuis ſi célebre, y ſignala ſes talens militaires. Toutes les retraites de ces illuſtres voleurs furent priſes l'une après l'autre. On trouva dans le rocher qui leur ſervait de capitale, des amas immenſes de marchandiſes, deux cent canons, des arſenaux d'armes de toute eſpèce, la valeur de cent cinquante millions monnoie de France, en or, en diamans, en perles, en aromates; ce qu'on raſſemblerait à peine dans toute la côte de Coromandel, & dans celle du Pérou, était caché dans ce rocher. *Angria* échappa. L'amiral *Watſon* prit ſa mère, ſa femme & ſes enfans priſonniers. Il les traita avec humanité, comme on peut bien le croire. Le plus jeune des enfans entendant dire qu'on n'avait pu trouver *Angria*, ſe jetta au cou de l'amiral, & lui dit, *ce ſera donc vous qui me ſervirez de père.* Mr. *Watſon* ſe fit expliquer ces paroles par un interprète; elles l'attendrirent juſqu'aux larmes, & en effet il ſervit de père à toute la famille. Cette action & ce bonheur mémorable étaient compenſés dans le chef-lieu des établiſſemens anglais au Bengale par un déſaſtre plus ſenſible.

Anglais exterminés. Il s'éleva une querelle entre leur comptoir de Calcuta ſur le Gange, & le ſouba du Bengale. Ce prince crut que les Anglais avaient à Calcuta une garniſon conſidérable puiſqu'ils l'avaient bravé. Cette ville ne renfermait pourtant qu'un conſeil de marchands, & environ trois cent ſoldats. Le plus grand prince de l'Inde marcha contr'eux avec ſoixante mille ſoldats, trois cent canons & trois cent éléphans.

Gouverneur quakre 1756. Le gouverneur de Calcuta nommé *Drak* était bien différent du fameux amiral *Drak*. On a dit, on a écrit qu'il était de cette religion nazaréenne primitive, profeſſée par ces reſpectables Penſilvaniens que nous connaiſſons ſous le nom de Quakres. Ces primitifs dont la patrie eſt Philadelphie dans le nouveau monde, & qui doivent faire rougir le nôtre, ont la même horreur du ſang que les brames. Ils regardent la guerre comme un crime. *Drak* était un marchand très habile & un honnête homme. Il avait juſques-là caché ſa religion; il ſe déclara, & le conſeil le fit embarquer ſur le Gange pour le mettre à couvert.

Qui croirait que les Mogols au premier aſſaut perdirent douze mille hommes?

a) A Saulieu en Bourgogne, au mois de Juin 1773, les enfans étant aſſemblés dans l'égliſe au nombre de ſoixante pour faire leur première communion, on s'aviſa de creuſer une foſſe dans cette égliſe pour y enterrer le ſoir même un cadavre: il s'éleva de la foſſe où étaient entaſſés d'anciens cadavres une exhalaiſon ſi maligne, que le curé, le vicaire, quarante enfans, & deux cent paroiſſiens qui entraient

mes? les rélations l'ont aſſuré. Si le fait eſt vrai, rien ne peut mieux confirmer ce que nous avons tant dit de la ſupériorité de l'Europe. Mais on ne pouvait réſiſter longtems : la ville fut priſe ; tout fut mis aux fers. Il y eut parmi les captifs, cent quarante-ſix Anglais, officiers & facteurs, conduits dans une priſon qu'on appelle le *Trou noir*. Ils firent une funeſte expérience des effets de l'air enfermé & échauffé ; ou plutôt, des vapeurs continuellement exhalées de tous les corps, & auxquelles on a donné le nom d'air & d'élément. Cent vingt-trois hommes en moururent en peu d'heures. *Bourhave*, dans ſa chymie, rapporte un exemple plus ſingulier : c'eſt celui d'un homme qui tomba ſur le champ en pourriture dans une raffinerie de ſucre à l'inſtant qu'on en eut fermé la porte. Ce pouvoir des vapeurs fait voir la néceſſité des ventilateurs, ſurtout dans les climats chauds, & les dangers mortels qui menacent les corps humains non-ſeulement dans les priſons, mais dans les ſpectacles où la foule eſt preſſée, & ſurtout dans les égliſes où l'on a l'infame coutume d'enterrer les morts, & dont il s'exhale une odeur peſtilentielle *a*).

Fatal effet de l'air renfermé.

Mr. *Holwell*, gouverneur en ſecond de Calcuta, fut un de ceux qui échappèrent à cette contagion ſubite. On le mena lui & vingt-deux officiers de la factorie mourans, à Maxadabad, capitale du Bengale. Le ſouba eut pitié d'eux & leur fit ôter leurs fers. *Holwell* lui offrit une rançon. Le prince la refuſa, en lui diſant qu'il avait trop ſouffert, ſans être encor obligé de payer ſa liberté.

C'eſt ce même *Holwell* qui avait appris non-ſeulement la langue des Brames modernes, mais encor celle des anciens Bracmanes. C'eſt lui qui a écrit depuis des mémoires ſi précieux ſur l'Inde ; & qui a traduit des morceaux ſublimes des premiers livres écrits dans la langue ſacrée, plus anciens que ceux du *Sanchoniaton* de Phénicie, du *Mercure* de l'Egypte, & des premiers légiſlateurs de la Chine. Les ſavans Brames de Bénarès attribuent à ces livres environ cinq mille ans d'antiquité.

Holwell ſeul Européan qui ait bien connu les dogmes des anciens Bracmanes.

Nous ſaiſiſſons avec reconnaiſſance cette occaſion de rendre ce que nous devons à un homme qui n'a voyagé que pour s'inſtruire. Il nous a dévoilé ce qui était caché depuis tant de ſiécles ; il a fait plus que les *Pythagore* & les *Apollonios* de Thiane. Nous exhortons quiconque veut s'inſtruire comme lui à lire attentivement les anciennes fables allégoriques, ſources primitives de toutes les fables qui ont depuis tenu lieu de vérités en Perſe, en Caldée, en Egypte, en Grèce, & chez les plus petites & les plus mépriſables hordes, comme chez les plus grandes & les plus floriſſantes nations. Ces objets ſont plus dignes de l'étude du ſage *b*), que les querelles

traient alors, en moururent : ſi on en croit les papiers publics. Ce terrible averiſſement de ne plus fouiller les temples de corps morts ſera-t-il encor inutile en France ? C'était autrefois un ſacrilège : juſqu'à quand cette horreur ſera-t-elle un acte de piété ?

b) Ce n'eſt pas que nous ayons une foi aveugle pour tout ce que nous débite Mr. *Holwell* : il ne faut l'avoir pour perſonne ; mais enfin il nous a démontré que les Gangarides avaient écrit une mythologie bonne ou mauvaiſe il y a cinq mille ans, comme le ſavant & judicieux jéſuite *Paremin*

de quelques commis pour de la mouſſeline & des toiles peintes, dont nous ſerons obligés, malgré nous, de dire un mot dans le cours de cet ouvrage.

Pour revenir à cette révolution dans l'Inde, le ſouba, qui s'appellait *Suraia Doula*, était un Tartare d'origine. On diſait qu'a l'exemple d'*Aurengzeb*, ſon deſſein était de s'emparer de l'Inde entière : on ne peut douter qu'il ne fût très ambitieux, puiſqu'il était à portée de l'être : on ajoute qu'il mépriſait ſon empereur faible & dur, inappliqué & ſans courage ; & qu'il haiſſait également tous ces marchands étrangers qui venaient profiter des troubles de l'empire & les augmenter. Dès qu'il eut pris le fort des Anglais, il menaça ceux des Hollandais & des Français : ils ſe rachetèrent pour des ſommes d'argent, très modiques dans ce pays ; les Français, pour environ ſix cent mille livres ; les Hollandais, pour douze cent mille francs ; parce qu'ils ſont plus riches. Ce prince ne s'occupa point alors à les détruire. Il avait dans ſes armées un rival de ſon ambition, ſon parent & parent du grand-mogol, plus à craindre pour lui qu'une ſociété de marchands. *Suraia Doula* penſait d'ailleurs comme plus d'un viſir Turc & plus d'un ſultan de Conſtantinople qui ont voulu chaſſer quelquefois tous les ambaſſadeurs des princes d'Europe & toutes leurs factories, mais qui leur ont fait payer chérement le droit de réſider en Turquie.

Anglais vengés. A peine eut-on reçu à Madraſs la nouvelle du danger où les Anglais étaient ſur le Gange, qu'on envoya par mer à leur ſecours tout ce qu'on put ramaſſer d'hommes portant les armes.

Mr. de *Buſſi*, qui était dans ces quartiers avec quelques troupes, profita de cette conjoncture, lui & Mr. *Laſi* s'emparèrent de tous les comptoirs anglais par-delà Mazulipatan, ſur la côte de la grande province d'Orixa, entre celles de Golconde & de Bengale. Ce ſuccès rendit quelques forces à la compagnie affaiblie qui devait bientôt ſuccomber.

Cependant l'amiral *Watſon* & le colonel *Clive*, vainqueurs d'*Angria* & libérateurs de toute la côte de Malabar, venaient auſſi au Bengale par la mer de Coromandel. Ils apprirent dans leur route qu'il n'y avait plus de retour pour eux dans leur ville de Calcuta, qu'en combattant ; & ils firent forces de voiles. Ainſi la guerre fut partout en peu de tems depuis Surate juſqu'aux bouches du Gange dans un contour d'environ mille lieues, comme elle l'eſt ſi ſouvent en Europe entre tant de princes chrétiens dont les intérêts ſe croiſent & changent continuellement pour le malheur des hommes.

Quand l'amiral *Watſon* & le colonel *Clive* arrivèrent à la rade de Calcuta, ils trouverent ce bon quakre gouverneur de la ville, & ceux qui s'étaient ſauvés avec lui, retirés dans des barques délabrées ſur le Gange : on ne les avait point pourſuivis. Le ſouba avait cent mille ſoldats, des

nous a démontré que les Chinois étaient réunis en corps de peuple vers ces tems-là. Et s'ils l'étaient alors, il fallait bien qu'ils le fuſſent auparavant : de grandes peuplades ne ſe forment pas en un jour. Ce n'eſt donc pas à nous, qui n'étions que des ſauvages barbares, quand ces peuples étaient policés & ſavans, à leur conteſter

canons, des éléphans, mais point de bateaux. Les Anglais, chaſſés de Calcuta, attendaient patiemment ſur le Gange, qu'on vînt de Madraſs à leur ſecours; l'amiral leur donna des vivres dont ils manquaient. Le colonel, aidé des officiers de la flotte & des matelots qui groſſiſſaient ſa petite armée, courut affronter toutes les forces du ſouba; mais il ne rencontra qu'un raïa, gouverneur de la ville, qui venait à lui à la tête d'un corps conſidérable; il le mit en fuite. Cet étrange gouverneur, au-lieu de ſe retirer dans ſa place, s'en alla porter l'allarme au camp de ſon prince, en lui diſant que les Anglais, qu'il avait rencontrés, étaient d'une eſpèce bien différente de ceux qui avaient été pris dans Calcuta.

Singulière lettre du colonel Clive à un ſouverain.

Le colonel *Clive* confirma le prince dans cette idée, en lui écrivant ces propres mots, ſi nous en croyons les mémoires du tems & les papiers publics. „ Un amiral Anglais qui commande une flotte invincible, & un „ ſoldat, dont le nom eſt aſſez connu de vous, ſont venus vous punir „ de vos cruautés. Il vaut mieux pour vous nous faire ſatisfaction, que „ d'attendre notre vengeance. “ Il pouvait hazarder ce ſtile audacieux & oriental. Le ſouba ſavait bien que ſon compétiteur, dont nous avons parlé, raïa très puiſſant dans ſon armée, & qu'il n'oſait faire arrêter, négociait déja ſecrétement avec les Anglais. Il ne répondit à cette lettre qu'en livrant une bataille; elle fut indéciſe entre une armée d'environ quatre-vingt mille combattans, & une d'environ quatre mille, moitié Anglais, moitié Cipayes. Alors on négocia, & ce fut à qui ſerait le plus adroit. Le ſouba rendit Calcuta & les priſonniers; mais il traitait ſous main avec Mr. de *Buſſi*; & le colonel, ou plutôt le général *Clive* traitait ſourdement de ſon côté avec le rival du ſouba. Ce rival s'appellait *Jaffer*; il voulait perdre le ſouba ſon parent & le détrôner. Le ſouba voulait perdre les Anglais par les Français ſes nouveaux amis, pour exterminer enſuite ſes amis mêmes. Voici les articles du traité ſingulier que le prince Mogol *Jaffer* ſigna dans ſa tente.

Marché fait pour un royaume & juré ſur l'Alcoran.

„ En préſence de Dieu & de ſon prophète, je jure d'obſerver cette „ convention tant que je vivrai, moi *Jaffer* &c.

„ Les ennemis des Anglais ſeront les miens, &c.

„ Pour les indemniſer de la perte que *Levia-Oda c*) leur a fait ſouffrir, „ je donnerai cent laks, (c'eſt vingt-quatre millions de nos livres.)

„ Pour les ſimples habitans, cinquante autres laks (douze millions.)

„ Pour les Maures & les Gentous au ſervice des Anglais, vingt laks, „ (quatre millions huit cent mille livres.)

„ Pour les Arméniens, qui trafiquent à Calcuta, ſept laks, (ſeize cent „ quatre-vingt mille.) Le tout faiſant environ quarante-deux millions, „ quatre cent quatre-vingt mille.)

leur antiquité. Il ſe peut que dans la foule des révolutions, qui ont dû tout changer ſur la terre, l'Europe ait cultivé des arts & connu des ſciences avant l'Aſie; mais il n'en reſte aucun veſtige; & l'Aſie eſt pleine d'anciens monumens.

c) C'eſt le nom de ſon général qui prit Calcuta.

„ Je payerai comptant ſans délai toutes ces ſommes dès qu'on m'aura „ fait ſouba de ces provinces.

„ L'amiral, le colonel & quatre autres officiers (qu'il nomme) pou- „ ront diſpoſer de cet argent comme il leur plaira. "

Cet article était ſtipulé pour les mettre à couvert de tout reproche.

Outre ces préſens, le ſouba, déſigné par le colonel *Clive*, étendait prodigieuſement les terres de la compagnie. Mr. *Dupleix* n'avait pas à beaucoup près obtenu les mêmes avantages, quand il créait des nabab.

On ne voit pas que les officiers Anglais ayent juré ce traité ſur l'Evangile : peut-être ne s'en trouva-t-il point ; & d'ailleurs c'était plutôt un billet au porteur, qu'un traité.

Le ſouba *Suraia-Doula* de ſon côté envoyait des ſecours réels d'argent à Mrs. de *Buſſi* & *Laſs*, tandis que ſon rival *Jaffer* ne donnait que des promeſſes. Il voulait faire tuer *Jaffer* ; mais ce prince ſe faiſait trop bien garder. L'un & l'autre, dans l'excès de leurs haines & de leurs défiances ſe jurèrent ſur l'Alcoran une amitié inviolable.

Victoire du lord Clive. Le ſouba, trompé & voulant tromper, mena *Jaffer* contre la troupe Anglaiſe, que nous n'oſons appeller une armée. Enfin, le 30 Juin, la bataille déciſive ſe donna entre lui & le colonel *Clive*. Le ſouba la perdit : on lui prit ſon canon, ſes éléphans, ſon bagage, ſon artillerie. *Jaffer* était à la tête d'un camp ſéparé ; il ne combattit point ; c'eſt la prudence des perfides : ſi le ſouba était vainqueur, il s'uniſſait à lui ; ſi les Anglais l'emportaient, il marchait avec eux. Les vainqueurs pourſuivirent le ſouba ; ils entrèrent après lui dans Maxadabad ſa capitale. Le ſouba s'enfuit, & fut errant miſérablement pendant quelques jours. Le colonel *Clive* ſalua *Jaffer* ſouba des trois provinces, Bengale, Golconde, & Orixa, qui compoſaient un des plus beaux royaumes de la terre.

Suraia-Doula, ce prince détrôné, fuyait ſeul ſans ſecours, ſans eſpérance. Il apprit qu'il y avait une grotte où vivait un ſaint faquir (ce ſont des moines, des hermites mahométans). *Doula* ſe réfugia dans la caverne de ce ſaint. Sa ſurpriſe fut extrême, quand il reconnut dans le faquir un fripon auquel il avait fait autrefois couper le nez & les deux oreilles. Le prince & le ſaint ſe réconcilièrent au moyen de quelque argent ; mais pour en avoir davantage, le faquir dénonça le fugitif à ſon vainqueur. *Doula* fut pris & condamné à la mort par *Jaffer* : ſes prières & ſes larmes ne le ſauvèrent pas ; il fut exécuté impitoyablement, après qu'on lui eut jetté de l'eau ſur la tête, par une cérémonie bizarre, établie de tems immémorial ſur le bord du Gange, dont les peuples ont attribué toûjours à l'eau de ſingulières propriétés. C'eſt une eſpèce de purification imitée depuis par les Egyptiens ; c'eſt l'origine de l'eau luſtrale chez les Grecs, & chez les Romains. On trouva dans les papiers de ce malheureux prince toute ſa correſpondance avec Mrs. de *Buſſi* & *Laſs*.

Souverain condamné à mort.

Les Français per- C'eſt pendant le cours de cette expédition que le général *Clive* courut à la conquête de Chandernagor, le poſte alors le plus important que les

Français euſſent dans l'Inde, rempli d'une quantité prodigieuſe de marchandiſes, & défendu par cent ſoixante piéces de canon, cinq cent ſoldats Français & ſept cent Noirs. *dent Chandernagor.*

Clive & *Watſon* n'avaient que quatre cent hommes de plus : cependant au bout de cinq jours il falut ſe rendre. La capitulation fut ſignée d'un côté par le général & l'amiral ; & de l'autre, par les prépoſés *Fournier*, *Nicolas*, *la Potière* & *Caillot*, le 23 Mars 1757. Ces commiſſaires demandèrent que le vainqueur laiſât les jéſuites dans la ville. *Clive* répondit ; les jéſuites peuvent aller partout où ils voudront, hors chez nous.

Les marchandiſes qu'on trouva dans les magaſins furent vendues cent vingt-cinq mille livres ſterling : (environ deux millions huit cent ſoixante mille francs.) Tous les ſuccès des Anglais dans cette partie de l'Inde furent dûs principalement aux ſoins de ce célebre *Clive*. Son nom fut reſpecté à la cour du grand-mogol, qui lui envoya un éléphant chargé de préſens magnifiques, & une patente de raïa. Le roi d'Angleterre le créa pair en Irlande. C'eſt lui qui dans les derniers débats, qui s'élevèrent au ſujet de la compagnie des Indes, répondit à ceux qui lui demandaient compte des millions qu'il avait ajouté à ſa gloire : J'en ai donné un à mon ſecrétaire, deux à mes amis, & j'ai gardé le reſte pour moi.

Dans une autre ſéance il dit : Nul n'attaquera mon honneur impunément : mes juges doivent garder le leur. Preſque tous les principaux agens de la compagnie anglaiſe en ont uſé de même. Leurs profuſions ont égalé leurs richeſſes. Les actionnaires y perdent, l'Angleterre y gagne ; puiſqu'au bout de quelques années chacun vient répandre dans ſa patrie ce qu'il a pu amaſſer ſur les bords du Gange & ſur les côtes de Coromandel & de Malabar : ainſi que les tréſors immenſes conquis par l'amiral *Anſon* en faiſant le tour du monde ; & ceux que tant d'autres amiraux acquirent par tant de priſes, augmentaient l'opulence de la nation.

Depuis les victoires du lord *Clive*, les Anglais ont régné dans le Bengale ; les nabab, qui ont voulu les attaquer, ont été repouſſés. Mais enfin, on a craint à Londres que la compagnie ne périt par l'excès de ſon bonheur, comme la compagnie françaiſe a été détruite par la diſcorde, la diſette, la modicité des ſecours venus trop tard, les changemens continuels de miniſtres, qui ne pouvant avoir ſur l'Inde que des idées confuſes & fauſſes, changeaient au hazard des ordres donnés aveuglément par leurs prédéceſſeurs.

Tous les malheurs de la France retombaient néceſſairement ſur la compagnie. On ne pouvait la ſecourir efficacément, quand on était battu en Allemagne, qu'on perdait le Canada, la Martinique, la Guadeloupe en Amérique, la Gorée en Afrique, tous ſes établiſſemens ſur le Sénégal ; que tous les vaiſſeaux étaient pris, & qu'enfin le roi & les citoyens vendirent leur vaiſſelle pour payer des ſoldats ; faible reſſource dans de ſi grandes calamités.

ARTICLE TREIZIÉME.

Arrivée du général LALLI : *ſes ſuccès, ſes traverſes. Conduite d'un jéſuite nommé* LAVAUR.

CE fut dans ces circonſtances que le général *Lalli* & le chef d'eſcadre d'*Aché*, après avoir ſéjourné quelque tems à l'île de Bourbon, entrèrent dans la rade de Pondicheri, le 28 Avril 1758. Le vaiſſeau, nommé le Comte de Provence, qui portait le général, fut ſalué de coups de canon à boulets, dont il fut très endommagé. Cette étrange mépriſe, ou cette méchanceté de quelques ſubalternes, fut d'un très mauvais augure pour les matelots toûjours ſuperſtitieux, & même pour *Lalli* qui ne l'était pas.

Ce commandant avait en perſpective le bâton de maréchal de France, qu'il croyait pouvoir obtenir, s'il opérait une grande révolution dans l'Inde, & s'il réparait l'honneur des armes françaiſes peu ſoutenu alors dans les autres parties du monde. Sa ſeconde paſſion était d'humilier la grandeur anglaiſe, dont il était l'ennemi implacable.

Lalli commence par le ſiége de trois places & les prend.

Dès qu'il fut arrivé, il aſſiégea trois places ; l'une était Goudelour, petit fort à quatre lieues de Pondicheri : la ſeconde St. David, citadelle bien plus conſidérable ; la troiſiéme Divicotey, qui ſe rendit à ſon approche. Il était flatteur pour lui d'avoir ſous ſes ordres, dans ſes premières expéditions, un comte d'*Eſtaing*, deſcendant de ce d'*Eſtaing* qui ſauva la vie à *Philippe-Auguſte* à la bataille de Bovine, & qui tranſmit à ſa maiſon les armoiries des rois de France : un *Crillon* arrière petit-fils de ce *Crillon* ſurnommé *le brave*, digne d'être aimé du grand *Henri IV* : un *Montmorenci* : un *Conflans*, dont la maiſon eſt ſi ancienne & ſi illuſtre : un *la Fare*, & pluſieurs autres officiers de la première qualité. Ce n'était pas l'uſage qu'on fît ſervir des jeunes gens d'un grand nom dans l'Inde. Il eſt vrai qu'il eût falu avec eux plus de troupes & plus d'argent. Cependant le comte d'*Eſtaing* avait pris Goudelour en un jour ; & le lendemain le général, ſuivi de cette floriſſante jeuneſſe, était allé mettre le ſiége devant l'importante place de St. David.

Bataille navale entre l'amiral Pocok & l'amiral d'Aché 29 Avril 1758.

Il n'y avait pas un moment de perdu chez les deux nations rivales pendant que le comte d'*Eſtaing* prenait Goudelour ; une flotte anglaiſe, commandée par l'amiral *Pocok*, attaquait celle du comte d'*Aché*, à la rade de Pondicheri. Des hommes bleſſés ou tués, des mâts briſés, des voiles déchirées, des agrès rompus furent tout l'effet de cette bataille indéciſe. Les deux flottes endommagées reſtèrent dans ces parages également hors d'état de ſe nuire. La françaiſe était la plus maltraitée : elle n'avait que quarante morts ; mais cinq cent hommes étaient bleſſés : le comte d'*Aché* & ſon capitaine l'étaient auſſi ; & après la bataille on eut encor le malheur de perdre un vaiſſeau de ſoixante & quatorze canons qui échoua ſur la côte.

Digitized by Google

Mais une preuve évidente que l'amiral Français *a*) partagea avec l'amiral Anglais l'honneur de la journée, c'eſt que l'Anglais ne tenta point de jetter du ſecours dans le fort St. David aſſiégé.

Tout s'oppoſait dans Pondicheri à l'entrepriſe du général. Rien n'était prêt pour le ſeconder. Il demandait des bombes, des mortiers, des outils de toute eſpèce; on n'en avait point. Le ſiége traînait en longueur; on commençait à craindre l'affront de l'abandonner; l'argent même manquait. Les deux millions apportés ſur la flotte, & remis au tréſor de la compagnie, étaient déja conſommés; le conſeil marchand de Pondicheri avait cru néceſſaire de payer des dettes preſſantes pour ranimer un crédit expiré: il avait mandé à Paris que ſi on ne le ſecourait pas de dix millions, tout était perdu. Le gouverneur de Pondicheri, pour l'aminiſtration marchande, ſucceſſeur de *Godeheu*, écrivait au général le 24 May ce billet qu'il reçut à la tranchée. 1758.

„ Mes reſſources ſont épuiſées, & nous n'avons plus rien à attendre que „ d'un ſuccès. Où en trouverais je de ſuffiſantes dans un pays ruiné par „ quinze ans de guerres, pour fournir aux dépenſes de votre armée, & „ aux beſoins d'une eſcadre, par laquelle nous attendions bien des eſpèces „ de ſecours, & qui ſe trouve au contraire dénuée de tout? "

Ce ſeul billet explique la cauſe de tous les déſaſtres qu'on avait éprouvés, & de tous ceux qui ſuivirent. Plus la diſette de toutes les choſes néceſſaires ſe faiſait ſentir dans la ville, plus on blâmait le général d'avoir entrepris le ſiége de St. David.

Malgré tant de traverſes & tant d'obſtacles, le général força le commandant Anglais à ſe rendre. On trouva dans St. David cent quatre-vingt canons, des proviſions de toute eſpèce, dont on manquait à Pondicheri, & de l'argent dont on manquait encor davantage. Il y avait trois cent mille livres en eſpèces, & autant en effets qui furent remis au tréſorier de la compagnie. Nous ne ſpécifions ici que les faits dont tous les partis conviennent. 13 *Juin* 1758.

Le comte de *Lalli* fit démolir cette fortereſſe & toutes les métairies voiſines. C'était un ordre du miniſtère: ordre dangereux qui attira bientôt de triſtes repréſailles. Le fort St. David pris, le général diſpoſa tout ſur le champ pour la conquête de Madraſs. Il écrivit à Mr. de *Buſſi*, qui était alors au fond du Décan: „ Des que je ſerai maître de Madraſs, je me porte ſur le „ Gange ſoit par terre, ſoit par mer Ma politique eſt dans ces cinq mots: „ *Plus d'Anglais dans la peninſule* " Son ardeur ne put alors être ſatisfaite; la flotte n'était pas en état de le ſeconder. Elle venait d'eſſuyer un ſecond combat naval a la vue de Pondicheri, plus déſavantageux encor que le premier. Le comte d'*Aché* y avait reçu deux bleſſures; & dans ce combat meurtrier, il avait ſoutenu avec cinq vaiſſeaux délabrés les efforts 2e *Juillet* 1758. *Lalli met ce combat le* 3e *Août ou Auguſte dans ſes mémoires. C'eſt une méprije.*

a) Nous donnons le nom d'amiral au chef d'eſcadre parce que c'eſt le titre des chefs d'eſcadre Anglais. Le grand-amiral eſt en Angleterre ce qu'eſt l'amiral en France.

d'une armée navale deux fois plus forte que la ſienne. Il demande après ce combat au conſeil de la ville, mâtures, vivres, agrêts, ouvriers. Il n'obtient rien. Le général de mer n'eſt pas plus ſecouru par cette compagnie épuiſée que le général de terre. Il va chercher à l'île de France, vis-à-vis les côtes d'Afrique, ce qu'il ne peut trouver dans l'Aſie.

A l'entrée de la côte de Coromandel eſt une aſſez belle province qu'on nomme Tanjaour. Le raia de ce pays, à qui les Français & les Anglais donnaient le nom de roi, était un prince très-riche. La compagnie prétendait que ce prince lui devait environ treize millions de France.

Conduite, lettres, diſcours du jéſuite Lavaur.

Le gouverneur de Pondicheri pour la compagnie, exigea du général qu'il allât redemander cet argent, l'épée à la main. Un jéſuite français, nommé *Lavaur*, ſupérieur de la miſſion des Indes, lui diſait & lui écrivait *que la Providence bénîſſait ce projet d'une manière ſenſible.* Nous ſerons obligés de parler encor de ce jéſuite qui a joué un grand & funeſte rôle dans toutes ces avantures. Il ſuffit de dire à préſent que le général, dans ſa route, paſſa ſur les terres d'un autre petit prince, dont les neveux avaient offert depuis peu à la compagnie quatre laks de roupies, environ un million, pour avoir le petit état de leur oncle, & le chaſſer du pays. Le jéſuite exhorta vivement le comte de *Lalli* à cette bonne œuvre. Voici mot pour mot une de ſes lettres. „ La loi des ſucceſſions dans ce pays-ci eſt la loi du plus „ fort. Il ne faut pas regarder l'expulſion d'un prince ſur le même pié qu'on „ la regarderait en Europe. "

Il lui diſait dans une autre lettre „ il ne faut pas travailler pour la ſeule „ gloire des armes de ſa majeſté. A bon entendeur, demi mot. " Ces traits font connaître l'eſprit du pays & celui du jéſuite.

Le prince de Tanjaour eut recours aux Anglais de Madraſs. Ils ſe diſpoſèrent à faire une diverſion ; il eut le tems de faire entrer d'autres troupes auxiliaires dans ſa ville capitale menacée d'un ſiége. La petite armée françaiſe ne reçut de Pondicheri ni les vivres, ni les munitions néceſſaires ; on fut forcé d'abandonner cette entrepriſe ; la Providence ne la béniſſait pas autant que le jéſuite le prétendait. La compagnie n'eut ni l'argent du prince, ni celui des deux neveux qui voulaient dépoſſéder leur oncle.

Danger ſingulier du général Lalli.

Comme on préparait la retraite, un nègre du pays, commandant d'une troupe de cavaliers nègres dans le Tanjaour, vint ſe préſenter à la garde avancée du camp des Français, ſuivi de cinquante cavaliers ; il dit qu'il voulait parler au général & prendre parti à ſon ſervice. Le comte qui était au lit, ſortit de ſa tente preſque nud, tenant un bâton d'épine à la main. Le capitaine nègre lui porte ſur le champ un coup de ſabre qu'à peine il put parer : les autres cavaliers nègres fondent ſur lui. La garde du général accourut dans l'inſtant même ; on tua preſque tous ces aſſaſſins. Ce fut l'unique fruit de cette expédition du Tanjaour.

ARTI-

ARTICLE QUATORZIÉME.

Le comte LALLI *aſſiége Madraſs. Commencement de ſes malheurs.*

ENfin, après des courſes & des tentatives inutiles dans cette partie de l'Inde, malgré l'éloignement de la flotte françaiſe, conduite par le comte d'*Aché* aux îles de Bourbon & de France, qu'on croyait menacées par les Anglais, le général reprit ſon projet favori d'aſſiéger Madraſs.

Vous avez trop peu d'argent & de vivres, lui diſait-on : il répondait, nous en prendrons dans la ville. Quelques membres du conſeil de Pondicheri prêtèrent trente-quatre mille roupies, environ quatre-vingt deux mille livres. Les fermiers des villages, *a*) ou aldées de la compagnie, avancèrent quelque argent. Le général y mit du ſien. On fit des marches forcées ; on arriva devant cette ville qui ne s'y attendait pas.

Madraſs, comme on ſait, eſt partagée en deux parties fort différentes l'une de l'autre ; la première où eſt le fort St. George, était très bien fortifiée depuis l'expédition de *la Bourdonnaye*. La ſeconde beaucoup plus grande eſt peuplée de négocians de toutes les nations. On l'appelle la ville-noire, parce qu'en effet les noirs y ſont les plus nombreux. Le grand eſpace qu'elle occupe n'a pas permis qu'on la fortifiât ; une muraille & un foſſé faiſaient ſa défenſe. Cette grande ville très riche fut ſurpriſe & pillée. *Madraſs pris le 13 Décembre 1758.*

On imagine aſſez tous les excès, toutes les barbaries où s'emporte alors le ſoldat, qui n'a plus de frein, & qui regarde comme ſon droit inconteſtable le meurtre, le viol, l'incendie, la rapine. Les officiers les continrent autant qu'ils le purent : mais ce qui les arrêta le plus, c'eſt qu'à peine étaient-ils entrés dans cette ville baſſe qu'il falut s'y défendre. La garniſon de Madraſs tomba ſur eux ; on ſe battit de rue en rue ; maiſons, jardins, temples chrétiens, indiens, & maures, furent autant de champ de batailles, où les aſſaillans, chargés de butin, combattaient en déſordre ceux qui venaient leur arracher leur proie. Le comte d'*Eſtaing* accourut le premier contre une troupe anglaiſe qui marchait dans la grande rue. Le bataillon de Lorraine, qu'il commandait, n'était pas encor raſſemblé ; il combattait preſque ſeul, & fut fait priſonnier : malheur qui lui en attira de plus grands ; car étant depuis pris par les Anglais ſur mer, & tranſporté en Angleterre, il fut plongé à Portſmouth dans une priſon affreuſe : traitement indigne de ſon nom, de ſon courage, de nos mœurs, & de la généroſité anglaiſe. *Comte d'Eſtaing pris en pourſuivant les Anglais.*

La priſe du comte d'*Eſtaing*, au commencement du combat, pouvait entrainer la perte de la petite armée, qui, après avoir ſurpris la ville-noire était ſurpriſe à ſon tour. Le général, accompagné de toute cette nobleſſe

a) Aldée eſt un mot arabe conſervé en Eſpagne. Les Arabes qui allèrent dans l'Inde y introduiſirent pluſieurs termes de leur langue. Une étymologie bien avérée ſert quelquefois à prouver les émigrations des peuples.

françaiſe dont nous avons parlé, rétablit l'ordre. On pouſſa les Anglais juſqu'à un pont établi entre le fort St. George & la ville-noire. Le chevalier de *Crillon* courut à ce pont, où il tua cinquante Anglais; on y fit trente-trois priſonniers; on reſta maître de la ville.

L'eſpérance de prendre bientôt le fort St. George, ainſi que l'avait pris *la Bourdonnaye*, anima tous les officiers; &, ce qui eſt ſingulier, cinq ou ſix mille habitans de Pondicheri accoururent à cette expédition par curioſité, comme on va à une fête. Les aſſiégeans n'étaient compoſés que de deux mille ſept cent Européans d'infanterie, & de trois cent cavaliers. Ils n'avaient que dix mortiers & vingt canons. La ville était défendue par ſeize cent Européans, & deux mille cinq cent Cipayes. Ainſi les aſſiégés étaient plus fort d'onze cent hommes. Il eſt reçu dans la tactique qu'il faut d'ordinaire cinq aſſiégeans contre un aſſiégé. Les exemples d'une priſe de ville par un nombre égal au nombre qui la défend ſont très rares: réuſſir ſans proviſions eſt plus rare encore.

Ce qu'il y eut de plus triſte, c'eſt que deux cent déſerteurs français paſſèrent dans le fort St. George. Il n'eſt point d'armées, où la déſertion ſoit plus fréquente que dans les armées françaiſes, ſoit inquiétude naturelle de la nation, ſoit eſpérance d'être mieux traité ailleurs. Ces déſerteurs paraiſſaient quelquefois ſur les remparts tenant une bouteille de vin dans une main, & une bourſe dans l'autre; ils exhortaient leurs compatriotes à les imiter. On voyait pour la première fois la dixiéme partie d'une armée aſſiégeante réfugiée dans la ville aſſiégée.

Le ſiége de Madraſs, entrepris avec allégreſſe, fut bientôt regardé comme impraticable par tout le monde. Mr. *Pigot* mandataire de la compagnie anglaiſe, & gouverneur de la ville, promit cinquante mille roupies à la garniſon ſi elle ſe défendait bien, & il tint parole. Celui qui récompenſe ainſi, eſt mieux ſervi que celui qui n'a point d'argent. Le comte de *Lalli* n'eut d'autre reſſource que de tenter un aſſaut. Mais, dans le tems même qu'on ſe préparait à une action ſi audacieuſe, il parut dans le port de Madraſs ſix vaiſſeaux de guerre, détachés de la flotte anglaiſe, qui était alors vers Bombai. Ces vaiſſeaux apportaient des renforts d'hommes & de munitions. A leur vue, l'officier, qui commandait la tranchée, la quitta. Il falut lever le ſiége en hâte, & aller défendre Pondicheri, que les Anglais pouvaient attaquer plus aiſément encor que l'on n'avait attaqué Madraſs.

Siége du fort St. George levé le 17 Février 1759.

Il ne s'agiſſait plus alors d'aller faire des conquêtes auprès du Gange. *Lalli* ramena ſa petite armée diminuée & découragée dans Pondicheri plus découragé encore. Il n'y trouva que des ennemis de ſa perſonne qui lui firent plus de mal que les Anglais ne lui en pouvaient faire. Preſque tout le conſeil & tous les employés de la compagnie, irrités contre lui, inſultaient à ſon malheur. Il s'était attiré leur haine par des reproches durs & violens, par des lettres injurieuſes que lui dictait le dépit de n'être pas aſſez ſecondé dans ſes entrepriſes. Ce n'eſt pas qu'il ne ſût très bien que tout commandant, qui n'a qu'une autorité limitée, doit ménager un conſeil qui la partage; que s'il fait des actions de vigueur, il doit avoir des

Déchaînement contre le général.

paroles de douceur. Mais les contradictions continuelles l'aigriſſaient, & la place même qu'il occupait lui attirait la mauvaiſe volonté de preſque toute une colonie, qu'il était venu défendre.

On eſt toûjours ulcéré, ſans même qu'on s'en apperçoive, de ſe voir ſous les ordres d'un étranger. L'aliénation des eſprits augmentait, par les inſtructions mêmes envoyées de la cour au général. Il avait ordre de veiller ſur la conduite du conſeil; les directeurs de la compagnie des Indes à Paris lui avaient donné des notes ſur les abus inſéparables d'une adminiſtration ſi éloignée. Eût-il été le plus doux des hommes, il aurait été haï. Sa lettre écrite le 14 Février à Mr. de *Leirit* gouverneur de Pondicheri avant la levée du ſiége, rendait cette haine implacable. La lettre finiſſait par ces mots: *J'irais plutôt commander les Caffres de Madagaſcar que de reſter dans votre Sodome, qu'il n'eſt pas poſſible que le feu des Anglais ne détruiſe tôt ou tard au défaut de celui du ciel.*

Le mauvais ſuccès de Madraſs envenima toutes ces plaies. On ne lui pardonna point d'avoir été malheureux; & de ſon côté il ne pardonna point à ceux qui le haïſſaient. Des officiers joignirent bientôt leurs voix à ce cri général; ſurtout ceux du bataillon de l'Inde, troupe appartenante à la compagnie, furent les plus aigris. Ils ſurent malheureuſement ce que portait l'inſtruction du miniſtère. *Vous aurez l'attention de ne confier aucune expédition aux ſeules troupes de la compagnie. Il eſt à craindre que l'eſprit d'inſubordination, d'indiſcipline & de cupidité leur faſſe commettre des fautes, & il eſt de la ſageſſe de les prévenir pour n'avoir pas à les punir.* Tout concourut donc à rendre le général odieux ſans le faire reſpecter.

Avant d'aller à Madraſs, toûjours rempli du projet de chaſſer les Anglais de l'Inde, mais manquant de tout ce qui était néceſſaire pour de ſi grands efforts, il pria le brigadier de *Buſſi* de lui prêter cinq millions dont il ſerait la ſeule caution. Mr. de *Buſſi* en homme ſage ne jugea point à propos de hazarder une ſomme ſi forte, payable ſur des conquêtes ſi incertaines; il prévit qu'une lettre de change ſignée *Lalli*, rembourſable dans Madraſs ou dans Calcuta, ne ſerait jamais acceptée par les Anglais. Il eſt des circonſtances où ſi vous prêtez votre argent vous vous faites un ennemi ſecret; refuſez-le, vous avez un ennemi ouvert. L'indiſcrétion de la demande, & la néceſſité du refus, firent naître entre le général & le brigadier une averſion qui dégénéra en une haine irréconciliable, & qui ne ſervit pas à rétablir les affaires de la colonie. Pluſieurs autres officiers ſe plaignirent amérement. On ſe déchaîna contre le général; on l'accabla de reproches, de lettres anonymes, de ſatyres. Il en tomba malade de chagrin: quelque tems après la fiévre & de fréquens tranſports au cerveau le troublèrent pendant quatre mois; & pour conſolation, on lui inſultait encore.

ARTICLE QUINZIÉME.

Malheurs nouveaux de la compagnie des Indes.

DAns cet état, non moins triſte que celui de Pondicheri, le général formait de nouveaux projets de campagne. Il envoya au ſecours de l'établiſſement très conſidérable de Mazulipatan à ſoixante lieues au nord de Madraſs, Mr. de *Moracin*, officier dans le civil & dans le militaire, homme de tête & de réſolution, capable d'affronter la flotte anglaiſe, maîtreſſe de la mer, & de lui échapper. *Moracin* était un de ſes ennemis les plus déclarés & les plus ardens. Le général était réduit à ne pouvoir guères en employer d'autres. Cet officier, membre du conſeil, partit avec cinq cent hommes, tant cipayes que matelots; mais Mazulipatan était déja pris *a*). *Moracin* alla, quatre-vingt lieues plus loin, ſur un vaiſſeau qui lui appartenait, faire la guerre à un raïa qui devait de l'argent à la compagnie: il perdit quatre cent hommes & ſon argent.

Quels étaient donc ces princes, à qui un particulier d'Europe venait redemander quelques milliers de roupies à main armée?

Un autre exemple bien plus étrange du gouvernement indien mérite plus d'attention.

Pondicheri & Madraſs ſont, comme on l'a déja dit, ſur la côte de la grande nababie de Carnate, que les Européans appellent toûjours un royaume. Le parti anglais, avec cinq ou ſix cent hommes de ſa nation tout au plus; & le parti français avec le même nombre de la ſienne, protégeaient depuis longtems chacun ſon nabab; & c'était toûjours à qui ferait un ſouverain.

Le chevalier de *Soupire*, maréchal de camp, était depuis longtems dans cette province d'Arcate avec quelques ſoldats français, quelques noirs & quelques cipayes mal armés & mal payés. Le chevalier de *Soupire* ſe plaignait auſſi qu'ils ne fuſſent point vêtus; mais ce n'eſt pas un grand mal dans la zône-torride. Il y à dans cette province un poſte qu'on dit de la plus grande importance: c'eſt la fortereſſe de Vandavachi, qui couvrait les établiſſemens des Français. Vandavachi eſt ſitué dans une petite île formée par des rivières. La colonie françaiſe était encor maîtreſſe de cette place: les Anglais vinrent l'attaquer: le chevalier de *Soupire* les repouſſa dans un combat aſſez vif: c'était du moins éloigner la ruine prochaine.

Septembre 1759. Une choſe qu'on ne voit guères que dans ce pays-là, c'eſt que les deux

a) Nous nous gardons bien d'entrer dans tous les petits détails des querelles entre Mrs. de *Lalli* & de *Moracin*, entre Mrs. de *Moracin* & de *Leyrit*, entre tant de plaintes réciproques. S'il fallait détailler toutes ces miſères de tant d'Européans tranſplantés dans l'Inde, on ferait un livre beaucoup plus gros que l'Encyclopédie. On ne ſaurait trop étendre les ſciences, & reſſerrer le tableau des faibleſſes humaines.

nabab, pour leſquels on combattait, étaient chacun à cent lieues du champ de bataille. Pondicheri reſpirait un peu après ce petit ſuccès. Mais l'armée navale du comte d'*Aché* ayant reparu ſur la côte, elle fut encor attaquée par l'amiral *Pocok*, & plus maltraitée dans cette troiſiéme bataille que dans les premières; car un de ſes grands vaiſſeaux de guerre prit feu & la mâture fut brûlée; quatre vaiſſeaux de la compagnie s'enfuirent. Cependant l'amiral Français échappa à l'amiral Anglais, qui malgré la ſupériorité du nombre & de la marine, ne put prendre aucun de ſes vaiſſeaux. *Troiſiéme bataille navale. Flotte françaiſe encor maltraitée. Sept.* 1759.

Le comte d'*Aché* alors voulut repartir pour les îles de Bourbon & de France qui étaient toûjours menacées. Il falait combattre ſur toutes les mers pour les intérêts du commerce. Le conſeil de Pondicheri proteſta contre le départ de l'amiral, & le rendit reſponſable de la ruine de la compagnie, comme ſi cet officier commandait aux élémens & aux flottes anglaiſes. L'amiral laiſſa les marchands proteſter; il leur donna le peu d'argent qu'il avait apporté, & débarqua environ huit cent hommes; auſſi-tôt il alla ſe radouber à l'île de France. Pondicheri ſans munitions, ſans vivres, reſta dans la diſcorde & dans la conſternation. Le paſſé, le préſent & l'avenir étaient effrayans. 16 *Sept.* 1759.

Les troupes, qui couvraient Pondicheri, ſe révoltèrent. Ce ne fut point une de ces ſéditions tumultueuſes qui commencent ſans raiſon & qui finiſſent de même. La néceſſité ſembla les plonger dans ce parti, le ſeul qui leur reſtait pour être payés & pour avoir de quoi ſubſiſter. Donnez-nous, diſaient-elles, du pain & notre ſolde; ou nous allons en demander aux Anglais. Les ſoldats en corps écrivirent au général qu'ils attendraient quatre jours; mais qu'au bout de ce tems, toutes leurs reſſources étant épuiſées, ils paſſeraient à Madraſs. *Révolte des troupes. Octobre* 1759.

On a prétendu que cette révolte avait été fomentée par un jéſuite miſſionnaire nommé *St. Eſtevan*, jaloux de ſon ſupérieur le père *Lavaur*, qui de ſon côté trahiſſait le général autant que le miſſionnaire *St. Eſtevan* les trahiſſait tous deux. Cette conduite ne s'accorde pas avec ce zèle pur qui éclate dans les *Lettres édifiantes*, & avec la foule de miracles dont le Seigneur a récompenſé ce zèle.

Quoi qu'il en ſoit, il falut trouver de l'argent: on n'appaiſe point les ſéditions dans l'Inde avec des paroles. Le directeur de la monnoie, nommé *Boyelau*, donna le peu qui lui reſtait de matière d'or & d'argent. Le chevalier de *Crillon* prêta quatre mille roupies, Mr. de *Gadeville* autant. Mr. de *Lalli*, qui avait heureuſement cinquante mille francs chez lui, les donna, & engagea même le jéſuite *Lavaur*, ſon ennemi ſecret, à prêter trente-ſix mille livres de l'argent qu'il réſervait pour ſon uſage, ou pour ſes miſſions; le tout rembourſable par la compagnie, ſi elle était en état de le faire. On devait aux troupes dix mois de paye, & cette paye était forte: elle montait à plus d'un écu par jour pour chaque cavalier, & à treize ſous pour les ſoldats. Nous ſavons combien ces détails ſont petits; mais nous ſentons qu'ils ſont néceſſaires.

La révolte ne fut appaiſée qu'au bout de ſept jours; la bonne volonté

22. Janv. 1760. du ſoldat en fut affaiblie. Les Anglais revinrent à ce lieu fatal de Vandavachi : ils livrèrent dans cet endroit une ſeconde bataille qu'ils gagnèrent complettement. Mr. de *Buſſi*, l'homme le plus néceſſaire à la colonie & à l'armée, y fut fait priſonnier : tout fut déſeſpéré alors.

Après cette défaite, la cavalerie ſe révolta encore, & voulut paſſer aux Anglais, aimant mieux ſervir les vainqueurs, dont elle était ſûre d'être bien payée, que les vaincus qui lui devaient encor une grande partie de ſa ſolde. Le général la ramena une ſeconde fois avec ſon argent ; mais il ne put empêcher que pluſieurs cavaliers ne déſertaſſent. *a*)

Autre révolte.

Les déſaſtres ſe ſuivirent rapidement pendant une année entière. La colonie perdit tous ſes poſtes ; les troupes noires, les Cipayes les Européans déſertaient en foule. On avait eu recours à ces Marates, que chaque parti employe tour-à-tour dans tout le Mogol : nous les avons comparés aux Suiſſes ; mais s'ils vendent comme eux leurs ſervices, & s'ils ont quelque choſe de leur valeur, ils n'en ont pas la fidélité.

Les miſſionnaires ſe mêlent de tout dans cette partie de l'Inde : un d'eux qui était Portugais & décoré du titre d'évêque d'*Halicarnaſſe*, avait amené deux mille Marates. Ils ne combattirent point à la journée de Vandavachi ; mais pour faire quelque exploit de guerre, ils pillèrent tous les villages appartenans encor à la France, & partagèrent le butin avec l'évêque. *b*)

C'eſt ce que Mr. de Buſſi rapporte dans ſon mémoire pag. 98. & 184.

Nous ne prétendons pas faire un journal de toutes les minuties du brigandage, & détailler les malheurs particuliers qui précédèrent la priſe de Pondicheri & le malheur général. Quand une peſte a détruit une peuplade, à quoi bon fatiguer les vivans du récit de tout les ſymptômes qui ont emporté tant de morts ? Il nous ſuffira de dire que le général *Lalli* ſe retira dans Pondicheri, & que les Anglais bloquèrent bientôt cette capitale.

ARTICLE SEIZIÉME.

Avanture extraordinaire dans Surate. Les Anglais y dominent.

PEndant que la colonie françaiſe était dans le trouble & dans la détreſſe, les Anglais donnèrent dans l'Inde, à cinq cent lieues de Pondicheri, un exemple qui tint toute l'Aſie attentive.

a) Quelle eſt donc cette fureur de déſertinn ? L'amour de la patrie ſe perd-il à meſure qu'on s'élnigne d'elle ? Le ſoldat qui tirait hier ſur les ennemis, tire demain ſur ſes compatrintes. Il s'eſt fait un nnuveau devoir de tuer d'autres hnmmes, ou d'être tué par eux. Mais pnurqnoi y avait-il tant de Suiſſes dans les tronpes anglaiſes, & pas un dans les trnupes de France ? Pourquni parmi ces Suiſſes, nnis à la France par tant de traltés, s'eſt-il trouvé tant d'officiers & de ſoldats qui ont ſervi les Anglais contre cette même France en Amérique & en Aſie ?

D'nù vient enfin qu'en Eurnpe, pendant la paix même, des milliers de Français ont quitté leurs drapeaux pour tnucher la même paye de l'étranger ? Les Allemands déſertent auſſi, les Eſpagnols rarement ; les Anglais preſque jamais. Il eſt inonï qu'nn Turc & un Ruſſe déſertent.

Dans la retsaite des dix mille, an milieu des plus grands dangers & des fatigues les plus décourageantes, aucun Grec

Surate, ou Surat, au fond du golfe de Cambaye, était, depuis *Tamerlan*, le grand marché de l'Inde, de la Perſe, & de la Tartarie. Les Chinois même y avaient envoyé ſouvent des marchandiſes. Elle conſervait encor un très grand luſtre, habitée principalement par des Arméniens & par des Juifs, courtiers de toutes les nations, & chaque nation y avait ſon comptoir. C'était là que ſe rendaient tous les ſujets mahométans du grand-mogol qui voulaient faire le pélérinage de la Mecque. Un ſeul grand vaiſſeau que l'empereur entretenait à l'embouchure de la rivière qui paſſe à Surate, tranſportait de là les pélerins à la mer Rouge. Ce vaiſſeau & les autres petits navires indiens étaient ſous les ordres d'un Caffre, qui avait amené une colonie de Caffres à Surate.

Cet étranger mourut, & ſon fils obtint ſa place. Deux Caffres, amiraux du grand-mogol l'un après l'autre, ſans qu'on ait pu ſavoir de quelle côte d'Afrique étaient ces hommes! Rien ne démontre mieux combien le Mogol était mal gouverné, & par conſéquent malheureux. Le fils exerçait un empire tyrannique dans Surate. Le gouverneur ne pouvait lui réſiſter. Tous les marchands gémiſſaient ſous les redoublemens continuels de ſes extorſions. Il rançonnait tous les pélerins de la Mecque. Telle était la faibleſſe du grand-mogol *Allumgi* dans toutes les parties de l'adminiſtration, & c'eſt ainſi que les empires périſſent.

Enfin, les pélerins de la Mecque, les Arméniens, les Juifs, tous les habitans ſe réunirent pour demander aux Anglais leur protection contre un Caffre que le ſucceſſeur de *Tamerlan* n'oſait punir. L'amiral *Pocok* qui était alors à Bombai envoya deux vaiſſeaux de guerre à Surate. Ce ſecours ſuffit avec les troupes commandées par le capitaine *Maitland*, qui marcha à la tête de huit cent Anglais & de quinze cent Cipayes.

L'amiral & ſon parti ſe retranchèrent dans les jardins du comptoir français, au-delà d'une porte de la ville. Il était naturel que les Anglais le pourſuivant, les Français lui donnaſſent un aſyle.

On canonna, on bombarda cette retraite. Il y avait pluſieurs factions dans Surate; & il était à craindre qu'une de ces factions n'appellât les Marates qui ſont toûjours prêts à profiter des diviſions de l'empire. Enfin on s'accommoda, on ſe réunit avec les Anglais; les portes du château leur furent ouvertes. Le comptoir de France dans la ville ne fut pas garanti du pillage, mais aucun des employés ne fut tué; & la journée *Mars* 1759.

ne déſerta. Ils n'étaient pourtant que des mercénaires, officiers & ſoldats, qui s'étaient vendus pour un peu d'argent au jeune *Cyrus*, à un rebelle, à un uſurpateur. C'eſt au lecteur, & ſurtout au militaire éclairé, de trouver la cauſe & le remède de cette maladie contagieuſe, plus commune aux Français qu'aux autres nations depuis pluſieurs années, en paix & en guerre.

b) Un évêque latin de la ville grecque d'Halicarnaſſe qui appartient aux Turcs! Un évêque d'Halicarnaſſe qui prêche & qui pille! & qu'on diſe après cela, que ce monde ne ſe gouverne pas par des contradictions. Cet homme s'appellait *Norogna*; c'était un cordelier de Goa qui s'était enfui à Rome, où il avait obtenu un titre d'évêque miſſionnaire. Mr. de *Lalli* lui diſait quelquefois, *Mon cher prélat, comment as-tu fait pour n'être pas brûlé ou pendu?*

Mars 1759. ne coûta la vie qu'à cent perſonnes du parti de l'amiral, & à vingt ſoldats du capitaine *Maitland*.

Les Caffres ſe retirèrent où ils purent. S'il était rare qu'un homme de cette nation eût été amiral de l'empire, il y eut une choſe plus rare encore, c'eſt que l'empereur donna le titre & les appointemens d'amiral à la compagnie anglaiſe. Cette place valait trois laks de roupies & quelques droits. Le tout montait à huit cent mille francs par an. La facilité d'attirer à elle tout le commerce de Surate lui valait vingt fois davantage.

Cette avanture étrange ſemblait affermir la puiſſance & l'élévation des Anglais dans l'Inde, du moins pour un très longtems; & la compagnie de Pondicheri deſcendait à grands pas vers ſa deſtruction.

ARTICLE DIX-SEPTIÉME.

Priſe & deſtruction de Pondicheri.

PEndant que l'armée anglaiſe s'avançait vers l'occident, & qu'une nouvelle flotte menaçait la ville à l'orient, le comte de *Lalli* avait peu de ſoldats. Il ſe ſervit d'une ruſe aſſez ordinaire dans la guerre & dans la vie civile : c'eſt de paraître avoir plus qu'on n'a. Il commanda une *20 Mars 1760.* parade ſous les murs de la ville du côté de la mer. Il ordonna que tous les employés de la compagnie y paruſſent comme ſoldats en uniforme pour en impoſer à la flotte ennemie, qui était à la rade.

Troiſiéme révolte. Le conſeil de Pondicheri & tous les employés vinrent lui déclarer qu'ils ne pouvaient obéir à cet ordre. Les employés dirent qu'ils ne reconnaiſſaient pour leur commandant que le gouverneur établi par la compagnie. Tout bourgeois d'ordinaire ſe croit avili d'être ſoldat; quoiqu'en effet ce ſoient les ſoldats qui donnent les empires. Mais la véritable raiſon eſt qu'on voulait contrarier en tout celui qui avait encouru la haine publique.

Ce fut la troiſiéme révolte qu'il eſſuya en peu de jours. Il ne punit les chefs de la cabale qu'en les faiſant ſortir de la ville; mais il les outragea par des paroles accablantes qui ne s'oublient jamais, & qui reviennent bien fortement au cœur, lorſqu'on peut s'en venger. De plus, le général défendit au conſeil de s'aſſembler ſans ſon ordre. L'animoſité de cette compagnie fut auſſi grande que celle des parlemens de France l'était alors contre les commandans qui leur apportaient des ordres ſévères de la cour & ſouvent des ordres contradictoires. Il eut donc à combattre les citoyens & les ennemis.

La place manquait de vivres. Il fit rechercher dans toutes les maiſons le peu de ſuperflu qu'on y pourait trouver pour fournir aux troupes une ſubſiſtance néceſſaire. Ceux qui furent chargés de ce triſte détail n'en uſerent pas avec aſſez de diſcrétion chez des officiers principaux, dont le nom & la perſonne méritaient les plus grands ménagemens. Les cœurs, déja

déja trop irrités, furent ulcérés au dernier point : on criait à la tyrannie. Mr. *Dubois*, intendant de l'armée, qui remplit ce devoir, devint l'objet de l'exécration publique. Quand des ennemis vainqueurs ordonnent une telle recherche, perſonne n'oſe murmurer ; mais lorſque le général l'ordonnait pour ſauver la ville, tout s'élevait contre lui.

L'officier était réduit à une demi-livre de riz par jour ; le ſoldat à quatre onces. La ville n'avait plus que trois cent ſoldats noirs & ſept cent français preſſés par la faim, pour ſe défendre contre quatre mille ſoldats d'Europe & dix mille noirs. Il falait bien ſe rendre. *Lalli* déſeſpéré, agité de convulſions, l'eſprit accablé & égaré, voulut renoncer au commandement, & en charger le brigadier de *Landiviſiau*, qui ſe garda bien d'accepter un poſte ſi délicat & ſi funeſte. *Lalli* fut réduit à ordonner le malheur & la honte de la colonie. Au milieu de toutes ces criſes, il recevait chaque jour des billets anonymes, qui le menaçaient du fer & du poiſon. Il ſe crut en effet empoiſonné : il tomba en épilepſie ; & le miſſionnaire *Lavaur* alla dire dans toute la ville qu'il falait prier Dieu pour ce pauvre Irlandais qui était devenu fou.

Cependant le péril croiſſait : les troupes anglaiſes avaient abattu la malheureuſe haye qui entourait la ville. Le général voulut aſſembler le conſeil mixte du civil & du militaire qui tâcherait d'obtenir une capitulation ſupportable pour la ville & pour la colonie. Le conſeil de Pondicheri ne répondit que par un refus. *Vous nous avez caſſés*, diſait-il : *nous ne ſommes plus rien.—Je ne vous ai point caſſés*, répondait le général : *je vous ai défendu de vous aſſembler ſans ma permiſſion ; & je vous commande, au nom du roi, de vous aſſembler & de former un conſeil mixte, qui cherche les moyens d'adoucir le ſort de la colonie entière & le vôtre.* Le conſeil repliqua par cette ſommation qu'il lui fit ſignifier :

„ Nous vous ſommons, au nom de tous les ordres religieux, de tous „ les habitans & au nôtre de demander dans l'inſtant une ſuſpenſion d'ar- „ mes à Mr. *Coote* ; (c'était le commandant anglais) & nous vous ren- „ dons reſponſable, envers le roi, de tous les malheurs que des délais hors „ de ſaiſon pouraient occaſionner. "

Le général aſſembla alors un conſeil de guerre, compoſé de tous les principaux officiers qui faiſaient encor le ſervice ; ils conclurent à ſe rendre ; mais ils différaient ſur les conditions. Le comte de *Lalli*, outré contre les Anglais, qui avaient, diſait-il, violé en plus d'une occaſion le cartel établi entre les deux nations, fit une déclaration particulière, dans laquelle il leur reprochait leurs infractions aux traités. Ce n'était pas une politique prudente de parler de leurs torts à des vainqueurs, & d'aigrir ceux qu'il falait fléchir ; mais tel était ſon caractère. Après leur avoir expoſé ſes plaintes, il demandait qu'on laiſſât un aſyle à la mère & aux ſœurs d'un raïa, qui s'étaient réfugiées à Pondicheri, lorſque ce raïa eut été aſſaſſiné dans le camp des Anglais mêmes. Il leur reprochait vivement, ſelon ſa coutume, d'avoir ſouffert cette barbarie. Le colonel *Coote* ne fit aucune réponſe à cette déclaration hardie. Le conſeil de Pondicheri envoya de ſon côté au

commandant Anglais des articles de capitulation rédigés par le jéſuite *Lavaur*. Ce miſſionnaire les porta lui-même. Cette démarche aurait été bonne au Paraguai, mais non pas avec des Anglais. Si *Lalli* les offenſait en les accuſant d'injuſtice & de cruauté, on les offenſait davantage en députant un jéſuite intrigant, pour négocier avec des guerriers victorieux. Le colonel ne daigna pas ſeulement lire les articles du jéſuite; mais il donna les ſiens. Les voici.

Le jéſuite Lavaur propoſe une capitulation.

„ Le colonel *Coote* veut que les Français ſe rendent priſonniers de „ guerre, pour être traités comme il conviendra aux intérêts du roi ſon „ maître. Il aura pour eux toute l'indulgence qu'exige l'humanité.

„ Il enverra demain matin, entre huit & neuf heures, les grenadiers de „ ſon régiment prendre poſſeſſion de la porte Vilnour.

„ Après demain à la même heure, il prendra poſſeſſion de la porte „ St. Louis.

„ La mère & les ſœurs du raïa ſeront eſcortées à Madraſs. On aura „ tout le ſoin poſſible d'elles, & on ne les livrera point à leurs ennemis. „ Fait à notre quartier général, près de Pondicheri, le 15 Janvier 1761.“

16 *Janv.* 1761. Il falut obéir aux ordres du colonel *Coote*. Il entra dans la ville. La petite garniſon mit bas les armes. Le colonel ne dina point avec le général, contre lequel il était piqué, mais chez le gouverneur de la compagnie, nommé Mr. *Duval de Leirit*, avec pluſieurs membres du conſeil.

Les Anglais entrent dans la ville.

Mr. *Pigot*, gouverneur de Madraſs pour la compagnie anglaiſe, réclama ſon droit ſur Pondicheri: on ne put le lui diſputer, parce que c'était lui qui payait les troupes. Ce fut lui qui régla tout, après la conquête. Le général *Lalli* était toûjours très malade; il demanda à ce gouverneur anglais la permiſſion de reſter encor quatre jours à Pondicheri; il fut refuſé; on lui ſignifia qu'il falait partir le lendemain pour Madraſs.

Nous pouvons remarquer, comme une choſe aſſez ſingulière, que *Pigot* était d'une origine françaiſe, comme *Lalli* d'une origine irlandaiſe: l'un & l'autre combattait contre ſon ancienne patrie.

Lalli maltraité par les ſiens.

Cette rigueur fut la plus légère que le général eſſuyât. Les employés de la compagnie, les officiers de ſes troupes, qu'il avait mortifiés ſans ménagemens, ſe réunirent tous contre lui. Les employés ſurtout l'inſultèrent juſqu'au moment de ſon départ, affichant contre lui des placards, jetrant des pierres à ſes fenêtres, l'appellant à grands cris traître & ſcélérat. La troupe groſſiſſait par les indifférens qui s'y joignaient & qui étaient bientôt échauffés de la fureur des autres. On l'attendit à la place par laquelle on devait le tranſporter, couché ſur un palanquin, ſuivi au loin de quinze houzards anglais nommés pour l'eſcorter pendant ſa route juſqu'à Madraſs. Le colonel *Coote* lui avait permis de ſe faire accompagner de quatre de ſes gardes juſqu'à la porte; les ſéditieux environnèrent ſon lit en le chargeant d'injures, & en le menaçant de le tuer. On eût cru voir des eſclaves qui voulaient aſſommer de leurs fers un de leurs compagnons. Il continua ſa marche au milieu d'eux, tenant de ſes mains affaiblies deux piſtolets. Ses gardes & les houzards anglais lui ſauvèrent la vie.

Les ſéditieux s'en prirent à M. *Dubois*, ancien & brave officier, âgé de ſoixante & dix ans, intendant de l'armée, qui paſſa un moment après. Cet intendant, l'homme du roi, fut aſſaſſiné; on le vola; on le dépouilla nud; on l'enterra dans un jardin: ſes papiers furent ſaiſis ſur le champ dans ſa maiſon, & on ne les a jamais revus. *L'intendant de l'armée aſſaſſiné.*

Pendant que le général *Lalli* était conduit à Madraſs, des employés de la compagnie obtinrent à Pondicheri la permiſſion d'ouvrir ſes coffres, comptant y trouver des tréſors en or, en diamans, en lettres de change: ils n'y trouvèrent qu'un peu de vaiſſelle, des hardes, des papiers inutiles, & ils n'en furent que plus acharnés.

Accablé de chagrins & de maladies, *Lalli* priſonnier dans Madraſs demanda vainement qu'on différât ſon tranſport en Angleterre: il ne put obtenir cette grace. On le mena de force à bord d'un vaiſſeau marchand, dont le capitaine le traita inhumainement pendant toute la traverſée. On ne lui donnait pour tout ſoulagement que du bouillon de porc. Ce patron Anglais croyait devoir traiter ainſi un Irlandais au ſervice de France. Bientôt les officiers, le conſeil de Pondicheri & les principaux employés furent obligés de le ſuivre; mais avant d'être transférés, ils eurent la douleur de voir commencer la démolition de toutes les fortifications qu'ils avaient faites à leur ville, la deſtruction de leurs immenſes magaſins, de leurs halles, de tout ce qui pouvait ſervir au commerce, comme à la défenſe; & juſqu'à leurs propres maiſons. 5e. *Mars* 1761.

Mr. *Dupré*, nommé gouverneur de Pondicheri par le conſeil de Madraſs, preſſait cette deſtruction. C'était (à ce qu'on nous a mandé) le petit-fils d'un de ces Français que la rigueur de la révocation de l'édit de Nantes força de s'exiler de leur patrie & de ſervir contr'elle. *Louis XIV* ne s'attendait pas qu'au bout d'environ quatre-vingt ans la capitale de ſa compagnie des Indes ſerait détruite par un Français.

Le jéſuite *Lavaur* eut beau lui écrire: „ Monſieur, êtes-vous également „ preſſé de détruire la maiſon où nous avons un autel domeſtique pour y „ continuer en cachette l'exercice de notre religion " ? &c.

Dupré ſe ſouciait fort peu que *Lavaur* dit la meſſe *en cachette*: il lui répondit que le général *Lalli* avait raſé St. David & n'avait donné que trois jours aux habitans pour tranſporter leurs effets; que le gouverneur de Madraſs avait accordé trois mois aux habitans de Pondicheri; que les Anglais égalaient au moins les Français en généroſité; mais qu'il ſalait partir, & aller dire la meſſe ailleurs. Alors la ville fut impitoyablement raſée, ſans que les Français puſſent avoir le droit de ſe plaindre. 13 *Avril* 1760.

ARTICLE DIX-HUITIÉME.

LALLI & *les autres priſonniers conduits en Angleterre, relâchés ſur leur parole. Procès criminel de* LALLI.

LEs priſonniers continuèrent dans la route & en Angleterre leurs reproches mutuels que le déſeſpoir aigriſſait encore. Le général avait ſes partiſans, ſurtout parmi les officiers du régiment de ſon nom : preſque tous les autres étaient ſes ennemis déclarés ; chacun écrivait aux miniſtres de France ; chacun accuſait le parti oppoſé d'être la cauſe du déſaſtre. Mais la véritable cauſe était la même dans les autres parties du monde ; la ſupériorité des flottes anglaiſes, l'opiniâtreté attentive de la nation, ſon crédit, ſon argent comptant, & cet eſprit de patriotiſme, qui eſt plus fort à la longue que l'eſprit mercantile & que la cupidité des richeſſes.

Octobre 1761. Le général *Lalli* obtint de l'amirauté d'Angleterre la permiſſion de repaſſer en France ſur ſa parole. La plûpart de ſes ennemis eurent la même grace ; ils arrivèrent précédés de toutes les plaintes, des accuſations formées de part & d'autre, & de mille écrits dont Paris était inondé. Les partiſans de *Lalli* étaient en très petit nombre ; & ſes adverſaires, innombrables.

Un conſeil entier ; deux cent employés ſans reſſources ; les directeurs de la compagnie des Indes voyant leur grand établiſſement anéanti ; les actionnaires tremblans pour leur fortune, des officiers irrités, tous ſe déchaînaient avec d'autant plus d'animoſité contre *Lalli*, qu'ils croyaient qu'en perdant Pondicheri, il avait gagné des millions. Les femmes toûjours moins modérées que les hommes dans leurs terreurs & dans leurs plaintes, criaient au traître, au concuſſionnaire, au criminel de lèze-majeſté.

Le conſeil de Pondicheri en corps préſenta une requête contre lui au contrôleur-général. Il diſait dans cette requête, *Ce n'eſt point le déſir de venger nos injures & notre ruine perſonnelle qui nous anime, c'eſt la force de la vérité, c'eſt le ſentiment pur de nos conſciences, c'eſt le cri général.*

Il paraiſſait pourtant que le ſentiment pur des conſciences était un peu corrompu par la douleur d'avoir tout perdu, par une haine perſonnelle, peut-être excuſable, & par la ſoif de la vengeance qu'on ne peut excuſer.

Un très brave officier de la nobleſſe la plus antique, fort mal-à-propos outragé par le général, & même dans ſon honneur, écrivait en termes beaucoup plus violens que le conſeil de Pondicheri. *Voilà*, diſait-il, *ce qu'un étranger ſans nom, ſans actions devers lui, ſans naiſſance, ſans aucun titre, enfin, comblé cependant des honneurs de ſon maître, prépare en général à toute cette colonie. Rien n'a été ſacré pour ſes mains ſacrilèges ; ce chef les a portées juſqu'à l'autel en s'appropriant ſix chandeliers d'argent & un crucifix que le général Anglais lui a fait rendre à la ſollicitation du ſupérieur des capucins*, &c. &c.

Le général s'était attiré par ſes fougues indiſcrètes, & par ſes reproches injuſtes, une accuſation ſi cruelle : il eſt vrai qu'il avait fait porter chez lui ces chandeliers & ce crucifix, mais ſi publiquement qu'il n'était pas poſſible qu'au milieu de tant de grands intérêts, il voulût s'emparer d'un objet ſi mince. Auſſi l'arrêt qui le condamna ne parle point de ſacrilège.

Le reproche d'une baſſe naiſſance était bien injuſte : nous avons ſes titres munis du grand ſceau du roi *Jacques*. Sa maiſon était très ancienne. On paſſait donc les bornes avec lui comme il les avait paſſées avec tant d'autres. Si quelque choſe doit inſpirer aux hommes la modération, c'eſt ſans doute cette fatale avanture.

Le miniſtre des finances devait naturellement protéger une compagnie de commerce dont la ruine ſemblait ſi préjudiciable au royaume : il y eut un ordre ſecret d'enfermer *Lalli* à la Baſtille. Lui-même offrit de s'y rendre ; il écrivit au duc de Choiſeul : *J'apporte ici ma tête & mon innocence. J'attends vos ordres.*

Le duc de *Choiſeul*, miniſtre de la guerre & des affaires étrangères, était généreux à l'excès, bienfaiſant & juſte ; la hauteur de ſon ame était égale à la grandeur de ſes vues ; mais dans une affaire ſi eſſentielle & ſi compliquée il ne pouvait s'oppoſer aux clameurs de tout Paris, ni négliger la foule des imputations faites à l'accuſé. *Lalli* fut enfermé à la Baſtille dans la même chambre où avait été *la Bourdonnaye*, & n'en ſortit pas de même.

Il s'agiſſait d'abord de voir quels juges on lui donnerait. Un conſeil de guerre ſemblait le tribunal le plus convenable ; mais on lui imputait des malverſations, des concuſſions, des crimes de préculat dont les maréchaux de France ne ſont pas juges. Le comte de *Lalli* avait d'abord formé ſes plaintes : ainſi ſes adverſaires ne firent en quelque ſorte que récriminer. Ce procès était ſi compliqué, il falait faire venir tant de témoins, que le priſonnier reſta quinze mois à la Baſtille, ſans être interrogé, & ſans ſavoir devant quel tribunal il devait répondre. C'eſt-là, diſaient quelques juriſconſultes, le triſte deſtin des citoyens d'un royaume célèbre par les armes & par les arts, mais qui manque encor de bonnes loix, ou plutôt chez qui les ſages loix anciennes ſont quelquefois oubliées.

Le jéſuite *Lavaur* était alors à Paris ; il demandait au gouvernement une modique penſion de quatre cent francs, pour aller prier Dieu le reſte de ſes jours au fond du Périgord où il était né. Il mourut, & on lui trouva douze cent cinquante mille livres dans ſa caſſette, en or, en diamans, en lettres de change. Cette avanture d'un ſupérieur des miſſions de l'Orient, & la banqueroute de trois millions que fit en ce tems-là le ſupérieur des miſſions de l'Occident, nommé *la Valette*, excitèrent dans toute la France une indignation égale à celle qu'on inſpirait contre *Lalli* ; & fut une des cauſes qui produiſirent enfin l'aboliſſement des jéſuites : mais en même tems la caſſette de *Lavaur* prépara la perte de *Lalli*. On trouva dans ce coffre deux mémoires, l'un en faveur du comte ; l'autre, qui le chargeait de tous

Le jéſuite Lavaur meurt.

1250000 liv. dans ſa caſſette.

les crimes. Il devait faire uſage de l'un ou de l'autre de ces écrits, ſelon que les affaires tourneraient. De ce couteau tranchant à double lame, on porta au procureur-général celle qui bleſſait l'accuſé. Cet homme du roi fit ſa plainte au parlement contre le comte, de vexations, de concuſſions, de trahiſons, de crimes de lèze-majeſté. Le parlement renvoya l'affaire au châtelet en première inſtance. Et bientôt après des lettres-patentes du roi renvoyèrent à la grand'chambre & à la tournelle aſſemblées *la connaiſſance de tous les délits commis dans l'Inde, pour être le procès fait & parfait aux auteurs deſdits délits, ſelon la rigueur des ordonnances.* Le mot de juſtice conviendrait mieux peut-être que celui de rigueur.

Comme le procureur-général avait inſéré dans ſa plainte les termes de crimes de haute trahiſon, de lèze-majeſté; on refuſa un conſeil à l'accuſé. Il n'eut pour ſa défenſe d'autre ſecours que lui-même. On lui permit d'écrire: il ſe ſervit de cette permiſſion pour ſon malheur. Ses écrits irritèrent encor ſes adverſaires & lui en firent de nouveaux. Il reprochait au comte d'*Aché* d'avoir été cauſe de la perte de l'Inde, en ne reſtant pas devant Pondicheri. Mais ce chef d'eſcadre avait des ordres précis de défendre les îles de Bourbon & de France contre une invaſion dont elles étaient menacées. Il accuſait en lui un homme qui ayant combattu trois fois contre la flotte anglaiſe, avait été bleſſé dans ces trois batailles. Il faiſait des reproches ſanglans au chevalier de *Soupire*, qui lui répondit, & qui dépoſa contre lui avec une modération auſſi eſtimable qu'elle eſt rare.

Enfin ſe rendant à lui-même le témoignage, qu'il avait toûjours fait rigoureuſement ſon devoir, il ſe livra avec la plume aux mêmes emportemens qu'il avait eus quelquefois dans ſes diſcours. Si on lui eût donné un conſeil, ſes défenſes auraient été plus circonſpectes: mais il penſa toûjours qu'il lui ſuffiſait de ſe croire innocent. Il força ſurtout Mr. de *Buſſi* à lui faire une réponſe auſſi mortifiante que bien écrite. Tous les hommes impartiaux virent avec douleur deux braves officiers, tels que meſſieurs de *Lalli* & de *Buſſi*, tous deux d'une valeur éprouvée, & qui avaient cent fois prodigué leur vie, affecter de ſe ſoupçonner l'un l'autre d'avoir manqué de courage. *Lalli* en avait trop en inſultant tous ſes adverſaires dans ſes mémoires. C'était ſe battre ſeul contre une armée; il n'était guères poſſible que cette multitude ne l'accablât pas; tant les diſcours de toute une ville font impreſſion ſur les juges lors même qu'ils croyent être en garde contre cette ſéduction.

Digitized by Google

ARTICLE DIX-NEUVIÉME.

Fin du procès criminel contre LALLI. *Sa mort.*

PAr une fatalité ſingulière, & qui ne ſe voit peut-être qu'en France, le ridicule ſe mêle preſque toûjours aux événemens funeſtes. C'était un très grand ridicule en effet, de voir des hommes de paix, qui n'étaient jamais ſortis de Paris que pour aller à leurs maiſons de campagne, interroger avec un greffier des officiers généraux de terre & de mer ſur leurs opérations militaires.

Les membres du conſeil marchand de Pondicheri, les actionnaires de Paris, les directeurs de la compagnie des Indes, les employés, les commis, leurs femmes, leurs parens, criaient aux juges & aux amis des juges contre le commandant d'une armée qui conſiſtait à peine en mille ſoldats, & contre celui d'une flotte qui n'avait qu'un vaiſſeau de roi. Les actions étaient tombées, parce que le général était un traître, & que l'amiral s'était allé radouber au-lieu de livrer un quatriéme combat naval! On répétait les noms de Trichenapali, de Vandavachi, de Chétoupet. Les conſeillers de la grand'chambre achetaient de mauvaiſes cartes de l'Inde où ces places ne ſe trouvaient pas.

On faiſait un crime à *Lalli* de ne s'être pas emparé de ce poſte, nommé Chétoupet, avant d'aller à Madraſs. Tous les maréchaux de France aſſemblés auraient eu bien de la peine à décider de ſi loin ſi on devait aſſiéger Chétoupet ou non: & on portait cette queſtion à la grand'chambre! les accuſations étaient ſi multipliées, qu'il n'était pas poſſible que parmi tant de noms indiens un juge de Paris ne prît ſouvent une ville pour un homme, & un homme pour une ville.

Le général de terre accuſait le général de mer d'être la premiére cauſe de la chûte des actions, tandis que lui-même était accuſé par tout le conſeil de Pondicheri d'être l'unique principe de tous les malheurs.

Le chef d'eſcadre fut aſſigné pour être ouï. On l'interrogeait, après ſerment de dire la vérité, pourquoi il avait mis le *Cap au ſud*, au-lieu de s'être *emboſſé* au nord-eſt entre *Alamparvé* & *Goudelour?* noms qu'aucun Pariſien n'avait entendu prononcer auparavant.

A l'égard du général *Lalli*, on le chargeait d'avoir aſſiégé Goudelour au-lieu d'aſſiéger d'abord St. David; de n'avoir pas marché auſſi-tôt à Madraſs; d'avoir évacué le poſte de Chéringan; de n'avoir pas envoyé trois cent hommes de renfort noirs ou blancs à Mazulipatan; d'avoir capitulé à Pondicheri, & de n'avoir pas capitulé *a*).

a) Le maréchal *Keit* diſait à une impératrice de Ruſſie; Madame, ſi vous envoyez en Allemagne un général traître & lâche, vous pouvez le faire pendre à ſon retour. Mais s'il n'eſt qu'incapable, tant pis pour vous, pourquoi l'avez-vous choiſi? c'eſt votre faute, il a fait ce qu'il a pu, vous lui devez encor des remercîmens.

Il fut queſtion de ſavoir ſi Mr. de *Soupire*, maréchal de camp, avait continué ou non le ſervice militaire depuis la perte de Cangivaron; poſte aſſez inconnu à la tournelle. Il eſt vrai qu'en interrogeant *Lalli* ſur de tels faits, on avait ſoin de lui dire que c'étaient des opérations militaires ſur leſquelles on n'inſiſtait pas. Mais on n'en tirait pas moins des inductions contre lui. A ces chefs d'accuſation que nous avons entre les mains, en ſuccédaient d'autres ſur ſa conduite privée. On lui reprochait de s'être mis en colère contre un conſeiller de Pondicheri, & d'avoir dit à ce conſeiller qui ſe vantait de donner ſon ſang pour la compagnie, Avez-vous aſſez de ſang pour fournir du boudin aux troupes du roi qui manquent de pain? . . . . . N°. 74.

On l'accuſait d'avoir dit des ſottiſes à un autre conſeiller . N°. 87.

D'avoir condamné un perruquier qui avait brûlé de ſon fer chaud l'épaule d'une négreſſe, à recevoir un coup du même fer ſur ſon épaule. . . . . N°. 88.

De s'être enyvré quelquefois. . . . . N°. 104.

D'avoir fait chanter un capucin dans la rue. . . . . N°. 105.

D'avoir dit que Pondicheri reſſemblait à un bordel, où les uns careſſaient les filles, & où les autres les voulaient jetter par les fenêtres. . . . . N°. 106.

D'avoir rendu quelques viſites à Madame *Pigot* qui s'était échappée de chez ſon mari. . . . . N°. 108.

D'avoir fait donner du riz à ſes chevaux dans le tems qu'il n'avait point de chevaux. . . . . N°. 112.

D'avoir donné une fois aux ſoldats du punch fait avec du coco. . . . . N°. 131.

De s'être fait traiter d'un abcès au foie ſans que cet abcès eût crevé. Et ſi l'abcès eût crevé il en ſerait heureuſement mort. . N°. 147.

Ces griefs étaient mêlés d'accuſations plus importantes. La plus forte était d'avoir vendu Pondicheri aux Anglais; & la preuve en était que pendant le blocus il avait fait tirer des fuſées ſans qu'on en ſût la raiſon, & qu'il avait fait la ronde la nuit tambour battant. . . . N°. 144. & 145.

On voit aſſez que ces accuſations étaient intentées par des gens fâchés, & mauvais raiſonneurs: leur énorme extravagance ſemblait devoir décréditer les autres imputations. Nous ne parlerons point ici de cent petites affaires d'argent qui forment un chaos plus aiſé à débrouiller par un marchand que par un hiſtorien. Ses défenſes nous ont paru très plauſibles, & nous renvoyons le lecteur à l'arrêt même qui ne le déclara pas concuſſionnaire.

Il y eut cent ſoixante chefs d'accuſation contre lui, les cris du public en augmentaient encor le nombre & le poids; ce procès devenait très ſérieux malgré ſon extrême ridicule, on approchait de la cataſtrophe.

Le

a) Cinq voix ont donc ſuffi pour condamner un enfant aux ſupplices accumulés de la torture ordinaire & extraordinaire, de la langue arrachée avec des tenailles, du poing coupé, & d'être jetté dans les flammes. Un enfant! un petit-fils d'un lieute-

Le célèbre d'*Agueſſeau* a dit dans une de ſes mercuriales, en adreſſant la parole aux magiſtrats en 1714. *Juſtes par la droiture de vos intentions, êtes-vous toûjours exempts de l'injuſtice des préjugés ? Et n'eſt-ce pas cette eſpèce d'injuſtice que nous pouvons appeller l'erreur de la vertu, & ſi nous l'oſons dire, le crime des gens de bien ?*

Le terme de *crime* eſt bien fort ; un honnête homme ne commet point de crime, mais il fait ſouvent des fautes pernicieuſes : & quel homme, quelle compagnie n'a pas commis de telles fautes ?

Le rapporteur paſſait pour un homme dur, préoccupé & ſanguinaire. S'il avait mérité ce reproche dans toute ſon étendue, le mot de *crime* alors n'aurait pas été peut-être trop violent. Il aimait la juſtice ; mais il la voulait toûjours rigoureuſe, & enſuite il s'en repentait. Ses mains étaient encor teintes du ſang d'un enfant (l'on peut donner ce nom à un jeune gentilhomme d'environ dix-ſept ans) coupable d'un excès dont l'âge l'aurait corrigé, & que ſix mois de priſon auraient expié. C'était lui qui avait déterminé quinze juges contre dix à faire périr cette victime par la mort la plus affreuſe, réſervée aux parricides. *a*) Cette ſcène ſe paſſait chez un peuple réputé ſociable, dans le tems même où le monſtre de l'inquiſition s'apprivoiſait ailleurs, & où les anciennes loix des tems barbares s'adouciſſaient dans les autres états. Tous les princes, tous les peuples de l'Europe eurent horreur de cet effroyable aſſaſſinat juridique. Ce magiſtrat même en eut des remords ; mais il n'en fut pas moins impitoyable dans le procès du comte *Lalli*.

Quelques autres juges & lui étaient perſuadés de la néceſſité des ſupplices dans les affaires les plus graciables. On eût dit que c'était un plaiſir pour eux. Leur maxime était qu'il faut toûjours en croire les délateurs plus qus les accuſés ; & que s'il ſuffiſait de nier, il n'y aurait jamais de coupables. Ils oubliaient cette réponſe de l'empereur *Julien* le philoſophe, qui avait lui-même rendu la juſtice dans Paris : *s'il ſuffiſait d'accuſer, il n'y aurait jamais d'innocens.*

Il falait lire & relire un tas énorme de papiers, mille écrits contradictoires d'opérations militaires faites dans des lieux dont la poſition & le nom étaient inconnus aux magiſtrats, des faits dont il leur était impoſſible de ſe former une idée exacte, des incidens, des objections, des réponſes qui coupaient à tout moment le fil de l'affaire. Il n'eſt pas poſſible que chaque juge examine par lui-même toutes ces piéces ; & quand on aurait la patience de les lire, combien peu ſont en état de démêler la vérité dans cette multitude de contradictions ! On s'en repoſait preſque toûjours ſur le rapporteur dans les affaires compliquées ; il dirigeait les opinions ; on l'en croyait ſur ſa parole ; la vie & la mort, l'honneur & l'opprobre étaient dans ſa main.

lieutenant-général qui avait bien ſervi l'état ! & cet événement plus horrible que tout ce qu'on a jamais rapporté ou inventé ſur les cannibales, s'eſt paſſé chez une nation qui paſſe pour éclairée & humaine.

Un avocat-général ayant lû toutes les piéces avec une attention infatigable, fut pleinement convaincu que l'accuſé devait être abſous. — C'était Mr. *Séguier*, de la même famille que ce chancelier qui ſe fit un nom dans l'aurore des belles-lettres, cultivées trop tard en France ainſi que tous les arts; homme d'ailleurs de beaucoup d'eſprit, & plus éloquent encor que le rapporteur dans un goût différent. Il était ſi perſuadé de l'innocence du comte, qu'il s'en expliquait hautement devant les juges & dans tout Paris. Mr. *Pellot* ancien conſeiller de grand'chambre, le juge peut-être le plus appliqué & du plus grand ſens, fut entiérement de l'avis de Mr. *Séguier*.

On a cru que l'ancien parlement, aigri par ſes fréquentes querelles avec des officiers généraux chargés de lui annoncer les ordres du roi; exilé plus d'une fois pour ſa réſiſtance, & réſiſtant toûjours; devenu enfin ſans preſque le ſavoir, l'ennemi naturel de tout militaire élevé en dignité, pouvait goûter une ſecrette ſatisfaction en déployant ſon pouvoir ſur un homme qui avait exercé un pouvoir ſouverain. Il humiliait en lui tous les commandans. On ne s'avoue pas ce ſentiment caché au fond du cœur: mais ceux qui le ſoupçonnent, peuvent ne ſe pas tromper.

Le vice-roi de l'Inde françaiſe fut, après plus de cinquante ans de ſervices, condamné à la mort à l'âge de ſoixante & huit ans.

5e. *May* 1766. Quand on lui prononça ſon arrêt, l'excès de ſon indignation fut égal à celui de ſa ſurpriſe. Il s'emporta contre ſes juges, ainſi qu'il s'était emporté contre ſes accuſateurs; & tenant à la main un compas qui lui avait ſervi à tracer des cartes géographiques dans ſa priſon, il s'en frappa vers le cœur: le coup ne pénétra pas aſſez pour lui ôter la vie. Réſervé à la perdre ſur l'échaffaut, on le traîna, par ordre du rapporteur, dans un tombereau de boue, ayant dans la bouche un large bâillon, qui débordant ſur ſes lèvres & défigurant ſon viſage, formait un ſpectacle affreux. Une curioſité cruelle attire toûjours une foule de gens de tout état à un tel ſpectacle. Pluſieurs de ſes ennemis ſubalternes vinrent en jouïr. On lui bâillonnait ainſi la bouche, de peur que ſa voix ne s'élevât contre ſes juges ſur l'échaffaut; & qu'étant ſi vivement perſuadé de ſon innocence, il n'en perſuadât le peuple. Ce tombereau, ce bâillon ſoulevèrent les eſprits de tout Paris; & la mort de l'infortuné ne les révolta pas.

6e. *May* 1766. L'Arrêt portait *que* Thomas Arthur Lalli *était condamné à être décapité, comme duement atteint & convaincu d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'état & de la compagnie des Indes*; d'abus d'autorité, vexations & exactions.

On a déja remarqué ailleurs que ces mots *trahir les intérêts* ne ſignifient point une perfidie, une trahiſon formelle, un crime de lèze-majeſté, en un mot la vente de Pondicheri aux Anglais, dont on l'avait accuſé. Trahir les intérêts de quelqu'un veut dire les mal ménager, les mal conduire. Il était évident que dans tout ce procès il n'y avait pas l'ombre de trahiſon, ni de péculat. L'ennemi implacable des Anglais, qui les brava toûjours, ne leur avait pas vendu la ville. S'il l'avait fait, on le ſaurait aujourd'hui. De plus, les Anglais n'auraient pas acheté une ville qu'ils

étaient ſûrs de prendre. Enfin *Lalli* aurait joui à Londres du fruit de ſa trahiſon, & ne fût pas venu chercher la mort en France parmi ſes ennemis. A l'égard du péculat, comme il ne fut jamais chargé de l'argent du roi, ni de celui de la compagnie, on ne pouvait l'accuſer de ce crime, qu'on dit trop commun.

Abus d'autorité, vexations, exactions ſont auſſi des termes vagues & équivoques, à la faveur deſquels il n'y a point de préſidial qui ne pût condamner à mort un général d'armée, un maréchal de France. Il faut une loi préciſe & des preuves préciſes. Le général *Lalli* uſa ſans doute très mal de ſon autorité, en outrageant de paroles tant de braves officiers, en manquant toûjours d'égards, de circonſpection, de bienſéance: mais, comme il n'y a point de loi qui diſe: *Tout maréchal de France, tout général d'armée, qui ſera un brutal, aura la tête tranchée*, pluſieurs perſonnes impartiales penſerent que c'était l'ancien parlement qui paraiſſait abuſer de ſon autorité.

Le mot d'exaction eſt encor un terme qui n'a pas un ſens bien déterminé. *Lalli* n'avait jamais impoſé une contribution d'un denier ni ſur les habitans de Pondicheri, ni ſur le conſeil. Il ne demanda même jamais au tréſorier de ce conſeil le payement de ſes appointemens de général: il comptait les recevoir à Paris, & il n'y reçut que la mort.

Nous ſavons de ſcience certaine (autant qu'il eſt permis de prononcer ce mot de *certaine*) que trois jours après ſa mort, un homme très reſpectable ayant demandé à un des principaux juges ſur quel délit avait porté l'arrêt: *Il n'y a point de délit particulier*, répondit le juge en propres mots: *c'eſt ſur l'enſemble de ſa conduite qu'on a aſſis le jugement.* Cela était très vrai; mais cent incongruités dans la conduite d'un homme en place, cent défauts dans le caractère, cent traits de mauvaiſe humeur, mis enſemble, ne compoſaient pas un crime digne du dernier ſupplice. S'il était permis de ſe battre contre ſon général, il méritait peut-être de mourir de la main des officiers outragés par lui, mais non du glaive de la juſtice qui ne connait ni haine ni colère. On peut aſſurer qu'aucun militaire ne l'eût accuſé ſi violemment, s'ils avaient prévu que leurs plaintes le conduiraient à l'échaffaut. Au contraire, ils l'auraient excuſé. Tel eſt le caractère des officiers Français.

Cet arrêt ſemble aujourd'hui d'autant plus cruel, que dans le tems même où l'on avait inſtruit ce procès, le châtelet, chargé par ordre du roi de punir les concuſſions évidentes faites en Canada par des gens de plume, ne les avait condamnés qu'à des reſtitutions, à des amendes, & à des banniſſemens. Les magiſtrats du châtelet avaient ſenti que dans l'état d'humiliation & de déſeſpoir où la France était réduite en ce tems malheureux, ayant perdu ſes troupes, ſes vaiſſeaux, ſon argent, ſon commerce, ſes colonies, ſa réputation, on ne lui aurait rien rendu de tout cela, en faiſant pendre dix ou douze coupables, qui n'étant point payés par un gouvernement alors obéré, s'étaient payés par eux-mêmes. Ces accuſés n'avaient point contr'eux de cabale; & il y en avait une acharnée & terrible contre un Irlandais qui paraiſſait avoir été bizarre, capricieux, emporté, jaloux de

la fortune d'autrui, appliqué à ſon intérêt ſans doute comme tout autre; mais point voleur, mais brave, mais attaché à l'état, mais innocent. Il falut du tems pour que la pitié prît la place de la haine: on ne revint en faveur de *Lalli* qu'après pluſieurs mois, quand la vengeance aſſouvie laiſſa rentrer l'équité dans les cœurs avec la commiſération.

Ce qui contribua le plus à rétablir ſa mémoire dans le public, c'eſt qu'en effet, après bien des recherches, on trouva qu'il n'avait laiſſé qu'une fortune médiocre. L'arrêt portait qu'on prendrait ſur la confiſcation de ſes biens cent mille écus pour les pauvres de Pondicheri. Il ne ſe trouva pas de quoi payer cette ſomme, dettes préalables acquittées. Les vrais pauvres intéreſſans étaient ſes parens. Le roi leur accorda des graces qui ne réparèrent pas le malheur de la famille. La plus grande grace qu'elle eſpérait était de faire revoir, s'il était poſſible, par ce nouveau parlement le procès jugé par l'ancien, ou d'en faire remettre la déciſion à un conſeil de guerre, aidé de magiſtrats.

Il parut enfin aux hommes ſages & compatiſſans que la condamnation du général *Lalli* était un de ces meurtres commis avec le glaive de la juſtice. Il n'eſt point de nation civiliſée chez qui les loix faites pour protéger l'innocence, n'ayent ſervi quelquefois à l'opprimer. C'eſt un malheur attaché à la nature humaine, faible, paſſionnée, aveugle. Depuis le ſupplice des templiers, point de ſiécle où les juges en France n'ayent commis pluſieurs de ces erreurs meurtrières. Tantôt c'était une loi abſurde & barbare qui commandait ces iniquités judiciaires; tantôt c'était une loi ſage qu'on pervertiſſait. *b*)

Qu'il ſoit permis de remettre ici ſous les yeux ce que nous avons dit autrefois, que ſi on avait différé les ſupplices de la plûpart des hommes en place, un ſeul à peine aurait été exécuté. La raiſon en eſt que cette même nature humaine, ſi cruelle quand elle eſt échauffée, revient à la douceur, lorſqu'elle ſe réfroidit.

ARTICLE VINGTIÉME.

Deſtruction de la compagnie françaiſe des Indes.

LA mort de *Lalli* ne rendit pas la vie à la compagnie des Indes: elle ne fut qu'une cruauté inutile. S'il eſt triſte de s'en permettre de néceſſaires, combien doit-on s'abſtenir de celles qui ne ſervent qu'à faire dire aux

b) La maréchale d'*Ancre* fut accuſée d'avoir ſacrifié un coq blanc à la Lune, & brûlée comme ſorcière.

On prouva au curé *Gaufredy* qu'il avait eu de fréquentes conférences avec le diable. Une des plus fortes charges contre *Vanini* était qu'on avait trouvé chez lui un grand crapaud, & en conſéquence il fut déclaré ſorcier & athée.

Le jéſuite *Girard* fut accuſé d'avoir enſorcelé la *Cadière*. Le curé *Grandier* d'avoir enſorcelé tout un couvent.

nations voiſines : ce peuple auparavant généreux & redoutable n'était en ce rems-là dangereux que pour ceux qui le ſervaient.

Ce fut depuis un grand problème à la cour, dans Paris, dans les provinces maritimes, parmi les négocians, parmi les miniſtres, s'il falait ſoutenir, ou abandonner ce cadavre à deux têtes qui avait fait également mal à la fois le commerce & la guerre, & dont le corps était compoſé de membres qui changeaient tous les jours. Les miniſtres, qui penchaient vers le deſſein de lui ôter ſon privilège excluſif, employèrent la plume de Mr. l'abbé *Morrelet*, à la vérité docteur de Sorbonne, mais homme très inſtruit, d'un eſprit net & méthodique, plus propre à rendre ſervice à l'état dans des affaires ſérieuſes, qu'à diſputer ſur des fadaiſes de l'école. Il prouva que dans l'état où ſe trouvait la compagnie, il n'était pas poſſible de lui conſerver un privilège qui l'avait ruinée. Il voulut prouver auſſi qu'il eût falu ne lui en jamais donner. C'était dire en effet que les Français ont dans leur caractère, & trop ſouvent dans leur gouvernement quelque choſe qui ne leur permet pas de former de grandes aſſociations heureuſes ; car les compagnies anglaiſe, hollandaiſe & même danoiſe proſpéraient avec leur privilège excluſif. Il fut prouvé que les différens miniſtères depuis 1725, juſqu'à 1769, avaient fourni à la compagnie des Indes aux dépens du roi & de l'état la ſomme étonnante de trois cent ſoixante & ſeize millions, ſans que jamais elle eût pu payer ſes actionnaires du produit de ſon commerce, comme on ne peut trop le redire.

Enfin, le phantôme de cette compagnie, qui avait donné de ſi grandes eſpérances, fut anéanti. Il n'avait pu réuſſir par les ſoins du cardinal de *Richelieu*, ni par les libéralités de *Louis XIV*, ni par celles du duc d'*Orléans*, ni ſous aucuns des miniſtres de *Louis XV*. Il falait cent millions pour lui donner une nouvelle exiſtence ; & cette compagnie aurait encor été expoſée à les perdre. Les actionnaires & les rentiers continuèrent à être payés ſur la ferme du tabac ; de ſorte que ſi le tabac paſſait de mode, la banqueroute ſerait inévitable.

La compagnie anglaiſe mieux dirigée, mieux ſecourue par des flottes maîtreſſes des mers, animée d'un eſprit plus patriotique, s'eſt vue au comble de la puiſſance & de la gloire qui peuvent être paſſagères. Elle a eu auſſi ſes querelles avec les actionnaires & avec le gouvernement ; mais ces querelles étaient des diſputes de vainqueurs, qui ne s'accordaient pas ſur le partage des dépouilles : & celles de la compagnie françaiſe ont été des plaintes & des cris de vaincus, s'accuſant les uns les autres de leurs infortunes, au milieu de leurs débris.

On a voulu, dans le parlement d'Angleterre, ravir au lord *Clive* & à ſes officiers les richeſſes immenſes acquiſes par leurs victoires. On a préten-

L'ancien parlement défendit d'écrire contre *Ariſtote*, ſous peine des galères.

Montécuculi chambellan, échanſon du dauphin *François*, fut condamné comme ſéduit par l'empereur *Charles-Quint* pour empoiſonner ce jeune prince, parce qu'il ſe mélait un peu de chymie. Ces exemples d'abſurdité & de barbarie ſont innombrables.

du que tout devait appartenir à l'état & non à des particuliers; ainſi que le parlement de Paris ſemblait l'avoir préjugé. Mais la différence entre le parlement d'Angleterre & celui de Paris était infinie, malgré l'équivoque du nom : l'un repréſentait légalement la nation entière, l'autre était un ſimple tribunal de judicature chargé d'enrégiſtrer les édits des rois. Le parlement anglais décida le vingt-quatre Mai 1773 : Qu'il était honteux de redemander dans Londres au lord *Clive* & à tant de braves gens le prix légitime de leurs belles actions dans l'Inde : Que cette baſſeſſe ſerait auſſi injuſte que ſi on avait voulu punir l'amiral *Anſon* d'avoir fait le tour du globe en vainqueur : Et qu'enfin, le plus ſûr moyen d'encourager les hommes à ſervir leur patrie, était de leur permettre de travailler auſſi pour eux-mêmes. Ainſi il y eut en tout une différence prodigieuſe entre le ſort de l'Anglais *Clive* & celui de l'Irlandais *Lalli :* mais l'un était vainqueur, & l'autre vaincu : l'un s'était fait aimer, & l'autre s'était fait déteſter.

De ſavoir à préſent ce que deviendra la compagnie anglaiſe; de dire ſi elle établira ſa puiſſance dans le Bengale, & ſur la côte de Coromandel ſur d'auſſi bons fondemens que les Hollandais en ont jetté à Batavia; ou ſi les Marates & les Patanes trop aguerris prévaudront contr'elle : ſi l'Angleterre dominera dans l'Inde comme dans l'Amérique ſeptentrionale, ... c'eſt ce que le tems doit apprendre à notre poſtérité. Ce que nous ſavons de certain juſqu'à préſent, c'eſt que tout change ſûr la terre.

FRAGMENS

SUR L'INDE.

SECONDE PARTIE.

ARTICLE PREMIER.

De la ſcience des Bracmanes.

C'Eſt une conſolation de quitter les ruines de la compagnie françaiſe des Indes, l'échaffaut ſur lequel le meurtre de *Lalli* fut commis, & les malheureuſes querelles de nos marchands & de nos officiers. On ſort avec plaiſir d'un chaos ſi triſte pour retourner à la contemplation philoſophique de l'Inde, & pour examiner avec attention cette vaſte & ancienne partie de la terre, que certainement les prévarications du jéſuite *Lavaur*, & les menſonges imprimés du jéſuite *Martin*, & même les miracles attribués à *François Xavero*, appellé chez nous *Xavier*, ne nous ferons jamais connaître.

C'eſt d'abord une remarque très importante que *Pythagore* alla de Samos au Gange pour apprendre la géométrie il y a environ deux mille cinq cent ans au moins, & plus de ſept cent ans avant notre ère vulgaire, ſi récemment adoptée par nous. Or certainement *Pythagore* n'aurait pas entrepris un ſi étrange voyage, ſi la réputation de la ſcience des Bracmanes n'avait été dès longtems établie de proche en proche en Europe, & ſi pluſieurs voyageurs n'avaient déja enſeigné la route.

On ſait avec quelle lenteur tout s'établit : ce ne ſont pas des prêtres égyptiens qui auront d'abord couru dans l'Inde pour s'inſtruire. Ils étaient trop infatués du peu qu'ils ſavaient. Leurs intrigues & leurs propres ſuperſtitions occupaient toute leur vie ſédentaire. La mer leur était en horreur ; c'était leur *Typhon*. Nul auteur ne parle d'aucun prêtre d'Egypte qui ait voyagé. Ennemis des étrangers, ils ſe ſeraient crus ſouillés de manger avec eux ; il falait qu'un étranger ſe fit couper le prépuce pour être admis à leur parler. Un lévite n'était pas plus inſociable.

Des premiers voyageurs dans l'Inde.

Il eſt vraiſemblable que des marchands arabes furents le premiers qui paſſèrent dans l'Inde, dont ils étaient voiſins. L'intérêt eſt plus ancien que la ſcience. On alla chercher des épiceries pendant des ſiécles, avant de chercher des vérités.

Chapitre XXVIII. v. 16.

Nous avons obſervé ailleurs que dans l'hiſtoire allégorique de *Job*, écrite en arabe longtems avant le Pentateuque, que ce *Job* parle du commerce des Indes, & de ſes toiles peintes.

De Bacchus.

Nous avons rapporté que l'hiſtoire de *Bacchus*, né en Arabie, était fort antérieure à *Job*. Son voyage dans l'Inde eſt auſſi certain qu'une ancienne hiſtoire peut l'être; mais il eſt encor plus certain que les Arabes chargèrent cet événement de plus de fables qu'ils n'en mirent depuis dans leurs *Mille & une nuits*. Ils firent de *Bacchus* un conquérant, muſicien, débauché, ivrogne, magicien & dieu. Des rayons de lumière lui ſortaient de la tête. Une colonne de feu marchait devant ſon armée pendant la nuit. Il écrivait ſes loix en chemin ſur des tables de marbre. Il traverſait à pied la mer Rouge, avec une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans. D'un coup de baguette, il faiſait jaillir d'un rocher une fontaine de vin. Il arrêtait à la fois d'un ſeul mot la lune qui marche & le ſoleil qui ne marche pas. Toutes ces merveilles peuvent être des figures emblématiques; mais il eſt difficile d'en pénétrer le ſens. C'eſt ainſi que longtems après, quand les Grecs, ayant équipé un vaiſſeau pour aller trafiquer en Mingrelie, leurs prophètes poëtes embellirent cette entrepriſe utile, en y mêlant des oracles, des miracles, des dieux, des demi-dieux, des héros & des proſtituées. Enfin des ſages voyagèrent pour s'inſtruire.

De Zoroaſtre & de Pythagore.

Le premier qui ſoit connu pour être venu chercher la ſcience dans l'Inde, eſt l'un de ces anciens Zerduſt que les Grecs appellaient *Zoroaſtre*. Le ſecond eſt *Pythagore*. Mr. *Holwell* nous aſſure qu'il a vu leurs noms conſacrés dans les annales des Bracmanes à la ſuite des noms des autres diſciples venus à l'école de Bénarès ſur la frontière ſeptentrionale du Bengale. Ils ont auſſi dans leurs régiſtres le nom d'*Alexandre*; mais il eſt parmi les deſtructeurs, tout grand-homme qu'il était; & les *Pythagores* & les *Zoroaſtres* ſont parmi les anciens précepteurs du genre-humain qui étudièrent chez les Bracmanes, & qui rapportèrent dans leur patrie le peu de vérités & la foule des erreurs qu'ils avaient appriſes.

Nous avons déja reconnu que l'arithmétique, la géométrie, l'aſtronomie étaient enſeignées chez les Bracmanes. Les douze ſignes de leur zodiaque & leurs vingt-ſept conſtellations en étaient une preuve évidente.

De l'aſtronomie.

Les Bracmanes connaiſſaient la préceſſion des équinoxes de tems immémorial, & ils ſe trompèrent bien moins que les Grecs dans leur calcul; car ce mouvement apparent des étoiles était chez eux, & eſt encor de cinquante-quatre ſecondes par an; de ſorte que cette période était pour eux de vingt-quatre mille ans, au-lieu que les Grecs la firent de trente-ſix mille. Elle eſt chez nous de vingt-ſept mille neuf cent vingt ans; ainſi les Bracmanes ſe rapprochaient plus de la vérité que les Grecs qui vinrent longtems après eux.

Mr.

Mr. *le Gentil*, ſavant aſtronome, qui a demeuré quelque tems à Pondicheri, a rendu juſtice aux Brames modernes qui ne ſont que les faibles échos des premiers Bracmanes. Il a très ingénieuſement réſolu le problème de la durée du monde, fixée par ces anciens philoſophes de l'Inde, à quatre millions trois cent vingt mille ans, dont il y a trois millions, huit cent quatre-vingt dix-ſept mille huit cent quatre-vingt un d'écoulés en l'an 1773 de notre ère. Ainſi notre monde n'aurait plus que quatre cent vingt-deux mille cent dix-neuf ans à ſubſiſter.

Mr. *le Gentil* s'eſt très bien apperçu que ce nombre qui ſemble prodigieux, & qui n'eſt rien par rapport au tems néceſſairement éternel, n'eſt qu'une combinaiſon des révolutions de l'équinoxe à-peu-près comme la période Julienne de *Jules Scaliger*, qui eſt une multiplication des cycles du ſoleil par ceux de la lune & par l'indiction.

Mais en même tems Mr. *le Gentil* a reconnu avec admiration la ſcience des Bracmanes, & l'immenſité des tems qu'il falut à ces Indiens pour parvenir à des connaiſſances dont les Chinois même n'ont jamais eu l'idée, & qui ont été inconnues à l'Egypte & à la Caldée qui enſeigna l'Egypte.

Egyptum docuit Babilon, Egyptus achivos.

ARTICLE SECOND.

De la religion des Bracmanes, & ſurtout de l'adoration d'un ſeul DIEU.

Le gouvernement chinois accuſé d'athéiſme.

LA théogonie des Bracmanes s'enfonce dans des tems qui doivent encor plus étonner l'eſpèce humaine dont la vie n'eſt qu'un inſtant.

Mr. *Dow*, Mr. *Holwell* ſont d'accord dans l'expoſition de cette antique théogonie *a*). Tous deux ſavaient la langue ſacrée du Hanſcrit, ou Sanſcrit : tous deux avaient demeuré longtems dans le Bengale, où la première école des Bracmanes ſubſiſte encore. *De Mrs. Dow & Holwell.*

Ces deux hommes, également utiles à l'Angleterre par leurs ſervices, & au genre-humain par leurs découvertes, conviennent de ce que nous avons dit & de ce que nous ne pouvons trop répéter, que les Brames ont conſervé des livres écrits depuis près de cinq mille années, leſquels prouvent néceſſairement une ſuite prodigieuſe de ſiécles précédens.

Que les Indiens ayent toûjours adoré un ſeul DIEU, ainſi que les Chinois,

a) On en trouvera quelque choſe dans l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des nations* : mais c'eſt ſurtout chez Mrs. Holwell & Dow qu'il faut s'inſtruire. Conſultez auſſi les judicieuſes réflexions de Mr. Sinner, dans ſon *Eſſai ſur les dogmes de la métempſycoſe & du purgatoire.*

De l'ancien livre du Shaſta ou Chaſtabad.

c'eſt une vérité inconteſtable. On n'a qu'à lire le premier article de l'ancien Shaſta traduit par Mr. *Holwell*. La fidélité de la traduction eſt reconnue par Mr. *Dow*, & cet aveu a d'autant plus de poids que tous deux different ſur quelques autres articles; voici cette profeſſion de foi: nous n'avons point ſur la terre d'hommage plus antique rendu à la Divinité.

„ DIEU eſt celui qui fut toûjours: il créa tout ce qui eſt; une ſphère „ parfaite ſans commencement ni fin, eſt ſa faible image. DIEU anime & „ gouverne toute la création par la providence générale de ſes principes in- „ variables & éternels. Ne ſonde point la nature de l'exiſtence de celui qui „ fut toûjours: cette recherche eſt vaine & criminelle: c'eſt aſſez que jour „ par jour & nuit par nuit ſes ouvrages t'annoncent ſa ſageſſe, ſa puiſſance „ & ſa miſéricorde. Tâche d'en profiter. "

Quand nous écririons mille pages ſur ce ſimple paſſage, ſelon la méthode de nos commentateurs d'Europe, nous n'y ajouterions rien: nous ne pourions que l'affaiblir. Qu'on ſonge ſeulement que dans le tems où ce morceau ſublime fut écrit, les habitans de l'Europe, qui ſont aujourd'hui ſi ſupérieurs au reſte de la terre, diſputaient leurs alimens aux animaux, & avaient à peine un langage groſſier.

Les Chinois étaient, à-peu-près dans ce tems, parvenus à la même doctrine que les Indiens. On en peut juger par la déclaration de l'empereur *Kam-hi*, tirée des anciens livres, & rapportée dans la compilation de *du Halde b*).

„ Au vrai principe de toutes choſes.

„ Il n'a point eu de commencement, & il n'aura point de fin. Il a pro- „ duit toutes choſes dès le commencement. C'eſt lui qui les gouverne & „ qui en eſt le véritable Seigneur. Il eſt infiniment bon, infiniment juſte; „ il éclaire, il ſoutient, il règle tout avec une ſuprême autorité & une ſou- „ veraine juſtice. "

Que le gouvernement chinois a toûjours reconnu un ſeul Dieu.

L'empereur *Kien-long* s'exprime avec la même énergie dans ſon poëme de *Moukden*, compoſé depuis peu d'années. Ce poëme eſt ſimple: il célèbre ſans entouſiaſme les bienfaits de DIEU & les beautés de la nature. Combien d'ouvrages moraux la Chine n'a-t-elle pas de ſes premiers empereurs! *Confucius* était vice-roi d'une grande province. Avons-nous, parmi nous, beaucoup d'hommes pareils?

Quand le gouvernement chinois n'aurait montré d'autre prudence que celle d'adorer un ſeul DIEU ſans ſuperſtition, & de contenir toûjours les bonzes aux rêveries deſquels il abandonne la populace, il mériterait nos plus ſincères reſpects. Nous ne prétendons point inférer de-là que ces nations orientales l'emportent ſur nous dans les ſciences & dans les arts; que leurs mathématiciens ayent égalé *Archimède* & *Newton*; que leur architecture ſoit comparable à St. Pierre de Rome, à St. Paul de Londres, à la façade du Louvre; que leurs poëmes approchent de *Virgile* & de *Racine*; que leur muſique ſoit auſſi ſavante, auſſi harmonieuſe que la nôtre.

b) Page 41. édition d'Amſterdam.

Ces peuples ſeraient aujourd'hui nos écoliers en tout ; mais ils ont été en tout nos maîtres.

Les monumens les plus irréfragables ſur l'unité de DIEU qui nous reſtent des deux nations les plus anciennement policées de la terre, n'ont pas empêché nos diſputeurs de l'occident de donner à des gouvernemens ſi ſages le nom ridicule d'idolâtres. Ils étaient bien loin de l'être ; & il faut avouer, avec le père le Comte, qu'*ils offraient à* DIEU *un culte pur dans les plus anciens temples de l'univers.*

C'eſt ainſi que les premiers Perſans adorèrent un ſeul DIEU, dont le feu était l'emblème, comme le ſavant *Hyde* l'a démontré dans un livre qui méritait d'être mieux digéré.

C'eſt ainſi que les Sabéens reconnurent auſſi un DIEU ſuprême, dont le ſoleil & les étoiles étaient les émanations, comme le prouve le ſage & méthodique *Salles*, le ſeul bon traducteur de l'Alcoran.

Les Egyptiens, malgré la conſécration de leurs bœufs, de leurs chats, de leurs ſinges, de leurs crocodiles & de leurs ognons, malgré leurs fables d'*Iſhet*, d'*Oſhiret* & de *Typhon*, adorèrent un DIEU ſuprême, déſigné par une ſphère poſée ſur le frontiſpice de leurs principaux temples. Les myſtères d'Egypte, de Thrace, de Grèce, de Rome, eurent toûjours pour objet l'adoration d'un ſeul DIEU.

Nous avons rapporté ailleurs mille preuves de cette vérité évidente. Les Grecs & les Romains, en adorant le DIEU très-bon & très-grand, rendaient auſſi leurs hommages à une foule de divinités ſécondaires ; mais nous répéterons ici qu'il eſt auſſi abſurde de leur reprocher l'idolâtrie, parce qu'ils reconnaiſſaient des êtres ſupérieurs à l'homme, & ſubordonnés à DIEU, qu'il ſerait injuſte de nous accuſer d'être idolâtres, parce que nous vénérons des ſaints. *c*)

Les métamorphoſes d'*Ovide* n'étaient point la religion de l'empire romain ; & ni la *Fleur des Saints*, ni le *Penſez y bien* ne ſont la religion des ſages chrètiens.

Toutes les nations ont toûjours élevé les unes contre les autres des accuſations fondées ſur l'ignorance & ſur la mauvaiſe foi. On a hautement imputé l'athéiſme au gouvernement chinois ; & les ennemis des jéſuites les ont accuſés à Paris & à Rome de fomenter l'athéiſme à Pékin. Il y a ſans doute à la Chine & dans l'Inde comme ailleurs des philoſophes qui, ne pouvant concilier le mal phyſique & le mal moral, dont la terre eſt inondée, avec la croyance d'un DIEU, ont mieux aimé ne reconnaître dans la nature qu'une néceſſité fatale. Les athées ſont partout ; mais aucun gouvernement ne le fut par principe, & ne le ſera jamais : ce n'eſt l'intérêt ni des royaumes, ni des républiques, ni des familles ; il faut un frein aux hommes. *Des athées.*

c) Que pourraient en effet penſer des Chinois, des Tartares, des Arabes, des Perſans, des Turcs, s'ils voyaient tant d'égliſes dédiées à *St. Janvier*, à *St. Antoine*, à *St. François*, à *St. Fiacre*, à *St. Roch*, à *Ste. Claire*, à *Ste. Ragonde*, & pas une au Maître de la nature, à l'Eſſence ſuprême & univerſelle par qui nous vivons ?

Des jéſuites. D'autres jéſuites, miſſionnaires aux Indes, moins éclairés que leurs confrères de la Chine, & ſoldats crédules naguères d'un deſpote artificieux, ceux-là ont pris les Brames, adorateurs d'un ſeul DIEU, pour des idolâtres.

Du diable. Nous avons déja vu avec quelle ſimplicité ils croyaient que le diable était un des dieux de l'Inde. Ils l'écrivaient à notre Europe; ils le perſuadaient dans Pondicheri, dans Goa, dans Diu, à des marchands plus ignorans qu'eux. L'idée d'adorer le diable n'eſt jamais tombée dans la tête d'aucun homme, encor moins d'un Bracmane, d'un Gymnoſophiſte. Nous ne pouvons ici adoucir les termes: il faut avoir bien peu de raiſon & beaucoup de hardieſſe pour croire qu'il ſoit poſſible de prendre pour ſon dieu un être qu'on ſuppoſe condamné par DIEU même à des ſupplices & à des opprobres éternels, un phantôme abominable & ridicule occupé à nous faire tomber dans l'abîme de ſes tourmens. Recherchons dans la mythologie indienne ce qui peut avoir donné un prétexte à l'ignorance de calomnier ſi brutalement l'antiquité.

ARTICLE TROISIÉME.

De l'ancienne mythologie philoſophique avérée, & des principaux dogmes des anciens Bracmanes ſur l'origine du mal.

LEs anciens Bracmanes ſont, ſans contredit, les premiers qui oſerent examiner pourquoi ſous un DIEU bon il y a tant de mal ſur la terre. Et ce qui eſt très remarquable, c'eſt que ces mêmes philoſophes, qu'on dit avoir vécu dans la tranquillité la plus heureuſe, & dans une apathie uniquement animée par l'étude, furent les premiers qui ſe fatiguèrent à rechercher l'origine d'un malheur qu'ils n'éprouvaient guères. Ils virent des révolutions dans le nord de l'Inde, des crimes, & des calamités amenées par ces peuples inconnus qui n'avaient pas même alors de nom, & que les Juifs, dans des tems plus récens, appellèrent *Gog* & *Magog*; termes qui ne pouvaient avoir aucune acception préciſe chez un peuple ſi ignorant.

Les crimes & les calamités des nations barbares, voiſines de l'Inde, & probablement des provinces de l'Inde même, toutes les miſeres du genre-humain, dûrent pénétrer profondément des eſprits philoſophiques. Il n'eſt pas étonnant que les inventeurs de tant d'arts & de ces jeux qui exercent & qui fatiguent l'eſprit humain, ayent voulu ſonder un abîme que nous creuſons encor tous les jours, & dans lequel nous nous perdons.

a) L'auteur des Recherches philoſophiques ſur les Egyptiens & ſur les Chinois rapporte (Tome II. page 93.) que le minime *Merſenne*, colporteur des réveries de *Deſcartes*, écrivit dans une de ſes lettres qu'il y avait ſoixante mille athées dans Paris de compte fait, & qu'il en connaiſſait douze dans une ſeule maiſon. La police ſupprima cette lettre pour l'honneur du corps.

b) *Aggelos*, chez les Grecs, ne ſignifiait que meſſager. Tous les comment-

Peut-être était-il convenable à la faibleſſe humaine de penſer qu'il n'y a du mal ſur la terre que parce qu'il eſt impoſſible qu'il n'y en ait pas ; parce que l'Etre parfait & univerſel ne peut rien faire de parfait & d'univerſel comme lui ; parce que des corps ſenſibles ſont néceſſairement ſoumis aux ſouffrances phyſiques ; parce que des êtres qui ont néceſſairement des déſirs, ont auſſi néceſſairement des paſſions, & que ces paſſions ne peuvent être vives ſans être funeſtes.

Cette philoſophie ſemblait devoir être d'autant plus adoptée par les Bracmanes, que c'eſt la philoſophie de la réſignation. Et les Bracmanes dans leur apathie ſemblaient les plus réſignés des hommes.

Mais ils aimèrent mieux donner l'eſſor à leurs idées métaphyſiques que d'admettre le ſyſtême de la néceſſité des choſes ; ſyſtême embraſſé par tant de grands génies, mais dont l'abus peut conduire à cet athéiſme qu'on a reproché à beaucoup de Chinois, & dont nos philoſophes d'Europe ſont encor aujourd'hui ſi ſoupçonnés *a*).

Chûte des anges chez les Bracmanes.

Les premiers Bracmanes imaginèrent donc une fable très ingénieuſe & très hardie, qui ſemblait juſtifier la providence divine, & rendre raiſon du mal phyſique & du mal moral. Ils ſuppoſèrent que l'Etre-ſuprême n'avait créé d'abord que des êtres preſque ſemblables à lui, ne pouvant rien former qui l'égalât. Il forma ces demi-dieux, ces génies, *Debta*, auxquels les Perſes donnèrent depuis le nom de *Péris*, ou *Féris*, d'où vient le mot de *Fée*. Nous n'avons pas de terme pour exprimer ce que les anciens entendaient préciſément par demi-dieux en Aſie, & même en Grèce & à Rome. Nous employons le mot d'ange qui ne ſignifie que meſſager ; & nous avons attribué mille faits miraculeux à ces meſſagers divins, dont il eſt parlé dans la ſainte Ecriture : tant les hommes ont aimé également à la fois la vérité & le merveilleux *b*).

Ces demi-dieux, ces génies, ces debta inventés dans l'Inde, reçurent la vie longtems avant que l'Eternel créât les étoiles, les planètes & notre terre. DIEU tenait lieu de tout, avec ſes debta, qui partageaient autour de lui ſa béatitude. Voici comme l'ancien livre attribué à *Brama* lui-même s'exprime.

Paſſage admirable du Shaſta.

„ L'Eternel..... abſorbé dans la contemplation de ſon eſſence, réſolut „ de communiquer quelques rayons de ſa grandeur & de ſa félicité à des „ êtres capables de ſentir & de jouïr..... ils n'exiſtaient pas encor. DIEU „ voulut, & ils furent.

Il faut avouer que ces mots, ce tour de phraſe, cette expoſition ſont ſublimes, & qu'on ne peut diſputer ſur ce paſſage comme *Boileau* diſputa

teurs de la ſainte Ecriture conviennent que les *Meleachim* hébreux, qu'on a traduit par Aggeloi, Angeli, Anges, n'ont été connus que lorſque les Juifs furent captifs chez les Babiloniens. *Raphaël* n'eſt nommé que dans le livre de *Tobie*, & *Tobie* était captif en Médie. *Michel* & *Gabriel* ne ſe trouvent pour la première fois que dans *Daniel*. C'eſt par ces recherches qu'on parvient à découvrir quelque choſe dans la filiation des idées anciennes

contre l'évêque d'Avranches & contre *Le Clerc* ſur cet endroit de la Genèſe : *Il dit que la lumière ſe faſſe, & la lumière ſe fit* c).

Quoi qu'il en ſoit, les *Debta*, ces favoris de DIEU, abuſant de leur bonheur & de leur liberté *d*), ſe révoltèrent contre leur Créateur. Une partie de cette fable fut ſans doute l'origine de la guerre des géants contre les dieux, des attentats de *Typhon* contre *Isbet* & *Oshiret*, que les Grecs appellèrent *Iſis* & *Oſiris*, & de la rébellion éternelle d'*Arimane* contre ſon Créateur, *Oroſmade*, ou *Oromaſe* chez les Perſes. On ſait aſſez que la fable ſe propage plus aiſément, & plus loin que la vérité. Les extravagances théologiques des Indiens firent plus de progrès chez leurs voiſins que leur géométrie,

Première notion de la chûte des anges chez les juifs.

Il ne parait pas que les Syriens ayent jamais rien adopté de la théologie indienne. Ils avaient leur *Aſtarté*, leur *Moloc*, leur *Adonis* ou *Adoni* : ils n'entendirent jamais parler en Syrie de la révolte des *Debta* dans le ciel. Le petit peuple juif n'en fut un peu informé que vers le premier ſiécle de notre ère, lorſque dans la foule de mille écrits apocryphes on en ſuppoſa un qu'on oſa attribuer à *Enoc*, *ſeptiéme homme après Adam*. On fait dire à ce ſeptiéme homme que les anges firent autrefois une conſpiration ; mais c'était pour coucher avec des filles. Le prétendu *Enoc* nomme les anges coupables ; il ne nomme point leurs maîtreſſes. Il ſe contente de dire que les géants naquirent de leurs amours *e*). L'apôtre *St. Jude* ou *Juda*, ou *Lebée*, ou *Tebeus*, ou *Thadeüs*, cite ce faux *Enoc* comme un livre canonique dans la lettre qui lui eſt attribuée, ſans qu'on ſache à qui elle eſt adreſſée. *St. Jude* dans cette lettre parle de la défection des anges.

Chap. I. v. 5. & 6. Voici ſes paroles : „ Or je veux vous faire ſouvenir de tout ce que „ vous ſavez, que JESU, ſauvant le peuple de la terre d'Egypte, détruiſit „ enſuite ceux qui ne crurent pas, & qu'il retient dans des chaînes éter-

c) *Longin*, ancien rhéteur grec attaché à *Zénobie* reine de Palmire, dit dans ſon traité du ſublime chap. 7. „ *Moïſe* lé„ giſlateur des juifs, qui n'était pas ſans „ doute un homme ordinaire, ayant fort „ bien conçu la grandeur & la puiſſance „ de DIEU, l'a exprimée dans toute ſa „ dignité au commencement de ſes loix „ par ces paroles : DIEU *dit, que la lu„ mière ſe faſſe, & la lumière ſe fit ; que „ la terre ſe faſſe, & la terre ſe fit.*" Il faut que *Longin* n'eût pas lu le texte de *Moïſe*, puiſqu'il l'altère & qu'il l'allonge. On ſait qu'il n'y a point, *que la terre ſe faſſe & la terre ſe fit.* La création eſt ſans doute ſublime, mais le récit de *Moïſe* eſt très ſimple, comme le ſtile de toute la Genèſe l'eſt & le doit être. Le ſublime eſt ce qui s'élève, & l'hiſtoire de la Genèſe ne s'élève jamais. On y raconte la production de la lumière comme tout le reſte, en répétant toûjours la même formule ; *& la terre était informe & vide, & les ténèbres étaient ſur la ſuperficie de l'abîme, & le vent de* DIEU *ſoufflait ſur les eaux*, & DIEU *dit que la lumière ſe faſſe & la lumière ſe fit, & il vit que la lumière était bonne ; & il diviſa la lumière des ténèbres, & il appella la lumière jour, & il fut fait un jour le ſoir & le matin.* DIEU *dit auſſi que le firmament ſe faſſe au milieu des eaux, & qu'il diviſe les eaux des eaux ; &* DIEU *fit le firmament, & il diviſa les eaux ſous le firmament des eaux ſur le firmament, & il appella le firmament ciel ; & il fut fait un ſecond jour le ſoir & le matin &c.* & DIEU *dit, que les eaux qui ſont ſous le ciel ſe raſſemblent en un ſeul lieu, & que l'aride paraiſſe ; & il fut fait ainſi. Et* DIEU *appella la terre l'aride*, &

„ nelles & dans l'obſcurité les anges qui n'ont pas gardé leur principauté, „ mais qui ont quitté leur domicile. "

Et dans un autre endroit, en parlant des méchans : „ Ce ſont des „ nuées ſans eau ; des arbres d'automne ſans fruit, deux fois morts & „ déracinés ; des flots de la mer agitée, écumant ſes confuſions ; des étoiles „ errantes, à qui la tempête des ténèbres eſt réſervée pour l'éternité. „ Or c'eſt d'eux qu'a prophétiſé *Enoc* le ſeptiéme après *Adam*. " *Ibid.* v. 13 & 14.

On s'eſt donc ſervi, dans notre Occident, d'un livre apocryphe pour fonder la chûte des anges, la première cauſe de la chûte de l'homme. On a corrompu auſſi le ſens naturel d'un paſſage d'*Iſaïe* pour transformer le premier des anges en diable, en tordant ſinguliérement ces paroles : *Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer ?* Il eſt vrai que notre populace appelle notre diable *Lucifer* ; mais le mot *Lucifer* n'eſt point dans Iſaïe : c'eſt *Hélel :* c'eſt l'étoile du matin ; c'eſt l'étoile de *Vénus ;* c'eſt une métaphore dont *Iſaïe* ſe ſert pour exprimer la mort du roi de Babilone : *Comment as-tu pu mourir, malgré tes muſettes ? comment es-tu couché avec les vers ? comment es-tu tombée, étoile du matin ?* Les commentateurs figuriſtes ont imaginé cette équivoque pour faire accroire que le diable *Lucifer* eſt tombé du ciel ; & cette erreur s'eſt longtems ſoutenue. *f*) *Equivoque de Lucifer.* Iſaïe chap. XIV.

Mais la vérité eſt qu'il n'a jamais été queſtion d'un génie, d'un demi-dieu, d'un ange précipité du ciel que dans le Shaſta des Bracmanes. Ni *Lucifer*, ni *Belzébut*, ni *Satan* n'étaient ſon nom. Il s'appellait *Moiſaſor :* c'était le chef de la bande rebelle ; il devint diable, ſi on veut, avec ſa ſuite : il fut du moins damné en effet. L'Eternel le précipita dans le vaſte cachot de l'ondéra ; mais il ne fut point tentateur ; il ne vint point exciter les hommes au péché. Car ni les hommes, ni la terre n'exiſtaient alors. DIEU l'enferma dans ce grand enfer de l'ondéra lui & les ſiens pour des milliers de monontours. Or il faut ſavoir qu'un *monontour* eſt une pé- *Purgatoire des Bracmanes.*

il appella l'aſſemblage des eaux la mer, & il vit que cela était bon. Il eſt de la plus grande évidence que tout eſt également ſimple & uniforme dans ce récit, & qu'il n'y a pas un mot plus ſublime qu'un autre.

Ce fut le ſentiment de *Huet*. *Boileau* le combattit rudement avant que *Huet* fût évêque. Celui-ci répondit ſavamment, & *Boileau* ſe tut quand *Huet* fut promu à un évêché. *Le Clerc* ayant ſoutenu l'opinion de *Huet* & n'étant point évêque, *Boileau* tomba plus rudement encor ſur *Le Clerc* qui lui répondit de même.

d) Cet abus énorme de la liberté, cette révolte des favoris de DIEU contre leur maître pouvait éblouïr, mais ne réſolvait pas la queſtion : car on pouvait toûjours demander, pourquoi DIEU donna à ſes favoris le pouvoir de l'offenſer ? pourquoi il ne les néceſſita pas à une heureuſe impuiſſance de mal faire ? Il eſt démontré que cette difficulté eſt inſoluble.

e) *Dom Calmet* était perſuadé de l'exiſtence de cette race de géants, comme de celle des vampires. Il ſe prévaut ſurtout dans ſa diſſertation ſur cette matière, de la découverte que fit en 1613 un fameux chirurgien très inconnu. Il trouva, dit *Calmet*, le tombeau & les os du roi *Teutoboc* qui avait trente pieds de long & douze pieds d'une épaule à l'autre : c'était en Dauphiné près de Montrigaut. Ce roi *Teutoboc* deſcendait évidemment des anges qui daignèrent faire des enfans aux filles.

f) Voyez l'article BERGER dans les *Queſtions ſur l'Encyclopédie*.

riode de quatre cent vingt-ſix millions d'années. Chez nous, DIEU n'a pas encor pardonné au diable ; mais chez les Indiens, *Moiſaſor* & ſa troupe obtinrent leur grace au bout d'un monontour. Ainſi l'enfer de l'ondéra n'avait été à proprement parler qu'un purgatoire. *g*)

Anges changés en vaches.

Alors DIEU créa la terre & la peupla d'animaux. Il y fit venir les délinquans dont il adoucit les peines. Ils furent changés d'abord en vaches. C'eſt depuis ce tems que les vaches ſont ſi ſacrées dans la preſqu'île de l'Inde, & que les dévots n'y mangent aucun animal. Enſuite les anges pénitens furent changés en hommes, & diſtingués en quatre caſtes. Comme coupables, ils apportèrent dans ce monde le germe des vices : comme punis, ils apportèrent le principe de tous les maux phyſiques : voilà l'origine du bien & du mal.

On reprochera peut être à ce ſyſtème que les animaux, n'ayant point péché, ſont pourtant auſſi malheureux que nous, qu'ils ſe dévorent tous les uns les autres, qu'ils ſont mangés par tous les hommes, excepté par les Brames. C'eût été une faible objection du tems qu'il y avait des cartéſiens.

Nous n'entrerons point ici dans les diſputes des théologiens de l'Inde ſur cette origine du mal. Les prêtres ont diſputé partout ; mais il faut avouer que les querelles des Brames ont été toûjours paiſibles.

Des philoſophes pourront s'étonner que des géomètres, inventeurs de tant d'arts, ayent forgé un ſyſtème de religion, qui quoiqu'ingénieux, eſt pourtant ſi peu raiſonnable. Nous pourrions répondre qu'ils avaient à faire à des imbécilles ; & que les prêtres Caldéens, Perſans, Egyptiens, Grecs, Romains, n'eurent jamais de ſyſtème ni mieux lié, ni plus vraiſemblable.

Il eſt abſurde ſans doute de changer des êtres céleſtes en vaches ; mais on voit chez toutes les nations policées & ſavantes la plus mépriſable folie marcher à côté de la plus reſpectable ſageſſe. Les vaiſſeaux d'*Enée* changés en nymphes chez les Romains ; la fille d'*Inachus* devenue vache chez les Grecs, & de vache devenue étoile, valaient bien les *Debta* changés en vaches & en hommes. *Milton* n'a-t-il pas, chez un peuple à jamais célèbre pour les ſciences exactes, transformé notre diable en crapaud, en cormoran, en ſerpent ? quoique la ſainte Ecriture diſe poſitivement le contraire *b*). De pareilles niaiſeries eurent cours partout, hors chez les ſages Chinois & chez les Scythes, trop ſimples pour inventer des fables.

L'antre de *Trophonius* fut plus reſpecté en Grèce que l'académie : les augures à Rome, eurent plus de crédit que les *Scipions*. La fable s'établit d'abord ; enſuite vient la vérité, qui voyant la place priſe, eſt trop heureuſe de trouver un aſyle obſcur chez les ſages.

ARTI-

g) Vous retrouvez le purgatoire chez les Egyptiens, vous le retrouvez très expreſſément dans le ſixiéme chant de l'Enéide. Nous avons tout pris des anciens, preſque ſans exception.

b) Or le ſerpent était le plus fin de tous les animaux.

ARTICLE QUATRIÉME.

De la métempſycoſe.

LE dogme de la métempſycoſe ſuivait naturellement de la transformation des génies en vaches, & des vaches en hommes.

Des gens qui avaient été demi-dieux dans le ciel pendant des ſiécles innombrables; enſuite damnés dans l'ondéra pendant quatre cent vingt ſix millions de nos années ſolaires; puis vaches douze ou quinze ans, & enfin hommes quatre-vingt ans tout au plus, devaient bien être quelque choſe, quand ils ceſſaient d'être hommes. N'être rien du tout, ſemblait trop dur. Les Bracmanes croyaient qu'on avait une ame dans l'Inde auſſi bien que partout ailleurs, ſans être plus inſtruits que le reſte du genre humain de la nature de cet être; ſans ſavoir s'il eſt une ſubſtance ou une qualité; ſans examiner ſi DIEU peut animer la matière; ſans rechercher ſi, tout venant de lui, il ne peut pas communiquer la penſée à des organes formés par lui; en un mot, ſans rien ſavoir. Ils prononçaient vaguement & au hazard le nom d'ame, comme nous le prononçons tous. Et puiſqu'il eſt plus aiſé à tous les hommes d'imaginer que de raiſonner, ils ſe figurèrent que l'ame d'un homme de bien pouvait paſſer dans le corps d'un perroquet ou d'un docteur, d'un éléphant ou d'un raïa; ou même retourner, animer le corps du défunt dans le ciel ſa première patrie. C'eſt pour revoir cette patrie que tant de jeunes veuves ſe ſont jettées dans le bucher enflammé de leurs maris, & ſouvent ſans les avoir aimés. On a vu dans Bénarès des diſciples de Brames, & juſqu'à des Brames même, ſe brûler pour renaître bienheureux. C'eſt aſſez qu'une femme ſenſible & ſuperſtitieuſe, comme il y en a tant, ſe ſoit jettée dans les flammes d'un bucher, pour que cent femmes l'ayent imitée; comme il ſuffit qu'un faquir marche tout nud, chargé de fers & de vermine, pour qu'il ait des diſciples. *a*)

De la m'e chez les Bracmanes.

Pourquoi les veuves ſe brûlent.

Le dogme de la métempſycoſe était d'ailleurs très ſpécieux & même un peu philoſophique. Car, en admettant dans tous les animaux un principe moteur, intelligent, (chacun en raiſon de ſes organes) on ſuppoſait que ce principe intelligent étant diſtingué de ſa demeure, ne périſſait point avec elle. Cette ame était faite pour un corps, diſaient les Indiens; donc elle ne pouvait exiſter que dans un corps. Si, après la diſſolution de ſon étui, on ne lui en donne pas un autre, elle devient entiérement

a) Nous liſons dans la rélation des deux Arabes qui voyagèrent aux Indes & à la Chine dans le neuviéme ſiécle de notre ère, qu'ils virent ſur les côtes de l'Inde un faquir tout nud, chargé de chaines, ayant le viſage tourné au ſoleil, les bras étendus, les parties viriles enfermées dans un étui de fer, & qu'au bout de ſeize ans en repaſſant au même endroit ils le virent dans la même poſture.

inutile. Il falait en ce cas que DIEU fût continuellement occupé à créer de nouvelles ames. Il ſe délivrait de ce ſoin en faiſant ſervir les anciennes. Il en créait de nouvelles, quand les races ſe multipliaient. Le calcul était bon juſques-là ; mais lorſque les races diminuaient, il ſe trouvait une grande difficulté. Que faiſait-on des ames qui n'avaient plus de logement *b*) ? Il n'était guères poſſible de bien répondre à cette objection ; mais quel eſt l'édifice bâti par imagination humaine qui n'ait des murs qui i écroulent ?

La métempſycoſe embraſſée par la populace à la Chine.

La doctrine de la métempſycoſe eut cours dans toute l'Inde, & autant au-delà du Gange que vers le fleuve Indus. Elle s'étendit juſqu'à la Chine chez le peuple gouverné par les bonzes ; mais non pas chez les colao & chez les lettrés gouvernés par les loix. *Pythagore*, après une longue ſuite de ſiécles, l'ayant appriſe dans la preſqu'île de l'Inde, put à peine l'établir à Crotone. Apparemment qu'il trouva la grande Grèce attachée à d'autres fables ; car chaque peuple avait la ſienne.

Les Egyptiens inventèrent une autre folie ; ils imaginèrent qu'ils reſſuſciteraient au bout de trois mille ans : & même enfin trouvant le terme trop éloigné, ils obtinrent de leurs choen, de leurs prêtres, que leurs ames rentreraient dans leurs corps après dix ſiécles de mort ſeulement. Dans cette douce eſpérance ils eſſayèrent de ne perdre de leur corps que le moins qu'ils pouraient. L'art d'embaumer devint le plus grand art de l'Egypte. Une ame, à la vérité, devait être fort embarraſſée de ſe trouver ſans ſes entrailles & ſans ſa cervelle que les embaumeurs avaient arrachées : mais les difficultés n'arrêtent jamais les ſyſtêmes. Nous avons bien eu parmi nous un philoſophe qui a dit que nous reſſuſciterions ſans derrière.

Etrange idée d'un philoſophe.

Platon enfin, qui avait puiſé quelques idées dans *Pythagore* & dans *Timée* de Locres, admit la métempſycoſe dans ſon livre d'une république chimérique, & dans ſon dialogue non moins chimérique de *Phèdre*. Il ſemblerait que *Virgile* crût à ce ſyſtême dans ſon ſixiéme chant, s'il croyait quelque choſe.

Métempſycoſe dans Virgile.

O Pater ! anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum eſt,
Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora ? Quæ lucis miſeris tam dira cupido eſt ?

Quel déſir inſenſé d'aſpirer à renaître,
D'affronter tant de maux, pour le vain plaiſir d'être ?
De reprendre ſa chaine, & d'éprouver encor
Les chagrins de la vie & l'horreur de la mort ?

On prétend que les Gaulois, les Celtes avaient adopté la croyance de la métempſycoſe, quoiqu'ils ne connuſſent ni le Léthé de *Virgile*, ni les embaumemens de l'Egypte. *Céſar* dit dans ſes Commentaires : *Ils penſent que*

b) Voyez le catéchiſme des Bracmanes article 6.

les ames ne meurent point, mais qu'elles paſſent d'un corps à un autre. Cette idée, ſelon eux, inſpire un courage qui fait mépriſer la mort.

Mais Céſar qui était épicurien, ne croyant point à l'immortalité de l'ame, avait encor plus de courage que les Gaulois. Que *Céſar* ait eu tort, & que les Gaulois ayent eu raiſon, il eſt toûjours indubitable que les Indiens ſont les inventeurs de la métempſycoſe, & les premiers auteurs de la théologie.

Il nous ſemble que c'eſt au grand Thibet que la ſublime folie de la métempſycoſe a produit le plus grand effet. Les Lamas ont ſu perſuader aux Tartares de ce pays, que leur grand-prêtre était immortel, & la populace qui croit tout le croit encore. Le fait eſt que les Lamas eux-mêmes étant imbus de l'idée fantaſque que l'ame de leur pontife paſſait dans l'ame de ſon ſucceſſeur, ils ont enté ſur cette abſurdité ſacrée une autre folie plus reſpectée encor du peuple, c'eſt que ce grand Lama ne meurt jamais. On a vu ailleurs des opinions ſi bizarres, qu'un homme ſage eſt en doute de ſavoir dans quel pays le bon ſens a été le plus outragé. *Optimus ille eſt qui minimis urgetur.* *Du grand Lama.*

ARTICLE CINQUIÉME.

D'une Trinité reconnue par les Brames. De leur prétendue idolâtrie.

PErſonne ne doute aujourd'hui que les Bracmanes & leurs ſucceſſeurs n'ayent toûjours reconnu un DIEU ſuprême, créateur, conſervateur, rémunérateur, puniſſeur & miſéricordieux. *Ces idolâtres*, dit le jéſuite Bouchet, *a*) *reconnaiſſent un* DIEU *infiniment parfait, qui exiſte de toute éternité, & qui renferme en ſoi les plus excellens attributs.* Enſuite, pour prouver qu'ils ſont idolâtres, il dit que, ſelon eux, *il y a une diſtance infinie entre* DIEU *& tous les êtres, & qu'il a créé des ſubſtances intermédiaires entre lui & les hommes.* Le jéſuite *Bouchet* n'eſt ni conſéquent ni poli : il veut empêcher les Brames d'ériger des temples à ces êtres ſubalternes ſupérieurs à l'homme, tandis que ces Brames permettaient aux jéſuites de bâtir des chapelles à *Ignace* & à *Xavier*, de baiſer à genoux le prétendu cadavre de *Xavier*, de l'invoquer, & d'offrir de l'encens à ſes os vermoulus. Certes, ſi on avait demandé, dans Goa, à un voyageur Chinois, quel eſt l'idolâtre ou de ce jéſuite ou de ce Brame, il aurait répondu, en jugeant ſelon les apparences, c'eſt ce jéſuite.

Tout le monde convient que les Brames reconnurent toûjours une eſpèce de Trinité ſous un DIEU unique. Il paraît qu'en ce point les théologiens des côtes de Malabar & de Coromandel diffèrent de ceux qui habitent vers le Gange, & de l'ancienne école de Bénarès : mais où ſont les théologiens

a) Recueil IX. page 6.

qui s'accordent ? Tous admettent trois Dieux ſous un ſeul DIEU. Ces trois Dieux ſont *Brama*, *Vishnou* & *Sib*. Mais ces trois Dieux ſont-ils des ſubſtances diſtinctes, ou ſimplement des attributs du grand DIEU créateur ? C'eſt ſur quoi les Brames diſputent.

Trinité indienne.

Ils ne conviennent guères que ſur le dogme de la création. Toutes les ſectes & toutes les caſtes raſſemblées une fois l'an dans le fameux temple de Jaganat, entre Orixa & le Bengale, y viennent célébrer le jour où le monde fut tiré du néant par la ſeule penſée de l'Eternel. C'eſt cette fête ſurtout que nos miſſionnaires ont appellée la grande fête du diable.

Les Bracmanes repréſentèrent DIEU ſous trois emblèmes. *Brama* eſt le dieu créateur ; *Vishnou*, ou bien *Vithnou*, ou *Bichnou*, eſt le dieu conſervateur, qui s'eſt incarné tant de fois ; *Sib* eſt le dieu miſéricordieux. D'autres théologiens indiens très anciens, l'appellent le deſtructeur, tant il eſt difficile à ceux qui oſent dogmatiſer ſur la nature divine, de s'accorder enſemble.

Nous n'avons pas aſſez de monumens de l'antiquité pour oſer affirmer que l'*Iſis*, l'*Oſiris* & l'*Horus* des Egyptiens ſoient une copie de la Trinité indienne. Nous ne déciderons pas ſi les trois frères *Jupiter*, *Neptune* & *Pluton*, qui ſe partagèrent le monde, ſont une fable imitée d'une autre fable. Nous répéterons ſeulement ici combien le nombre Trois fut toûjours myſtérieux dans l'antiquité. Il ſemblait que dans l'Orient un ſecret inſtinct eût preſſenti quelques idées imparfaites d'une vérité encore ignorée.

Un Dieu, à quatre têtes.

Mais, comme tout ſe contredit chez les hommes, on ajouta bientôt une quatriéme perſonne aux trois autres. Cette quatriéme perſonne eſt *Routren* ſelon pluſieurs docteurs, le dieu deſtructeur, celui que le grand *Origène b*) appelle le dieu ſupplantateur.

On voit encor dans quelques anciens temples des Bracmanes, cette repréſentation des quatre attributs de DIEU, figurée par quatre têtes ſous une même couronne ; & c'eſt cet emblème de la divinité unique & multiforme, que nos aumôniers de vaiſſeau ne manquèrent pas de prendre pour le diable dès qu'ils furent deſcendus à terre.

Nous ne chargerons point cet abrégé de toutes les ſuperſtitions indiennes, mêlées dans ce pays comme dans d'autres, avec la connaiſſance d'un Etre ſuprême. Nous ne parlerons point des mille noms de DIEU, des voyages de DIEU en homme ſur la terre, des oracles, des prodiges, & de toutes les folies qui ont partout deshonoré la ſageſſe. Nous ne prétendons point faire la ſomme de la théologie des Gangarides.

Mais n'oublions pas d'obſerver que l'amour eſt un de leurs dieux ; il s'appelle *Cam-débo* : on lui donne encor dix-huit noms qui nous ſembleraient barbares, & dont aucun du moins, ne ſonnerait ſi agréablement que

b) *Origène*, dans la réfutation qu'il publia de *Celſe* après la mort de ce philoſophe, aſſure que les conjurations de la magie ne peuvent réuſſir que quand le magicien ſe ſert des noms propres convenables ; que ſi l'on fait une conjuration par le nom de Dieu *ſupplantateur*, deſtructeur, ou même par des noms traduits d'a-

celui d'amour à nos oreilles. Ce dieu d'amour eſt le propre fils de *Viſhnou*, & par conſéquent le petit-fils du DIEU ſuprême.

Ils ont des *Uſſéra*; ce ſont des filles charmantes qui chantent dans la muſique du ciel, & dont *Mahomet* pourait bien avoir emprunté ſes houris.

Les Indiens paraiſſent auſſi être les premiers qui ayent inventé les Salamandres, les Ondains, les Sylphes & les Gnomes; ſi pourtant ce n'a pas été une idée naturelle à tous les hommes de peupler le ciel & les quatre élémens.

ARTICLE SIXIÉME.

Du catéchiſme indien.

MR. *Dow* nous aſſure que les Bracmanes eurent depuis quatre mille ans un catéchiſme, dont voici la ſubſtance. C'eſt un entretien entre la Raiſon humaine, qu'ils appellent *Narud*, & la Sageſſe de DIEU, qu'ils nomment *Brim* ou *Bram*.

La Raiſon.

O premier né de DIEU! on dit que tu créas le monde. Ta fille la Raiſon, étonnée de tout ce qu'elle voit, te demande comment tout fut produit?

La Sageſſe divine.

Mon fils, ne te trompe pas: ne penſe point que j'aye créé le monde indépendamment du premier moteur. DIEU a tout fait. Je ne ſuis que l'inſtrument de ſa volonté. Il m'appelle pour exécuter ſes deſſeins éternels.

La Raiſon.

Que dois-je penſer de DIEU?

La Sageſſe divine.

Qu'il eſt immatériel, incompréhenſible, inviſible, ſans forme, éternel, tout-puiſſant, qu'il connait tout, qu'il eſt préſent partout.

La Raiſon.

Comment DIEU créa-t-il le monde?

La Sageſſe divine.

La volonté demeura dans lui de toute éternité: elle était triple; créatrice, conſervatrice, exterminante..... Dans une conjonction des deſtins & des

près les noms d'Adonaï & de Sabaoth, on n'opérera rien; mais que ſi on ſe ſert des noms propres ſyriaques Adonaï, Sabaoth, la cérémonie magique aura ſon plein & entier effet. *Origène contre Celſe. Article 20. & article 262.*

tems, la volonté de DIEU ſe joignit à ſa bonté, & produiſit la matière. Les actions oppoſées de la volonté qui crée, & de la volonté qui détruit, enfantèrent le mouvement qui naît & qui périt. *a*) Tout ſortit de DIEU, & tout rentrera dans DIEU.... Il dit au *ſentiment*, vien; & il le logea chez tous les animaux; mais il donna la réflexion à l'homme pour l'élever au-deſſus d'eux.

La Raiſon.

Qu'entends-tu par le ſentiment?

La Sageſſe divine.

C'eſt une portion de la grande ame de l'univers; elle reſpire dans toutes les créatures pour un tems marqué.

La Raiſon.

Que devient-il après leur mort?

La Sageſſe divine.

Il anime d'autres corps, ou il ſe replonge, comme une goutte d'eau, dans l'océan immenſe dont il eſt ſorti.

La Raiſon.

Les ames vertueuſes ſeront-elles ſans récompenſe, & les criminelles ſans punition?

La Sageſſe divine.

Les ames des hommes ſont diſtinguées de celles des autres animaux. Elles ſont raiſonnables. Elles ont la conſcience du bien & du mal. Si l'homme fait le bien, ſon ame, dégagée de ſon corps par la mort, ſera abſorbée dans l'eſſence divine, & ne ranimera plus un corps de terre. Mais l'ame du méchant reſtera revêtue des quatre élémens; & après qu'elles auront été punies, elles reprendront un corps; mais ſi elles ne reprennent leur première pureté, elles ne ſeront jamais abſorbées dans le ſein de DIEU.

La Raiſon.

Quelle eſt la nature de cette infuſion dans DIEU même?

La Sageſſe divine.

C'eſt une participation à l'Eſſence ſuprême: on ne connaît plus les paſſions: toute l'ame eſt plongée dans la félicité éternelle.

La Raiſon.

O ma mère! tu m'as dit que ſi l'ame n'eſt parfaitement pure, elle ne peut habiter avec DIEU. Les actions des hommes ſont tantôt bonnes, tantôt mauvaiſes. Où vont toutes ces ames mi-parties, immédiatement après la mort?

a) Nous paſſons quelques lignes, de peur d'être longs & obſcurs.

La Sageſſe divine.

Elles vont ſubir, dans l'ondéra, pendant quelque tems des peines proportionnées à leurs iniquités. Enſuite elles vont au ciel, où elles reçoivent *quelque tems* la récompenſe de leurs bonnes actions; enfin elles rentrent dans des corps nouveaux.

La Raiſon.

Qu'eſt-ce que le tems, ma mère?

La Sageſſe divine.

Il exiſte avec DIEU pendant l'éternité; mais on ne peut l'appercevoir & le compter que du point où DIEU créa le mouvement qui le meſure.

Tel eſt ce catéchiſme, le plus beau monument de toute l'antiquité. Ce ſont-là ces idolâtres auxquels on a envoyé, pour les convertir, le jéſuite *Lavaur*, le jéſuite *St. Eſtevan*, & l'apoſtat *Norogna b*).

Au reſte, le lieutenant-colonel *Dow*, & le ſous-gouverneur *Holwell*, ayant gratifié l'Europe des plus ſublimes morceaux de ces anciens livres ſacrés, ignorés juſqu'à préſent, nous ſommes bien éloignés de ſoupçonner leur véracité ſous prétexte qu'ils ne ſont pas d'accord ſur des objets très utiles, comme ſur la manière de prononcer *Shaſta-bad*, ou *Shaſtra-beda*, & ſi *Beda* ſignifie ſcience ou livre. Souvenons-nous que nous avons vu nier dans Paris les expériences de *Newton* ſur la lumière, & lui faire des objections plus frivoles.

ARTICLE SEPTIÉME.

Du baptême indien.

IL n'eſt pas ſurprenant qu'un fleuve auſſi bienfaiſant que le Gange ait été regardé comme un don de DIEU, qu'il ait été réputé ſacré, & qu'enfin on ait imaginé que ſes eaux qui lavaient & rafraichiſſaient le corps, en puſſent faire autant à l'ame. Car tous les peuples de l'antiquité ſans exception, faiſaient de l'ame une figure légère enfermée dans ſon logis. Et qui nétoyait l'un, nétoyait l'autre.

Le bain expiatoire & ſacré du Gange paſſa bientôt vers le fleuve Indus, enſuite vers le Nil, & enfin vers le Jourdain. Les prêtres juifs, imitateurs en tout des prêtres d'Egypte leurs maîtres & leurs ennemis, eurent des jours de bain comme eux. Les Iſiaques ne pouvaient ſe baptiſer, ſe plonger toûjours dans le Nil à cauſe des crocodiles, & les Lévites d'Hershalaïm, que nous nommons Jéruſalem, étant éloignés dans leur petit pays d'une cinquantaine

b) Voyez l'article XV. de la première partie.

de milles du Jourdain, ſe plongeaient comme les prêtres Iſiaques dans de grandes cuves. Les prêtres de Babilone, de Syrie, de Phénicie en faiſaient autant.

Nous avons remarqué ailleurs que les juifs avaient chez eux deux baptêmes. L'un était le baptême de juſtice pour ceux qui voulaient ajouter cette cérémonie à celle de la circonciſion. L'autre était le baptême des proſélytes pour les étrangers, pour leurs eſclaves quand ils n'étaient pas eſclaves eux-mêmes, & qu'ils en avaient quelques-uns qui voulaient embraſſer la religion juive. On les circonciſait, & enſuite on les plongeait nuds ou dans le Jourdain, ou dans des cuves. On plongeait auſſi des femmes nues, & trois prêtres étaient chargés de les baptiſer. Enfin, l'on ſait comment notre religion ſanctifia cet antique uſage, & appoſa le ſceau de la vérité à ces ombres.

ARTICLE HUITIÉME.

Du paradis terreſtre des Indiens, & de la conformité apparente de quelques-uns de leurs contes avec les vérités de notre Sainte Ecriture.

ON dit que dans la foule de ces opinions théologiques, quelques Brames ont admis une eſpèce de paradis terreſtre ; cela n'eſt pas étonnant. Il n'y a point de pays au monde où les hommes n'ayent vanté le paſſé aux dépens du préſent. Partout on a regretté un tems où les hommes étaient plus robuſtes, les femmes plus belles, les ſaiſons plus égales, la vie plus longue, & la lune plus lumineuſe.

Si nous en croyons le jéſuite *Bouchet*, les Indiens eurent leur jardin *Chorcam*, comme les Juifs avaient eu leur jardin d'*Eden*. C'eſt à ce jéſuite à voir ſi les Bracmanes avaient été les plagiaires du Pentateuque, ou s'ils s'étaient rencontrés avec lui, & quel eſt le plus ancien peuple, celui des vaſtes Indes, ou celui d'une partie de la Paleſtine *a*).

Il prétend que *Brama* eſt une copie d'*Abraham*, parce qu'*Abraham* s'était appellé *Abram* en première inſtance, & qu'*Abram* eſt évidemment l'anagramme de *Brama*.

Vishnou eſt, ſelon lui, *Moïſe*; quoiqu'il n'y ait pas le moindre rapport entre ces deux perſonnages, & qu'il ſoit difficile de trouver l'anagramme de *Moïſe* dans *Vishnou*.

A-t-il plus heureuſement rencontré avec le fort *Samſon*, qui aſſembla un jour trois cent renards, les attacha tous par la queue & leur mit le feu au derrière, moyennant quoi toutes les moiſſons des Philiſtins, dont il était l'eſclave, furent brûlées ? *b*)

Le

a) Le Bengale eſt appellé paradis terreſtre dans tous les reſcrits du grand-mogol & des ſouba.

b) A Rome le peuple ſe donnait tous les ans le plaiſir de faire courir dans le cirque quelques renards, à la queue deſquels

Le révérend père *Bouchet* affirme dans ſa lettre à monſeigneur *Huet*, ancien évêque d'Avranches, qu'une eſpèce de dieu ou de génie ayant la guerre contre le roi de Serindib, leva contre lui une armée de ſinges, & ayant mis le feu à leurs queues, brûla toute la cannelle & tout le poivre de l'île. *Ceilan.*

Notre *Bouchet* ne doute pas que les queues des renards n'ayent formé les queues de ces ſinges.

C'eſt ainſi qu'aux Indes, en Perſe, à la Chine on lit mille hiſtoires à-peu-près ſemblables aux nôtres, non-ſeulement ſur les choſes de la religion, mais en morale, & même en fait de romans. Le conte de la matrone d'Ephèſe, celui de *Joconde*, ſont écrits dans les plus anciens livres orientaux.

On trouve l'avanture d'*Amphitrion* parmi les plus vieilles fables des Bracmanes. Il y a même, ce me ſemble, plus de ſagacité dans le dénouement de l'avanture indienne que dans celui de la grecque. Un homme d'une force extraordinaire avait une très belle femme; il en fut jaloux, la battit & s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un *Brama* ou un *Vishnou*, mais un dieu du bas étage & cependant fort puiſſant, fait paſſer ſon ame dans un corps entiérement ſemblable à celui du mari fugitif, & ſe préſente ſous cette figure à la dame délaiſſée. La doctrine de la métempſycoſe rendait cette ſupercherie vraiſemblable. Le dieu amoureux demande pardon à ſa prétendue femme de ſes emportemens, obtient ſa grace, couche avec elle, lui fait un enfant & reſte le maître de la maiſon. Le mari repentant, & toûjours amoureux de ſa femme, revient ſe jetter à ſes pieds: il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il eſt traité par cet autre d'impoſteur & de ſorcier. Cela forme un procès tout ſemblable à celui de notre *Martin-guère*. L'affaire ſe plaide devant un juge plus ingénieux que le bailli qui s'eſt trompé dans le procès de Mr. de *Morangiés*. Ce juge était un Bracmane qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maiſon était une dupe & que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connaître le véritable mari. Votre époux, madame, dit-il, eſt le plus robuſte de l'Inde. Couchez avec les deux parties l'une après l'autre en préſence de notre parlement indien. Celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuſes marques de valeur ſera ſans doute votre mari. Le mari en donna douze. Le fripon en donna cinquante. Tout le parlement brame décida que l'homme aux cinquante était le vrai poſſeſſeur de la dame. Vous vous trompez tous, répondit le premier préſident. L'homme aux douze eſt un héros, mais il n'a pas paſſé les forces de la nature humaine: l'homme aux cinquante ne peut être qu'un dieu qui s'eſt moqué de nous. Le dieu avoua tout, & s'en retourna au ciel en riant. *Amphitrion dans l'Inde.*

De pareils contes dont l'Inde fourmille, ont du moins cela de bon qu'ils peuvent tenir une nation entière dans une douce joie, ainſi que les méta-

quels on attachait des brandes. *Bochart* l'étymologiſte ne manque pas de dire que c'était une commémoraiſon de l'avanture de *Samſon*, très célèbre dans l'ancienne Rome.

morphoſes recueillies & embellies par *Ovide*. Ils n'excitent point de querelles, & la moitié d'un peuple ne perſécute point l'autre pour la forcer à croire que la fable des deux maris indiens eſt priſe des deux *Amphitrions*, & des deux *Soſies*.

ARTICLE NEUVIEME.

Du Lingam, & de quelques autres ſuperſtitions.

ON nous a envoyé des Indes un petit lingam d'une eſpèce de pierre de touche. Il eſt expoſé à la vue de tout le monde, & n'a jamais effarouché les yeux de perſonne; ſoit que ſa petiteſſe ne puiſſe faire une impreſſion dangereuſe, ſoit qu'on le regarde comme un ſimple objet de curioſité. On nous a aſſuré que la plûpart des dames indiennes ont de ces petites figures dans leurs maiſons, comme on avait des *Phallus* en Egypte & des *Priapes* à Rome.

Les parties naturelles de l'homme ſont viſibles dans toutes nos ſtatues antiques & dans mille modernes. La plus belle fontaine de Bruxelles eſt un enfant de bronze admirablement ſculpté par *François Flamand*: il piſſe continuellement de l'eau, & les dames lui donnent un bel habit & une perruque le jour de ſa fête. On fait plus: l'enfant JESU eſt repréſenté avec cette partie dans un grand nombre d'égliſes catholiques, ſans que jamais perſonne ſe ſoit aviſé ni d'être ſcandaliſé de cette nudité, ni d'en faire une raillerie indécente. Le lingam eſt preſque toûjours repréſenté chez les Indiens, dans l'attitude de la propagation, & par conſéquent ſerait parmi nous un objet obſcène & abominable. Cette figure eſt révérée dans pluſieurs de leurs temples. Il y a même, nous dit-on, des filles que leurs mères y conduiſent pour lui offrir leur virginité, avant d'être mariées; quelques-unes, dit-on, par le beſoin d'une opération phyſique, quelques autres par dévotion.

Nous avons toûjours préſumé que le culte du lingam dans l'Inde, celui du Phallus en Egypte, celui même de Priape à Lampſaque ne put être l'effet d'une débauche effrontée; mais bien plutôt de la ſimplicité & de l'innocence. Dès que les hommes furent tailler des figures, il eſt très naturel qu'ils conſacraſſent à la divinité ce qui perpétuait l'humanité. Nous répéterons ici qu'il y a plus de piété, plus de reconnaiſſance à porter en proceſſion l'image du DIEU conſervateur que du DIEU deſtructeur; qu'il eſt plus humain d'arborer le ſymbole de la vie que l'inſtrument de la

a) *Sed quid hoc dicam? cùm ibi ſit à Priapus minus maſculus ſuper cujus immaniſſimum & turpiſſimum fas unum nova Nupta ſedere jubeatur, more honeſtiſſimo & religioſiſſimo matronarum.*

Giri traduit: „ Mais que dis-je? on „ trouve en ce lieu-là même un autre „ Dieu que l'on nomme mâle par excel„ lence. C'eſt ce Dieu dont un objet in„ fame, ayant, comme ces idolâtres

mort, comme faiſaient les Scythes qui adoraient une épée, & à-peu-près comme nous faiſons aujourd'hui dans notre Occident, en inſultant DIEU dans nos temples, où nous entrons armés comme ſi nous allions combattre, & où quelques évêques d'Allemagne célèbrent une fois l'an la meſſe l'épée au côté.

St. Auguſtin nous inſtruit que dans Rome on faiſait quelquefois aſſeoir la mariée ſur le ſceptre énorme de Priape. *a*) *De civitate Dei Lib. VI. cap. IX.*

Ovide ne parle point de cette cérémonie dans ſes faſtes; & nous ne connaiſſons aucun auteur romain qui en faſſe mention. Il ſe peut que la ſuperſtition ait ordonné cette poſture à quelques femmes ſtériles. Nous ne voyons pas même que les Romains ayent jamais érigé un temple à *Priape*. Il était regardé comme une de ces divinités ſubalternes dont on tolérait les fêtes plutôt qu'on ne les approuvait. Nous avons dans nos provinces un ſaint, dont nous n'oſons écrire le nom monoſyllabe, à qui plus d'une femme a quelquefois adreſſé ſes prières. Le dieu *Priape*, le dieu *Jugatin* qui uniſſait les époux, le ſubjugant, *Mater-prema*, qui empêchait la matrice de faire la difficile; la *Pertunda*, qui préſidait au devoir conjugal, tous ces magots, tous ces pénates n'étaient point regardés comme des dieux. Ils n'avaient point de place dans le Panthéon d'*Agrippa*, non plus que *Rumilia* la déeſſe des tetons; *Stercutius* le dieu de la chaiſe-percée, & *Crepitus* le dieu *Pet*. *Cicéron* ne s'abaiſſe point à citer ces prétendues divinités dans ſon livre *de la nature des Dieux*, dans ſes *Tuſculanes*, dans ſa *Divination*. Il faut laiſſer à la populace ſes amuſemens, ſon *St. Ovide*, qui reſſuſcite les petits garçons, & ſon *St. Rabboni* qui r'abonnit les mauvais maris, ou qui les fait mourir au bout de l'année.

Il eſt vraiſemblable que le *Lingam* indien, & le *Phallus* égyptien furent autrefois traités plus ſérieuſement chez des nations qui exiſtaient tant de ſiécles avant Rome. L'amour, ſi néceſſaire au monde, & qui eſt l'ame de la nature, n'était point une plaiſanterie comme du tems de *Catulle* & d'*Horace*. Les premiers Grecs ſurtout en parlèrent avec reſpect. Les poëtes étaient ſes prophètes. *Héſiode*, en appellant Vénus l'*Amante de la génération*, (*philometa*) révère en elle la ſource des êtres.

On a prétendu qu'*Aſtaroth*, chez les Syriens, était autrefois le même que le *Priape* de Lampſaque. Chez les Indiens, ce ne fut jamais qu'un ſymbole. On y attache encor quelque ſuperſtition, mais on ne l'adore pas. Ce mot d'*adorer*, employé par quelques compilateurs, eſt la prophanation d'un mot conſacré à l'Etre des êtres.

On demande pourquoi ce ſymbole exiſte encor dans quelques endroits des côtes de Malabar & de Coromandel? C'eſt qu'il exiſta. Les habitans

„ croyaient, la force d'empêcher la ma-
„ lignité des charmes: c'était une cou-
„ tume reçue avec tant de religion &
„ de chaſteté, parmi les honnêtes fem-
„ mes d'y faire aſſeoir l'épouſée". Il

difficile de traduire plus infidélement, plus obſcurément, plus mal. On croit avoir en français une traduction de la *Cité de Dieu*, & on n'en a point.

de ces climats conſervèrent longtems cette ſimplicité groſſière qui ne ſait ni rougir ni railler de la nature. Les femmes indiennes n'ont jamais eu de commerce avec les Européans. La malignité des peuples éclairés rit d'un tel uſage ; l'innocence le voit impunément. Il paraît qu'une telle coutume a dû s'établir d'autant plus aiſément, que l'adultère, ce vol domeſtique, ce parjure dont nous nous moquons, fut longtems inconnu dans l'Inde, & que la vie retirée des femmes le rend encor aujourd'hui extrêmement rare. Ainſi, ce qui ne nous paraît qu'un ſigne honteux de la débauche, n'était pour eux que le ſigne de la foi conjugale.

Qu'il nous ſoit permis de répéter ici que ſi dans preſque toutes les religions il y eut des uſages atroces, ſi on fit couler le ſang humain pour appaiſer le ciel, il n'y eut jamais de fêtes inſtituées par les magiſtrats pour favoriſer le libertinage. Il ſe mêle bientôt aux fêtes, mais il n'en fut jamais l'objet. Les excès des orgies de *Bacchus* à la fin réprimés par les loix, n'avaient pas certainement été ordonnés par les loix. Au contraire, les prêtreſſes de *Bacchus* dans Athènes juraient d'*obſerver la chaſteté & de ne point voir d'hommes.* a) Partout les prêtres voulurent être terribles, mais nulle part mépriſables. Les plus infames débauches accompagnèrent ſouvent nos pélérinages, & n'étaient point commandées.

Nous avons une ordonnance de 1671, renouvellée en 1738, par laquelle il eſt défendu ſous peine des galères d'aller à Notre-Dame de Lorette & à St. Jacques en Galice, ſans une permiſſion expreſſe ſignée d'un ſecrétaire d'état. Ce n'eſt pas que les chapelles de St. Jacques & de la Vierge ayent été inſtituées pour le libertinage.

ARTICLE DIXIÉME.

Épreuves.

CEs épreuves d'un pain d'orge, qu'on mange ſans étouffer ; de l'eau bouillante, dans laquelle on enfonce la main ſans s'échauder ; le plongement dans la rivière ſans ſe noyer ; une barre de fer rouge qu'on touche, ou ſur laquelle on marche ſans ſe brûler ; toutes ces manières de trouver la vérité, tous ces jugemens de DIEU, ſi uſités autrefois dans notre Europe, ont été & ſont encor communs dans l'Inde. Tout vient d'Orient, le bien & le mal. Il n'eſt pas étonnant que pour découvrir les crimes ſecrets, pour effrayer les coupables, & pour manifeſter l'innocence accuſée, on ait imaginé que DIEU même interrompait les loix de la nature. On ſe permit du moins cet artifice. Si tu es coupable, avoue ;

a) Démoſthène dans ſon plaidoyer contre Nécera.

ou DIEU va te punir. Cette formule pouvait être un frein au crime chez le peuple groſſier.

L'épreuve la plus commune dans l'Inde était l'eau bouillante ; ſi l'accuſé en retirait ſa main ſaine, il était déclaré innocent. Il y a plus d'une manière de ſubir cette épreuve impunément. On peut remplir le vaſe d'eau bouillante & d'huile froide qui ſurnage. On peut avoir un vaſe à double fond, dans lequel l'eau froide ſera ſéparée en-haut de l'eau qui bouillira dans la partie inférieure. On peut s'endurcir la peau par des préparations ; & les charlatans vendaient chérement ces ſecrets aux accuſés. Le plongement dans une rivière était trop équivoque. Il eſt trop clair qu'on ſurnage, quand on eſt lié par des cordes qui font, avec le corps, un volume moins peſant qu'un pareil volume d'eau. Manier un fer brûlant était plus dangereux, mais auſſi beaucoup plus rare. Paſſer rapidement entre deux buchers, n'était pas un grand riſque : on pouvait tout au plus brûler ſes cheveux & ſes habits. *Epreuves dans l'Inde.*

Ces épreuves ſont ſi évidemment le fruit du génie oriental, qu'elles vinrent enfin aux Juifs. Le Vaiedabber, que nous appellons les Nombres, nous apprend qu'on inſtitua dans le déſert l'épreuve des eaux de jalouſie. Si un mari accuſait ſa femme d'adultère, le prêtre faiſait boire à la femme d'une eau chargée de malédictions, dans laquelle il jettait un peu de pouſſière ramaſſée ſur le pavé du tabernacle, c'eſt-à-dire probablement ſur la terre ; car le tabernacle compoſé de piéces de rapport, & porté ſur une charrette, ne pouvait guères être pavé. Il diſait à la femme : *ſi vous êtes coupable, votre cuiſſe pourira, & votre ventre crevera.* On remarque que dans toute l'hiſtoire juive il n'y a pas un ſeul exemple d'une femme ſoumiſe à cette épreuve ; mais ce qui eſt étrange, c'eſt que dans l'évangile de St. Jacques il eſt dit, que *St. Joſeph* & la Ste. Vierge furent condamnés tous deux à boire de cette eau de jalouſie, & que tous deux en ayant bu impunément, *St. Joſeph* reprit ſon épouſe, dont il s'était ſéparé après les premiers ſignes de ſa groſſeſſe. L'évangile de St. Jacques, quoiqu'intitulé *premier évangile*, fut à la verité rayé du catalogue des livres canoniques : il eſt proſcrit ; mais en quelque tems qu'il ait été compoſé, c'eſt un monument qui nous apprend que les Juifs conſervèrent très longtems l'uſage de ces épreuves. *Epreuves chez les juifs.*

Nous ne voyons point qu'aucun peuple de l'Aſie ait jamais adopté les jugemens de DIEU par l'épée, ou par la lance. Ce fut une coutume intentée par les ſauvages qui détruiſirent l'empire romain. Ayant adopté le chriſtianiſme, ils y mêlérent leurs barbaries. C'était une juriſprudence bien digne de ces peuples, que le meurtre devînt une preuve de l'innocence, & qu'on ne pût ſe laver d'un crime que par en commettre un plus grand. Nos évêques conſacrèrent ces atrocités : nos parlemens les ordonnèrent, comme on ordonne un *Apointé à mettre*. Nos rois en firent le divertiſſement ſolemnel de leurs cours gothiques. Nous avons remarqué que ces jugemens de DIEU furent condamnés à la cour de Rome, plus ſage que les autres & plus digne alors de donner des loix dans tout ce *Epreuves par le duel.*

qui ne touchait pas à ſon intérêt. Nous avons traité ailleurs cette matière. a) Nous ne ferons ici qu'une réflexion. Comment l'erreur, la démence & le crime, ayant preſqu'en tout tems gouverné la terre entière, les hommes ont-ils pu cependant inventer & perfectionner tant d'arts merveilleux, faire de bonnes loix parmi tant de mauvaiſes, & parvenir à rendre la vie non-ſeulement tolérable dans tant de campagnes, mais agréables dans tant de grandes villes, depuis Méaco, la capitale du Japon, juſqu'à Paris, Londres & Rome? La véritable raiſon eſt, à notre avis, l'inſtinct donné à l'homme. Il eſt pouſſé, malgré lui, à s'établir en ſociété, à ſe procurer le néceſſaire & enſuite le ſuperflu; à réparer toutes ſes pertes & à chercher ſes commodités; à travailler ſans-ceſſe ſoit à l'utile, ſoit à l'agréable. Il reſſemble aux abeilles: elles ſe font des habitations commodes, on les détruit, elles les rebâtiſſent; la guerre ſouvent s'allume entr'elles; mille animaux les dévorent: cependant la race ſe multiplie; les ruches changent; l'eſpèce ſubſiſte impériſſable. Elle fait partout ſon miel & ſa cire, ſans que les abeilles de Pologne viennent d'Egypte, ni que celles de la Chine viennent d'Italie.

ARTICLE ONZIÉME.

De l'hiſtoire des Indiens juſqu'à TIMUR *ou* TAMERLAN.

JUſqu'où l'inſatiable curioſité de l'eſprit européan s'eſt-elle portée? Du tems de *Tite-Live* c'était être ſavant de connaître l'hiſtoire de la république romaine, & d'avoir quelque teinture des auteurs grecs. Cette nouvelle paſſion des archives n'a peut-être pas ſix mille ans d'antiquité; quoique *Platon* diſe en avoir vu de dix mille ans. Les hommes ont été très longtems comme tous nos ruſtres qui, entiérement occupés de leurs beſoins & de leurs travaux toûjours renaiſſans, ne s'embarraſſent jamais de ce qui s'eſt fait dans leurs chaumières cinquante ans avant eux. Croit-on que les habitans de la Forêt-noire ſoient fort curieux de l'antiquité, & que les quatre villes foreſtières ayent beaucoup de monumens? La paſſion de l'hiſtoire eſt née, comme toutes les autres, de l'oiſiveté. Maintenant qu'il faut entaſſer dans ſa tête les révolutions des deux mondes, maintenant qu'on veut connaître à fond les nègres d'Angola & les Samoïèdes, le Chili & le Japon; la mémoire ſuccombe ſous le poids immenſe dont la curioſité l'a chargée. Le lieutenant-colonel *Dow* s'eſt donné la peine de traduire en ſa langue une partie d'une hiſtoire de l'Inde compoſée dans Déli même par le perſan *Caſſim Fériſhta*, ſous les yeux de l'empereur de l'Inde *Jehan-guir*, au commencement de notre dix-ſeptiéme ſiécle.

a) Eſſai ſur l'Hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des nations, chap. 22.

Cet écrivain perſan, qui parait un homme d'eſprit & de jugement, commence par ſe défier des fables indiennes, & principalement de leurs quatre grandes périodes qu'ils appellent *Jog*, dont la première, dit-il, fut de quatorze millions, quatre cent mille années; pendant laquelle chaque homme vivait cent mille ans; alors tout était ſur la terre vertu & félicité. *Hiſtoire de l'Inde par Férifhta.*

Le ſecond *Jog* ne dura que dix-huit cent mille ans. Il n'y eut alors que les trois quarts de vertu & de bonheur de ce qu'on en avait eu dans la première période; & la vie des hommes ne s'étendit pas au-delà de cent ſiécles.

Le troiſiéme *Jog* ne fut que de ſoixante & douze mille ans. La vertu & le bonheur furent réduits à la moitié, & la vie de l'homme à dix ſiécles.

Le quatriéme *Jog* fut raccourci juſqu'à trente-ſix mille ans, & le lot des hommes fut un quart de vertu & de bonheur, avec trois quarts de méchancetés & de miſéres: auſſi les hommes ne vécurent plus qu'environ cent ans, & c'eſt juſqu'à préſent leur condition. Ce conte allégorique eſt probablement le modèle des quatre âges, d'or, d'argent, de cuivre & de fer. Ces origines ſont bien éloignées de celles des Caldéens, des Chinois, des Egyptiens, des Perſes, des Scythes, & ſurtout de notre *Sem*, de notre *Cham* & de notre *Japhet*. Nos étrennes mignonnes ne reſſemblent en rien aux almanachs de l'Aſie.

Si l'auteur perſan *Férifhta* avait pris pour une hiſtoire de l'Inde l'ancienne fable morale des quatre *Jog*, ce ſerait comme ſi *Thucidide* avait commencé l'hiſtoire de la Grèce à la naiſſance de *Vénus* & à la boëte de *Pandore*.

Mr. *Dow* remarque que ce perſan ne ſavait pas la langue du Hanſcrit, & que par conſéquent l'antiquité lui était inconnue.

Après les tems fabuleux chez toutes les nations, viennent les tems hiſtoriques; & cet hiſtorique eſt encor partout mêlé de fables. Ce ſont chez les Grecs les travaux d'*Hercule*, la toiſon d'or, le cheval de Troye. Les Romains ont le viol & la mort de *Lucrèce*; l'avanture de *Clélie* & de *Scévola*; le vaiſſeau qu'une veſtale tire ſur le ſable avec ſa ceinture; le pontife *Névius* qui coupe un caillou avec un raſoir. Tous nos peuples barbares Germains, Gaulois, habitans de la Grande-Bretagne faiſaient des miracles avec le gui de chêne; les Bretons deſcendaient de *Brutus* fils cadet d'*Enée*; leur roi *Vortiger* était ſorcier. Un prétendu roi de France, nommé *Childéric*, s'enfuyait en Allemagne qui n'avait point de rois; & là il enlevait au roi *Bazin* la reine ſa femme *Bazine*. Un ange deſcendait du ciel, on ne ſait pas bien préciſément de quelle partie, pour apporter un étendart au ſicambre *Hildovic*. Un pigeon deſcendait auſſi du ciel, & lui apportait dans ſon bec une petite phiole d'huile. Les Eſpagnols, mêlés d'anciens Tyriens & enſuite d'Afriquains, de Juifs, de Romains, de Vandales, de Goths & d'Arabes, venaient pourtant en droite ligne de *Japhet* par *Tubal* fils d'*Ibérus*. *Hiſpan* appella le pays Eſpagne. *Luſus*, fils d'*Élie*, fonda le royaume de Luſitanie qui eſt aujourd'hui le Portugal; mais ce fut *Ulyſſe* qui bâtit Lisbonne. *Tems fabuleux partout. Tems hiſtoriques & fabuleux partout.*

Parcourez toutes les nations de l'univers, vous n'en trouverez pas une

dont l'hiſtoire ne commence par des contes dignes des quatre fils *Aymon*, & de *Robert-le-diable*. *Férifhta* ſentit bien ce ridicule univerſel, & ſon traducteur anglais le ſent encor mieux.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que le ſavant *Férifhta* ne nous apprend ni les mœurs, ni les loix, ni les uſages du pays dont il parle, & dans lequel il vivait.

Nous n'avons vu dans toute ſon hiſtoire qu'un roi juſte; il ſe nommait *Biker-mugit*. Les poëtes de ſon tems diſaient que l'aimant n'oſait attirer le fer, & l'ambre n'oſait s'attacher à la paille ſans ſa permiſſion.

Livre I. page 15. Ce qu'il rapporte peut-être de plus curieux, c'eſt qu'il a trouvé d'anciens mémoires qui confirment ce que les Perſans diſent de leur héros *Ruſtan*; qu'il conquit l'Inde environ douze cent ans avant notre ère vulgaire.

Cette découverte prouve ce que nous avons dit, que l'Inde, ainſi que l'Egypte, appartint toûjours à qui voulut s'en emparer. C'eſt le ſort de preſque tous les climats heureux.

Férifhta page 24. La chronologie eſt très bien obſervée par cet auteur; il ſemble qu'il ait prévu la réforme que le grand *Newton* a faite à cette ſcience. *Newton* & *Férifhta* s'accordent dans l'époque de *Darius* fils d'*Hiſtaſpe* & dans celle d'Alexandrie.

D'Alexandre. L'auteur perſan dit qu'*Alexandre* devenu roi de Perſe, ne fit la guerre à *Porus* que ſur le refus de ce prince Indien de payer le tribut ordinaire qu'il devait aux rois de Perſe. Ce *Porus*, que d'autres nomment *Por*; il l'appelle *For*, qui était probablement ſon véritable nom; mais il ne dit point, comme *Quinte-Curce*, qu'*Alexandre* rendit ſon royaume au roi vaincu: au contraire il aſſure que *Porus*, ou *For*, périt dans une grande bataille. Il ne parle point de *Taxile*; ce n'eſt point un nom indien. *Férifhta* ne dit rien de l'invaſion de *Gengis-kan*, qui probablement ne fit que traverſer le nord de l'Inde: mais il dit qu'avant la conquête de cette vaſte région par *Tamerlan*, un prince Perſan dans neuf expéditions en rapporta vingt mille livres peſant de diamans & de pierres précieuſes. C'eſt une exagération ſans doute: elle prouve ſeulement que les conquérans n'ont jamais été que des voleurs heureux, & que ce prince perſan avait volé les Indiens neuf fois.

Il rapporte encor qu'un capitaine d'un autre brigand ou ſultan perſan réſidant à Déli, ayant conduit un détachement de ſon armée dans le Bengale, à Golconde, au Décan, au Carnate, où ſont aujourd'hui Madraſs & Pondicheri, revint préſenter à ſon maître trois cent douze éléphans chargés de cent millions de livres ſterling en or. Et le lieutenant colonel *Dow*, qui ſait ce que de ſimples officiers de la compagnie des Indes ont gagné dans ces pays, n'eſt point étonné de cette ſomme incroyable.

Sources des richeſſes de l'Inde. L'Inde n'a preſque point de mines métalliques. Ces tréſors ne venaient que du commerce des pierres précieuſes & des diamans du Bengale, des épiceries de l'île de Serindib, & de mille manufactures, dont le génie des Bracmanes avait enſeigné l'art aux peuples ſédentaires, patiens & appliqués, dans

dans le midi de ces contrées, depuis Surate & Bénarès juſqu'à l'extrémité de Serindib, ſous l'équateur.

Les barbares, vomis de Candahar, de Caboul, du Sableſtan avaient, ſous le nom de ſultans, ravagé le ſéjour paiſible de l'Inde dès l'an 975 de notre ère juſques vers 1420, quand le tartare *Timur* vint fondre ſur eux, comme un vautour ſur d'autres oiſeaux carnaſſiers.

C'était le tems où notre Europe occidentale n'avait preſqu'aucun commerce avec l'Orient. C'était la fin du grand ſchiſme, auſſi ridicule qu'affreux qui déſola l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la France & l'Eſpagne, pour ſavoir lequel de trois fripons ſerait reconnu pour le vicaire infaillible de DIEU. C'était l'époque où un roi, devenu fou, deshérita ſon fils pour donner le royaume de France à un étranger ſon vainqueur. Nos contrées alors barbares par les mœurs & par l'ignorance, avaient leurs malheurs de toute eſpèce, comme la riche Aſie avait les ſiens.

ARTICLE DOUZIÉME.

De l'hiſtoire indienne depuis TAMERLAN *juſqu'à Mr.* HOLWELL.

NOus avons été étonnés que notre auteur Perſan n'ait fait qu'une mention courte, froide & ſéche de ce *Tamerlan*, fondateur du trône des mogols. Apparemment qu'il n'a pas voulu répéter ce qu'en avaient dit *Abulgaſi* & le perſan *Mirkond*. Il épargne ſes lecteurs. Une telle retenue eſt bien contraire à la profuſion de nos Européans qui répètent tous les jours ce qu'on a publié cent fois, & qui, pour notre malheur, ne répètent ſouvent que des fables.

Férifhta nous apprend du moins que le tyran *Tamerlan*, après avoir vaincu la Perſe, vint combattre ſous les murs de Déli un tyran nommé *Mahmoud*, qu'on dit ſou & auſſi méchant que lui, & qui opprima les peuples pendant vingt années. *Tamerlan* vengea l'Inde de ce brigand couronné : mais qui la vengea de *Tamerlan ?* Quel droit avait ſur les terres de l'Indus & du Gange un tartare, un obſcur mirza d'un petit déſert nommé Kech, ou Cash ? Il exerça d'abord ſes brigandages vers Caboul comme nous avons vu *Abdala* commencer les ſiens, après avoir volé quelques beſtiaux à ſes hordes voiſines, & comme a commencé *Sha-Nadir*. Bientôt il ravagea la moitié de la Perſe. On l'eût empalé, s'il eût été pris : ſes vols furent heureux, & il fut roi. On dit qu'il entra dans Iſpahan, & qu'il en fit égorger tous les citoyens : enfin il ſoumit tous les peuples depuis le nord de la mer d'Hircanie juſqu'à Ormus.

Qui était Tamerlan.

Ire. partie Art. IX.

La raiſon de tous ſes ſuccès n'eſt pas qu'il fût plus brave que tant de capitaines qui le combattirent ; mais il avait des troupes plus endurcies aux fatigues & mieux diſciplinées que celles de ſes voiſins : mérite, qui, après tout, n'eſt pas plus grand que celui d'un chaſſeur qui a de meilleurs

chiens qu'un autre ; mais, mérite qui donna preſque toûjours la victoire & l'empire.

C'eſt *Tamerlan* qui arrêta un moment les invaſions des Turcs dans l'Europe, lorſqu'il prit *Bajazet* priſonnier dans la célebre bataille d'Ancire. Il eſt arrivé en Angleterre, par une ſingulière fantaiſie, qu'un poete de ce pays, ayant compoſé une tragédie ſur *Tamerlan* & *Bajazet*, dans laquelle *Tamerlan* eſt peint comme un libérateur, & *Bajazet* comme un tyran, les Anglais font jouer tous les ans cette tragédie le jour où l'on célebre le couronnement du roi *Guillaume III*, prétendant que *Tamerlan* eſt *Guillaume*, & que *Bajazet* eſt *Jacques II*. Il eſt clair cependant que *Tamerlan* eſt encor plus uſurpateur que *Bajazet*.

Ce héros du vulgaire, dévaſtateur d'une grande partie du monde, conquit la partie ſeptentrionale de l'Inde juſqu'à Lahor & juſqu'au Gange par lui ou par ſes fils en très peu d'années. *Férifhta* aſſure qu'ayant pris dans Déli cent mille captifs, il les fit tous égorger : qu'on juge par-là du reſte. La conquête n'était pas difficile : il avait à faire à des Indiens ; & tout était partagé en factions. La plûpart de ces invations ſubites, qui ont changé la face de la terre, furent faites par des loups qui entraient dans des bergeries ouvertes. Il eſt aſſez connu que lorſqu'une nation aiſément ſoumiſe par un peuple étranger, c'eſt parce qu'elle était mal gouvernée.

Incertitudes ſur l'hiſtoire de Tamerlan comme ſur toutes les hiſtoires.

L'auteur perſan qui raconte briévement une partie des victoires de *Tamerlan*, & qui parait ſaiſi d'horreur à toutes ſes cruautés, n'eſt point d'accord avec les autres écrivains ſur une infinité de circonſtances. Rien ne nous prouve mieux combien il faut ſe défier de tous les détails de l'hiſtoire. Nous ne manquons pas en Europe d'auteurs qui ont copié au hazard des écrivains aſiatiques plus ampoulés que vrais, comme ils le ſont preſque tous.

Parmi ces énormes compilations nous avons l'*Introduction à l'hiſtoire générale & politique de l'univers, commencée par Mr. le baron de Puffendorf, complettée & continuée juſqu'en* 1745, *par Mr. Bruzen de la Martiniere, premier géographe de S. M. Catholique, ſecrétaire du roi des deux Siciles & du conſeil de S. M.*

Cet écrivain, d'ailleurs homme de mérite, avait le malheur de n'être en effet que le ſecrétaire des libraires de Hollande. Il dit *a*) que *Tamerlan* entama les Indes par ſes ravages au Caboulestan, & revint ſur la fin du quatorziéme ſiécle dans *ce même Caboulestan qui avait cru pouvoir ſecouer impunement ſa domination, & qu'il châtia les rebelles.* Le ſecrétaire d'un valet de chambre de *Tamerlan* aurait pu s'exprimer ainſi. J'aimerais autant dire que *Cartouche* châtia des gens qu'il avait volés, & qui voulaient reprendre leur argent.

Il parait, par notre auteur perſan, que *Tamerlan* fut obligé de quitter l'Inde après en avoir ſaccagé tout le nord, qu'il n'y revint plus ; qu'aucun de ſes enfans ne s'établit dans cette conquête. Ce ne fut point lui qui por-

a) Tome VII. pages 35 & 36.

ta la religion mahométane dans l'Inde ; elle était déja établie longtems avant lui dans Déli & ſes environs. *Mahmoud*, chaſſé par *Tamerlan*, & revenu enſuite dans ſes états pour en être chaſſé par d'autres princes, était mahométan. Les Arabes, qui s'étaient emparés depuis longtems de Surate, de Patna & de Déli, y avaient porté leur religion.

Tamerlan était, dit-on, théiſte, ainſi que *Gengis-kan*, & les Tartares, & la cour de la Chine. Le jéſuite *Catrou*, dans ſon hiſtoire générale du Mogol, dit que cet illuſtre meurtrier, l'ennemi de la ſecte muſulmane, *ſe fit aſſiſter à la mort par un iman mahométan, & qu'il mourut plein de confiance en la miſéricorde du Seigneur, & de crainte pour ſa juſtice, en confeſſant l'unité d'un* DIEU. *Malheureux prince d'avoir cru pouvoir arriver juſqu'à* DIEU, *ſans paſſer par* JESUS-CHRIST ! *Religion de Tamerlan. Page 76.*

A DIEU ne plaiſe que nous entrions, & que nous conduiſions nos lecteurs, ſi nous en avons, dans l'abominable chaos où l'Inde fut plongée après l'invaſion de *Tamerlan*, & que nous tirions les princes qui ſe diſputèrent Déli de l'obſcurité profonde où des hommes qui n'ont fait aucun bien à la terre doivent être enſevelis.

Je ne ſais quel écrivain, gagé par *Deſaint & Saillant* libraires de Paris, rue St. Jean de Beauvais vis-à-vis le collége, a compilé l'*Hiſtoire moderne des Chinois, Japonois, Indiens, Perſans, Turcs, Ruſſes, pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de Rollin.*

Rollin, d'ailleurs utile & éloquent, avait tranſcrit beaucoup de vérités & de fables ſur les Carthaginois, les Perſes, les Grecs, les anciens Romains, pour *former l'eſprit & le cœur* des jeunes Pariſiens. Il n'y a pas d'apparence que le compilateur de l'hiſtoire moderne des Chinois, Japonois &c. ait prétendu former l'*eſprit & le cœur* de perſonne. Au reſte, il nous apprend qu'*Abou-ſaïd*, fils de *Tamerlan*, régna dans l'Inde, dont il n'approcha jamais. Ce fut *Babar*, petit-fils de *Tamerlan*, qui forma véritablement l'empire Mogol. Il arriva de la Tartarie comme *Tamerlan*, & commença ſes conquêtes à la fin du quinziéme ſiécle, au tems où les Portugais s'établiſſaient déja ſur les côtes de Malabar, où le commerce du monde changeait, où un nouvel hémiſphère était découvert pour l'Eſpagne, & où le pontife de Rome *Alexandre VI*, ſi horriblement célèbre, donnait de ſa pleine autorité les Indes orientales aux Eſpagnols, & les occidentales aux Portugais, par une bulle. L'audace, le génie, la cruauté & le ridicule gouvernaient l'univers.

L'invention du canon, qui ne fut que ſi tard connue des Chinois, quoiqu'ils euſſent depuis plus de dix ſiécles le ſecret de la poudre, était déja parvenu dans l'Inde. Ces inſtrumens de deſtruction y avaient été portés de l'Europe chez les Turcs, & des Turcs chez les Perſans. *Férifhta* nous inſtruit que dans la grande bataille de Mavat, qui décida du ſort de l'Inde, l'an de notre ère 1526, le premier de notre mois de mars, *Babar* plaça ſes petits canons au front de ſon armée, & les lia enſemble par des chaînes de fer, de peur qu'on ne les lui prît. Cette victoire, remportée contre tous les raïa de l'Inde ſeptentrionale, donna l'empire, qu'on nomme *Canons chez les Indiens.*

des Mogols à *Babar* : empire d'abord aſſez faible & qui ne remonte pas ſi haut que l'élection de l'empereur *Charles-Quint*.

ARTICLE TREIZIÉME.

De BABAR *qui conquit une partie de l'Inde, après* TAMERLAN, *au 16e. ſiécle. D'*ACBAR *brigand encor plus heureux. Des barbaries exercées chez la nation la plus humaine de la terre.*

Feriſhta nous avertit que le vainqueur *Babar* fit ériger, ſur une éminence près du champ de bataille, une pyramide toute incruſtée des têtes des vaincus. Cela n'eſt pas bien étonnant; les Suiſſes avaient dreſſé quarante ans auparavant, ſur le chemin de Morat, un pareil monument qui ſubſiſte encore.

Aſtrologue conſulté pour donner bataille.

Il nous conte que *Babar*, ayant gagné la bataille, malgré les prédictions de ſon aſtrologue, lui fit donner un laks de roupies & le chaſſa. Cela prouve que la démence de l'aſtrologie était plus reſpectée dans l'Orient que parmi nous. L'Europe était remplie de princes qui payaient des aſtrologues; mais ils ne donnaient pas deux cent quarante mille francs à ces charlatans pour avoir menti.

Grande action de déſeſpoir.

Lorſqu'après ſa victoire, il aſſiégea un fort, nommé Chingeri, défendu par les Indiens attachés au braminiſme, ils commencèrent par égorger leurs femmes & leurs enfans, & ſe précipitèrent enſuite ſur les épées des Tartares. Sont-ce là ces mêmes peuples qui tremblaient de bleſſer une vache, & un inſecte? Le déſeſpoir eſt plus fort que les préjugés même de l'enfance, & que la nature. Ces faibles habitans de Chingeri n'ont fait que ce qu'on rapporte de *Sardanapale* plus amolli & plus énervé qu'eux, & ce qu'on a dit de Sagonte & de quelques autres villes. Enfin ayant étendu ſes conquêtes de Caboul au Gange, il faut finir ſon hiſtoire par ces mots qui en montrent la vanité, *il mourut.*

En 1530.

L'empereur Babar muſulman.

Ce qui nous paraît étrange, c'eſt que *Babar* était muſulman. Son ayeul *Tamerlan* ne l'était pas. *Babar*, né dans le Cabouleſtan, avait-il embraſſé cette religion afin de paraître partager le joug des peuples qu'il voulait écraſer? Il avait choiſi la ſecte d'*Omar*: c'était ſans doute parce que les Perſes ſes voiſins & ſes ennemis étaient de la ſecte d'*Ali*. La religion muſulmane & la bramiſte partagèrent l'Inde: elles ſe haïrent, mais ſans perſécution. Les mahométans vainqueurs n'eu voulaient qu'aux bourſes, & non aux conſciences des Indous.

L'empereur Humaion aſtrologue.

Humaiou, fils de *Babar*, régna dans l'Inde avec des fortunes diverſes. C'était, dit on, un bon aſtronome, & plus grand aſtrologue. Il avait ſept palais, dédiés chacun à une planète. Il donnait audience aux guerriers dans la maiſon de *Mars*, & aux magiſtrats dans celle de *Mercure*. En s'occupant ainſi des choſes du ciel, il riſqua de perdre celles de la terre. Un de

ſes frères lui prit Agra, & le vainquit dans une grande bataille. Ainſi la maiſon de *Tamerlan* fut preſque toûjours plongée dans les guerres civiles.

Pendant que les deux frères ſe battaient & s'affaibliſſaient l'un l'autre, un tiers s'empara des terres qu'ils ſe diſputaient. C'était un avanturier du Candahar; il ſe nommait *Sher*. Ce *Sher* mourut dans une de ſes expéditions. Toute ſa famille ſe fit la guerre pour partager les dépouilles; & pendant ce tems l'aſtrologue *Humaiou* était réfugié en Perſe chez le ſophi *Thamas*. On voit que la nation indienne était une des plus malheureuſes de la terre, & méritait ſes malheurs, puiſqu'elle n'avait ſu ni ſe gouverner elle-même, ni réſiſter à ſes tyrans. L'écrivain perſan fait un long récit de toutes ces calamités bien ennuyeux pour quiconque n'eſt pas né dans l'Inde, & peut-être pour les naturels du pays. Quand l'hiſtoire n'eſt qu'un amas de faits qui n'ont laiſſé aucune trace, quand elle n'eſt qu'un tableau d'ambitieux en armes, tués les uns par les autres, autant vaudrait tenir des régiſtres des combats des bêtes.

Humaiou revint enfin de Perſe, quand la plûpart des autres uſurpateurs, qui l'avaient chaſſé, ſe furent exterminés. Il mourut pour s'être laiſſé tomber de l'eſcalier d'une maiſon qu'il faiſait conſtruire; mais qu'importe? Ce qui importe c'eſt que les peuples gémiſſaient & périſſaient ſur des ruines, 1552.
non-ſeulement dans l'Inde, mais dans la Perſe, dans l'Aſie mineure, & dans nos climats.

Après *Humaiou* vient *Acbar* ſon fils, plus heureux dans l'Inde que tous *Acbar empereur puiſſant.*
ſes prédéceſſeurs, & qui établit une puiſſante durable, au moins juſqu'à nos jours. Quand il ſuccéda à ſon père par le droit des armes, & que l'uſurpation commençait à ſe tourner en droit ſacré, il ne poſſédait point encor la capitale Déli. Agra était fort peu de choſe. De l'argent, il n'en avait pas; mais il avait des troupes du nord aguerries, de l'eſprit & du courage, avec quoi on prend aiſément l'argent des Indiens. Il nourrit la guerre par la guerre, prit Déli & s'y affermit. Il ſut vaincre les petits princes, ſoit indiens, ſoit tartares, cantonnés partout depuis l'irruption paſſagère de *Tamerlan*.

Fériſhta nous conte qu'*Acbar* ſe voyant bientôt à la tête de deux mille 1556.
éléphans & de cent mille chevaux, pourſuivait avec des détachemens de cette grande armée un kan tartare, nommé *Ziman*, retiré derrière le Gange, du côté de Lahor, dans un endroit nommé Manezpour. On cherchait des bateaux, le tems ſe perdait, il était nuit; *Acbar*, ayant devancé ſon armée, apprend que les ennemis ſe croyant en ſûreté à l'autre bord du fleuve ont célébré une fête à la manière de tous les ſoldats, & qu'ils ſont en débauche. Il paſſe le grand fleuve du Gange à la nage ſur ſon éléphant, ſuivi ſeulement de cent chevaux, aborde, trouve les ennemis endormis & diſperſés: ils ne ſavent quel nombre ils ont à combattre, ils fuyent; les troupes d'*Acbar*, ayant paſſé le fleuve, voyent *Acbar* & cent hommes vainqueurs d'une armée entière. Ceux qui aiment à comparer peuvent mettre en parallèle le paſſage du Granique par *Alexandre*, *Céſar* paſſant à la nage un bras de la mer d'Alexandrie, *Louis XIV* dirigeant le paſſage du Rhin,

Victoire d'Acbar qui paſſe le Gange à la nage.

Guillaume III combattant en perſonne au milieu de la Boyne ; & *Acbar* ſur ſon éléphant.

Acbar fut le premier qui s'empara de Surate & du royaume de Guzarate, fondé par des marchands arabes devenus conquérans à-peu-près comme des marchands anglais ſont devenus les maitres du Bengale.

Ce même Bengale fut bientôt ſoumis par *Acbar* ; il envahit une partie du Décan : toûjours à cheval ou ſur un éléphant, toûjours combattant du fond de Cachemire juſqu'au Viſapour, & mêlant toûjours les plaiſirs à ſes travaux, ainſi que tant de princes.

Jéſuites diſent avoir diſpoſé l'empereur au chriſtianiſme. Page 94.

Notre jéſuite Catrou, dans ſon *hiſtoire générale du Mogol*, compoſée ſur les mémoires des jéſuites de Goa, aſſure que cet empereur mahométan fut preſque converti à la religion chrêtienne par le père *Aqua-viva :* voici ſes paroles.

„ JESUS-CHRIST (lui diſaient nos miſſionnaires) vous paraît avoir ſuffi-„ ſamment prouvé ſa miſſion par des miracles atteſtés dans l'Alcoran. C'eſt „ un prophète autoriſé ; il faut donc le croire ſur ſa parole. Il nous dit „ qu'il était avant *Abraham.* Tous les monumens qui reſtent de lui, con-„ firment la Trinité, &c. . . . .

„ L'empereur ſentit la force de ce raiſonnement, quitta la converſation „ les larmes aux yeux, & répéta pluſieurs fois . . . . . devenir chrêtien ! . . . . „ changer la religion de mes pères ! Quel péril pour un empereur ! Quel „ poids pour un homme élevé dans la molleſſe & dans la liberté de l'Al-„ coran ! . . . "

S'il eſt vrai que ſi *Acbar* prononça ces paroles après avoir quitté la converſation, le père *Aqua-viva* ne les entendit pas. Il eſt encor vrai qu'*Acbar* n'avait pas été élevé dans la molleſſe, & que l'Alcoran n'eſt pas ſi mou que le dit le jéſuite *Catrou.* On ſait aſſez qu'il n'eſt pas beſoin de calomnier l'Alcoran pour en montrer le ridicule. D'ailleurs il ordonne le jeûne le plus rigoureux, l'abſtinence de toutes les liqueurs fortes, la privation de tous les jeux, cinq prières par jour, l'aumône de deux & demi pour cent de ſon bien ; & il défend à tous les princes d'avoir plus de quatre femmes, *Page 103.* eux qui en prenaient auparavant plus de cent. *Catrou* ajoute que le muſulman *Acbar honorait à certains tems* Jéſus & Marie ; *qu'il portait au cou un reliquaire, un Agnus Dei & une image de la Ste. Vierge.* Notre perſan, traduit par Mr. *Dow*, ne dit rien de tout cela

ARTICLE QUATORZIÉME.

Suite de l'hiſtoire de l'Inde juſqu'à 1770.

1604. L'Auteur perſan finit ſon hiſtoire à la mort d'*Acbar.* Mr. *Dow* en donne la ſuite en peu de mots, juſqu'à ce qu'il arrive au tems où ſes compatriotes commencent eux-mêmes à être en partie un grand objet de l'hiſtoire de l'Inde.

C'eſt ainſi, ce me ſemble, qu'on doit s'y prendre en toutes choſes. Ce qui nous touche davantage doit être traité plus à fond que ce qui nous eſt étranger.

Quand nous répéterions que *Géan-gir*, fils & ſucceſſeur d'*Acbar*, était un ivrogne, & que ſon frère aîné plus ivrogne que lui avait été deshérité, nous ne pourions nous flatter d'avoir travaillé aux progrès de l'eſprit humain. *Mort en* 1627.

Sha-géan ſuccéda à *Géan-gir* ſon père, contre lequel il s'était révolté tant qu'il avait pu; de même que ſes enfans ſe révoltèrent depuis contre lui.

Les noms de *Géan-gir* & de *Sha-géan* ſignifient, dit-on, empereur du monde. Si cela eſt, ces titres ſont du ſtile aſiatique. Ces empereurs là n'étaient pas géographes. Les trois quarts de l'Inde en-deçà du Gange, dont ils ne furent jamais les maîtres bien reconnus & bien paiſibles juſqu'à *Aurengzeb*, ne compoſaient pas le monde entier. Mais le globe entre les mains de l'empereur d'Allemagne & du roi d'Angleterre, à leur ſacre, n'eſt pas plus modeſte que les titres de *Sha-géan* & de *Géan-gir*.

Nous n'avons dit qu'un mot de cet *Aurengzeb*, fameux dans toute notre hémiſphère; & nous en avons dit aſſez en remarquant qu'il fut le barbare le plus tranquille, l'hypocrite le plus profond, le méchant le plus atroce, & en même tems le plus heureux des hommes, & celui qui jouit de la vie la plus longue & la plus honorée: exemple funeſte au genre-humain, mais qui heureuſement eſt très rare.

Nous ne pouvons diſſimuler que nous avons vu avec douleur l'éloge de ce prince parricide dans Mr. *Dow*; & nous l'excuſons; parce qu'étant guerrier, il a été plus ébloui de la gloire d'*Aurengzeb* qu'effarouché de ſes crimes. Pour nous, notre principal but, dont on a dû aſſez s'appercevoir, était d'examiner dans ces fragmens les déſaſtres de la compagnie françaiſe des Indes & la mort du général *Lalli*: époque remarquable chez une nation qui ſe pique de juſtice & de politeſſe.

Nous avons fait voir *a*) les malheureux grands mogols deſcendans de *Tamerlan* amollis, corrompus & détrônés; l'empereur *Sha-Amed*, mourant après qu'on lui eut arraché les yeux; *Alumgir* aſſaſſiné; le brigand *Abdala* devenu grand prince & ſaccageant tout le nord de l'Inde; les Marates lui réſiſtant; ces Marates tantôt vainqueurs tantôt vaincus; & enfin l'Indouſtan plus malheureux que la Perſe & la Pologne.

Nous doutions du tems & de la manière dont ce grand-mogol *Alumgir* fut aſſaſſiné; mais Mr. *Dow* nous apprend que ce fut en 1760, dans la maiſon, ou plutôt dans l'antre d'un hermite muſulman qui paſſait pour un *Santon*, pour un ſaint. Les propres domeſtiques de l'empereur dévot l'engagèrent à faire ce pélérinage; & le grand-viſir le fit égorger dans le tems qu'il ſe proſternait devant le ſaint. Tout était en combuſtion après ce crime, précédé & ſuivi de mille crimes, quand le brigand *Abdala* revint de Caboul

a) Première Partie, Article IX.

& des frontières orientales de la Perſe augmenter l'horreur du déſordre. Quoique cet *Abdala* fût déja un ſouverain conſidérable, il pouvait à peine payer ſes troupes. Il lui falait ſubſiſter continuellement de rapines. Il y a peu de diſtinction à faire entre les ſcélérats que nous condamnons à la roue en Europe, & ces héros qui s'élèvent des trônes en Aſie. *Abdala* vint en 1761 exiger des contributions de Déli. Les citoyens, appauvris par quinze ans de rapines, ne purent le ſatisfaire : ils prirent les armes dans leur déſeſpoir. *Abdala* tua & pilla pendant ſept jours ; la plûpart des maiſons furent réduites en cendres. Cette ville, longue de dix-ſept lieues, de deux mille trois cent pas géométriques, & peuplée de deux millions d'habitans, n'avait pas éprouvé, dans l'invaſion du tems de *Sha-Nadir*, une calamité ſi horrible. Mais elle n'était pas à la fin de ces malheurs. Les Marates accoururent pour partager la proie ; ils combattirent *Abdala* ſur les ruines de la ville impériale. Ces voleurs chaſſèrent enfin ce voleur, & pillèrent Déli à leur tour avec une inhumanité preſqu'égale à la ſienne.

Un autre petit peuple, voiſin des Marates & de Viſapour, habitant des montagnes appellées les Gates, & qui en a pris le nom, vint encor ſe joindre aux Marates & mettre le comble à tant d'horreurs.

Qu'on ſe figure les Anglais & les Bourguignons déchirant la France du tems de l'imbécille *Charles VI*, où les Goths & les Lombards dévorant l'Italie dans la décadence de l'empire, on aura quelqu'idée de l'état où était l'Inde dans la décadence de la maiſon de *Tamerlan*. Et c'était préciſément dans ce tems-là que les Anglais & les Français ſur la côte de Coromandel ſe battaient entr'eux & contre les Indiens, pillaient, ravageaient, intriguaient, trahiſſaient, étaient trahis.... pour vendre en Europe des toiles peintes.

Que l'on compare les tems, & qu'on juge du bonheur dont on jouit aujourd'hui en France, en Eſpagne, en Italie, en Allemagne dans une paix profonde, dans le ſein des arts & des plaiſirs. Ils ne ſont point troublés par l'ordre donné aux jéſuites de vivre chacun chez ſoi en habit court au-lieu de porter une robe longue. La France n'eſt que plus floriſſante par l'abolitſement de la vénalité infame de la judicature. L'Angleterre eſt tranquille & opulente, malgré les petites ſatyres des oppoſans. L'Allemagne ſe polit & s'embellit tous les jours. L'Italie ſemble renaître. Puiſſe durer longtems une félicité dont on ne ſent pas aſſez le prix !

Au milieu des convulſions ſanglantes, dont l'empire Mogol était agité, quelques omras, quelques rajas avaient élu dans Déli un empereur qui prit le nom de *Sha-Géan*. Il était de la maiſon Tamerlane. Nous avons obſervé qu'on n'a point encore choiſi de monarque ailleurs, tant le préjugé a de force. *Abdala* même n'oſant ſe déclarer empereur, conſentit à l'élévation
En 1762. de ce prince *Sha-géan*. Les Marates le détrônèrent & mirent à ſa place un autre prince de cette race. C'eſt ce fantôme d'empereur qui eſt aujourd'hui, en 1773, ſur ce malheureux trône. Il a pris le nom de *Sha-Allum*. Un fils de l'autre *Allum*, ſurnommé *Gir*, aſſaſſiné dans la cellule d'un faquir, lui a diſputé l'ombre de ſa puiſſance ; & tous deux ont été & ſont encor égale-

également infortunés, mais moins que les peuples qui ſont toûjours victimes & dont les hiſtoriens parlent rarement. Trop d'écrivains ont imité trop de princes; ils ont oublié les intérêts des nations pour les intérêts d'un ſeul homme.

ARTICLE QUINZIÉME.

Portrait d'un peuple ſingulier dans l'Inde. Nouvelles victoires des Anglais.

PArmi tant de déſolations, une contrée de l'Inde a joüi d'une profonde paix; & au milieu de la dépravation affreuſe des mœurs, a conſervé la pureté des mœurs antiques. Ce pays eſt celui de Bishnapore, ou Vishnapore. Mr. *Holwell*, qui l'a parcouru, dit qu'il eſt ſitué au nord-oueſt du Bengale, & que ſon étendue eſt de ſoixante journées de chemin: ce qui ferait, à dix de nos lieues communes par jour, ſix cent lieues. Par conſéquent ce pays ſerait beaucoup plus grand que la France: en quoi nous ſoupçonnons quelque exagération, ou une faute d'impreſſion trop commune dans tous les livres. Il vaut mieux croire que l'auteur a entendu par ſoixante journées de marche le circuit de toute la province: ce qui donnerait environ cent lieues de diamètre. Elle rapporte trente-cinq laks de roupies par année à ſon ſouverain, huit millions deux cent mille de nos livres. Ce revenu ne paraît pas proportionné à l'étendue de la province. *Holwell pag. 197. & ſuivantes.*

Ce qui nous étonne encore c'eſt que le Bishnapore ne ſe trouve point ſur nos cartes. Le lecteur éprouvera un étonnement plus agréable, quand il ſaura que ce pays eſt peuplé des hommes les plus doux, les plus juſtes, les plus hoſpitaliers & les plus généreux qui ayent jamais rendu la terre digne du ciel. „ La liberté, la propriété y ſont inviolables. On n'y entend jamais „ parler de vol ni particulier ni public. Tout voyageur, trafiquant ou non, „ y eſt ſous la garde immédiate du gouvernement qui lui donne des gui„ des pour le conduire ſans aucun frais, & qui répondent de ſes effets & „ de ſa perſonne. Les guides, à chaque ſtation ou couchée, le remettent „ à d'autres conducteurs avec un certificat des ſervices que les premiers „ lui ont rendus; & tous ces certificats ſont portés au prince. Le voyageur „ eſt défrayé de tout dans ſa route, aux dépens de l'état, trois jours en„ tiers dans chaque lieu où il veut ſéjourner. " &c...

Tel eſt le récit de Mr. *Holwell*. Il n'eſt pas permis de croire qu'un homme d'état, dont la probité eſt connue, ait voulu en impoſer aux ſimples. Il ſerait trop coupable & trop aiſément démenti. Cette contrée n'eſt pas comme l'île imaginaire de Pancaye, le jardin des Heſpérides, les îles fortunées, l'île de Calypſo, & toutes ces terres fantaſtiques, où des hommes malheureux ont placé le ſéjour du bonheur.

Cette province appartient de tems immémorial à une race de Brames qui deſcend des anciens Bracmanes. Et ce qui peut faire penſer que le vrai nom

du pays eſt Vishnapor, c'eſt que ce nom ſignifierait le royaume de *Vishnou*, *la bienfaiſance de* DIEU. Ses mœurs furent autrefois celles de l'Inde entière, avant que l'avarice y eût conduit des armées d'oppreſſeurs. La caſte des Brames y a conſervé ſa liberté & ſa vertu; parce qu'étant toûjours maîtres des écluſes qu'ils ont conſtruites ſur un bras du Gange, & pouvant inonder le pays, ils n'ont jamais été ſubjugués par les étrangers. C'eſt ainſi qu'Amſterdam s'eſt miſe à l'abri de toutes les invaſions.

Ce peuple aſiatique auſſi innocent, auſſi reſpectable que les Penſilvaniens de l'Amérique anglaiſe, n'eſt pas pourtant exempt d'une ſuperſtition groſſière. Il eſt très compatible que la vertu la plus pure ſubſiſte avec les rites les plus extravagans. Cette ſuperſtition même des Vishnaporiens parait une preuve de leur antiquité. L'eſpèce de culte qu'ils rendent à la vache, affaibli dans le reſte de l'Inde, s'eſt conſervée chez cette nation iſolée dans toute la ſimplicité crédule des premiers tems. Quand la vache conſacrée meurt, c'eſt un deuil univerſel dans le pays. Une telle bètiſe eſt bien naturelle dans un peuple à qui l'on avait fait accroire que des milliers de puiſſances céleſtes avaient été changées en vaches & en hommes. Le peuple révère & chérit dans ſa vache conſacrée la nature céleſte & la nature humaine. Si nous nous abandonnions aux conjectures, nous pourrions penſer que le culte de la vache indienne eſt devenu dans l'Egypte le culte du bœuf. Notre idée ſerait toûjours fondée ſur l'impoſſibilité phyſique & démontrée que l'Egypte ait été peuplée avant l'Inde. Mais il ſe pourrait très bien que les prêtres de l'Inde & ceux d'Egypte euſſent été également ridicules, ſans rien imiter les uns des autres.

La doctrine, la pureté, la ſobriété, la juſtice des anciens Bracmanes s'eſt donc perpétuée dans cet aſyle. Il ſerait bien à ſouhaiter que Mr. *Holwell* y eût ſéjourné plus longtems. Il ſerait entré dans plus de détails; il aurait achevé ce tableau ſi utile au genre-humain dont il nous a donné l'eſquiſſe. Tous les Anglais avouent que ſi les Brames de Calcuta, de Madraſs, de Mazulipatan, de Pondicheri, liés d'intérèt avec les étrangers, en ont pris tous les vices; ceux qui ont vécu dans la retraite ont tous conſervé leur vertu. A plus forte raiſon ceux de Vishnapor, ſéparés du reſte du monde, ont dû vivre dans la paix de l'innocence, éloignés des crimes qui ont changé la face de l'Inde, & dont le bruit n'a pas été juſqu'à eux. Il en a été des Brames comme de nos moines: ceux qui ſont entrés dans les intrigues du monde, qui ont été confeſſeurs des princes & de leurs maitreſſes, ont fait beaucoup de mal. Ceux qui ſont reſtés dans la ſolitude ont mené une vie inſipide & innocente.

ARTICLE SEIZIÉME.

Des provinces entre leſquelles l'empire de l'Inde était partagé, vers l'an 1770, & particuliérement de la république des Seïkes.

SI toutes les nations de la terre avaient pu reſſembler aux Penſilvaniens, aux habitans de Vishnapor, aux anciens Gangarides, l'hiſtoire des événemens du monde ſerait courte; on n'étudierait que celle de la nature. Il faut malheureuſement quitter la contemplation du ſeul pays de notre continent, où l'on dit que les hommes ſont bons, pour retourner au ſéjour de la méchanceté.

Le lecteur peut ſe ſouvenir que le colonel *Clive*, à la tête d'un corps de quatre mille hommes, avait vaincu & pris dans le Bengale le ſouverain *Suraïa Doula*, comme *Fernand Cortez* avait pris *Montezuma* dans le Mexique au milieu de ſes troupes innombrables. On a vu comment cet officier, au ſervice de la compagnie, créa *Jaffer* ſouverain de Bengale, de Golconde & d'Orixa: un fils de *Jaffer*, nommé *Suïa Doula*, ſuccéda à ſon père avec la protection des Anglais. Ils diſent qu'il fut ingrat envers eux; & qu'il voulut à la fois les chaſſer du Bengale, & achever la ruine du nouvel empereur *Sha-Allum*. Ce nouveau grand-mogol *Allum*, preſque ſans défenſe, eut recours aux Anglais à ſon tour. Le colonel *Clive* le protégea. Le tyran *Abdala* était abſent alors, & occupé dans le Coraſſan. *Clive* livra bataille aux oppreſſeurs de l'empereur *Sha-Allum*, & les défit dans un lieu nommé Buxar. Cette nouvelle victoire de Buxar combla les Anglais de gloire & de richeſſes. Ni le gouverneur *Holwell*, ni le lieutenant-colonel *Dow*, ni le capitaine *Scrafton* ne nous inſtruiſent de la date de cette grande action. Ils s'en rapportent à leurs dépêches envoyées à Londres, que nous ne connaiſſons pas. Mais cet événement ne doit pas être éloigné du tems où les Anglais prenaient Pondicheri. Le bonheur les accompagnait partout; & ce bonheur était le fruit de leur valeur, de leur prudence & de leur concorde dans le danger. La diſcorde avait perdu les Français: mais bientôt après la déſunion ſe mit dans la compagnie anglaiſe; ce fut le fruit de leur proſpérité & de leur luxe; au lieu que la méſintelligence entre les Français avait été principalement produite par leurs malheurs.

La compagnie anglaiſe des Indes a été depuis ce tems maîtreſſe du Bengale & d'Orixa; elle a réſiſté aux Marates & aux nabab qui ont voulu la dépoſſéder; elle tend encor la main au malheureux empereur *Sha-Allum* qui n'a plus que la moitié de la province d'Allabad entre le Gange & la rivière de Sérong au vingt-cinquiéme degré de latitude. Cette province d'Allabad n'eſt pas ſeulement marquée dans nos cartes françaiſes de l'Inde. Il faut être bien établi dans un pays pour le connaître.

Le diſtrict qu'on a laiſſé comme par pitié à cet empereur, lui produiſait à peine douze laks de roupies; les Anglais lui en donnaient vingt-ſix

de leur province du Bengale. C'était tout ce qui reſtait à l'héritier d'*Aurengzeb* le roi le plus riche de la terre. Tout le reſte de l'Inde était partagé entre diverſes puiſſances, & cette diviſion affermiſſait le royaume que l'Angleterre s'eſt formé dans l'Inde.

Parmi toutes ces révolutions, la ville impériale de Déli tomba entre les mains de ce fils de *Jaffer*, de ce *Suïa-Doula* vaincu par le colonel *Clive*, & relevé de ſa chûte. Les révolutions rapides changeaient continuellement la face de l'empire. Ce fils de *Jaffer* eut encor la province d'Oud qui touche à celle d'Allabad, où le grand-mogol était retiré, & au Bengale où les Anglais dominaient.

Patna au nord du Gange appartenait à un ſouba des Patanes. Les Gates que nous avons vu deſcendre de leurs rochers pour augmenter les troubles de l'empire, avaient envahi la ville impériale d'Agra. Les Marates s'étaient emparés de toute la province, ou ſi l'on veut, du royaume de Guzarate, excepté de Surate & de ſon territoire.

Un nabab était maitre du Décan, & tantôt il combattait les Marates, tantôt il s'uniſſait avec eux pour attaquer les Anglais dans leur poſſeſſion d'Orixa & du Bengale. Le tyran *Abdala* poſſédait tout le pays ſitué entre Candahar & le fleuve Indus.

Tel était l'état de l'Inde vers l'an 1770; mais depuis le commencement de tant de guerres civiles, il s'était formé une nouvelle puiſſance qui n'était ni tyrannique, comme celle d'*Abdala* & des autres princes, ni trafiquante du ſang humain, comme celle des Marates, ni établie à la faveur du commerce comme celle des Anglais. Elle eſt fondée ſur le premier des droits, ſur la liberté naturelle. C'eſt la nation des Seïkes, nation auſſi ſingulière dans ſon eſpèce que celle des Vishnapores. Elle habite l'orient de Cachemire, & s'étend juſqu'au-delà de Lahor. Libre & guerrière elle a combattu *Abdala*, & n'a point reconnu les empereurs mogols; ſûre d'avoir beaucoup plus de droit à l'indépendance, & même à la ſouveraineté de l'Inde, que la famille tartare de *Tamerlan* étrangère & uſurpatrice.

On nous dit qu'un des Lamas du grand Thibet donna des loix & une religion aux Seïkes vers la fin de notre dernier ſiécle. Ils ne croyent ni que *Mahomet* ait reçu un livre aſſez mal fait de la main de l'ange *Gabriel*, ni que DIEU ait dicté le Shaſtabad à *Brama*. Enfin n'étant ni Mahométans, ni Brames, ni Lamiſtes, ils ne reconnaiſſent qu'un ſeul DIEU ſans aucun mélange. C'eſt la plus ancienne des religions; c'eſt celle des Chinois & des Scythes; & ſans doute la meilleure pour quiconque ne connait pas la nôtre. Il falait que ce prêtre Lama, qui a été le légiſlateur des Seïkes, fût un vrai ſage, puiſqu'il n'abuſa pas de la confiance de ce peuple pour le tromper & pour le gouverner. Au-lieu d'imiter les preſtiges du grand Lama qui règne au Thibet, il fit voir aux hommes qu'ils peuvent ſe gouverner par la raiſon. Au-lieu de chercher à les ſubjuguer, il les exhorta à être libres, & ils le ſont. Mais juſqu'à quand le ſeront-ils? Juſqu'au tems où les eſclaves de quelque *Abdala* ſupérieurs en nombre viendront le cimeterre à la main les rendre eſclaves comme eux. Des dogues à qui leur maître a

mis un collier de fer, peuvent étrangler des chiens qui n'en ont pas.

Tel eſt en général le ſort de l'Inde; il peut intéreſſer les Français, puiſque malgré leur valeur, & malgré les ſoins de *Louis XIV* & de *Louis XV*, ils y ont eſſuyé tant de diſgraces. Il intéreſſe encor plus les Anglais, puiſqu'ils ſe ſont expoſés à des calamités pareilles, & que leur courage a été ſecondé de la fortune.

FRAGMENT

SUR LA JUSTICE,

A l'occaſion du procès de Mr. le comte de MORANGIÉS *contre les* JONQUAI.

LE procès du général *Lalli* fut cruel : celui que le comte de *Morangiés* eſſuya, fut abſurde. Il y va de l'honneur de la nation de tranſmettre à la poſtérité ces avantures odieuſes, afin de laiſſer un préſervatif contre les excès auxquels l'aveuglement de la prévention & la démence de l'eſprit de parti peuvent entraîner les hommes.

Un jeune avanturier de la lie du peuple eſt aſſez extravagant & aſſez hardi pour ſuppoſer qu'il a prêté cent mille écus à un maréchal de camp, de l'argent de ſa pauvre grand'mère qui logeait dans un galetas avec lui & le reſte de ſa famille ; il affirme, il jure qu'il a porté lui-même à pied ces cent mille écus au maréchal de camp en treize voyages, & qu'il a couru environ ſix lieues en un matin pour lui rendre ce ſervice. Ce jeune homme, nommé *Liégard*, ſurnommé *Jonquai*, ſachant à peine lire & écrire, & orthographiant comme un laquais mal élevé, avait été pourtant reçu docteur ès loix par bénéfice d'âge : condeſcendance ridicule & trop commune, abus intolérable, dont cet exemple fait aſſez voir les conſéquences. Ce docteur ès loix, dans ſa miſère, trouve le ſecret d'aſſocier toute ſa famille à ſon impoſture ſa mère, ſa grand'mère, ſes ſœurs, tous ſes parens qui logent avec lui, excepté un ancien ſergent aux gardes. Il n'y a qu'un militaire dans toute cette bande, & c'eſt le ſeul honnête homme.

Liégard Jonquai ſe lie avec un cocher & avec un clerc de procureur qui doivent lui ſervir de témoins, & partager une partie du profit. Il s'aſſure de deux courtières, dont l'une avait été pluſieurs fois enfermée à l'hôpital, & qui, depuis près d'un an, avait fait monter madame *Verron*, grand'mère de *Jonquai*, à la dignité de prêteuſe ſur gages. Toute cette troupe s'unit dans l'eſpérance d'avoir part aux cent mille écus. Voilà donc le docteur *Liégard Du Jonquai* & ſa mère & ſa grand'mère qui préſentent requête au lieutenant-criminel pour qu'on aille enfoncer les portes de la maiſon de Mr. le comte de *Morangiés*, dans laquelle on trouvera ſans doute les cent mille écus en eſpèce. Et ſi on ne les trouve pas, la troupe de *Jonquai* dira que leur recherche montre leur bonne foi, & & que le maréchal de camp a mis l'argent en ſûreté.

Cependant la famille & ſon conſeil s'aſſemblent ; ils ont quelque ſcrupule : un des complices remontre le danger qu'on peut courir dans cette affaire épineuſe. On ne croira jamais que ni vous, ni votre grand'mère

ayez pu poſſéder cent mille écus en argent comptant, vous qui vivez ſi à l'étroit dans un troiſiéme étage preſque ſans meubles; vous qui couchiez ſur la paille dans un fauxbourg avant d'être logés ici! ... Un des meilleurs eſprits de la bande ſe charge alors de faire un roman vraiſemblable. Par ce roman la pauvre vieille grand'mère eſt transformée en veuve opulente d'un fameux banquier nommé *Verron*. Ce mari, mort il y a trente ans, lui a laiſſé ſourdement, par un fidéi-commis, de la vaiſſelle d'argent, des diamans, des ſommes immenſes en or. Un ami intime, nommé *Chotard*, a rendu fidélement ce dépôt à la vieille; elle n'y a jamais touché, pendant près de trente années; elle a vécu noblement dans la plus extrême miſere, pour faire un jour une grande fortune à ſon petit-fils *Liégard Jonquai*; & elle n'attend que la reſtitution de cent mille écus prêtés à Mr. le comte de *Morangiés*, à ſix pour cent d'uſure pour acheter à monſieur *Jonquai* une charge de conſeiller au parlement; car l'honneur de rendre la juſtice ſe vendait alors; & *Jonquai* pouvait l'acheter tout comme un autre.

Le roman paraît très plauſible: il reſte ſeulement une difficulté. On vous demandera pourquoi un docteur ès loix, prêt d'être reçu conſeiller au parlement, s'eſt déguiſé en crocheteur pour aller porter cent mille écus en treize voyages? Mr. *Jonquai* répond qu'il ne s'eſt donné cette peine que pour plaire au maréchal de camp, qui lui avait demandé le ſecret. La réponſe n'eſt pas trop bonne; mais enfin un cocher & un ancien clerc de procureur jureront qu'ils m'ont vu préparer les ſacs & les porter; une courtière, en ſortant de l'hôpital, m'aura vu revenir tout en eau de mes treize voyages. Avec de ſi bons témoignages nous réuſſirons. J'ai eu l'adreſſe de perſuader au maréchal de camp que je lui ferais prêter les cent mille écus par une compagnie d'uſuriers; j'ai tiré de lui des billets à ordre pour la même ſomme, payable à ma grand'mère, créancière prétendue de cette prétendue compagnie. Il faudra bien qu'il les paye. Il a beau nier la réception de l'argent & mes treize voyages: j'ai ſa ſignature; j'aurai des témoins irréprochables; nous jouirons du plaiſir de le ruiner, de le déshonorer, de le voler, & de le faire condamner comme voleur.

Ce plan arrangé entre les complices, chacun ſe prépare à jouer ſon rôle. Le cocher va ſoulever tous les fiacres de Paris en faveur du docteur ès loix & de la famille; le clerc de procureur va ſe faire guérir de la vérole chez un chirurgien; & il attendrit les cœurs de ſes camarades & des filles de joie pour une famille reſpectable & infortunée, indignement volée par un homme de qualité, officier-général des armées du roi.

Pendant que cette piéce commence à ſe jouer, le maréchal de camp, informé des préparatifs, va trouver le magiſtrat de la police & lui expoſe le fait. Le lieutenant de police, qui a l'inſpection ſur les uſuriers, & ſur les troiſiémes étages, fait interroger la famille *Jonquai* par des officiers de police. Le crime tremble toûjours devant la juſtice. On intimide, on menace *Jonquai* & ſa mère. Les ſcélérats déconcertés avouent leur délit les larmes aux yeux; ils ſignent leur condamnation. On croit l'affaire finie.

Qu'arrive-t-il alors ? Un praticien, qui était de la troupe, ranime le courage des confédérés. „ Souffrirons-nous, mes chers amis, qu'une ſi „ belle proie nous échappe ? Il s'agit ou de partager entre nous cent „ mille écus, gagnés par notre induſtrie, ou d'aller aux galères ; choi„ ſiſſez. Vous avez avoué votre crime devant un commiſſaire de quartier : „ cette faibleſſe peut ſe réparer. Dites que vous y avez été forcés. Dites que „ vous avez été détenus en chartre privée, au mépris des loix du royau„ me ; qu'on vous a chargés de fers, que vous avez été mis à la torture.

„ C'eſt le *cædebatur virgis civis romanus* de Cicéron. C'eſt le *metus* „ *cadens in conſtantem virum* de Tribonien. N'êtes-vous pas *conſtans vir*, „ Mr. *Jonquai ?* Oui, monſieur ; eh bien, demandez juſtice contre la po„ lice qui perſécute les gens de bien. Criez qu'un maréchal de camp vous „ vole, que toute la police eſt ſon complice, & qu'on vous a outrageu„ ſement battu pour vous faire avouer que vous êtes un fripon.

„ Il faut de l'argent pour ſoutenir un procès ſi délicat. Nous vous ame„ nons Mr. *Aubourg*, autrefois laquais, puis tapiſſier, & maintenant uſu„ rier ; vendez-lui votre procès, il fera tous les frais ; c'eſt un homme „ d'honneur & de crédit, qui manie les affaires d'une dame de grande con„ ſidération, & qui ameutera pour vous tout Paris.

Mr. *Jonquai* & ſa vieille grand'mère *Verron* vendent donc leur procès à Mr. *Aubourg*. On aſſigne devant le parlement le maréchal de camp comme ayant volé cent mille écus à la famille d'un jeune docteur prêt d'être reçu conſeiller ; comme inſtigateur des fureurs tyranniques de la police ; comme ſuborneur de faux témoins ; comme oppreſſeur des bons bourgeois de Paris.

La vieille grand'mère *Verron* meurt ſur ces entrefaites ; mais avant de mourir on lui dicte un teſtament abſurde, un teſtament qu'elle n'a pu faire. Toute la famille en grand deuil, accompagnée de ſon praticien & de l'uſurier *Aubourg*, va ſe jetter aux pieds du roi & implorer ſa juſtice. Il ſe trouve quelquefois à la cour des ames compatiſſantes, quand cette compaſſion peut ſervir à perdre un officier-général. Preſque tout Verſailles, & preſque tout Paris, & bientôt preſque tout le royaume, ſe déclarèrent pour le candidat *Jonquai*, & pour cette famille honnête ſi indignement volée, & ſi cruellement miſe à la torture.

L'affaire ſe plaida d'abord devant la grand'chambre & la tournelle aſſemblées. Un avocat des *Jonquai* prouva que tous les officiers des armées du roi ſont des eſcrocs & des fripons ; qu'il n'y a d'honneur & de vertu que chez les cochers, les clercs de procureur, les prêteurs ſur gages, les entremetteuſes & les uſurières. Il fit voir que rien n'eſt plus naturel, plus ordinaire, qu'une vieille femme très pauvre, qui poſſède pendant trente ans cent mille écus dans ſon armoire, qui les prête à un officier qu'elle ne connait pas, & un jeune docteur ès loix qui court ſix lieues à pied pour porter ces cent mille écus à cet officier dans ſes poches.

Enſuite, il peignit patétiquement le candidat *Jonquai* & ſa mère entre les mains des bourreaux de la police, chargés de fers, meurtris de coups, évanouis dans les tourmens, forcés enfin d'avouer un crime dont ils étaient inno-

innocens; leur vertu barbarement immolée au crédit & à l'autorité, n'ayant pour ſoutien que la généroſité de Mr. *Aubourg*, qui avait bien voulu acheter ce procès, à condition qu'il n'en aurait pour lui qu'environ cent vingt mille livres. Toutes les bonnes femmes pleurèrent; les uſuriers & les eſcrocs battirent des mains; les juges furent ébranlés; le parlement renvoya l'affaire en premiere inſtance au bailliage du palais; petite juriſdiction inconnue juſqu'alors.

Le ridicule, l'abſurdité du roman de la bande *Jonquai* étaient aſſez ſenſibles; l'infamie de leurs manœuvres, l'inſolence de leur crime étaient manifeſtes; mais la prévention était plus forte. Le public ſéduit, ſéduiſit le juge du bailliage.

La populace gouverne ſouvent ceux qui devraient la gouverner & l'inſtruire. C'eſt elle qui dans les ſéditions donne des loix, elle aſſervit le ſage à ſes folles ſuperſtitions; elle force le miniſtère, dans des tems de cherté, à prendre des partis dangereux. Elle influe ſouvent dans les jugemens des magiſtrats ſubalternes. Une prêteuſe ſur gages perſuade une ſervante, qui perſuade ſa maitreſſe, qui perſuade ſon mari. Un cabaretier empoiſonne un juge de ſon vin & de ſes diſcours. Le bailliage fut ainſi endocumenté. Le plaiſir d'humilier la nobleſſe chatouillait encor en ſecret l'amour-propre de quelques bourgeois qui étaient devenus ſes juges je ne ſais comment.

Le maréchal de camp fut plongé dans la priſon la plus dure, condamné à payer un argent qu'il n'avait jamais reçu, & à des amendes infamantes: le crime triompha.

Alors le public des honnêtes gens commença d'ouvrir les yeux. La maladie épidémique qui s'était répandue dans toutes les conditions avait perdu de ſa malignité.

L'affaire ayant été enfin reportée de droit au parlement, le premier préſident monſieur de *Sauvigni* interrogea lui-même les témoins. Il produiſit au grand jour la vérité ſi longtems obſcurcie. Le parlement vengea par un arrêt ſolemnel le comte de *Morangiés* & ſes accuſateurs. *Dujonquai* & ſa mère furent condamnés au banniſſement, peine bien douce pour leur crime, mais que les incidens du procès ne permettaient pas de rendre plus grève.

Il était d'ailleurs plus néceſſaire de manifeſter l'innocence du comte que de flétrir la canaille des accuſateurs dont on ne pouvait augmenter l'infamie. Enfin tout Paris s'étonna d'avoir été deux ans entiers la dupe du menſonge le plus groſſier & le plus ridicule que la ſottiſe & la friponnerie en délire ayent pu jamais inventer.

Puiſſent de tels exemples apprendre aux Pariſiens à ne pas juger des affaires ſérieuſes comme d'un opéra comique, ſur les diſcours d'un perruquier ou d'un tailleur, répétés par des femmes de chambre. Mais un peuple qui a été vingt ans entiers la dupe des miracles de Mr. l'abbé *Pâris*, & des gambades de Mr. l'abbé *Bécherand*, poura-t-il jamais ſe corriger?

Odi profanum vulgus, & arceo.

FRAGMENT

Sur le procès criminel de MONBAILLI, *roué & brûlé vif à St. Omer en 1770, pour un prétendu parricide, & de ſa femme condamnée à être brûlée vive, tous deux reconnus innocens.*

C'Eſt encor la démence de la canaille qui produiſit l'affreuſe cataſtrophe dont nous allons parler en peu de mots. Il faut paſſer ici de l'extrême ridicule à l'extrême horreur.

Un citoyen de St. Omer, nommé *Monbailli*, vivait paiſiblement chez ſa mère avec ſa femme qu'il aimait. Ils élevaient un enfant né de leur mariage, & la jeune femme était groſſe d'un ſecond. La mère *Monbailli* était malheureuſement ſujette à boire des liqueurs fortes, paſſion commune & funeſte dans ces pays. Cette habitude lui avait déja cauſé pluſieurs accidens qui avaient fait craindre pour ſa vie. Enfin la nuit du 26 au 27 Juillet 1770, après avoir bu avant de ſe coucher plus de liqueurs qu'à l'ordinaire, elle eſt attaquée d'une apoplexie ſubite, ſe débat, tombe de ſon lit ſur un coffre, ſe bleſſe, perd ſon ſang & meurt.

Son fils & ſa bru couchaient dans une chambre voiſine, & étaient endormis. Une ouvrière vient frapper à leur porte le matin & les éveille; elle veut parler à leur mère pour finir quelques comptes. Les enfans répondent que leur mère dort encor. On attend longtems, enfin on entre, on trouve la mère renverſée ſur un coffre, un œil enflé & ſanglant, les cheveux hériſſés, la tête pendante; elle était abſolument ſans vie.

Le fils à cette vue s'évanouït, on cherche partout des ſecours inutiles; un chirurgien arrive, il examine le corps de la mere, nul ſecours à lui donner. Il ſaigne le jeune homme qui revient enfin à lui. Les voiſins accourent, chacun s'empreſſe à le conſoler. Tout ſe paſſe ſelon l'uſage; le cadavre eſt enſeveli dans une bière au tems preſcrit; on commence un inventaire; tout eſt en règle & en paix.

Quelques femmes du peuple dans l'oiſiveté de leurs converſations, raiſonnent au hazard ſur cette mort. Elles ſe reſſouviennent qu'il y eut un peu de méſintelligence entre les enfans & la mère quelque tems auparavant. Une de ces femmes remarque qu'on a vu quelques gouttes de ſang ſur un des bas de *Monbailli*. C'était un peu de ſang qui avait jailli lorſqu'on le ſaignait. La légéreté maligne d'une de ces femmes la porte à ſoupçonner que c'eſt le ſang de la mère. Bientôt une autre conjecture que *Monbailli* & ſa femme l'ont aſſaſſinée pour hériter d'elle. D'autres qui ſavent que la défunte n'a point laiſſé de bien, diſent que ſes enfans

l'ont tuée par vengeance. Enfin ils l'ont tuée. Ce crime dès le lendemain paſſe pour certain parmi la populace, à laquelle il faut toûjours des événemens extraordinaires & atroces pour occuper des ames déſœuvrées.

Le bruit devient ſi fort, que les juges de St. Omer ſont obligés de mettre en priſon *Monbailli* & ſa femme. Ils ſont interrogés ſéparément; nulle apparence de preuve ne s'élève contr'eux, nul indice. D'ailleurs les juges étaient ſuffiſamment informés de la conduite régulière & innocente des deux époux; on ne leur avait jamais reproché la moindre faute: le tribunal ne put les condamner. Mais par condeſcendance pour la rumeur publique qui ne méritait aucune condeſcendance, il ordonna un plus amplement informé d'un an, pendant lequel les accuſés devaient demeurer en priſon. Il y avait de la faibleſſe à ces juges de retenir dans les fers deux perſonnes qu'ils croyaient innocentes. Il y eut bien de la dureté dans celui qui faiſait les fonctions de procureur du roi d'en appeller *à minima* au conſeil d'Artois, tribunal ſouverain de la province.

Appeller *à minima*, c'eſt demander que celui qui a été condamné à une peine en ſubiſſe une plus terrible. C'eſt préſenter requête contre la plus belle des vertus, la clémence. Cette juriſprudence d'antropophages était inconnue aux Romains. Il était permis d'appeller à *Céſar* pour mitiger une peine, mais non pas pour l'agraver. Une telle horreur ne fut inventée que dans nos tems de barbarie. Les procureurs de cent petits ſouverains, pauvres & avides, imaginèrent d'abord de faire prononcer en dernière inſtance des amendes plus fortes que dans les premières: & bientôt après ils requirent que les ſupplices fuſſent plus cruels pour avoir un prétexte d'exiger des amendes plus fortes.

Le conſeil ſouverain d'Artois qui ſiégeait alors, & qui fut caſſé l'année ſuivante, ſe fit un mérite d'être plus ſévère que le tribunal de St. Omer. Les lecteurs qui pouront jetter les yeux ſur ce mémoire, & qui n'auront pas lu ce que nous écrivîmes dans ſon tems ſur cette horrible affaire, ne pouront démêler comment les juges d'Arras, ſans interroger les témoins néceſſaires, ſans confronter les accuſés avec les autres témoins entendus, oſèrent condamner *Monbailli* à être rompu vif & à expirer dans les flammes, & ſa femme à être brûlée.

Il faut donc qu'il y ait des hommes que leur profeſſion rende cruels, & qui goûtent une affreuſe ſatisfaction à faire périr leurs ſemblables dans les tourmens! mais que ces êtres infernaux ſe trouvent ſi ſouvent dans une nation qui paſſe depuis environ cent ans pour la plus ſociable & la plus polie, c'eſt ce qu'on peut à peine concevoir. On avait, il eſt vrai, les exemples abſurdes & effroyables des *Calas*, des *Sirven*, des chevaliers de *Labarre*, & c'eſt préciſément ce qui devait faire trembler les juges d'Arras; ils n'écoutèrent que leur illuſion barbare.

L'épouſe de *Monbailli*, âgée de vingt-quatre ans, était groſſe, comme on l'a déja dit. On attendit ſes couches pour exécuter ſon arrêt, & elle reſta chargée de fers dans un cachot d'Arras. Son mari fut reconduit à St. Omer pour y ſubir ſon ſupplice.

Ce n'eſt que chez nos anciens martyrs qu'on retrouve des exemples de la patience, de la douceur, de la réſignation de cet infortuné *Monbailli*; proteſtant toûjours de ſon innocence, mais ne s'emportant point contre ſes juges, ne s'en plaignant point, levant les yeux au ciel, & ne lui demandant point vengeance.

Le bourreau lui coupa d'abord la main droite. *On ferait bien de la couper*, dit-il, *ſi elle avait commis un parricide.* Il accepta la mort comme une expiation de ſes fautes, en atteſtant DIEU qu'il était incapable du crime dont on l'accuſait. Deux moines qui l'exhortaient & qui ſemblaient plutôt des ſergens que des conſolateurs, le preſſaient dans les intervalles des coups de barre d'avouer ſon crime. Il leur dit, *pourquoi vous obſtinez-vous à me preſſer de mentir? Prenez-vous devant* DIEU *ce crime ſur vous? Laiſſez-moi mourir innocent.*

Tous les aſſiſtans fondaient en larmes & éclataient en ſanglots. Ce même peuple qui avait pourſuivi ſa mort l'appellait le ſaint, le martyr; pluſieurs recueillirent ſes cendres.

Cependant le bucher dans lequel cette vertueuſe victime expira, devait bientôt ſe rallumer pour ſa femme. Elle avançait dans ſa groſſeſſe, & les cris de la ville de St. Omer ne l'auraient pas ſauvée. Informés de cette cataſtrophe, nous primes la liberté d'envoyer un mémoire au chef ſuprême de toute la magiſtrature de France. Ses lumières & ſon équité avaient déja prévenu notre requête. Il remit la reviſion du procès entre les mains d'un nouveau conſeil établi dans Arras.

Ce tribunal déclara *Monbailli* & ſa femme innocens. L'avocat qui avait pris leur défenſe, ramena en triomphe la veuve dans ſa patrie; mais le mari était mort par le plus horrible ſupplice, & ſon ſang crie encore vengeance. Ces exemples ont été ſi fréquens, qu'il n'a pas paru plus néceſſaire de mettre un frein aux crimes qu'à la cruauté arbitraire des juges.

On s'eſt flatté qu'enfin le grand projet de *Louis XIV* de réformer la juriſprudence pourait être exécuté, que les lumières naiſſantes de ce ſiécle mémorable augmentées par celles du nôtre, répandraient un jour plus favorable ſur l'humanité. On a dit, nous verrons le tems où les loix ſeront plus claires & plus uniformes, où les juges motiveront leurs arrêts; où un ſeul homme n'interrogera plus ſecrettement un autre homme, & ne ſe rendra plus le ſeul maitre de ſes paroles, de ſes penſées, de ſa vie & de ſa mort; où les peines ſeront proportionnées aux délits; où les tortures, inventées autrefois par des voleurs, ne ſeront plus miſes en uſage au nom des princes. On forme encor ces vœux. Celui qui les remplira ſera béni du ſiécle préſent & de la poſtérité.

Fin du tome troiſiéme.

TABLE

des Piéces contenues dans ce volume.

Epitre à l'Impératrice de Ruſſie. . . . pag. 1.
Notes. . . . . . 4.
Epitre au Roi de Suède. . . . . . 6.
——— *au Roi de Dannemarck, ſur la liberté de la preſſe accordée dans tous ſes états.* . . . . . 8.
Notes. . . . . . 14.
*Epitre à Mr. d'*Alembert. . . . . 16.
Notes. . . . . . 18.
Epitre au Roi de la Chine, ſur ſon recueil de vers qu'il a fait imprimer. . . . . . 25.
Notes. . . . . . 30.
Epitre à Horace. . . . . 38.
Notes. . . . . . 44.
*Réponſe d'*Horace *à Mr. de* Voltaire. *Par Mr. de la* H.... 46.
Notes. . . . . . 53.
Lettre de Mr. de Voltaire *à Mr.* Pigal. . . . . 54.
——— *du même au Roi de Pruſſe.* . . . . . 56.
Les Deux Siécles. . . . . . 59.
Le Père Nicodème *&* Jeannot. . . . . 63.
Ode à la Vérité. . . . . . 68.
Ode pindarique à propos de la guerre préſente en Grèce. 73.
L'anniverſaire de la St. Barthelemi, pour l'année 1772. 77.
La Bégueule, conte moral. . . . . . 79.
Les Syſtêmes. . . . . . 87.
Notes par Mr. de Morza. . . . . 91.

Les Cabales. . . . . . pag. 99.
Notes du même. . . . . . 105.
Jean *qui pleure & qui rit.* . . . . . 113.
Réponſe à l'auteur, par Mr. l'abbé de Voiſ***. . 115.
Lettre de Mr. Thiriot, *à Madame du* P***. . 117.
Diſcours en vers ſur les diſputes, par Mr. de Rulière. 118.
Lettre de Mr. de V... *ſur un écrit anonyme.* . . 126.
Quelques petites hardieſſes de Mr. Clair, *à l'occaſion d'un panégyrique de* St. Louis. . . . . 132.

Préface de Don Apuléius Riſorius, *Bénédictin, au ſujet de* LA PUCELLE. . . . . 143.

LA PUCELLE D'ORLÉANS, *Poëme, diviſé en vingt & un chants, avec les notes de Mr.* Morza *miſes à la fin de chaque chant.*

CHANT I. *Amours honnêtes de* CHARLES VII., *& d'*Agnès Sorel. *Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de* St. Denis, *&c. &c. &c.* . . . . . 147.
Notes. . . . . . 159.
CHANT II. Jeanne *armée par* St. Denis, *va trouver* CHARLES VII *à Tours : ce qu'elle fit en chemin ; & comment elle eut ſon brevet de pucelle.* . . . . . 161.
Notes. . . . . . 177.
CHANT III. *Deſcription du Palais de la Sottiſe. Combat vers Orléans.* Agnès *ſe revêt de l'armure de* Jeanne *pour aller trouver ſon amant : Elle eſt priſe par les Anglais, & ſa pudeur ſouffre beaucoup.* . . . . . 179.
Notes. . . . . . 192.
CHANT IV. Jeanne & Dunois *combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.* . . 195.
Notes. . . . . . 214.

CHANT V. *Le Cordelier* Grisbourdon, *qui avait voulu violer* Jeanne, *eſt en Enfer très juſtement. Il raconte ſon avanture aux Diables.* . . . . . pag. 217.
Notes. . . . . . 227.
CHANT VI. *Avanture d'*Agnès *& de* Monroſe. *Temple de la Renommée. Avanture tragique de* Dorothée. . . 229.
Notes. . . . . . 245.
CHANT VII. *Comment* Dunois *ſauva* Dorothée *condamnée à la mort par l'Inquiſition.* . . . . . 247.
Notes. . . . . . 259.
CHANT VIII. *Comment le charmant* La Trimouille *rencontra un Anglais à Notre-Dame de Lorette, & ce qui s'enſuivit avec ſa Dorothée.* . . . . . 261.
Notes. . . . . . 275.
CHANT IX. *Comment* La Trimouille *& ſire* Arondel *retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence, & du cas étrange advenu dans la Sainte-Beaume.* . . . . . 277.
Notes. . . . . . 288.
CHANT X. Agnès Sorel *pourſuivie par l'Aumônier de* Jean Chandos. *Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle* Agnès *dans un Couvent.* . . . . . 289.
Notes. . . . . . 303.
CHANT XI. *Les Anglais violent le Couvent : Combat de* Saint George *Patron d'Angleterre contre* Saint Denis *Patron de la France.* . . . . . 305.
Notes. . . . . . 319.
CHANT XII. Monroſe *tue l'Aumônier.* CHARLES *retrouve* Agnès *qui ſe conſolait avec* Monroſe *dans le château de Cutendre.* 321.
Notes. . . . . . 334.
CHANT XIII. *Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle & de* Jean Chandos ; *étrange loi du combat à laquelle la*

Pucelle eſt ſoumiſe ; viſion du Père Bonifoux *; miracle qui ſauve l'honneur de* Jeanne. . . . . pag. 335.
Notes. . . . . . 350.
CHANT XIV. *Comment* Jean Chandos *veut abuſer de la dévote* Dorothée. *Combat de* La Trimouille *& de* Chandos. *Ce fier* Chandos *eſt vaincu par* Dunois. . . . . 351.
Notes. . . . . . 362.
CHANT XV. *Grand repas à l'Hôtel-de-Ville d'Orléans, ſuivi d'un aſſaut général.* CHARLES *attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle* Agnès *& à ſes compagnons de voyage.* . 363.
Notes. . . . . . 371.
CHANT XVI. *Comment* Saint Pierre *appaiſa* Saint George *&* Saint Denis, *& comme il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode.* . . . . . 373.
Notes. . . . . . 386.
CHANT XVII. *Comment* CHARLES VII, Agnès, Jeanne, Dunois, La Trimouille, *&c. devinrent tous fous, & comment ils revinrent en leur bon ſens par les exorciſmes du* R. P. Bonifoux, *Confeſſeur ordinaire du Roi.* . . . . 389.
Notes. . . . . . 402.
CHANT XVIII. *Diſgrace de* CHARLES, *& de ſa troupe dorée.* 403.
Notes. . . . . . 415.
CHANT XIX. *Mort du brave & tendre* La Trimouille, *& de la charmante* Dorothée. *Le dur* Tirconel *ſe fait Chartreux.* 417.
Notes. . . . . . 428.
CHANT XX. *Comment* Jeanne *tomba dans une étrange tentation ; tendre témérité de ſon âne ; belle réſiſtance de la Pucelle.* 429.
Notes. . . . . . 441.
CHANT XXI. *Pudeur de* Jeanne *démontrée. Malice du Diable. Rendez-vous donné par la Préſidente* Louvet *au grand* Talbot. *Services rendus par Frère* Lourdis. *Belle conduite de la diſcrète* Agnès

Agnès. *Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand Roi* CHARLES VII. . . . pag. 443.
Notes. . . . . . 458.

FRAGMENS SUR QUELQUES RÉVOLUTIONS DANS L'INDE, ET SUR LA MORT DU COMTE LALLI.

ARTICLE I. *Tableau hiſtorique du commerce de l'Inde.* 461.
ART. II. *Commencement des premiers troubles de l'Inde, & des animoſités entre les compagnies françaiſe & anglaiſe.* 464.
ART. III. *Sommaire des actions de* la Bourdonnaye *& de* Dupleix. . . . . 465.
ART. IV. *Envoi du comte* Lalli *dans l'Inde. Quel était ce général? Quels étaient ſes ſervices avant cette expédition?* 470.
ART. V. *Etat de l'Inde lorſque le général* Lalli *y fut envoyé.* 472.
ART. VI. *Des Gentous & de leurs coutumes les plus remarquables.* . . . . . 475.
ART. VII. *Des Brames.* . . . . . ibid.
ART. VIII. *Des guerriers de l'Inde & des dernières révolutions.* . . . . . 478.
ART. IX. *Suite des révolutions.* . . . . 479.
ART. X. *Deſcription ſommaire des côtes de la preſqu'île, où les Français & les Anglais ont commercé & fait la guerre.* 481.
ART. XI. *Suite de la connaiſſance des côtes de l'Inde.* 484.
ART. XII. *Ce qui ſe paſſait dans l'Inde avant l'arrivée du général* Lalli. *Hiſtoire d'*Angria; *Anglais détruits dans le Bengale.* . . . . . 487.
ART. XIII. *Arrivée du général* Lalli : *ſes ſuccès, ſes traverſes. Conduite d'un jéſuite nommé* Lavaur. . . 494.
ART. XIV. *Le comte* Lalli *aſſiége Madraſs. Commencement de ſes malheurs.* . . . . . 497.
ART. XV. *Malheurs nouveaux de la compagnie des Indes.* 500.

ART. XVI. *Avanture extraordinaire dans Surate. Les Anglais y dominent.* . . . . . pag. 502.
ART. XVII. *Priſe & deſtruction de Pondicheri.* . 504.
ART. XVIII. Lalli *& les autres priſonniers conduits en Angleterre, relâchés ſur leur parole. Procès criminel de* Lalli. 508.
ART. XIX. *Fin du procès criminel contre* Lalli. *Sa mort.* 511.
ART. XX. *Deſtruction de la compagnie françaiſe des Indes.* 516.

FRAGMENS SUR L'INDE. Seconde partie.
ART. I. *De la ſcience des Bracmanes.* . . . 519.
ART. II. *De la religion des Bracmanes, & ſurtout de l'adoration d'un ſeul Dieu. Le gouvernement chinois accuſé d'athéiſme.* . . . . . 521.
ART. III. *De l'ancienne mythologie philoſophique avérée, & des principaux dogmes des anciens Bracmanes ſur l'origine du mal.* . . . . . 524.
ART. IV. *De la métempſycoſe.* . . . . . 529.
ART. V. *D'une Trinité reconnue par les Brames. De leur prétendue idolatrie.* . . . . . 531.
ART. VI. *Du catéchiſme indien.* . . . . . 533.
ART. VII. *Du baptême indien.* . . . . . 535.
ART. VIII. *Du paradis terreſtre des Indiens, & de la conformité apparente de quelques-uns de leurs contes avec les vérités de notre ſainte Ecriture.* . . . . . 536.
ART. IX. *Du Lingam, & de quelques autres ſuperſtitions.* 538.
ART. X. *Epreuves.* . . . . . 540.
ART. XI. *De l'hiſtoire des Indiens juſqu'à* Timur *ou* Tamerlan. . . . . 542.
ART. XII. *De l'hiſtoire ancienne depuis* Tamerlan *juſqu'à Mr.* Holwell. . . . . 545.
ART. XIII. *De* Babar *qui conquit une partie de l'Inde, après*

Tamerlan, *au 16me. ſiécle. D'*Acbar *brigand encor plus heureux. Des barbaries exercées chez la nation la plus humaine de la terre.* . . . . . pag. 548.

ART. XIV. *Suite de l'hiſtoire de l'Inde juſqu'à 1770.* 550.

ART. XV. *Portrait d'un peuple ſingulier dans l'Inde. Nouvelles victoires des Anglais.* . . . . . 553.

ART. XVI. *Des provinces entre leſquelles l'empire de l'Inde était partagé, vers l'an 1770, & particuliérement de la république des Séikes.* . . . . . 555.

FRAGMENT *ſur la Juſtice, à l'occaſion de Mr. le comte de* Morangiés *contre les* Jonquai. . . . . 558.

FRAGMENT *ſur le procès criminel de* Monbailli, *roué & brûlé vif à St. Omer en 1770, pour un prétendu parricide, & de ſa femme condamnée à être brûlée vive, tous deux reconnus innocens.* . . . . . 562.

L.B.23
n°20

Digitized by Google

Digitized by Google

0057187553

Digitized by Google

Digitized by Google